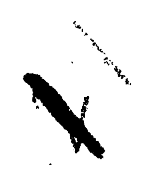


OEUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME DIX-NEUVIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

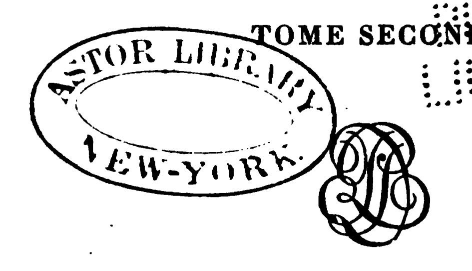
AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS

PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND.

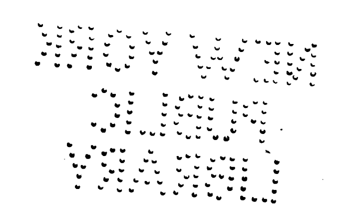


A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.

M DCCC XX.



AVERTISSEMENT.

Les trois petits extraits ou fragments qui terminent ce volume sont tirés de l'édition de Plutarque donnée par Frédéric Morel. Cet éditeur a traduit lui-même *le recueil de diverses preuves et arguments*: nous avons également de sa traduction le Traité des fleuves, qui ne paroîtra que dans le XXII[e] volume.

Plus on lit Plutarque, et plus on voudroit se procurer de nouveaux ouvrages de ce grand écrivain, pour les lire et les méditer. Toujours intéressant, quelque matière qu'il traite, on ne le quitte jamais sans en rapporter quelque nouvelle connoissance. Il n'est pas de lecteurs qui ne lui rendent ce témoignage après la lecture de ce nouveau volume, où la variété est réunie au bon goût, aux connoissances et aux observations les plus judicieuses. Belles-Lettres, Histoire, Morale, Physique, Métaphysique, tout y est du ressort de Plutarque, et tout porte l'empreinte d'une ame exercée à penser et à réfléchir sur toutes sortes d'objets.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

SI LES ATHÉNIENS

ONT ÉTÉ PLUS EXCELLENTS EN ARMES QU'EN LETTRES.

L'HISTOIRE seroit sans vie et sans intérêt, s'il n'y avoit point de héros. II. La peinture en reçoit aussi tout son lustre. III. Bataille de Mantinée du peintre Euphranor. IV. Comparaison de la peinture et de l'histoire. V. Cette dernière doit également tout son mérite à la valeur des héros. VI. Mot de Ménandre et d'un de ses amis à ce sujet. VII. Différence remarquable entre les historiens et les héros. VIII. Entre la comédie et la tragédie. IX. Aucun de ces deux genres comparable aux actions des héros. X. Les pièces de théâtre ne conduisent qu'à de folles dépenses. XI. Les actions des héros qu'à l'utilité publique. XII. Sacrifices solennels offerts en actions de graces des actions des héros. XIII. Les grandes actions des héros, vraie source de la gloire d'Athènes. XIV. Plaisante comparaison des orateurs et des héros.

LES
ŒUVRES MÊLÉES
DE PLUTARQUE.

SI LES ATHENIENS ONT ESTÉ PLUS EXCELLENS EN ARMES QU'EN LETTRES (1).

. . . . (2).

Il (3) eut bien raison de dire cela (4) quant à luy, aux capitaines qui vindrent depuis luy, ausquels il donna entrée à faire les choses qu'ils feirent puis après ; aiant chassé de la Grece ce grand roy barbare Xerxes, et delivré les Grecs du danger de servitude : mais aussi le pourroit on dire à bon droit à ceux qui se glorifient de leurs lettres : car si vous ostez ceux

(1) Voyez les Observations.

(2) Ceste declamation n'a ne commancement ne fin, et au milieu est toute lacerée. *Amyot.*

(3) Thémistocles.

(4) Voici ce que Thémistocles dit à ces capitaines : « Si je n'eusse « été du temps des guerres médoises, que seroit-ce maintenant « que de vous » ? Voyez l'occasion de ce propos dans le t. XVII, p. 132, 133.

qui font les beaux faicts d'armes, il ne sera plus besoing de ceux qui les réduisent par escript. Ostez le gouvernement de Pericles, et les trophæes des victoires que Phormion obteint par mer, près du promontoire de Rium, et les prouësses de Nicias alentour de l'isle de Cythere, et devant la ville de Megare, et celle de Corinthe, et le fort de Pyles de Demosthenes, et les trois cents (1) prisonniers de Cleon, et Tolmidas qui alla escumer toute la coste du Peloponese, et la battaille que Myronides gaigna au lieu d'Oenophytes contre les Bœotiens : voilà tout Thucydides effacé. Ostez les vaillantises d'Alcibiades alentour de l'Hellespont, et celles de Trasyllus, près l'isle de Lesbos, et l'abolition de la tyrannie des trente tyrans faicte par Theramenes et Thrasybulus et Archippus, qui avec soixante et dix compagnons eurent la hardiesse de se soublever à l'encontre de la principauté de ceux de Sparte, et Conon qui de rechef feit remonter les Atheniens sur la mer, vous ostez toute l'histoire de Cratippus : car quant à Xenophon il a esté luy mesme son historien, aiant mis par escript les gestes qu'il avoit faicts et conduits à chef. Et dit on que Thémistogenes Syracusain escrivit de ce mesme subject, à fin que Xenophon apparust plus vraysemblable, escrivant de soi-mesme, comme d'un tiers cedant à un autre, et luy gratifiant le moien de se faire honneur par lettres. Au reste tous les autres historiens, comme un Clinodemus, un Diylus, un Philochorus, un Philar-

(1) Grec : quatre cents.

chus, n'ont esté que des reciteurs et joueurs de faicts d'aultruy, comme si c'estoient comædies, redigeans par escript les gestes des roys, princes et capitaines, en se glissant par dessoubs leurs memoires, à fin qu'ils participassent de leur lumiere et clarté : car il y a comme une image et espece de gloire qui reverbere et rejaillit de ceux qui ont fait les grands et vertueux actes, à ceux qui les mettent bien par escript, ne plus ne moins que dedans un mirouer.

II. Si a esté ceste ville d'Athenes, mere et nourrice benigne de plusiéurs autres arts, les uns qu'elle a la premiere inventez et mis en lumiere, et aux autres a donné accroissement, honneur et authorité : mesmement la peinture, à laquelle elle a donné grand avancement et grand ornement. Car Apollodorus (1), le premier de tous les hommes qui a inventé les deffinissemens et couloremens des umbres, estoit Athenien, sur les ouvrages duquel il y avoit escrit,

> On l'ira plus tost regrattant (2),
> Que lon ne l'ira imitant.

Et Euphranor, et Nicias, et Asclepiodorus, et Plistænetus frere de Phidias, dont les uns ont peinct les capitaines victorieux, les autres des battailles, les autres des demi-dieux, comme Euphranor peignit Theseus et le mit au parangon de celuy qu'avoit

(1) Voyez Pline, XXXV, 36. Il faut lire tout ce livre dans la nouvelle édition, t. VI.

(2) Lisez : « On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imite« ra. » *C.*

peinct Parrhasius, disant que celuy de Parrhasius avoit mangé des roses, et le sien de la chair de bœuf. Car à dire la verité celuy de Parrhasius est bien mignonnement peinct, et ressemble, comme il disoit, à la rose : mais qui verroit celuy d'Euphranor, il pourroit dire bien à propos ces vers,

D'Erectheus le peuple magnanime,
Lequel Pallas la fille du sublime
Jupiter a elevé et nourry.

III. Il a aussi peinct le combat à cheval de devant la ville de Mantinée contre Epaminondas, qui ravit ceux qui le regardent hors de soy, et en est l'argument tel. Epaminondas Thebain, après la battaille qu'il gaigna en la plaine de Leuctres, voulut passer sur le ventre de la ville de Sparte qu'il avoit abbattue, et fouller aux pieds le grand cœur et la reputation d'icelle : et premierement entrant dedans la Laconie avec un exercite de soixante et dix mille combattans, il pilla et saccagea tout le plat païs, et retira les peuples circonvoisins de leur confederation et alliance, et puis devant la ville de Mantinée, il leur presenta la battaille, laquelle ils ne voulurent et n'oserent pas accepter, attendans le secours qui leur devoit venir d'Athenes. Parquoy luy partant la nuict sans que personne sçeust où il vouloit aller, descendit en la Laconie, et peu s'en fallut qu'il ne surprit en sursault la ville de Sparte vuyde d'hommes de defense, et qu'il ne s'en saisit. Mais les alliez de Lacedæmone l'aiants apperçeu, et y estants accourus au secours, il mons-

tra semblant de se vouloir de rechef mettre à courir et fourrager le plat païs, et par ceste ruse aiant abusé et endormy les ennemis, il se partit la nuict de la Laconie, et aiant en diligence couru ce qu'il y a de païs entre deux, il se presenta à l'improuveu aux Mantiniens, qui ne se doubtoient de rien moins, ains consultoient et deliberoient entre eulx d'envoyer du secours en Lacedæmone. Si commanda soudainement aux Thebains de prendre leurs armes : parquoy les Thebains, qui estoient courageux et braves en armes, leur coururent sus incontinent, et environnerent la ville de Mantinée tout alentour. Les Mantiniens se trouverent bien estonnez, se lamentans, et courants les uns deçà, les autres delà, ne se sentans pas forts assez pour soustenir et repoulser une si grosse puissance, qui comme un torrent venoit tout à un coup les envahir, dont ils estoient si esperdus qu'ils ne pensoient pas seulement à se defendre. Sur ce poinct de temps et de fortune, les Atheniens se monstrerent descendans des coustaux en la plaine de Mantinée, ne sçachants rien de ceste surprise ny de la soudaineté de ce danger, ains cheminans à leur aise tout bellement. Mais comme quelqu'un estant eschappé de la ville fust accouru en diligence les en advertir, estants en petit nombre au regard de la grande multitude des ennemis, et lassez du travail du chemin, sans que nuls autres de leurs alliez les secondassent, neantmoins ils se presenterent incontinent en ordonnance de battaille aux ennemis, qui estoient plusieurs contre un, et eulx rangeans aussi leurs gens de cheval en

battaille, en chevauchant jusques sur les portes mesmes, et joignant les murailles de la ville, donnerent une battaille à cheval, qui fut fort aspre et roide, en laquelle aiants eu du meilleur, ils delivrerent et osterent la ville d'entre les mains d'Epaminondas. Euphranor peingnit ce combat là, et voit on en ce tableau la charge de la rencontre, et le choc plein de grand effort et de grand courage, les hommes et chevaux soufflans à grosse haleine.

IV. Mais à mon advis vous ne prefererez pas le jugement du peintre à celuy du capitaine, et ne supporterez pas ceulx qui preposent ce tableau au trophée, ny l'umbre de la representation à la reale essence de la verité, encore que Simonides die, que la peinture soit une poësie muette, et la poësie une peinture parlante. Car les actions que les peintres monstrent comme presentes, et alors qu'elles se font, les lettres les racontent et composent comme aiants esté faictes, et si les uns le monstrent avec couleurs et figures, et les autres avec paroles et dictions, ils different en matiere, et en maniere d'imitation, mais aux uns et aux autres y a une mesme fin proposée, et est tenu pour le meilleur historien celuy qui sçait mieulx peindre une narration, comme un tableau de diverses affections, et de diverses conditions de personnages, comme de plusieurs images. Qu'il soit vray, Thucydides est tousjours après ceste dilucidité d'oraison, taschant à rendre l'auditeur par ses paroles, comme spectateur, et desirant imprimer aux lecteurs les mesmes passions d'estonnement, d'esbahissement et d'agonie que font

les choses mesmes, quand on les voit faire à l'œil. Car Demosthenes qui sur la gréve mesme de l'isle de Pyle dresse le battaillon des Atheniens, et Brasiadas qui haste le gouverneur de sa galere de donner de la prouë en terre, qui s'en va sur la planche, qui y est blecé, qui rend l'esprit et se laisse aller sur le tillac de la galere, et les Lacedæmoniens qui combattent dessus la mer, comme s'ils avoient le pied ferme en la terre, et au contraire les Atheniens qui combattent dessus la terre comme s'ils eussent esté dedans lès galeres: et de rechef en la guerre de la Sicile, la description qu'il fait des deux armées de terre qui sont sur le rivage de la mer, à voir combattre leurs gens en battaille navale, la victoire estant longuement en balance sans incliner plus en l'une qu'en l'autre partie, aiant une intolerable agonie, destresse et travail, à cause des chocs et charges diverses, se communiquant l'effort de la contention aux corps mesmes des regardans, soufflans d'ahan en aussi grande peur et peine, que ceulx mesmes qui combattent, la disposition par ordre et figurative narration qu'il en fait, tout cela est une claire representation de peinture.

V. Parquoy s'il n'est pas raisonnable de comparer les peintres aux capitaines, n'y comparons doncques pas non plus les historiens. Celuy qui apporta la nouvelle de la battaille et victoire de Marathon, ainsi comme escrit Heraclides Pontique, fut Thersippus natif d'Eroé, ou ainsi que plusieurs autres le mettent, ce fut un Euclées qui accourut tout bouillant de la battaille avec ses armes, et battant aux portes

des premiers et principaux de la ville d'Athenes, ne peult dire autre chose sinon, resjouissez-vous, nous vaincons : et cela dit, l'haleine luy faillant, il trespassa tout soudain : mais encore celuy là vint luy mesme annoncer la victoire de la battaille, en laquelle il avoit combattu. Mais je vous demande s'il y avoit quelque chévrier ou quelque bouvier qui de dessus quelque butte, ou de dessus quelque eschoguette, eust veu de tout loing ce grand chef d'œuvre là, que lon ne sçauroit suffisamment exprimer de paroles, et qu'il en vint apporter la nouvelle en la ville, sans estre blecé ne sans avoir espandu une seule goutte de son sang, et puis qu'il demandast les mesmes honneurs et mesmes recompenses que jadis eut Cynægirus, Callimachus et Polyzetus, pour autant qu'il auroit annoncé les haultes prouësses, les grands coups, et les meurtres qu'auroient faicts ces vaillans hommes là : ne vous sembleroit il pas exceder toute impudence, veu mesmement que lon dit que les Lacedæmoniens, à celuy qui leur alla porter la nouvelle de la battaille gaignée devant Mantinée, que Thucydides a descrite, pour toute recompense luy envoyerent une piece de chair de leurs convives, et toutefois les historiens ne sont autre chose que messagers des faicts et gestes d'armes, aiants bonne et haulte voix, et qui par leur beau parler et leur eloquence les donnent aux hommes à entendre, auxquels doivent le loyer des bonnes nouvelles ceux qui premierement les lisent et les voient :

mais aussi veritablement en sont ils louez, quand on en fait mention, et les lit on pour sçavoir ceux qui ont bien faict.

VI. Car ce ne sont pas les belles paroles ny le beau langage qui font les vaillances, et que lon desire plus ouïr : car la poësie mesme a grace, et est estimée et prisée, d'autant qu'elle recite les choses comme si elles avoient esté faictes, ainsi comme Homere mesme le dit,

Il les tenoit leur contant plusieurs fables,
Qui ressembloient à choses veritables.

Et dit on qu'il y eut un jour quelqu'un des familiers de Menander qui luy dit, Les festes Bacchanales, Menander, sont bien prochaines, et tu n'as pas encore fait la comœdie. Menander luy respondit, Si ay, ainsi m'aident les dieux, je l'ay composée : car la disposition et ordonnance en est toute taillée et projettée, il ne reste plus qu'à y adjouster des vers : pour autant que les poëtes mesmes reputent les choses plus necessaires et plus principales que non pas les paroles ny le langage. La courtisane Corinna reprit un jour Pindare qui estoit encore jeune, et se glorifioit un peu trop superbement de son sçavoir et de ses lettres, luy disant qu'il estoit homme de mauvais jugement, d'autant qu'il n'inventoit point de fables, ce qui est le propre de la poësie : et puis la langue y adjouste des figures de retorique, des chants, des mesures, et des rythmes, qui ne sont qu'adoucisse-

ments et embellissements des choses. Pindare à par luy aiant pensé un peu plus attentivement à ces propos, fit ce cantique,

D'Ismenus la lance dorée (1),
Cadmus et la race sacrée
Des vaillans champions semez,
Les nerfs de force renommez
Du grand Hercules je surmonte :

et l'aiant monstré à Corinna, elle s'en prit encore plus à rire, disant qu'il falloit semer avec la main, et non pas à pleine poche : car à la verité aussi aiant ramassé et accumulé force semence de fables, il les a toutes espandues en ce cantique là.

VII. Or que la poësie consiste à bien inventer des fables, Platon mesme l'a escrit, et la fable est une narration faulse resemblant à une vraye, et pourtant est elle bien esloignée du faict, s'il est ainsi que l'oraison soit image du faict, et la fable umbre et image de l'oraison : et d'autant cedent ceulx qui controuvent et faignent des faicts d'armes à ceulx qui les escrivent au vray, comme sont inferieurs ceulx qui les recitent à ceulx qui les font.

VIII. Or n'a la ville d'Athenes jamais eu d'excellent ouvrier de poësie, non pas mesme de la lyricque, car Cinesias semble avoir esté un maigre et fascheux poëte de (2) canticques bacchanales, en estant

(1) Lisez : « Chanterai-je Ismenus? ou Melia et ses fuseaux d'or? « ou Cadmus et la race sacrée des Spartes? ou la force invincible « d'Hercule? » *C.* (2) Dithyrambes. *C.*

farcé et moqué par les poëtes comicques, dont il acquist un mauvais bruit et sinistre reputation. Et quant à celle qui est à personnages de la comædie, ils en faisoient si peu d'estime, et la dedaignoient si fort, qu'il y avoit une ordonnance laquelle defendoit expressément que nul senateur du conseil d'Areopage n'eust à composer aucune comædie. Et au contraire la tragædie fut en vogue et en prix, pour le plus agreable spectacle, et le recit le plus recommandable que peussent avoir les hommes de ce siecle là, donnant aux fictions et aux affections une force de tromper, de laquelle tromperie, ce disoit Gorgias Leontin, celuy qui trompoit estoit plus juste que celuy qui ne trompoit point, et celuy qui estoit trompé plus sage et mieux advisé que celuy qui n'estoit point trompé : car celuy qui trompoit de celle sorte estoit plus juste, d'autant qu'il faisoit ce qu'il avoit promis : et celuy qui estoit trompé plus sage, car ceulx qui ne sont pas du tout grossiers et lourdaux, sont ceulx qui plus aisément se prennent par le plaisir et la volupté des lettres.

IX. Quel proffit doncques est-ce que ces belles tragædies ont apporté à la ville d'Athenes, qui soit comparable à celuy que luy apporta le bon sens de Themistocles, qui fut cause d'y faire rebastir les murailles de la ville, ou la vigilance et solicitude de Pericles qui orna le chasteau de tant de beaux edifices, ou Miltiades qui la delivra du peril de servitude, ou Cimon qui luy acquit la seigneurie et principauté de la Grece? Si la sapience d'Euripide, ou l'eloquence

de Sophocles, ou le beau parler d'Æschylus, l'eussent delivrée de quelque inconvenient, ou luy eussent acquis quelque gloire, il seroit par adventure bien raisonnable de parangonner les poëticques inventions aux triomphes et trophæes, et le conseil des capitaines au theatre, et les prouësses et haults faicts d'armes à la science de composer et faire jouer de belles comædies et tragædies.

X. Voulez-vous que nous introduisions en place les personnages mesmes, en attribuant à chascun d'eux l'entrée qui leur est convenable, avec les marques et enseignes de leurs faicts? Viennent doncques en avant d'un costé, les poëtes au son des flustes, des lyres et violons, disans et chantans, seigneurs il fault faire silence, et se tirer arriere qui ne fait profession de noz lettres, qui n'a la langue pure et nette, qui n'a ny chanté ny ballé aux sainctes cerimonies du service des Muses gentilles, et qui n'est point profès ès saincts mysteres bacchiques de Cratinus le grand mangeur. Qu'ils portent quant et eulx tout leur equipage, les habillements des joueurs, les masques, les autels, qui sont dressez sur les eschaffaux, les feintes et engins à faire descendre les dieux, les tripieds d'or pris de leurs victoires : et après eulx leurs joueurs, comme un Tragus, un Nicostratus, un Callipides, un Meniscus, un Theodorus, un Polus, les supposts et satellites qui courtisent et accompagnent la tragædie, comme une riche et sumptueuse dame, ou bien des recuiseurs, doreurs et peintres d'images qui la suivent, et que lon face pro-

vision de robbes, d'habillements de jeux, de masques, de braguesques et chausses de pourpre, d'engins à employer les feintes sur la scene, de baladins et de satellites, de tout ce peuple là malaisé à manier qui sert à tels jeux, et dont le defray est de grande despense. A quoy regardant un Laconien rencontra fort bien quand il dit, Que les Atheniens s'abusoient et failloient bien lourdement de despendre tant, et de faire à bon escient pour jouer : c'est à dire, de consumer les deniers qu'il faudroit à mettre sus une grosse armée de mer, et à soudoyer et entretenir un puissant exercite de terre, à faire jouer des jeux, en un theatre : car qui voudra faire le compte, combien leur a cousté chascune comædie, il se trouvera que le peuple Athenien a plus despendu à faire jouer les tragædies des Bacchantes, ou des Phœnisses, ou des Oedipes, ou Antigone, ou faire representer les actes d'une Medea, ou d'une Electra, que non pas à faire la guerre aux barbares, pour acquerir empire sur eulx, ou pour defendre leur liberté contre eulx : car les capitaines bien souvent menoient leurs hommes aux battailles, leur aiants fait commandement de porter des vivres, ausquels il ne fallust point de feu. Et certainement les capitaines des galeres aiants fait provision de farines seulement, et pour viande d'oignons et formage, pour leurs hommes de rame, ils les embarquoient dedans les galeres : là où les entrepreneurs qui faisoient les jeux et les danses à leurs despens, donnoient à leurs baladins des anguilles, des tendres laictues, des saul-

ses où il entroit de l'ail et de la moëlle, et les festoyoient ainsi delicieusement et longuement pour leur exercer la voix. Or de ces defrayeurs là ceulx qui demouroient vaincus n'en avoient autre chose, sinon qu'ils en estoient mocquez, farcez et injuriez : et à ceux qui y estoient victorieux, il ne leur en restoit pas un tripié ny une autre marque de la victoire, comme disoit Demetrius, mais un servir d'exemple de ceulx qui ont follement despendu le leur, et ont laissé leur maison comme une sepulture vuyde : telles sont les fins à quoy conduit les hommes la despense de la poësie, et rien de plus honorable.

XI. Mais d'autre costé regardons aussi maintenant passer de deçà les capitaines, et ce pendant qu'ils passeront à la verité il fault bien faire silence, tenir sa langue, et se tirer arriere, mesmement ceulx qui vivent sans rien faire, sans se mesler du gouvernement de la chose publique, et sans aller à la guerre ny porter les armes : s'il y a aucun qui n'ait pas le cœur assez ferme, ny la volonté pure et nette, et qui ne soit point ordonné et receu en la saincte confrairie, ou de Miltiades le boucher des Medois, ou de Themistocles le meurtrier des Perses. C'est une danse martiale que ceste cy meslée de battailles sur la terre, et de flottes de vaisseaux sur la mer, chargée de despouilles, ensemble et de trophées. Escoute moy Enyo fille de la guerre. Voylà un preambule de lances et de picques. Ambrassez, ô gens de bien, la mort sacrée, comme disoit Epaminondas le Thebain, en

vous exposant à très honorables et très illustres combats pour la patrie, pour les sepultures de voz ancestres et pour les choses sainctes. Il m'est advis que je voy leurs victoires venir en procession, lesquelles ne tirent point après elles, pour leur pris et loyer, un bœuf ny un bouc, et qui ne sont point couronnées de feuilles de lierre, et ne sentent point la lie du vin ny le moust, comme les Bacchanales, ains des villes et citez : toutes provinces sont à eulx, les isles, les terres fermes tant mediterrannées que maritimes, des colonies nouvelles de dix mille hommes. Ils sont couronnez de trophæes, de triomphes, et de despouilles de toutes sortes, dont les marques, les statues et images sont de beaux temples, comme le Parthenon, ou l'Hecatompedon à Athenes, les murailles de devers midy, un Arsenal à loger les navires, les portiques, la province de la Cheronese, la ville d'Amphipolis. La plaine de Marathon accompagne la victoire de Miltiades, la Salamine celle de Themistocles marchant par dessus le bois et naufrage de mille vaisseaux, et celle de Cimon apporte cent galeres Phœniciennes de la riviere de Eurymedon, et celle de Demosthenes et de Cleon de l'isle de Sphacterie, la rondelle de Brasidas capitaine, et ses soudards liez et enferrez, celle de Conon rebastit les murs de la ville, et celle de Thrasybulus ramena le peuple victorieux du fort de Pyle, celles d'Alcibiades, après la Sicile, relevent la ville qui estoit tombée par terre, et des battailles de Neleus et d'Androclus en la Ly-

die et en la Carie, la Grece (1) vie toute l'Ionie soublevée. Et si lon demande à chascune des autres quel bien est advenu à la ville par elle, l'une dira l'Isle de Lesbos, l'autre celle de Samos, l'autre celle de Cypre, l'autre la mer de Pont, l'autre cinq cents galeres, l'autre dix mille talents, sans la gloire et l'honneur des trophæes.

XII. Ce sont les causes pour lesquelles la ville solennise et celebre plusieurs festes, c'est pourquoy elle fait des sacrifices aux dieux, non pas pour les victoires d'Æschylus, ou de Sophocles (2), non pas quand Carcinus coucha avec Aerope ou Astydamas avec Hector, ains le sixieme du mois de may (3) jusques au jourd'huy la ville celebre la victoire de la journée de Marathon, et le sixieme du mois, ... (4) elle fait offrande de vin aux dieux en remerciement de la battaille navale que gaigna Chabrias près l'isle de Naxos, et le douzieme ils sacrifient aussi aux dieux en action de graces pour la liberté recouvrée, pour autant qu'à mesme jour ceulx de Phyle descendirent en la ville. Le troisieme de mars (5) ils gaignerent la battaille de Platæes, et consacrerent le sixieme à Diane, auquel jour celle deesse reluisit en pleine lune

(1) Lisez : *La Grèce vit l'Ionie s'élever. C.*

(2) Il faut probablement lire d'après la correction de Reiske : « non pas quand Carcinus fut vainqueur par sa tragédie d'Ærope, « ou Astydamas par son Hector. ». *C.*

(3) Boëdromion.

(4) Grec : et le sixieme du mesme mois elle fait....

(5) Grec : du mesme mois....

aux Grecs victorieux devant l'isle de Salamine, et la victoire qu'ils gaignerent devant la ville de Mantinée a fait le douzieme jour de septembre (1) plus sainct et plus solennel, auquel tous les autres alliez estants forcez et tournez en fuite, eulx seuls aiants gaigné de leur costé, dresserent un trophæe sur leurs ennemis jà vainqueurs.

XIII. Voylà ce qui a elevé la ville en gloire, voylà qui l'exalte en grandeur. C'est cela pourquoy Pindare a appellé la ville d'Athenes le soustien de la Grece, non pour autant que par les tragædies de Phrynichus, ou de Thespis elle redressast les Grecs, mais pource que, ainsi que luy mesme dit ailleurs, au long de la coste d'Artemise,

Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la grecque liberté:

Et depuis à Salamine, à Mycale, et à Platæes, l'aiants confirmée fort et ferme, comme un diamant, la baillerent de main en main aux autres hommes.

XIV. Mais bien vrayement pourra lon dire que ce n'est que jeu des poëtes, mais que les orateurs ont quelque chose pourquoy on les doit comparer aux capitaines, et pourquoy Æschines se mocquant de Demosthenes, dit, Il est vraysemblable que la tribune aux harengues intente procès contre le palais des capitaines. Est il donques pas raisonnable de pre-

(1) Grec : Scirrophorion.

ferer l'oraison Plataïque d'Hyperides, à la victoire que gaigna Aristides devant la ville de Platæes? ou la harengue de Lysias à l'encontre des trente tyrans, à l'execution et occision qu'en feirent Thrasybulus et Archias, ou bien celle d'Æschines contre Timarchus, accusé de conspiration et ligue conspirée, au secours que porta Phocion à ceux de là ville de Byzance, par lequel secours il empescha les Macedoniens d'insolentement et oultrageusement abuser des enfans des alliez et confederez d'Athenes? Ou bien comparons l'oraison de Demosthene De La Couronne, aux couronnes publicques que receut Themistocles pour avoir delivré la Grece du peril de servitude, attendu mesmement que l'un des passages plus remarquable et plus eloquent d'icelle oraison, est quand il conjure les ames de leurs ancestres, qui en la battaille de Marathon exposerent leurs vies pour le salut de la Grece, ou bien ceulx qui monstrent par les escholes la retorique aux enfans, comme un Isocrates, un Antiphon, un Isæus. Mais la ville a honoré ces vaillants hommes là de sepultures publicques, en recueillant honorablement les reliques de leurs corps, et les a deifiez, là où l'orateur qui juroit par eux, ne les imitoit pas. Et Isocrates qui en exaltant et louant haultement ceulx qui avoient combattu et exposé leurs vies au peril de la mort, en la battaille de Marathon, disant qu'ils faisoient si peu de compte de leurs vies, qu'il sembloit que leurs ames fussent à autruy, en celebrant leur hardiesse et le peu de compte qu'ils faisoient de leurs vies, et neantmoins estant jà de-

venu fort vieil, il respondit à quelqu'un qui luy demandoit comment il se portoit, « Comme un hom-« me qui a plus de quatre vingts et dix ans, et qui « pense que le plus grand mal du monde soit la mort. » Car il estoit envieilly, non en affilant son espée, non en aguissant sa lance, non en polissant son armet, non en portant les armes au camp, non en maniant la rame dessus les galeres, mais en composant et collant, par maniere de dire, des figures de retorique, et des clauses semblables, des opposites, des finissans de mesme, polissant et unissant ses clauses à la raspe presque, et au rabot. Comment donc n'eust cest homme là redouté le clicquettis et le bruit des armes, ou le choc de deux armées, veu qu'il craignoit de heurter une voyelle avec une autre, et de proferer une clause où il y eust defectuosité d'une seule syllabe? Car Miltiades après avoir gaigné la bataille en la plaine de Marathon, le lendemain s'en revint à la ville avec son armée victorieuse, et Pericles aiant domté et subjugué les Samiens en l'espace de dix mois, se preferoit à Agamemnon, qui à peine au dixieme an avoit pris la ville de Troie la grande, là où Isocrates consuma presque l'espace de trois olympiades, qui sont quinze ans, à escrire et composer son oraison, qu'il appelle Panegyrique, sans qu'il ait jamais durant ce temps esté à la guerre, ny en ambassade, ny basty aucune ville, ny esté capitaine de galere, encore que ce temps là ait porté des guerres innumerables : ains ce pendant que Timotheus delivroit l'isle d'Eubœe, que Chabrias gaignoit la battaille

navale de Naxos, et Iphicrates tailloit en pieces tout un regiment de Lacedæmoniens, près le port de Lechæum, et que le peuple d'Athenes aiant affranchy toutes villes, donnoit à toute la Grece autant de voix et de suffrages en l'assemblée des estats generaux, comme elle en retenoit pour elle : il estoit assis en sa maison à agencer les mots, et approprier les dictions de son livre (1), durant tout le temps que Pericles bastissoit les grands portiques, et le beau temple d'Hecatompedon, combien qu'encore Cratinus le comicque se mocque de cest œuvre, comme allant bien laschement et lentement en besongne, parlant de la muraille du milieu,

De parole il avance bien,
Mais de faict il n'avance rien.

Considerez un peu je vous prie la bassesse de cœur et d'esprit de ce Sophiste qui despendit la neufieme partie de sa vie à composer une seule oraison. Mais il n'est pas raisonnable de conferer mesme les oraisons de Demosthenes l'orateur, aux faicts d'armes de Demosthenes le capitaine, comme celle qu'il a escrite contre Cimon, aux trophæes que l'autre erigea devant Pyle : celle qu'il a escrite à Amathusius des esclaves, aux Lacedæmoniens que l'autre prit et rendit esclaves, ny d'autant qu'il escrivit une harengue pour faire donner droict de bourgeoisie à ceulx qui estoient ve-

(1) Lisez : « et il y mit autant de temps que Périclès en avoit « mis à bâtir le Propylée et l'Hecatompedon. » *C.*

nus s'habituer à Athenes, pour cela il ne merite pas autant d'honneur comme Alcibiades, qui associa les Mantiniens et les Eliens en ligue, à l'encontre des Lacedæmoniens. Qui plus est, ses oraisons publiques sont en cela reputées admirables, que ès Philippiques il exhorte les Atheniens à prendre les armes, et louë l'entreprise de Leptines.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

QUE SIGNIFIOIT CE MOT EI.

AVANT-PROPOS. II. Occasion de ce Traité. III. Raisons de rechercher tout ce qui regarde le dieu Apollon. IV. Ei, expliqué par Lamprias. VI. Par Nicandre. VII. Par Théon. VIII. Par Eustrophus. IX. Propriétés du nombre impair. X. Celles du nombre *cinq* en particulier. XI. Ces dernières conviennent autant à Bacchus qu'à Apollon. XII. Digression sur les hymnes en l'honneur de Bacchus. XIII. Perfection du nombre *cinq* déduite des principes de la musique. XIV. De l'arrangement de ce vaste univers. XVI. Autres propriétés du nombre *cinq*. XVIII. Ei ne se peut dire que d'un dieu. XX. Unité de Dieu. XXI. Motifs de lui rendre le culte qui lui est dû. XXII. Impiété à croire que Dieu soit sujet à des changements. XXIII. Les démons seuls en sont susceptibles. XXIV. Comparaison du mot Ei, et de cet adage, *Connois-toi toi-même*.

QUE SIGNIFIOIT

CE MOT EI,

Qui estoit engravé sur les portes du temple d'Apollo en la ville de Dèlphes.

Je trouvay nagueres en lisant, amy Serapion, des vers qui ne sont pas mal faits, lesquels Dicæarchus estime que le poëte Euripides dit jadis au roy Archelaus,

Pauvre donner je ne veux à riche homme,
Que justement un fol on ne m'en nomme,
Ou que de là on n'aille souspeçonnant,
Que ce ne soit demander en donnant.

Car qui donne du peu de moien qu'il a un petit present à celuy qui possede beaucoup de biens, il ne luy fait pas grand plaisir : et qui pis est encore, d'autant que lon ne peut pas croire qu'il donne ce present là, quelque petit qu'il soit, pour neant, il en acquiert la reputation d'estre homme avaricieux, fin et cauteleux : mais d'autant que les dons qui se font avec argent et biens temporels sont en liberale gentillesse, et en beauté, beaucoup moindres que ceulx qui procedent des lettres et du sçavoir, d'autant plus est il et honeste d'en donner, et en donnant en demander de semblables à ceulx qui les reçoivent. Parquoy envoyant presentement à toy, et à ceulx qui sont par

delà, pour l'amour de toy, quelques uns des discours que nous avons recueillis, touchant le temple d'Apollo Pythique, comme une offrande de primices : je confesse que j'en attens de vous autres, et plus en nombre, et de meilleurs en valeur, attendu que vous estes en une grande ville, que vous avez plus de loisir, avec plus grande quantité de livres, et de toutes sortes d'exercices et conferences de lettres et d'estudes. Or semble il que le bon Apollo remedie aux doubtes, et donne expedient aux difficultez qui se presentent ordinairement en la vie de l'homme, en respondant les oracles à ceulx qui se retirent à luy, mais qu'il en produit et met en avant, en matiere de lettres, imprimant en l'ame de sa nature convoiteuse de sçavoir un desir de cognoistre et entendre la verité, comme il appert en plusieurs autres exemples, et mesmement en ce petit mot Ei', qui a esté consacré en son temple : car il n'est pas vraysemblable que ce soit esté par un cas fortuit, ny par une maniere de sort des lettres, que ce mot seul ait eu ceste preeminence envers ce dieu de preceder tous les autres, ne qu'il ait eu l'honneur de chose sacrée à dieu, ou dediée en un temple pour estre de chascun regardée, ains fault que les premiers hommes doctes qui ont eu dès le commancement la charge de ce temple, aient cogneu quelque particuliere proprieté exquise en ce mot, ou qu'ils s'en soient servis comme d'une devise et une marque pour couvertement signifier et donner à entendre quelque chose de consequence.

II. Par plusieurs fois doncques au paravant, aiant

tout doulcement destourné ce propos que lon mettoit en avant pour en discourir, et aiant passé oultre, je fus nagueres surpris par mes propres enfans, ainsi que je m'efforçeois d'en satisfaire à quelques pelerins estrangers, lesquels estans prests à partir de la ville de Delphes, il n'eust pas esté honeste de tenir en longueur, ny aussi du tout les refuser, aians desir singulier de m'en ouïr dire quelque chose. Comme doncques nous fussions assis dedans le temple, je commençay à rechercher en moy mesme, et partie à demander et enquerir, admonesté du lieu et des propos que nous tenions, ce que jadis lors que Neron passa par ce païs icy j'avois ouy discourir à Ammonius, et à quelques autres en ce mesme lieu, aiant esté semblablement ceste mesme difficulté mise dès lors en avant.

III. Pour ce que ce dieu Apollo n'est pas moins philosophe et sçavant, que prophete, ce dit lors Ammonius, on a appliqué et accomodé à cela les surnoms que lon luy donne avec bonne et grande raison, enseignant et monstrant qu'il est Pythius, comme qui diroit enquerant à ceulx qui commancent à apprendre et à enquerir : et Delius et Phaneus, c'est à dire clair et luysant, à ceulx à qui la verité commance un petit à se monstrer et apparoistre : et Ismenius, c'est à dire sçavant, à ceulx qui ont jà la science tout acquise : et Leschenorius, c'est à dire eloquent, quand ils mettent leur science en œuvre, et qu'ils commancent à conferer de leurs estudes, et à disputer et communiquer les uns avec les autres. Et

pour autant que aux philosophes appartient enquerir, admirer et doubter, à bon droict la plus part des choses de ce dieu sont comme cachées soubs des ænigmes, et paroles couvertes, et requierent que lon demande le pourquoy, et l'enseignement de la cause. Comme pourquoy est-ce, que lon n'y brusle jamais que du bois de sapin, pour entretenir le feu æternel: que lon n'y fait jamais parfum que de laurier: qu'il n'y a en ce temple que les images de deux Parques, c'est à dire Deesses fatales, veu que par tout ailleurs on en met trois: qu'il n'est pas permis à femme, qui qu'elle soit, d'approcher de l'oracle: que c'est de la machine à trois pieds qui y est: et autres telles matieres, lesquelles convient et attirent ceulx qui ne sont pas du tout sans cervelle et sans entendement, à demander, desirer ouïr, et discourir que cela veut dire. Et qu'il ne soit vray, voiez seulement ces escriteaux icy, Cognoy toi mesme: et, Rien trop: combien ils ont esmeu et excité de questions et de disputes doctes, et quelle multitude de beaux discours est procedée de telles inscriptions, ne plus ne moins que d'une graine: et je vous dis que ce dont nous enquerons maintenant n'est moins fertile pour en produire, que piece des autres.

IV. Après que Ammonius eut dit cela, mon frere Lamprias parla ainsi: Toutefois le propos que nous en avons tous ouy dire, quant à cela, est fort simple, et fort court: car on dit que ces anciens sages là, que d'aucuns appellent Sophistes, n'estoient que cinq, quant à eux, c'est à savoir Chilon, Thales, Solon,

Bias, et Pittacus : mais que depuis Cleobulus le tyran des Lindiens, et aprés Periander tyran de Corinthe, qui n'avoient rien ne de vertu ne de sapience, par la grandeur de leur puissance, grand nombre d'amis, et par les bien faicts qu'ils faisoient à leurs adherents, forcerent la reputation, et se poulserent, en despit qu'on en eust, en l'usurpation du nom de sages, et qu'ils feirent à ceste fin semer ne sçay quelles sentences et dicts notables par toute la Grece, ne plus ne moins que ceulx des autres, dequoy ces autres premiers sages furent bien mal contents, mais toutefois ils ne voulurent point descouvrir ne convaincre ceste vanité, ny apertement en prendre querelle pour ceste reputation à l'encontre d'eux, et en debattre contre des hommes qui avoient de grands moiens, et beaucoup de puissance, mais que s'estans assemblez à part en ce lieu, et en aiants devisé ensemble, ils consacrerent icy la lettre E, qui est la cinquiesme en l'ordre de l'Alphabet, et qui signifie cinq entre les nombres, comme pour tesmoigner au dieu de ce temple qu'ils n'estoient que cinq, et qu'ils rejettoient et excluoient de leur compagnie le sixieme et le septieme, pour ce qu'il ne leur appartenoit pas d'y estre. Et que cela ne soit point trop hors de propos, lon le pourroit croire qui auroit entendu des anciens qui ont la superintandance du temple, comme ils appellent celuy Ei' qui est d'or, l'Ei' de Livia femme d'Auguste Cæsar, et celuy qui est de cuyvre, celuy des Atheniens : et Ei' le premier qui est le plus ancien et qui n'est quant à la matiere que de bois, jus-

ques aujourd'huy ils le nomment celuy des sages, comme n'aiant pas esté dedié par un, mais par tous ensemble. A ce propos Ammonius se prit tout doulcement à soubrire, estimant que c'estoit l'opinion particuliere de Lamprias, mais qu'il faignoit l'avoir entendu d'ailleurs, à fin qu'il ne fust point tenu d'en rendre compte, ny de la soustenir.

V. Et un autre des assistans alors dit, que cela ressembloit proprement à ce que quelque estranger Chaldeien et astrologue de profession, avoit n'agueres babillé, Qu'il y avoit sept lettres qui seules à par elles rendoient chascune leur voix propre, sept astres au ciel qui avoient leur propre mouvement separé et non point lié, et qu'entre les lettres voielles E estoit la seconde, comme le soleil après la lune, et que tous les Grecs presque unanimement tenoient que Apollo et le soleil estoient une mesme chose: mais cela, quand tout est dit, sent trop son calcul de devineur judiciaire, et sa harengue de charlatan. Au demourant il me semble que Lamprias ne se donne pas garde, qu'il a suscité tous ceulx qui ont la charge du temple alencontre de son propos, car il n'y a homme des Delphiens qui sçache rien de ce qu'il a dit, ains alleguent eulx la commune opinion, et qui va par la bouche de tout le monde, c'est qu'ils n'estiment pas ny que la veuë, ny que le son, mais que le mot seul, ainsi qu'il est escript, ait quelque secrette signifiance, car c'est ainsi comme les Delphiens l'estiment, et comme le grand presbtre Nicander mesme, qui estoit là present, le disoit, le formulaire et la façon que tienent

ceulx qui vienent pour se conseiller avec le dieu Apollo, et est ordinairement la premiere parole que mettent en leurs interrogatoires ceulx qui viennent à l'oracle, S'ils gaigneront, S'ils se marieront, S'il leur sera utile de se mettre sur mer, ou bien de se mettre au labourage de la terre, ou de voiager hors de leur païs. Et en cela le dieu qui est sage et sçavant se mocque des dialecticiens, lesquels maintiennent que de ceste particule, Si, et de quelconque proposition qui viene après, il ne se peult rien du tout effectuer ny affirmer, entendant et recevant toutes les propositions qui sont soubmises et adjointes à ce mot Si, pour choses estant en estre. Or tout ainsi que ce Si, nous est propre pour l'interroguer comme devin, aussi nous est il commun à le prier comme dieu. De maniere qu'ils estiment que ce Si là n'ait pas moins d'efficace à souhaitter et prier, qu'à interroguer: car nous voions que ceulx qui prient disent ordinairement, O si à la miene volonté! et Archilocus qui dit, O si toucher je te pouvois la main, Neobulé! Et dit que la seconde syllabe de ce mot Eithé, qui signifie, à la mienne volonté, est une adjonction superflue, pour ce que Ei' signifie autant tout seul: ne plus ne moins que thin est une particule de remplissage, comme en ce carme du poëte Sophron, ἅμα τέκνων θὴν δευομένα, c'est à dire, desirant aussi d'avoir enfans: et en ce vers d'Homere, ὄσθην καὶ σὸν ἐγὼ λύσω δέμας, c'est à dire, A fin qu'aussi ta force je defface. Et que en ce petit mot de Ei' l'efficace de prier et de souhaitter, estoit suffisamment declarée.

3.

VI. Après que Nicander eut dit ces paroles, je presuppose que vous cognoissez un sien familier nommé Theon, celuy là demanda à Ammonius, s'il seroit permis à la dialectique, qui se voioit ainsi fouler aux pieds, de se defendre. Ammonius luy dit qu'il parlast hardiment, et deduisist tout ce qui pouvoit servir à la defense d'icelle. Certainement, dit il adonc, il y a plusieurs oracles qui tesmoignent et monstrent evidemment, que le dieu Apollo est très expert en la dialectique : car c'est à un mesme ouvrier de mouvoir et de souldre les doubtes. Et puis ainsi comme Platon disoit, que jadis aiant esté donné aux Grecs un oracle, qu'ils eussent à doubler l'autel qui estoit au temple de Delos, ce qui est un chef-d'œuvre d'homme consommé en la science de la geometrie, que ce n'estoit pas cela que Dieu commandoit aux Grecs, ains qu'il leur enjoignoit de s'adonner à l'estude de la geometrie : aussi en donnant quelquefois des responses et oracles ambigus et doubteux, il augmente et recommande davantage la dialectique, comme estant du tout nécessaire à ceulx qui voudront bien entendre son parler. Or en la dialectique ceste conjonction, qui est propre et apte à continuer une oraison, a très grande force, comme celle qui forme celle proposition, qui est la plus capable de discours et de ratiocination. Car qui niera que telle ne soit la proposition conjonctive et copulative, attendu que les bestes brutes mesmes ont bien quelque intelligence et cognoissance de la subsistance des choses ? mais la nature a donné à l'homme seul la notice de la

consequence, et le jugement de sçavoir discerner ce qui s'ensuit de chasque chose: car qu'il soit jour et qu'il face clair, les loups mesmes, les chiens et les coqs le sentent bien: mais de dire, s'il est jour, il est doncques force qu'il face clair, il n'y a creature qui le sçache, sinon l'homme, estant seul qui a intelligence du commencement et de la fin, de ce qui precede et de ce qui acheve, et de la coherence et colligature de ces deux extremitez là, les unes avec les autres, quelle habitude ou correspondance, et quelle difference elles ont entre elles, et c'est de là dont prennent leur principale origine les demonstrations.

VII. Or puis qu'il est ainsi que toute la philosophie du monde consiste à bien entendre la verité, et que la lumiere qui esclaire la verité, c'est la démonstration, et que le principe de la demonstration c'est ceste coherence là, et conjonction: à bon droict la puissance qui fait et qui contient cela, a esté dediée et consacrée par les sages et sçavans hommes au dieu qui par dessus tous aime la verité: et puis c'est un dieu prophete et devin, et l'art divinatrice est de l'advenir par le moien des choses qui sont ou presentes, ou passées: car ny il ne se fait rien sans cause, ny il ne se prevoit rien sans raison precedente: ains pour autant que tout ce qui est suit et depend de ce qui a esté, et consequemment tout ce qui sera a sa suitte et dependence de ce qui est par une continuation de bout à autre, et du commancement jusques à la fin, qui peult voir ces causes naturellement ensemble, et les composer et conjoindre les unes avec les autres,

celuy là sçait et peult predire, Tout ce qui est, qui fut, et qui sera, comme dit Homere, qui a sagement mis en premier lieu, ce qui est, et puis ce qui sera, et ce qui fut : car du present depend la ratiocination, par l'efficace et vertu de la conjonction, par ce que si telle chose est, telle chose doncques necessairement à precedé : ou à l'opposite, si telle chose est, telle chose doncques sera. Car toute la science et l'artifice de discourir et de ratiociner, comme nous avons dit, est de bien cognoistre la suitte et la consequence, mais le sentiment est ce qui donne l'anticipation au discours de la raison : parquoy encore qu'il soit à l'adventure peu honeste, je ne faindray pas de dire, que cela est proprement le tripied de la verité, quand le discourant suppose la consequence avec ce qui a precedé, et puis après y adjoustant la subsistance, vient à induire finablement la conclusion de la demonstration. Or s'il est ainsi qu'Apollo Pythien se delecte de la musique, comme lon dit, et du chant des cygnes, et du son de la cithre, est-ce de merveille, si pour l'affection qu'il porte semblablement à la dialectique, il cherit et aime la partie de l'oraison, de laquelle il voit que plus souvent et plus volontiers usent les philosophes? Hercules devant qu'il eust deslié les liens dont estoit attaché Prometheus, n'aiant pas encore communiqué avec Chiron et avec Atlas, qui estoient grands maistres de dispute, ains estant encore jeune, et sentant encore fort son Bœotien, voulut premierement destruire la dialectique, et se mocqua de ce petit mot Ei', mais puis après il semble

qu'il voulut soubstraire le tripied mesme à Apollo, et contester avec luy de l'art de deviner, par ce qu'avec l'aage et le temps il devint très subtil à disputer, et très clair-voiant à deviner.

VIII. Après que Theon eut achevé son propos, Eustrophus Athenien, ce me semble, se prit à nous dire, Voiez vous comment Theon defend vaillamment l'art de la dialectique? de sorte que peu s'en fault qu'il ne veste mesme la peau de lion d'Hercules. Il n'est pas bien seant que nous autres qui referons tous affaires ensemble les natures et les principes de toutes choses, tant divines que humaines, au nombre, et qui le faisons autheur et dominateur de celles mesmement qui sont les plus belles, et les plus precieuses, demourions tout quoy sans mot dire, ains est raisonnable que nous aussi de nostre part offrions des primices des mathematiques au dieu Apollo. Car nous disons que ceste lettre E, d'elle mesme, ny en puissance, ny en forme, ny en son nom, n'a rien de plus que les autres lettres, mais pensons qu'elle a esté preferée à toutes autres, d'autant qu'elle est la note et la marque du nombre de cinq, qui est de très-grande vertu et efficace à toutes choses, de sorte que les sages anciens appelloient nombrer Pembasin, comme qui diroit quinter pour compter, et addressoit Eustrophus sa parole, en disant cela, à moy, non point en se jouant, ains à bon esciant, pour autant que lors j'estois fort affectionné à l'estude des mathematiques : mais en sorte toutefois que en toutes choses j'estois pour observer le precepte de Rien

trop; mesmement estans en la secte de l'Academie.

IX. Parquoy je respondis que Eustrophus à mon advis, sauvoit très bien la difficulté par ce nombre: car comme ainsi soit, dis-je, que le nombre en général se divise en pair et en non-pair, l'unité est en puissance commune à l'un et l'autre, de maniere qu'estant adjoustée au pair, elle le rend non-pair, et adjoustée au non-pair (1), et fait deux le principe du nombre-pair, et trois le premier des nombres non-pairs, desquels meslez ensemble s'engendre le cinq, qui à bon droict est honoré, comme le premier composé des premiers, et de là est appellé mariage, pource que le nombre pair a quelque semblance avec la femelle, et le non-pair avec le masle, d'autant qu'en divisant les nombres en parties egales, le pair se mespartissant et couppant tout net, laisse un chemin et une place entre ses parties, principe idoine à recevoir: mais au contraire le non-pair, si on luy en fait autant, il demeure tousjours quelque chose entredeux, propre à soubdiviser, par où il appert qu'il est plus generatif que n'est pas l'autre: et puis quand on le vient à mesler, il demeure tousjours le maistre, et jamais ne se trouve vaincu, car quelque meslange que lon face des deux, jamais n'en vient nombre pair, combien qu'on les mesle, ains de toutes mixtions en sortira tousjours nombre non-pair: mais qui plus est, l'un et l'autre adjousté et composé avec soy-mesme monstre encore plus la difference qu'il y a entre eulx

(1) Elle le rend pair.

deux, car jamais nombre pair assemblé avec pair ne produisit nombre non pair, ne jamais ne sortit de son propre naturel, n'aiant pas la puissance d'en engendrer un autre, tant il est imparfaict: mais les non-pairs meslez avec les non-pairs en produisent plusieurs pairs, tant il a de force d'engendrer en toutes sortes: et ne seroit pas bien à propos maintenant de discourir les autres proprietez, puissances et differences des nombres.

X. Voylà doncques pourquoy les anciens philosophes Pythagoriques ont appellé le cinq mariage, comme estant composé du premier masle et du premier femelle: aussi l'a on quelquefois appellé la Nature, pource qu'estant multiplié par soy, il vient à se terminer en soy-mesme: car tout ainsi comme la nature prenant du froment en semence, et le respandant, produit entre deux plusieurs formes diverses et especes de choses, par lesquelles elle passe pour parvenir à la fin de son œuvre, mais après tout elle en fait naistre du froment: aussi les autres nombres, quand on vient à les multiplier se terminent par multiplications en autres nombres, mais le cinq et le six, quand on les multiplie par eulx mesmes, se ramenent et regenerent eulx mesmes, car six fois six font trente et six, et cinq fois cinq, vingt et cinq, mais le six ne le fait qu'une fois, et en une maniere seulement quand on vient à l'esquarrir par soy-mesme, mais au cinq cela mesme advient aussi bien quand on le multiplie par soy mesme, mais particulierement il a cela de propre que par addition de soy il se produit soy

mesme, ou bien le dix alternativement, et cela infiniement tant que le nombre se peult estendre, ressemblant en cela au principe et premiere cause qui conduit et gouverne tout ce monde: car comme elle de soy mesme conserve le monde, et reciproquement par le monde se parfait soy mesme, ne plus ne moins que Heraclitus dit, Toutes choses se tournent en feu, et le feu en toutes choses, comme l'or en biens, et les biens en or: aussi le concours et assemblage du cinq avec soy mesme ne peult amener et engendrer rien ny imparfaict, ny estrange, ains a ses mutations limitées et certaines: car ou il s'engendre soy mesme, ou il produit la dizaine, c'est à dire, ce qui luy est domestique et propre, ou bien ce qui est parfaict.

XI. Or si quelqu'un maintenant me vient à demander, à quel propos cela? et qu'a il affaire avec Apollo? Je luy respondray, que cela n'appartient pas à Apollo seulement, mais aussi à Bacchus, comme à celuy qui n'a pas moins d'authorité et de puissance en la ville de Delphes qu'Apollo mesme: car nous entendons des theologiens qui partie en vers, et partie en prose, nous disent et chantent que ce dieu est de sa nature incorruptible et immortel, mais que par je ne sçay quelle sentence et raison fatale il se transmue et se change en plusieurs sortes. Quelquefois il s'allume en feu, rendant toutes choses de semblable nature, quelquefois il est de diverses formes, diverses passions, et puissances toutes différentes, et se fait, comme maintenant il est, Monde, s'appellant ainsi d'un nom très commun. Mais les sages et sça-

vants voulants celer et cacher ces secrets là au commun peuple, appellent ceste siene mutation en feu, Apollo, d'autant qu'elle oste la pluralité des choses, et reduit tout à une seule, aussi l'appellent ils Phœbus à cause de sa pureté et sa netteté, sans aucune ordure ne pollution : et quant à sa transmutation en eaue, terre, estoilles, divers genres de plantes et d'animaux, par tel ordre et disposition que nous la voions, ils donnent par cela soubs paroles couvertes obscurement à entendre, comme un demembrement et une distraction, et l'appellent pour cela, Dionysius, Zagreus, Nyctelius, Isodætes, et faignent en leurs compositions, qu'ils chantent ne sçay quels trespassements et aneantissements, et puis des resurrections et renaissances, qui sont toutes fables et ænigmes proprement inventées pour signifier et representer ces mutations là.

XII. Suivant laquelle difference ils dedient à l'un certaine sorte de vers et de cantiques qu'ils appellent dithyrambes, qui sont pleins de passions et de mutation avec mouvement et agitation çà et là, comme dit Æschylus,

> Le dithyrambe au langage bruyant
> Est en tout lieu à Bacchus bien seant :

mais à l'autre le cantique de Pæan, qui est une posée, sage et rassise façon de poësie et musique. Et puis en toutes leurs paintures, images et moulures, ils font cestuy-cy tousjours jeune et jamais ne viellissant, et l'autre à plusieurs faces et plusieurs visages.

Et brief ils attribuent à l'un une constance tousjours à soy semblable, une ordre reglée, une gravité serieuse, pure, sans meslange de chose aucune differente : et à l'autre un jeu parmy une insolence, une gravité entremeslée de furie : ils le surnomment inegal,

Bacchus Evius qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,
Qui veult estre honoré de jeux
Et de services furieux,

touchans par cela bien à propos ce qui est propre à l'une et à l'autre mutation, mais pour ce que le temps de la revolution n'est pas egal ne semblable en l'une et en l'autre mutation, ains est plus long celuy de la conversion qu'ils appellent Coros, comme qui diroit abondance et grand chere, et plus court celuy de la disette gardans encore en cela la proportion, ils usent du cantique de Pæan durant tout le reste de l'année en leurs sacrifices : et quand ce vient sur le commancement de l'hyver ils ressuscitent le dithyrambe, et suppriment le Pæan, trois mois durant reclamans cestuy-cy au lieu de celuy là, estimans qu'il y a telle proportion entre l'embrazement et la reparation du monde, comme il y a entre un et trois.

XIII. Mais à l'adventure avons nous demouré sur ce propos plus long temps qu'il n'appartenoit, tant y a qu'il est bien certain qu'ils attribuent à ce dieu le nombre de cinq, disans que tantost par multiplication de soy il se ramene soy-mesme comme le feu, et tantost après il fait la dizaine

comme le monde. Et puis ce nombre n'a il pas quelque communication avec la musique, qui est si agreable à ce dieu que rien plus? Car pour la plus part la musique est par maniere de dire, occupée alentour des accords, lesquels ne sont que cinq en nombre, et non plus: ainsi que la raison et l'experience le montre par necessité, à qui en veult faire la preuve, avec des cordes ou des pertuis de fluste, au sentiment de l'ouye, sans autre raison: car tous ces accords prennent leur generation par proportions de nombre: et est la proportion de la quarte sesquitierce, et de la quinte sesquialtere, de l'octave double, d'une quinte sur double triple, et d'une double sur double, ou quinzieme quadruple: et quant à celuy que les musiciens y adjoustent, la nommans une quarte sur double, il n'est point raisonnable de la recevoir et admettre, comme sortant hors de moien et mesure, en voulant gratifier au plaisir deraisonnable de l'oreille contre la proportion, comme contre l'ordonnance de la loy: laissant doncques à part les assiettes de cinq tetrachordes, et les cinq premiers tons, changemens de voix ou notes, ou armonies, s'il les faut ainsi appeller, pour ce qu'elles se changent en laschant ou roidissant plus ou moins les chordes, estant au demourant sons, ou voix basses et hautes. Ne voions nous pas que y aians plusieurs, ou pour mieux dire, infinis intervalles, il n'y en a que cinq seulement que lon puisse chanter, diesis, semitonium, tonus, triemitonium, ditonus? Et n'y a autre lieu de voix ne plus petit, ne plus grand, dis-

tingué de bas et de haut, qui se puisse exprimer en chantant.

XIV. Et en passant plusieurs autres telles choses, dis-je, je citeray Platon qui dit bien qu'il n'y a qu'un monde, mais que s'il y en avoit plusieurs et non pas un tout seul, il faudroit qu'il y en eust cinq en tout, et non point plus. Et bien qu'il n'y en eust qu'un seul. Ainsi comme Aristote l'estime, si est-ce encore qu'il est comme composé et assemblé de cinq autres, dont l'un est celuy de la terre, l'autre de l'eau, le troisieme du feu, le quatrieme de l'air, le cinquieme est le ciel, que les autres appellent la lumiere, et aucuns Æther, et d'autres nomment encore cela mesme la quinte essence, à laquelle seule il est propre et naturel entre tous les corps de tourner en rond, non point par force, ny autrement à l'adventure. Voilà pourquoy aiant entendu que les plus belles et plus parfaittes figures des corps reguliers qui soient en toute la nature, sont cinq en nombre, à sçavoir, la pyramide, le cube, l'octaedre, l'icosaedre, et le dodecaedre, il a dextrement approprié et attribué chascune de ces nobles figures à chascun de ces premiers corps. Et y en a d'autres qui attribuent aussi les facultez des sens de nature, qui sont aussi en pareil nombre, à ces premiers corps là : c'est à sçavoir, l'attouchement qui est dur et ferme, à la terre : le goust qui juge les qualitez des saveurs par une certaine humidité, à l'eau : l'ouye à l'air, d'autant que l'air frappé se fait voix et son aux oreilles et à l'ouye : des deux autres, l'odorement a pour son object l'odeur, laquelle est comme

une manière de parfum, qui s'engendre par la chaleur, et pour ce tient-il du feu: la veüe, qui esclaire par je ne sçay quelle affinité et consanguinité qu'elle a avec le ciel et la lumiere, a une certaine temperature et complexion meslée de l'un et l'autre: et n'y a en toute la nature ny animal qui ait autre sentiment, ny en tout le monde autre substance qui soit simple et non composée, ains y a une merveilleuse distribution et convenance de ces cinq à ces cinq.

XV. Après avoir dit cela il s'arresta, et aiant fait un peu de pause: O quelle faute, dis-je, Eustrophus, avons nous pensé faire, d'avoir presque laissé en arriere Homere, comme si ce n'estoit pas luy qui le premier a divisé le monde en cinq parties, aiant distribué les trois qui sont au milieu à trois dieux, et laissé les deux extremitez en commun, sans les attribuer à pas-un, à sçavoir le ciel et la terre, estant la terre, le bout d'en bas, et le ciel le bout d'en haut: mais il faut rapporter nostre propos, comme parle Euripide, car ceux qui magnifient le quaternaire ne nous enseignent pas mal à propos, que tout corps solide a pris sa naissance et generation par la raison d'iceluy, pour ce qu'estant ainsi, que tout solide consiste en longueur, largeur et profondeur, devant la longueur est situé le poinct, comme l'univers entre les nombres, et la longueur sans la largeur s'appelle ligne, qui est longueur sans largeur, et le mouvement de la ligne en large est la superfice qui se compose des trois, puis y estant adjouxtée la profondeur, l'augmentation va croissant par quatre, jusques à une

parfaitte solidité. Il est tout manifeste que le quaternaire aiant poulsé nature jusques à là, et jusques à ce poinct, de former et parfaire un corps, en luy donnant double magnitude, avec ferme solidité, ne l'a pas laissé là destituée de ce qui est le principal et le plus grand: car ce qui est sans ame, est par maniere de dire, orphelin, sans conduitte, et imparfaict, ne servant à chose quelconque, s'il n'y a quelque ame qui en use: mais le mouvement et la disposition qui y met l'ame dedans, par le moien du nombre de cinq, c'est ce qui apporte la perfection et consommation à la nature, par où il appert qu'il a une essence plus excellente que le quatre, d'autant que le corps vif, et qui a ame, est de plus noble nature que celuy qui n'en a point. Mais qui plus est, la beauté et puissance de ce nombre de cinq passant encore plus outre, n'a pas voulu souffrir que le corps animé s'estendist en infinies especes, ains nous a donné cinq diverses sortes de corps animez et vivans: car il y a les dieux, les dæmons, et les demy-dieux: le quatrieme genre est celuy des hommes, le cinquieme et dernier est celuy des bestes brutes et irraisonnables. Davantage si vous venez à diviser l'ame mesme selon la nature, la premiere et plus obscure partie ou puissance d'icelle est la faculté vegetative et nutritive, la seconde est la sensitive, et puis l'appetitive, après l'irascible où s'engendre le courroux: et quand elle est parvenue à celle qui discourt par la raison, elle s'arreste à ceste cinquieme partie, comme à la cime de toutes.

XVI. Mais aiant ce nombre tant et de si grandes

proprietez et facultez, sa generation est encore belle à considerer, non pas celle dont nous avons desjà parlé cy devant, quand nous avons dit qu'il se compose du deux et du trois, mais celle qui se fait par la conjonction du principe avec le premier nombre quarré : car le principe et commencement de tous nombres est l'unité, et le premier quarré est le quaternaire, et de ces deux là, ne plus ne moins que de la forme, et de la matiere venue à sa perfection, se procrée le cinq : et s'il est vray ce que quelques uns tienent que l'unité soit quarrée, comme celle qui est la puissance d'elle mesme, et qui se termine en soy mesme, le cinq qui sera composé des deux premiers nombres quarrez, en devra estre estimé si noble et si excellent, que nul autre ne le pourroit estre davantage. Il y a encore une autre excellence plus grande que toutes les precedentes, mais j'ay peur que qui la diroit ne foullast un petit l'honneur de nostre Platon, comme luy mesme disoit, que le nom de la lune foulloit l'honneur d'Anaxagoras, d'autant qu'il s'attribuoit l'invention d'avoir le premier declaré la maniere comme la lune reçoit sa lumiere du soleil, laquelle opinion est très anciene : n'a il pas dit cela au dialogue intitulé Cratylus? Ouy certes, respondit Eustrophus, mais pour cela je ne voy pas comment cela soit à propos d'Anaxagoras : et toutefois vous sçavez bien que au livre du sophiste il met cinq principes et chefs principaux, Ce qui est, Le mesme, L'autre, Le mouvement pour le quatrieme, et Le repos pour le cinquieme. Et puis au dialogue de Philebus il use en-

core d'une autre sorte de partition de ces principes, où il dit, que Un est l'infiny, et L'autre le finy, et que de la meslange de ces deux là se fait et accomplit toute generation, et la cause par laquelle ils se meslent, il la met pour le quatrieme genre, et nous laisse à conjecturer le cinquieme, par le moien duquel ce qui est composé et meslé se redivise et se separe de rechef : et quant à moy, je pense que ces principes cy sont comme les figures et images de ceux là, de ce qui est, ce qui se fait : du mouvement, l'infiny : le finy du repos : du mesme, la cause meslante : de l'autre, la cause separante. Ou bien si ce sont divers principes, et non pas les mesmes, ainsi comme ainsi tousjours y a il cinq genres et cinq differences de principes. Quelqu'un doncques avant Platon s'estant de soy-mesme advisé de cela, ou l'aiant entendu de quelque autre, consecra deux E au dieu de ce temple, comme une marque et signifiance du nombre qui comprent tout l'univers. Et paraventure aussi qu'aiant entendu que le bien apparoist en cinq genres, dont le premier est moien, le second proportion, le tiers entendement, le quatrieme les sciences, les arts et vrayes opinions qui sont en l'ame, et le cinquieme la volupté pure et simple, sans meslange d'aucune fascherie ne douleur, il s'arresta là en disant ce vers d'Orpheus,

Au sixieme arrestez votre chant.

XVII. Après ces propos qui s'addressoient à nous, je diray encore un mot, dit-il, à Nicander,

Je chanteray aux hommes entendus.

Car le sixieme jour du mois que vous menez solennellement la prophetisse Pythie au palais, la premiere sortition des trois que vous y faittes entre vous est de cinq, car elle en jette trois, et toy deux : n'est il pas ainsi ? Ouy certes, respondit Nicander : mais quant à la cause, nous ne l'oserions declarer aux autres. Bien doncques, dis-je en riant, jusques à ce que dieu permette à nous encore estans devenus saincts, de cognoistre la verité : cela sera adjousté aux louanges que lon recite à la recommandation du cinq. Telle fin eut le discours des louanges qui furent données au nombre de cinq, par les arithmeticiens et autres mathematiciens, ainsi comme il me souvient.

XVIII. Et Ammonius, comme celuy qui mettoit bonne partie de la philosophie ès sciences mathematiques, prit plaisir à ouir tels propos, et dit : il n'est jà besoing de vouloir trop exactement refuter ce que ces jeunes gens ont allegué, sinon que chasque nombre nous donneroit assez matiere et argument de le celebrer et louër, qui en voudroit prendre la peine : car pour ne parler point des autres, tout un jour ne suffiroit pas à vouloir par paroles exprimer toutes les vertus et proprietez de la sacrée septeine d'Apollo. Et puis nous ferions que les sages combattroient contre la commune loy, et contre toute l'antiquité, si deboutans le sept de la préeminence, dont il est en possession, ils consacroient le cinq à Apollo, comme luy estant ceste preference mieux deuë. Par-

quoy mon advis est, que ceste escripture ne signifie ny nombre, ny ordre, ny conjonction, ny autre particule d'oraison defectueuse quelconque, ains est une entiere salutation et appellation du dieu, laquelle en prononceant les paroles induit le lecteur à penser la grandeur de la puissance d'iceluy, lequel semble saluer chascun de nous, quand nous entrons, par ces paroles, cognoy toy mesme : qui ne signifient rien moins que, dieu te gard : et nous, luy rendans la pareille, respondons, ΕΙ, c'est à dire, tu es : en luy baillant la vraye et nullement faulse appellation, et tiltre qui à luy seul appartient, d'estre : car à le bien prendre nous n'avons aucune participation du vray estre, pour ce que toute humaine nature est tousjours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et debile opinion, et si d'adventure vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empongner l'eau, car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit retenir et empoigner : ainsi estans toutes choses subjectes à passer d'un changement en un autre, la raison y cherchant une reelle subsistance se trouve deceuë, ne pouvant rien apprehender de subsistant à la verité et permanent, par ce que tout ou vient en estre et n'est pas encore du tout, ou commance à mourir avant qu'il soit né : car comme souloit dire Heraclitus, « On ne peut pas entrer deux fois en une « mesme riviere, ny trouver une substance mortelle

« deux fois en un mesme estat » : car par soudaineté et legereté de changement, tantost elle dissipe, et tanstost elle rassemble, elle vient, et puis s'en va, de maniere que ce qui commance à naistre, ne parvient jamais jusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve jamais, ne jamais n'arreste comme estant à bout, ains depuis la semence va tousjours se changeant et muant d'un en autre, comme de semence humaine se fait premierement dedans le ventre de la mere un fruict sans forme, puis un enfant formé, puis estant hors du ventre, un enfant de mamelle, après il devient garson, puis consequemment un jouvenceau, après un homme fait, puis homme d'aage, à la fin decrepite vieillard : de maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours desfaisant et guastant la precedente : et puis nous autres sottement craignons une sorte de mort, là où nous en avons desjà passé, et en passons tant d'autres : car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, et la mort de l'air, generation de l'eau : mais encore plus manifestement le pouvons nous veoir en nous mesmes, la fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme fait, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celuy d'aujourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain, et n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousjours un, ains renaissons plusieurs alentour d'un fantasme ou d'une umbre et

mode commun à toutes figures, la matiere se laissant aller, tourner et virer alentour. Car qu'il ne soit ainsi, si nous demourons tousjours mesmes et uns, comment est ce que nous nous esjouissons maintenant d'une chose, et puis après d'une autre? Comment est-ce que nous aimons choses contraires, ou les haissons, nous les louons ou nous les blasmons? Comment usons nous d'autres et differens langages? Comment avons nous differentes affections, ne retenans plus la mesme forme et figure de visage, ny le mesme sentiment en la mesme pensée? Car il n'est pas vraysemblable que sans mutation nous prenions autres passions, et ce qui seuffre mutation ne demeure pas un mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est doncques pas aussi, ains quand et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant tousjours autre d'un autre, et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoist, pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est.

XIX. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement? Ce qui est eternel, c'est à dire, qui n'a jamais eu commancement de naissance ny n'aura jamais fin de corruption, à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation : car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoist comme en umbre avec la matiere coulante et fluente tousjours, sans jamais demourer stable ny permanente, comme le vaisseau percé, auquel sont contenues generation et corruption, à qui appartient ces mots devant et après, et a esté ou sera, lesquels tout de prime face monstrent evidem-

ment que ce n'est point chose qui soit : car ce seroit grande sottise, et faulseté toute apparente, de dire que cela soit qui n'est pas encore en estre, ou qui desjà a cessé d'estre : et quant à ces mots de present, instant, maintenant, par lesquels il semble que principalement nous soustenions et fondions l'intelligence du temps, la raison la descouvrant incontinent, le destruict tout sur le champ, car il se fend et s'escache tout aussi tost en futur et en passé, comme le voulant veoir necessairement mesparty en deux. Autant en advient il à la nature, qui est mesurée, comme au temps qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou naissantes, ou mourantes, meslées avec le temps : au moien dequoy ce seroit peché de dire de ce qui est, il fut ou il sera, car ces termes là sont declinaisons, passages et vicissitudes de ce qui ne peut durer ny demourer en estre.

XX. Parquoy il faut conclure que dieu seul est, et est non point selon aucune mesure de temps, ains selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ny subjecte à aucune declinaison, devant lequel rien n'est, ny ne sera après, ny plus nouveau ou plus recent, ains un realement estant, qui par un seul maintenant emplit le tousjours, et n'y a rien qui veritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire, il a été, ou il sera, sans commancement et sans fin. C'est doncques ainsi qu'il faut qu'en l'adorant nous le saluons, et reveremment l'appellions

et le specifions, ou vrayement, ainsi comme quelques uns des anciens l'ont appellé, Toi qui es un : car dieu n'est pas plusieurs, comme chascun de nous, qui sommes une confusion, et un amas composé d'infinies diversités et differences procedentes de toutes sortes d'alterations, ains faut que ce qui est soit un, et que un soit ce qui est, car diversité est la difference d'estre, sortant de ce qui est pour produire ce qui n'est pas. Et pourtant convient très bien à ce dieu le premier de ses noms, et le second, et le troisiéme, car Apollo est comme une privation de pluralité, et une denegation de multitude, et Ieios, comme estant un seul, et phœbus, c'est à dire pur et net : car ainsi appelloient les anciens ce qui est sainct et monde sans macule, comme encore jusques au jourd'huy les Thessaliens à certains jours malencontreux, que leurs presbtres se tienent à part, dehors des temples à l'escart, disent qu'ils Phœbonomisent, c'est à dire, qu'ils se purifient. Or un est pur et net, car pollution vient quand une chose est meslée avec une autre, comme en un passage Homere parlant d'un yvoire teint de rouge, dit qu'il estoit pollu de teinture, et les teinturiers disent que les couleurs meslées sont corrompues, et la meslange ils l'appellent corruption : pourtant est il necessaire que ce qui doit estre sincere et incorruptible soit un, et tout simple sans mixtion quelconque : au moien dequoy ceulx qui estiment qu'Apollo et le soleil soit un mesme dieu, sont bien dignes d'estre caressez et estimez pour la gentillesse de leur esprit et bon jugement, at-

tendu qu'ils mettent l'opinion et apprehension qu'ils ont de dieu, en ce que plus ils honorent, que mieulx ils sçavent, et que plus ils desirent.

XXI. Or maintenant tant que nous sommes en ceste vie, comme si nous songions le plus beau songe que lon pourroit songer de dieu, excitons nous, et nous enhortons de passer plus oultre, et monter plus hault à contempler ce qui est par dessus nous, en adorant bien principalement son essence, mais honorant aussi son image, le soleil et la vertu qu'il luy a donnée de produire, representant aucunement par sa splendeur, quelques umbres, apparences et simulachres de sa clemence, bonté et félicité, autant comme il est possible à une nature sensible d'en representer une intelligible, et à une mouvante une stable et permanente.

XXII. Et au demourant quant à je ne sçay quelles saillies hors de soy et de son naturel, je ne sçay quels changements, que lon dit qu'il jette le feu, qu'il se demembre soy mesme, et puis qu'il s'abaisse icy bas, et s'estend en la terre, la mer, les vents, les astres, et estranges accidents des animaux et des plantes, on ne les sçauroit seulement ouir sans impieté, ou il faudroit dire qu'il seroit plus impertinent que le petit enfant que les poëtes faignent sur le bord de la mer, se jouër à amasser du sable, et puis après à le respandre luy mesme, s'il jouoit sans cesse à ce mesme jeu, de desfaire le monde quand il seroit fait, et de le refaire quand il seroit desfait : car au contraire tout ce qui en quelque sorte que ce soit

vient à naistre en ce monde, c'est dieu qui l'y entretient, et qui asseure son essence, d'autant que l'infirmité et imbecillité de la nature corporelle tend tousjours à corruption et definement.

XXIII. Et me semble que principalement contre ce propos là a esté directement opposé ce mot Ei', c'est à dire, tu es, comme pour tesmoigner de dieu, que jamais il n'y a en luy changement ny mutation quelconque, et que faire et souffrir, cela appartient plus tost à quelque autre dieu, ou plus tost à quelque dæmon ordonné pour avoir la superintendence de la nature subjecte à naistre et à mourir, comme il appert incontinent à la significance de leurs noms qui sont contraires, et s'entrecontredisent, par ce que l'un s'appelle Apollo, et l'autre Pluto, comme qui diroit non plusieurs et plusieurs : l'un Delius, c'est à dire clair, et l'autre Aidoneus, c'est a dire, ne voyant goutte : l'un Phœbus, c'est à dire, reluysant, et l'autre Scōtius, c'est à dire tenebreux. Auprès de l'un sont les muses et la memoire, et auprès de l'autre l'oubliance et le silence : l'un se surnomme Theorius et Phanæus, c'est à dire, regardant et monstrant, l'autre

De nuict qui n'a honte de deshonneur,
Et du sommeil faitnéant le seigneur :
L'un est hay des hommes et des dieux.

Et de l'autre Pindarus a dit non mal plaisamment,

Condamné de point ne pouvoir
Jamais aucuns enfans avoir.

Et pourtant Euripides dit bien à propos,

Pleurs et regrets aux trespassez convienent,
Mais point à gré, Apollo, ne te vienent.

Et devant luy encore Stesichorus,

Apollo veult et jouer et chanter,
Pluto gemir, pleurer et lamenter.

Et Sophocles leur attribue à chascun les instruments qui leur sont propres en ces vers,

L'espinette n'est point sortable,
Ny la lyre, à chant lamentable.

Car l'aubois bien tard, et devant hier, par maniere de dire, a commancé à ozer faire entendre sa voix et son son ès choses agreables et desirables, mais au premier temps il sonnoit aux deuil et convoy des trespassez, et estoit emploié à ce service là, qui n'estoit ny gueres honorable ny gueres plaisant, depuis on l'a meslé par tout : mais principalement ceulx qui ont confondu et meslé les honneurs des dieux parmy ceulx des dæmons, ont mis l'aubois en reputation.

XXIV. Au demourant il semble que ce mot Ei', est aucunement contraire à ce precepte, cognoy toy mesme, et en quelque chose aussi accordant et convenable : car l'une est parole d'admiration et d'adoration envers dieu, comme estant eternel, et tousjours en estre : et l'autre est un advertissement et un

records à l'homme mortel, de l'imbecillité et debilité de sa nature (1).

(1) On a placé ce petit Traité parmi les Œuvres mêlées, quoiqu'il fasse partie des Œuvres morales dans l'édition de Vascosan. Ce déplacement ne change rien à l'ordre des matières : car ce Traité-ci est tout-à-fait isolé, et ne roule que sur un point de curiosité, dont le développement amène beaucoup de raisonnements abstraits sur les nombres et sur les premiers principes.

ESTRANGES EVENEMENS

ADVENUS POUR L'AMOUR (1).

En la ville d'Aliarte située au païs de la Bœoce fut jadis une jeune pucelle d'excellente beauté, nommée Aristoclea, fille de Theophanes : deux jeunes hommes poursuivoient de l'avoir en mariage, Straton Orchomenien, et Callisthenes Aliartien. Straton estoit le plus riche et le plus amoureux de la fille : car il l'avoit veuë comme elle se lavoit en la fontaine de Hercyne, qui est en Lebadie, d'autant qu'elle devoit le lendemain porter à la procession de Jupiter roy, la sacrée corbeille. Mais Callisthenes avoit l'avantage, d'autant qu'il estoit un peu parent d'elle. Si ne sçavoit Theophanes ce qu'il avoit à faire : car il craignoit Straton, comme celuy qui estoit le plus riche et le plus noble de tout le païs de Bœoce, et en vouloit remettre le chois et option à l'oracle de Trophonius : mais Straton qui avoit entendu des domestiques de la fille, qu'elle inclinoit plus envers luy, poursuivoit que l'election fust remise au bon plaisir d'elle : mais comme le pere Theophanes luy eust demandé à la veuë de tout le monde, lequel elle aimoit le mieux avoir pour mary, et qu'elle eust preferé Callisthenes : Straton monstra bien sur l'heure qu'il estoit fort marry de ce rebut, mais deux jours après il s'adressa à Theophanes et à Cal-

(1) Ce sont cinq anecdotes qui ne prouvent que trop les funestes effets de l'amour.

listhenes, disant qu'il vouloit demourer en bonne grace et amitié avec eux, encore que quelque male fortune luy eust par envie osté l'esperance du mariage de la fille. Eux trouverent fort bon ce propos, tellement qu'ils le convierent ensemble au festin des nopces, mais cependant il feit provision d'un bon nombre de ses amis, et de grosse trouppe de vallets qu'il distribua et cacha par les maisons de ses amis, jusques à ce que la fille selon la coustume du païs descendist à la fontaine, qui s'appelle Cissoessa, pour sacrifier aux nymphes les sacrifices de devant les espousailles. Lors ceux qui estoient en embusche accourans de toutes pars se saisirent d'elle, mesmement Straton qui la tiroit à luy le plus qu'il pouvoit, Callisthenes au contraire la retiroit aussi de son costé, et ceux qui estoient avec luy, jusques à tant que lon ne se donna garde, que la pucelle trespassa entre les mains de ceux qui la tiroient les uns contre les autres deçà et delà, et ne sceut on que Callisthenes devint sur le champ, s'il se tua luy mesme, ou s'il s'en alla en exil hors du païs de la Bœoce, tant y a que lon ne sceut jamais depuis qu'il devint : mais Straton à la veuë d'un chascun se tua luy mesme sur le corps de la pucelle.

II. Un nommé Phidon pretendant se faire seigneur de tout le Peloponese, et voulant que la ville d'Argos, qui estoit son païs, dominast toutes les autres, dressa premierement embusche aux Corinthiens : car il leur envoya demander mille de leurs jeunes hommes des plus gaillards et des plus vaillans de leur

ville. Les Corinthiens les luy envoyerent soubs la conduitte de l'un de leurs capitaines nommé Dexander. Or estoit l'intention de ce Phidon de desfaire ceste trouppe, à celle fin que la ville de Corinthe en fust d'autant affoiblie, et qu'il s'en servist, comme d'un boulevart fort opportunément assis, pour tenir soubs joug tout le Peloponese. Si communiqua ceste sienne délibération à quelques uns de ses amis entre lesquels étoit un nommé Abron, lequel estant hoste de Dexander, luy revela la conspiration : ainsi les mille jeunes hommes, avant qu'ils fussent chargez, se retirerent à sauveté dedans Corinthe. Parquoy Phidon s'efforçoit de trouver celuy qui l'avoit descouvert et trahy. Ce que craignant Abron se retira à Corinthe, menant quant et luy sa femme et toute sa famille en un bourg du territoire de Corinthe, qui s'appelle Melisse, là où il engendra un fils auquel il donna le nom du lieu mesme de Melisse. Ce Melissus engendra un fils qui eut nom Acteon, le plus beau et le plus honneste de son aage, duquel plusieurs furent amoureux, mais entre les autres un nommé Archias qui estoit de la race des Heraclides, et en biens et tout autre credit et authorité le premier de tous les Corinthiens. Et pour ce qu'il voioit que de gré il ne pouvoit rien gaigner ny obtenir de ce jeune enfant, il se delibera de le forcer et de le ravir. Si s'en alla comme pour jouer en la maison de Melissus, menant quant et luy trouppe grande de ses amis et de ses domestiques, et se mit en effort d'emmener l'enfant, mais le pere et ses amis le rete-

nans à l'aide des voisins qui accoururent au secours tirans alencontre : l'enfant fut si bien tiré deçà et delà, qu'il mourut entre leurs mains, et ainsi s'en allerent tous les autres. Mais le pere Melissus en portant le corps sur la place de Corinthe, demanda justice de ceux qui avoient commis une telle forfaicture. Les Corinthiens ne firent rien plus que luy monstrer, qu'ils avoient compassion de sa fortune. Et ainsi s'en retournant sans rien avoir fait, il observa et attendit l'assemblée generale des jeux Isthmiques, et montant sur le temple de Neptune, il se prit à crier à l'encontre de la race des Bacchiades, et rememora le benefice que leur avoit jadis fait son pere Abron, et après avoir demandé vengeance aux dieux, il se precipita luy mesme du haut en bas des rochers. Peu de temps après une grande seicheresse et famine saisit la ville, et comme les Corinthiens envoyassent devers l'oracle, pour sçavoir par quel moien ils en pourroient estre delivrez, dieu leur feit response, que c'estoit un courroux de Neptune qui ne seroit point appaisé jusques à ce qu'ils eussent vengé la mort d'Acteon. Ce qu'entendant Archias, qui avoit esté deputé à ceste ambassade, ne retourna pas à Corinthe, ains naviguant en Sicile, y fonda et bastit la ville de Syracuse, là où il engendra deux filles Ortygia et Syracusa, et à la fin y fut tué en trahison par un Telephus, duquel il avoit autrefois abusé en son enfance, et qui aiant la conduitte d'une navire l'avoit suivy en la Sicile.

III. Un pauvre homme nommé Scedasus demou-

roit à Leuctres, qui est un petit village du territoire de Thespies, il eut deux filles qui s'appelloient l'une Hippo, et l'autre Meletia, ou comme les autres escrivent Theano et Evippe. Or estoit ce pauvre homme Scedasus bening, courtois et humain, mesmement aux passans estrangers, encore qu'il n'eust pas beaucoup de biens. Si receut humainement en sa maison deux jeunes hommes Spartiates, lesquels espris de l'amour de ces deux jeunes filles furent retenus de rien attenter contre leur pudicité pour la bonté et courtoisie de leur pere, et le lendemain matin ils prirent leur chemin vers la ville de Delphes, à l'oracle d'Apollo Pythique : car ils estoient partis expressement pour faire ce voiage. Et après avoir enquis de l'oracle ce qu'ils vouloient, reprirent leur chemin pour s'en retourner en leur païs. Et passans à travers la Bœoce s'en allerent de rechef loger chez Scedasus, lequel pour lors n'estoit pas à Leuctres, mais ses filles pour l'accoustumance où elles avoient esté nourries, receurent ces deux hostes en leur logis. Et eulx les voiants toutes seules, les violerent à force, puis après le faict voiants qu'elles estoient si amerement courroucées de l'injure qu'ils leur avoient faitte, qu'ils ne les pouvoient appaiser, ils les tuerent toutes deux, et les jetterent dedans un puys, et s'en allerent. Scedasus estant retourné ne trouve point ses filles, mais bien trouve il tout ce qu'il avoit laissé en sa maison sauf et entier, et ne sçavoit que c'estoit à dire, jusques à ce que son chien se plaignant, et tantost accourant à luy, et tantost le menant au puys, il com-

mença à se doubter de ce qui estoit, et ainsi tira les corps de ses deux filles : et entendant de ses voisins que le jour precedent ils avoient veu entrer les deux jeunes hommes Lacedæmoniens qui quelques jours auparavant avoient logé chez luy, il se doubta incontinent que ce devoit estre eulx qui avoient commis le crime, mesmement qu'il se souvenoit qu'à la premiere fois ils ne faisoient que louer ses filles, disans qu'ils reputoient pour bien heureux ceux qui les espouseroient. Si s'en alla en Lacedæmone pour en parler aux ephores, et quand il fut dedans le territoire d'Argos, la nuict le surprenant, il se logea en une hostellerie, dedans laquelle il trouva un autre pauvre vieillard natif de la ville d'Orée, en la contrée Estiatide, lequel souspiroit et gemissoit en maudissant les Lacedæmoniens. Scedasus l'aiant ouy, luy demanda que luy avoient fait les Lacedæmoniens qu'il les maudissoit ainsi. Le vieillard luy conte, comme il estoit subject de Sparte, et qu'aiant un Aristodemus esté envoyé pour gouverneur en la ville d'Orée, il y avoit usé d'une grande injustice et griefve cruauté en son endroit. Car estant devenu amoureux d'un mien fils, dit il, et voiant qu'il ne le pouvoit induire à sa volonté, il essaya de le forcer et de l'emmener par force hors du lieu où il s'exerçoit avec ses compagnons à la luicte. Le maistre de l'exercice empescha ce gouverneur, à l'aide de plusieurs jeunes hommes qui y accoururent au secours, tellement que pour l'heure Aristodemus se retira. Mais le lendemain aiant armé une galere, il s'y en revint et ravit mon

enfant : et traversant la mer jusques à l'autre rive, il se mit en devoir de le violer : ce que l'enfant n'aiant pas voulu souffrir, il le tua, puis s'en retourna à Orée, là où il fit un banquet à ses amis. Je fus adverty de l'inconvenient, et allay faire les funerailles de mon fils, et incontinent me mis en chemin devers Sparte, où j'exposay le faict aux ephores, mais ils n'en tindrent compte.

Scedasus oiant ces paroles estoit en grande perplexité d'ennuy, pensant bien qu'ils ne feroient non plus compte de luy. Et de sa part raconta aussi sa desconvenue à l'estranger, qui luy conseilla de n'aller pas seulement jusques à Sparte, ny en parler aux Spartiates, ains s'en retourner en la Bœoce, et là faire dresser un tumbeau à ses deux filles. Toutefois Scedasus ne le creut pas, ains alla jusques à Sparte, et parla aux ephores, lesquels n'en firent autrement point de compte : puis s'adressa aux roys, et après aux particuliers bourgeois, en leur recitant le faict et lamentant son malheur. Mais voiant qu'il n'y gaignoit rien, il se prit à courir à travers la ville, levant les mains devers le ciel, et frappant du pied contre la terre, il invocqua les furies à son secours, et finablement se tua luy mesme. Mais depuis les Lacedæmoniens en payerent bien la peine : car estants si grands qu'ils commandoient à toute la Grece, et avoient mis des garnisons par toutes les villes, Epaminondas Thebain le premier couppa la gorge à la garnison qui estoit à Thebes, à raison dequoy les Lacedæmoniens firent la guerre aux Thebains, lesquels leur allerent

au devant jusques au village de Leuctres prenans le lieu à bon presage, pource que là mesme ils avoient autrefois esté delivrez, quand (1) Amphictyon chassé par Sthenelus se retira en la ville de Thebes, et de là aiant subjugué les Chalcidiens, et rendu tributaires, aiant tué mesme le roy de l'Eubœe Chalcodous, delivra les Thebains du tribut qu'ils payoient au paravant. Si advint que les Lacedæmoniens furent entierement deconfits et desfaicts auprès de la sepulture de ces deux filles. Et dit on que devant la bataille Scedasus s'apparut en songe à Pelopidas l'un des capitaines de l'armée Thebaine, qui estoit tout decouragé, à cause de quelques signes et presages qu'il jugeoit et interpretoit en male part, et l'admonesta d'avoir bon courage, parce que les Lacedæmoniens venoient là pour y payer la peine qu'ils devoient tant à luy, comme à ses deux filles, et luy commanda le jour de devant la battaille d'immoler une jeune poultre (2) qu'il trouveroit toute preste sur la sepulture de ses filles. Pelopidas, comme les ennemis estoient encore campez à Tegée, envoya devant à Leuctres enquerir de ceste sepulture, et en estant informé par ceulx du païs, il y mena hardiment son armée, et y gaigna la battaille.

IV. Phocus estoit Bœotien de race, comme estant descendu de Clisante (3), et avoit une fille nom-

(1) Lisez, *Amphitryon*. Voyez les Observations. *C.*

(2) Une jeune pouline.

(3) Il faut lire avec le traducteur anglois : Phocus étoit Bœotien de race, comme étant originaire de la ville de Cleisas.

mée Callirhoé, belle, sage, et honeste à merveille. Si y avoit trente des plus gentils hommes de toute la Bœoce qui la demandoient en mariage : mais le pere alloit tousjours trouvant des remises de jour à autre, craignant d'estre forcé. Finablement se voiant pressé de ces jeunes poursuivans, il resolut d'en remettre l'election à l'oracle d'Apollo. Les jeunes gens irritez de ceste response, se ruerent sur luy et le tuerent : et en ce tumulte la fille eschappant s'enfuit à travers le païs. Les jouvenceaux coururent après, mais elle trouva des laboureurs qui accoustroient et entassoient du bled dessus une aire, et la coucherent dedans le bled, tant que les poursuivans passerent outre sans l'appercevoir. Elle estant ainsi eschappée, attendit le jour de la feste et assemblée generale que lon appelle Pambœotia, pource que tous les habitans du païs de Bœoce y conviennent : et s'en allant en la ville de Coronée, s'alla seoir en habit de suppliante auprès de l'autel de Minerve Itoniene, là où elle recita aux assistans la meschanceté que ces poursuivans avoient commise, nommant chascun par son nom, et declarant dont estoit chascun d'eulx. Les Bœotiens eurent pitié d'elle, et furent fort aspremenl indignez contre les jeunes hommes. Ce que eulx entendans s'enfuirent en la ville d'Orchomene, mais les Orchomeniens ne les voulurent pas recevoir, au moien dequoy ils s'allerent jetter dedans la petite villette de Hippolis, qui est une bourgade près de Helicon, entre la ville de Thebes, et celle de Coronée. Les Thebains leur envoyerent denoncer qu'ils eussent

à livrer ès mains de la justice les meurtriers qui avoient tué Phocus. Ils n'en voulurent rien faire, au moien dequoy les Thebains, et les autres Bœotiens y allerent avec armée mettre le siege, soubs la conduitte du capitaine Phœdus, qui lors estoit en estat de capitaine à Thebes, et assiegea la bourgade qui estoit forte. Ils forcerent à la fin ceulx qui estoient dedans, à faulte d'eau, lapiderent les homicides, et asservirent et rendirent esclaves les habitans du lieu, rasans les murailles et les maisons, et distribuans entre les Thebains et (1) les Corciriens leur territoire. Si dit on que le jour de devant que le bourg d'Hippolis fust pris, on ouit une voix venant du mont de Helicon, de quelqu'un qui disoit, Voy-me-cy, par plusieurs fois, et que les trente poursuivans recongneurent bien la voix, et dirent que c'estoit celle de Phocus : et le jour qu'ils furent lapidez et accablez de pierres, on dit que le tumbeau du vieillard qui estoit à Clisante (2) rendit du saffran coulant. Et ainsi comme le capitaine des Thebains Phœdus retournoit du camp et de la victoire, on luy vint apporter nouvelle, comme sa femme estoit accouchée d'une fille. Ce que prenant à bon augure, il l'en appella Nicostrate, qui signifie victoire de l'armée.

V. Alcippus estoit Lacedæmonien de nation, et aiant espousé une dame nommée Democrita en eut deux filles, conseillant à son païs ce qui luy sembloit

(1) Les Coronéens. *C.*

(2) Lisez, avec le traducteur anglois, à Cleisas.

tousjours estre le meilleur, et le servant de sa personne en toutes occurrences où le besoing s'en presentoit. Il suscita contre luy l'envie de ses emulateurs au gouvernement, qui allerent seduire les ephores par calomnies et faulx rapports, leur donnans à entendre que cestuy Alcippus vouloit subvertir les loix, et changer l'estat de Sparte, tant qu'ils le firent bannir du païs, et encore empeschoient Democrita de le suyvre avec ses deux filles : et, qui pis est, luy confisquerent son bien, à fin que les filles n'eussent pas dequoy estre mariées. Et comme neantmoins plusieurs jeunes gens les demandassent en mariage à cause de la vertu de leur pere, ses ennemis firent en sorte par leurs menées, que par decret public il fut defendu que lon ne les demandast en mariage, parce que leur mere Democrita avoit souvent fait priere aux dieux, que bien tost ses filles portassent des enfants, qui peussent venger l'injure faitte à leur pere. Parquoy Democrita se voyant de tous costez chassée, espia le jour d'une feste publicque solennelle, en laquelle les femmes avec leurs filles, leurs servantes et leurs petits enfans festoyoient, et celles des magistrats et hommes d'honneur, à part en une grande sale, veilloient et passoient toute la nuict. Si ceignit une dague par dessoubs sa robbe, et prenant ses filles avec elle, quand la nuict fut venue s'en alla au temple avec les autres. Elle attendit l'heure que toutes les dames estoient occupées aux cerimonies du service divin, et faisoient leur mystere : les portes estans toutes fermées, elle amassa alencontre force bois, dont on

avoit fait provision pour le sacrifice de la feste, et mit le feu dedans. Et comme les hommes accourussent de toutes parts au secours, Democrita tua ses filles, et dessus elles soy mesme. Parquoy les Lacedæmoniens ne sachans plus sur quoy exercer leur courroux, envoyerent jetter les corps de Democrita et de ses deux filles hors des confins de leur païs. Dequoy dieu estant indigné, pour vengeance envoya le grand tremblement de terre qui advint en Lacedæmone, ainsi que lon trouve par escript.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

QUELS ANIMAUX SONT LES PLUS ADVISÉS,

CEUX DE LA TERRE OU CEUX DES EAUX.

Effet d'un discours à la louange de la chasse. II. Raison du goût qu'on a pour la chasse. III. La chasse rend l'homme inflexible à la pitié. IV. Exposé de la question proposée. V. Principe des stoïciens sur la nature des êtres. VI. Discussion de ce principe. VII. Absurdité de ce principe. VIII. Le sentiment suppose, dans tous les êtres, de la mémoire, du jugement et de la raison. XI. Les animaux sont susceptibles des impressions de joie et de colère. XII. Leur raison ne se propose pas la même fin que dans les hommes. XIII. Leur raison, quoique foible, n'en est pas moins une. XIV. Deux sortes de raisons. XV. Traits de justice, de hardiesse, de ruse et de finesse dans les animaux. XVI. Motifs de croire que les animaux ont au moins une raison foible et trouble. XVIII. Autre preuve déduite de la rage à laquelle ils sont sujets. XIX. Inconvénients de reconnoître une raison dans les animaux. XX. Ces inconvénients sont réels à quelques égards. XXI. Ils proviennent plus de l'abus que du bon usage qu'on fait des animaux. XXIII. Ouverture de la discussion, quels animaux sont les plus avisés, ceux de la terre, ou ceux des

eaux. XXVIII. La chasse infiniment plus noble que la pêche. XXIX. Les animaux terrestres plus avisés que ceux des eaux. XXX. Preuves de cette proposition, tirées de la vie et des habitudes de divers animaux, du taureau, du lion, de l'ichneumon. XXXI. De l'hirondelle. XXXII. De l'araignée, du corbeau de Barbarie, d'un chien observé par Plutarque. XXXIII. Des abeilles, des oies. XXXIV. Des grues. XXXV. Du héron. XXXVI. De la fourmi. XXXVII. De l'éléphant. XXXVIII. Du renard. XXXIX. Du chien. XL. Du mulet. XLI. Les seuls animaux terrestres sont susceptibles d'attachement, de reconnoissance, etc. XLII. Autres preuves en faveur de cette assertion tirées de divers animaux, entre autres du chien du roi Lisimachus, de celui de Pyrrhus, de l'éléphant de Porus, du cheval d'Alexandre. XLIII. Générosité et humanité des chiens. XLV. Ruses et astuces des animaux, du mulet de Thalès. XLVI. Des perdrix. XLVII. Des lièvres. XLVIII. De l'ours. XLIX. Des biches. L. Du hérisson. LI. Amour social des éléphants. LII. Des lions. LIII. Amours étranges de plusieurs animaux. LIV. Dextérité de plusieurs à s'instruire et à instruire les autres. LVI. Histoire d'une pie célèbre à Rome. LVII. D'un chien de bâteleur. LVIII. Connoissances, en fait de médecine, que nous devons aux animaux. LIX. Ils sont susceptibles de certains calculs. LX. Ils sont doués de la faculté divinatrice. LXI. Défense des animaux qui habitent dans les eaux. LXII. Difficiles à observer. LXIII. N'empruntent

rien dè la société des hommes, comme les animaux terrestres. LXIV. Ils sont cependant susceptibles de vivre en société avec l'homme. LXV. Les poissons sont plus rusés et plus fins que les animaux terrestres contre les embûches qu'on leur tend. LXVI. Précautions qu'exige la péche à la ligne. LXVII. Les poissons ne le cèdent à aucun animal terrestre en amour social. LXVIII. Ruses des poissons pour se débarrasser des filets. LXIX. De leur adresse à s'emparer de leur proie, et à éviter d'être celle des autres. LXX. Prévoyance et précautions des poissons. LXXIV. Mœurs sociales de quelques espèces de poissons. LXXIX. Les poissons l'emportent en cela sur les autres animaux terrestres. LXXX. Précautions des poissons pour choisir le lieu où ils doivent déposer leurs petits. LXXXI. Soins des mâles et femelles pour leurs petits. LXXXII. Des chiens de mer. LXXXIII. Des tortues. LXXXIV. Des crocodiles. LXXXV. Des veaux marins et des grenouilles. LXXXVI. Mœurs et société des alcyons entre eux. LXXXVII. Condition des poissons relevée par la protection des dieux. LXXXVIII. Le poisson est utile à l'homme. Exemples tirés du dauphin, qui aime l'homme pour lui-même. XCI. Conclusion du traité.

QUELS ANIMAUX

SONT LES PLUS ADVISEZ,

CEUX DE LA TERRE, OU CEUX DES EAUX (1).

Autobulus. On demanda quelquefois à Leonidas roy de Lacedæmone, ce qu'il luy sembloit du poëte Tyrtæus : à quoy il respondit, Il me semble que c'est un bon poëte pour aguiser les courages des jeunes hommes, pource que par ses vers il imprime ès cœurs des jeunes gens une affection de ne s'espargner point aux perils de la guerre, pour acquerir honneur et reputation : aussi ay-je peur, mes amis, que le discours à la louange de la chasse, qui fut hier leu en ceste compagnie, n'ait si fort excité oultre mesure noz jeunes gens qui aiment la chasse, qu'ils estiment desormais toutes autres choses accessoires, ou plus tost qu'ils n'en facent à l'advenir aucun compte, et qu'ils ne se laissent de tout poinct emporter à l'affection de chasser : veu que moy mesme de nouveau m'en retrouve plus chaudement affectionné que ne porte mon aage, tellement que, comme dit Phædra en Euripide,

Mon deduit est à pleine voix
Appeller chiens emmy les bois,
En suivant les cerfs à la trace :

(1) Plutarque ne commence à examiner la question qu'il se propose ici qu'au XXIIe chapitre. Dans tout ce qui précède il démontre que les animaux ne sont pas dénués de toute espèce de

tant ce discours me toucha au vif, pour le grand nombre des belles et vifves raisons qu'il deduisit.

II. Soclarus. Tu dis la verité, Autobulus : car il me sembla qu'il feit une grande preuve de son eloquence jà par quelque temps discontinuée pour gratifier, à mon advis, aux jeunes gens qui assistoient, et s'esguayer avec eulx, mais ce qui plus me contenta en tout son discours, fut, quand il nous representa devant les yeulx des escrimeurs combatans à outrance les uns contre les autres, en deduisant, que l'une des raisons, pour lesquelles principalement la chasse est à louer, c'est pource qu'elle divertit une certaine affection que nous avons imprimée de nature, ou bien apprise par accoustumance, de prendre plaisir à voir combatre à coups d'espée des hommes les uns contre les autres, et l'employant à ceste occupation nous donne à voir un spectacle et passetemps pur et innocent, du combat d'addresse conjoincte avec hardiesse conduitte par raison, alencontre d'une force et violence bestiale : en quoy faisant il nous a monstré que bien digne de louange est la sentence d'Euripide, quand il dit,

L'homme a bien peu de force corporelle,
Mais sa prudence et raison naturelle
Va jusqu'au fond de la mer, captivant
Tout ce qui est dedans les eaux vivant,

raison. La métaphysique employée dans ces premiers chapitres n'en rendra pas la lecture moins intéressante : on sera d'ailleurs bien dédommagé en parcourant la suite de ce Traité, rempli d'observations infiniment curieuses.

Et sur la terre aussi jusqu'aux especes,
Où plus y a de ruzes et finesses.

III. Autobulus. Et toutefois, amy Soclarus, il y en a qui tiennent que ceste dureté inflexible et aspreté sauvage, de ne se mouvoir de rien à pitié, est de là venue aux cœurs des hommes, s'estans à la chasse accoustumez à tuer, et ayants appris à n'avoir point horreur de voir le sang et les bleceures des bestes qu'ils prenoient, ains estans bien aises de les voir mourir et de les mettre en pieces. Ne plus ne moins qu'en la ville d'Athenes, quand elle fut reduitte soubs la tyrannie des trente tyrans, le premier homme qu'ils feirent mourir fut un calomniateur (1), et dit on lors que c'estoit bien employé, et qu'il l'avoit bien merité, autant en dit on du second et du troisieme: mais de là en avant ils commancerent petit à petit à passer oultre, jusques à s'attacher à des gens de bien, et finablement ne pardonnerent pas aux meilleurs, et aux plus vertueux : aussi celuy qui tua le premier un ours, ou un loup, en fut estimé gentil compagnon, et le bœuf ou le pourceau qui avoient mangé de quelques choses que lon avoit preparées pour en faire offrande et sacrifice aux dieux, en fut condamné comme digne de mort, puis après les cerfs, les liévres, et les chevreux que lon commancea desjà à manger, convierent à mettre sur table les chairs des moutons, voire en quelques lieux, celles des chiens

(1) Voyez le Traité du manger chair, chap. VII, t. V, des Morales, p. 26.

mesmes, et celles des chevaux. Mais ceux qui ont enseigné à desmembrer et tailler en pieces un oyson privé, un pigeon familier, un coq et une poulle domestique, et encore non pour se nourrir et remedier à la necessité de la faim, comme font les belettes, les chats, et les fouynes, mais seulement pour plaisir et pour delices : ceulx là ont grandement fortifié ce qu'il y a de sanguinaire, et de cruauté bestiale en nostre nature, la rendant inflexible à la misericorde, et au contraire affoibly et rebouché la plus part de ce qu'il y a de debonnaireté naturelle : comme à l'opposite les Pythagoriens vouloient que lon s'accoustumast à user de mansuetude envers les bestes, pour un exercice de pitié et de misericorde envers les hommes, car l'accoustumance se familiarisant petit à petit à quelque passion ou affection, a une merveilleuse efficace de poulser l'homme fort avant.

IV. Mais je ne sçay comment estants entrez en propos, nous nous sommes oubliez de nous attacher à ce qui fut hier commencé, et qui se doit continuer au jourd'huy : car hier comme tu sçais, aiants arresté que toutes sortes d'animaux ont en eulx quelque peu de discours et de raison, nous donnasmes une belle occasion et matiere de dispute docte et plaisante à nos jeunes hommes qui aiment la chasse, à sçavoir quelles bestes terrestres ou aquatiques ont plus d'entendement : laquelle question nous devons ce me semble decider au jourd'huy, si Aristotimus et Phœdimus persistent aux defiances et provocations

qu'ils se donnerent hier l'un à l'autre : car l'un promeit à ses compagnons qu'il soustiendroit que la terre produit et porte des animaux qui ont plus de sens et d'entendement, et l'autre au contraire, que c'est l'eau.

V. Soclarus. Ouy, Autobulus, ils persistent voirement en leur volonté de disputer, et seront icy tous deux bien tost pour cest effect, car je les ay veuz qui s'apprestoient dès le matin : mais si vous voulez en attendant que nous oyons le combat de la dispute, reprenons un petit ce qui devoit hier estre discouru, et ne le fut pas, pource que le temps ny le lieu n'estoient pas à propos : ou bien qu'il ne fut pas traitté à bon escient, d'autant que c'estoit à la table : car il y eut quelqu'un qui jetta à la traverse une opposition bien pertinente, venant de l'eschole des stoïques. C'est, que comme le mortel est opposite à l'immortel, et le corruptible à l'incorruptible, et le corporel à l'incorporel, aussi fault il confesser que le raisonnable, est opposite à l'irraisonnable, et que si l'un est en estre, l'autre y doit estre aussi, et que ceste couple de contraires entre tant d'autres n'estoit pas seule defectueuse ny imparfaitte.

VI. Autobulus. Et qui voudroit dire (1) cela, amy Soclarus, qu'estant le raisonnable en nature et en estre, l'irraisonnable n'y doive estre aussi? car il y en a, et en grande quantité, mesmement en toutes les

(1) Nier. Il faut substituer ce mot à celui d'Amyot pour conserver le sens du texte.

creatures qui n'ont point d'ame, et n'est point de besoing de chercher autre opposition à ce qui est raisonnable, par ce que tout ce qui est sans ame, incontinent est aussi opposite à ce qui, avec ame, a usage d'entendement et de raison.

VII. Et s'il y a quelqu'un qui maintiene que la nature ne soit point pour cela defectueuse ny imparfaitte, par ce que toute substance qui a ame, est ou raisonnable ou irraisonnable (1). Un autre luy dira (2) aussi, que la nature animée n'est point defectueuse voirement, par ce que ou elle a imagination, ou elle est sans imagination, ou bien elle est sensitive, ou sans aucun sentiment, à fin qu'elle ait à ses costez, ces deux oppositions ou privations, faisant contre-pois l'une à l'autre alentour du mesme genre, comme deux branches opposites, sortans d'un mesme tronc : et s'il luy semble que celuy (3) soit impertinent qui luy demande qu'on luy concede, que de la nature animée une branche soit sensitive et une autre sans sentiment, et l'une imaginative, et l'autre sans imagination, pource qu'il estime que toute nature animée soit incontinent et sensitive et imaginative, pour cela n'aura il pas plus d'apparence à demander qu'on luy suppose pour veritable, que tout ce qui a ame soit ou raisonnable ou irraisonnable, en discourant avec gens qui ont opi-

(1) Mais s'il y a quelqu'un qui maintienne que, pour que la nature soit imparfaite et défectueuse, il soit nécessaire que toute substance douée d'une ame soit raisonnable ou irraisonnable.

(2) Lui objectera aussi avec raison. (3) Celui-là.

nion que rien n'ait sentiment qui n'ait quant et quant aussi entendement, et qu'il n'y ait pas une espece d'animal qui n'ait quelque maniere d'opinion, et quelque discours de raison, tout ainsi qu'il a le sentiment et l'appétit de nature : car la nature que lon dit veritablement faire toutes choses pour quelque cause, et à quelque fin, n'a point fait l'homme sensitif pour simplement sentir passivement, ains comme ainsi soit qu'il y ait innumerables choses qui luy sont propres, et d'autres qui luy sont contraires, il ne pourroit pas durer ny subsister un moment de temps, s'il ne sçavoit se servir et accommoder des unes, et se garder des autres.

VIII. Or est-il que le sentiment donne à tout animal la cognoissance autant de l'un comme de l'autre egalement, mais la discretion puis après, qui accompaigne le sentiment de recevoir ou prochasser ce qui leur est profitable, ou bien de fuir et rejetter ce qui leur est pernicieux et dommageable : il n'y auroit apparence quelconque de dire que les animaux l'eussent, s'ils n'avoient aussi ensemble quelque moyen et aptitude naturelle de discourir, de juger, de comprendre et de retenir : et à ceulx à qui vous aurez de tout poinct osté le pouvoir attendre, se souvenir, choisir, se prouvoir et preparer, et outre l'esperer, le craindre, le desirer, et le refuser, à ceulx là ne servira plus de rien avoir des yeulx ny des aureilles, ny aucun autre sens naturel, ny apprehension ou imagination, attendu qu'elle n'aura pas le moien d'en user ny de s'en servir : et vaudroit mieulx qu'ils en

fussent de tout poinct destituez et privez, que de pouvoir souffrir travail, douleur et tristesse, et n'avoir pas dequoy s'en defendre et s'en garder : combien qu'encore y a il un discours du philosophe naturel Straton, par lequel il monstre qu'il n'est pas possible de sentir mesme, sans quelque discours de raison. Car nous courons bien souvent de l'œil des lettres, et oyons le son des paroles qui nous donnent aux aureilles, sans que nous les entendions ny comprenions, et nous fuyent, pourautant que nostre entendement est ailleurs, lequel revenant à soy court après et tasche à les reprendre, repassant et repetant un chascun poinct : à l'occasion dequoy il n'a pas ancienement esté mal dit, l'entendement voit, l'entendement oyt, tout le reste est sourd et aveugle : comme s'il vouloit dire, que le souffrir des yeulx ou des aureilles ne fait pas le sentiment, si l'entendement n'y est.

IX. Et pourtant Cleomenes (1) roy de Lacedæmone estant quelque jour à un festin en Ægypte, où il fut recité quelque composition qui agrea fort à la compagnie, comme on luy demandast ce qu'il luy en sembloit, et s'il l'avoit pas trouvée bien faitte, je m'en rapporte à vous, dit il, et vous en laisse le jugement, car quant à moy, mon entendement estoit ce pendant au Peloponese : de maniere qu'il est doncques necessaire, que toute creature qui a sentiment ait aussi ensemble discours et entendement, puis que

(1) Voy. les Vies de Plutarque, Vies d'Agis et de Cléomènes, t. VII.

par l'entendre nous venons à sentir naturellement.

X. Mais posons le cas, que le sentiment n'eust point besoing de l'entendement pour exercer sa function et son operation naturelle, après que le sentiment a fait le dèu de son office, qui est de discerner ce qui est propre et commode à l'animal, et ce qui luy est contraire : cela passé, qu'est-ce qui en conserve la memoire, qu'est-ce qui craint les choses nuisibles et offensives, et qui desire et appete les agreables et utiles, et qui cherche le moien de les avoir et jouir, quand elles ne sont pas presentes? Qu'est-ce qui prepare des forts et des retraittes, des engins à prendre, ou au contraire des ruses pour eschapper quand on est pris? Et toutefois ils nous rompent la teste à force de definir à tout propos en leurs introductions, que c'est que πρόθεσις, c'est à dire, propos deliberé, designation de mettre à effect. Que c'est que entreprise, ἐπιβολὴ, appetit devant appetit. Que c'est que παρασκευὴ, provision, action devant action. Que c'est que μνήμη, memoire, comprehension d'une proposition affirmative ou negative passée, dont la verité presente a esté autrefois comprise par le sentiment : car de toutes ces choses là, il n'y en a pas une qui ne soit raisonnable, je veulx dire, qui ne procede du discours de la raison, et neantmoins toutes convienent et se treuvent en tous animaux. Comme aussi ils definissent νόησις, pensée intelligence reservée et mise à part : et pensement, διανόησις, intelligence qui est encore en mouvement : et les passions communément et en general, mauvais jugements et faulses

opinions. C'est merveille donc comment ils passent par dessus tant d'effects et tant de mouvements que lon voit ès animaux, les uns procedents de courroux et de cholere, les autres de peur, voire de jalouzie et d'envie, et qu'ils ne s'avisent pas que eulx mesmes punissent leurs chiens et leurs chevaux quand ils leur font des faultes, et si ne le font pas en vain à la volée, ains en intention et volonté de les rendre plus sages, leur imprimant une desplaisance procedant de douleur, laquelle nous appellons repentance.

XI. Quant est aux voluptez, celle qui se reçoit par les oreilles ils l'appellent enchantement, et celle qui se reçoit par les yeulx esblouissement : ils usent de l'une et de l'autre sorte alencontre des bestes, car c'est chose certaine que les cerfs et les chevaux s'esjouïssent d'ouïr le son des flustes et des aubois, et fait on à force sortir de leurs trous les cancres (1) squinades avec des trompettes et clairons: aussi dit on que l'alose oyant des hommes chanter, et battre des mains les unes contre les autres, vient au dessus de l'eau et en sort dehors: davantage le duc (2) estant enchanté à voir des personnes qui se resjouissent à baller et danser, se laisse prendre en les cuidant contrefaire, et remuant les espaules à la cadence comme (3) eulx. Et quant à ceulx qui parlent de cela

(1) Voyez Plin. Hist. nat. IX, 51.

(2) Ὦτος, l'otus, le hibou ou moyen duc. Voyez Plin. X, 33. Voyez aussi l'Histoire naturelle de Buffon à l'article hibou ou moyen duc. Oiseaux, t. II.

(3) La demoiselle de Numidie se plaît aussi à ces sortes d'imita-

si lourdement et si impertinemment, que de dire que les animaux ne se resjouissent, ny ne se courroucent, ny ne craignent point, que l'arondelle ne fait point de provision, et que l'abeille n'a point de memoire, mais qu'il semble seulement que l'arondelle use de provoyance, que le lion semble se courroucer, et la bische trembler de peur : je ne sçay pas qu'ils respondroient à ceux qui leur mettroient en avant, qu'il faudroit doncques aussi dire, qu'ils ne voyent et qu'ils n'oyent point, et qu'ils n'ont point de voix, mais seulement qu'il semble qu'ils voyent, et qu'ils oyent, et qu'ils ont voix : et bref qu'ils ne vivent pas, mais qu'il semble qu'ils vivent : car dire l'un ne seroit pas plus contre toute manifeste evidence, que l'autre.

XII. Soclarus. Je suis bien de ceste mesme opinion, Autobulus : mais de comparer les mœurs, les vies, les actions, et les deportemens des hommes à celles des bestes, outre ce que je voy en cela beaucoup d'autre indignité, encore ne puis je entendre comment la nature leur auroit baillé le commancement de la raison, veu qu'elles ne peuvent atteindre à la fin qui est la vertu à laquelle la raison se refere, attendu qu'il n'y a piece d'elles qui monstre aucun signe qu'elle y tende, qu'elle y profitte, ne qu'elle en ait envie.

XIII. Autobulus. Voire mais cela, amy Soclarus, ne semble pas estrange ny hors de verité à ces mes-

tions. Voyez les notes du nouvel éditeur de Pline au dernier endroit cité ci-dessus.

mes stoïques là : car ils mettent l'amour et la charité naturelle que nous avons envers ce qui est engendré de nous, pour le fondement de la société civile, et de la justice: mais combien qu'ils la voyent bien evidente et bien puissante ès bestes brutes, si est-ce toutefois qu'ils nient fort et ferme, qu'elles aient aucune part en la justice : et qui plus est les mules et mulets n'ont point faute des instrumens requis à la generation, car nature leur a donné aux masles les membres masculins, et aux femelles des matrices, et si sentent en les emploiant la mesme volupté que les autres animaux, et toutefois ils ne peuvent arriver à la fin de generation (1). Et d'autre part pren garde que ce ne soit une lourdise digne de mocquerie à tels philosophes, de maintenir que un Socrates et un Platon ne soient de rien moins vicieux que le plus meschant esclave qui se pourroit trouver au monde, et dire qu'ils soient tout autant ou fols, ou luxurieux, ou injustes pour ce que tous pechez leur sont egaux, et puis accuser que la source de vertu ne soit pas pure ne parfaitte en elles, comme si ce n'estoit pas un defaut et une imbecillité de raison, mesmement qu'ils confessent eux mesmes estre imperfection d'usage de raison, dont toutes les bestes sont pleines, car nous voions manifestement qu'il y a en aucunes de la couardise, de l'intemperance, de

(1) Cette observation de Plutarque est contredite par des exemples, tant anciens que modernes, de ces animaux qui sont véritablement arrivés à la fin de génération : ce qui a lieu sur-tout dans les pays très chauds. Voyez Pline, VIII, 69.

l'injustice, et de la malignité. Or celuy qui afferme que ce qui n'est pas apte ny habile à recevoir droitte raison, ne soit pas simplement capable de raison, premierement c'est tout autant comme s'il maintenoit que le singe ne fust pas capable de laideur, ny la tortue de tardité, d'autant que ces animaux là ne sont pas susceptibles de beauté ny de vistesse.

XIV. Et puis il n'entend pas la difference qu'il y a entre raison droitte, et raison simple : raison simplement vient et procede de nature, mais droitte raison vient de soing, d'estude et de diligence : et pourautant toutes creatures qui ont ame sensitive sont capables et susceptibles de discipline, par le moien de ceste faculté de discourir et de raisonner : mais ceste droitte raison que nous cherchons, qui n'est autre chose que la sapience, ils ne sçauroient pas nommer un seul homme qui oncques l'ait euë, comme il y a difference de veuë à veuë, et de vol à vol, par ce que un esparvier voit bien autrement que ne fait une fourmi, et autrement vole l'aigle que ne fait pas la perdris : aussi toute creature qui a capacité de raison n'a pas la vivacité ny la promptitude de pouvoir penetrer jusques à la cyme.

XV. Car on voit ès animaux assez de signes tous manifestes de justice en societé, de hardiesse, de ruze et de finesse en leurs provisions, et en leurs mesnages : comme au contraire aussi y voit on des indices de violence injuste, de lourderie et de sottise, comme tesmoigne ce qui a maintenant esmeu la convention de dispute entre noz jeunes hommes, par ce

que tous deux supposent que naturellement il y a difference : mais les uns maintienent qu'il y a plus d'avancement à la vertu ès animaux de la terre, et les autres ès animaux de la mer : ce qui est bien manifeste qui voudra comparer les cicognes aux chevaux de riviere, par ce que les unes nourrissent leurs peres quand ils sont devenus vieux, et les autres les tuent, pour pouvoir saillir et couvrir leurs meres : et aussi qui conferera les pigeons avec les perdris, par ce que (1) les pigeons cassent les œufs, et tuent quelquefois les femelles ce pendant qu'elles couvent leurs œufs, d'autant qu'elles ne les veulent pas alors endurer ny recevoir, là où (2) les perdris masles prennent sur eux part de la sollicitude de couver les œufs, et les eschauffent à leur tour, et qui plus est, sont les premiers qui apportent la becquée à leurs petits quand ils sont esclos, et si d'adventure la femelle demeure trop hors du nid, le masle la bat à coups de bec, et la contraint de retourner à ses œufs et à ses petits. Et Antipater qui reproche aux asnes et aux moutons leur ordure et negligence de se tenir nettement, ne sçay comment il a oublié à parler des onces (3) et des arondelles, car les onces cherchent un lieu à l'escart pour uriner, et y cacher une pierre fine, qui s'engendre de leur urine, et s'appelle lyngurion (4) : et les arondelles enseignent à leurs

(1) Lisez, *les perdrix. C.*
(2) Lisez, *les pigeons mâles. C.*
(3) Grec : lynx.
(4) Autrement la pierre de lynx : pierre précieuse, connue sous

petits à se tourner le derriere pour jetter hors de leur nid leur fiante.

XVI. Et puis pourquoy est-ce que nous ne disons pas que un arbre soit plus ignorant que un autre, comme nous disons bien qu'un mouton est plus simple qu'un chien, ny que une herbe soit plus timide qu'une autre, là où nous disons bien que le cerf est plus couard que n'est le lion? et tout ainsi qu'entre les choses immobiles, nous ne dirions jamais que l'une fust plus tardive que l'autre, ny entre celles qui ne rendent son quelconque, que l'une eust la voix plus gresle ny plus grosse que l'autre : aussi ne dira lon jamais l'une plus rusée, ny plus lourde, ny plus grossiere, ny plus intemperante que l'autre, sinon entre celles qui par nature ont quelque habilité et aptitude à user du discours de la raison, mais ceste puissance estant donnée aux uns plus, aux autres moins, c'est cela qui fait la difference (1). Voire mais il n'y a point de comparaison, dira quelqu'un, de l'homme avec les bestes, tant il les avance et precede en toute subtilité d'entendement, en justice et equité de civile societé : (2) aussi, luy diray-je, mon amy, y en a il plusieurs qui en grandeur et force de corps

le nom de *hyacintha la bella;* l'hyacinthe la belle, de couleur orangée ou aurore tirant sur le ponceau. Voyez Pline, XXXVII, 13. Tout ce que Plutarque dit, en cet endroit, de l'origine de la pierre de lynx, est entièrement fabuleux. Voyez Plin. VIII, 57.

(1) Soclarus : « voire mais il n'y a point de comparaison de l'homme avec les bestes, tant » etc. *C.*

(2) Autobulus. Aussi y en a il plusieurs, etc. *C.*

et legereté de pieds, en vigueur des yeux, et subtilité de l'ouye, laissent derriere tout tant d'hommes qu'il y a au monde, mais pour cela ce n'est pas à dire que l'homme soit impotent de pieds ny de mains, qu'il soit aveugle ny sourd : et ne nous a point la nature privez de grandeur de bras et de corps, et toutefois ce n'est rien de nostre force, au pris de celle des elephans et des chameaux. Semblablement aussi dirons nous des animaux, s'ils discourent plus lourdement et plus grossement que ne fait l'homme, ce n'est pas à dire pourautant qu'ils n'aient du tout point de discours ny de raison naturelle : car ils en ont, mais elle est foible et trouble, ne plus ne moins qu'un œil qui est obscurcy et terny.

XVII. Et si n'estoit que je m'attens très bien que noz jeunes hommes qui sont doctes, studieux, et bien versez ès livres anciens, nous allegueront tantost un nombre infiny d'exemples, l'un de la terre, et l'autre de la mer, je ne me pourrois pas tenir que je ne vous recitasse des exemples et des preuves innumerables, tant de naturelle subtilité que de docilité des bestes, que la belle cité de Rome nous bailleroit aisément à puiser à seaux et à bacquets abondamment des jeux et spectacles que font faire en pleins theatres les empereurs (1).

XVIII. Mais laissons leur ceste matiere toute fresche et entiere à ces jeunes gens, pour tantost embellir leur discours, et orner leur eloquence, et ce

(1) Voyez les Observations.

pendant je veux à loisir examiner et considerer un poinct avec toy : car j'estime qu'en chasque partie et puissance naturelle de nostre corps il peult advenir quelque defectuosité ou mutilation et maladie, comme en l'œil aveuglement, en la cuisse le clocher, en la langue le beguoyer, et ce qui est propre à une partie n'advient point à l'autre, parce que lon ne peut dire qu'une partie soit devenue aveugle qui n'a jamais eu puissance de veoir, ny boiteuse qui ne fut jamais ordonnée pour cheminer, et n'y a homme qui jamais appellast begue ou parlant gras une chose qui n'a point de langue, ou qui ne rend point de son : au cas pareil aussi ne pourroit on proprement et veritablement appeller fol, furieux ou enragé, ce qui de sa nature n'est pas capable d'entendement, de discours, ny de raison : car il est impossible que une partie se puisse dire interessée ny maleficiée qui n'a jamais eu l'aptitude, ne la puissance naturelle de recevoir diminution, ou privation, ou mutilation, ou totale destruction : et toutefois je ne doute point que tu n'ayes quelquefois veu des chiens enragez, quant à moy j'ay veu des chevaux qui l'estoient, et y en a qui disent davantage que les bœufs mesmes enragent, et les regnards, comme les chiens : mais l'exemple des chiens qui est sans aucune doubte, suffit, et porte tesmoignage que ceste espece de beste a sens et entendement, et non pas petit, mais quand il advient qu'il se trouble et qu'il se confond, alors leur vient la maladie que lon appelle la rage et folie, là où lon n'apperçoit point qu'ils aient la veuë ny l'ouie alterée.

Mais, ainsi comme d'un homme travaillé d'humeur melancholique, et transporté hors de son bon sens, qui diroit que son entendement ne fust point tourné, et sa ratiocination devoyée, et sa memoire gastée, il seroit fort impertinent, pour ce que l'ordinaire et la coustume des fols et furieux nous monstre evidemment qu'ils sont hors d'eux mesmes, et ont perdu tout discours de raison : aussi celuy qui cuideroit que les chiens enragez souffrissent autre mal qu'une perturbation et confusion de la partie qui paravant souloit en eux imaginer, discourir et souvenir, de maniere que quand ils sont fols et espris de la rage, ils ne cognoissent plus les personnes que plus ils cherissoient, et fuyent les lieux où plus ils souloient hanter et demourer, et ne voyent pas ce qui se presente devant eux : celuy là me sembleroit opiniastre contre la verité, à faute de comprendre ce qui de là s'en ensuit.

XIX. Soclarus. Il m'est advis que ta conjecture est bonne. Mais les philosophes Stoïques et Peripatetiques resistent fort et ferme alencontre de ce propos là, disans que la justice ne pourroit avoir autrement naissance, et que du tout il seroit impossible de soustenir qu'il y eust justice en ce monde, si lon confesse que les bestes soient aucunement capables de raison : par ce qu'il est necessaire ou que nous commettions injustice en ne les espargnant pas, ou si nous ne nous en servons à nostre nourriture, que nostre vivre en demeure miserable et destitué des choses dont il ne se peut bonnement passer, et brief

que nous vivions une vie sauvage et agreste, si nous rejettons les profits et commoditez que nous recevons des animaux. Car je laisse les milliers innumerables de troglodytes et nomades, qui ne cognoissent autre nourriture que la chair seule, et non autre chose : mais nous qui semblons mener une vie doulce, civile et humaine, quelle sorte d'ouvrage nous restera plus à faire en la terre, quelle en la mer? Quel mestier à exercer parmy les montagnes? Quel ornement et embellissement y aura il plus de nostre vie, si nous prenons ceste leçon pour vraye, qu'il nous faille respecter les animaux, et user de toute equité envers eux, comme estans raisonnables et de mesme extraction que nous? certainement il seroit bien mal-aisé de le dire. Il n'y a doncques response ny solution quelconque à ceste doubte et difficulté qui oste ou l'humanité, ou la justice de la vie de l'homme, si nous ne gardons l'anciene borne et loy qui separe, comme dit Hesiode, les natures, et distingue à part l'un de l'autre les deux genres,

Manger l'un l'autre est propre des oiseaux,
Des animaux de la terre et des eaux,
Car point n'y a parmy eux de justice,
Aux hommes seuls dieu en donna notice (1).

Or puis qu'ils ne peuvent user de justice envers nous, il est tout certain qu'aussi ne pouvons nous user d'injustice envers eux : et ceux qui rejettent

(1) Hésiod. *Oper. et Di.* 275.

ceste conclusion et resolution, ne laissent usage quelconque, non pas le chemin simplement, par où la justice peust entrer parmy nous.

XX. AUTOBULUS. Certainement amy, tu as bien dit cela au gré et selon le cœur de ces hommes là, toutefois si ne leur faut il pas ainsi conceder, ny faire comme lon fait aux femmes qui sont en travail d'enfant, ausquelles on attache quelque drogue pour les aider à se delivrer vistement de leurs enfans, en concedant à ces philosophes là, qu'ils enfantent ainsi facilement et sans peine la justice, attendu mesmement que ès points les plus importans de toute la philosophie, eux ne veulent pas donner ny conceder à Epicurus une si petite et si legere chose, comme est la moindre declinaison et devoyement d'un seul atome, c'est à dire, des petits corps indivisibles, pour luy laisser introduire en ce monde les estoilles, les animaux et la fortune, et pour sauver nostre liberal arbitre : car il faut prouver et demonstrer ce qui est douteux, ou supposer ce qui est de soy tout manifeste, non pas cest article touchant les animaux, pour establir la justice, puis qu'on ne leur concede point, ny eux ne le demonstrent point autrement : car il y a une autre voye et autre chemin pour amener la justice entre les hommes, qui n'est ne si dangereux, ne si roide, ny ne passe atravers la subversion et destruction des choses toutes evidentes, ains par un autre sentier plus doux, que mon fils, l'un de tes familiers, Soclarus, l'aiant appris de Platon, enseigne à ceux qui ne veulent point opiniastrement contester, ains suivre la

raison, et apprendre. Car que l'homme ne soit pas totalement exempt et net d'injustice, en traittant les animaux ainsi comme il fait, Heraclitus et Empedocles le reçoivent comme veritable, se plaignans en plusieurs endroits, et reprochans à la nature, qu'elle est une force et une guerre qui procede par contrainte, qui n'a rien de simple, ny de pur et de net, ains fait ses operations avec plusieurs et injustes accidens, attendu qu'ils tienent que la generation mesme se fait avec injustice, par conjonction du mortel avec l'immortel, s'esjouissant ce qui est engendré d'oster et arracher contre nature les membres à ce qui l'engendre : toutefois cela semble un peu trop cru et trop aspre.

XXI. Mais il y a une autre conciliation et solution plus gracieuse, qui n'oste pas du tout l'usage de la raison aux animaux, et sauve la justice en ceux qui en usent ainsi qu'il appartient : laquelle moienne voye aiant jadis esté introduite par de bons et sages hommes, a depuis esté rejettée et de tout point destruitte par la conspiration de la gourmandise et de la friandise, encore l'a depuis voulu remettre sus Pythagoras, enseignant aux hommes à se servir des bestes, et en tirer utilité, sans user d'injustice, ny leur faire tort. Car ceux qui punissent et font mourir les bestes sauvages qui n'ont aucune societé ny communication avec l'homme, ains luy font beaucoup de dommage, ceux là ne commettent aucune injustice : aussi ne font pas ceux qui dressent et qui domtent les privées et familieres, en se servant d'elles, et les

emploiant aux services où elles sont de leur nature plus propres, comme chevaux, asnes, bœufs, et taureaux, lesquels Prometheus en une tragedie d'Æschylus dit, nous avoir esté donnez par Jupiter pour nous servir et aider en noz labeurs : ny ceux qui usent des chiens pour garder leurs trouppeaux de chévres et de brebis, ny ceux qui en tirent le laict, ou en tondent la laine, mesmement de celles qu'ils paissent et qu'ils nourrissent : car ce n'est pas à dire que lon destruise ny que lon ruine la vie des hommes, s'ils n'ont les plats pleins de poissons, et les foyes des oyes, et s'ils ne decouppent par pieces les bœufs et les chevreaux pour faire leurs festins, et si pour passer leur temps aux jeux des theatres, ou se donner du plaisir à la chasse, ils ne contraignent les unes de combattre à eux maulgré qu'elles en aient, et ne font mourir les autres qui n'ont point de defense, et ne leur peuvent faire aucune resistance. Car celuy qui se veut jouer et prendre son plaisir, il faut par raison, ce me semble, qu'il le face avec ceux qui se jouënt, et s'esjouissent du mesme passe temps comme luy, non pas faire comme disoit Bion, que les petits enfans se jouoient à jetter des pierres aux grenouilles, mais que les grenouilles ne prenoient point de plaisir à ce jeu là, d'autant qu'elles en mouroient à bon escient : aussi ne faudroit il pas chasser ne pescher pour prendre plaisir de la douleur, et encore moins de la mort d'autruy, ny à emmener les fans et les petits à leurs meres, chose qui est pitoyable à veoir, car ce ne sont pas ceux qui usent des bestes qui commettent in-

justice, mais ceux qui en abusent outrageusement sans respect quelconque, et cruellement.

XXII. Soclarus. Arreste toy un petit, Autobulus, et remets à une autre fois ton accusation : car je voy venir plusieurs jeunes hommes tous grands chasseurs, et aimans le deduit de la chasse, lesquels il ne seroit pas aisé de remettre à une autre assignation, et si n'est jà besoin de les ennuyer.

XXIII. Autobulus. Tu dis la verité, et treuve bon ton advis. Je cognois bien Eubiotus et mon nepveu Ariston, et les deux enfans de Dionysius de la ville de Delphes, Æacides et Aristotimus, et puis Nicander fils de Euthydamus,

> Tous entendus à la chasse de terre,

Comme dit Homere. Et pour ceste cause ils seront tous du costé de Aristotimus : comme aussi au contraire ces autres cy qui sont nez dedans les isles, ou bien au long de la marine, Heracleon de la ville de Megare, et Philostratus de l'isle d'Eubœe,

> Se cognoissans au faict de la marine,

Suivent et accompagnent ton Phœdimus,

> De Tydides on ne sçauroit juger,
> Desquels plustost il se voudra renger.

J'entens d'Optatus nostre compagnon d'aage, qui souvent a honoré Diane des primices de la chasse, tant des montagnes que de la marine : aussi l'appelle lon tantost Agrotera, comme qui diroit champestre,

à cause de la chasse des forests et des champs : et tantost Dictynna, c'est à dire, aimant les filets, à cause de la chasse de la mer. Voy-le-cy venir droit à nous, comme celuy qui ne se veult renger plustost d'un costé que de l'autre. Ne conjecturons nous pas bien Optatus que tu seras arbitre et juge commun entre ces jeunes gens ?

XXIV. OPTATUS. Tu as fort bien deviné, Autobulus, car il y a desjà long temps que la loy de Solon est abolie, laquelle punissoit celuy qui en une sedition civile ne se joignoit à l'une des parties.

XXV. AUTOBULUS. Vien donc icy te seoir auprès de nous, à fin que si nous avons besoin de tesmoignage il ne nous faille point aller feuilleter les livres d'Aristote, par ce que nous nous en rapporterons et tiendrons à ce que tu en diras, pour la grande cognoissance que tu en as, et ainsi nous jugerons justement et veritablement.

XXVI. SOCLARUS (1). Or sus jeunes seigneurs, avez vous faict quelque accord entre vous, touchant l'ordre à qui il touchera de parler le premier?

XXVII. PHÆDIMUS. Ouy, Soclarus, nous en avons assez longuement debattu, et à la fin le sort, enfant de la fortune, comme dit Euripides, a voulu que la cause des bestes de la terre fust la premiere plaidée devant celle des bestes de la mer. Il est doncques temps

(1) Amyot n'a mis ici le nom d'aucun interlocuteur. Le grec porte celui d'*Optatus*. Mais la suite du dialogue prouve évidemment, comme Reiske l'a observé, qu'il faut y substituer le nom de *Soclarus*.

Aristotimus, que tu commences à parler, et nous à ouir.

XXVIII. Aristotimus (1). Le barreau est pour ceux qui plaident. . . . . . . (2). Les autres perdent leur semence et geniture, en courant après leurs femelles lors qu'elles sont prestes à faire leurs petits. Et y a une espece de mulets, que lon appelle pardiens (3), qui se nourrissent de leur morve. Le poulpe se mange soy mesme, demourant tout l'hyver

En maison froide, et vie miserable (4),

tant il est paresseux, grossier et gourmand, ou le tout ensemble. C'est pourquoy Platon en ses loix defend, ou plus tost souhaitte, que les jeunes gens ne s'addonnent point à la chasse de mer, d'autant qu'il n'y a point d'espreuve de hardiesse ny d'exercice d'entendement, et n'employe lon point ny la force, ny la vistesse, ny l'addresse du corps à combattre contre les bars, les congres ou les scares, comme lon fait à

(1) J'ai rétabli ici, d'après le texte, le nom d'*Aristotimus*, personnage chargé de prendre la cause des animaux qui vivent sur la terre.

(2) En cest endroit y a une grande defectuosité en l'original grec, qui ne se peult remplir sans le secours de quelque vieil exemplaire. *Amyot.*

(3) Du mot *παρδος, pardus*, léopard : parceque ces mulets sont tachetés comme les léopards.

(4) Ce vers est d'Hésiode : *Oper. et Di.* v. 527. Ce poëte y dit positivement que le polype ou poulpe se mange les bras en hiver. Pline prétend que ce fait est faux, et que c'est le congre qui dévore ainsi les bras du polype. Voyez Hist. nat. IX, 46.

la chasse de terre, là où les bestes courageuses exercent la hardiesse de ceux qui les combattent, les ruses aiguisent et excitent la prudence, le soing et la diligence de ceux qui entreprennent de les avoir, les legeres et vistes espreuvent la disposition du corps et patience aux labeurs de ceux qui les poursuivent, et c'est ce qui rend la chasse honeste et recommandable, là où au contraire le pescheur n'a rien qui le puisse mettre en reputation d'honneur : aussi ne voit on point qu'il y ait eu des dieux qui se soient fait appeller Congroctonos, comme qui diroit, tueur de congres, ne qui en aient fait gloire, comme lon nomme Apollon Lycoctonos, qui signifie tueur de loups : ny Triglobolos, c'est à dire, tirant aux rougets barbez, comme lon surnomme Diane Elaphebolos, c'est à dire, tirant aux cerfs. Et n'est pas de merveille, parce que mesme il est plus honorable à un gentilhomme de prendre un sanglier, un cerf, ou chevreuil, voire un liévre, que non pas de l'achepter : et au contraire il luy est plus honeste d'aller à la place achepter un thon, une langouste (1), ou un boniton (2), par ce que leur couardise, faute de sens, de conduitte et d'entendement, en rend la prise utile, mais non louée, requise ny estimée.

XXIX. Mais en somme, pource que les preuves et argumens, dont les philosophes usent pour prouver que les bestes ont quelque discours et usage de rai-

(1) Crabe, espèce d'écrevisse de mer.
(2) L'Amie de Pline, IX, 19.

son, sont leurs elections de preferer une chose à une autre, leurs provisions et preparatifs, leurs souvenances, leurs affections, le soing qu'elles ont de leurs petits, leurs recognoissances vers ceux qui leur font du bien, leurs haines et rancunes alencontre de ceux qui leur ont fait du mal, l'industrie de trouver les choses qui leur sont necessaires, apparence de vertu, comme de hardiesse, d'equité, de temperance et de magnanimité : considerons les animaux maritimes, si nous y verrons rien qui soit de tout cela, sinon un bien peu de ressentiment, en quelques uns, encore fort obscur et fort difficile à appercevoir, quelque diligence que lon face de le rechercher, là où aux terrestres on en peult veoir et remarquer infinis exemples et preuves toutes evidentes, claires et certaines en chascune d'icelles vertus.

XXX. Premierement voyons les premisses et preparatifs, que font les taureaux avant que d'entrer au combat, comment ils jettent et respandent la poulciere alentour d'eux, et les sangliers, quand ils aguisent leurs defenses, et les elephans, pource que l'une de leurs dents, avec laquelle ils fouillent, arrachent et tondent les herbes, plantes et racines, dont ils se nourrissent, en est ordinairement mousse, usée et espointée, ils contregardent tousjours l'autre pointue et affilée, pour s'en servir aux combats : et le lion, quand il chemine par les champs, marche tousjours avec les pieds clos, pour cacher ses ongles au dedans, de peur qu'estans usez ils ne viennent à perdre leur pointe, et aussi de peur qu'il ne laisse

aucune cognoissance à ceux qui le suyvent à la trace: car à peine trouverez vous jamais la trace de l'ongle du lion, ains seulement de petites marques de son pied bien peu apparentes, à fin que ceux qui vont après les faillent, et ne les puissent rencontrer. Vous avez assez ouy dire de l'ichneumon ou rat de Pharaon (1), comment il s'arme, ne plus ne moins que feroit un champion qui iroit pour combattre en champ clos, tant il munit son corps, l'enduit et le crouste tout alentour d'un fort halecret (2) ou cuyrasse de limon, quand il veut combattre le crocodile.

XXXI. Nous voions tous les jours les provisions que font les hirondelles avant que faire leurs petits, comment elles mettent dessoubs premierement les plus gros et plus durs festus, pour faire le fondement, et puis y en entrelassent d'autres plus deliez: et s'ils voient que leur nid ait besoing de limon gluant et collant, elles volent à fleur d'eau sur les eaux des rivieres ou de la mer, mouillans un petit leurs æles, tant qu'elles en soient seulement un peu moittes, et non pas chargées d'humidité, et puis prenans de la poulciere, elles en plastrent et lient ce qui se lasche en leurs nids, ou qui menasse de ruine: et quant à la forme et figure, elles ne les font point à plusieurs faces ny à plusieurs encongneures, ains

(1) Le rat d'Inde, mangouste, loutre égyptien. C'est un animal assez semblable à un chat. Voyez t. XVII, p. 322, dans le Traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Le halecret étoit plus léger que la cuirasse.

également unys par tout, approchant le plus qu'elles peuvent de la forme ronde, comme est une boule, pource que c'est la plus propre pour faire tenir fermement, et la plus capable au dedans, et qui donne moins de prises aux autres bestes qui leur voudroient courir sus du dehors.

XXXII. Et les ouvrages de l'aragnée, dont les femmes ont pris le patron pour ourdir leurs toiles, et les chasseurs pour brocher leurs pans de rets, font grandement à esmerveiller pour plusieurs raisons : premierement pour la subtilité des filets, qui ne sont point distincts l'un de l'autre, ny rengez tout du long, comme l'estaim (1) à la tissure d'une toile, ains s'entretienent, comme une taye toute unie, collée avec je ne sçay quelle humidité gluante, qui est imperceptiblement meslée parmy, et puis le taint et la couleur qui fait paroir de loing que ce ne soit qu'un air espais et obscur, à fin que moins on s'en apperçoive, mais sur tout la conduitte et le gouvernement de celle machine et pantherre (2) quand quelque bestiole de celles qui s'y peuvent prendre vient à donner dedans, elle le sent incontinent, et sçait aussi tost tirer et amener tout le pan de rets ensemble, comme sçauroit faire le plus habile et le plus suffisant veneur qui soit au monde : tout cela, pource qu'on le voit, et qu'il se presente tous les jours de-

(1) On appelle ainsi, dans la fabrique des étoffes, les filets qui sont étendus de long. Voyez t. I des Morales, p. 240.

(2) Lisez pantière, espèce de filet qu'on tend pour prendre des oiseaux.

vant les yeulx, on le croit : autrement on estimeroit que ce fust une fable, aussi bien que celle des corbeaux de la Barbarie, lesquels quand ils ont soif, et que l'eau où ils veulent boire est trop basse, ils jettent des pierres dedans pour la faire monter jusques à telle haulteur qu'ils y puissent atteindre (1) : aussi me suis je quelquefois grandement esmerveillé, voiant un chien dedans une navire, pendant que les mariniers n'y estoient pas, jetter des petits cailloux dedans une cruche qui n'estoit pas du tout pleine d'huyle, m'esbahissant comme il pouvoit faire ce discours en son entendement, que l'huyle monteroit par force, quand les cailloux qui estoient plus pesants seroient devallez au fond de la cruche, et que l'huyle qui estoit plus legere leur auroit cedé la place.

XXXIII. Autant en pourroit on dire des abeilles de Candie, et des oyes de la Cilicie : car celles là aiants à doubler une pointe de terre sur la mer, qui soit un peu subjecte aux vents, portent sur elles de petites pierrotes pour s'affermir, ne plus ne moins que lon met l'estage au fond des navires, pour les tenir fermes et droittes, à fin que le vent ne les emporte oultre leur gré : et celles cy craignans les aigles qui ont leurs aires dessus les haults rochers, quand elles veulent traverser le mont de Taurus, prennent en leur

(1) Pline a consacré un chapitre entier sur ce qui regarde l'intelligence et l'industrie des corbeaux. Hist. natur. X, 60. Le fait suivant, au sujet du chien, mérite d'autant plus d'attention, qu'il a été observé par Plutarque lui-même.



bec chascune une assez grosse pierre pour brider de ceste façon de mors leurs bouches, pource que de leur nature elles sont cryardes, et aiment à caquetter, à fin que sans jetter aucun son, ny aucun cry, elles puissent passer oultre la montagne seurement.

XXXIV. L'ordonnance mesme que les grues gardent en leur vol fait à esmerveiller grandement, car quand l'air est trouble, et qu'il fait grand vent, elles ne volent pas comme quand il fait beau temps, et que l'air est calme et serein, toutes de front, ou bien en forme de croissant, ains au partir se rengent en triangle, et avec la pointe fendent le vent qui souffle alentour, à fin que leur ordonnance rengée ne puisse estre rompue : puis quand elles sont posées en terre, celles à qui il touche de faire le guet la nuict se soutiennent debout sur une seule jambe, et de l'autre pied tiennent une pierre en l'air, car le serrer du pied pour retenir la pierre les maintient longuement sans dormir, et quand elles viennent à lascher prise, la pierre tombant les esveille : de maniere qu'après avoir veu cela, je ne m'esmerveille pas fort d'Hercules, si aiant son arc dessoubs son aixelle, et l'embrassant de son fort et puissant bras,

Il dort tenant sa massue ferrée
En sa main droicte estroitement serrée.

XXXV. Comme aussi peu suis je esbahy de celuy qui premier s'advisa du moien de faire ouvrir une

huytre close, car il l'avoit appris de la ruse du heron, lequel quand il a avallé une huytre ou une coquille close, encore qu'elle luy face mal, il l'endure et la tient dedans son gisier, jusques à ce qu'il sent qu'elle s'amollit, et s'ouvre pour la chaleur, et lors il la revomit toute ouverte, et en tire ce qu'il y a de bon à manger.

XXXVI. Quant aux provisions et aux mesnages des fourmis, d'expliquer le tout par le menu il seroit presque impossible, ou à tout le moins bien difficile : mais aussi de passer par dessus, sans en dire rien du tout, seroit une trop lasche negligence, pource qu'en toute la nature n'y a point de si petit mirouer qui represente de plus belles et de plus grandes choses, estant là, comme en une goutte pure et nette, la naifve representation de la vertu toute entiere. Là se voit l'amitié, la societé, là se voit l'image de vaillance et de prouesse en leur patience de labeur, là se monstrent plusieurs semences de continence, plusieurs marques de prudence, et plusieurs apparences de justice. Le philosophe Cleanthes encore qu'il maintiene que les bestes n'ont point d'usage de raison, raconte neantmoins qu'il s'est trouvé present à voir un tel spectacle : il dit qu'il y avoit un nombre de fourmis qui alloient à une autre formilliere que la leur portans le corps d'un fourmi mort, quelques uns de la formilliere sortirent au devant d'eux, comme pour parler à eulx, lesquels un peu après redescendirent, dedans, et puis remonterent, et firent cela par deux ou

trois fois jusques à ce que finablement ils apporterent d'abas un verm (1), comme pour la rençon du mort, que les autres chargerent dessus leurs espaules, après avoir rendu le mort, et s'en retournerent chez eulx. Au demourant c'est chose que tous les jours chascun peult voir à l'œil, l'honnesteté grande, dont ils usent les uns envers les autres quand ils s'entrerencontrent, comment ceulx qui ne sont point chargez cedent le chemin à ceulx qui le sont, et leur font voye pour passer, et comment ils rongent les fardeaux qu'ils ne peuvent porter tous entiers, tant qu'ils les mettent en pieces, à fin qu'ils les puissent plus aiséement porter et transporter de lieu à autre, estants plusieurs. Aratus en ses prognostiques met pour un signe de pluye, quand ils estandent au dehors à l'air leurs grains et semences pour les eventer, refreschir et seicher :

Où les fourmis de soigneuse maniere,
Portent leurs œufs hors leur creuse tasniere :

Combien qu'en ce passage, aucuns ne lisent pas ὠὰ, qui est à dire œufs, mais ἤια, comme s'ils vouloient dire leurs biens, c'est à dire les biens qu'ils ont amassez et serrez pour leur provision, quand ils voient qu'ils commancent à se moysir, et à sentir le rance, et qu'ils craignent qu'ils ne se corrompent et pourrissent, mais la caution et prevention, dont ils usent à ronger le grain du froument, surpasse toute imagi-

(1) Un ver.

nation de prudence humaine, par ce que le froument ne demeure pas tousjours sec, ny sain, ains s'amollit, et se resoult et detrempe comme en laict, se tournant à germer et produire : parquoy de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de monition pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a accoustumé de sortir. Quant à moy, je ne reçoy pas tout ce que disent ceulx qui ont fait comme une anatomie de leurs formillieres, mais ils disent qu'il n'y a pas une sente (1) toute droitte pour descendre par tout au dedans, et qui soit facile à une autre beste, ains a plusieurs tours et retours par secrettes allées et pertuis obliques, qui se vont à la fin terminants en trois creux et concavitez dont l'une est comme leur maison commune, où ils se tiennent tous ensemble : l'autre est leur cellier, où ils serrent et retirent leurs provisions : et la tierce, où ils mettent à part leurs morts.

XXXVII. Si me semble que vous ne trouverez point impertinent, si après les fourmis nous mettons en avant les elephans, à fin que mieux nous cognoissions la nature de l'entendement, tant ès plus grands, comme ès plus petits corps des bestes, et que nous cognoissions que si cela apparoist bien aux unes, il ne default point aux autres. Or y en aura il qui s'esbahiront de ce que lon monstre à l'elephant, et de ce qu'il apprend, ainsi que lon apperçoit par les preuves qu'il en fait voir ès theatres, comme les ca-

(1) Petit sentier.

dences d'un bal, les divers compartimens des danses, qui ne sont pas aux hommes mesmes bien faciles à retenir pour leur subtilité et grande diversité, quelque peine qu'ils mettent à s'y exerciter : mais quant à moy, il m'est advis que je voy plus clairement la prudence de cest animal ès passions, affections et mouvements qu'il prend de luy mesme, sans qu'on les luy enseigne, comme estans plus naïfs et plus simples : car il n'y a pas long temps qu'à Rome on en exercitoit un bon nombre à se remuer, aller, venir et arrester, de mouvements et arrests fort difficiles, estranges et mal aisez à demesler : mais entre les autres il y en avoit un plus grossier et plus tardif à comprendre, et à retenir, que les autres, à raison dequoy il en estoit à tout propos injurié, tensé et battu ordinairement, il fut quelquefois trouvé la nuict à part, repetant sa leçon à la lune, et recordant ce qu'on luy avoit enseigné. Agnon recite qu'il y a quelque temps qu'en la Syrie on en nourrissoit un en une maison privée, son gouverneur avoit par chascun jour certaine mesure d'orge du maistre de la maison pour le nourrir, mais il luy en soubtrayoit et deroboit tous les jours la moitié : advint que un jour le maistre de la maison le voulut voir panser, le gouverneur adonc luy versa devant, la mesure toute entiere : et l'elephant le regardant de mauvais œil, separa avec sa trompe, et meit à part la moitié de l'orge, declarant le mieux qu'il pouvoit à son maistre le tort que luy faisoit son gouverneur. Il raconte aussi qu'un autre, voiant que son gouverneur luy

mesloit de la terre et des pierres parmy son orge, pour faire croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit au fouyer cuire sa chair pour son disner, et le luy emplit de cendres. Un autre estant importuné et irrité par de petits garsons, qui luy picquoient sa trompe avec des poinçons, il en saisit un par le milieu du corps, qu'il enleva de sorte, que lon pensoit qu'il le deust crever, tellement que ceux qui le veirent, se prirent incontinent à cryer, mais il le remeit tout doulcement au mesme lieu où il l'avoit pris, et passa outre sans luy faire autre mal, comme jugeant que c'estoit assez de punition pour un tel enfant, que de luy avoir fait belle peur. Et quant aux sauvages qui vivent emmy les champs, en pleine liberté, on en recite des choses merveilleuses, mesmement quant au passage des rivieres : car le plus jeune et le plus petit d'entre eulx, se hazardant pour tous les autres, passe le premier : les autres le regardent faire de dessus la rive, faisant leur compte, que si luy qui est le moindre et le plus bas, surmonte de sa haulteur la profondeur de la riviere, eulx qui sont plus grands et plus haults, n'auront occasion quelconque de rien craindre, et qu'il y aura toute seureté pour eulx (1).

XXXVIII. Mais puis que je suis tombé sur ce propos je ne veux pas oublier à vous alleguer l'exemple du regnard, pour la conformité qu'il y a avec ceste

(1) Voyez Pline dans les douze premiers chapitres de son huitième livre. Tout ce qui regarde l'éléphant y est décrit dans le plus grand détail.

ruze là. Ceulx qui ont inventé les fables disent, que, durant le deluge, Deucalion laschoit la coulombe, quand il vouloit sçavoir quel temps il faisoit, par ce que s'il faisoit encore tempeste et temps de pluies, elle s'en retournoit en l'arche, et quand le beau temps fut revenu, elle s'envola du tout et ne retourna plus : mais les Thraciens encore jusques au jourd'huy, quand ils veulent entreprendre de passer quelque riviere gelée par dessus la glace, ils prennent un regnard pour leur guide à sonder si la glace est assez forte et puissante pour les porter; ce regnard s'approchant de la riviere, apporte l'oreille tout contre la glace, et si par le bruit de l'eau courante dessoubs la glace bien près de son oreille il conjecture qu'elle ne soit pas assez espesse et assez profondement gelée, il s'arreste ou s'en retourne, si on luy permet : au contraire, s'il n'entend point bruire l'eau courante dessoubs, il passe outre hardiment. Or ne sçaurions nous dire que cela soit seulement une vivacité du sentiment de l'ouye, sans aucun discours de raison : car c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel en ceste sorte, Ce qui fait bruit se remue, ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide, ce qui est liquide plie soubs le faix, et ne tient pas ferme.

XXXIX. Les dialecticiens mesmes tienent que le chien se trouvant en un carrefour divisé en plusieurs chemins use de l'argumentation qui s'appelle, suffisante enumeration des parties, discourant ainsi en soy mesme, Il fault que la beste que je chasse soit

passée par l'un de ces chemins icy : or n'est elle pas allée par celuy là, ny par celuy là, elle est doncques passée par cestuy cy : car le sentiment du nez ne luy donne intelligence que des premisses, et le discours de la raison luy donne à entendre la necessité de la consequence et de la conclusion. Mais le chien (1) n'a que faire de ce tesmoignage des dialecticiens, car il est faulx et mensonger, par ce que c'est l'odorement et sentiment du nez qui par la trace du pied, et par la fluxion de l'odeur issant de la beste luy monstre par où elle a fuy, sans se soucier des propositions divisées ne conjoinctes, ny de la suffisante enumeration des parties : mais par plusieurs autres effects, passions, offices et actions qui ne procedent ny du sens de la veuë, ny de celuy de l'odorement, ains seulement de l'intelligence et du discours de la raison, peut on assez appercevoir et comprendre quelle est la nature du chien; duquel si je voulois presentement alleguer et deduire devant vous la creance, l'obeissance, les ruzes, la patience et tolerance de travaux à la chasse, je me ferois mocquer, attendu que vous le voyez, l'experimentez et le prattiquez vous mesmes tous les jours : mais bien allegueray-je, que durant les guerres civiles à Rome, aiant un citoien Romain esté tué, les meurtriers ne luy peurent jamais coupper la teste, que premierement ils n'eussent fait mourir son chien à coups de pointe, qu'ils luy donnerent tout alenviron. Pyr-

(1) Voyez Pline, VII, 61.

rhus allant par païs rencontra un chien qui gardoit le corps de son maistre que lon avoit tué, et entendant des habitans qu'il y avoit desjà trois jours qu'il estoit au près sans en bouger, et sans boire ny manger, commanda que lon enterrast le mort, et amenast le chien quant et luy, et qu'on le traittast bien. Quelques jours après on vint à faire la monstre et reveuë des gents de guerre, passants par devant le roy qui estoit assis en sa chaire, et avoit le chien au près de luy, lequel ne bougea aucunement jusques à ce qu'il apperçeut les meurtriers qui avoient tué son maistre, ausquels il courut sus incontinent avec grands abbois et grande aspreté de courroux, en se retournant souvent devers Pyrrhus, de maniere que non seulement le roy, mais aussi tous les assistans entrerent en suspicion grande, que ce devoient estre ceux qui avoient tué son maistre : si furent arrestez prisonniers, et leur procès fait là dessus, joinct quelques autres indices et presumptions que lon eut d'ailleurs à l'encontre d'eulx, tellement qu'à la fin ils advouërent le meurtre, et en furent punis : autant en feit le chien du sage Hesiode, à ce que lon dit, aiant convaincu les enfans de Ganystor Naupactien d'homicide commis en la personne de son maistre (1). Mais ce que noz peres ont veu pendant qu'ils estoient aux estudes à Athenes, est encore plus evident que tout ce que nous avons dit. C'est, qu'un sacrilege s'estant coulé

(1) Voyez le récit de la mort d'Hésiode, chap. LXVI du Banquet des sept Sages, t. III des Morales.

dedans le temple d'Æsculapius y derobba les plus beaux et les plus riches joyaux d'or et d'argent qui y fussent, et pensant n'avoir esté descouvert ny apperçeu de personne, trouva moien de s'en sortir : le chien que lon appelloit Capparos, qui estoit pour la garde du temple, feit bien son devoir d'abbayer, mais voiant que personne des margueilliers ne venoit, il se meit à poursuivre et aller après le sacrilege qui s'en fuyoit : et combien qu'il luy jettast des pierres, non pour cela il ne laissoit pas de le poursuivre tousjours : quand le jour fut venu, il ne s'approcha pas près de luy, ains le suyvit tousjours de l'œil, ne le perdant jamais de veuë : s'il luy jettoit du pain à manger, il n'en vouloit point : s'il se couchoit la nuict pour dormir, il demouroit toute la nuict auprès de luy, puis quand il se levoit le matin pour cheminer, il se remettoit à le suyvre : aussi s'il rencontroit des passants, il les caressoit, et leur faisoit feste à tous de la queuë : et au contraire il abbayoit fort asprement au larron, et luy couroit sus : quoy entendu, ceulx qui eurent la charge d'aller après pour chercher le sacrilege, s'informans de ceulx qu'ils rencontroient par le chemin, de quelle grandeur et de quel poil estoit le chien, continuerent leur poursuitte de tant plus chaudement, tant qu'ils attrapperent le larron en la ville de Crommyon (1), de là où ils le ramenerent à Athenes, le chien marchant devant eulx, faisant la plus grande feste, et demenant

(1) Bourgade entre Corinthe et Mégare. Voyez le t. I des Vies, p. 16.

la plus grand'joye du monde, comme s'il se fust glorifié d'avoir esté cause de faire prendre le larron. Les Atheniens aiants entendu toute la vérité du faict, ordonnerent qu'il auroit du public certaine mesure de bled pour le nourrir, et enjoignirent aux presbtres du temple d'en avoir le soing tant qu'il vivroit, suyvants en cela l'humanité et liberalité dont leurs ancestres userent jadis envers un mulet.

XL. Car lors que Pericles faisoit bastir le temple de Minerve, appellé Hecatompedon, dedans le chasteau (1), on y conduisoit tous les jours les pierres et matieres avec force chariots, et charettes qui estoient tirées par des mules et mulets, comme il est ordinaire : et y en avoit qui autrefois avoient bien servy, mais pource que lors ils estoient vieux et caduques, on les laissoit aller paistre là où ils pouvoient : entre lesquels y en eut un qui s'en venoit tous les jours en la rue (2) Ceramique (3), se mettre devant ceulx qui trainnoient les pierres à mont et marchoit quant et eulx, comme s'il leur eust donné courage, et les eust excité à travailler. Le peuple d'Athenes louant le gentil cœur de ceste beste, commanda qu'il fust nourry aux despens du publique, luy ordonnant provision pour vivre, ne plus ne moins qu'à

(1) Voyez la Vie de Périclès, chap. XXVIII, dans le t. II des Vies.

(2) La place.

(3) Quartier de la ville d'Athènes, orné de plusieurs beaux portiques. Il y avoit une autre place de ce nom où l'on faisoit de la poterie.

un vieil soudard, qui pour sa vieillesse ne pourroit plus servir (1).

XLI. Pourtant fault il dire que ceulx qui tienent que nous n'avons aucune communication et societé de justice avec les animaux, disent verité quant aux aquatiques et marins, qui vivent ès profonds abysmes des eaux, avec lesquels nous ne pourrions avoir aucune conference d'amitié ny d'affection, comme bestes totalement esloignées de tout sentiment de doulceur et de benignité : au moien dequoy Homere parlant d'un homme de nature cruelle et farouche, sans aucune participation de bonté, dit sagement,

Tu as esté engendré de la mer (2).

comme voulant nous donner à entendre, que la mer ne porte ny ne produit animal aucun où il y ait rien d'amour ny de doulceur.

XLII. Mais qui voudroit appliquer ce propos là aux bestes de la terre, il seroit luy mesme sauvage et cruel, s'il vouloit nier qu'il n'y ait eu quelque reciprocation d'amitié et de justice entre le roy Lysimachus et son chien Hyrcanus, lequel demoura tousjours seul auprès de son corps après qu'il fut mort, et quand on le brusla, il prit sa course de luy mesme et se jetta dedans le feu où il fut bruslé avec luy:

(1) Pline (VIII, 69,) nous apprend que ce mulet a vécu 80 ans; et qu'il y avoit une ordonnance qui défendoit à tous les grainetiers de le chasser d'auprès des mauvaises graines qui tomboient du crible en séparant le bon grain.

(2) Iliad. XVI, 34. C'est Patrocle qui parle ainsi à Achille.

autant en feit un autre, comme lon dit, que Pyrrhus avoit nourry, non pas le roy, mais un homme privé : car quand son maistre fut mort, il ne bougea jamais de dessus son lict, et quand on le porta il se laissa enlever quant et luy, et finalement luy mesme se lancea dedans le feu, et se feit brusler avec luy (1). Le roy Porus aiant esté griefvement blecé en la bataille que luy donna Alexandre le grand, l'elephant, sur lequel il combattoit luy tiroit tout doulcement, de peur de luy faire mal, avec sa trompe, les dards et tronçons de javelots, dont il estoit navré, et ne se rendit jamais, que premierement il n'eust senty le roy son maistre s'esvanouissant, pour la grande quantité de sang qu'il perdoit de tous costez : car alors craignant qu'il ne tombast de sa haulteur à terre, il se baissa tout bellement, à fin de luy donner moien de se coucher par terre sans se faire mal (2) : et le cheval d'Alexandre, Bucephal, quand il estoit nud enduroit bien que le palefrenier montast à poil dessus luy, mais quand il estoit paré de ses harnois royaux, et de ses riches colliers, il n'en souffroit pas un monter sur luy, qu'Alexandre tout seul : et si d'autres s'efforçoient d'y monter, il leur couroit sus en ronflant et hennissant, et se chabroit contre eux, et

(1) Voyez Pline, VIII, 61.

(2) Ce récit est conforme, pour quelques circonstances, à celui de Quinte-Curce sur la fin de son huitième livre, *de rebus Alexandri magni*. Voyez Élien, *hist. Animal.* VII, 37. Voyez aussi Philostrate, qui rapporte que cet éléphant fut voué sous le nom d'Ajax au soleil, avec cette inscription : ALEXANDER JOVIS F. AJACEM SOLI.

les fouloit aux pieds s'ils ne se hastoient bien vistement de se tirer arriere, et de s'en fuir (1).

XLIII. Je sçay bien que ces exemples vous auront à l'adventure semblé meslez d'une varieté confuse, mais il n'est pas facile de trouver aucune action des nobles animaulx qui ne nous represente qu'une seule vertu : car parmy leur amitié se voit ne sçay quoy de cupidité d'honneur (2), atravers leur generosité se voit une sagesse, et leur ruze et finesse n'est point sans une courageuse magnanimité : toutefois qui les voudra separer et diviser les unes des autres (3), les lions (4) nous monstrent exemple de cœur humain et hault tout ensemble, quand ils destournent et passent oultre ceulx qui s'abaissent et s'humilient devant eulx, suyvant ce que dit Homere en un passage,

> Avec grands cris les autres accoururent,
> Mais Ulysses assis ne s'en esmeut,
> Ains de la main le sceptre à bas luy cheut (5).

Car ils ne combattent plus contre ceux qui se pros-

(1) Voyez Quinte-Curce, VI, 5. Voyez aussi Juste-Lipse. Il y a une de ses lettres parmi celles *ad Belgas*, qui renferme plusieurs détails curieux sur Bucéphale.

(2) Grec : car leur amour pour leur progéniture est toujours mêlé d'une grande cupidité de louange.

(3) Qui voudra séparer les vertus des animaux les unes des autres aura de grands exemples.

(4) Οἱ κύνες, les chiens. Dans la traduction angloise on lit *dogs* : C'est donc une faute d'Amyot d'avoir lu autrement.

(5) Odys. XIV, 30. C'est la description de l'arrivée d'Ulysse chez Eumée.

ternent devant eulx, et qui monstrent semblant de s'humilier.

XLIV. On raconte d'un chien Indique, des plus excellents qui fussent en tout le païs, que lon envoya par singularité, pour le faire combattre devant le roy Alexandre, que quand on luy lascha un cerf premierement, et puis un sanglier, et puis un ours, il n'en feit compte, et ne s'en daigna pas remuer de sa place, mais quand il veit un lion qu'on luy presenta, alors il se dressa incontinent sur ses pieds et se prepara pour le combattre, declarant manifestement qu'il estimoit celuy là seul digne de combattre contre luy, et qu'il mesprisoit tous les autres (1): et quant aux nostres ceulx qui courent les liévres s'ils les tuent eulx mesmes, ils sont bien aises de les deschirer, et en lechent et lappent le sang bien gouluëment, mais si le liévre se desesperant comme il advient souventefois employe tout ce qu'il a d'halene en l'effort d'une derniere course, tant qu'il estouffe sur la place, les chiens le trouvans mort n'y veulent point toucher, ains se tienent tous alentour remuans la queuë, comme s'ils vouloient dire que ce n'est pas pour en manger la chair, mais pour gaigner le pris de la course, qu'ils ont combattu contre luy.

XLV. Quant aux ruses et astuces, d'autant qu'il y en a infinis exemples, je laisseray celles des regnards, des loups, des grues, et des geais, pour ce que chascun les sçait et les voit, mais j'ameneray seulement

(1) Élien, Hist. Anim. VIII, 1.

le tesmoignage du sage Thales, le plus ancien des Sept, qui fut fort aise d'avoir descouvert et affiné la ruse d'un mulet : car il y avoit une troupe de mulets qui portoient du sel de lieu à autre, entre lesquels un en passant une riviere tomba par cas fortuit dedans l'eau : le sel aiant esté trempé dedans l'eau se fondit pour la plus part, de maniere que le mulet se relevant se trouva fort allegé de sa charge, et en comprit aussi tost la cause, qu'il imprima bien en sa memoire, tellement que toutes et quantes fois qu'il passoit la riviere il se baissoit expressément, et trempoit les vaisseaux où estoit contenu le sel qu'il portoit, en se couchant tout de son long sur un costé et puis sur l'autre. Thales aiant entendu sa malice, commanda au muletier qu'au lieu de sel on luy emplist ses vaisseaux d'autant pesant de laine et d'esponges, et qu'on les luy chargeast sur le dos, et qu'on le chassast quant et les autres : il ne faillit pas à faire comme il avoit accoustumé, et aiant rempli ses vaisseaux et sa charge d'eau, il cogneut que sa ruse luy estoit dommageable, de maniere que de là en avant il se teint debout, et se donna bien garde qu'en passant la riviere ses vaisseaux ne touchassent pas seulement au dessus de l'eau, non pas mesme malgré luy.

XLVI. Les perdris usent d'une autre astuce, qui procede d'une amour et charité maternelle envers leurs petits, ausquels quand ils sont encore si foibles qu'ils ne peuvent voler pour fuir, et qu'on les poursuit, elles enseignent à se jetter sur le dos à la renverse, et à se parer de quelque motte de terre, ou de quelque paille

et chose semblable, et elles ce pendant destournent ailleurs ceux qui les poursuivent, et les attirent après elles en volant devant eulx çà et là, et se trainnant comme si elles estoient arrenées (1), et qu'elles eussent peine à se lever seulement hors de terre, pour faire penser qu'elles soient toutes prestes à estre prises, jusques à ce qu'elles aient ainsi esloigné les poursuivants bien loing arriere de leurs petits.

XLVII. Et les liévres se retirans en leurs gistes portent leurs petits levraux l'un d'un costé l'autre d'un autre, tant qu'il y a bien souvent un arpent de distance entre les deux, à fin que si d'adventure il y survient homme ou chien, ils ne soient pas en danger d'estre pris tous à un coup, et eulx après avoir bien esgaré leur trace en courant et racourant çà et là, à la fin ils font un grand sault le plus loing qu'ils peuvent de leur trace, et puis se couchent en leur giste.

XLVIII. Semblablement l'ours quand il se sent espris de la maladie que lon appelle Pholia (2), qui est une graisse endormie, devant qu'il soit du tout outré et devenu si pesant qu'il ne se puisse plus remuer, il nettoye le plus qu'il peult le trou auquel il propose de se retirer, et quand il y veult descendre

(1) Affaisée, abaissée par un poids trop lourd. Le mot *aréné* conserve encore cette signification dans l'architecture.

(2) Φωλεία, Pholeia, maladie propre aux ours, qui, devenus trop gras et trop lourds, cherchent des endroits retirés, des cavernes où ils puissent pendant l'hiver se dégraisser et recouvrer leur première agilité.

il chemine le reste du chemin le plus legerement à pas suspendus qu'il luy est possible, ne touchant à terre que du bout des pattes seulement, puis quand il en est près, il se met sur le dos, et trainne ainsi son corps jusques au dedans de sa caverne.

XLIX. Les bisches (1) font ordinairement leurs fans au long des grands chemins, pour ce que les bestes ravissantes qui vivent de proye n'y hantent pas ordinairement, et les masles quand ils se sentent trop gras et chargez de venaison, ils forpaissent (2), prouvoyans à la seureté de leur vie par se cacher, quand ils n'ont plus de fiance au courir.

L. Quant aux herissons de terre, la prudence dont ils usent pour se garder et defendre a fait naistre le proverbe qui dit,

Le regnard sçait de bons tours un millier,
Le hérisson un seul, mais singulier:

car quand il sent le regnard approcher,

Il vest son corps arondy comme au tour
D'un espineux chardon tout alentour,
Si seurement qu'il n'y a aucun ordre
De le pouvoir pincer au vif ne mordre.

(1) Le manuscrit de Xylander portoit τῷ ἐλέφαντι : celui de Petau et celui des *Aldes* avoient τῶν ἐλεφάντων. Les uns et les autres ont préféré mettre cette ruse sur le compte de l'éléphant, que sur le compte de la biche, qu'ils n'en soupçonnoient pas capable. Le traducteur anglois a lu comme Amyot, et traduit, *your hinds*.

(2) Ils se dépaysent, ils s'expatrient.

Mais encore est plus ingenieuse la provoyance dont il use pour paistre ses petits, car sur l'automne environ le temps des vendanges il se coule dessoubs les ceps de vigne, et avec les pieds secouë les grappes des raisins, tant qu'il en fait tomber les grains à terre, puis se roulant dessus les fiche aux bouts de ses espines : tellement que quelquefois à plusieurs que nous estions le regardans il feit sembler que c'estoit une grappe de raisin qui rampoit ou qui marchoit, tant il estoit couvert tout alentour de grains de raisins, et puis se coulant dedans sa tasniere il en bailla à ses petits à manger, et à serrer pour leur provision. Sa tasniere a deux pertuis, l'un tourné devers le midy, l'autre devers le septentrion : et quand il cognoist qu'il y doit avoir mutation d'air et changement de temps, ne plus ne moins que les maistres des navires changent la voile selon le temps, aussi bouche il le trou de sa tasniere qui regarde contre le vent, et ouvre celuy qui est à l'opposite : ce que quelqu'un de la ville de Cyzique aiant jadis apperceu, acquit la reputation de sçavoir bien predire de luy mesme de quel costé devoit souffler le vent.

LI. Quant à la foy et l'amour sociale, les elephans (ainsi comme le roy Juba escrit) en monstrent un grand exemple, pour ce que ceux qui les chassent ont accoustumé de leur creuser de profondes fosses, lesquelles ils couvrent par dessus, avec quelques menues brossailles, et quelques pailles bien legeres. Quand doncques il y a quelqu'un qui tombe dedans, ainsi comme ils marchent tousjours plusieurs ensem-

ble par les champs, les autres apportent force pierres et force bois qu'ils jettent dedans la fosse taschant à la remplir, à fin que leur compagnon ait moien d'en sortir. Il raconte aussi qu'ils usent de prieres envers les dieux, en se purifiant avec l'eau de la mer, et adorant le soleil levant, en haulsant contremont leur trompe, comme si c'estoit leur main, le tout sans que personne leur ait enseigné à ce faire (1), aussi est-ce le plus devot et le plus religieux de tous les animaux, ainsi comme le roy Ptolomæus, surnommé Philopator, jadis le tesmoigna : car après avoir desfait Antiochus, voulant rendre graces condignes aux dieux d'une si glorieuse victoire, il leur immola plusieurs victimes et hosties, et entre autres leur sacrifia quattre elephans : mais depuis se trouvant inquieté et travaillé la nuict de songes, luy estant advis que dieu le menassoit en cholere, pour avoir usé d'un si estrange sacrifice, il chercha de l'appaiser par plusieurs autres offrandes propitiatoires, et entre autres feit dresser quattre grans elephans de bronze, au lieu de ceux qu'il avoit immolez.

LII. Les lions aussi ne monstrent pas moins de bonté et d'equité compagnable entre eux, car les jeunes dispos et gaillards meinent quant et eux en queste ceux qui sont desjà vieux et pesans, lesquels, quand ils se treuvent las, s'arrestent et se reposent ce pendant que les jeunes vont au loing chasser, et s'il ad-

(1) Lisez : « Aussi est-ce de tous les animaux le plus agréable « aux dieux. » C.

vient qu'ils rencontrent et qu'ils prennent quelque proye, ils les appellent avec un hurlement semblable au mugissement d'un taureau, ce que les vieux entendent incontinent, et tirant celle part devorent ensemble la proye qui a esté prise.

LIII. Quant à leurs amours plusieurs y ont esté farouches et furieux, les autres y sont plus doulx et plus gracieux, comme fut celuy qui fut corrival du grammairien Aristophanes en l'amour d'une jeune boucquettiere en la ville d'Alexandrie, et ne monstra pas l'elephant moins son affection que l'homme, car se promenant par le marché où lon vendoit des fruicts, il en prenoit, avec sa trompe et les luy portoit, et puis se tenoit long temps devant elle, et luy mettoit quelquefois sa trompe dedans le sein par dessoubs son collet, comme si c'eust esté une main, et luy tastoit le tetin et ce qu'elle avoit de beau sur l'estomac.

LIV. Il y eut aussi un dragon qui fut amoureux d'une jeune fille d'Ætolie, et la venoit veoir la nuict, se coulant tout doulcement au long d'elle, et l'entortilloit sans luy faire mal ny desplaisir aucun, ny volontairement, ny autrement, et puis se departoit d'avec elle tout bellement environ l'aube du jour, et comme il continuast à retourner tous les jours ordinairement, à la fin les parens de la fille l'envoyerent arriere de là : le dragon fut trois ou quattre jours sans venir à la maison, errant çà et là pour la chercher, comme il est à croire, et finablement l'aiant rencontrée il luy lia les mains contre le corps avec

les nœuds du sien, et du reste de sa queuë il luy battoit les jambes, monstrant un courroux amoureux, auquel il y avoit plus d'affection de pardonner que d'envie de punir. Je ne vous parleray point de l'oye qui fut amoureux d'un jeune enfant, en la ville d'Asope (1), ny du bellier aussi qui feit l'amour à une jeune menestriere nommée Glaucia, pour ce que ce sont choses toutes notoires, et que desormais je pense que vous soyez las d'ouir des contes.

LV. Mais les merles (2), les corbeaux et les perroquets qui apprennent à parler, et qui baillent à ceux qui les enseignent leur voix et halene si souple et si maniable pour la former et l'estraindre à certain nombre de lettres et de syllabes à leur volonté, me semblent plaider assez et defendre suffisamment la cause des autres animaux, nous enseignans par maniere de dire, en apprenant de nous, qu'ils sont capables non seulement du discours interieur de la raison, mais aussi de l'exterieur proferé au dehors par la parole et la voix distincte et articulée, de maniere que c'est une grande mocquerie de vouloir faire comparaison d'eux à autres sortes de bestes qui n'ont pas tant de voix qu'elles puissent seulement hurler ou gemir, et se plaindre, là où aux ramages et chants

(1) Amyot se trompe ici : il n'y a point eu de ville d'Asope : il y a eu seulement plusieurs rivières de ce nom. Au lieu de ἐν Ἀσωπῷ, plusieurs manuscrits ont ἐν Αἰγύπτῳ, en Égypte : Philipps a suivi cette leçon dans sa traduction angloise.

(1) Grec : ψᾶρες, *sturni*, starlings dans l'anglois, des étourneaux. C'est une faute d'Amyot.

naturels de ceux-cy, qu'ils sonnent d'eux mesmes, sans les avoir appris d'aucuns maistres, il y a de la grace et de la doulceur beaucoup, ainsi que le tesmoignent les meilleurs chantres et les plus suffisans poëtes, lesquels comparent leurs poëmes et leurs chansons aux chants des cygnes et des rossignols.

LVI. Et pour ce que l'enseigner monstre encore plus grand usage de la raison que ne fait pas l'apprendre, il est bien force de croire que les bestes en ont, attendu qu'Aristote mesme tesmoigne qu'elles monstrent et enseignent les unes aux autres: car il escrit que lon a souvent veu des rossignols qui monstroient à chanter à leurs petits, à quoy luy pourroit bien servir de tesmoignage ce que lon a souvent veu par experience, que les rossignols qui ont esté pris jeunes dedans les nids avant qu'ils fussent achevez de nourrir par leurs meres, n'en chantent pas si bien, par ce que ceux qui sont nourris par les meres sont quant et quant enseignez, et y apprennent non pour pris d'argent, ny pour la gloire, mais pour ce qu'elles prennent plaisir à bien chanter, et qu'elles aiment mieux la beauté que non pas l'utilité de la voix: auquel propos je vous veux reciter une histoire que j'ay entenduë de plusieurs, tant Grecs que Romains, qui avoient esté presens.

LVII. En la ville de Rome au devant du temple que lon appelle Grecostasis (1), ou la place des Grecs, un

(1) C'étoit la place où se tenoient les ambassadeurs envoyés au sénat. Voyez Pline, VII, 60.

barbier qui tenoit sa bouttique vis à vis, nourrissoit une pie qui faisoit merveille de chanter et de parler, contrefaisant la parole des hommes, la voix des bestes, et les sons des instrumens, sans que personne la contraignist à ce faire, ains s'y estant accoustumée d'elle mesme, et faisant gloire de ne laisser rien à dire ny à contrefaire. Or advint il que lon feit les funerailles de l'un des plus gros et plus riches personnages de la ville, et emporta lon le corps par là devant, avec force trompettes et clairons, qui marchoient devant : advint que le convoy feit une pause en cest endroit là, et s'y arresterent les trompettes faisans grand devoir de sonner et bien longuement. Depuis cela tout le lendemain la pie demoura muette, sans siffler ny parler, ni jetter seulement sa voix naturelle, ny son ramage accoustumé en ses ordinaires et necessaires passions, tellement que ceux qui au paravant s'esbahissoient de sa voix et de son parler s'esmerveilloient encore plus alors de son silence, trouvans estrange de passer par là devant sans luy ouir rien dire, de sorte que lon eut quelque souspeçon alencontre des autres maistres du mestier, que lon ne l'eust empoisonnée, toutefois la plus part des personnes estimoient que ce fust la violence du son des trompettes qui luy eust estourdy l'ouyë, et qu'avec l'ouyë la voix ne fust aussi quant et quant demourée estainte : mais ce n'estoit ny l'un ny l'autre, ains estoit, ainsi qu'il apparut depuis, une estude profonde, et une retraitte en soy mesme, son esprit s'exercitant et preparant sa voix comme un instrument de musi-

que : car à la fin la voix luy revint, et se resveilla tout soudain, ne disant rien de tout ce qu'elle avoit accoustumé au paravant de dire ou de contrefaire, sinon le son des trompettes, avec les mesmes reprises, les mesmes pauses, les mesmes muances, et les mesmes cadences : chose qui confirme de plus en plus ce que j'ay dit au paravant, que les animaux monstrent plus d'usage de raison à s'enseigner soy mesme, que non pas à apprendre d'autruy : toutefois si ne me puis-je tenir, que je ne vous recite encore en cest endroit ce que j'ay veu moymesme apprendre à un chien.

LVIII. Ce chien servoit à un basteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et plusieurs personnages, et y representoit le chien plusieurs choses convenables à la matiere subjette, mesmement l'espreuve que lon faisoit sur luy d'une drogue ou d'une medecine qui avoit force de faire dormir, mais que lon supposoit avoir force de faire mourir, il prit le pain où la drogue estoit meslée, et peu d'espace après l'avoir avallé il commencea, ce sembloit, à trembler et branler comme s'il eust esté tout estourdy, finablement s'estendant et se roidissant comme s'il eust esté mort, il se laissa tirer et trainner d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject de la farce : puis quand il cogneut à ce qui se faisoit et disoit, qu'il estoit temps, alors il commencea premierement à se remuer tout bellement, comme s'il se fust revenu d'un profond sommeil, et levant la teste regarda çà et là : dont chascun des assistans fut fort esbahy : et puis se le-

vant du tout, s'en alla devers celuy qu'il falloit qui le receust, et le carressa : de sorte que tous les assistans, et l'Empereur mesme (car Vespasien le pere y estoit en personne dedans le theatre de Marcellus) en demourerent tous resjouis.

LIX. Mais à l'adventure meriterons nous d'estre mocquez, louans ainsi hautement les bestes, de ce qu'elles sont dociles à apprendre, veu que Democritus monstre et preuve que nous avons nous mesmes esté leurs apprentifs et disciples ès choses principales dont nous avons affaire, comme de l'araignée en la tissure et cousture, de l'arondelle en l'architecture, du cygne et du rossignol en la musique, l'aians apprise à les imiter. Quant est de trois parties de la medecine (1), nous en voions la plus grande partie, et ce qu'il y a de plus genereux et de plus noble, en la nature des animaux (2) : car ils n'usent pas seulement de la partie qui ordonne les drogues pour purger les mauvaises humeurs du corps, comme les tortues prennent de l'origane, autrement les bellettes, quand elles ont mangé d'un serpent, prennent de la rue : et les chiens mesmes quand ils sont malades de la cholere (3) ils se purgent avec l'herbe que l'on appelle l'herbe aux chiens (4) : et le dragon qui esclaircit et fourbit ses yeux avec du fenouil, quand il les a un

(1) La médecine se divise en pharmacie, diététique, et chirurgie.

(2) Pline (VIII, 41,) fait aussi l'énumération de ce que nous devons aux animaux, en fait de médecine.

(3) Bile abondante.

(4) C'est le *gramen caninum*, le chiendent.

peu ternis et esblouis. L'ours sortant de sa caverne va chercher l'herbe qui s'appelle arum (1) sauvage, pour ce que le jus d'icelle qui est fort et aspre luy ouvre le boyau quand il est estressi et comme pris ensemble : autrement quand il se treuve languissant et degousté pour estre trop gras, il s'en va chercher des formillieres, et s'assiet auprès, tirant une langue molle et grasse d'une liqueur doulce et gluante, jusques à ce qu'elle soit toute pleine de fourmis et de leurs œufs, puis la retirant il les avalle et s'en guarit. Aussi dit on que les Ægyptiens ont observé que l'oiseau qu'ils appellent ibis, qui est une cigogne noire (2), se donne à elle mesme un clystere avec de l'eau de la mer, ce que depuis ils ont imité en leurs corps mesmes. Et est certain que leurs presbtres prennent de l'eau pour se asperger et sanctifier, dont elle a beu : car si l'eau est envenimée, ou autrement maleficiée, et dangereuse et mal saine, elle n'en boit jamais. D'autres animaux se guarissent par abstinence et par diete quand ils se trouvent mal, comme les loups et les lions, quand ils ont trop mangé de chair, ils se couchent tout coy, et se reschauffent eux mesmes. On conte aussi d'un tigre à qui lon avoit baillé un petit chevreau, qu'il jeuna deux jours devant que de luy toucher, et qu'encore au troisieme jour aiant faim il demanda autre pasture, en dechirant la cage où il estoit enfermé, ne se voulant point prendre au

(1) Le pied de veau.

(2) Ceci n'est pas dans le grec. Voyez le t. XVII, p. 324.

chevreau, comme estant jà son domestique et familier compagnon. Qui plus est les elephans semblent user de l'art de chirurgie, car ils tirent les tronçons de lances, et les traicts et javelots des corps des hommes blecez, sans les tourmenter, et si dextrement qu'ils ne leur font mal ny douleur quelconque: et les chévres de Candie quand elles sont frappées d'un coup de traict, elles vont manger de l'herbe appellée dictame, dont elles font tomber facilement les traicts (1), et ont par ce moien enseigné aux femmes enceintes à se faire avorter: car si tost qu'elles se sentent frappées, elles s'en courent trouver ceste herbe, et n'ont point d'autre remede.

LX. Ces choses sont merveilleuses certainement, mais non pas toutefois par dessus toute creance, pour des natures qui sont capables d'entendre les nombres, voire de tenir compte, comme font les bœufs de Suse qui sont ordonnez à tirer l'eau pour arroser les jardins du roy avec ces grandes rouës et ces petits bacquets tournans: ils ont leur compte combien ils doivent tourner de tours, car ils en doivent tirer tous les jours jusques à cent chascun, et n'est possible de leur en faire tourner davantage, ny de gré, ny de force,

(1) Vénus eut recours à cette plante pour soulager son fils percé de traits. C'est ce que Virgile exprime en ces vers, XII, 411:

Hîc Venus, indigno nati concussa dolore,
Dictamnum genetrix cræteâ carpit ab Idâ,
Puberibus caulem foliis, et flore comantem
Purpureo: non illa feris incognita capris
Gramina, cum tergo volucres hæsere sagittæ.

pour ce que depuis qu'ils ont fait leur tasche ils s'arrestent tout court, et n'est pas possible de les faire passer oultre : ce que lon a bien voulu essayer, mais il n'y a ordre, tant ils sçavent bien exactement compter et retenir leur compte, ainsi comme Ctesias le Gnidien a laissé par escript. Davantage les Lybiens se mocquent des Ægyptiens, de ce qu'ils vont racontant, comme pour une singularité grande, que la beste qu'ils appellent oryx (1), jette une voix et crie le jour mesme et à l'heure propre que l'estoile nommée par eux Sothen, et par nous l'estoile caniculaire, se leve, pour ce qu'ils disent que toutes leurs chévres ensemble, à l'instant mèsme que ceste estoile monte sur leur orizon avec le soleil, se tournent toutes devers l'orient : et tiennent que cela est un très certain indice de la revolution de cest astre là, et qui se conforme très certainement avec les regles et les observations des mathematiciens.

LXI. Mais à fin que nous mettions le couronnement à ce propos, en l'achevant, venons à toucher, comme lon dit en commun proverbe, à la ligne sacrée, en parlant un peu de leur divinité et naturel prophetique : car il est tout certain que l'une des plus grandes, des plus nobles, et plus anciennes parties de l'art de deviner, est celle qui se tire du vol des oyseaux, d'autant que leur naturel, qui est leger, remuant et spirituel, et qui pour sa subtilité se plie aisément,

(1) Espèce de bouc sauvage. L'orix ou oryge est mis au nombre des animaux que Dieu permettoit à son peuple de manger. Deuter. XIV, 5. Voyez Strabon, l. XVI.

èt s'accommode à toute demonstration, sert à dieu comme d'un instrument propre à tourner ainsi qu'il veult, tantost en un mouvement, tantost en quelque voix et quelques gazouillemens, tantost en quelque geste et quelque port, les unes pour retenir, les autres pour poulser et haster, ne plus ne moins que des vens, par lesquelles voyes il retient et empesche aucunes de ces actions et affections, et dirige les autres jusques à leur fin et accomplissement. C'est pourquoy Euripides appelle tous les oiseaux en general les herauts et messagers des dieux, et en particulier Socrates se nomme conserviteur des cygnes, comme aussi entre les roys Pyrrhus estoit bien aise quand on l'appelloit l'Aigle, et Antiochus le Sacre (1): mais au contraire quand nous voulons nous mocquer d'un lourdaut, qui n'a ny sens ny entendement, et que nous le voulons injurier, nous l'appellons poisson. Bref il y a cent mille choses que les dieux nous monstrent, nous predisent, et nous prognostiquent par le moien des animaux tant de la terre que de l'air: mais celuy qui a entrepris de plaider la cause de ceux des eaux n'en sçauroit alleguer une toute seule, car de leur part tout y est sourd et aveugle, privé de toute prevoyance divine, jetté en un arriere fond et abysme titanique, où il n'y a communication quelconque avec les dieux, ne plus ne moins qu'en l'enfer où sont les esprits damnez, là où la partie

(1) ἱέραξ, espèce de petit vautour. Voyez Buffon, Hist. natur. des Oiseaux, t. I, p. 232 et 236.

raisonnable et intellectuelle de l'ame est de tout point estainte : et le reste destrempé et comme noyé, par maniere de dire, en la plus basse et plus vile partie du sentiment, semble plus tost palpiter que non pas vivre.

LXII. Heracleon. Leve tes sourcils, amy Phædimus, ouvre les yeux, et te resveille pour nous defendre nous autres pauvres insulaires et maritimes : car ce n'est pas un jeu que ce discours icy, mais un plaidoier elabouré et propensé, une oraison pleine d'artifice de rhetorique, qui meriteroit d'estre prononcée en un parquet d'audience judicielle, ou bien en une chaire et tribune aux harengues publiques.

LXIII. Phædimus. Mais bien est-ce une surprise seigneur Heracleon, et une tromperie toute manifeste : car ce vaillant orateur icy estant à jeun, sobre, et aiant estudié sa harengue toute la nuict, nous vient surprendre d'aguet (1), et nous assaillir à l'improuveu estans tous pesans du vin et de la bonne chere que nous feismes hier : toutefois si ne faut il pas reculer ny restiver (2) pour cela, car estant grand amateur du poëte Pindare, je ne veux pas que lon me puisse avec raison opposer ceste sentence de luy,

Quand le combat est presenté,
Celuy qui cherche quelque excuse,
Jette en profonde obscurité
Le bruit de sa vertu confuse.

(1) De propos délibéré, de guet-apens.
(2) Résister, répugner, contrevenir au besoin de répliquer.

Car nous sommes tous de grand loisir, estans non les danses seulement à repos, mais aussi les chiens et les chevaux, voire les rets et la seinne, aiant pour ce jourd'huy esté trefve generale donnée à tous animaux tant de la mer que de la terre : pour vacquer à ouïr ceste dispute. Mais quant à vous mes seigneurs, n'ayez point de peur ny de doubte : car je feray ma response courte, et ne vous allegueray ny les opinions des philosophes, ny les fables des Ægyptiens, ny les contes des Indiens, ou des Lybiens, sans aucune preuve de tesmoings, ains vous reciteray et produiray choses toutes notoires, qui se peuvent veoir à l'œil et par tout, et qui vous seront tesmoignées et certifiées par tout tant d'hommes qu'il y a qui travaillent en la mer. Je vous en reciteray peu d'histoires, combien que des preuves qui se font par les animaux dessus la terre, il n'y a rien qui empesche de les veoir, ains en est la veuë toute descouverte, et presentée à noz yeux : là où la mer nous laisse mal-aiséement et peu souvent veoir les effects qui se font au dedans d'icelle, et nous cache la plus part des generations et des nourritures des poissons, et des moiens d'assaillir et de se defendre les uns des autres dont ils usent, en quoy il y a plusieurs actes de prudence, de memoire, de societé, justice en communauté, lesquels necessairement sont ignorez, et à raison de ce nostre discours en demourera de tant moins riche et ample, et par consequent plus mal aisé à soustenir et à defendre.

LXIV. Il y a davantage, que les animaux terres-

tres, pour estre par maniere de dire de mesme païs que les hommes, et pour converser ordinairement parmy eux, prennent aucunement les meurs et façons de faire d'iceux, et en tirent la nourriture, l'apprentissage et l'imitation, laquelle addoucit toute l'amertume, toute l'austerité et aspreté de leur naturel, ne plus ne moins que l'eau doulce se meslant avec celle de la mer la rend plus doulce, et tout ce qu'il y a de pesant, de lourd et mal-aisé à emouvoir, l'excite, estant esbranlé et poulsé par les mouvemens qu'ils ont, et qu'ils apprennent de la frequentation des hommes : là où, au contraire, la vie des animaux maritimes, estant par longs et larges confins separée de la conversation des hommes, et n'aiant rien adjousté de dehors ny d'appris par accoustumance, est propre à soy, ainsi que la nature l'a produitte, et non meslée ny composée de meurs estrangeres à (1) cause du lieu où ils habitent, et non pas pour la qualité de leur naturel.

LXV. Car la nature recevant et contenant en elle autant qu'il y peut entrer de cognoissance et de science, nous exhibe et met en avant plusieurs anguilles que lon appelle sacrées, toutes privées et familieres à l'homme, comme entre autres, celles qui sont en la fontaine Arethuse, et en plusieurs autres lieux des poissons qui obeissent quand on les appelle par leurs noms, ainsi que lon dit de la murene (2) de Crassus, laquelle estant venue à mourir, Crassus en

(1) Lisez : et cela à cause, etc. (2) Espèce de lamproie.

plora : et comme un jour Domitius luy reprochast par mocquerie, « N'as tu pas ploré ta murene morte »? Il luy repliqua sur le champ, « N'as tu pas eu le cœur « si dur que de ne point plorer pas une de tes trois « femmes que tu as enterrées »? Et les crocodiles non seulement entendent la voix des presbtres, quand ils les appellent, et endurent qu'ils les touchent : mais, qui plus est, ouvrans la bouche, leur baillent leurs dens à nettoyer et à essuyer avec des linges. Il n'y a pas long temps que Philinus homme de bien et d'honneur, retournant de son voyage d'Ægypte, où il estoit allé pour desir de veoir, nous raconta avoir veu en la ville d'Anteus, un crocodile couché, et dormant bien honestement au long d'une vieille femme dessus un petit lict : et treuve lon par escript, que jadis un des roys Ptolomées, appellant le sacré crocodile, il ne voulut pas venir ny obéir à la voix des presbtres qui le caressoient de paroles, et le prioient de venir, et que cela fut estimé un prognostique et presage de la mort qui peu de temps après luy advint : tellement que par ce moien la nation des animaux aquatiques n'est pas du tout incapable ne privée de la sacrée et tant estimée science de deviner et predire les choses à advenir, attendu mesmement qu'au païs de la Lycie, entre les villes de Phelte et de Myre, y a un village que lon appelle vulgairement Sura, auprès duquel les habitans s'asseient à contempler les poissons nageans en l'eau, comme ailleurs on contemple les oyseaux volans en l'air, considerans les tournoyemens de leurs aguets et embusches, leurs fuittes et

leurs poursuittes, et en predisans par je ne sçay quel art les choses à advenir : mais cela suffise pour enseigne et indice que leur naturel n'est pas de tout poinct estrange, et n'aiant aucune communication avec nous.

LXVI. Au reste quant à leur propre prudence naturelle, où il n'y ait rien de meslange empruntée d'ailleurs, cecy en commun est un grand argument, qu'il n'y a aucune creature nageante et aquatique, si ce ne sont d'adventure celles qui sont tenantes et attachées aux pierres et aux rochers, qui soit si facile à prendre à l'homme, comme sont les asnes aux loups, les abeilles aux mauvis (1), et les cigales aux arondelles, ou les serpens aux cerfs, qui se laissent ainsi emmener à eux, dont ils ont eu le nom de Elaphos (2), non pour leur legereté, mais pour leur proprieté de tirer les couleuvres et serpents hors de leurs trous. Le mouton attire, en maniere de dire, et convie le loup par le trac (3) de son pied, comme lon dit que le leopard (4) attire la plus part des autres bestes, qui s'approchent de luy pour le plaisir

(1) Grec : aux guêpiers. Belon nous apprend que les Crétois appellent le guêpier mélisophage. Cet oiseau se nourrit de guêpes et d'abeilles ; il a la figure et le corsage d'un merle.

(2) Elaphus paroît formé des mots ἑλεῖν ὄφεις, attirer, prendre le serpent. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, il est toujours vrai que le panais sauvage est appelé elaphoboscon, ἐλαφόβοσκον, de ἔλαφοι et βόσκω, parceque les cerfs en mangent pour se garantir du venin des serpents.

(3) La trace.

(4) La panthère. Voyez Pline, VIII, 21.

qu'elles prennent à sentir son odeur, mesmement le singe entre autres. Mais les animaux maritimes tous en general ont un presentiment qui les rend sounspeçonneux de toutes choses, et les fait tenir sur leurs gardes contre les aguets que lon leur dresse, par une intelligence naturelle : ce qui fait que la pescherie, et l'art de les prendre et chasser, n'est point une petite industrie ne simple et grossiere, ains a besoing d'un grand nombre d'engins de toutes sortes, de ruzes, et de finesses subtiles pour les affiner (1), comme il est tout notoire, parce que nous les avons tous les jours entre les mains.

LXVII. Premierement la canne ou rouseau, dont on fait la ligne à pescher, ne doit pas estre grosse, encore qu'il faille qu'elle soit forte et roide; pour enlever les poissons qui se debattent quand ils sont pris, et fault plus tost choisir celle qui est deliée et menue, de peur que jettant une umbre large, elle n'excite la doubte et souspeçon des poissons : et puis ils ne veulent pas qu'il y ait beaucoup de nœuds à la ligne, ains veulent qu'elle soit toute plaine et unie sans aucune aspreté, pource que cela leur baille deffiance de quelque tromperie : et si donnent ordre que les seies (2) qui touchent à l'hameçon, soient blanches, d'autant qu'elles en sont moins aperceuës dedans l'eau, à cause de la conformité de couleur : car ce que le poëte dit,

(1) Affiner : tuer, mettre fin à la vie.

(2) Soies. Seies se dit encore en Bretagne pour soie de cochon, crin de cheval, etc.

Au fond de l'eau l'hameçon va baissant,
Comme du plomb la ligne traversant
Du bœuf rural la corne transparante,
Qui aux poissons porte la mort latente (1):

Aucuns entendans mal ces vers veulent inferer de là, que les anciens usoient des poils de la cueuë de bœuf à faire leurs lignes, disans que ce mot céras (2), qui communément en grec signifie corne, en ce lieu là signifie poil : et que de là vient que ceirasthæ (3) signifie tondre, et courà (4) signifie tonsure : et que de là semblablement Archilochus appelle un muguet et mignon, qui s'amuse trop curieusement à peigner et testonner sa perruque, ceraplastes (5) : mais cela n'est pas veritable, car ils usoient comme nous du poil et seie de cheval, et non pas de jument, par ce que les juments trempans à tous coups leurs cueuës avec leur urine, en rendent le poil moins fort, et plus aisé à rompre : et Aristote mesme escrit qu'en ces vers il n'y a rien qu'il faille curieusement et subtilement rechercher de docte intelligence, par ce qu'à la verité les pescheurs enfilent en leur ligne un petit bout de corne au devant de l'hameçon. Et puis ils usent des hameçons

(1) Amyot a mal interprété ces vers du vingt-quatrième livre de l'Iliade (v. 80, 81, 82), où ils présentent une image très bien rendue par Homère. Voici leur vrai sens : « Et Iris se précipite « au fond du noir abyme, comme le plomb qui, placé dans une « ligne à l'extrémité des crins d'un taureau, porte un appât fatal « aux poissons avides. »

(2) Κέρας. (3) Κεῖράσθαι. (4) Κυράν. (5) Κηροπλάστην.

ronds à prendre les mulets et les bonitons (1), pource qu'ils ont la bouche petite, et se gardent de celuy qui est long et droict : et bien souvent le mulet (2) souspeçonnant celuy mesme qui est rond, va nageant alentour, frappant avec sa cueuë ce qu'il y a de bon à manger, et decrochant ce qui en apparoit dehors, et s'il n'en peult venir à bout par ce moien, alors estroississant sa bouche, et la serrant, il touche du bout des lévres, et ronge l'appast tout alentour : mais le loup de mer, quand il se sent pris de l'hameçon, fait plus genereusement que ne fait l'elephant, tirant et arrachant le traict, non du corps d'un autre, mais du sien propre, secouant sa teste çà et là, tant qu'il eslargit la playe, endurant magnanimement la douleur de ce deschirement jusques à ce qu'il ait jetté l'hameçon hors de son corps. Et le regnard marin le plus souvent n'approche pas de l'hameçon, ains s'en recule et fuit l'embusche, mais si par fortune il advient qu'il se treuve pris, il se rebourse incontinent pour la force, agilité et humidité de son corps qui est telle qu'il le retourne facilement à l'envers, de maniere que le dedans sortant dehors, il est force que l'hameçon tombe et lasche prise.

LXVIII. Ces premiers exemples là monstrent une intelligence, et quant et quant une execution ingenieuse et subtile de ce qui est expedient prompte-

(1) Ἀμίας, amies : c'est une espèce de poisson connu sous le nom de bise : il est semblable au thon. Il en a déja été question.

(2) Le mulet ou cabot. On a déja parlé de ce poisson.

ment au besoing : mais il y en a d'autres qui avec la prudence nous donnent à cognoistre une amour de societé, et une charité des uns envers les autres, comme font les barbiers et les scares, car quand un scare a avallé l'hameçon, les autres ses compagnons saultent alentour et rongent la ligne, et si d'adventure il y en a un qui ait donné dedans la nasse, ses compagnons luy baillent la cueuë par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents, les autres tirent tant qu'ils l'entrainnent dehors : mais les barbiers (1) secourent leurs compagnons encore plus magnanimement, car mettant la ligne contre leur dos, ils dressent une espine qu'ils y ont dentelée comme une sie, et s'efforcent de la sier et coupper avec icelle : là où il n'y a pas un animal de terre, au moins que nous cognoissions, qui ait le cœur et la hardiesse de secourir son compagnon estant en peril de sa vie, ny l'ours, ny le sanglier, ny la lionne, ny le leopard : ils s'amassent bien tous ensemble, ceulx qui sont d'une mesme espece, et courent les uns avec les autres alentour de l'arene des amphitheatres : mais de s'entresecourir l'un l'autre, ils n'en sçavent pas le moien, ny n'ont pas le courage de ce faire, ains s'enfuient et saultent, se tirants le plus arriere qu'ils peuvent de celuy qui est blecé, et que lon tue devant eulx. Et quant à l'histoire que tu as alleguée des elephans, mon bel amy, qu'ils jettent dedans la fosse tout ce qu'ils peuvent fouiller et arracher, pour

(1) Ἀνθία, *anthia*, le barbier.

faire comme une levée à leur compagnon qui est tombé dedans, à fin de l'aider à sortir, elle est merveilleusement estrange et de fort loingtain païs : aussi nous commande elle, comme par edict royal, venans des livres du roy Juba, de la croire : (1) mais quand bien elle seroit veritable, il y a assez d'exemples des maritimes, qui monstrent que quant à l'estre sociables et bien advisez, ils ne cedent en rien aux plus sages des terrestres, mais quant à leur communauté et societé, nous en traitterons à part.

LXIX. Au demourant les pescheurs s'appercevans que la plus part des poissons se mocquoient de la ligne et de l'hameçon, ne plus ne moins que des ruzes esventées et descouvertes, se sont tournez à la force, les enfermans dedans une seinne, comme font les Perses à la guerre, faisants leur compte, que quand ils seroient pris dedans les rets, il n'y auroit discours au monde ny sagesse qui leur peust donner moien d'en eschapper : car avec les pans de rets, et les trubles on prent les mulets, les donzelles (2), les mormyres (3) et les sarges (4), les gouiars (5) de mer et les loubines (6) : mais ceulx qui plongent au fond,

(1) Mais quand cela seroit vrai, cela prouveroit qu'il y a beaucoup d'animaux marins qui ne le cèdent en rien pour la sociabilité, ni pour la prudence, au plus sage des animaux terrestres. *C.*

(2) Ἴουλις, *julis*, la girelle.

(3) Μορμυρος, *mormyres* ou *mormyrus*, le morme.

(4) Σαργος, *sargus*, le sargo.

(5) Κωβιὸς, *gobius*, le goujon de mer.

(6) Λάβραξ, *labrax*, loup marin.

que lon appelle pour cela bolistiques (1), comme les rougets barbez (2), la dorade (3), le scorpion de mer (4), on les enveloppe avec des engins qui s'appellent esparviers et seinnes. Homere appelle ceste sorte de rets panagra, qui vault autant à dire, comme, tout prenant : mais toutefois encore ont ils ingenieusement trouvé remede à cela, la loubine et le chien marin (5) entr'autres : car quand ils sentent que lon tire l'engin, ils ouvrent à force la terre au fond de l'eau, et la battent tant qu'ils la creusent, puis quand ils ont fait une fosse grande assez pour se cacher contre le ravage du rets, alors ils se fourrent et se tapissent dedans jusques à ce que le bord du rets soit passé, mais le daulphin se trouvant enfermé dedans la seinne, l'endure constamment sans s'estonner de rien, ains au contraire il s'en esjouit, pource qu'il prend et devore là dedans tant qu'il veult de poisson qui est prisonnier quant et luy, sans qu'il ait peine à les chasser, puis quand il sent qu'on l'approche de terre, il ne fait que rompre et ronger le rets et s'en va : et si d'adventure il ne peult le faire assez tost, et qu'il vienne à estre pris, pour cela ne le fait on pas mourir

(1) Βολιστικὰ, qui se précipitent au fond de la mer à l'instar du plomb qu'on y jette pour en sonder la profondeur.

(2) Τρίγλα, *mullus*, le barbarin.

(3) Χρυσωπὸν dans le grec. Mais il faut corriger et lire : χρυσόφρυς, en latin *chrysophryx*, la dorade, de χρυσὸς, de l'or, et ὀφρῦς, sourcil. La dorade est en effet remarquable par une tache dorée au-dessus des yeux.

(4) Σκορπίος, *scorpio*, la scorpène.

(5) Γαλῆ, *mustela*, la lamproie de mer.

à la premiere fois, ains seulement luy coust-on un jonc atravers la peau au long de la creste, et le laisse lon aller, mais s'il se laisse reprendre une autre fois, alors il est battu et puny à coups de baston, car on le recognoist à la cousture du jonc : mais cela n'advient pas gueres souvent, par ce que quand on leur a pardonné une fois, ils recognoissent, la plus part, la grace qu'on leur a faitte, et se gardent de là en avant de mal faire. Mais y aiant infinis autres exemples de ruzes et fines inventions pour se donner garde, prevoir un danger, et sortir d'un mauvais passage, celuy de la seche (1) est bien digne d'estre recité, et non passé soubs silence : car aiant auprès du col, une grosse vessie qui proprement s'appelle myttis (2) pleine d'une humeur noire, laquelle pour ceste cause on nomme ancre, quand elle se sent surprise en un filé, elle jette son ancre dehors, à fin que noircissant

(1) *Σηπίας*, *sepia*, la sèche.

(2) Grec, *μύσιν* : on ne sait pas ce que signifie ce mot. Aussi Xylander et Reiske veulent qu'on lise *κύστιν*, une vessie. Mais cette correction ne paroît pas convenir au texte, où on lit : *τὴν γὰρ καλουμένην μύστιν*. On voit que Plutarque veut désigner le nom de la bourse qui renferme la liqueur dont il est ici question. Or Aristote appelle du nom de *μύτις* la bourse qui renferme le sperme des sèches. Galien désigne par ce même mot la liqueur noire de la sèche. D'où il paroît qu'il faudroit conserver la leçon du manuscrit d'Amyot, et lire *μύτιν*, ou *μύττιν* avec Hesychius ; car l'un ou l'autre de ces mots a pu être employé pour la dénomination de la bourse qui renferme la liqueur noire de la sèche.

Une seule goutte de cette liqueur suffit pour noircir tout un seau d'eau. Elle fait paroître noirs tous ceux d'une compagnie éclairée par une lampe où on en auroit mis.

la mer alentour d'elle, et se couvrant d'une obscurité tenebreuse, elle se puisse sauver et eschapper de la veuë de celuy qui la chasse, en quoy elle imite les dieux d'Homere qui retirent et derobbent en une nuée noire ceulx qu'ils veulent respiter (1) de danger.

LXX. Mais à tant est-ce suffisamment parlé de ce propos, et au reste quant à leur astuce et subtilité d'assaillir, et de quester, on en peult voir des exemples de bien grande ruze en plusieurs. Celuy que lon nomme estoile (2), sçachant bien que tout ce à quoy il touche se dissoult et se fond, abandonne son corps à manier et toucher, et se seuffre taster aux passans, et à ceulx qui en approchent. Quant à la tromble (3), autrement ditte torpille, vous sçavez tous assez sa puissance, qui est, que non seulement elle endort et rend sans sentiment les membres qui la touchent, mais aussi atravers des filets de la seinne elle transmet une pesanteur endormie et amortie aux mains de ceulx qui la remuent et manient : et y en a qui disent encore davantage, aiants experimenté sa vertu plus avant, que si pendant qu'elle est vive on respand de l'eau dessus, lon sent ceste passion qui gaigne contremont jusques à la main, de laquelle elle amortit et endort l'attouchement atravers l'eau, qui est desjà tournée et alterée, comme il est vraysemblable : aiant doncques une cognoissance de ceste vertu née avec

(1) Garantir du....

(2) Ἀστὴρ, *stella*, étoile de mer. (3) Νάρκης, *torpedo*, la torpille.

elle, elle ne combat ny ne se hazarde jamais de front contre un autre poisson, mais environnant celuy qu'elle veult avoir et prendre, elle jette atravers l'eau son influence, comme si c'estoient flesches, charmant l'eau premierement, et puis après le poisson par le moien de l'eau, tellement qu'il ne peult ny se defendre ny s'en fuir, ains est arresté et fiché, comme s'il estoit attaché avec des liens.

LXXI. Celuy que lon appelle la grenouille (1) pescheresse est assez cogneu de plusieurs, et luy a lon donné ce surnom pour sa façon de faire, de laquelle finesse Aristote mesme escrit que la seche use, car elle jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy tout entierement quand elle veult. Quand doncques elle apperçoit auprès d'elle quelque petit poisson, elle luy laisse mordre le bout de ce petit boyau, estant elle cachée dedans le sable, ou dedans la vase, et petit à petit elle le retire jusques à ce que le petit poisson soit si près d'elle, qu'en saultant elle le puisse engloutir. Quant au poulpe (2) qui change de couleur, c'est chose toute notoire, et Pindare le celebre par ces vers,

Que ton sens soupple et maniable
Soit au poisson de mer semblable,
Qui tousjours va couleur changeant,
Pour hanter avec toute gent.

(1) Ἁλιεύς, *piscator*, le pêcheur.
(2) Πολύπους, *polypus*, polype.

Et le poete Theognis aussi,

Aies le sens du poulpe, lequel tainct
Sa peau d'une autre et puis d'une autre tainct,
Prenant tousjours la couleur de la roche
Où de ses pieds estendus il s'accroche.

Il est vray que le chameleon change bien aussi de couleur, mais c'est sans desseing d'aucune ruze, et non point pour se cacher, mais de peur tant seulement, estant de sa nature couard et timide, oultre ce qu'il est plein de vent, ainsi comme l'escrit Theophraste : car il ne s'en fault gueres que tout son corps ne soit plein de poulmon, par où lon conjecture qu'il a beaucoup de vent, et consequemment qu'il est propre à telles mutations et changements de couleur : mais quant au poulpe, c'est une action et non pas un changement de passion : car il change de couleur avec certaine science et de propos deliberé pour se cacher de ce qu'il craint, et pour attrapper ce dont il se nourrit, et par le moien de ceste ruze il prend ce qui ne s'en fuit, et fuit ce qui passe oultre. Or de dire qu'il mange ses pieds ou ses bras, c'est chose faulse, mais il est bien certain qu'il craint fort la murene (1) et le congre (2), pource que ces poissons là luy font beaucoup de mal, et il ne leur en peult faire, d'autant qu'ils luy eschappent en glis-

(1) Μύραινα, *murœna*, la murène.
(2) Γόγγρος, *conger seu gonger*, le congre.

sant : et au contraire (1) la langouste (2) le desfait et le met en pieces quand il vient aux prises avec elle, pource que sa peau lissée ne luy peult de rien servir contre la cocque de l'autre qui est dure et aspre : mais aussi si le poulpe la peult une fois tenir et estaindre entre ses bras, elle est morte. Voylà comme la nature leur donne ceste vicissitude de fuir et d'assaillir les uns les autres, pour un exercice de combattre, et pour une espreuve de leur sens et de leur prudence.

LXXII. Voire mais Aristotimus a allegué, comme le herisson de terre a une prevoyance et presentiment des vents, et a mis en ligne de merveille le vol des grues qui volent en triangle : quant à moy je n'allegueray point le herisson (3) de mer d'aucun lieu particulier, comme de Bysance ou de Cyzique, mais en general, tous ceux qui sont par tout, et en toutes mers, quand ils sentent qu'il doit avoir tempeste et tourmente en la mer, ils se chargent eulx mesmes avec de petites pierres, de peur qu'ils ne soient renversez et jettez çà et là par les flots de la mer, et demeurent fermes en leur lieu, par le moien de l'estage de ces petites pierres dont ils se chargent. Et quant aux grues qui changent leur ordre de voler selon le vent, je dis que ceste prudence là n'est peculiere

(1) Κάραβος, *carabus*, crabe, langouste, espèce d'écrevisse.

(2) Lisez : « Les défait facilement quand elle en vient aux prises « avec eux (la murène et le congre), parceque leur peau lissée ne « leur peut servir de rien, » etc. *C.*

(3) Ἐχῖνος, *echinus*, le hérisson de mer, l'oursin.

ny propre à une sorte de poissons, ains est commune à tous, qu'ils nagent tousjours contre vent et marée, et se donnent bien garde que le vent ne leur donne jamais en cueuë, et par derriere, de peur qu'il ne leur enleve leurs escailles, et ne leur offense et face frisonner le corps descouvert et denué : c'est pourquoy ils ont tousjours le museau dedans le vent, par ce que la mer estant ainsi fendue en teste, leurs branches et escailles viennent à se coucher contre leurs corps, et coulant par dessus les serre toutes uniement, et ne leur enleve rien qui les face herisser : cela, dis-je, est universellement commun à tous poissons, excepté celuy qui se nomme ellope (1), lequel de sa nature nage à vau le vent et la marée, ne craignant point que le vent luy rebourse ses escailles, d'autant qu'elles ne sont pas couchées vers la cueuë, ains contremont vers la teste. Et le thun (2) sçait, et sent si bien les solstices et les equinocces, que mesme il les enseigne à l'homme, sans que pour cela il ait besoing de regles d'Astrologie : car il demeure au lieu

(1) Voyez au sujet de ce poisson Pline, Hist. nat. IX, 27, et XXII, 54. On verra dans ce dernier endroit l'opinion du nouvel éditeur, sur ce poisson, qu'il pense être le même que celui que Pline désigne sous le nom d'*anthia*, t. V, p. 480. Je préviens au reste que, pour l'intelligence parfaite de ce Traité, il faut lire les livres *neuf* et *trente-deux* de la nouvelle édition de l'Histoire Naturelle de Pline. Les notes dont elle est enrichie ne pourroient toutes avoir place dans cette édition, où on est obligé de se resserrer infiniment, et où cependant on se fait un devoir de ne rien omettre d'essentiel pour le développement du texte.

(2) Θύννος, *thynnus*, le thon.

où le solstice d'hyver le surprent, et n'en bouge jusques à l'equinocce ensuivant.

LXXIII. Mais c'est une grande sapience à la grue, d'empoigner avec son pied une pierre, à fin que venant à la lascher elle s'esveille souvent : et combien doncques, mon bon amy, est plus sage le daulphin qui ne peult jamais arrester ny cesser de courir, pource que son naturel est d'estre en perpetuel mouvement, finissant sa vie avec son mouvoir : mais quand il a besoing de sommeil, il pousse son corps contremont jusques au dessus de l'eau, et là se tournant le ventre dessus, se laisse aller à la renverse au fond, estant bersé de l'agitation de la mer, comme s'il estoit branslé en une brandilloire, jusques à ce qu'il vienne à toucher, et donner contre la terre, et ainsi se resveillant, il se relance une autrefois au dessus de la mer, là où de rechef il se laisse aller à bas, aiant par ce moien trouvé une invention de mouvement entre-meslé de repos : on dit que les thuns en font tout de mesme, et pour une mesme cause.

LXXIV. Mais pour ce que nous avons desjà exposé la mathematique et astrologique prescience, et cognoissance qu'ont les poissons de la conversion du soleil, laquelle est confirmée par le tesmoignage mesme d'Aristote, escoutez maintenant comment ils sçavent bien aussi la science d'arithmetique, ou bien certes premierement la perspective, dequoy il semble que Æschylus mesme ait eu cognoissance, par ce qu'il dit en quelque passage,

Clignant l'œil gauche, ainsi que fait le thun,

pource qu'ils ont la veuë de l'autre œil debile. Et pourtant quand ils entrent en la mer de Pont ou Mermajour, ils tirent à main droitte, au long de la terre, et quand ils en sortent à main gauche, faisans en cela prudemment et sagement, de commettre la garde de leur corps au meilleur œil : et pource qu'ils ont besoing de l'arithmetique à cause de leur société, ils sçavent ceste science des nombres parfaittement pour le plaisir qu'ils ont d'estre tousjours ensemble en grosse trouppe, et font tousjours leur bande de figure cubique, c'est à dire quarrée en tout sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout alentour de six faces toutes egales, puis nagent en ceste ordonnance quarrée, autant large derriere que devant, sans la rompre nullement, de sorte que celuy qui est au guet pour espier leur venue, s'il peult seulement nombrer certainement, combien ils sont en la face qui luy apparoist, peult incontinent dire combien ils sont en tout le corps de la trouppe, estant asseuré que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, et la largeur à la longueur. Les bonitons que lon appelle en grec hamies, ont leur nom de ce qu'ils sont poissons de compagnie, pource que hama signifie ensemble, et les pelamydes (1) à mon advis aussi : quant aux autres especes de poissons

(1) Πηλαμὺς, *pelamys*, jeune thon : cette espèce de poisson a différents noms dans le grec et dans le latin, suivant ses différents âges.



compagnables, qui se treuvent et vivent tousjours ensemble par grosses trouppes, on n'en sçauroit dire le nombre.

LXXV. Par quoy il vault mieux venir aux particulieres societez et compagnies inseparables, qu'aucuns ont entre eulx, comme le pinnothere (1) qui a tant cousté d'ancre au philosophe Chrysippus pour le descrire, car c'est tousjours le premier qu'il amene en jeu en tous ses livres tant naturels que moraux : quant au spongothere (2) je croy qu'il ne l'avoit pas veu, autrement il ne l'eust pas oublié. Or ce pinnothere doncques est un petit animal de la sorte d'un cancre, à ce que lon dit, lequel vit et se tient tousjours avec la pinne (3), qui est ceste espece de grande coquille que nous appellons nacre, et demeure tousjours comme un portier assis à l'ouverture de ceste coquille, laquelle il tient continuellement entre-baillée et ouverte, jusques à ce qu'il y voye entrer quelques petits poissons de ceulx qu'ils peuvent bien prendre : car alors il entre au dedans de la nacre et luy mord la chair, elle incontinent ferme sa coquille, et lors eulx deux ensemble mangent leur proye enfermée dedans leur fort.

LXXVI. Quant au spongothere, c'est un autre petit animal, non semblable à un cancre comme l'autre, mais plus tost à une araignée, qui garde et gou-

(1) Πινοθήρα, *pinnotera*, le pinnotère.
(2) Σπογγοθήρα, *spongotera*, le spongotère.
(3) Πίννα, *pinna*, la pinne marine.

verne l'esponge (1), laquelle n'est pas du tout sans ame ny sans sang et sans sentiment, ains comme plusieurs autres animaux marins, est attachée contre les rochers, et a un propre mouvement de se restraindre au dedans de soy, et de s'estandre au dehors : mais pour ce faire elle a besoing de la conduitte et de l'advertissement d'autruy, par ce qu'estant rare, lasche et molle, à cause de plusieurs petits pertuis vuides à faulte de sang, ou bien de sentiment qu'elle a fort mousse, elle ne sent pas quand il entre quelque substance bonne à manger dedans ces trous et espaces vuides, ce que le petit animal luy fait sentir, et incontinent elle se resserre et le devore : ce qu'elle fait encore bien plus quand l'homme s'approche d'elle, et qu'il la touche : car alors estant bien mieulx advertie et attainte au vif, elle se herisse de frayeur, et se referme en serrant et espessissant son corps, tellement que les plongeurs qui la cherchent et la chassent, ont bien de la peine à la coupper par dessoubs, et à l'arracher hors du rocher.

LXXVII. Et les pourpres (2) assemblées en trouppe, composent en commun leur gofre (3), comme font les abeilles en maniere d'une ville, et dit on que c'est là dedans qu'elles engendrent et qu'elles font leurs petits, et ce qu'elles ont serré et preparé pour leur munition de vivres, comme de la mousse ou de l'algue, herbe toute commune en la mer, elles le ti-

(1) Σπόγγος, *spongia*, l'éponge. Voyez les Observations.

(2) Πορφύρα, *purpura*, la pourpre. (3) Leur rayon.

rent dehors de leurs coquilles, et le presentent à manger à leurs compagnes en rond, ne plus ne moins que si c'estoit un bancquet qu'elles fissent chascune à son tour, l'une paissant et nourrissant ainsi l'autre par dehors.

LXXVIII. Mais ce n'est pas grande merveille s'il y a societé amiable et communaulté entre elles, veu que le plus farouche animal, et le plus cruel qui vive en toutes les rivieres, en tous les lacs et estangs, et en toutes les mers, le crocodile, se monstre merveilleusement social et compagnable en ce qu'il a à demesler avec le petit roytelet, qui est un petit oyselet, hantant ordinairement au long des marets et des rivieres. Il fait le guet, et sert de garde au crocodile, non pas à ses despens, mais au despens du crocodile, car il vit de son dessert, et quand il voit que l'ichneumon s'arme et se plastre le corps de limon, comme un champion de luicte, qui se pouldre les mains à fin d'avoir meilleure prise sur son compagnon, pour assaillir d'aguet en surprise le crocodile dormant, il l'esveille de son chant, et de son bec dont il le va piccotant, et le crocodile est si doulx et si privé envers luy, qu'il luy ouvre la gueule grande, et le laisse entrer dedans, estant bien aise qu'il aille recueillant les petits morceaux de chair qui luy sont demourez entre les dents, et qu'il les arrache tout doulcement avec son bec: puis quand c'est assez à son gré, et qu'il veult refermer sa bouche et la clorre, il baisse un petit sa machouëre de dessus, luy monstrant par signe qu'il sorte, et ne la rabat jamais du

tout, qu'il ne sente que le petit oyselet s'en soit envolé.

LXXIX. Et celuy qui s'appelle la guide (1) qui est un petit poisson de grandeur et de façon presque semblable au goujon de mer, à ce que lon dit, excepté que par dehors il ressemble à un oyseau qui se herisse de peur, tant il a les escailles droittes et levées, il est tousjours avec quelque grande baleine nageant devant pour la diriger et conduire, comme un pilote, de peur qu'elle ne s'aggrave en quelque platis où la mer soit basse, ou en quelque vase, ou qu'elle ne donne en quelque destroit, dont elle ne puisse sortir puis après (2). La baleine le suit, se laissant mener et tourner à luy, aussi facilement que le timon fait tourner la navire. Toute autre chose qui entre dedans le chaos de la bouche de ce monstre marin, soit beste, ou vaisseau, ou pierre, est incontinent englouttу et perdu au fond de cest abysme, mais cognoissant ce petit poisson, elle le reçoit en sa bouche, comme si c'estoit une ancre : car il dort là dedans, et le monstre s'arreste ce pendant qu'il repose, puis quand il sort, il se remet à le suivre sans jamais l'abandonner, ny jour ny nuict, autrement il s'esgare

(1) Ἡγεμὼν, le *musculus* de Pline. Voyez Histor. natur. t. II, p. 483, nouv. édit.

(2) C'est ce que Lucain exprime très bien dans ces vers :

Sic ruit in rupes amisso pisce sodali
Bellua, sulcandas qui prævius edocet undas,
Immensumque pecus parvæ moderamine caudæ
Temperat et tanto conjungit fœdera monstro.

et va errant çà et là sans conduitte, et y en a eu plusieurs qui se sont ainsi perdues, aiants donné atravers la coste, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail, Car nous mesmes en avons veu en l'isle d'Anticyre (1) il n'y a pas long temps : et dit on que par cy devant y en eut aussi un autre qui fut jetté par les flots de la mer sur le rivage non gueres loing de la ville de Bunes, qui se pourrit, et meit la peste en tout le païs alenviron.

LXXX. Est il doncques maintenant raisonnable de comparoir à ces societez là si estroittes et si conjoinctes, les amitiez des regnards avec les serpents, pour la guerre qu'ils ont contre leur commun ennemy, qui est l'aigle, ou celle des otardes (2) avec les chevaux, par ce qu'elles prennent plaisir à estre auprès d'eux, pour gratter et fouiller leur fiante? Quant à moy je ne voy point que les abeilles ny les fourmis aient tant de soing les unes des autres. Il est bien vray qu'elles travaillent toutes en commun pour accroistre le bien public, mais qu'elles visent au bien particulier, ny qu'elles aient cure du salut les unes des autres particulierement, il n'y en a point d'exemple : encore verrons nous mieulx ceste difference là si nous venons à parler du devoir des principaux et

(1) Grec : περὶ Ἀντίκυραν, à Anticyre. Il y avoit une île de ce nom, où les anciens poëtes avoient coutume d'assigner une retraite aux fous. Voyez Horace dans ses Satires, l. II, sat. 3, v. 83. Il y avoit aussi une ville de ce même nom dans la Livadie méridionale sur le golfe de Lépante.

(2) Outardes.

plus grands offices de societé, j'entens de la generation et procreation des enfans.

LXXXI. Premierement tous poissons qui hantent les mers prochaines des marets, ou qui reçoivent de grandes rivieres, quand ils se sentent près de faire leurs petits montent contremont, cherchants l'eau doulce, la plus tranquille, et la moins agitée qu'ils peuvent, d'autant que la tranquillité est fort necessaire et requise à l'enfantement, oultre ce que dedans les marets et rivieres coustumierement il n'y a point de ces grands monstres marins, de maniere que leurs petits en sont en plus grande seureté. Voilà pourquoy il y en a si grande quantité qui vont faire leurs petits en mer majour (1), par ce qu'elle ne nourrit point de balenes ny d'autres grandes bestes, excepté le veau marin (2), encore y est il bien mince, et le daulphin qui y naist bien petit, et puis la descente de plusieurs grosses rivieres qui se desgorgent dedans, rendent la temperature de l'eau fort benigne et fort à propos pour les meres qui ont des petits : mais sur tout est admirable le naturel de celuy qui se nomme le barbier, lequel Homere appelle le poisson sacré : combien que les uns veulent dire, que, Sacré, en ce lieu là signifie grand, comme quand on dit l'os sacré, c'est à dire le grand, et le mal caduc, qui est une grande maladie, on l'appelle aussi la maladie sacrée : autres interpretent Sacré communément, c'est

(1) Pont-Euxin ou mer Noire.

(2) Φώκην, *phoca*, *vitulus*, le veau marin, le phoque de la Méditerranée.

à dire, voué et dedié à quelque dieu, ou bien abandonné et laissé à l'abandon : toutefois il semble que Eratosthenes appelle ainsi la dorade,

Leger au cours, au beau sourcil doré,
C'est celuy là qui est poisson sacré.

Plusieurs estiment que c'est l'estourgeon que lon appelle helops (1), pour ce qu'il est rare à trouver et difficile à prendre, toutefois il se voit souvent en la coste de la Pamphylie : et quand les pescheurs le peuvent rencontrer ils sont couronnez eux et leurs barques de festons et chappeaux de fleurs, et quand ils retournent au port ils y sont receuz et honorez avec grands crys de joye et battemens de mains de tous les assistans. Mais la plus part estime que le barbier, anthias, est celuy qui s'appelle poisson sacré, et tenu pour tel, d'autant que là où il est il n'y a point de beste venimeuse ny ravissante, tellement que les plongeurs qui vont au fond de la mer arracher les esponges, se plongent hardiment aux endroits où ils en apperçoivent, et les autres poissons y font aussi asseuréement leurs petits, comme aians celuy là pour plege (2) et pour respondant de toute franchise et de toute seureté : la cause en est bien mal aisée à trouver, si c'est pour ce que les bestes ravissantes et venimeuses le fuyent naturellement, comme les elephans fuyent le pourceau, et les lions le coq,

(1) Grec : et plusieurs estiment que c'est l'ellops.
(2) Plege, pleidge, pleigerie, caution.

ou si c'est qu'il y ait certains signes des lieux où telles bestes ne puissent resider, et que luy les cognoisse et s'en donne de garde par une prudence, et par une memoire naturelle qu'il a.

LXXXII. Cela est bien commun à toutes meres d'avoir soing et solicitude de ses petits, mais les masles entre les poissons en ont encore telle cure, que jamais ils ne mangent ce qui est de leur semence, ains demeurent auprès de ce que leurs femelles ont enfanté, et gardent leurs œufs, ainsi comme Aristote mesme a escrit : les autres après leurs femelles les arrosent d'un peu de liqueur, par ce qu'autrement ce qu'elles ont fait né devient point grand, ains demeure imparfaict et sans croissance. Mais particulierement ceux qui s'appellent roquaux phycides (1) forment leur nid avec l'herbe de la mer qui s'appelle algue, et en munissent alentour et couvrent leurs petits contre les flots de la mer.

LXXXIII. Les chiens de mer ne cedent en sorte que ce soit aux plus privées et plus doulces bestes du monde, en charité, amour et dilection envers leurs petits : car ils font premierement l'œuf, et puis après le petit, et non point hors de leurs corps mais dedans, le nourrissent et portent dedans leurs propres corps, comme s'ils le retournoient à engendrer et à enfanter une autrefois : puis quand il est devenu un peu plus grand, ils le mettent dehors, et luy monstrent à nager tout joignant d'eux, puis le reçoivent

(1) Φυκὶς, *phycis*, la tange de mer.

encore par la bouche au dedans de leur corps, qui leur sert de demeure, de nourriture, de retraitte et de refuge, jusques à ce qu'il soit si grand qu'il leur puisse aider.

LXXXIV. Aussi y a il une merveilleuse sollicitude de la tortue en la generation, nourriture et conservation de ses petits : car elle sort de la mer et va pondre ses œufs sur le rivage : mais ne pouvant pas les couver long temps ny demourer en terre hors de la mer, elle met ses œufs dessus la gréve, et puis amasse dessus le plus menu et plus delié sable qu'elle peult, puis quand elle les a bien cachez et couvers seurement, aucuns disent qu'elle imprime quelques rayes ou quelques points dessus avec ses pieds, à fin de pouvoir trouver et recognoistre le lieu puis après. Les autres disent que les masles renversent leurs femelles sur le dos, et y laissent la forme de leur cocque, comme de leur anneau imprimée dedans le sablon : ce qui est encore plus admirable, elle observe le quarantiéme jour, car en autant de jours se meurissent et s'eclouent leurs œufs (1), et vient recognoistre son depost, qu'elle ouvre avec aussi grande aise et grand'-joye, comme sçauroit faire l'homme la cachette là où il auroit serré et caché son or et son argent.

LXXXV. Les crocodiles font bien à peu près toutes autres choses semblables, mais à quelles marques

(1) A cette époque elles sont grandes comme un écu, elles percent le sable et s'en vont seules à la mer.

ils peuvent retrouver le lieu, il n'en a point laissé à l'homme moien d'en imaginer ny colliger la cause, tellement que lon veult dire par cela, que c'est plus tost une precognoissance à ceste beste, procedente de divination, que de ratiocination : car sans aller ny plus hault ny plus bas, il pose ses œufs justement à la hauteur que la riviere du Nil doit deborder, et jusques où il doit couvrir la terre, de sorte que le païsan qui premier les rencontre de fortune, sçait et predit à ses compagnons jusques où le fleuve doit monter et sortir hors de son lict l'esté ensuivant, mesurant et compassant justement ce qui doit estre couvert et bagné, à fin que luy sans estre bagné puisse couver ses œufs. Au demourant, quand les petits sont esclos s'il y en a un qui au sortir de la cocque ne happe incontinent en sa gueule ce qui se presentera le premier devant luy, soit une mousche ou une formy, ou un verm de terre, ou une paille, ou une herbe, la mere le deschirant à belles dents le fait mourir sur l'heure : mais ceux qui se monstrent courageux et prompts à la rapine et execution, elle les aime et les caresse cherement, faisant comme les plus sages hommes jugent qu'il faut faire, de colloquer son amour par raison, et non pas par passion.

LXXXVI. Les veaux marins mesmes font bien leurs petits sur la terre, mais peu à peu elles les attirent en la mer, et la leur font gouster, puis tout à coup les en retirent, et font cela souvent les uns après les autres, jusques à ce que par accoustumance ils s'asseurent et commancent à aimer le vivre dedans la mer.

Les grenouilles quand elles commancent à entrer en amour elles s'entreappellent avec un chant de nopces, et une voix amoureuse, que lon appelle proprement ololygon (1), puis quand le masle avec cest appeau a fait venir sa femelle, ils attendent la nuict ensemble, pour ce que dedans l'eau ils ne peuvent pas habiter ny avoir compagnie l'un de l'autre, et sur terre ils craignent le jour, mais quand l'obscurité de la nuict est venue, alors sortans de l'eau seurement ils s'entr'ambrassent : au demourant quand elles sentent la pluye venir, elles chantent d'une voix plus claire, et est cela un des plus certains signes qui sçauroit estre de pluye.

LXXXVII. Mais, ô seigneur Neptune, quelle faute et quel erreur ay-je cuidé commettre, combien eust il esté impertinent et digne de mocquerie, si en m'amusant à parler des veaux marins, et des grenouilles, j'eusse oublié et laissé en arriere le plus sage animal et le plus aimé des dieux, de tous ceux qui frequentent la mer? car quelle musique des rossignols est à comparer à celle des halcyons (2)? quelle fabrique des arondelles, quelle amitié et charité des coulombes, ne quel artifice des abeilles merite d'estre conferé avec celuy des oiseaux de la marine qui se nomment halcyons? de quelle espece d'animaux ont jamais les dieux tant honoré les couches, les naissances, et les enfantemens? car on dit qu'il n'y eut que une

(1) Ὀλολυγόνην.

(2) Voyez Pline, X, 47.

seule isle de Delos qui receust l'enfantement de Latone, laquelle isle estant au paravant vagante, en a depuis esté affermie, là où dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie et applanie sans vagues, sans vents, et sans pluye, ce pendant que l'halcyone fait ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an : au moien dequoy il n'y a point animal que les hommes aiment tant que cest oiseau, par lequel ils ont sept jours et sept nuicts au fin cœur d'hyver qu'ils peuvent sans crainte naviguer seurement, leur estant lors le chemin par la mer plus asseuré que celuy de la terre, et s'il faut dire un peu de chascune des vertus qu'elle a, la femelle aime si fort son mary, qu'elle demeure avec luy, non pour une saison seulement, mais tout au long de l'année, et reçoit la compagnie de son masle, non pour ce qu'elle soit honteusement subjecte à ceste volupté, car elle ne se mesle jamais avec autre masle, ains seulement pour l'amour et affection qu'elle luy porte, ne plus ne moins que feroit une honneste dame mariée à son mary : car quand son masle vient à estre debile pour l'aage, et pesant, de sorte qu'il ne la peut plus suivre, alors elle le soustient et le nourrit en sa vieillesse, ny jamais ne le laisse, ny ne l'abandonne seul en façon que ce soit, ains le chargeant sur ses espaules, le porte par tout, a soing de le servir, demeure avec luy jusques à la mort. Mais pour l'affection qu'elle porte et le soing qu'elle a du salut de ses petits, quand elle se sent pleine incontinent elle se met à bastir et construire son nid, non point gachant

de la bouë pour l'attacher à des parois et à des couvertures, comme font les harondelles, et n'employant pas toutes ou le plus des parties de son corps à la besongne, comme fait l'abeille, laquelle entrant de tout son corps dedans sa goffre, et touchant de ses six pieds tous ensemble à l'œuvre, divise tout le lieu en cellules de six angles chascune, là où l'halcyon pour tous instrumens, pour tous outils et pour toutes sortes d'armes, n'aiant que son bec seulement, sans autre chose quelconque qui le secoure en son travail, il seroit bien malaisé à croire, qui ne l'auroit veu à l'œil, ce qu'elle compose, ou pour mieux dire qu'elle fabrique, comme un maistre charpentier batissant une navire d'une forme, qui seule entre toutes ne se sçauroit renverser ny enfondrer en la mer : car elle va premierement recueillir les espines et arestes d'un poisson qui se nomme aiguille, qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, ne plus ne moins que sur l'estaim on jette la trame, y adjoustant des courbes et arrondissemens l'une dedans l'autre, tellement qu'elle en forme à la fin un sejour rond, qui pour la haulteur ressemble proprement à un verveu de pescheur, puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer la battant tout doucement luy enseigne à radoubber ce qui n'est pas bien lié, et à le mieux fortifier ès endroicts où elle voit que sa structure se dément et se lasche pour les coups de mer : et au contraire ce qui est bien joint, le battement de la mer le vous estraint et le

vous serre de sorte qu'à peine le sçauroit on rompre, dissouldre, ny endommager à coup de fer ny de pierre : et ce qui plus encore fait à admirer, c'est la proportion et la figure de la concavité du dedans du vaisseau : car elle est composée et proportionnée, de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose que l'oiseau qui l'a bastie : car à tout autre chose elle est impenetrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement : je croy qu'il n'y a personne de vous qui n'ait veu plusieurs fois ce nid là, mais quant à moy qui l'ay veu, manié et tenu plusieurs fois, il me vient en fantasie de dire et de chanter,

Au temple sainct du dieu Phœbus en Dele (1),
J'ai autrefois veu une chose telle (2):

J'entends l'autel qui est composé de cornes, renommé et celebré entre les sept miracles du monde, pour ce que sans aucune colle ny autre sorte de ligature, il est tout basty et construit de cornes du costé droict seulement.

LXXXVIII. (3) Si prie à ce dieu qu'il me soit propice, et me vueille pardonner, si estant et musicien et insulaire, je me mocque doulcement de la sirene de mer que lon celebre tant, et ensemble de ces belles interrogatoires que me font ceux icy en se gaudissant, Pourquoy c'est qu'Apollo ne s'appelle

(1) A Délos. (2) Odys. VI, 162.
(3) Voyez les Observations. *C.*

point tueur de congres, ne Diane tirant aux surmulets, sachant que Venus fait emmy la mer ses sacrifices à couvert, et qu'elle n'a point à plaisir que lon tue rien. Et puis vous sçavez qu'en la ville de Leptis les presbtres de Neptune ne mangent chose aucune venant de la mer, et qu'en la ville d'Eleusine ceux qui sont receuz et admis en la religion des mysteres, honorent le surmulet, et que mesme en la ville d'Argos la religieuse de Diane s'abstient par honneur d'en manger, pour autant que les surmulets tuent et exterminent le plus qu'ils peuvent le liévre marin, qui est venim mortel à l'homme, à raison de quoy ils sont là honorez et conservez comme estans amis et salutaires à l'homme, et neantmoins encore y a il en plusieurs villes de la Grece des temples et des autels dediez à Diane, surnommée Dictynna, comme qui diroit aimant les rets, et à Apollo Delphinien, et est certain que le lieu, qu'il a particulierement choisy sur tous autres pour sa demeure, les descendans des Cretes vindrent habiter, conduits par un daulphin, non que luy se fust transformé en un daulphin, comme disent ceux qui escrivent les fables, mais il y envoya un daulphin pour guider leur navigation, et les addresser en la baye de Cyrrha.

LXXXIX. Aussi escrit on que ceux qui furent envoyez par le roy Ptolomæus surnommé Soter, en la ville de Sinope, pour en apporter le dieu Serapis (1) et leur capitaine Dionysius, coururent fortune, et

(1) Voyez le Traité d'Isis et d'Osiris, t. XVII, p. 261.

furent emportez par un vent violent oultre leur gré, par de là le promontoire de Malea, aians le Peloponese à la main droitte : et comme ils alloient ainsi errans par la mer, sans sçavoir où ils estoient, pensans estre perdus, il leur apparut devant la prouë de leur vaisseau un daulphin qui sembloit les appeller, les guidant aux endroits de la coste où il y avoit bon et seur abry pour les vaisseaux, jusques à ce que les conduisant, et accompagnant ainsi de lieu en lieu leur navire, il les rendit finablement en la ville de Cyrrha, là où après avoir fait sacrifice pour leur salut, ils entendirent que de deux statues qu'il y avoit là, il leur falloit emporter celle de Pluto, et prendre le moule seulement de celle de Proserpine, et la laisser là. Si est vraysemblable que dieu porte affection à ceste beste, d'autant qu'elle aime la musique, à raison dequoy le poëte Pindare se comparant à elle, dit qu'il est provocqué par la saillie du daulphin,

Comme le daulphin s'achemine
Courant la part de la marine,
Dont il oyt le son retentir
Des aubois aimable à sentir,
Quand la haulte mer applanie
Sans vagues est plaine et unie.

Ou plustost est il à croire que dieu luy veut bien, d'autant qu'il aime l'homme : car c'est le seul animal qui aime l'homme seulement pour ce qu'il est homme, là où entre les animaux terrestres les uns n'en aiment pas un, et les plus privez caressent seulement

ceux qui les nourrissent et qui leur sont familiers, comme le chien, le cheval et l'elephant : mais les harondelles estans receuës en noz maisons, et y aiant tout ce dont elles ont besoing, comme l'umbre, et la retraitte necessaire pour leur seureté, fuyent neantmoins et redoubtent l'homme, ne plus ne moins que si c'estoit une beste sauvage, là où le daulphin seul entre tous les animaux du monde est celuy qui porte telle amitié à l'homme, tant cherchée et desirée de tous les plus grands philosophes, par instinct de son naturel, sans en tirer aucun profit : car n'aiant besoing quelconque de l'homme en rien qui soit, il est neantmoins amy et bienveuillant à tous, et en a secouru plusieurs au besoing, comme peult faire foy l'histoire d'Arion, si celebrée qu'il n'y a celuy qui ne la sasche : et toy mesme, mon bel amy, nous en as fait souvenir d'un autre exemple d'Hesiode, mais tu n'as pas achevé le propos : car si tu voulois qu'on creust ton conte du chien d'Hesiode, il falloit que tu ne laissasses pas aussi derriere les daulphins : c'estoit certainement un indice fort maigre et fort doubteux du chien, qu'il abbayast et qu'il courust sus aux meurtriers qui avoient tué son maistre.

XC. (1) Alentour de la ville de Nemæe, les daulphins aians trouvé le corps d'un homme mort flottant çà et là dessus la mer, le chargerent dessus leur dos, et le baillans les uns aux autres à mesure qu'ils es-

(1) Lisez : « Mais les dauphins ayant trouvé vers Némée son « corps flottant sur la mer, le chargèrent sur leur dos, etc. » *C.*

toient las, de grande affection ils feirent tant qu'ils l'apporterent jusques au port de Rium, et là feirent veoir que lon l'avoit tué. Myrtilus le Lesbien escrit que Enalus Æolien estant amoureux de la fille de Phineus, laquelle suivant l'oracle de la deesse Amphitrite avoit esté par les filles de Pentheus (1) precipitée dedans la mer, se jetta luy mesme aussi après, et qu'il y eut un daulphin qui le receut, et le sauva jusques à l'isle de Lesbos. Au demourant l'affection et bienveuillance qu'un daulphin porta à un jeune garçon de la ville de Jase fut si vehemente et si grande, que lon estima qu'il en fust amoureux : car il se jouoit et nageoit tous les jours avec luy, et se laissoit toucher et manier à luy, et quand le garçon vouloit monter dessus il ne s'en fuyoit point, ains estoit bien aise de le porter, tournant là où il vouloit en la presence de tous les Jasiens, qui accouroient bien souvent tous sur le port, pour veoir ce miracle : mais un jour qu'il survint à l'improuveu un grand orage de pluye vehemente meslée avec de la gresle, le garçon tombant se

(1) Xylander traduit : *de Penthidibus saxis*. L'anglois porte : from the Penthidian rocks. Amyot a : par les filles de Penthée. Mais Méziriac a découvert le vrai sens de cet endroit, et la source de la faute de ces différentes traductions : il prouve très clairement qu'on doit lire *ὑπὸ τῶν Πενθιλίδων*, au lieu de *ὑπὸ τῶν Πενθίδων*, et traduire, par les descendants de Penthilus. « En effet, continue ce savant critique, cette fille de Phineus ne fut jetée dans « la mer que par les conducteurs de la colonie Æolique (les « descendants de Penthilus), comme on peut le voir par l'autre « passage de Plutarque au Banquet des sept Sages, et par Athénée II. »

noya, et le daulphin le prenant sur son dos le jetta tout mort, et luy quant et quant sur le rivage, et ne se partit jamais d'auprès du corps, tant que luy mesme y mourut, jugeant estre raisonnable qu'il participast à la mort, dont il sembloit avoir esté cause : et pour memoire de cest accident les Jasiens en portent encore aujourd'huy l'histoire gravée en leur monnoye, un garçon chevauchant un daulphin.

XCI. Ce qui rend desormais croyable ce que lon conte touchant Cœranus, il estoit à ce que lon dit natif de l'isle de Paros, et se trouvant à (1) Constantinople, regardant pescher, il veit à un traict de seinne qu'il y avoit beaucoup de daulphins pris que lon vouloit tous assommer, il les achepta, puis les laissa tous aller : peu de temps après, il advint qu'il retourna sur mer dedans une fuste à cinquante rames, où il y avoit des brigants, laquelle par fortune se rompit dedans le canal, qui est entre l'isle de Naxos et celle de Paros, de sorte que tous les autres hommes se perdirent et se noyerent, excepté luy, que un daulphin recueillit et l'enleva sur son dos, l'emportant jusques au devant d'une caverne de l'isle de Zacynthos, que lon monstre encores aujourd'huy, et l'appelle lon de son nom Cœranion : aussi dit on que c'est de luy que Archilochus escrit,

Neptune en un cruel orage
Sauva Cœranus de naufrage,
Seul entre cinquante autres hommes.

(1) Byzance. *C.*

Depuis estant ledit Cœranus venu à mourir, ses parens bruslerent son corps auprès de la mer, là où se presenterent plusieurs daulphins le long de la coste, comme monstrans qu'ils estoient là venus pour honorer ses funerailles, car ils y demourerent tant que tout fut parachevé. Qui plus est Stesichorus escrit que l'escu d'Ulysses avoit pour image et enseigne un daulphin, et la cause pourquoy, les Zacynthiens la declarent en ceste sorte, ainsi que tesmoigne un historien nommé Critheus. Telemachus estant encore bien jeune tomba en un endroit de la mer, où l'eau estoit fort profonde, et fut sauvé par le moien de quelques daulphins qui le receurent en tombant, et le porterent hors de l'eau : parquoy le pere depuis pour en rendre graces et honorer cest animal, feit graver l'image d'un daulphin dedans le chaton de l'anneau dont il seelloit, et le porta pour ornement à son escu. Mais pour autant que je vous avois protesté au commancement que je ne vous allegueroís aucune fable, et neantmoins je ne sçay comment sur le propos de ces daulphins je suis allé donner jusques à Ulysses et à Cœranus, un peu trop loing de verisimilitude, je me condamne moy mesme à l'amende (1), qui sera qu'en cest endroit je mettray fin à mon discours : et pourtant messieurs les juges pouvez vous desormais quand bon vous semblera donner vostre sentence.

(1) Voyez les Observations.

XCII. SOCLARUS. Quant à nous il y a jà bonne piece qu'il nous semble ce que dit Sophocles,

> Vos argumens qui se battoient n'agueres,
> Sont ores joincts ensemble comme freres.

Car si vous mettez l'un avec l'autre les argumens, preuves et raisons que vous avez deduittes d'une part et d'autre, vous combattrez ensemble très bien alencontre de ceux qui veulent priver les animaux de l'usage de discours et de raison.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

LEQUEL EST LE PLUS UTILE, LE FEU OU L'EAU.

Manière de traiter cette question. II. L'eau est d'une utilité plus générale. III. Plus ancienne. IV. Plus universelle. V. Plus remarquable dans les productions de la terre. VI. L'eau est moins nuisible. VII. Est un bien plus complet et plus indépendant. VIII. Elle est moins à redouter dans son voisinage. IX. D'un usage moins circonscrit. X. Nous lui devons tout l'avantage que nous retirons des mers. XI. Le feu seul anime la nature entière. XII. Sans sa chaleur, point de productions. XIII. L'eau même perdroit ses plus beaux avantages. XIV. Le corps de l'être vivant, ses plus nobles parties. XV. Souvent l'eau ne seroit d'aucune utilité. XVI. On ne peut exister sans feu. XVII. Il se suffit seul à lui-même. XVIII. Il est l'ame et l'agent de tous les arts. XIX. Il est utile à tous les sens.

LEQUEL EST LE PLUS UTILE,

LE FEU OU L'EAU (1).

L'eau est le meilleur element,
Et l'or, comme le feu flammant,
Reluit sur toute autre chevance,

ce dit le poëte Pindare : par où il appert manifestement qu'il donne le second lieu au feu. Et semble qu'Hesiode s'accorde aussi à cela quand il dit,

Le chaos a premier que tout esté:

car il est certain que la plus part des anciens a appellé l'eau Chaos, à cause qu'elle s'espand facilement : mais s'il n'estoit question que de tesmoings, la preuve seroit presque egalle d'un costé et d'autre, pource qu'il y en a assez qui estiment que le feu soit le principe de toutes choses, et comme la semence qui de soy produit toutes creatures, et les reçoit aussi toutes en soy par la generale inflammation : mais laissons là les tesmoignages des hommes, et considerons les raisons d'une part et d'autre, pour veoir en quelle part elles nous tireront davantage.

II. N'est il doncq pas raisonnable de juger plus utile ce dequoy nous avons tousjours et continuellement affaire, et en plus grande quantité, comme

(1) Ce Traité ne mériteroit que le nom de plaidoyer de rhéteur, où on s'attache moins à la précision et à l'exactitude, et où on se livre plus volontiers à son imagination.

d'un outil et instrument necessaire, et comme un amy de tout temps et de toutes heures, comme lon dit, qui tousjours se presente à nous faire service? Or est il que le feu ne nous est pas tousjours utile, ains au contraire quelquefois il nous fasche, et nous nous en eloignons, là où l'eau nous sert en hyver et en esté, quand nous sommes malades et quand nous sommes sains, de nuict et de jour, et n'y a jamais temps ny saison que l'homme n'en ait affaire : c'est pourquoy nous appellons les trespassez Alibantas, comme privez de toute liqueur et humeur, et par consequent aussi privez de la vie : davantage l'homme a esté longuement sans feu, mais sans eau jamais.

III. Or est il que ce qui a esté dès le commancement, et dès la premiere creation des hommes, est plus utile que ce qui a depuis esté inventé : car il est tout manifeste que nature nous l'a donné comme necessaire, et l'autre la fortune ou l'industrie l'a trouvé comme accessoire. Or ne sçauroit on dire en quel temps les hommes n'avoient point d'eau, et ne lit on point que pas un des dieux ou demidieux en ait esté l'inventeur : car elle a esté en mesme instant qu'eux, voire elle leur a donné l'estre, là où l'usage du feu a esté trouvé hyer ou devant hyer, en maniere de dire, par Prometheus, ainsi

Sans feu pouvoit, non sans eau, la vie estre.

Et que ce ne soit point une fiction poëtique controuvée à plaisir, la vie presente en fait pleine foy, car il

y a encore aujourd'huy par le monde des nations qui s'entretiennent sans feu, sans maison, sans foyer, vivans à l'air à descouvert : et Diogenes le Cynicque n'usoit point de feu, tellement qu'aiant avallé un poulpe tout crud, Voilà, dit-il, ô hommes, comment je me hazarde pour vous : mais sans eau jamais homme n'estima qu'il fust ny honneste ny possible de vivre.

IV. Et quel besoing est il que je m'arreste à rechercher ainsi par le menu la nature de l'homme? Car y aiant plusieurs, et pour mieux dire, presque innumerables especes d'animaux, il n'y a que celle des hommes presque qui ait cognoissance de l'usage du feu, toutes les autres ont leurs vies et leurs nourritures sans feu. Ceux qui broutent, qui paissent, qui volent, qui se trainnent par terre, leur vivre est de manger des herbes, des racines, des fruicts, de la chair, le tout sans feu : mais sans eau, il n'y a beste, ny terrestre, ny aquatique, ny de l'air qui puisse vivre. Il est bien vray qu'Aristote escrit qu'il y a quelques bestes de celles qui devorent la chair, lesquelles ne boivent point, mais comment que ce soit, si se nourrissent elles de quelque humidité. Cela doncques est plus utile sans lequel nulle sorte de vie ne peut consister ny durer.

V. Passons plus outre, des animaux qui usent, aux choses dont ils usent pour sustenter leurs vies, comme sont les plantes et les fruicts. Entre iceux il y en a qui n'ont du tout point de chaleur, les autres si peu que lon ne le peut appercevoir : au contraire

l'humidité est celle qui fait germer toutes semences, qui les fait croistre, et à la fin porter fruict : car qu'est il besoin que j'allegue à ce propos le vin et l'huile, ny autres liqueurs que nous cueillons et vendangeons, ou bien que nous tirons des pis des bestes, et que nous chastrons ès goffres des abeilles, veu que le froment mesme, qui semble estre de nourriture seiche, se procrée par transmutation, putrefaction, et diffusion de l'humidité ?

VI. Et puis cela est le plus utile, qui ne porte jamais dommage : or est il que le feu gaignant et s'estendant est le plus mortel et le plus pernicieux du monde, là où la nature de l'eau de soy ne fait jamais mal.

VII. Et puis de deux choses celle est la plus profitable qui est plus simple, et qui sans aucun preparatif et appareil peut exhiber le proffit qu'elle apporte : et le feu a besoing de secours et de matiere, c'est pourquoy les riches en participent plus que les pauvres, les roys que les privez : là où l'eau a encore cela d'humanité qu'elle se donne egallement à toutes sortes de gens, elle n'a point besoing d'outils ne d'instrumens : c'est un bien complet et parfait en soy mesme, sans emprunter rien au dehors de soy.

VIII. Davantage, ce qui estant multiplié perd son proffit et sa commodité, est par consequent moins utile : et le feu est tel, ne plus ne moins qu'une beste ravissante qui devore tout, et consomme tout ce qui approche de luy, de maniere que c'est plustost par

industrie et artifice de celuy qui en sçait user avec moderation, que de sa nature, s'il fait aucun bien, là où l'eau n'est jamais effroyable.

IX. Et puis ce qui peult profiter seul, et en compagnie d'autre, est plus utile : or est il que le feu ne reçoit point en sa compagnie l'eau, ny ne profite point par la participation d'icelle: là où l'eau est profitable avec le feu, comme lon voit que les fontaines d'eau chaude sont medicinales, et en sent on visiblement la guarison que lon en reçoit. Lon ne sauroit trouver du feu humide, là où l'eau autant chaude comme froide, est tousjours profitable à l'homme.

X. Il y a plus, que l'eau estant l'un des quatre elemens elle en a produit un cinquieme, par maniere de dire qui est la mer, non moins utile presque que pas un des autres, tant pour plusieurs autres causes, que principalement pour le commerce : car estant paravant la vie de l'homme sauvage, et sans communication des uns aux autres, cest element là l'a conjointe et rendue parfaitte, apportant communication et amitié des uns aux autres par mutuels secours et reciproques donations des uns aux autres. Heraclitus dit en un passage, Si le soleil n'estoit, la nuict ne seroit point (1) : aussi pourroit on bien dire, si la mer n'estoit point, l'homme seroit le plus sauvage animal, le plus necessiteux, et le moins respecté du

(1) Méziriac reprend ici Amyot, et avec raison. Plutarque rapporte ainsi cette sentence d'Héraclite : *Si le soleil n'étoit point, certes il seroit nuit.*

monde : là où maintenant elle a apporté des Indes la vigne jusques en la Grece, et de la Grece jusques ès provinces plus loingtaines, et de la Phœnicie l'usage des lettres pour la conservation de la memoire des choses : elle a conduit par deçà le vin et les fruicts, et a empesché que la plus grande partie du monde ne demourast ensepvelie en ignorance. Comment doncques ne sera l'eau plus utile quand elle nous fournit un element davantage ?

XI. Mais au contraire à l'adventure pourroit on de là commancer à insister alencontre, en disant que Dieu, comme un ouvrier, aiant eu les quatre elemens pour la fabrique de ce monde, lesdits elemens repugnans les uns aux autres, la terre et l'eau ont esté mis dessoubs, comme la matiere qui se laisse former et mouler, et qui reçoit ordonnance, disposition et force de produire et d'engendrer telle, comme elle leur est departie par les autres deux, l'air et le feu, qui sont ceux qui façonnent, forment et moulent, et qui excitent les deux premiers à generation, lesquels autrement jusques à là demouroient morts sans aucun mouvement, mais de ces deux là derechef le prince et le maistre c'est le feu.

XII. Ce que lon pourra manifestement cognoistre par ceste induction, car la terre, si elle n'est eschauffée d'une essence chaleureuse, demeure sans produire ne porter aucun fruict, mais quand le feu s'espand et coule dessus, il la rend grosse et preste à engendrer : car autre cause ne sçauroit on rendre pourquoy les rochers et montagnes arides sont ste-

riles, sinon d'autant qu'ils n'ont du tout point ou bien peu de participation de la nature du feu.

XIII. En somme tant s'en faut que l'eau soit de soy suffisante pour se conserver soy mesme, ou pour engendrer d'autres creatures, qu'elle est cause de sa ruine et corruption sans l'aide du feu : car la chaleur est celle qui tient en estre et conserve en sa propre substance l'eau, comme toutes autres choses, et là où elle est absente, et qu'elle defaut, elle se pourrit et se corrompt, de façon que la ruine et destruction de l'eau, c'est default de chaleur, comme on peut veoir par les eaux de marets, et toutes sortes d'eaux croupissantes et qui sont retenues en des creux et concavitez sans yssues, car elles deviennent mauvaises, et à la fin se pourrissent et empuantissent, pour autant qu'elles n'ont point de mouvement, lequel aiant ceste proprieté d'exciter ce qu'il y a de chaleur en chascune chose, conserve plus les eaux qui sont courantes et qui coulent fort, d'autant que ce remuement conserve ce qu'elles ont en elles de chaleur : c'est pourquoy nous appellons le vivre ζῆν, pour ce que ζεῖν signifie bouillir. Comment doncques pourra lon dire, que de deux, celuy qui donne l'estre à l'autre, ainsi que fait le feu à l'eau, ne soit plus utile ?

XIV. Et puis ce qui pour estre de tout point dehors, est cause que l'animal perit, est le plus utile, car il est tout manifeste que cela, sans lequel on ne peut estre, a donné cause de l'estre, et voit on qu'ès corps mesmes des animaux, les parties qui ont moins

de la nature du feu sont les plus insensibles, comme sont les os et les cheveux, et les parties qui sont plus esloignées du cœur, et presque la difference qu'il y a entre eux des grands aux petits procede de la presence du feu : car ce n'est pas l'humidité qui produit les plantes, et les fruicts, mais bien la chaude humidité : aussi sont les eaux froides ou du tout steriles, ou bien peu fecondes et fertiles : et toutefois si l'eau de sa nature propre estoit fructeuse et fertile, il faudroit doncques qu'elle peust toute seule, et en tout temps, produire des fruicts, mais au contraire elle leur est nuisible pour une autre raison.

XV. Et puis pour nous servir de feu comme feu, nous n'avons point besoing d'eau, ains à l'opposite elle y nuit, car elle l'estaint et le perd : au rebours plusieurs y en a qui ne se sçauroient servir d'eau sans feu, car quand elle est chauffée elle en est plus saine, et en son naturel elle est nuisible. Celuy doncques des deux qui peut profiter de soy mesme sans avoir besoing du secours d'autruy, est le meilleur et le plus profitable.

XVI. Davantage l'eau n'est utile qu'en une seule sorte, qui est par attouchement, quand on s'en lave, ou qu'on la touche, là où le feu sert et profite à tous les cinq sens de nature, car il est propre et au toucher de près, et au veoir de loing, de maniere que outre les autres moiens de profiter on y peut compter la multiplicité : car de dire que l'homme peut aucune fois estre sans feu, il est totalement impossible, mais il y a en cela difference entre les nations, comme en

autres choses : la mer mesme est rendue plus utile par la chaleur, comme estant plus courante et plus agitée, car d'elle mesme elle ne seroit point differente des autres eaux.

XVII. Et ceux qui n'ont point besoing de feu de dehors, ce n'est pas à dire qu'ils n'en aient du tout point de besoing, mais pour ce qu'ils ont abondance et foison de chaleur naturelle en eux, de sorte qu'en ce poinct là mesme l'utilité du feu doit estre estimée plus grande par raison vray semblable : car l'eau n'est jamais telle, qu'elle n'ait aucunement besoing de secours de dehors, et le feu pour son excellence est content de soy mesme, sans avoir besoing d'autruy. Tout ainsi doncques qu'un capitaine seroit meilleur et plus excellent qui sçauroit tellement ordonner sa ville, qu'elle n'auroit point affaire d'alliez de dehors : aussi faut estimer qu'entre les elemens celuy là soit le plus digne, qui se peut plus souvent maintenir sans le secours et l'aide d'autruy. Autant en faut il dire des animaux qui ont moins de besoing, combien que au contraire on pourroit à l'adventure dire, que cela soit plus utile, duquel nous usons seuls, mesmement que par le discours de la raison nous pouvons choisir ce qui est le meilleur : car qu'est il plus utile ny plus profitable aux hommes que la raison? et toutefois elle n'est point ès bestes brutes. Que s'ensuit il pour cela ? Est-ce à dire qu'elle ait esté moins utilement inventée par la providence de Dieu?

XVIII. Mais puis que nous sommes tombez en ce propos qu'est il plus utile à vie humaine que les arts?

or n'y a il art presque que le feu n'ait inventé, ou pour le moins qu'il n'entretiene : c'est pourquoy on fait Vulcain le prince et le maistre d'icelle. Il y a plus, que le temps et l'espace de vie estant donné fort court et fort bref à l'homme, encore le dormir, comme dit Ariston, ne plus ne moins qu'un gabeleur, luy en oste la moitié : il est vrai que l'homme pourroit veiller sans dormir toute la nuict, mais je puis bien dire, que le veiller ne luy serviroit de rien, si n'estoit que le feu luy apportast les commoditez du jour, et luy ostast la difference qu'il y a entre les tenebres de la nuict, et la lumiere du jour. Si doncques il n'y a rien qui soit plus profitable aux hommes que le vivre, comment ne jugera lon le feu la plus utile chose qui soit au monde, puis qu'il augmente et multiplie la vie?

XIX. Davantage, ce dequoy les cinq sens de nature participent le plus, est le plus utile : or est il tout evident qu'il n'y a nul des sens naturels qui se serve de la nature de l'eau à part, sans l'air ou sans le feu meslé parmy, là où tout sentiment participe du feu, comme d'une vertu vivifiante, mesmement la veuë, qui est le plus soudain et le plus aigu de tous les sens corporels, et comme un feu allumé qui nous confirme la foy et asseurance qu'il y a des dieux, et comme dit Platon, par le moien de la veuë nous pouvons conformer nostre ame au mouvement des corps qui sont au ciel.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DU PREMIER FROID.

Le froid, suivant quelques uns, est privation de chaleur. II. Réfutation de ce principe déduite de la nature de la privation. IV. Le froid peut se combiner avec une substance étrangère. V. Ses effets sur les sens sont réels et distincts comme ceux de la chaleur. VI. Il prend toutes les formes différentes d'une vraie substance. VII. Doit être dans la nature comme le chaud. VIII. De sa première cause. IX. Opinion de divers philosophes. X. Exposé des raisons de ceux qui pensent que c'est l'air. XII. Exposé des raisons en faveur de ceux qui pensent que c'est l'eau. XVIII. La terre est le premier froid. XXIV. Conclusion de ce Traité.

DU PREMIER FROID (1).

Il faut qu'il y ait, ô Phavorinus, une premiere puissance et substance du froid, comme du chaud est le feu, par presence et participation de laquelle chascune des autres choses soit froide : ou plustost il faut dire, que le froid est privation de chaleur, comme lon dit que les tenebres sont privation de lumiere, et station de mouvement, attendu mesmement qu'il semble que le froid soit stationnaire, et le chaud motif, et le refroidissement des choses chaudes ne se fait point par entrée d'aucune puissance froide, ains par departement de chaleur : car aussi tost comme elle est toute departie, ce qui demeure est tout refroidy : car la vapeur que les eaux bouillantes rendent, sort quant et la chaleur qui s'en va, et pourtant la refrigeration diminue la quantité , par ce

(1) De la cause du froid. Plutarque recherche en ce Traité qu'est-ce que le froid, quelles en sont les parties élémentaires, et s'il forme une substance distincte et à part, ou s'il n'est qu'une privation de chaleur, enfin si ce mot *froid* n'est qu'un terme négatif. On convient assez généralement aujourd'hui que le froid n'est qu'une moindre chaleur. Mais cela n'est pas plus démontré que du temps de notre auteur : l'histoire des sciences n'offre pas de grands progrès sur ce point, pas plus que sur bien d'autres. Ainsi on voit encore des gens soutenir avec M. Mariotte que le froid n'est qu'une privation ou diminution de chaleur, tandis qu'on en voit d'autres prétendre avec Gassendi et les philosophes corpusculaires qu'il y a des parties frigorifiques dont la présence occasione le froid.

qu'elle chasse ce qu'il y a de chaud, sans qu'il y rentre rien d'autre.

II. Ou bien ceste opinion pourroit estre suspecte, premierement, d'autant qu'elle subvertit et oste plusieurs puissances; comme si elles n'estoient pas qualitez ou habitudes realement subsistentes, ains seulement privations de qualitez et d'habitudes, comme le pesant du leger, le dur du mol, le noir du blanc, l'amer du doux, et ainsi des autres semblables selon que chascune est en puissance contraire à l'autre, non pas comme l'habitude est contraire privation. Et puis, d'autant que toute privation est oisifve et sans action quelconque, comme aveuglement, surdité, silence et mort, par ce que ce sont dechassemens de formes, et especes et aneantissemens de substances, non pas natures ny substances reelles à part, là où nous voions que la froideur depuis qu'elle s'imprime dedans les corps, n'y engendre pas moins d'accidens et d'alterations que fait la chaleur : car plusieurs choses s'y figent et gelent par le froid, plusieurs s'y arrestent et retiennent, et s'y espessissent : et sa stabilité mal-aisée à emouvoir n'est point pourtant oiseuse, ains est grave et ferme, aiant force et vigueur d'arrester et de contenir. Et pourtant privation est une defaillance et departement de puissance contraire, là où plusieurs choses se refroidissent, encore qu'elles aient beaucoup de chaleur au dedans, et y en a quelques unes que le froid serre et estraint, d'autant plus que plus il les trouve chaudes, comme, pour exemple, le fer que

lon trempe. Et les philosophes Stoïques tiennent que les esprits naturels enclos dedans les corps des petits enfans venans de naistre, par la froideur de l'air environnant s'acerent et affinent, et qu'ainsi changeans de nature ils devienent ame, toutefois cela est subject à dispute : mais veu que lon voit que la froideur est cause efficiente de plusieurs autres effects, il n'est pas raisonnable de penser que ce soit privation.

III. Davantage la privation ne reçoit point de plus ou de moins, comme de deux qui ne voient aucunement, l'un n'est point plus aveugle que l'autre, et de deux qui ne parlent point, plus muet que l'autre, ny de deux qui ne vivent point, plus mort que l'autre : mais entre les choses froides il y en a bien de plus et de moins, et du trop et non trop, et generalement des roidissemens et relaschemens, aussi bien comme entre les chaudes, et pourtant la matiere selon qu'elle seuffre plus ou moins par ses contraires puissances, produit d'elles des substances plus ou moins froides ou chaudes les unes que les autres, car il ne se peut faire mixtion ny composition d'habitude avec privation, et n'y a pas une puissance qui reçoive ny admette sa contraire qui luy apporte privation, ny n'en fait jamais sa compaigne, ains luy cede.

IV. Au contraire le froid demeure bien meslé avec le chaud jusques à quelque degré, comme le noir avec le blanc, le hault avec le bas, le doux avec l'amer, et par ceste association, meslange et accord des couleurs, des sons, des drogues, des saveurs, produisent des compositions, grandement agreables et

plaisantes : car l'opposition, selon habitude et privation, est du tout ennemie sans aucun moien de reconciliation, estant l'essence de l'un la destruction de l'autre : là où celle qui est de deux puissances contraires, prise à propos et en saison, et les arts s'en servent bien souvent, et la nature encore plus, tant en autres productions qu'ès changemens et mutations de l'air : pour le reglement et ordonnance desquelles, Dieu, qui les gouverne, s'appelle Harmonique, non pour accorder le haut avec le bas, ny pour faire que le blanc et le noir conversent amiablement ensemble, mais pource que par sa providence il dispose si bien l'accord et discord de la chaleur et de la froideur au monde, qu'avec moderation et sans excès, ils se battent et se reconcilient ensemble, en ostant à l'un et à l'autre ce qu'il y a de trop, et reduisant les deux en telle temperature et tel estat qu'il appartient.

V. Et puis on sent le froid tout aussi bien que lon fait le chaud, là où lon ne sçauroit ny veoir, ny ouïr, ny toucher, ny par aucun autre sentiment cognoistre la privation : car il faut que ce soit quelque substance pour la pouvoir sentir : et là où il n'apparoit aucune substance, là on entend qu'il y a privation, qui est negation de substance, comme aveuglement est negation de veuë, silence de voix, vuyde solitude de corps. Car on n'apperçoit pas le vuyde par le sens de l'attouchement, mais là où il n'y a point d'attouchement de corps, là entend on qu'il y a vuyde : aussi n'oyons nous pas le silence, mais quand nous

n'oyons rien, nous entendons que c'est silence. Autant en faut-il dire, des aveugles, des nuds et des desarmez, on n'en a nul sentiment, ains, negation du sentiment : aussi faudroit il doncques que lon ne sentist point le froid, ains seulement que là où defaudroit le chaud on entendist le froid, si ce n'estoit que privation du chaud. Mais s'il est ainsi que comme le chaud se sent par le hale du cuir, et la dilatation de la chair, aussi le froid se sent par le resserrement et condensation d'icelle, il appert manifestement qu'il y en a un propre et particulier principe et source, comme de la chaleur.

VI. Davantage la privation en chascune espece est une et simple, mais les substances ont plusieurs differences et plusieurs puissances. Car le silence n'est que d'une sorte, là où la voix est diverse, tantost faschant, tantost resjouissant. Le sentiment, les couleurs et les figures semblablement ont pareilles differences, qui disposent et affectionnent tantost d'une sorte et tantost d'une autre, le subject qui s'en approche : mais ce qui est non palpable, non coloré, et generalement non qualifié d'aucune qualité, n'a point de diversité, ains est tout semblable. Or maintenant doncques le froid resemble il à ces privatifs là, de sorte qu'il ne face aucune diversité en ses accidents? ou si tout au contraire, il vient quelquefois au corps de grandes et utiles voluptez du froid, et au rebours aussi quelquefois de grands dommages, de grands maux et de fascheuses pesanteurs, ausquelles qualitez du froid le

chaud ne cede pas ny ne s'enfuit pas tousjours, ains bien souvent estant retenu et arresté dedans le corps il resiste et combat alencontre, et ce combat des deux contraires s'appelle horreur, et tremeur, ou tremblement. Mais quand la chaleur est du tout vaincue, alors il succede l'estre gelé ou transy, et la victoire du chaud apporte au corps une tiedeur et une dilatation avec plaisir, ce que proprement Homere appelle ἰαίνεσθαι. Mais cela est evident à tout le monde, et par iceux accidens autant ou plus que par nuls autres argumens, il se monstre et preuve que le froid est opposé au chaud, comme substance à substance, ou comme passion à passion, non pas comme privation à habitude, ou negation à affirmation, et que ce n'est point la corruption et destruction du chaud, ains une nature et puissance corrompante, autrement il faudroit oster l'hyver du nombre des saisons de l'année, et la bise du nombre des vents, comme estans seulement privation des saisons chaudes, et des vents du midy, et dirons qu'ils n'ont point de propre et peculiere source et principe.

VII. Et toutefois y aiant en tout l'univers quatre premiers corps, lesquels à cause de leur pluralité et de la simplicité de leurs puissances, aucuns appellent elemens, et les supposent estre principes de tous les autres corps, le feu, l'eau, l'air, et la terre, il est force qu'il y ait aussi quatre premieres et simples qualitez. Et qui sont elles, sinon la chaleur, la froideur, la siccité, et l'humidité, moiennant lesquelles les elemens souffrent et font toutes choses?

Et comme ès elemens de la grammaire il y a les breves et les longues, et en la musique les notes basses et hautes, dont les unes ne sont pas privation des autres : aussi faut il estimer que ès corps naturels les elemens sont les contrarietez de l'humide contre le sec, et du froid contre le chaud, si nous voulons adjouster foy et à la raison, et à ce que les sens naturels nous monstrent clairement : ou bien ainsi que l'ancien Anaximenes estimoit, ne pensons pas qu'il y ait rien ny chaud ny froid absoluëment en substance, ains croyons que ce sont passions communes de la matiere, qui surviennent après les mutations. Car il dit que ce qui se serre, espessit et estraint en la matiere, c'est ce qui est froid : et ce qui se rarefie et se lasche, car il use de ce propre terme χαλαρὸν, il dit que c'est le chaud. Voylà pourquoy ce n'est pas sans propos que lon dit que l'homme de sa bouche souffle et froid et chaud, car l'haleine s'enfroidit quand elle est pressée et serrée des levres, mais quand elle sort de la bouche arriere ouverte, alors elle est chaude, à cause de la rarité et laxité. Toutefois Aristote tient que c'estoit ignorance à luy de dire cela, par ce que quand nous soufflons la bouche toute ouverte, nous soufflons l'air chaud qui est dedans nous mesmes, c'est à dire dedans nostre corps : mais quand nous soufflons les levres serrées, nous ne poulsons pas l'air qui sort de nous, ains celuy qui est devant nostre bouche, lequel est froid, et est le premier que lon sent.

VIII. Mais s'il est necessaire pour tant de raisons,

de laisser une substance du froid et du chaud, ramenons nostre discours à la continuation de nostre premier propos, cherchants quelle est la substance, la nature et la source de la froideur. Ceulx donc qui disent que le geler de froid, trembler, herisser et dresser le poil, et autres choses semblables à telles passions s'engendrent des formes triangulaires à costez inegaux qui sont dedans noz corps, encore qu'ils faillent ès particularitez, si est-ce qu'ils prennent leur commancement de là où il le fault tirer, pource qu'il fault que le fondement et l'origine de ceste inquisition parte comme de la deesse Vesta, ainsi que lon dit en commun proverbe, de la nature de l'univers. Et c'est en quoy il semble que differe le plus le philosophe du medecin, du laboureur, et du joueur de flustes, et autres semblables particuliers ouvriers, ausquels il suffit de sçavoir et entendre les dernieres causes. Car prouveu que le medecin cognoisse et comprenne la plus voisine et plus prochaine cause de la maladie de son patient, comme de fiebvre, que ce soit obstruction ou incidence du sang tombant des venes ès arteres (1): et le laboureur, de la bruine des bleds le soleil ardent après une pluye : et le joueur de flustes de la bassesse de ton, soit de baisser les flustes et les approcher les unes des autres, il suffit à chasque ouvrier pour son propre ouvrage et mestier : mais au philosophe naturel cherchant la verité des choses seule-

(1) C'est une faute d'Amyot. Plutarque dit en très peu de mots : comme, que la cause de la fievre, est la présence de quelque humeur étrangere : πυρετοῦ μὲν ἔνστασις, ἢ παρέμπτωσις.

ment pour la comprendre, la cognoissance des dernieres causes n'est pas la fin, ains plus tost le commancement, pour aller jusques aux premieres et plus haultes causes. Et pourtant ont bien fait Platon et Democritus, lesquels recherchans les causes de la chaleur et de la pesanteur, n'ont pas arresté le cours de leur inquisition au feu ny à la terre, ains referans les choses sensibles aux intelligibles, ont procedé jusques aux moindres parcelles, comme aux premieres semences.

IX. Toutefois il vault mieux manier premierement ces choses sensibles, esquelles Empedocles et Straton, et les stoïques mettent les principes des puissances : les stoïques attribuants la premiere froideur à l'air, et Empedocles et Straton à l'eau, et un autre à l'adventure supposeroit que ce seroit plus tost la terre : mais examinons premierement les sentences de ces autres là.

X. Puis qu'il est donc ainsi que le feu est ensemble chaud et luysant, il est force que la nature qui luy est contraire, soit froide et obscure, car l'obscur est contraire au clair, tout autant que le froid au chaud : et ainsi comme l'obscur et tenebreux confond et empesche la veuë, aussi le froid confond et empesche le sens de l'attouchement, là où la chaleur espand et resjouit le sens de celuy qui touche, ainsi comme la clarté de celuy qui voit : parquoy il fault dire que ce qui est premierement obscur et tenebreux, est aussi premierement froid en nature. Or que l'air soit le premier tenebreux, les poëtes mesmes ne l'ont pas ignoré, car ils appellent l'air tenebres,

L'air si espais sur les naves estoit (1),
Que le regard de la lune il ostoit
Luysante au ciel.

Et en un autre passage,

Il dissipa tout incontinent l'air (2),
Et le brouillas feit aussi en aller :
Lors le soleil commança à reluire,
Et la battaille en veuë se reduire.

Oultre cela on appelle κνέφας, l'air qui n'est point enluminé de clarté, comme qui diroit κενὸν φάους, c'est à dire vuyde de lumiere, et νέφος, c'est à dire nuée, un air espaissy, ainsi appellé par negation de lumiere. Il s'appelle aussi ἀχλὺς et ὁμίχλη, qui signifie brouillas, et tout ce qui empesche la veuë de voir atravers sont toutes differences d'air, et pour autant qu'il ne se peult voir, ne qu'il n'a aucune couleur, il en est surnommé Ades et Acheron. Ainsi donc comme l'air demeure tenebreux quand la lumiere en est ostée, aussi quand le chaud s'en est allé, ce qui demeure est air froid, et non autre chose, c'est pourquoy il est appellé Tartarus à cause de la froideur, ce que le poëte mesme Hesiode nous enseigne, quand il appelle Tartarus aëré, et le trembler et estre secoué de froid s'appelle ταρταρίζειν. Voilà les raisons que lon pourroit alleguer à ce propos là.

XI. Mais pource que la corruption est mutation de

(1) Homère, Odyssée, l. IX, v. 144. *C.*
(2) Le même, Iliade, l. XVII, v. 649. *C.*

chascune chose en son contraire, considerons si cela est vray que lon dit communement, la mort du feu est generation de l'air : car le feu se meurt aussi bien comme l'animal, ou estainct à force, ou bien languissant de soymesme, mais l'extinction du feu monstre bien plus manifestement qu'il se muë en air, car la fumée est une espece d'air selon Pindare,

Vapeur en l'air vain consumée,
Regibbant contre la fumée :

mais toutefois encore le peult on voir quand la flamme s'esvanouit et meurt à faulte d'entretenement et de nourriture, comme ès lampes que la cyme se va dissipant en un air obscur et tenebreux : encore le peult on suffisamment appercevoir par la vapeur qui s'envole contre mont de noz corps, après que lon s'est bagné ou estuvé et que lon se fait jetter de l'eau froide dessus, que le chaud venant à se corrompre se tourne en air (1), comme estant par nature opposé et contraire au feu : à quoy il s'ensuit par consequent, que l'air est premierement tenebreux et froid. Mais qui plus est la plus vehemente et plus violente impression qui se face ès corps par la froideur, c'est la congelation, qui est passion de l'eau et action de l'air. Car l'eau d'elle mesme s'espand fort, n'estant

(1) Ce n'est pas la chaleur qui se tourne en air. Mais c'est la chaleur de notre corps qui dilate l'eau dont nous sommes mouillés : cette dilatation donne un moindre volume aux parties aqueuses, qui s'échappent alors sous la forme d'une vapeur ou fumée épaisse. C'est l'expérience de l'éolipyle.

ny solide ny serrée de sa nature, mais elle se roidit et se constipe, estant serrée par l'air, moiennant le froid. Voilà pourquoy lon dit en vers assez commun,

Quant au midy le nort succedera,
Incontinent après il negera,

par ce que le vent de midy prepare la matiere, qui est l'humidité, et l'air de la bise qui vient après, la gele : ce qui apparoist manifeste ès nèges, lesquelles si tost qu'elles ont rendu et exhalé un peu d'air delié et froid, se fondent et coulent incontinent. Et Aristote escrit que les cueux de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, aussi tost que lon approche l'eau d'elles, et l'air serrant et pressant les corps par la froideur les casse et les rompt. Davantage l'eau tirée hors de la fontaine se gele plus tost, d'autant que l'air a plus de force sur une petite quantité que sur une grande. Et si lon puise une petite quantité d'eau froide d'un puis dedans quelque vaisseau, et que lon la redescende puis après au puis, en sorte que le vaisseau ne touche point à l'eau, ains demeure suspendu en l'air, et qu'il y arreste non trop long temps, l'eau en sera plus froide que celle du puis : par où il appert bien manifestement, que la premiere cause de la froideur n'est pas en l'eau, mais en l'air. Qu'il soit ainsi, jamais les grandes rivieres ne gelent au fond, d'autant que l'air ne peult pas penetrer ne descendre par tout : mais ce qu'il peult embrasser de sa froideur en y touchant, il l'arreste et le congele. Voilà pourquoy les barba-

res, quand ils veulent passer à pied les grandes rivieres gelées, ils envoyent devant eulx des regnards : car si la glace n'est pas espaisse, ains seulement superficielle, les regnards le sentans bien au bruit que mene la riviere courant par dessoubs, s'en retournent. Et y en a qui peschent en crevant et fendant la glace avec de l'eau chaulde, et puis devallent leur ligne par l'ouverture, car les poissons mordent alors l'hameçon : ainsi le bas de la riviere n'est aucunement alteré de la gelée, combien que le dessus en soit si fort pris de glace, que l'eau, à force de se reserrer et restraindre en soymesme, rompt les batteaux, comme nous racontent mesmes ceulx qui ont hyverné n'a gueres sur la riviere du Danube avec l'empereur. Mais toutefois ce qui advient en noz corps mesmes, en porte assez suffisant tesmoignage. Car après que nous nous sommes bien estuvez, et que nous avons bien sué, nous en sommes plus frilleux, d'autant que noz corps relaschez, ouverts et estandus par la chaleur, en reçoivent plus de froid, qui y entre quant et l'air, autant en advient il à l'eau mesme, laquelle se refroidit plus et plus tost, quand elle a esté un peu premierement eschauffée, en devenant plus aisée à alterer à l'air (1), attendu que ceulx mesmes qui jettent contre mont et espandent de hault

(1) En effet la chaleur dilate l'eau. L'eau ainsi dilatée s'impregne et se sature, pour ainsi dire, d'une plus grande quantité d'air ambiant, d'où il doit résulter une plus prompte et plus grande fraîcheur.

l'eau bouillante, ne font autre chose que la mesler avec beaucoup d'air (1).

XII. L'opinion doncques de ceulx qui attribuent la premiere cause du froid à l'air, Phavorinus, est fondée sur telles apparentes et vraysemblables raisons : mais celle qui l'attribue à l'eau, prend aussi de semblables principes, par ce que Empedocles, dit ainsi,

Voy le soleil tousjours clair et luysant,
La pluye noire, et tousjours froid faisant.

Car en opposant le froid au chauld, comme le noir au luysant, il nous donne occasion de colliger et inferer, que comme le chauld et le luysant appartiennent à une mesme substance, aussi font le froid et le noir. Or que le noir procede non de l'air, mais de l'eau, l'experience mesme des sens nous en fait foy, pource que rien ne noircit par l'air, mais tout par l'eau : car si vous plongez dedans l'eau de la laine ou quelque drap le plus blanc qui puisse estre, il apparoistra au sortir de l'eau noircy, et demourera tel, jusques à ce que par la chaleur l'humidité soit toute deseichée, ou bien qu'avec des presses ou quelque fardeau pesant, on l'ait toute espraincte. Et la terre, quand elle vient à estre arrosée de la pluye, les endroicts qui sont touchez et atteincts des gouttes de l'eau tombant noircissent, le reste de la terre demou-

(1) Lisez : ainsi ceux qui portent de l'eau bouillante dehors, et la versent de très haut, n'ont d'autre vue que de la mélanger avec une grande masse d'air.

rant de semblable couleur qu'il estoit au paravant. Et de l'eau mesme celle qui est plus profonde semble plus noire, d'autant qu'il y en a plus en quantité : au contraire tout ce qui s'approche de l'air est incontinent esclairé, et rit à l'œil. Des autres substances, celle qui est la plus transparente, c'est l'huyle, comme celle où il y a plus d'air, dequoy est un certain signe sa legereté, qui fait qu'elle nage sur toutes autres liqueurs, estant portée au dessus, par le moien de l'air. Il y a plus, qu'elle fait calme et tranquilité en la mer (1), quand elle est espandue par dessus, à cause de sa polissure glissante, ainsi comme Aristote a escrit. Car la vague battue de quelque humeur que ce soit, s'applattit et s'espand : mais cela est propre et peculier à l'huyle, qu'elle fait une clarté, et donne moien de voir au fond des eaux, l'humidité se fendant et donnant ouverture à l'air. Car non seulement aux plongeurs, qui vont cherchant et arrachant les esponges la nuict, il fait clarté et lumiere, quand ils

(1) Ce sont les expressions de Pline, *mare oleo tranquillari*. (Hist. Nat. II, 106). Sur quoi le nouvel éditeur de ce savant naturaliste, a bien raison d'observer « que ce peu de mots, *mare* « *oleo tranquillari*, comme tant d'autres, dans le même auteur, « renferme une observation confirmée par des expériences récen- « tes : ce qui prouve la grande exactitude de Pline, et l'utilité « qu'on peut retirer de la lecture de ses ouvrages. Le célèbre « Franklin a répété cette expérience, que les Hollandois et les au- « tres nations maritimes renouvellent journellement à leur grand « avantage ; d'où il prend occasion de dire qu'on est grandement « dans l'erreur quand on fait peu de cas des anciens et qu'on « néglige leurs observations ». Pline, de Barbou, tome II, p. 449.

ne sont qu'au dessus de la mer, mais aussi aux plus profondes fosses, quand ils la soufflent hors de leur bouche. L'air donques n'a point plus du noir que l'eau, mais moins du froid. Qu'il soit ainsi, l'huyle qui entre les liqueurs participe plus de l'air, n'est aucunement froide, et se prend mollement, d'autant que l'air qui est incorporé dedans, ne permet pas que la prise ou caillure se puisse faire dure. Et les artisans ne trempent pas les aiguilles ny les boucles et agraffes de fer avec de l'eau, ains avec de l'huyle, craignans la trop grande froideur de l'eau qui les rendroit torses. Car il est plus raisonnable d'examiner ceste dispute par telles marques et preuves que non pas par les couleurs, attendu que la nege, la gresle et la glace, sont tout ensemble et très claires et très froides, et à l'opposite la poix est plus chaulde que le miel, et neantmoins est plus obscure.

XIII. Toutefois je m'esbahis de ceulx qui veulent que l'air soit froid, d'autant qu'il est tenebreux, comme ils n'apperçoivent que d'autres l'estiment et le jugent chauld, d'autant qu'il est leger: car la tenebrosité n'est pas si familiere ne si cousine à la froideur que la pesanteur et la stabilité luy sont propres, pource qu'il y a plusieurs choses du tout exemptes de chaleur qui participent de splendeur et de clarté: mais il n'y a rien de froid qui soit leger ny agile, ny tendant contre mont: car les nuées tant qu'elles tiennent plus de la nature de l'air, s'eslevent contre mont, mais si tost qu'elles se tournent en nature de liqueur, incontinent elles tombent, et per-

dent non moins la legereté et l'agilité que la chaleur, quand la froideur vient à s'y mettre : et au contraire, quand la chaleur y survient, elle change son mouvement tout à l'opposite, la substance montant contre mont tout aussi tost qu'elle est muée et tournée en air.

XIV. Qui plus est, la supposition de la corruption n'est pas veritable, car toute chose qui perit ne se muë pas en son contraire, mais bien toute chose s'estainct et se perd par son contraire, comme le feu estainct par l'eau, se tourne en air. Car le poëte Æschylus, encore que tragicquement, si est-ce que veritablement il appelle l'eau le chastiement du feu, et Homere oppose en la bataille le fleuve à Vulcain, et Neptune à Apollo, non tant fabuleusement que naturellement : et Archilochus parlant d'une mauvaise femme, qui avoit volonté toute contraire à ce qu'elle monstroit, dit de bonne grace,

La faulse femme en une main portoit
L'eau, et le feu en l'autre presentoit.

Et entre les Perses la plus urgente et plus pressante façon de supplier, et que lon ne pouvoit esconduire ny refuser, estoit quand le suppliant entrant en la riviere tenant du feu en la main, menassoit de jetter le feu en l'eau, si on ne luy octroyoit ce qu'il requeroit : car lors on luy concedoit bien ce qu'il avoit requis, mais après l'avoir obtenu, il estoit puny pour la menasse dont il avoit usé, comme estant malheureuse et meschante, et contre la nature. Et mesme ce que

lon dit à tout propos en commun proverbe, quand on veult signifier une chose impossible, Mesler le feu avec l'eau : semble tesmoigner assez que l'eau est l'ennemy mortel du feu, qui luy fait la guerre, le fait perir, et le chastie en l'estaignant, non pas l'air qui ne le destruit pas, ains recueille et reçoit sa substance quand il est alteré. Car si ce en quoy se tourne ce qui perit, est son contraire, le feu ne se trouvera point plus contraire à l'air que fera l'eau : car il se tourne en eau quand il s'espaissit, et en feu quand il se subtilize, comme aussi au cas pareil, l'eau par rarefaction se resoult en air, et par condensation elle devient terre, non pour inimitié ny contrarieté qu'elle ait avec tous les deux, comme j'estime, mais plus tost pour affinité et parenté qu'elle a avec l'un et l'autre. Et en quelle sorte que ce soit des deux qu'ils le dient, ils destruisent et gastent leur intention.

XV. Mais de dire que ce soit l'air qui gele et glace l'eau, il n'y a propos ny raison quelconque, veu que nous voions que l'air mesme ne se gele ny ne se durcit jamais : car les brouillas et nuages ne sont pas glacements de l'air, ains seulement espaississements et grossissements d'un air humide et vaporeux, mais le vray air qui n'a vapeur quelconque et est tout sec, ne reçoit point de refrigeration, qui puisse produire en luy jusques à une telle alteration : car il y a des montagnes qui ne reçoivent ny nuées, ny brouillas, ny rosée (1), d'autant que de leurs cymes elles attai-

(1) Comme le mont Olympe dont la cyme passe la moyenne region de l'air. Voyez la Vie de Paulus Æmilius. *Amyot*.

gnent jusques à un air tout pur, exempt de toute humidité : par où il appert tout manifestement, que cest espaississement et grossissement qui se fait au bas de l'air, luy provient de la froideur et de l'humidité qui luy est meslée d'ailleurs. Et quant aux fonds des grandes rivieres qu'ils ne se gelent pas, il y a grande raison, par ce que le dessus qui est glacé ne laisse pas traverser l'exhalation qui se leve du bas, et elle retenue enclose et rebattue contre bas, engendre quelque chaleur en l'eau qui est au fond, dequoy fait bien claire demonstration ce que quand la glace vient à se rompre, il sort de l'eau et s'esleve contremont beaucoup de vapeur et d'exhalation. Voylà pourquoy les ventres et les concavitez qui sont dedans les corps des animaux sont plus chaulds en hyver, pour ce qu'ils retiennent la chaleur que la froidure de l'air environnant repoulse au dedans, et le puyser et haulser l'eau en l'air n'en oste pas seulement la chaleur, mais aussi la froideur : et partant ceulx qui veulent avoir l'eau bien froide, ne remuent jamais ny l'eau ny la nege que lon met alentour pour la refroidir, car le mouvement chasse la froideur de l'un et de l'autre.

XVI. Mais que cela soit la puissance interieure de l'eau, et non pas de l'air qui le face, on le pourroit ainsi de nouveau discourir. Premierement il n'est pas vraysemblable que l'air estant proche voisin du feu elementaire, touchant et estant touché de sa revolution flambante, ait une puissance et nature toute contraire, ny n'est pas possible, attendu que leurs deux

extremitez s'entretouchent et s'entretiennent : et n'est point accordant ny conforme à la raison que la nature ait rengé tout d'un tenant, le perdant et le perdu, le consumant et le consumé, comme si elle n'estoit pas ouvriere et mediatrice de paix et accord entre eulx, mais plustost de noise, debat et discord, et n'a pas la nature accoustumé de joindre front à front les substances totalement contraires, ny apertement repugnantes l'une à l'autre, ains de mettre entre deux celles qui tiennent de l'une et de l'autre, aiant une situation et disposition qui ne tend point à destruction, ains à association des deux contraires au milieu entrelassée. Telle situation et region a eu l'air en l'univers, estant espandu au dessoubs du feu, et devant l'eau pour s'accommoder à l'un et à l'autre, et les assembler tous deux, n'estant de luy mesme ne chauld ne froid, ains un attrempement et une meslange des deux meslez ensemble, non d'une mixtion pernicieuse, ains douce et gracieuse, qui mollement y introduit et reçoit les extremitez contraires, et puis l'air est par tout egal : et toutefois l'hyver n'est pas par tout semblable ny froid, ains y a une partie du monde qui est froide et fort humide, et l'autre fort chaulde et fort seiche, et ce non point fortuitement, ains d'autant que c'est une mesme substance susceptible du froid et du chauld : car la plus grande partie de l'Afrique est chaulde et aride, sans eau : et ceulx qui ont esté par le païs de la Scythie, de la Thrace, et de Pont, racontent qu'il y a de grands lacs, et qu'ils sont arrosez de plusieurs grands et profonds

fleuves, et que les contrées qui sont au milieu, et ce qui est prochain de ces grands lacs et marets est fort froid, à cause des evaporations qui sortent des eaux.

XVII. Mais Posidonius disant que la cause d'icelle froideur est, que l'air palustre est recent et humide, ne soult pas la verisimilitude de la doubte, ains plustost la rend plus vray semblable : car l'air ne sembleroit pas tousjours de tant plus froid que plus il seroit recent, si le froid ne prenoit sa generation de l'humidité, et pourtant a mieulx dit Homere,

Tousjours est froid le vent d'une riviere (1).

Davantage le sentiment nous deçoit et trompe souvent, comme quand nous touchons de la laine, ou des draps froids, et qu'il nous semble que nous les touchons moittes et humides, d'autant qu'il y a une substance commune à toutes les deux qualitez, et que les deux puissances sont voisines et familieres : et ès climats du monde où l'hyver est aspre et fort rude, le froid y rompt beaucoup de vaisseaux de cuyvre (2) et de terre, mais pas un vuide, ains tous pleins, l'eau les forçant par sa froideur, combien

(1) Odys. V, 469.

(2) On connoît l'expérience de M. Hughens. Il remplit d'eau un canon de fer épais d'un doigt, l'exposa ensuite à une forte gelée, après l'avoir hermétiquement bouché : au bout de deux heures, ce canon fut cassé en deux endroits; d'où l'on peut conclure que la force de la glace égale celle de la poudre à canon qui s'enflamme.

que Theophrastus estime que c'est l'air qui rompt les vaisseaux, se servant de l'humidité comme d'un clou. Mais prenez vous garde que cela ne soit dit plus gentilement que veritablement, car il faudroit que les vaisseaux pleins de poix se rompissent plustost par l'air, ou pleins de laict : mais il est plus vraysemblable que l'eau soit froide par elle mesme, et premierement, car elle est contraire à la chaleur du feu par sa froideur, comme à sa siccité par son humidité : brief le propre du feu generalement est de dissiper, diviser et segreger, mais de l'eau au contraire le naturel est de joindre, et de coller et assembler, congelant et caillant par son humidité. Et c'est ce qui fait penser, qu'Empedocles pour ceste occasion appelle le feu à tout propos noise pernicieuse, et l'eau amitié tenante, car la nourriture du feu est cela en quoy il se tourne : or se tourne il en ce qui luy est plus propre et plus familier, et ce qui est contraire est difficile à y tourner, comme l'eau, laquelle de soy mesme est, par maniere de dire, impossible à brusler, et si rend et l'herbe mouillée et le bois trempé difficile à enflammer : et si à fine force ils s'enflamment, encore en sera la flambe obscure, et toute morne et mousse, la verdeur combattant de sa froideur contre la chaleur, comme contre son naturel ennemy.

XVIII. Pesez doncques ces raisons là, et les conferez avec les autres : mais pour ce que Chrysippus estimant que l'air fust le premier froid, d'autant qu'il est obscur, a fait mention seulement de ceulx qui disent que le feu elementaire est le plus esloigné et

plus distant de l'eau que non pas l'air, et voulant dire quelque chose contre eux : Par ceste mesme raison, dit il, on pourroit dire que la terre seroit le premier froid, d'autant qu'elle est plus esloignée du feu elementaire : rejettant cest argument et raison comme faulse, et ne faisant aucunement à recevoir, il me semble que je puis bien monstrer, que la terre mesme n'a pas faulte de preuves probables et vraysemblables, faisant mon fondement sur ce que Chrysippus a pris pour l'air. Et qu'est-ce? C'est qu'il est premierement obscur : car si prenant ainsi deux contrarietez de puissances, il estime que necessairement il faille que l'une suyve après l'autre, il y a infinies oppositions et repugnances de la terre à l'air, lesquelles on pourroit dire qu'il faut que ceste-cy encore suyve : car elle ne luy est pas opposée comme pesante au leger, ny comme tendant à bas au montant à hault seulement, ny comme massifve au rare, ny comme tardive et stable au soudain et remuant, ains comme très pesante au très leger, et très massifve au très rare, et finablement comme immobile d'elle mesme à celuy qui se meut de luy mesme, et comme celle qui tient le lieu du milieu à celuy qui se tourne tousjours en rond. Ne seroit il doncques pas hors de tout propos, de dire qu'à tant et de si grandes oppositions celle de la chaleur et de la froideur ne fust conjointe aussi? Ouy certes : mais le feu est clair, et la terre non tenebreuse. Au contraire c'est la plus obscure et la plus tenebreuse qui soit : car l'air est celuy qui participe le premier de clarté

et de lumiere, et qui le plus soudainement se tourne, et tout aussi tost qu'il est emply de lumiere il la depart incontinent par tout, se donnant et exhibant soy mesme, comme le corps de la clarté : car comme dit un poëte qui a escrit des canticques à l'honneur de Bacchus,

Si tost que dessus l'orizon
Le soleil en se levant monte,
Il emplit la grande maison
Des vents d'une lumiere prompte :

Mais puis après en descendant il en envoye une partie aux lacs et en la mer, et les fonds des rivieres rient de tant que l'air penetre jusques à eulx, mais la terre est seule entre tous les corps qui jamais n'est esclairée, et non jamais penetrée des rayons ny du soleil ny de la lune, bien est elle eschauffée un petit, et se presente à fomenter à la chaleur du soleil, qui penetre au dedans, jusques à quelque petite partie : mais la clarté n'y entre jamais à cause de sa massifve solidité, ains est seulement enluminée superficiellement par le soleil, et le dedans est appellé nuict, chaos, Enfer et Erebus, qui n'est à dire à la verité autre chose que la terrestre obscurité, et les tenebres du dedans de la terre.

XIX. Les poëtes feignent que la nuict est fille de la terre, et les mathematiciens demonstrent et prouvent par raison que ce n'est autre chose que l'umbre de la terre opposée entre le soleil et nous : car l'air est remply de tenebres par la terre, comme de lu-

gement de nature, que la chose devient dure comme pierre, quand le froid estant du tout le maistre, l'humeur se glace, et tout ce qu'il y a de chaleur, s'espraint et se chasse. Voilà pourquoy la terre vers son centre au plus profond est toute gelée et glacée, par maniere de dire, par ce que le froid excessif et qui ne s'amollit et ne se lasche jamais, y demeure tousjours, estant reculé et repoulsé en ce fond là, au plus loing du feu elementaire. Et quant aux rochers, pierres et croppes des montagnes qui apparoissent au dehors de la terre, Empedocles estime qu'ils aient esté caillez, concreez et poulsez contremont, et soustenus dessoubs par la violence d'un certain feu bouillant, qu'il dit estre aux entrailles de la terre : mais il semble plustost que les choses dont tout le chaud a esté espraint, et s'en est envolé, sont congelées et glacées par le froid. C'est pourquoy on appelle ces croppes là de montagne, Pagi, comme qui diroit, glaces, dont on en voit plusieurs noircis à la cyme, alendroit par où le chaud s'en est envolé, tellement qu'il semble à les veoir qu'elles aient autrefois esté bruslées : car le froid serre et gele les choses, les unes plus, les autres moins, mais par dessus toutes les autres, celles ausquelles il est premierement par nature inherent : car ainsi comme si le naturel du chaud est alleger, il est force que le plus chaud soit aussi le plus leger, et si le naturel de l'humide est amollir, que le plus humide soit ce qui est le plus mol : aussi si le propre du froid est de faire prendre et glacer, il est necessaire par consequent, que ce qui est le plus

serré et glacé, soit doncques aussi le plus froid, comme est la terre, et ce qui est très-froid, il l'est de nature, et le premier froid.

XXI. Parquoy il fault doncq conclure que la terre est et par nature froide, et le premier froid, ce qui est evident et manifeste mesme au sentiment : car la fange est plus froide que l'eau, et quand on veut bien suffocquer et estaindre le feu, on jette de la terre dessus : et les forgerons et ferronniers qui font le fer, quand il est bien enflammé et fondu, ils jettent et sement par dessus des morceaux de marbre, et du chappelis des pierres de taille, pour engarder qu'il ne coule trop, et pour le refroidir : et la poulsiere que lon jette dessus le corps des luicteurs les refroidit, et reprime les sueurs. Et puis la commodité qui par chascun an nous remue et nous fait changer de logis, que veut-elle dire? l'hyver nous faisant chercher des logis hauts et loing de la terre, et à l'opposite l'esté nous attachant aux salles basses, nous faisant descendre et appeter propres et convenables retraittes, de maniere qu'elle nous feroit volontiers habiter dedans le sein mesme de la terre. Ne faisons nous pas cela estans conduits par le sentiment naturel à chercher et recognoistre ce qui par nature est le premier froid? Et pourtant quand l'hyver nous cherchons les habitations prochaines de la mer, c'est une maniere de fuir la terre autant que nous pouvons, à cause du froid : car nous mettons alentour de nous l'air de la marine qui est chaud, et à l'opposite l'esté, pour la vehemente chaleur, nous desirons

les lieux plus au dedans de la terre et arriere de la mer, non que l'air de soy y soit froid, mais pour ce qu'il germe et pullule, par maniere de dire, de ce qui est par nature, et le premier froid, et trempé de la puissance qui est dedans la terre, ne plus ne moins que lon trempe le fer : car mesme entre les eaux courantes, celles qui sortent des roches et descendent des montagnes, sont les plus froides, et entre celles des puys mesmes, celles qui sont des plus profonds : car pour la grande profondeur, l'air ne se mesle plus avec elles au dehors, et les autres passent atravers la terre franche, et non meslée, comme auprès du chef de Tenarus en la Morée, l'eau qu'*ils* appellent Styx, qui degoutte bien petitement de la roche, elle est si froide qu'il n'y a vaisseau au monde qui la puisse tenir, sinon la corne du pied d'un asne, car par sa froideur elle fend et rompt tout autre vaisseau où lon la puisse mettre.

XXII. Davantage nous entendons dire aux medecins, que toute terre, à parler generalement, restraint, resserre, et refroidit, et nous comptent plusieurs drogues que lon tire des entrailles de la terre, qui ont vertu restraintive et resserrante en la medecine. Aussi leur element n'est point, ny incisant, ny esmouvant, ny attenuant, ny aiant des acuitez perçantes, ny mollifiant, ny facile à s'espandre, ains ferme et stable, comme le corps quarré et arrestant, dont vient qu'elle a la pesanteur et la froideur. S'il est ainsi que sa puissance et faculté naturelle soit espaissir, serrer, estraindre les humiditez, et engen-

drer ès corps des herissemens d'horreur, et des tremblemens pour son inegalité, et si elle vient à gaigner le dessus, la chaleur s'en estant de tout poinct fuye ou estainte, elle y imprime une habitude glacée, amortie, et comme purifiée : de là vient que la terre ne se brusle aucunement ou bien petitement, et à grand'peine, là où l'air de luy mesme bien souvent rend et jette de la flambe, et coule et esclaire tout enflambé, et l'humidité sert de nourriture et de pasture à la chaleur : car ce n'est pas ce qui est solide, mais ce qui est humide et liquide, qui se brusle au bois, mais quand ceste humidité est toute resoluë et evaporée, alors ce qui est de nature solide demoure, qui est la cendre. Et ceux qui s'estudient et efforcent de monstrer que cela aussi en fin se tourne et se consomme, et pour ce faire l'arrosent par plusieurs fois d'huile, ou le meslent avec de la graisse, et puis le remettent au feu, n'avancent rien : car quand ce qu'il y a de gras et unctueux est bruslé, alors il reste et demeure tousjours ce qui est terrestre. Et pourtant n'est elle pas seulement immobile quant au regard de son lieu et de sa situation, mais aussi est immuable quant à sa substance : et quelquefois les anciens l'ont appellée Vesta, comme demourant ferme en la maison des dieux, à cause de sa fermeté stable, et de son glacement, duquel le froid est le lien, ainsi que disoit Archelaüs le philosophe naturel, veu que rien ne la destrempe ny ne la mollifie, quand elle est une fois cuitte au feu, ou halée au soleil.

XXIII. Mais ceux qui disent qu'ils sentent bien le

vent froid et l'eau, mais moins la terre, ceux là regardent ceste terre qui est la plus prochaine d'eux, qui n'est autre chose qu'une meslange et composition de l'air, des eaux, du soleil, de la chaleur: et me semble qu'ils font tout ainsi comme qui diroit que le feu elementaire ne seroit pas le premier chaud, ains l'eau bouillante, ou bien le fer tout rouge de feu: d'autant que lon peut bien toucher ceux là, et en approcher, et que du premier feu pur et celeste, ils n'en ont aucune sensible experience ny cognoissance par attouchement, comme aussi n'ont ils de la terre qui est auprès du centre, que lon peut imaginer estre la vraye, pure et naturelle terre, comme la plus esloignée et separée de toutes les autres, mais bien en pouvons nous icy avoir quelque indice par les grosses roches, lesquelles de leur profondeur rendent une vehemente froideur et non facile à supporter: et ceux qui veulent boire plus froid, ils jettent des petits cailloux dedans leur eau, laquelle en devient plus fraische, et s'en aiguise, par maniere de dire, par la froideur grande et recente qui sort desdits cailloux. Si faut estimer que quand les anciens hommes doctes et sages ont supposé qu'il n'y pouvoit avoir mixtion ne meslange des choses terrestres avec les celestes, ils ne visoient pas aux lieux, ny au haut et au bas, comme aux bassins d'une balance, ains à la difference et diversité des puissances, attribuans les qualitez de chaleur, de clarté, d'agilité et de legereté à celle immortelle et eternelle nature, mais la froideur, l'obscurité et la tardité, prononçans estre le partage

et le sort malheureux des trespassez, et de ceux qui sont là bas aux enfers : car le corps mesme d'un animal pendant qu'il respire et est florissant en verdeur, comme disent les poëtes, il a vie et chaleur, mais aussi tost qu'il est destitué de ces deux puissances là, et delaissé en la seule portion et possession de la terre, il devient aussi tost roide et froid, comme estant la chaleur en tout autre corps plustost selon nature, qu'en un corps terrestre (1).

XXIV. Compare, seigneur Favorin, ces argumens là avec les raisons des autres, et si tu trouves que les unes ne cedent ny ne surpassent gueres les autres en probable verisimilitude, laisse moy là l'opiniastreté d'espouser aucunes particulieres opinions, estimant que le surseoir et retenir son jugement en choses obscures et incertaines, est fait en plus sage philosophe, que non pas de prester et adjouster à l'une ou à l'autre partie son consentement (2).

(1) Voyez the Universal Diction. of Arts and Sciences, by Harris, au mot *Cold*.

(2) Il appert, par ce lieu et plusieurs autres, que Plutarque estoit de secte Academique. *Amyot*.

SOMMAIRE

DES CAUSES NATURELLES.

Pourquoy est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres? II. Pourquoy est-ce que les arbres, les graines et semences se nourrissent mieux des eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puisse arroser? III. Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs moutons et brebis? IV. Pourquoy est-ce qu'entre les eaux de pluyes, celles qui tombent avec tonnerre et esclairs sont meilleures pour arroser? V. Pourquoy est-ce que de huit saveurs qu'il y a en tout, nous voyons qu'il n'y en a qu'une seule, à sçavoir, la salée qui ne soit engendrée en quelque fruit? VI. Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement parmy des arbres ou des plantes baignées de rosée, les parties de leurs corps qui y touchent en deviennent âpres et galeuses? VII. Pourquoy est-ce que les batteaux, l'hyver, vont plus lentement sur les rivieres, qu'ils ne font en autre temps, mais non pas ainsi sur la mer? VIII. Pourquoy est-ce que nous voyons que les autres eaux en les remuant et agitant se refroidissent, et la mer agitée et tourmentée des vents s'echauffe? IX. Pourquoy est-ce que l'hyver l'eau de la mer est au goust moins amere? X. Pourquoy est-ce que lon verse de l'eau de la mer

dedans les tonneaux de vin? XI. Pourquoy est-ce que ceux qui naviguent sur la mer, ont plus de mal au cœur que ceux qui naviguent sur les rivieres, encore que ce soit par beau et doulx temps? XII. Pourquoy est-ce que la mer arrosée d'huile par dessus, il se fait une clairté transparente, et un calme et tranquillité au dedans? XIII. Pourquoy est-ce que les rets des pescheurs se pourrissent plustost en hyver que non pas en esté? XIV. Pourquoy est-ce que les laboureurs prient et souhaitent avoir mauvaise fenaison? XV. Pourquoy est-ce que la terre forte et grasse porte le froment, et la légère et sablonneuse porte l'orge? XVI. Pourquoy est-ce que l'on dit communément, semez le froment en bouë, et l'orge en poudre? XVII. Pourquoy est-ce que les pescheurs prennent plustost les seies et poils des queuës de cheval, pour faire leurs lignes, que ceulx des juments? XVIII. Pourquoy est-ce que quand les callamars et casserons apparoissent en la mer, c'est un signe de grande tormente? XIX. Pourquoy est-ce que le poulpe change de couleur? XX. Pourquoy est-ce que les larmes des sangliers sont douces, et celles des cerfs sallées et de mauvais goust? XXI. Pourquoy est-ce que les truyes privées font des cochons plusieurs fois l'année, et les layes sauvages ne font leurs marcassins qu'une fois seulement? XXII. Pourquoy est-ce que l'on dit que la main de l'ours est fort douce, et la chair d'icelle fort plaisante à manger? XXIII. Pourquoy est-ce qu'en la saison du printemps, les chiens ont moins de nez pour

suivre les bestes à la trace? XXIV. Pourquoy est-ce que quand la lune est au plein, il est malaisé de suivre les bestes à la trace? XXV. Pourquoy est-ce que quand il fait gelée blanche, malaisément on peut suivre les bestes à la trace? XXVI. Pourquoy et comment est-ce que les bestes quand elles sont malades, cherchent les remédes qui leur sont propres? XXVII. Pourquoy est-ce que le moust demeure long temps doux, si le vaisseau qui le contient est environné du froid? XXVIII. Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauvages l'ours est celuy qui le moins dechire et rompt les toilles et pans de rets? XXIX. Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, et des chaudes? XXX. Pourquoy est-ce que quand les vignes et les jeunes plantes ne portent point de fruit, on appelle cela Tragan, comme qui diroit boucquiner? XXXI. Pourquoy est-ce que la vigne arrosée de vin, mesmement du sien, se deseiche et devient toute aride?

LES CAUSES NATURELLES.

Pourquoy est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres (1)? Est-ce point pour la mesme raison qu'elle ne nourrit pas non plus les animaux de la terre, par ce que la plante est un animal terrestre ou de terre, selon l'opinion de Platon, d'Anaxagoras, et de Democritus? car si bien elle nourrit et abreuve les plantes qui croissent dedans la mer, comme elle fait aussi les poissons, ce n'est pas à dire que pour cela elle nourrisse les arbres, ny les plantes qui naissent en terre arriere de la mer, d'autant qu'elle ne peut percer ny penetrer jusques aux racines, pour ce qu'elle est (2) grosse, ny monter contremont, pour ce qu'elle est pesante. Et qu'il soit vray qu'elle est grosse, pesante et terrestre, il appert et se preuve par plusieurs autres raisons, et mesmement par ce qu'elle porte et soustient plus les vaisseaux, les nageurs et plongeurs.

Ou bien est-ce point pour ce qu'il n'y a rien qui offense plus les arbres que la seicheresse, et l'eau de la mer deseiche? Voilà pourquoy le sel resiste à la putrefaction, et pourquoy les corps de ceux qui se sont

(1) La végétation dépendant de la nature des eaux, il est très à propos d'examiner pourquoi, et jusqu'à quel point telles ou telles eaux concourent ou nuisent à la végétation.

(2) Épaisse. *C.*

lavez dedans l'eau de la mer ont incontinent le cuir sec et rude. Ou bien, seroit ce point pour ce que l'huile est naturellement ennemie de toutes plantes, et fait mourir toutes celles qui en sont ointes et frottées? Or l'eau de la mer tient du gras, et est unctueuse, de maniere qu'elle s'enflamme et augmente le feu : c'est pourquoy lon defend d'en jetter dessus la flamme quand un feu est embrasé (1).

Ou bien est-ce point pour ce que l'eau de la mer est amere, et non pas bonne à boire, à cause de la terre bruslée qui est meslée parmy, comme dit Aristote, ne plus ne moins que la lexive, quand on jette de l'eau doulce dessus la cendre, pour ce que ce coulement et passement-là atravers la cendre gaste et corrompt ce qu'il y a de bon à boire en l'eau doulce, tout ainsi que dedans noz corps l'ardeur de la fiebvre tourne ce qu'il y a de doulce humeur en cholere (2)? Et quant aux plantes et arbres que lon dit qui croissent dedans la mer rouge, ils ne portent point de fruict, et sont nourris des rivieres qui y portent force limon et force vase, aussi ne naissent ils pas avant dedans la mer, ains près de la terre (3).

(1) Les soldats d'Auguste ayant mis le feu aux vaisseaux d'Antoine, à la bataille d'Actium, jetèrent sur ces vaisseaux de l'eau de la mer, qui ne fit qu'irriter l'incendie et augmenter le progrès des flammes, ce qui valut la victoire à Auguste. Voilà ce qui rend les incendies si terribles sur les vaisseaux.

(2) Bile.

(3) Sur ce point-ci Plutarque n'est pas exact; outre la mer Rouge, d'autres mers produisent des plantes, des arbrisseaux qui portent des fruits et d'autres productions végétales. Ce qui s'ob-

II. Pourquoy est-ce que les arbres, les graines et semences se nourrissent mieux des eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puisse arroser (1)? Est-ce point pour ce que la pluye en tombant du coup qu'elle donne, ouvre la terre, et fait des petits pertuis, par où l'eau penetre jusques aux racines, ainsi que disoit Lætus? ou si cela est faulx, et ne s'est pas Lætus advisé que les plantes palustres et qui croissent aux estangs, comme la masse, le roseau, le jonc, demeurent sans croistre ny jetter et verdoyer, quand il ne vient point de pluyes en la saison? Et est vray ce que dit Aristote, que l'eau de la pluye est toute nouvelle et fraischement faitte, là où celle des lacs et des estangs est vieille et croupie. Ou bien si cela a point plus d'apparence que de verité? car il est certain que les eaux des fontaines, des ruisseaux, et des rivieres sont aussi neufves et fraischement venues, par ce que lon ne sçauroit entrer deux fois en mesmes rivieres, comme disoit Heraclitus, d'autant qu'il survient tousjours de nouvelle eau, qui flue continuellement : et neantmoins celles là nourrissent encore moins que celles des pluyes. Est-ce point doncques pour ce que l'eau du ciel est legere, subtile et aërée, meslée avec de l'esprit, qui pour sa subtilité penetre facilement, et est aisément conduite jusques à la racine de la plante? C'est pourquoy elle fait en tombant

serve non seulement sur les bords de la mer, mais bien avant dans la mer, et sur des fonds souvent peu fangeux, et peu chargés de vase et de limon. Voyez Pline, Hist. Nat. XIII, 48.

(1) Voyez les Observations.

de petites bouteilles, à cause de l'air et de l'esprit qui est meslé parmy.

Ou bien nourrit elle point davantage, pour ce qu'elle est plus facilement alterée et vaincue par cela qu'elle nourrit, ce qui est proprement la concoction et digestion, et au contraire la crudité et indigestion est quand les eaux sont si dures qu'elles ne peuvent pas facilement estre alterées et vaincues? or celles qui sont deliées, subtiles, simples, et sans saveur, s'alterent plus facilement et plustost, comme est l'eau de la pluye, pour ce que s'engendrant en l'air et au vent, elle tombe pure et nette, là où celles des fontaines ressemblent à la terre, et aux lieux par où elles passent, et en acquierent plusieurs qualitez qui les rendent plus mal-aisées à alterer, et plus tardives à reduire par concoction en la substance de ce qui est nourry par elles: et au contraire, que les eaux pluviales soient aisées à alterer et transmuer, il appert par ce qu'elles se corrompent et se pourrissent plus aisément que celles des rivieres ny des puys. Or la concoction semble une maniere de pourriture et putrefaction, comme tesmoigne Empedocles quand il dit,

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois soubs l'escorce.

Ou bien la plus certaine et la plus claire raison que lon en sçauroit alleguer, est-ce point la douceur des eaux pluviales, et la bonté, soudain qu'elles sont envoyées par le vent et tombées à terre? à l'occasion

dequoy les bestes en boivent plus volontiers que le nulles autres, et les grenouilles sentans la pluye venir en chantent de joye plus hautement, et en renforcent leurs cris, s'attendans bien qu'elle adoucira les eaux croupissantes de leurs marets, et leur sera semence de douceur: car Aratus mesme compte ce signe là entre les signes et presages de la pluye disant,

Lors des serpens la miserable proye (1),
Crient très hault, les grenouilles, de joye.

III. Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs brebis et moutons (2)? Est-ce comme la plus part des gens estiment, à fin qu'ils en mangent davantage, et consequemment qu'ils en devienent plus gras, d'autant que l'acuité du sel provocque l'appétit, et ouvrant les pores et petits pertuis de la chair, donne voye à la nourriture pour se digerer et distribuer plus aisément par tout le corps? à raison dequoy le medecin Apollonius, fils de Herophilus, vouloit que lon nourrist les hommes gresles et maigres, non de viandes doulces, ny de pain blanc de fleur de froment, mais de salures et de choses confites en sel, dont l'acuité deliée estant comme un grattement ou frottement à faire venir le poil, conduit la nourriture par les petits pertuis à chasque partie du corps.

(1) Pronostic. v. 946. *C.*

(2) La question que se propose ici Plutarque mérite le plus grand développement. Rien de plus utile que le sel dans une ferme où on veut faire des nourritures. Voyez les Observations.

Ou bien plustost ils accoustument leurs moutons à lescher du sel pour la santé, à fin de restraindre un peu le trop de graisse, d'autant qu'ils deviennent malades quand ils sont trop gras, et le sel consume la graisse et la dissoult: au moien dequoy encore quand on les a tuez, on les en escorche plus facilement, d'autant que la graisse qui colloit et attachoit leur peau à la chair, en devient plus deliée pour l'acrimonie du sel, joinct que le sang se subtilise, et devient plus delié et plus liquide de ceux qui leschent le sel, et n'y a rien qui se fige et se constipe au dedans, quand il y a du sel meslé.

Il pourroit estre aussi qu'ils le font pour les rendre plus enclins et plus habiles à engendrer: car les masles et les femelles en deviennent plus chauds, et en appetent plus à s'assembler: car les chiennes mesmes deviennent plustost chauldes, et conçoivent plustost, quand elles ont mangé quelques salures, et les batteaux où lon porte le sel, pour la mesme raison produisent plus de souris, d'autant qu'elles se meslent plus souvent ensemble.

IV. Pourquoy est-ce qu'entre les eaux des pluyes celles qui tombent avec tonnerre et esclairs, que lon appelle pour ceste cause ἀστραπαῖα, c'est à dire eaux ou pluyes d'esclairs, sont meilleures pour arroser? Est-ce point pour ce qu'elles sont venteuses et pleines d'esprit, à cause du trouble et de la combustion de l'air, et l'esprit du vent esmouvant ceste humidité l'envoye et la distribue mieux? Ou bien est-ce point pource que la chaleur combattant alencontre de la

froideur, fait et cause les tonnerres et les esclairs en l'air? Voylà pourquoy en hyver on oit bien peu souvent des tonnerres, et en la primevere, et en l'automne au contraire, bien souvent, pour l'inegalité et inconstance de la temperature de l'air : et la chaleur cuisant l'humidité la rend plus amiable et plus profitable aux plantes de la terre. Ou bien pource qu'il tonne et esclaire principalement et plus souvent en la saison de la primevere pour la cause susdite, et les pluyes de la primevere sont plus necessaires aux grains, herbes et semences avant l'esté. C'est pourquoy les païs où il pleut souvent et à bon escient au printemps, comme est l'isle de la Sicile, produisent beaucoup et de bien bons fruicts.

V. Pourquoy est-ce que de huict saveurs qu'il y a en tout (1), nous voyons qu'il n'y en a qu'une seule, à sçavoir la salée, qui ne soit engendrée en quelque fruict? Car quant à la saveur amere, l'olive l'a produite la premiere : quant à la verte, le raisin l'a du commancement, puis quand ils viennent à se tourner, l'amere saveur de l'olive se change en grasse et unctueuse, et la verte du raisin en vineuse. Semblablement aussi l'aspre ès dattes, et l'austere ès grena-

(1) Plutarque ne compte que huit saveurs. Pline en trouve treize : (Hist. Nat. XV, 32). Martinius, dans son *Lexicon philologicum*, n'en assigne que neuf, d'après les médecins qui les divisent en trois chaudes, l'âcre, l'amer, le salé : trois froides, le verd, l'âpre et l'aigre : trois moyennes, le doux, le gras et l'insipide. Mais on peut réduire les saveurs à sept principales : l'amer, l'âcre, l'âpre, le doux, le gras, l'aigre et le salé.

des, se tourne en douce, et y a bien quelques grenades et quelques pommes aussi qui ont simplement l'aigre: quant à l'acre et aiguë, elle est assez frequente en plusieurs racines et semences. Est-ce point pource que la saveur salée n'est pas primitive, ny ne s'engendre pas originairement, ains est seulement corruption des autres primitives saveurs, et pourtant ne peut elle servir à nourrir aucun animal qui vive, ou d'herbe, ou de grain, mais bien sert elle de saulce à quelques uns, par ce qu'elle empesche qu'ils ne se saoulent, ou ne se degoustent de ce qui les nourrit? Ou c'est que comme ceux qui font bouillir l'eau de la mer, luy ostent la salure et la qualité mordante qu'elle a, aussi ès choses qui sont chaudes de nature, la salure vient à estre effacée et amortie par la chaleur.

Ou bien est-ce point pource que la saveur, ainsi comme dit Platon, est eau coulée et passée à travers le tronc ou la tige de quelque plante, et la mer coulée et passée, perd aussi sa salure qui est le plus terrestre et le plus gros qui y soit? d'où vient que quand on creuse et fouille au long des rivages de la mer, on y trouve de petits esgouts d'eau douce, et y en a plusieurs qui tirent de la mer mesme de l'eau douce et bonne à boire, estant coulée à travers des vases de cire(1), en estant espraint et separé ce qu'il y a de

(1) M. Savérien, dans son Histoire des progrès de l'esprit humain, ne fait remonter cette découverte qu'au commencement du seizième siècle de notre ère. Il n'avoit sans doute pas lu cet endroit de Plutarque.

plus terrestre et plus salé : et brief l'argile et la coulature rendent l'eau de la mer passée à travers (1), bonne à boire, d'autant qu'elles ne laissent pas passer ce qu'il y a de terrestre, ains le retiennent en soy : ce qui estant ainsi, il est vraysemblable que les plantes ny ne reçoivent du dehors la salure ou saveur salée, ny si d'adventure elle s'engendroit au dedans, elles ne la transfondent et transmettent point en leurs fruicts, parce que les conduicts des pores estans trop estroicts et trop petits ne peuvent trajetter ne transmettre ce qu'il y a de gros et de terrestre. Ou bien il faut dire que la saveur salée est une partie de la saveur amere, ainsi comme Homere mesme le donne à entendre en ces vers,

Salure amere hors sa bouche il jettoit,
Et tout son chef à force en degouttoit (2).

Et Platon dit que l'une et l'autre saveur deseiche et restrainct, mais moins le fait la salée, comme celle qui est moins aspre, et se trouvera que le salé est different de l'amer en excès de seicheresse, car le salé est bien aussi aucunement desiccatif.

VI. Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement (3) parmy des arbres ou des plantes baignées de rosée, les parties de leurs corps qui y tou-

(1) Il y a ici dans le texte une lacune. Amyot la fait disparoître en rapportant une autre méthode de dessaler l'eau de la mer, très en usage chez les anciens. Voyez Pline, Hist. Nat. XXXI, 37.

(2) Odys. V, 322.

(3) Grec : fréquemment.



chent en deviennent aspres et galeuses (1)? Est-ce comme disoit Lætus, pource que ceste humeur de rosée pour sa subtilité deliée, racle et perce le cuir? ou bien pour autant que tout ainsi comme la rouille prend aux graines et semences qui sont mouillées, aussi les plus tendres parties de la peau estans par dessus, en maniere de dire, un peu deflorées et scarifiées par la rosée, il en sort un peu d'humeur qui remplit la superfice d'une fleur qui luy fait dommage? Car s'attachant aux parties qui ont peu de sang, comme sont le bas des jambes et les pieds, en mord et escorche le dessus : car qu'il soit vray qu'il y ait en la rosée quelque qualité de propriété estraignante et mordante (2), il appert, par ce qu'elle rend ceux qui sont gras plus gresles, tesmoing ce que font les femmes qui sont par trop en bon poinct, lesquelles vont recueillant la rosée avec quelques linges et quelques laines, et s'en frottent pour restraindre et resserrer ce qu'elles ont trop de charnure et de corpulence.

VII. Pourquoy est-ce que les batteaux l'hyver vont plus lentement sur les rivieres, qu'ils ne font en autre temps, mais non pas ainsi sur la mer? Est-ce point pource que l'air des rivieres, estant tousjours gros et pesant, malaisé à esmouvoir, l'hyver est encore plus

(1) On sait que la rosée est utile ou nuisible aux animaux et aux plantes, suivant les différentes parties qui la composent.

(2) Pline (XI, 18,) nous dit que le miel s'aigrit au moindre contact de la rosée.

espaissy, à cause de la froideur de l'air circonstant qui empesche les navigans? Ou si cest accident là advient plus tost aux rivieres que non pas à l'air, parce que la froideur reserrant l'eau, la rend plus pesante et de corps plus solide, ainsi que lon peult appercevoir aux orloges à eau, là où elle coule plus lentement et plus tardivement l'hyver, qu'elle ne fait pas l'esté. Et escrit Theophrastus qu'il y a au païs de Thrace près du mont appellé Pangeon une fontaine, de laquelle l'eau est deux fois plus pesante l'hyver que l'esté, qui en pese un mesme vaisseau plein. Or que l'espaississement de l'eau rende le cours de la navigation plus lent, il appert par ce que les batteaux des rivieres portent plus grand fardeau en hyver qu'ils ne font en l'esté, d'autant que l'eau estant espaissie, devient aussi plus forte et soustient davantage, là où l'eau de la mer ne se peut espaissir en hyver, à cause de sa chaleur, qui est la cause pourquoy elle ne gele point, et l'espaississement est une sorte de refroidissement.

VIII. Pourquoy est-ce que nous voions que les autres eaux en les remuant et agitant se refroidissent, et la mer agitée et tourmentée des vents s'eschauffe? C'est pource que s'il y a chaleur ès autres eaux, elle est estrangere et venue d'ailleurs, aussi le mouvement l'en fait sortir et la dissipe : mais celle de la mer qui luy est propre et naturelle, les vents l'excitent et l'augmentent davantage. Or qu'il soit vray que la mer ait de la chaleur naturelle, la preuve en

est toute evidente, par ce qu'elle est transparente, et qu'elle ne gele point, combien qu'elle soit terrestre et pesante.

IX. Pourquoy est-ce que l'hyver l'eau de la mer est au goust moins amere? Car on dit que mesme Dionysius, lequel a escrit de la maniere de conduire les eaux, dit que l'amertume de l'eau de la mer n'est pas du tout sans aucune douceur, attendu que la mer reçoit tant et de si grandes rivieres : et si bien le soleil attire ce qu'il y a de doux et de bon à boire, à cause de sa subtilité et legereté, ce n'est que dessus tant seulement : encore le fait il plus en esté qu'en autre temps, d'autant que l'hyver il y touche *plus* laschement et plus debilement, à cause de l'imbecillité de sa chaleur : et la bonne portion de douceur qui y demeure, destrempe et dessalle ce qui y estoit excessivement amer, et tenant de la drogue medicinale, ce qui mesme advient aux eaux douces et bonnes à boire, parce qu'en esté elles sont pires au goust qu'en hyver, d'autant que la chaleur resoult et dissipe ce qu'il y a de leger et de doux, mais en hyver il en coule tousjours de nouvelle et toute fraische, de laquelle il est bien force que la mer se sente, tant pource qu'elle est agitée, que pource que les rivieres qui y entrent sont plus grosses.

X. Pourquoy est-ce que lon verse de l'eau de la mer dedans les tonneaux de vin (1), et que lon conte

(1) C'étoit l'usage des Grecs de mettre un peu d'eau de mer, ou de sel, ou de poussière de marbre, ou d'argile, dans leurs vins. Voyez Pline, Hist. Nat. XIV, 24. Horace fait mention de cet usage

communément qu'il y eut jadis des mariniers, lesquels apporterent un oracle, qui leur commandoit de plonger Bacchus en la mer, et ceulx qui sont loing de la marine, au lieu d'eau de mer y mettent dedans du plastre de Zacynthe cuit au fourneau ? Est-ce point à fin que la chaleur luy aide alencontre du froid? ou si plus tost au contraire c'est point pour l'affoiblir en luy estaingnant et ostant de sa force? ou bien si c'est pource que le vin estant dangereux de se passer et tourner en eau, ou bien de s'esventer, la matiere terrestre que lon jette dedans, estant sa proprieté naturelle d'estraindre et de reserrer, et la salure de l'eau de mer venant à subtiliser et consumer ce qu'il y a d'estrange, et non pas de la propre substance du vin, ce qui est superflu empesche qu'il ne s'y mette aucune pourriture ou mauvaise senteur : et davantage tout ce qu'il y a de gros et de terrestre dedans le vin, s'attachant à ce qui va au fond, et en estant tiré contre-bas, fait une residence de lie, et en laisse le reste du vin tant plus clair et plus net.

XI. Pourquoy est-ce que ceulx qui naviguent sur la mer, ont plus de mal au cœur que ceulx qui naviguent sur les rivieres, encore que ce soit par beau et doux temps? C'est pource que ce qui plus cause et excite le mal de cœur entre les sentimens, c'est l'odorement, et entre les passions la peur : car si tost que

dans la description qu'il nous a laissée du festin de l'avare Nazidienus. Sat. lib. II, sat. 8, v. 15.



l'apprehension du peril saisit les hommes, ils tremblent de peur, leur poil se herisse et se dresse, et le ventre leur lasche, là où il n'y a rien de tout cela qui trouble ny travaille ceulx qui naviguent dessus une riviere, parce que l'eau doulce et bonne à boire, est familiere et accoustumée à l'odorement, et la navigation est sans danger : mais en la mer l'odeur de la marine estrange et non accoustumée les offense, et sont tousjours en peur, quelque beau temps qu'il face, ne se fians point à ce qu'ils voient present, par ce qu'ils ne sçavent pas ce qui leur doit advenir, et pourtant peu ou rien ne leur sert le calme du dehors, estant leur ame en tourmente au dedans, agitée de la peur et defiance, et tire le corps en semblable perturbation (1).

XII. Pourquoy est-ce que la mer arrosée d'huile par dessus, il se fait une clairté transparente, et un calme et tranquillité au dedans? Est-ce pour autant

(1) A ces raisons alléguées par Plutarque on doit ajouter une autre cause de ces vomissements et nausées, qui sont des indispositions connues sous le nom de *mal de mer*. C'est le balancement ou agitation du vaisseau, ce què les marins appellent le *roulis*. *Vomitiones*, dit Pline (XXXI, 32,) *ipsæ instabili volutatione commotæ*. « L'agitation, observe très bien le père Fournier « dans son Hydrographie, contribue grandement aux nausées, « vomissements, étourdissements, douleurs de tête, et autres ac« cidents qu'on éprouve sur mer. Pour moi, l'odeur ne m'incom« moda jamais plus de deux ou trois jours, mais bien l'agitation « qui jamais ne fut violente, sans que je ressentisse des incommo« dités que je ne puis expliquer, de quoi il ne faut s'étonner, puis« qu'il y en a plusieurs qui ressentent le même dans un carrosse « que sur mer. »

qu'Aristote dit, que le vent glissant par dessus l'huile qui est lissée et polie, n'a point de coup, et ainsi ne fait point d'agitation? Ou bien cela a quelque apparence pour le dessus et le dehors : mais lon dit que les plongeurs qui plongent au fond de la mer, aiants de l'huile dedans leur bouche, s'ils la soufflent quand ils sont au fond, ils voient clair à travers l'eau, dequoy on ne sçauroit referer la cause au glissement du vent. Parquoy seroit-ce point plutost, pource que l'huile à cause de sa solidité fend et separe l'eau de la mer qui est terrestre et inegale, puis quand elle se resserre et se rassemble, encore demeure il de petits pertuis qui donnent aux yeux de la lumiere et transparence? Ou bien est-ce point pource que l'air qui est meslé parmy la mer, à cause de sa chaleur est naturellement lumineux, mais quand il est agité il en devient inegal et tenebreux? Quand doncques l'huile avec sa solidité vive vient à polir son inegalité, elle reçoit adonc polissure et transparence.

XIII. Pourquoy est-ce que les rets des pescheurs se pourrissent plus tost en hyver que non pas en esté, combien que toutes autres choses pourrissent davantage l'esté? Est-ce pour autant que, comme Theophrastus estime, le chauld cedant au froid qui l'environne alentour, fait que le fond de la mer en est plus chauld, ne plus ne moins que de la terre? C'est pourquoy les eaux des fontaines sont plus tiedes en hyver, et fument plus les lacs et les rivieres en hyver qu'ils ne font pas en esté, par ce que le chauld est rangé au fond par le froid qui le surmonte.

Ou bien il fault dire que ce n'est pas pourriture des rets, mais quand ils sont roides et gelez par le froid qui les a deseichez, ils en sont plus tost rompus par la tourmente, ne plus ne moins que s'ils estoient pourris : car ils travaillent plus au fond, tout ainsi comme les nerfs qui sont fort tendus rompent, mesmement que la mer est en hyver plus souvent tourmentée. C'est pourquoy ils les resserrent et les restraignent avec des teintures, craignants qu'ils ne se laschent et ne se defacent : car s'ils n'estoient ainsi teints et frottez, ils tromperoient mieux les poissons, d'autant qu'ils ne les appercevroient pas si tost, à cause que la couleur naturelle du fil, approchant de l'air, est propre à decevoir en la mer.

XIV. Pourquoy est-ce que les laboureurs (1) prient et souhaittent avoir mauvaise fenaison (2)? Est-ce pource qu'il ne fault pas serrer le foin quand il est mouillé? car on le fauche qu'il n'est pas tout sec, mais encore verd, et s'il est mouillé, il se gaste et pourrit incontinent, là où au contraire le bled estant mouillé de la pluye un peu avant la moisson, en est grandement aidé contre les vents chaulds du midy, lesquels ne permettent pas que le grain se tienne serré en son espic, ains le delient et le relaschent par la chaleur, si ce n'est que la terre estant baignée, refraichisse tousjours et tienne mol l'espic.

(1) Grec : Δωριεῖς, les Doriens. C'est une faute, sans doute, du manuscrit d'Amyot.

(2) Grec : pourquoi est-ce que les Doriens font une mauvaise récolte en foins?

XV. Pourquoy est-ce que la terre forte et grasse porte le froment, et la legere et sablonneuse porte l'orge? C'est pource que entre les grains, ceulx qui sont plus forts et plus solides, ont affaire de plus de nourriture, et les plus foibles, de moindre et plus dehée. Or est l'orge plus foible et plus rare que n'est le froment, aussi ne nourrit elle et ne charge pas beaucoup l'estomach : ce que tesmoigne sa soudaine croissance, par ce que elle est venuë en l'espace environ de trois mois, et mieux en terre seiche, pour autant qu'elle est moins solide, et a besoing de moins de nourriture, aussi arrive elle plus tost à sa perfection.

XVI. Pourquoy est-ce que lon dit communément, semez le froment en boue, et l'orge en poudre? Est-ce pour autant que, comme nous avons dit, le froment a besoing de plus grande nourriture, et l'orge ne peut souffrir l'abondance d'humeur qui la noye? Ou pource que le froment estant dur, et approchant de la nature du bois, germe mieulx et plus tost quand il est destrempé et amolly dedans la bouë, et au contraire la seicheresse sur le commancement est plus à propos pour l'orge, à cause de sa rarité. Ou pource que la temperature de l'air, à cause de la chaleur, est mieux proportionnée et moins mal-faisante à l'orge, qui de soy mesme est un peu froid. Ou bien ils craingnent de semer le froment en seicheresse, à cause des fourmis, lesquels se mettent incontinent après, là où ils ne peuvent pas si facilement porter les grains d'orge, d'autant qu'ils sont malaisez à re-

muer et à transmuer de lieu en autre, à cause de leur grosseur et grandeur.

XVII. Pourquoy est-ce que les pescheurs prennent plustost les seies et poils des queuës de cheval, pour faire leurs lignes, que ceulx des juments? Est-ce pource que le masle, comme en toutes autres parties, encore au poil est plus fort que la femelle? Ou plus tost qu'ils pensent que les queuës des juments, estants à tout propos baignées de leur urine, en sont moins fortes?

XVIII. Pourquoy est-ce que quand les callamars (1) et casserons (2) apparoissent en la mer, c'est un signe de grande tormente? Est-ce pour autant que tous poissons moulx, sont fort impatiens du froid et de la tormente, à cause qu'ils sont tout nuds, et ont la chair fort tendre, n'estant couverte ny de cocque, ny de gros cuir, ny d'escaille, et au contraire, aiants ce qui est dur et ossu au dedans? C'est pourquoy on les appelle Malacia, comme qui diroit moulx: et pour ceste cause nature a fait qu'ils presentent bien tost et facilement le froid et la tempeste à advenir, d'autant que le froid leur fait mal, et la tourmente les offense. Parquoy quand le poulpe s'encourt à terre, et s'attache aux petits rochers, c'est signe qu'il y aura bien tost de grand vent: et le casseron (3) saulte dehors, fuiant le froid et la tourmente du fond de la

(1) Τευθὶς, *loligo volitans*, le calmar, la tante, le cornet.

(2) Ce mot n'est pas dans le grec : il désigne la plus petite espèce des calmars.

(3) Le calmar.

mer, car entre tous les poissons moulx il a la chair fort tendre et fort molle.

XIX. Pourquoy est-ce que le poulpe change de couleur (1)? Est-ce pour autant que, comme dit Theophrastus, c'est un animal timide de sa nature, au moien dequoy, quand il est travaillé du vent, il change de couleur ainsi comme fait l'homme? Voylà pourquoy lon dit en commun proverbe,

L'homme couard souvent de couleur change.

Ou bien y a il apparence en cela, quant au changement de couleur? mais ce n'est pas cause suffisante pour faire resembler, car il change de couleur, en sorte qu'il resemble aux roches, desquelles il s'approche, suivant ce que Pindare dit en ce passage,

(1) Il n'en faut chercher la cause que dans la différente réfrangibilité des rayons de la lumière. L'optique est restée long-temps dans les plus profondes ténèbres. On a ignoré jusqu'au dernier siècle la vraie cause des couleurs. Newton est le premier qui, à l'aide du prisme, ait décomposé la lumière et ait démontré qu'elle est composée de sept sortes de rayons, dont chacun a une couleur qui lui est propre. C'est par conséquent la différente réflexion de ces rayons qui forme les différentes couleurs que nous remarquons dans les corps. L'expérience de l'immortel Newton fut répétée en France par M. Mariotte, mais infructueusement. On y crut, sur le rapport de l'académicien, d'ailleurs fort habile, que Newton s'étoit trompé. Le cardinal de Polignac appela de ce jugement (la découverte d'un homme de génie veut être scellée par le génie lui-même): il fit venir des prismes d'Angleterre, tels que ceux dont s'étoit servi Newton, il fit répéter l'expérience devant lui, et elle eut le plus grand succès. Cette théorie merveilleuse des couleurs fut alors universellement accueillie.

Que ton sens souple et maniable
Soit au poulpe marin semblable,
Qui tousjours va couleur changeant,
Pour hanter avec toute gent.

Et Theognis aussi semblablement en ces vers,

Aies le sens du poulpe, lequel teint
Sa peau d'un autre et puis d'un autre teint
Prenant tousjours la couleur de la roche,
Laquelle avec ses longs pieds il accroche.

Aussi dit on, que ceulx qui sont excellents trompeurs, fins et cauteleux, ont ceste coustume, que pour se sauver que lon ne les cognoisse, ils se font semblables au poulpe, et changent de couleur, c'est à dire de meurs, comme de robbe, en prenant de telles comme ils veulent. Est il doncques point ainsi, que le poulpe donne bien les commancements de ceste mutation de couleur par la peur qu'il a.

Mais au reste la principale cause vient d'ailleurs, et non pas de luy, et pource pesez un peu ce que dit Empedocles,

Tout ce qui est, a ses defluxions.

Car non seulement il sort continuellement des defluxions des pierres, des animaux, des plantes, de la terre et de la mer, mais aussi du cuivre mesme, et du fer : car toute chose s'use, toute chose rend quelque odeur par une defluxion qui se fait hors de son corps : et par ce que quelque partie s'en va et s'en deperit, tellement que lon suppose que par ces defluxions là, il

se fait des attractions, des insultations, des embrassements, des frappemens, des poussemens, et des environnemens : et s'il est vray ailleurs encore plus vray-semblable est il, que des pierres et roches qui sont au long de la mer continuellement baignées et battues des vagues, il s'en aille tousjours quelques loppins et quelques rompures bien deliées, lesquelles ne s'attachent pas aux autres corps, ains coulent alentour de ceulx qui ont les pores trop serrez, ou bien passent à travers ceux qui les ont trop rares et trop ouverts, mais le poulpe à le voir seulement a la chair percée et pertuisée, comme une goffre (1) à miel, propre à recevoir toutes defluxions. Quand doncques il a peur du vent, il serre et estrainct son corps, de maniere qu'il reçoit et conserve en la superfice de sa peau, les defluxions qui sortent de ce qui est auprès de luy, par ce que les rides de sa peau molle qui se fronce de peur, font des sillons tortus, propres à recueillir les defluxions des choses voisines qui viennent à donner contre luy, et ne se respandent point çà et là, ains s'amassans sur le cuir en rendent la superfice semblable de couleur.

. . . . (2) Et que cela en soit la vraye cause, ce en est un grand signe, que ny le poulpe ne ressemble pas en couleur à tout ce qui est auprès de luy, ny le cameleon à la couleur blanche, ains l'un et l'autre

(1) Rayon.

(2) Il y a ici dans le texte une lacune considérable. Plutarque y développoit sans doute une cause des couleurs autre que celle des émanations. Le fait qu'il allègue en preuve le démontre assez.

seulement à ce dont les defluxions sont proportionnées à leurs pores et petits pertuis (1).

XX. Pourquoy est-ce que les larmes des sangliers sont douces, et celles des cerfs sallées et de mauvais goust? La chaleur et froideur en sont cause, par ce que le cerf est froid de nature, et le sanglier chauld et bouillant, comme feu : c'est pourquoy l'un fuit, l'autre fait teste, et se defend quand on l'assault, et c'est principalement lors qu'il jette ses larmes, quand la chaleur grande luy monte aux yeux, comme nous avons dit,

Les seies droits, sa hure herissant
Les yeux ardents d'aspre feu rougissant,

ce qui en distille est doux : aucuns disent que comme le maigre sort du laict (2), aussi du sang troublé s'espraint la larme, entre lesquels est Empedocles : et pour autant que le sang du sanglier est noir et mordant à cause de sa chaleur, et celuy des cerfs delié et eveux, il y a raison que ce qui s'escoule au courroux et en la peur de l'un et de l'autre, soit tel.

XXI. Pourquoy est-ce que les truyes privées font

(1) Cette observation de Plutarque est très juste et très conforme aux expériences récentes faites sur un caméléon. On a en effet observé un caméléon qui, étant au soleil, paroissoit vert, quoiqu'il fût dans un lieu où il n'y avoit point d'herbe; à la chandelle il paroissoit noir, quoique posé sur du papier blanc. Mademoiselle Scudéry en a conservé deux dix mois : ils changeoient souvent de couleur, mais ils ne prenoient pas celle des corps sur lesquels on les posoit.

(2) Le petit-lait sort du lait agité.

des cochons plusieurs fois l'année, et les unes en un temps, les autres en un autre, là où les layes sauvages ne font leurs marcassins qu'une fois seulement, et presque toutes en mesmes jours, qui sont au commancement de l'esté, dont lon dit en commun proverbe,

Depuis la nuict que la sauvage truye,
A cochonné, il ne fait plus de pluye?

Est-ce point pour la foison de nourriture, car à la verité, de la pance, comme lon dit, vient la danse: et l'abondance d'aliment cause la superfluïté de la semence et geniture, tant ès animaux, comme ès plantes? Or les layes sauvages prochassent elles mesmes avec travail et crainte leur nourriture, là où les truyes privées en ont tousjours foison que la nature leur fournit d'elle mesme, ou que l'industrie du porchier leur procure et prepare. Ou bien est-ce point pour ce que les unes sont tousjours en oisiveté, et les autres en travail, d'autant que les privées sont paresseuses, et ne s'esloignent jamais gueres de leurs porchiers, les autres gravissant tousjours par les montagnes, et courant çà et là, emploient tout ce qu'elles mangent, et le consument en corpulence, et non point en semence? Ou pource que les privées sont tousjours en trouppe ensemble avec leurs masles, ce qui les eschauffe et leur provocque l'appetit de se mesler ensemble, comme dit Empedocles des hommes en ces vers,

Par le regard vient l'amoureux desir
De se mesler les personnes saisir :

là où aux sauvages, ce qu'ils vivent à part, et ne paissent point ensemble, fait qu'ils n'ont point d'amour l'un envers l'autre, et leur emousse la pointe de l'appetit naturel de se mesler. Ou bien est-ce chose veritable, ce qu'escrit Aristote, qu'Homere appelle le sanglier Chlounes, qui vault autant à dire, comme n'aiant qu'un genitoire, par ce que la plus part en se frottant contre les troncs des arbres se les brisent et froissent?

XXII. Pourquoi est-ce que lon dit que la main de l'ours est fort douce, et la chair d'icelle fort plaisante à manger : C'est pource que les parties qui cuisent et digerent mieulx leur nourriture sont plus delicates au goust : or cuisent mieux, et font meilleure digestion les parties qui plus se meuvent, et qui font plus d'exercice, comme l'ours se meut plus de ceste partie là : car avec ses mains, qui sont les pieds de devant, il commance à marcher et à courir comme des pieds, et à prendre et saisir comme des mains.

XXIII. Pourquoy est-ce qu'en la saison du printemps, les chiens ont moins de nez pour suivre les bestes à la trace? Est-ce point pourautant que les chiens, comme dit Empedocles,

Cherchants du nez le giste de la beste,

reçoivent les fumées et senteurs que les bestes laissent en passant parmy les bois, mais elles sont offus-

quées et amorties par plusieurs senteurs des arbres et des plantes qui florissent alors, lesquelles traversent et trompent le sentiment des chiens, et les mettent en default, leur faisant perdre la trace de la beste? C'est pourquoy lon dit qu'en la montaigne d'Ætna en la Sicile personne ne chasse, d'autant que tous les ans à la prime-vere il y croist grande quantité de violettes de montaigne, par les bois et prayeries, tellement que le païs estant tousjours remply de celle soueve odeur, les chiens en perdent le sentiment des bestes. Et puis on raconte une fable, que Pluto ravit là Proserpine, ainsi comme elle y cueilloit des fleurs : à raison dequoy les habitans honorans et reverans le lieu, comme sainct et sacré, ne courent point sus aux bestes qui y paissent.

XXIV. Pourquoy est-ce que quand la lune est au plein, il est malaisé de suivre les bestes à la trace? Est-ce pour la cause susdite, d'autant que la plaine lune engendre beaucoup de rosée? c'est pourquoy le poëte Alcman appelle la rosée fille de Jupiter et de la lune,

De Jupiter et de la Lune fille
Dame Rosée :

Car la rosée n'est autre chose qu'une foible et debile pluye (1), aussi est la chaleur de la lune imbecille :

(1) Muschenbroek a démontré, par une expérience très simple, que la rosée n'est pas une pluie foible, comme le croyoient les anciens. Il a exposé le soir à la rosée un plat d'argent : il a trouvé le lendemain que la partie convexe, qui étoit du côté de la terre,

d'où vient qu'elle la tire bien de la terre, comme fait le soleil, mais ne la pouvant tirer ne monter en hault, elle la laisse à bas sur la superfice de la terre.

XXV. Pourquoy est-ce que quand il fait gelée blanche, malaisement peut on suivre les bestes à la trace? Est-ce pour autant que l'hyver les bestes n'esloignent pas gueres leurs gistes et bauges, à cause du froid, ainsi ne laissent elles pas beaucoup de marques? C'est pourquoy lon dit qu'elles espargnent ce qui est près d'elles, de peur qu'elles ne soient contrainctes de prendre beaucoup de peine à aller au loing chercher leur proye et pasture en hyver, ains qu'elles treuvent au mauvais temps près d'elles dequoy se paistre. Ou c'est pource qu'il fault non seulement qu'il y ait trace du pied de la beste, mais aussi qu'elle esmeuve le sentiment du chien : ce que les voyes des bestes font mieux quand elles sont un peu dissoultes par la chaleur, là où l'air par trop refroidy et espessy alentour, restraint les odeurs, et ne les laisse pas couller ny se respandre au dehors pour esmouvoir les sentiments. Voylà pourquoy le vin et les parfums rendent moins d'odeur en hyver quand il fait grand froid, d'autant que l'air espessy et pris de froid arreste les senteurs en elle mesme, et ne les laisse pas espandre au dehors.

XXVI. Pourquoy et comment est-ce que les bestes

étoit chargée de rosée, et que la partie concave, exposée à l'air, étoit totalement à sec.

quand elles sont malades, cherchent les remedes qui leur sont propres, comme les chiens quand ils veulent vomir et rendre la cholere, mangent de l'herbe au chien, et les pourceaux vont cherchant des escrevisses pour en manger, par ce que cela leur sert contre le mal de teste : et la tortuë aiant mangé de la chair d'un serpent va chercher de l'origane, autrement ditte de la marjolaine bastarde : et l'ours quand il est degousté tire sa langue hors sa gueulle et la laisse toute couvrir de fourmis, et puis les avallant, il s'en guarit : et neantmoins de tout cela ils n'en ont experience quelconque, ny ne l'ont point appris par cas d'adventure? Est-ce doncque point l'odeur qui les esmeut, comme la senteur des goffres à miel excite les abeilles, et les charongnes attirent les vautours de tout loing, aussi les escrevisses appellent les pourceaux, l'origane esmeut la tortuë, et les formillieres l'ours, par odeurs et fluxions de senteurs qui leur sont propres, non pour ce que leur sentiment les esmeuve par discours de raison à ce qui leur est utile? Ou bien est-ce point la temperature de leurs corps, apportant aux animaux, quand ils sont malades, et que leurs humeurs sont alterées des aigreurs ou des douceurs, et autres qualitez estranges non accoustumées, comme il appert ès femmes grosses, lesquelles mangent quelquefois durant leur grossesse des pierres et de la terre, tellement que les bons medecins cognoissent par les appetits de leurs malades ceux qui doivent mourir ou qui doivent guarir? Car à ce propos Mnesiteus recite que sur le commancement d'une inflam-

mation de poulmons, un qui appetoit à manger des aulx guarit, et un autre qui demandoit des figues mourut, par ce que les appetits suivent les complexions du corps, et les complexions et dispositions vienent des maladies. Il est doncque vray-semblable que les animaux qui ne sont pas saisis de maladies mortelles ne dont ils doivent mourir, ont ceste complexion et disposition en eulx, par laquelle ils prenent des appetits qui les meuvent et poulsent chascun à ce qui luy est utile et profitable pour guarir sa maladie.

XXVII. Pourquoy est ce que le moust demeure long temps doux, si le vaisseau qui le contient est environné du froid? Est-ce point pour autant que la mutation de la saveur doulce en la vineuse est une concoction du moust, et le froid empesche celle concoction qui vient de la chaleur? Ou au contraire estce point pour autant, que la propre saveur du raisin est la doulce, et dit on que le raisin se meurit alors qu'il se tourne en saveur doulce? Or la froideur ne laissant point le moust exhaler, ains repoussant sa chaleur au dedans, conserve la doulceur. C'est pourquoy ceulx qui vendangent par temps de pluye, le moust n'en boult pas si tost, d'autant que le bouillir vient de la chaleur, et le froid restraint et repousse la chaleur.

XXVIII. Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauvages l'ours est celuy qui le moins dechire et rompt les toiles et pans de rets, là où les loups et les regnards les rongent bien souvent? Est-ce point pour

ce qu'il a les crochets bien avant au dedans de la gueulle, de sorte qu'il ne peult avenir à mettre les cordes entre ses dents, d'autant que ses levres qui sont grandes et grosses, se mettant entre deux l'empeschent? Ou pour ce que aiant plus de force aux mains il les rompt et les dechire avec ses pattes, ou bien il use des pattes et des dents tout ensemble, dechirant les toilles et les rets avec les pattes et se defendant contre les veneurs avec les dents: mais plus encore luy sert que nulle autre chose le veautrer, et pource quand il se sent pris dedans les rets il plonge et sort par dessoubs, se sauvant ainsi, sans qu'il ait besoing de ses mains ny de ses dents pour dechirer les toilles.

XXIX. Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, et des chaudes (1) si, combien que la froideur soit cause de celle là, comme la chaleur de ceste cy? car il ne fault pas dire, comme quelques uns estiment, que la chaleur soit l'habitude, et la froideur ne soit que privation : pource qu'il seroit encore plus esmerveillable, comment ce qui n'est point pourroit estre cause (2) de ce qui est. Mais il semble que la nature donne la cause de la merveille à la rarité (3), et cher-

(1) Lisez, d'après le texte : Pourquoi sommes-nous plus étonnés de voir des sources d'eau chaude que des sources d'eau froide; quoique la froideur... etc.

(2) Lisez : de plus de choses que ce qui est. *C.*

(3) Lisez : mais il semble qu'on soit porté naturellement à admirer ce qui est rare.

che lon pourquoy et comment se fait ce qui ne se fait pas souvent,

Vois-tu ce hault infiny firmament,
Qui en son sein liquide fermement
De tous costez la terre ronde embrasse?

Combien il nous apporte de merveilles à voir la nuict, et combien de beauté il nous monstre le jour? (1) Le commun des hommes, la nature d'icelles, ... les arcs en ciel, les diverses teintures des nuées, les esclairs qui se rompent, comme des bouteilles, dont il est orné......

XXX. Pourquoy est-ce que quand les vignes et les jeunes plantes ne portent point de fruict, on appelle cela Tragan, comme qui diroit boucquiner? C'est pource que les boucs qui sont par trop gras ne sont pas aptes à engendrer, et à peine peuvent ils de graisse saillir leurs femelles : car la semence genitale est une superfluité utile de la nourriture qui ne s'employe pas au corps (2). Quand doncq un animal ou un arbre est en bon poinct et gras, c'est signe que toute sa nourriture se consume en luy, et qu'il laisse bien peu ou du tout point de superfluité.

(1) Il faut suppléer avec M. Wyttembach : « Cependant le commun des hommes n'admire pas leur nature; mais ils sont plus « émerveillés des arcs-en-ciel, des diverses peintures des nuées, « et des éclairs qui se rompent en forme de bulles. » *C.*

(2) C'est une erreur qu'il est essentiel de rectifier, d'après une observation judicieuse de M. Simonnet sur le Traité de la Santé, t. XVII, p. 443 et suiv.

XXXI. Pourquoy est-ce que la vigne arrosée de vin, mesmement du sien, se deseiche et devient toute aride? Est-ce point pour autant que, comme aux grands yvrongnes la teste devient chauve, à cause que le vin par sa chaleur fait evaporer tout ce qu'il y a d'humeur? Ou bien est-ce que la liqueur vineuse vient de putrefaction, comme dit Empedocles,

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois sous l'escorce?

Quand doncq la vigne vient à estre arrosée de vin par dehors, il y devient feu, et corrompt la nature de l'humeur qui la devoit nourrir : ou bien le vin pur aiant nature astringente, penetre jusques aux racines, là où il reserre les pores et les estraint, de maniere qu'il ne permet pas que l'eau et la seve dont la vigne a accoustumé de boutter et bourgeonner, puisse penetrer jusques à la tige du sep. Ou bien c'est pour ce que cela est contre nature à la vigne, que ce qui est sorty d'elle, retourne derechef en elle, n'estant pas possible que l'humidité qui sort d'aucune plante, puisse plus retourner à estre partie ou nourriture d'icelle (1).

(1) Tout le reste est perdu. *Amyot.* Ces trois dernières questions sont remplies de lacunes, et présentent un sens très peu suivi dans le texte.



SOMMAIRE

DES QUESTIONS PLATONIQUES.

Moyen employé par Socrate dans la recherche de la vérité. II. Pourquoi est-ce que Platon a appelé le souverain Dieu, père et facteur de toutes choses? III. Comment l'ame existe-t-elle avant le corps, et n'eût pas existé sans le corps? IV. Quels sont les éléments des figures droites et circulaires? V. Qu'entend Platon en disant que l'aile participe de la Divinité? VI. Quelle est la cause des ventouses, de la déglutition, de la chute des corps graves, de l'écoulement des eaux, de la chute de la foudre, de l'attraction de l'ambre et de l'aimant, et de la consonnance des sons? VII. Qu'entend Platon par les *instruments du temps?* VIII. Les trois puissances de l'ame comparées aux accords de la musique. IX. Qu'entend Platon en disant que le discours est composé de noms et de verbes?

LES QUESTIONS

PLATONIQUES.

POURQUOY est-ce que dieu avoit commandé à Socrates d'aider aux autres à enfanter, faisant office de sage femme, et defendu d'engendrer? ainsi comme il est escrit au traitté qui s'intitule Theætetus : car il ne fault pas penser que ce soit par mocquerie, ne par jeu, qu'il soit dit, pour ce qu'il n'eust pas en tel endroit abusé du nom de dieu, joinct encore qu'en ce mesme traitté il attribue plusieurs autres propos haultains et magnifiques à Socrates, comme est cestuy-cy entre autres : « Plusieurs, dit-il, sont de tel « courage envers moy, qu'ils me mordroient et poin- « droient volontiers, quand je leur oste quelque folle « opinion, et n'estiment pas que je le face pour bien « que je leur veuille, se monstrans en cela bien esloi- « gnez d'entendre, que nul dieu ne porte malveuil- « lance aux hommes, comme aussi ne le fais-je pour « aucune mal-veuillance que j'aye envers eux : mais il « ne m'est aucunement loisible ny de conceder la men- « songe, ny de dissimuler la verité ». Est-ce point doncques qu'il appelle dieu son naturel, qui estoit fort vif à juger, et fort fecond à produire et inventer, ainsi comme fait Menander en ce verset,

C'est un vrai dieu que notre entendement:

Et Heraclitus,

Le naturel de l'homme est un dæmon?

Ou bien si ce fut à la verité quelque cause divine et celeste, qui suggera et inspira à Socrates ceste sorte de philosophie, par laquelle examinant et enquerant tousjours les autres, il les garantissoit de toute presumptueuse fumée d'erreur et de vanité, et d'estre fascheux et odieux à eux mesmes premierement, et puis à ceux de leur compagnie : car de fortune il estoit advenu que parmy la Grece il y avoit de son temps une grande volée de sophistes, ausquels les jeunes hommes payans grosse somme de deniers pour leur salaire, se remplissoient de grande opinion d'eux mesmes, et de vaine persuasion de science, et de desir des lettres, consumans leur temps en disputes et contentions oyseuses, sans rien faire au demourant de beau ny de bon. Socrates doncques aiant le discours et la parole propre à refuter, arguer et convaincre, comme une drogue laxative pour purger, estoit de tant plus creu en refutant les autres, qu'il ne prononceoit ny n'assuroit jamais rien de soy, et touchoit de tant plus avant au cœur des escoutans, qu'il sembloit chercher la verité en commun, et non pas espouser ny favoriser à une siene particuliere opinion, par ce que l'engendrer empesche la faculté utile à juger, d'autant que l'amant est aveugle alendroit de ce qu'il aime. Or n'y a il rien que lon aime tant au monde que les opinions et raisons que lon a engendrées et inventées, car la distribution des enfans que

lon dit communément estre très-juste, ès raisons et opinions est très injuste, pour ce qu'en celle là chascune prend le sien, en ceste-cy il faut prendre la meilleure, encore qu'elle soit d'autruy : et pourtant celuy qui en engendre de propres, en devient plus mauvais juge de celles d'autruy. Et comme il y eut jadis un sophiste qui dit, que les Eliens seroient meilleurs gouverneurs et juges des jeux sacrez Olympiques, s'il n'y avoit pas un Elien qui combatist esdits jeux : aussi celuy qui veut bien presider au jugement de diverses sentences et opinions, il n'est pas raisonnable que luy mesme ait envie de faire couronner la siene, ne qu'il soit une des parties contendantes en ce jugement : car les capitaines des Grecs après la defaitte des barbares, estans assemblez en conseil pour donner leur voix sur l'adjudication des pris et honneurs de prouësse ; tous se jugerent eux mesmes les premiers et plus vaillans : et des philosophes il n'y en a pas un qui ne face tout de mesme, excepté Socrates, et ceux qui luy ressemblent, lesquels confessent n'avoir ny ne tenir rien de propre : car ceux là sont ceux qui se monstrent seuls juges entiers de la verité, non corrompus ne favorables : car ainsi comme l'air qui est dedans les aureilles, s'il n'est ferme et arresté sans aucune voix propre à luy, et qu'il soit plein de son et de bruit, ne peult exactement bien comprendre ce que lon luy dit, aussi ce qui juge les raisons en la philosophie, s'il y a quelque chose au dedans qui luy resonne, et qui luy retentisse, difficilement pourra il entreprendre ce que lon luy dira au dehors : car

son opinion particuliere, qui luy est domestique et familiere, dequoy que ce soit qu'elle traitte, sera tousjours la philosophie qui aura mieux rencontré la verité, toutes les autres n'auront fait que cuider. Davantage s'il est ainsi que l'homme ne puisse rien parfaittement comprendre ny sçavoir, à bonne cause donc luy defendoit Dieu d'engendrer de ces faux germes là d'opinions mensongeres et inconstantes, et le contraignoit de reprouver et refuter ceux qui en avoient de telles : car ce n'estoit pas un petit profit, mais très grand, de luy donner une parole qui sceust delivrer les hommes du plus grand mal qui soit, c'est à sçavoir, d'erreur et d'illusion, et vanité de jugement,

> Dieu ne l'a pas donné mesme aux enfans
> D'Asclepius:

Car la medecine de Socrates n'estoit pas de guarir les corps, ains de nettoyer et purifier les ames corrompues et pourries.

Et à l'opposite aussi, s'il est ainsi que la verité se puisse sçavoir, n'y aiant qu'une verité, celuy qui l'a apprise de celuy qui ne l'a pas trouvée, n'en a pas moins que celuy mesme qui l'a trouvée, et la prend mieux celuy qui ne s'est point persuadé de l'avoir : car il prend ce qui est le meilleur de tous, ne plus ne moins que celuy qui n'a point engendré d'enfans naturels, en prend le meilleur qu'il peult choisir pour l'adopter. Voyez si toutes autres sortes de lettres ne meritoient à l'adventure pas qu'il y employast beau-

coup d'estude, comme la poësie, les mathematiques, l'art d'eloquence, les opinions des sophistes, pourtant la divinité defendit à Socrates de les engendrer : mais celle que Socrates estimoit seule Sapience, c'est à sçavoir, celle qui concerne Dieu et les choses spirituelles, que luy mesme appelle la science amoureuse, ce ne sont point les hommes qui l'engendrent ne qui l'inventent, car ils ne la font que rememorer. Voylà pourquoy Socrates n'enseignoit rien, ains mettant seulement en avant aux jeunes hommes, des commancemens, des difficultez, des doubtes, comme des trenchées qui precedent l'enfantement, excitoit, esveilloit et poulsoit les intelligences nées avec eux : c'est ce qu'il appelloit l'art d'aider á enfanter, comme font les sages femmes, laquelle n'apportoit pas de dehors l'entendement et le jugement à ceux qui conferoient avec luy, comme d'autres faisoient à croire, mais leur monstroit celuy qu'ils avoient dedans eux mesmes propre à eux, mais qu'ils nourrissoient confus et imparfaict.

II. Pourquoy est-ce qu'il a appellé le souverain Dieu, pere et facteur de toutes choses? Est-ce pour ce qu'il est veritablement pere des dieux qui ont esté engendrez, et des hommes, ainsi qu'Homere le nomme, et facteur des creatures qui n'ont ny raison ny ame? Car on n'appelle pas, ce dit Chrysippus, pere (1) du lict de l'enfant au ventre de la mere, ce-

(1) De la membrane qui enveloppe l'enfant dans le ventre de sa mère. C.

luy qui a fourny de semence, encore que ce lict soit fait de la semence de l'homme. Ou bien est-ce par translation qu'il appelle figurément pere du monde, celuy qui est cause efficiente, suivant sa façon accoustumée de parler, comme au dialogue intitulé le Bancquet, là où il nomme Phædrus pere des propos amoureux, pour ce que ce fut luy qui commencea à mettre en avant les devis de l'amour : comme aussi au traitté (1) qui est intitulé Callipidas, il appelle semblablement Callipidas pere de propos philosophiques, par ce que plusieurs beaux et bons propos furent tenus de la philosophie, luy en aiant baillé le commancement? Ou bien est-ce qu'il y ait difference entre pere et facteur, et entre generation et facture? Car tout ce qui est engendré est aussi faict, mais non pas au revers, tout ce qui est faict n'est pas engendré, et semblablement qui a engendré a faict : car generation est facture d'une creature animée, mais d'un facteur, comme est un maçon, un tissier, un faiseur de lyres, ou d'un statuaire, l'œuvre est distincte et separée de l'ouvrier, là où le principe mouvant, et la puissance de celuy qui engendre, est infuse en celuy qui est engendré, et contient sa nature, estant comme une partie distraitte de la substance de celuy qui a engendré : pour autant doncques que le monde ne ressemble pas à un assemblage de plusieurs pieces rapportées et collées ensemble, ains y

(1) Lisez : « qui porte le nom de Phèdre, il le nomme *Callipiada*, « c'est-à-dire père de beaux enfants, parceque, etc. » *C.*

a une grande portion de vie animale, et de divinité, que Dieu y a infondue et meslée de sa propre nature et substance en la matiere, c'est à bon droit qu'il est surnommé et pere et facteur du monde qui est animé. Ce discours estant fort conforme à l'opinion de Platon, considerez un peu s'il y auroit pas aussi apparence à cestuy-cy : c'est que le monde estant composé de deux parties, à sçavoir de corps et d'ame : l'une, qui est le corps, Dieu ne l'a pas engendré, mais la matiere s'estant exhibée, il l'a formée et moulée, en liant et finissant de termes et figures propres l'infinité d'icelle : mais l'ame participante d'entendement, de discours de raison, d'ordre et d'harmonie, n'est pas seulement œuvre de Dieu, mais partie, et n'est pas par luy, mais de luy, issue de sa propre substance.

(1) En ses livres doncques de la chose publicque, aiant divisé l'univers, ne plus ne moins que une ligne en deux sections inegales, il soubs-divise encore chasque section en deux autres, par mesme proportion : car il fait deux genres de toutes choses, l'un sensible et visible, et l'autre intelligible, et attribue au genre des intelligibles, en premier degré les premieres formes et idées, en second degré les mathematiques : et quant au genre des sensibles, il y attribue en premier degré les corps solides, et en second lieu, les images et figures d'iceux, et donne à chas-

(1) Ici commence une nouvelle question, suivant M. Wyttembach. *C.*

cun de ces quatre membres de sa division, son propre juge : pour le premier, l'entendement : pour les mathematiques, la pensée : pour les corps solides, la foy : pour leurs images et figures, la conjecture. A quelle fin doncques et quelle intention a il divisé l'univers en deux sections inegales, et laquelle des deux sections est la plus grande, celle des choses sensibles, ou celle des intelligibles? Car quant à luy il ne l'a point declaré, mais sur le champ il semble que la portion des sensibles soit la plus grande : car la substance indivisible des choses intelligibles estant tousjours d'une mesme sorte, et sur un mesme subject, est reduite à bien peu, qui est pur et net, là où *l'autre* estant espandue et vague sur les corps, a fait la section des sensibles. Davantage le propre de l'incorporel, est d'estre terminé, et le corps, quant à sa matiere, est infiny et interminé, et se fait sensible, quand par participation de l'intelligible il vient à estre terminé. Oultre ainsi comme des choses sensibles, chascune a plusieurs images, plusieurs umbres, et plusieurs figures, et generalement d'un seul patron il se peut tirer plusieurs copies et plusieurs exemplaires, imitez tant par art que par nature, aussi est il force que les choses qui sont icy sensibles, soient en plus grand nombre que celles qui sont là sus intelligibles, selon l'opinion de Platon, supposant que les choses sensibles soient comme images et exemplaires des originaux des idées intelligibles. Qui plus est, l'intelligence des idées et especes par abstraction et circoncision du corps, les reduit au reng

des mathematiques, montant de l'arithmetique ou science des nombres, à la geometrie, qui est la science des mesures, et puis après à l'astrologie, qui est la science des estoiles, et puis par dessus toutes les autres mettant l'harmonique, qui est la science des sons et accords : car le subject de geometrie se fait, quand à la quantité en general s'adjouste magnitude de longueur et largeur : et de la stereometrie, qui est la science de mesurer les corps solides, quand à la magnitude de longueur et largeur s'adjouste la profondeur : et le propre subject de l'astrologie, quand à la magnitude solide s'adjouste mouvement : et le subject de l'harmonique ou musique, quand aux corps mouvans s'adjouste le son et la voix : doncques en soubstraiant et retirant la voix des corps mouvans, et le mouvement des solides, la profondeur des superfices, et la magnitude des quantitez, nous nous trouverons ès idées intelligibles, lesquelles n'ont aucune difference entre elles, quant à l'un et le seul, par ce que l'unité ne fait point de nombre, si elle ne vient à toucher au deux indefiny : mais produisant ainsi le nombre, elle va aux points, et puis des points aux lignes, des lignes aux superfices, des superfices aux profondeurs et des profondeurs aux corps, et puis aux qualitez des corps qui se font ès alterations.

Davantage des choses intellectuelles il n'y a qu'un juge, qui est l'entendement : car la pensée ce n'est autre chose que l'entendement appliqué aux mathematiques, esquelles les choses intellectuelles apparoissent ne plus ne moins que dedans des mirouers,

là où pour la cognoissance des corps, à cause du grand nombre qu'il y en a, nature nous a donné cinq puissances et cinq divers sentimens pour les juger, encore ne peuvent ils pas suffire à les descouvrir tous, ains y en a beaucoup qui pour leur petitesse fuyent noz sens, comme estans un chascun de nous composé de l'ame et du corps : c'est bien petite chose que l'esprit et l'entendement qui est caché en une grande et grosse masse de chair : ainsi est il vraysemblable qu'il y a mesme proportion dedans tout l'univers, entre les choses sensibles et les intellectuelles, car les intellectuelles sont commancement des corporelles : or ce qui procede du commancement est tousjours plus en nombre et plus grand, que n'est le commancement. Mais au contraire pourroit on aussi dire, premierement, que en comparant les choses sensibles et corporelles aux intellectuelles, nous egalons aucunement les mortelles aux divines, car Dieu est entre les choses intellectuelles.

Et puis, par tout le contenu est tousjours moindre que n'est le contenant : or la nature de l'univers dans l'intellectuel comprend le sensible, car Dieu aiant mis l'ame au milieu, l'a estandue par tout le dedans, et encore par dehors a caché et enveloppé tous les corps d'icelle : or est l'ame invisible et imperceptible à tous les sentimens naturels, ainsi comme il est escrit aux livres des loix : et pourtant est un chascun de nous corruptible, et le monde ne se corrompra point, pour ce qu'en chascun de nous ce qui est de façon mortelle et subject à dissolution, contient en

soy au dedans la force et puissance vivifiante : mais au monde c'est tout au contraire, car la principale puissance et nature qui est tousjours en une sorte immuable, conserve la partie corporelle qu'elle contient et embrasse au dedans de soy. Et puis, en la nature corporelle l'individu et impartissable s'appelle pour sa petitesse, ce qui est si petit qu'il ne se peut diviser, mais en la nature incorporelle et spirituelle, c'est pour sa simplicité, syncerité et pureté, laquelle est exempte de toute multiplicité et toute diversité, et autrement encore est-ce simplesse et sottise de vouloir conjecturer les choses incorporelles par les corporelles. Or est il que l'instant où le maintenant s'appelle indivisible et impartissable, et toutefois il est ensemble par tout, et n'y a partie de la terre habitable qui soit sans luy, ains toutes les passions, toutes les actions, toutes les corruptions et generations qui sont par le monde, sont toutes comprises en ce maintenant : et l'instrument seul de juger les choses intellectuelles, est l'entendement, ne plus ne moins que la veuë de la lumiere, pour sa simplicité uniforme, et par tout ressemblant à soy mesme, mais les corps aians plusieurs diversitez et plusieurs differences, aussi se comprennent ils par divers instrumens à juger. Mais il y en a qui desestiment et ravallent comme trop petite, à tort, la puissance intellectuelle et spirituelle qui est en nous : car au contraire elle est belle et grande, comprenant tout ce qui est sensible, et attaignant jusques aux dieux. Et qui plus est, luy mesme en son livre intitulé le Banquet, en-

seignant comment il faut user de l'amour, en retirant l'ame de l'affection des beautez corporelles, et l'appliquant à celles qui sont intellectuelles, il nous enhorte de ne nous asservir ny assubjettir point à la beauté, ny d'un corps, ny d'une estude, ny d'une science, ains en nous eslevant à mont de ceste bassesse, nous tourner et convertir à la grande et vaste mer de beauté.

III. Pourquoy est-ce que veu qu'il afferme tousjours que l'ame est plus ancienne que le corps, qu'elle est cause de la generation d'iceluy et son principe, à l'opposite il dit que l'ame n'eust pas esté sans le corps, ny l'entendement sans l'ame, et qu'il fault que l'ame soit dedans le corps, et l'entendement en l'ame? Car il semble qu'il y ait contradiction en cela, et que le corps soit et non soit, s'il est vray qu'il soit ensemble avec l'ame, et neantmoins qu'il soit engendré par l'ame. Est-ce point pour ce que ce que nous disons souvent est vray, que l'ame sans entendement, et le corps sans forme, ont tousjours esté ensemble, et ny l'un ny l'autre n'a eu commancement d'estre, ny principe de generation, mais quand l'ame vint à avoir participation d'entendement et d'harmonie, et qu'elle devint sage par consonance, elle fut cause de mutation en la matiere, et estant plus forte en ses mouvemens, elle attira et convertit à soy les mouvemens d'icelle? Voylà comment le corps du monde a eu sa generation de l'ame, par laquelle il fut formé, et fait semblable : car l'ame d'elle mesme ne produisit pas la nature du corps, ny ne le crea

pas de rien, ains d'un corps desordonné et sans forme quelconque, elle en feit un bien ordonné et bien obeïssant, comme qui diroit que la force de la graine est tousjours avec le corps, mais neantmoins que le corps du figuier ou de l'olivier est né de la graine, il ne dira rien qui soit desaccordant, car le corps mesme estant esmeu et alteré par la graine, est né et germé tel : aussi la matiere sans forme, et indeterminée, aiant esté figurée par l'ame, qui estoit dedans, a eu telle forme et telle disposition.

IV. Pourquoy est-ce que y aiant des figures et des corps composez, aucuns de lignes droittes et autres de lignes circulaires, il a pris le triangle à deux costez egaux, et celuy à trois inegaux pour le fondement et commancement de ceux qui sont composez de droittes lignes? Desquels le triangle à deux jambes egales compose le corps quarré, qui est l'element et principe de la terre, et le triangle à trois costez inegaux compose la pyramide : et l'octaëdre, le corps à huict faces, et le icosaëdre, le corps à vingt faces, l'un principe du feu, et l'autre de l'air, et l'autre de l'eau : et neantmoins il omet du tout les corps et figures circulaires, combien qu'il ait fait mention du rond comme une boule, quand il dit que chascune des figures cy dessus nombrées, est apte à diviser un corps rond comme une boule, en parties egales. Est-ce comme aucuns soupçonnent, pource qu'il attribuoit le dodecaëdre, corps à douze faces, à la boule, en disant que dieu s'estoit servy de ceste forme et figure là, en la composition du monde? Car pour la

multitude de ses elemens constituans, et par ce que ses angles sont plus mousses, il s'esloigne plus de la droitte ligne, et se courbant facilement, et s'estendant alentour, comme les sphæres que lon compose de douze cuirs, il approche plus du rond, et en est de tant plus capable: car il a vingt angles solides, chascun desquels est environné et contenu de trois angles plats mousses, estant chascun composé d'un droict, et d'une cinquiéme partie du droict: outre cela il est composé et constitué de douze pentagones, corps à cinq faces, aians les angles et les costez egaux, desquels chascun est composé de trente, les premiers triangles à costez inegaux: à raison dequoy il semble qu'il ensuit le nombre des degrez du Zodiaque, et le nombre des jours de l'an en la distribution de ses parties constituantes, qui sont egales en nombre. Ou bien est-ce que par nature le droict precede le rond? Ou pour mieux dire, il semble que le rond soit une passion et qualité du droict: car on dit que le droict se courbe, et le cercle se descript par le centre et la distance qu'il y a jusques à la circonference qui est le lieu de la droitte ligne, par laquelle il est mesuré: car la circonference est de tous costez egalement distante du centre, et puis le conus qui est la pyramide ronde, et le cylindre, qui est comme une coulonne ronde, sont composez de figures à lignes droictes, l'un par un triangle, dont l'un des costez demeure ferme, et l'autre avec la base tourne tout alenviron, et le cylindre par une figure plus longue que large, à angles droits, dont l'un des

costez demeure, et l'autre tourne de mesme. Davantage ce qui est le moindre est le plus près du commancement : or la moindre et la plus simple de toutes les lignes, est la droitte, car de la ronde, le dedans est courbe, et le dehors bossu. Outre plus les nombres sont devant les figures : car l'unité ressemble au point, par ce que c'est un point en situation et position : or est il que l'unité est triangulaire, par ce que tout nombre triangulaire par huict fois repeté, y adjoustant l'unité, devient quarré, et cela advient aussi à l'unité, par ainsi le triangle est devant le cercle : et cela estant ainsi, adonc la ligne droitte va devant la courbe. Davantage l'element ne se divise jamais en ce qui est composé de luy, ains au contraire toute autre chose se divise et se resoult en ses elemens, dont elle est composée. Si doncques le triangle ne se resoult en rien qui soit courbe, et au contraire les deux diametres s'entrecroisans partissent le cercle en quatre triangles, c'est doncques à dire, que la figure à droitte ligne va devant celles qui sont circulaires. Qu'il soit ainsi que la droitte ligne precede, et que la courbe suive après, Platon luy mesme l'a demonstré, en disant que la terre est composée de plusieurs corps quarrez, dont un chascun est clos et contenu de superfices plattes à lignes droittes, en maniere disposées, que tout le corps et toute la masse de la terre semble estre ronde et de forme de boule, tellement qu'il n'est point de besoing de faire aucuns des elemens, dont le corps de la terre soit constitué rond : s'il est ainsi que de corps à droittes

lignes, conjoincts et appliquez les uns aux autres en certaine sorte, ceste forme se soit produitte. Davantage la droitte ligne, soit petite, soit grande, garde tousjours une mesme droitture, là où au contraire nous voions les circonferences des cercles, si elles sont petites, estre plus tournées, plus serrées, et plus estranglées, et au contraire si elles sont grandes, estre plus lasches et plus estandues, tellement que qui dresse les cercles tout de bout sur leur partie bossue dessus une superfice plate, s'ils sont petits, ils n'y touchent que d'un seul point, s'ils sont grands d'une ligne, tellement que lon pourroit de là conjecturer, que plusieurs petites lignes droittes, joinctes les unes aux autres queuë à queuë, en certaine situation feroient la circonference du cercle : mais à l'adventure n'y a il par deçà ny cercle ny boule, qui soit en sa forme exquisement et exactement parfaict : et en l'extension des droittes lignes et superfices tout à l'entour, pour la petitesse des parties on n'apperçoit point la difference, ains nous en semble la figure circulaire et ronde : aussi n'y a il corps icy qui se meuve naturellement, de mouvement circulaire, ains se meuvent tous selon ligne droitte : aussi le parfaitement rond n'est point element de corps sensible, ains de l'ame et de l'entendement, ausquelz aussi il attribue le mouvement circulaire, comme leur appartenant par nature.

V. Pourquoy est-ce qu'il dit au livre intitulé Phædrus, que la nature de l'æle, dont ce qui est grave et pesant se leve contre-mont, participe grandement du

corps de dieu? Est-ce pource que là il parle de l'amour, lequel est de beauté corporelle, et ceste beauté pour la similitude qu'elle a avec la divinité emeut l'ame, et la fait rememorer? Ou bien plus tost il le faut prendre simplement, sans curieusement rechercher rien plus outre, que l'ame estant dedans le corps, a plusieurs facultez et puissances, dont celle du discours de la raison et de l'entendement participe de la divinité, laquelle il a non improprement ny impertinemment appellée æle, pource qu'elle eleve l'ame des choses basses et mortelles à la consideration des celestes et divines.

VI. Comment et pourquoy est-ce que Platon dit, que l'antiperistase, c'est à dire la circonstance contraire de mouvement alentour des corps (d'autant qu'il n'y a rien de vuide en nature) est cause des effects qui se font ès ventoses des medecins, en avallant la viande, en jettant de gros et pesans fardeaux, ès fluxions des eaux, ès cheutes des foudres, en l'attraction que fait l'ambre, et la pierre de l'aimant, et en la consonance, et accord des voix : car il semble qu'il n'y ait point de propos, d'attribuer une mesme et seule cause à tant d'effects, si divers, et si different de genre : car encore, quant à la respiration des animaux, qu'elle se face par ceste mutuelle pulsion de l'air, il l'a suffisamment declaré : mais des autres effects qui semblent estre des miracles en nature, et ne sont rien, ce dit il, par ce que ce ne sont que les corps qui s'entrepoulsent les uns les autres à l'environ, et passent reciproquement ès places les uns

des autres, il nous a laissé à declarer comment cela se fait particulierement en chascun exemple.

Pour le premier doncques, quant à la ventose, voicy comment il en va. L'air qui est compris au dedans de la ventose, joignant la chair, estant par la chaleur enflammé, et devenant plus delié et plus subtil, que ne sont les petits pertuis et pores du cuivre dont est faitte la ventose, en sort dehors, non pas en un lieu vague ne vuide, car il n'y en a point, mais en l'autre air qui est tout alentour de la ventose, par dehors, et le poulse, et celuy là en poulse un autre devant luy, et ainsi de main en main, l'un cedant, et l'autre poulsant, et se mettant au lieu vacant que le premier a laissé, ainsi revenant à toucher alentour de la chair que la ventose a empoignée, et la bouillant, il en tire espraint, et fait sortir l'humeur qui y est au dedans de la ventose (1).

L'avaller de la viande se fait aussi tout de mesme, car les creux et cavitez, tant de la bouche que de l'estomach, sont tousjours pleines d'air : quand donc la viande est poulsée au dedans du canal de la gorge, tant par la langue que par les glandules et muscles du gosier qui s'estendent, l'air estant pressé et espraint par la viande, la suit de près à mesure qu'elle cede, et aide à la poulser bas (2).

Semblablement aussi les pesants fardeaux que lon

(1) Cette explication est aussi bonne qu'elle puisse être pour un siècle où on ne connoissoit pas la nature de l'air. Voyez les Observations.

(2) Voyez les Observations.

jette, comme grosses pierres et autres telles choses, fendent l'air en sortant avec l'impetuosité du coup qu'on leur baille, et le mespartissant, et luy coulant alentour, selon son naturel, qui est de poursuivre la place delaissée, et la remplir, le vuide suit après la masse lancée, et luy haste encore davantage son mouvement : les cheutes aussi de la foudre ressemblent ne plus ne moins aux lancements des fardeaux, car elle saulte enflammée hors de la nuë par la violence du coup en l'air, lequel ouvert et rompu luy cede, et puis se rejoignant ensemble au dessus, la poulse en bas contre sa nature, par force (1).

Quant à l'ambre, il ne fault pas penser qu'il attire rien de ce qu'on luy presente, non plus que fait la pierre de l'aimant, ne pareillement que rien qui en approche luy saulte sus de luy mesme : mais quant à la pierre, elle jette hors de soy ne sçay quelles fluxions grosses, pesantes et flatueuses, par lesquelles l'air contigu venant à estre entre-ouvert, poulse celuy qui est devant luy, et celuy là tournant alentour, et rentrant en la place vuidée, force le fer, et le poulse devant soy : et quant à l'ambre, il a bien ne sçay quoy de flambant et d'esprit flatueux (2) qu'il

(1) Voyez les Observations.

(2) Voilà à quoi se bornoient les connoissances des anciens sur les effets de l'électricité, qui, entre les mains des habiles physiciens de ce siècle, a produit les phénomènes les plus agréables, les plus variés et les plus étonnants. Elle a, pour ainsi dire, familiarisé la foudre avec l'homme, qui la maîtrise en la dirigeant à son gré. Avec tout cela, nous ne connoissons pas mieux que les anciens la matière électrique. Voyez les Observations.

jette dehors, quand on le frotte par dessus, par ce que ses pores et petits pertuis s'ouvrent : ce qui en sortant fait le mesme effect que la pierre de l'aimant, et attire ce qui est auprès de luy, le plus leger et le plus sec, pource qu'il est plus gresle et plus debile, car il n'est pas assez fort, ny n'a pois, ny violence, pour pouvoir poulser et chasser une grande quantité d'air, avec lequel il puisse venir à bout des plus grandes choses. Mais comment donc est-ce que cest air ne poulse ny le bois ny la pierre, ains seulement le fer, et l'amene à la pierre ? ceste doubte et difficulté est commune à ceulx qui cuident que cest assemblement de ces deux corps se face ou par attraction de la pierre, et par naturel mouvement du fer. Or le fer n'est ny trop rare, comme est le bois, ny trop serré, comme l'or ou la pierre, ains a de petits trous, de petites voies, et des asperitez rabotteuses, à cause de ces inegalitez, bien proportionnées et sortables à l'air, tellement qu'il ne coule pas si aisément par dessus, ains a des arrests et des prises, où il se peult affermir, et prendre pied assez raisonnablement pour pouvoir poulser en avant et forcer le fer, jusques à ce qu'il aille baiser la pierre. Voylà les causes et raisons que lon pourroit rendre de ces effects là (1).

Mais le coulement des eaux sur la terre, par quelle maniere de poulsement il se fait, il n'est pas si facile à appercevoir, ny à declarer : et fault entendre que ès eaux des lacs qui ne bougent, et demeurent tous-

(1) Voyez les Observations.

jours en un lieu, c'est pour ce que l'air espandu alentour, et les estraingnant de tous costez, ne se mouvant point, ne leur laisse place aucune vuide. Par ainsi le dessus de l'eau, tant ès lacs, comme en la pleine mer, se remue et se courbe de vagues, selon que l'air est agité, par ce que l'eau suit incontinent le remuëment de l'air, et flue quant et luy, pour ses inegalitez : car le coup donné au bas fait le creux de la vague, et celuy d'enhault fait la tumeur et enfleure d'icelle, jusques à ce que toute la place qui contient l'humeur de l'eau soit toute quoye et rassise, alors la vague cesse, et l'eau se rassiet aussi. Les fluxions doncques des eaux qui courent tousjours, se font par ce que les eaux suyvent tousjours et vont après l'air qui leur cede, estants chassées par celles qui les poulsent derriere, et ainsi se fait un coulement perpetuel et continuel, qui ne cesse jamais : c'est pourquoy les rivieres, quand elles sont grosses à plein chantier, elles courent plus roide : mais au contraire, quand il y a peu d'eau, elles vont aussi plus lentement, l'air ne leur cedant pas, pource qu'elles sont trop foibles, et qu'elles n'ont pas beaucoup de circonstances qui les pressent, ne qui les chassent. Ainsi est il force que les sources des fontaines sortent sur la terre, par ce que l'air de dehors entrant subtilement ès places vuides aux creux de la terre, en chasse l'eau dehors. Le pavé d'une maison fort obscure, contenant un air estouffé, sans qu'il y entre ny vent ny haleine, si on respand de l'eau dessus, engendre du vent et de l'esprit, estant l'air debouté de son lieu par l'eau qui

y tombe, et en estant frappé et battu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entrepoulser et s'entre-ceder l'un à l'autre, n'y aiant point de place vuide, en laquelle l'un estant colloqué ne puisse estre subject à se ressentir de la mutation et alteration de l'autre (1).

Et quant à la consonance de l'harmonie, luy mesme a declaré comment c'est que s'accordent les sons : car le viste et leger est hault et aigu, et le tardif et lent est bas et gros : et pourtant les aigus frappent les premiers le sentiment de l'ouye : mais quand eulx jà languissans et finissants, les tardifs commancent à leur succeder, la meslange des deux, pour la conformité donne plaisir et volupté à l'oreille, laquelle se nomme consonance et accord, dequoy l'air est l'instrument, ainsi comme il est facile à voir par ce que nous avons desjà dit : car la voix est le battement de ce qui sent par les oreilles, battu de l'air, à cause que l'air estant battu par ce qui le remue, bat aussi le sentiment de l'ouye, s'il est vehement, aiguëment : s'il est mousse, mollement. Or celuy qui est battu avec vehemence et roidement, c'est celuy qui arrive le premier à l'ouye, mais puis après tournant au contraire et venant à trouver le tardif et lent, il suit et accompagne le sentiment (2).

VII. Comment est-ce que Timæus dit, que les ames sont semées parmy la terre, parmy la lune, et parmy les autres instruments du temps? Est-ce pour ce qu'il

(1) Voyez les Observations. (2) *Ibid.*

avoit opinion que la terre se remuoit aussi bien comme le soleil et la lune, et les autres cinq planettes, qu'il appelle instruments du temps, à cause de leurs conversions, et tenoit qu'il ne falloit pas imaginer ne fabriquer la terre, comme si elle fust ferme et immobile sur l'aixieu qui passe atravers tout le monde, ains l'imaginer mouvante et tournante alentour, comme depuis Aristarchus et Seleucus l'ont demonstré, l'un en le supposant seulement, et l'autre l'affermant à certes, oultre ce que Theophrastus escrit que Platon sur sa vieillesse se repentit d'avoir donné à la terre le milieu du monde, place qui ne luy estoit pas convenable? Ou bien (pource que cela est directement contraire à plusieurs sentences que ce personnage sans doubte a tenues) s'il fault changer l'escripture, et mettre le datif au lieu du genitif (1), et entendant par les instruments du temps, non les astres ny les estoilles, mais les corps des animaux, ainsi comme Aristote a definy l'ame estre l'acte continuel du corps naturel instrumental, en puissance aiant vie, tellement que la sentence de ce passage là soit, Les ames par le temps ont esté semées en des corps, se servant d'instruments convenables. Mais cela encore est contre son opinion, parce que non en un lieu seulement, ains en plusieurs, il a appellé les estoilles, instruments du temps, veu qu'il afferme que le soleil mesme a esté fait pour la distinction et garde du nombre des temps, avec les autres planettes. Le meilleur donc

(1) Ajoutez avec le grec : et lire χρόνῳ, au lieu de χρόνου.

ques est entendre que la terre soit instrument du temps, non pource qu'elle soit mouvante, comme les estoiles, mais pource qu'elle demourant tousjours ferme en soy, elle donne aux astres qui se meuvent alentour d'elle, le lever et le coucher, par lesquels sont limitez le jour et la nuict qui sont les premieres mesures des temps : et pourtant l'a il luy mesme appellée gardienne et ouvriere veritablement du jour et de la nuict. Qu'il soit ainsi les aiguilles des horologes ne se remuant pas avec les umbres, ains demourants fermes, sont instruments et mesures du temps, representans l'obstacle de la terre, qui est au devant du soleil se mouvant alentour d'elle, ainsi comme a dit Empedocles,

> La terre fait la nuict en s'opposant
> Aux clairs rayons du soleil reluisant.

Voylà l'interpretation que lon y peult donner.

Mais à l'adventure pourroit on trouver cela estrange et hors de raison, de dire que le soleil, la lune et les planettes aient esté faicts pour distinguer le temps, car d'ailleurs la dignité du soleil est grande, et Platon mesme en ses livres de la republique l'appelle le roy et le maistre de tout ce monde sensible, comme le bien est seigneur et maistre du monde intelligible, et est le soleil extraict de luy, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister et l'estre, ne plus ne moins que le bien donne aux choses intelligibles, et l'estre, et qu'on les cognoisse. Or qu'un Dieu aiant telle et si grande

puissance, soit un instrument du temps, et mesure evidente de la difference qu'il y a de vistesse ou de tardité entre les huit spheres des cieux, cela ne leur semble pas fort convenable ny autrement raisonnable. Il faut doncques dire que ceux qui se troublent pour ces considerations là, se trompent par ignorance, cuydans que le temps soit ainsi que l'a definy Aristote, la mesure du mouvement, et le nombre selon devant et après, ou bien la quantité en mouvement, ainsi que l'a definy Speusippus, ou bien distance de mouvement, et non autre chose, ainsi que les stoïques le descrivent en definissant un sien accident, et n'entendans pas sa substance, laquelle il semble que le Poëte Pindare n'ait pas mal souspeçonnée, quand il dit,

Le temps, qui de son estre vieux
Surpasse tous les autres dieux:

Et Pythagoras aussi, lequel enquis que c'estoit que le temps, respondit: C'est l'ame du ciel: car le temps n'est point un accident ny une passion d'aucun mouvement quel qu'il soit, ains est la cause, la puissance et le principe de la proportion et de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature du monde et de l'univers, qui est animée, se meut: ou plus tost celle mesme proportion et ordre se mouvant, est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct justement conduit
Toute chose qui est mortelle.

C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quant et le ciel, mais que le mouvement estoit devant le ciel, lors qu'il n'y avoit point de temps, pource qu'il n'y avoit ny ordre ny mesure quelconque, ny distinction, ains un mouvement indeterminé, comme une matiere sans forme ne figure quelconque : mais depuis que la nature eut une fois jetté en couleur et en terme, la matiere de formes et figures, et le mouvement de revolutions, elle feit tout ensemble l'une le monde, et l'autre le temps, qui sont tous deux images de Dieu, c'est à sçavoir de sa substance le monde, de son eternité le temps : car Dieu en ce qu'il se meut, est le temps : en ce qu'il est, est le monde. Voylà pourquoy il dit qu'estants venus en estre tous deux ensemble, tous deux aussi seront ils dissoluts ensemble, si jamais il y advient dissolution : car ce qui est engendré ne peult estre sans temps, comme ne ce qui est intelligible sans eternité, si l'un a à demourer tousjours, et l'autre à ne se dissouldre jamais, depuis qu'une fois il a esté composé. Ainsi doncques le temps aiant une necessaire liaison et entre-lassement avec le ciel, n'est pas simplement un mouvement, ains, comme nous avons dit, un mouvement ordonné par ordre, qui a sa mesure, ses fins et ses bornes, et revolutions, desquelles le soleil estant le superintendant, le gouverneur et directeur pour les limiter et diriger, et pour monstrer et quotter les mutations, et saisons de l'année, lesquelles produisent toutes choses, comme dit Heraclitus, il fault confesser qu'il aide au premier et

prince des dieux, en choses qui ne sont pas petites, ne frivoles ou legeres, ains très grandes, et de principale consequence.

VIII. Platon en ses livres de la chose publique a très bien accomparé les trois puissances de l'ame, à sçavoir, la raisonnable, la concupiscible et l'irascible, à l'accord et harmonie d'une octave, aiant une quinte au milieu, dont la haulte et aiguë note s'appelle nete, la moienne, mese, et la basse s'appelle hypate. Or quant à la situation et disposition des parties du corps, où telles puissances de l'ame ont leurs sieges, la partie courageuse et irascible est assise au milieu : et la raisonnable, qui est le discours de la raison, tient le lieu de l'hypate, pource que les anciens appelloient ce qui est au dessus et le premier, Hypaton : suyvant quoy Xenocrates appelle Jupiter l'air, qui est tousjours un, et tousjours de mesme sorte, Hypatos, et celuy qui est au dessoubs de la lune, Neatos : et devant luy Homere a appellé le Dieu souverain, prince des princes, Hypaton Crionton (1), qui vault autant à dire, comme le suprême ou le souverain des regnants, et à bon droict la nature a donné à la partie qui est la meilleure, la plus haulte place, aiant logé le discours de la raison, comme le gouverneur, dedans la teste, et a reculé bien loing de là, aux plus basses et inferieures parties, la partie concupiscible : car la situation d'à bas s'appelle Neate, comme le donnent à entendre les appellations et noms

(1) ὕπατον κρειόντων.

des morts, que lon appelle Nerteros et Eneros : et pour ceste mesme raison y en a qui disent que le vent qui souffle de dessoubs la terre des lieux qui ne nous paroissent pas, s'appelle Notos. Comme ainsi soit donc que la partie concupiscible à la raisonnable a la mesme contrarieté qu'il y a du premier au dernier, et du hault au bas, il n'est possible que la raison soit la plus haulte, et la premiere, et qu'elle ne soit point l'Hypate, ains que ce soit une autre : car ceulx qui luy baillent, comme à la principale puissance, celle de la moienne, ils ne se prennent pas garde qu'ils luy ostent celle qui est encore plus principale, c'est celle de l'Hypate, laquelle ne peult convenir ny à l'ire ny à la cupidité : car l'une et l'autre est née et faitte pour suivre et estre commandée, et non pas pour commander ny pour preceder la raison. Davantage encore sembleroit il que plus tost l'ire devroit avoir la place du milieu par nature, attendu que naturellement le commander convient à la raison, et à l'ire le commander et estre commandé, estant subjecte d'un costé, au discours de la raison, et commandant de l'autre à la cupidité, et la punissant quand elle est desobeissante à la raison. Et comme entre les lettres, celles que lon appelle demy-voyelles sont moyennes entre les muettes et les voyelles, d'autant qu'elles ont plus de son que celles là, et moins que celles cy : aussi en l'ame de l'homme l'ire n'est pas simplement passionnée, ains y a bien souvent une apparence du devoir meslée avec l'appetit de vengeance.

Et Platon luy mesme comparant toute la substance

de l'ame à un attelage de deux chevaux conduits par un chartier qui les mene, il entend par le chartier, comme il est tout notoire à un chascun, le discours de la raison, et des deux chevaux, celuy des cupiditez et voluptez est rebours, farouche, et indomtable du tout, aiant les aureilles velues, à peine obeissant au fouet, ny à l'esperon, là où celuy de l'ire pour la plus part est obeissant à la bride de la raison, et luy servant. Comme doncques en un attellage de deux chevaux, le chartier n'est pas en vertu et puissance le milieu, mais l'un des chevaux qui est pire que le chartier, et meilleur que son compagnon, avec lequel il est attelé, aussi n'a il pas attribué la place du milieu à la partie qui domine en l'ame, mais à celle où il y a moins de raison, et plus de passion qu'en la premiere, et plus de raison et moins de passion qu'en la troisieme : car cest ordre et disposition observe la proportion qui est entre les accords de la partie irascible à la raisonnable, comme à la haulte note, une quarte d'intervalle, et à la concupiscible, comme à la note basse, une quinte, et de la raisonnable à la concupiscible, qui est comme de la note basse à la haulte, une octave : là où si nous tirons la raison au milieu, l'ire sera la plus esloignée de la cupidité, laquelle neantmoins aucuns des philosophes ont tenu estre une et mesme chose, pour la similitude grande qu'il y a entre elles. Ou bien c'est une mocquerie que d'attribuer aux lieux, le premier, le milieu, et le dernier, veu que nous voions qu'en la lyre la note hypate tient le premier et le plus hault lieu, et ès flustes

elle tient le plus bas et le dernier : davantage la moienne en quelque endroit de la lyre qu'on l'accommode, on voit qu'elle sonne tousjours un mesme son, plus aigu que l'Hypate, et plus bas que la Nete : car l'œil mesme n'a pas en tout animal mesme situation, mais en tout animal, et en quelque lieu qu'il soit posé selon nature, il est tousjours fait et ordonné pour voir.

Comme doncques le pedagogue qui va derriere et non pas devant ses enfans, les meine neantmoins, ainsi que lon parle, et le capitaine des Troiens en Homere,

> Qui paroissoit or' entre les premiers,
> En commandant, or' entre les derniers.

Et en l'une et en l'autre part toutesfois il estoit tousjours le premier, et avoit la premiere puissance : aussi ne fault il pas forcer et attacher par force aux lieux les parties de l'ame, ny aux noms, ains fault en chercher la puissance et la proportion : car que le discours de la raison soit situé au corps de l'homme, en premier lieu de situation, c'est par accident, mais il a la premiere et principale puissance, comme la moienne envers la partie concupiscible, qui est la note Hypate, et envers l'irascible, comme la Nete, en laschant ou tendant et faisant consonance et accord, en ostant de l'un et de l'autre ce qu'il y a de trop, et aussi à l'opposite, en ne les laissant pas aller du tout, ny s'endormir : car la moderation et commensuration se limite et definit par mediocrité, ou plus tost pour

mieux dire, c'est le chef-d'œuvre de la puissance de la raison, de faire et imprimer ès passions les mediocritez et moiennetez, s'il fault ainsi parler, que lon appelle sainctes et sacrées, lesquelles consistent en une temperature des deux extremitez avec la raison, et entre elles mesmes par le moien de la raison, car l'attelage de deux chevaux n'a pas pour son moien en son milieu celuy des deux qui est le meilleur, ny ne faut pas penser que le gouvernement du chartier en soit une extremité, ains plus tost faut estimer que c'est le milieu et la mediocrité entre la demesurée celerité et tardité des deux chevaux, ne plus ne moins que la force de la raison qui retient les passions, quand elles s'esmeuvent hors de mesure et de raison, et les accommodant alentour d'elle en mesurée proportion, constitue une mediocrité et un moien entre le plus et le moins, et entre le peu et le trop.

IX. Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'oraison est temperée de noms et de verbes (1)? Car il semble que toutes les autres parties du parler sans ces deux là, ne soient du tout rien : et dit on qu'Homere par une galanterie de jeunesse, s'estudia à les mettre toutes ensemble en ce vers,

Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφρ' εὖ εἰδῇς (2).

Car il y a un pronom, et un participe, et un nom, et

(1) Lisez : Qu'entend Platon en disant que le discours est composé de noms et de verbes?... Cette question grammaticale est très bien traitée.

(2) Iliad. I, 185.



un verbe, et une preposition, et un article, et une conjonction, et un adverbe, pour ce que ceste particule δὲ est mise au lieu de la preposition εἰς, de sorte que ceste façon de dire κλισίην δὲ est telle, comme ἀθήναζε. Que fault il doncques respondre pour Platon? Est-ce point pour ce que premierement on appelloit Logos, c'est à dire oraison, ce que les anciens appelloient proposition, et maintenant on appelle ἀξίωμα dignité? Ce sont les paroles que premierement proferants les hommes, mentent ou disent verité, ce qui est composé de nom et de verbe, dont les dialecticiens appellent l'un le cas, et l'autre le predicament (1): car quand nous oyons dire, Socrates enseigne, ou Socrates se tourne, nous disons que l'un est vray, et l'autre est faulx, sans en attendre rien davantage: car il est vray-semblable que les hommes du commancement eurent besoing de langage et de voix articulée, pour s'entredonner à entendre les uns aux autres les actions et ceulx qui les avoient faittes, et les passions et ceulx qui les avoient souffertes: pour autant donc que par le verbe nous exprimons suffisamment les actions et passions, et par les noms ceulx qui les font ou les seuffrent, ainsi comme luy

(1) Lisez: N'est-ce point parceque les anciens appeloient *discours*, ou λόγος, ce que nous appelons aujourd'hui *protasis*, ou l'*ἀξίωμα* des Grecs, un axiome: et une proposition de cette sorte renferme toujours le vrai ou le faux; or elle n'est composée que d'un nom et d'un verbe: le premier est appelé par les dialecticiens le sujet, et le second, l'attribut en parlant du nom et du verbe.

mesme a dit, il semble que ce sont ces deux parties là d'oraison, qui les signifient : les autres, on pourroit dire qu'ils ne les signifient pas, non plus que font les gemissements et lamentations des joueurs de tragedie, voire un ris, un silence et une retenue donnent bien quelquefois plus grande expression à la parole, mais toutefois ils n'expriment pas necessairement et principalement, comme font le nom et le verbe, ains par maniere d'accessoire, pour diversifier un peu le langage, comme lon diversifie aussi les lettres, en y adjoustant des esprits, aux unes aspres, aux autres doulx, et en faisant les unes longues, les autres briefves, qui sont plus tost passions et accidents, et diversitez d'elements, que elements distinguez et par soy differents, comme il appert manifestement, par ce que les anciens escrivoient suffisamment avec seize lettres.

Mais davantage advisons que nous ne prenions autrement les paroles de Platon, que comme il les a dittes, car il a dit que l'oraison estoit temperée de ces deux parties, non par ces deux parties, que nous ne facions la faulte que feroit celuy qui calomnieroit un autre, pour avoir dit que un oignement seroit composé de cire et de galbanum, alleguant qu'il auroit obmis à dire le feu et le vase, sans lesquels on ne sçauroit mesler lesdits drogues : aussi semblablement si nous le reprenions, pour autant qu'il auroit obmis à dire les conjonctions, les prepositions, et autres telles parties : car le parler et l'oraison n'est pas com-

posé de ces parties là, mais par icelles, et non sans elles : car comme celuy qui prononceroit, Battre, ou Estre battu, ou D'ailleurs, Socrates, et Pythagoras, encore donneroit il aucunement à entendre et à penser quelque chose, mais celuy qui profereroit, Car, ou De, simplement et seulement, on ne pourroit imaginer qu'il entendist aucune chose ny aucun corps, ains s'il n'y a quelques autres paroles qui soient proferées quant et quant, elles ressembleront à des sons et des bruits vains sans aucune signification, d'autant que ny à par elles ny avec d'autres semblables, elles ne peuvent rien signifier : mais à fin que nous conjoignions, ou meslions, et assemblions tout *en un*, nous y adjoustons des prepositions, conjonctions, et articles, voulans en faire un corps de tout, autrement il semblera que nous bruions, non pas que nous parlions, mais aussi tost que un verbe est joinct à un nom, ce qui en resulte est incontinent un parler et une oraison.

Voylà pourquoy aucuns non sans quelque raison estiment, que ces deux (1) soient proprement les seules parties d'oraison, et c'est à l'adventure ce que veult Homere donner à entendre, quand il dit en plusieurs passages,

Ainsi parla, et en ce poinct nomma (2).

(1) Que le nom et le verbe soient, etc.

(2) Iliad. I, 361. Il faut rapporter les expressions d'Homère : Plutarque ne parle ici qu'aux personnes qui entendent le grec. Voici l'endroit cité :

..... ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζεν.

Car il a accoustumé d'appeller le verbe Epos (1), comme en ces vers,

> Ce mot, ô femme, au vif le cœur me touche (2):

Et en cest autre,

> Adieu vous dis seigneur mon hoste et pere,
> Si quelque mot de ma langue legere
> Possible yssu vous a fascheux esté,
> Qu'il soit au vent je vous prie jetté (3):

Car ce n'est ny une conjonction, ny une preposition, ny un article qui touche au cœur, ne qui soit fascheux à ouïr, ains un verbe signifiant quelque action honteuse, procedente d'aucune deshoneste passion. Voilà pourquoy nous avons accoustumé de ainsi louer les poëtes et historiens, ou bien les blasmer en disant, celuy là use de noms attiques et de beaux verbes, ou au contraire de bas, ou il fault dire que jamais Euripides et Thucydides ne deviserent en termes beaux et attiques.

Comment donc, pourra dire quelqu'un, ces parties là ne servent elles de rien à l'oraison? Quant à moy je

(1) Lisez: car par le mot ἔπος il désigne ordinairement le mot *verbe*.

(2) Odys. XXIII, 193.

> Ὦ γύναι. ἦ μάλα τοῦτο ἔπος θυμαλγὲς ἔειπες.

(3) Odys. VIII, 408.

> Χαῖρε, πάτερ, ὦ ξεῖνε, ἔπος δ' εἴπερ τι λέλεκται
> Δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.

tiens qu'elles y servent autant comme le sel à la viande, et l'eau à faire le pain. Evenus souloit dire que le feu estoit la meilleure saulse du monde, aussi sont ces parties l'assaisonnement de nostre langage, ne plus ne moins que le feu et le sel des breuvages et viandes, dont nous ne nous sçaurions passer, excepté que nostre parler n'en a pas tousjours necessairement affaire, comme lon peut dire du langage des Romains, duquel au jourd'huy tout le monde presque use : car il a osté presque toutes les prepositions, excepté bien peu, et quant aux articles que lon appelle (1) il n'en reçoit pas un tout seul, ains use de noms sans bordure, par maniere de dire, et ne s'en faut pas esmerveiller, attendu qu'Homere, qui en beauté de carmes surpasse tout le monde, à peu de noms prepose des articles, comme si c'estoient anses à des vases qui en eussent besoing, ou des pennaches sur des morions, à raison dequoy les carmes où il le fait en sont remarquez, comme est cestui-cy,

Αἴαντι δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινε
Τῷ τελαμωνιάδῃ.
Sur tous d'Ajax le fils de Telamon
Fut le courage esmeu de ce sermon :

et cestuy-ci,

Ποίεεν ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκ προφυγὼν ἀλέοιτο.
Il le faisoit à fin que par la fuitte,
Du marin monstre il eschappast la suitte :

(1) Et quant à ce qu'on appelle les articles.

Et y en a eu peu d'autres avec ceux là : mais en autres, qui sont innumerables, n'y aiant point d'article la phrase n'en est en rien diminuée, ny de beauté, ny de facilité et clarté, et toutefois il n'y a ny beste, ny instrument, ny armeure, ny autre chose quelle qu'elle soit au monde, qui par ablation ou privation d'une siene propre partie, soit plus belle, plus active, ne plus douce que paravant elle n'estoit, là où l'oraison bien souvent, en estans les conjonctions toutes ostées, a une force et efficace plus affectueuse, plus active, et plus esmouvante, comme est ceste-cy :

> Aiant un vif, un autre frais blecé,
> Un autre entier, un autre trespassé,
> En combattant par les pieds elle tire (1).

Et ce passage icy de l'oraison de Demosthenes contre Midias : « Car celuy qui bat autruy peut faire beau« coup de choses, dont celuy qui les a souffertes n'en « sçauroit aucunes exprimer et donner à entendre à « un autre, en son port, en son regard, en sa voix : « quand c'est de braverie, quand estant ennemy, « quand c'est du poing, quand c'est sur la jouë » : cela esmeut, cela transporte hors de soy les hommes qui n'ont point accoustumé d'endurer oultrage. Et en un autre lieu après, « Mais non pas Midias, ains depuis « ce jour là il harengue, il injurie, il crye, il est esleu, « Midias Anagyrrasien est nommé : il loge Plutarque

(1) Ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον.
Ἄλλον τεθνειῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν.

« en son logis, il sçait les secrets, la ville n'est pas « assez grande pour luy (1) ».

C'est pourquoy ceux qui escrivent des figures de retorique louënt et prisent grandement celle qu'ils appellent desliée, là où ceux-cy qui sont trop religieux et qui s'assubjettissent trop aux regles de la grammaire, sans ozer oster une seule conjonction de la commune façon de parler, en sont à bon droit blasmez et repris, comme faisans un stile enervé, sans aucune pointe d'affection, et qui laisse et donne peine à ouir, pour estre tousjours d'une pareure semblable, sans jamais diversifier. Or que les Dialecticiens aient plus besoing de conjonctions, que nuls autres hommes de lettres, pour la liaison et tissure de leurs propositions, ou les disjonctions d'icelles, ne plus ne moins que les cochers ont besoing d'attelages pour atteler de front leurs chevaux, ou comme Ulysses avoit besoing d'ozier, en la caverne du Cyclops pour lier ses moutons, cela n'argüe ny ne preuve pas, que la conjonction soit autrement partie d'oraison, mais bien un outil propre à conjoindre, selon qu'elle en porte nom, et à contenir et assembler non pas toutes choses, ains seulement celles qui ne sont pas sim-

(1) Πολλὰ γὰρ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, ὧν ὁ παθὼν ἔνια οὐδ', ἂν ἀπαγγεῖλαι δύναιτο ἑτέρῳ· Τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ· ὅταν ὑβρίζων, ὅταν ἐχθρὸς ὑπάρχων, ὅταν κονδύλοις, ὅταν ἐπὶ κόρρης· ταῦτα κινεῖ, ταῦτ' ἐξίστησιν αὑτῶν ἀνθρώπους ἀήθεις τοῦ προπηλακίζεσθαι. Et ce passage-ci: Ἀλλ' οὐ Μειδίας· ἀλλ' ἀπὸ ταύτης τῆς ἡμέρας λέγει, λοιδορεῖται, βοᾷ, χειροτονεῖταί τι, Μειδίας Ἀναγυρράσιος προβέβληται, Πλουτάρχῳ προξενεῖ, τα ἀπόρρητα οἶδεν, ἡ πόλις αὐτὸν οὐ χωρεῖ.

plement dittes : si lon ne vouloit dire que la chorde ou courroye dont une balle seroit liée, fust partie de la balle, ou la colle d'un papier, ou d'un livre qui est collé, et les données et distributions des deniers, partie du gouvernement : comme Demades disoit, que les deniers que lon distribuoit manuellement par teste à chasque citoyen d'Athenes, pour veoir les jeux, estoient la colle du gouvernement de l'estat populaire. Et quelle est la conjonction, qui face de plusieurs propositions une, en les cousant, et liant ensemble, comme le marbre fait le fer, quand on le fond avec luy par le feu, mais pour cela le marbre n'est pas pourtant, ny ne l'appelle lon pas partie du fer, combien que ces choses là qui entrent en une composition, et qui sont fondues avec les drogues que lon mesle, ont accoustumé de faire et de souffrir ne sçay quoy de commun, composé de tous les ingrediens : mais des conjonctions, il y en a qui nient qu'elles facent un ce qu'elles conjoignent, ains tienent que ceste façon de parler soit comme une enumeration, comme qui compteroit de reng tous noz magistrats, ou les jours du mois.

Et puis des autres parties d'oraison, il est tout manifeste que le pronom est une sorte de nom, non seulement en ce qu'il se decline par cas, comme fait le nom, mais aussi en ce qu'il fait une très-propre designation de ce que lon pense avec la nature, et que lon met dehors en choses terminées, et m'est advis que qui dit, Socrates, ne monstre point plus expressement la personne, que qui dit, cestuy-cy.

vent froid et l'eau, mais moins la terre, ceux là regardent ceste terre qui est la plus prochaine d'eux, qui n'est autre chose qu'une meslange et composition de l'air, des eaux, du soleil, de la chaleur : et me semble qu'ils font tout ainsi comme qui diroit que le feu elementaire ne seroit pas le premier chaud, ains l'eau bouillante, ou bien le fer tout rouge de feu : d'autant que lon peut bien toucher ceux là, et en approcher, et que du premier feu pur et celeste, ils n'en ont aucune sensible experience ny cognoissance par attouchement, comme aussi n'ont ils de la terre qui est auprès du centre, que lon peut imaginer estre la vraye, pure et naturelle terre, comme la plus esloignée et separée de toutes les autres, mais bien en pouvons nous icy avoir quelque indice par les grosses roches, lesquelles de leur profondeur rendent une vehemente froideur et non facile à supporter : et ceux qui veulent boire plus froid, ils jettent des petits cailloux dedans leur eau, laquelle en devient plus fraische, et s'en aiguise, par maniere de dire, par la froideur grande et recente qui sort desdits cailloux. Si faut estimer que quand les anciens hommes doctes et sages ont supposé qu'il n'y pouvoit avoir mixtion ne meslange des choses terrestres avec les celestes, ils ne visoient pas aux lieux, ny au haut et au bas, comme aux bassins d'une balance, ains à la difference et diversité des puissances, attribuans les qualitez de chaleur, de clarté, d'agilité et de legereté à celle immortelle et eternelle nature, mais la froideur, l'obscurité et la tardité, prononçans estre le partage

et le sort malheureux des trespassez, et de ceux qui sont là bas aux enfers : car le corps mesme d'un animal pendant qu'il respire et est florissant en verdeur, comme disent les poëtes, il a vie et chaleur, mais aussi tost qu'il est destitué de ces deux puissances là, et delaissé en la seule portion et possession de la terre, il devient aussi tost roide et froid, comme estant la chaleur en tout autre corps plustost selon nature, qu'en un corps terrestre (1).

XXIV. Compare, seigneur Favorin, ces argumens là avec les raisons des autres, et si tu trouves que les unes ne cedent ny ne surpassent gueres les autres en probable verisimilitude, laisse moy là l'opiniastreté d'espouser aucunes particulieres opinions, estimant que le surseoir et retenir son jugement en choses obscures et incertaines, est fait en plus sage philosophe, que non pas de prester et adjouster à l'une ou à l'autre partie son consentement (2).

(1) Voyez the Universal Diction. of Arts and Sciences, by Harris, au mot *Cold*.

(2) Il appert, par ce lieu et plusieurs autres, que Plutarque estoit de secte Academique. *Amyot.*

SOMMAIRE

DES CAUSES NATURELLES.

Pourquoy est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres? II. Pourquoy est-ce que les arbres, les graines et semences se nourrissent mieux des eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puisse arroser? III. Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs moutons et brebis? IV. Pourquoy est-ce qu'entre les eaux de pluyes, celles qui tombent avec tonnerre et esclairs sont meilleures pour arroser? V. Pourquoy est-ce que de huit saveurs qu'il y a en tout, nous voyons qu'il n'y en a qu'une seule, à sçavoir, la salée qui ne soit engendrée en quelque fruit? VI. Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement parmy des arbres ou des plantes baignées de rosée, les parties de leurs corps qui y touchent en deviennent âpres et galeuses? VII. Pourquoy est-ce que les batteaux, l'hyver, vont plus lentement sur les rivieres, qu'ils ne font en autre temps, mais non pas ainsi sur la mer? VIII. Pourquoy est-ce que nous voyons que les autres eaux en les remuant et agitant se refroidissent, et la mer agitée et tourmentée des vents s'echauffe? IX. Pourquoy est-ce que l'hyver l'eau de la mer est au goust moins amere? X. Pourquoy est-ce que lon verse de l'eau de la mer

dedans les tonneaux de vin? XI. Pourquoy est-ce que ceux qui naviguent sur la mer, ont plus de mal au cœur que ceux qui naviguent sur les rivieres, encore que ce soit par beau et doulx temps? XII. Pourquoy est-ce que la mer arrosée d'huile par dessus, il se fait une clairté transparente, et un calme et tranquillité au dedans? XIII. Pourquoy est-ce que les rets des pescheurs se pourrissent plustost en hyver que non pas en esté? XIV. Pourquoy est-ce que les laboureurs prient et souhaitent avoir mauvaise fenaison? XV. Pourquoy est-ce que la terre forte et grasse porte le froment, et la légère et sablonneuse porte l'orge? XVI. Pourquoy est-ce que l'on dit communément, semez le froment en bouë, et l'orge en poudre? XVII. Pourquoy est-ce que les pescheurs prennent plustost les seies et poils des queuës de cheval, pour faire leurs lignes, que ceulx des juments? XVIII. Pourquoy est-ce que quand les callamars et casserons apparoissent en la mer, c'est un signe de grande tormente? XIX. Pourquoy est-ce que le poulpe change de couleur? XX. Pourquoy est-ce que les larmes des sangliers sont douces, et celles des cerfs sallées et de mauvais goust? XXI. Pourquoy est-ce que les truyes privées font des cochons plusieurs fois l'année, et les layes sauvages ne font leurs marcassins qu'une fois seulement? XXII. Pourquoy est-ce que l'on dit que la main de l'ours est fort douce, et la chair d'icelle fort plaisante à manger? XXIII. Pourquoy est-ce qu'en la saison du printemps, les chiens ont moins de nez pour

suivre les bestes à la trace? XXIV. Pourquoy est-ce que quand la lune est au plein, il est malaisé de suivre les bestes à la trace? XXV. Pourquoy est-ce que quand il fait gelée blanche, malaisément on peut suivre les bestes à la trace? XXVI. Pourquoy et comment est-ce que les bestes quand elles sont malades, cherchent les remédes qui leur sont propres? XXVII. Pourquoy est-ce que le moust demeure long temps doux, si le vaisseau qui le contient est environné du froid? XXVIII. Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauvages l'ours est celuy qui le moins dechire et rompt les toilles et pans de rets? XXIX. Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, et des chaudes? XXX. Pourquoy est-ce que quand les vignes et les jeunes plantes ne portent point de fruit, on appelle cela Tragan, comme qui diroit boucquiner? XXXI. Pourquoy est-ce que la vigne arrosée de vin, mesmement du sien, se deseiche et devient toute aride?

LES CAUSES NATURELLES.

Pourquoy est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres (1)? Est-ce point pour la mesme raison qu'elle ne nourrit pas non plus les animaux de la terre, par ce que la plante est un animal terrestre ou de terre, selon l'opinion de Platon, d'Anaxagoras, et de Democritus? car si bien elle nourrit et abreuve les plantes qui croissent dedans la mer, comme elle fait aussi les poissons, ce n'est pas à dire que pour cela elle nourrisse les arbres, ny les plantes qui naissent en terre arriere de la mer, d'autant qu'elle ne peut percer ny penetrer jusques aux racines, pour ce qu'elle est (2) grosse, ny monter contremont, pour ce qu'elle est pesante. Et qu'il soit vray qu'elle est grosse, pesante et terrestre, il appert et se preuve par plusieurs autres raisons, et mesmement par ce qu'elle porte et soustient plus les vaisseaux, les nageurs et plongeurs.

Ou bien est-ce point pour ce qu'il n'y a rien qui offense plus les arbres que la seicheresse, et l'eau de la mer deseiche? Voilà pourquoy le sel resiste à la putrefaction, et pourquoy les corps de ceux qui se sont

(1) La végétation dépendant de la nature des eaux, il est très à propos d'examiner pourquoi, et jusqu'à quel point telles ou telles eaux concourent ou nuisent à la végétation.

(2) Épaisse. *C.*

lavez dedans l'eau de la mer ont incontinent le cuir sec et rude. Ou bien, seroit ce point pour ce que l'huile est naturellement ennemie de toutes plantes, et fait mourir toutes celles qui en sont ointes et frottées? Or l'eau de la mer tient du gras, et est unctueuse, de maniere qu'elle s'enflamme et augmente le feu : c'est pourquoy lon defend d'en jetter dessus la flamme quand un feu est embrasé (1).

Ou bien est-ce point pour ce que l'eau de la mer est amere, et non pas bonne à boire, à cause de la terre bruslée qui est meslée parmy, comme dit Aristote, ne plus ne moins que la lexive, quand on jette de l'eau doulce dessus la cendre, pour ce que ce coulement et passement-là atravers la cendre gaste et corrompt ce qu'il y a de bon à boire en l'eau doulce, tout ainsi que dedans noz corps l'ardeur de la fiebvre tourne ce qu'il y a de doulce humeur en cholere (2)? Et quant aux plantes et arbres que lon dit qui croissent dedans la mer rouge, ils ne portent point de fruict, et sont nourris des rivieres qui y portent force limon et force vase, aussi ne naissent ils pas avant dedans la mer, ains près de la terre (3).

(1) Les soldats d'Auguste ayant mis le feu aux vaisseaux d'Antoine, à la bataille d'Actium, jetèrent sur ces vaisseaux de l'eau de la mer, qui ne fit qu'irriter l'incendie et augmenter le progrès des flammes, ce qui valut la victoire à Auguste. Voilà ce qui rend les incendies si terribles sur les vaisseaux.

(2) Bile.

(3) Sur ce point-ci Plutarque n'est pas exact; outre la mer Rouge, d'autres mers produisent des plantes, des arbrisseaux qui portent des fruits et d'autres productions végétales. Ce qui s'ob-

II. Pourquoy est-ce que les arbres, les graines et semences se nourrissent mieux des eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puisse arroser (1)? Est-ce point pour ce que la pluye en tombant du coup qu'elle donne, ouvre la terre, et fait des petits pertuis, par où l'eau penetre jusques aux racines, ainsi que disoit Lætus? ou si cela est faulx, et ne s'est pas Lætus advisé que les plantes palustres et qui croissent aux estangs, comme la masse, le roseau, le jonc, demeurent sans croistre ny jetter et verdoyer, quand il ne vient point de pluyes en la saison? Et est vray ce que dit Aristote, que l'eau de la pluye est toute nouvelle et fraischement faitte, là où celle des lacs et des estangs est vieille et croupie. Ou bien si cela a point plus d'apparence que de verité? car il est certain que les eaux des fontaines, des ruisseaux, et des rivieres sont aussi neufves et fraischement venues, par ce que lon ne sçauroit entrer deux fois en mesmes rivieres, comme disoit Heraclitus, d'autant qu'il survient tousjours de nouvelle eau, qui flue continuellement : et neantmoins celles là nourrissent encore moins que celles des pluyes. Est-ce point doncques pour ce que l'eau du ciel est legere, subtile et aërée, meslée avec de l'esprit, qui pour sa subtilité penetre facilement, et est aisément conduite jusques à la racine de la plante? C'est pourquoy elle fait en tombant

serve non seulement sur les bords de la mer, mais bien avant dans la mer, et sur des fonds souvent peu fangeux, et peu chargés de vase et de limon. Voyez Pline, Hist. Nat. XIII, 48.

(1) Voyez les Observations.

de petites bouteilles, à cause de l'air et de l'esprit qui est meslé parmy.

Ou bien nourrit elle point davantage, pour ce qu'elle est plus facilement alterée et vaincue par cela qu'elle nourrit, ce qui est proprement la concoction et digestion, et au contraire la crudité et indigestion est quand les eaux sont si dures qu'elles ne peuvent pas facilement estre alterées et vaincues? or celles qui sont deliées, subtiles, simples, et sans saveur, s'alterent plus facilement et plustost, comme est l'eau de la pluye, pour ce que s'engendrant en l'air et au vent, elle tombe pure et nette, là où celles des fontaines ressemblent à la terre, et aux lieux par où elles passent, et en acquierent plusieurs qualitez qui les rendent plus mal-aisées à alterer, et plus tardives à reduire par concoction en la substance de ce qui est nourry par elles: et au contraire, que les eaux pluviales soient aisées à alterer et transmuer, il appert par ce qu'elles se corrompent et se pourrissent plus aisément que celles des rivieres ny des puys. Or la concoction semble une maniere de pourriture et putrefaction, comme tesmoigne Empedocles quand il dit,

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois soubs l'escorce.

Ou bien la plus certaine et la plus claire raison que lon en sçauroit alleguer, est-ce point la douceur des eaux pluviales, et la bonté, soudain qu'elles sont envoyées par le vent et tombées à terre? à l'occasion

dequoy les bestes en boivent plus volontiers que le nulles autres, et les grenouilles sentans la pluye venir en chantent de joye plus hautement, et en renforcent leurs cris, s'attendans bien qu'elle adoucira les eaux croupissantes de leurs marets, et leur sera semence de douceur : car Aratus mesme compte ce signe là entre les signes et presages de la pluye disant,

Lors des serpens la miserable proye (1),
Crient très hault, les grenouilles, de joye.

III. Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs brebis et moutons (2)? Est-ce comme la plus part des gens estiment, à fin qu'ils en mangent davantage, et consequemment qu'ils en devienent plus gras, d'autant que l'acuité du sel provocque l'appétit, et ouvrant les pores et petits pertuis de la chair, donne voye à la nourriture pour se digerer et distribuer plus aisément par tout le corps? à raison dequoy le medecin Apollonius, fils de Herophilus, vouloit que lon nourrist les hommes gresles et maigres, non de viandes doulces, ny de pain blanc de fleur de froment, mais de salures et de choses confites en sel, dont l'acuité deliée estant comme un grattement ou frottement à faire venir le poil, conduit la nourriture par les petits pertuis à chasque partie du corps.

(1) Pronostic. v. 946. *C.*

(2) La question que se propose ici Plutarque mérite le plus grand développement. Rien de plus utile que le sel dans une ferme où on veut faire des nourritures. Voyez les Observations.

Ou bien plustost ils accoustument leurs moutons à lescher du sel pour la santé, à fin de restraindre un peu le trop de graisse, d'autant qu'ils deviennent malades quand ils sont trop gras, et le sel consume la graisse et la dissoult: au moien dequoy encore quand on les a tuez, on les en escorche plus facilement, d'autant que la graisse qui colloit et attachoit leur peau à la chair, en devient plus deliée pour l'acrimonie du sel, joinct que le sang se subtilise, et devient plus delié et plus liquide de ceux qui leschent le sel, et n'y a rien qui se fige et se constipe au dedans, quand il y a du sel meslé.

Il pourroit estre aussi qu'ils le font pour les rendre plus enclins et plus habiles à engendrer: car les masles et les femelles en deviennent plus chauds, et en appetent plus à s'assembler: car les chiennes mesmes deviennent plustost chauldes, et conçoivent plustost, quand elles ont mangé quelques salures, et les batteaux où lon porte le sel, pour la mesme raison produisent plus de souris, d'autant qu'elles se meslent plus souvent ensemble.

IV. Pourquoy est-ce qu'entre les eaux des pluyes celles qui tombent avec tonnerre et esclairs, que lon appelle pour ceste cause ἀστραπαῖα, c'est à dire eaux ou pluyes d'esclairs, sont meilleures pour arroser? Est-ce point pour ce qu'elles sont venteuses et pleines d'esprit, à cause du trouble et de la combustion de l'air, et l'esprit du vent esmouvant ceste humidité l'envoye et la distribue mieux? Ou bien est-ce point pource que la chaleur combattant alencontre de la

froideur, fait et cause les tonnerres et les esclairs en l'air? Voylà pourquoy en hyver on oit bien peu souvent des tonnerres, et en la primevere, et en l'automne au contraire, bien souvent, pour l'inegalité et inconstance de la temperature de l'air : et la chaleur cuisant l'humidité la rend plus amiable et plus profitable aux plantes de la terre. Ou bien pource qu'il tonne et esclaire principalement et plus souvent en la saison de la primevere pour la cause susdite, et les pluyes de la primevere sont plus necessaires aux grains, herbes et semences avant l'esté. C'est pourquoy les païs où il pleut souvent et à bon escient au printemps, comme est l'isle de la Sicile, produisent beaucoup et de bien bons fruicts.

V. Pourquoy est-ce que de huict saveurs qu'il y a en tout (1), nous voyons qu'il n'y en a qu'une seule, à sçavoir la salée, qui ne soit engendrée en quelque fruict? Car quant à la saveur amere, l'olive l'a produite la premiere : quant à la verte, le raisin l'a du commancement, puis quand ils viennent à se tourner, l'amere saveur de l'olive se change en grasse et unctueuse, et la verte du raisin en vineuse. Semblablement aussi l'aspre ès dattes, et l'austere ès grena-

(1) Plutarque ne compte que huit saveurs. Pline en trouve treize : (Hist. Nat. XV, 32). Martinius, dans son *Lexicon philologicum*, n'en assigne que neuf, d'après les médecins qui les divisent en trois chaudes, l'âcre, l'amer, le salé : trois froides, le verd, l'âpre et l'aigre : trois moyennes, le doux, le gras et l'insipide. Mais on peut réduire les saveurs à sept principales : l'amer, l'âcre, l'âpre, le doux, le gras, l'aigre et le salé.

des, se tourne en douce, et y a bien quelques grenades et quelques pommes aussi qui ont simplement l'aigre: quant à l'acre et aiguë, elle est assez frequente en plusieurs racines et semences. Est-ce point pource que la saveur salée n'est pas primitive, ny ne s'engendre pas originairement, ains est seulement corruption des autres primitives saveurs, et pourtant ne peut elle servir à nourrir aucun animal qui vive, ou d'herbe, ou de grain, mais bien sert elle de saulce à quelques uns, par ce qu'elle empesche qu'ils ne se saoulent, ou ne se degoustent de ce qui les nourrit? Ou c'est que comme ceux qui font bouillir l'eau de la mer, luy ostent la salure et la qualité mordante qu'elle a, aussi ès choses qui sont chaudes de nature, la salure vient à estre effacée et amortie par la chaleur.

Ou bien est-ce point pource que la saveur, ainsi comme dit Platon, est eau coulée et passée à travers le tronc ou la tige de quelque plante, et la mer coulée et passée, perd aussi sa salure qui est le plus terrestre et le plus gros qui y soit? d'où vient que quand on creuse et fouille au long des rivages de la mer, on y trouve de petits esgouts d'eau douce, et y en a plusieurs qui tirent de la mer mesme de l'eau douce et bonne à boire, estant coulée à travers des vases de cire(1), en estant espraint et separé ce qu'il y a de

(1) M. Savérien, dans son Histoire des progrès de l'esprit humain, ne fait remonter cette découverte qu'au commencement du seizième siècle de notre ère. Il n'avoit sans doute pas lu cet endroit de Plutarque.

plus terrestre et plus salé : et brief l'argile et la coulature rendent l'eau de la mer passée à travers (1), bonne à boire, d'autant qu'elles ne laissent pas passer ce qu'il y a de terrestre, ains le retiennent en soy : ce qui estant ainsi, il est vraysemblable que les plantes ny ne reçoivent du dehors la salure ou saveur salée, ny si d'adventure elle s'engendroit au dedans, elles ne la transfondent et transmettent point en leurs fruicts, parce que les conduicts des pores estans trop estroicts et trop petits ne peuvent trajetter ne transmettre ce qu'il y a de gros et de terrestre. Ou bien il faut dire que la saveur salée est une partie de la saveur amere, ainsi comme Homere mesme le donne à entendre en ces vers,

Salure amere hors sa bouche il jettoit,
Et tout son chef à force en degouttoit (2).

Et Platon dit que l'une et l'autre saveur deseiche et restrainct, mais moins le fait la salée, comme celle qui est moins aspre, et se trouvera que le salé est different de l'amer en excès de seicheresse, car le salé est bien aussi aucunement desiccatif.

VI. Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement (3) parmy des arbres ou des plantes baignées de rosée, les parties de leurs corps qui y tou-

(1) Il y a ici dans le texte une lacune. Amyot la fait disparoitre en rapportant une autre méthode de dessaler l'eau de la mer, très en usage chez les anciens. Voyez Pline, Hist. Nat. XXXI, 37.

(2) Odys. V, 322.

(3) Grec : fréquemment.



chent en deviennent aspres et galeuses (1)? Est-ce comme disoit Lætus, pource que ceste humeur de rosée pour sa subtilité deliée, racle et perce le cuir? ou bien pour autant que tout ainsi comme la rouille prend aux graines et semences qui sont mouillées, aussi les plus tendres parties de la peau estans par dessus, en maniere de dire, un peu deflorées et scarifiées par la rosée, il en sort un peu d'humeur qui remplit la superfice d'une fleur qui luy fait dommage? Car s'attachant aux parties qui ont peu de sang, comme sont le bas des jambes et les pieds, en mord et escorche le dessus : car qu'il soit vray qu'il y ait en la rosée quelque qualité de propriété estraignante et mordante (2), il appert, par ce qu'elle rend ceux qui sont gras plus gresles, tesmoing ce que font les femmes qui sont par trop en bon poinct, lesquelles vont recueillant la rosée avec quelques linges et quelques laines, et s'en frottent pour restraindre et resserrer ce qu'elles ont trop de charnure et de corpulence.

VII. Pourquoy est-ce que les batteaux l'hyver vont plus lentement sur les rivieres, qu'ils ne font en autre temps, mais non pas ainsi sur la mer? Est-ce point pource que l'air des rivieres, estant tousjours gros et pesant, malaisé à esmouvoir, l'hyver est encore plus

(1) On sait que la rosée est utile ou nuisible aux animaux et aux plantes, suivant les différentes parties qui la composent.

(2) Pline (XI, 18,) nous dit que le miel s'aigrit au moindre contact de la rosée.

espaissy, à cause de la froideur de l'air circonstant qui empesche les navigans? Ou si cest accident là advient plus tost aux rivieres que non pas à l'air, parce que la froideur reserrant l'eau, la rend plus pesante et de corps plus solide, ainsi que lon peult appercevoir aux orloges à eau, là où elle coule plus lentement et plus tardivement l'hyver, qu'elle ne fait pas l'esté. Et escrit Theophrastus qu'il y a au païs de Thrace près du mont appellé Pangeon une fontaine, de laquelle l'eau est deux fois plus pesante l'hyver que l'esté, qui en pese un mesme vaisseau plein. Or que l'espaississement de l'eau rende le cours de la navigation plus lent, il appert par ce que les batteaux des rivieres portent plus grand fardeau en hyver qu'ils ne font en l'esté, d'autant que l'eau estant espaissie, devient aussi plus forte et soustient davantage, là où l'eau de la mer ne se peut espaissir en hyver, à cause de sa chaleur, qui est la cause pourquoy elle ne gele point, et l'espaississement est une sorte de refroidissement.

VIII. Pourquoy est-ce que nous voions que les autres eaux en les remuant et agitant se refroidissent, et la mer agitée et tourmentée des vents s'eschauffe? C'est pource que s'il y a chaleur ès autres eaux, elle est estrangere et venue d'ailleurs, aussi le mouvement l'en fait sortir et la dissipe : mais celle de la mer qui luy est propre et naturelle, les vents l'excitent et l'augmentent davantage. Or qu'il soit vray que la mer ait de la chaleur naturelle, la preuve en

est toute evidente, par ce qu'elle est transparente, et qu'elle ne gele point, combien qu'elle soit terrestre et pesante.

IX. Pourquoy est-ce que l'hyver l'eau de la mer est au goust moins amere? Car on dit que mesme Dionysius, lequel a escrit de la maniere de conduire les eaux, dit que l'amertume de l'eau de la mer n'est pas du tout sans aucune douceur, attendu que la mer reçoit tant et de si grandes rivieres : et si bien le soleil attire ce qu'il y a de doux et de bon à boire, à cause de sa subtilité et legereté, ce n'est que dessus tant seulement : encore le fait il plus en esté qu'en autre temps, d'autant que l'hyver il y touche *plus* laschement et plus debilement, à cause de l'imbecillité de sa chaleur : et la bonne portion de douceur qui y demeure, destrempe et dessalle ce qui y estoit excessivement amer, et tenant de la drogue medicinale, ce qui mesme advient aux eaux douces et bonnes à boire, parce qu'en esté elles sont pires au goust qu'en hyver, d'autant que la chaleur resoult et dissipe ce qu'il y a de leger et de doux, mais en hyver il en coule tousjours de nouvelle et toute fraische, de laquelle il est bien force que la mer se sente, tant pource qu'elle est agitée, que pource que les rivieres qui y entrent sont plus grosses.

X. Pourquoy est-ce que lon verse de l'eau de la mer dedans les tonneaux de vin (1), et que lon conte

(1) C'étoit l'usage des Grecs de mettre un peu d'eau de mer, ou de sel, ou de poussière de marbre, ou d'argile, dans leurs vins. Voyez Pline, Hist. Nat. XIV, 24. Horace fait mention de cet usage

communément qu'il y eut jadis des mariniers, lesquels apporterent un oracle, qui leur commandoit de plonger Bacchus en la mer, et ceulx qui sont loing de la marine, au lieu d'eau de mer y mettent dedans du plastre de Zacynthe cuit au fourneau ? Est-ce point à fin que la chaleur luy aide alencontre du froid? ou si plus tost au contraire c'est point pour l'affoiblir en luy estaingnant et ostant de sa force? ou bien si c'est pource que le vin estant dangereux de se passer et tourner en eau, ou bien de s'esventer, la matiere terrestre que lon jette dedans, estant sa proprieté naturelle d'estraindre et de reserrer, et la salure de l'eau de mer venant à subtiliser et consumer ce qu'il y a d'estrange, et non pas de la propre substance du vin, ce qui est superflu empesche qu'il ne s'y mette aucune pourriture ou mauvaise senteur : et davantage tout ce qu'il y a de gros et de terrestre dedans le vin, s'attachant à ce qui va au fond, et en estant tiré contre-bas, fait une residence de lie, et en laisse le reste du vin tant plus clair et plus net.

XI. Pourquoy est-ce que ceulx qui naviguent sur la mer, ont plus de mal au cœur que ceulx qui naviguent sur les rivieres, encore que ce soit par beau et doux temps? C'est pource que ce qui plus cause et excite le mal de cœur entre les sentimens, c'est l'odorement, et entre les passions la peur : car si tost que

dans la description qu'il nous a laissée du festin de l'avare Nazidienus. Sat. lib. II, sat. 8, v. 15.

l'apprehension du peril saisit les hommes, ils tremblent de peur, leur poil se herisse et se dresse, et le ventre leur lasche, là où il n'y a rien de tout cela qui trouble ny travaille ceulx qui naviguent dessus une riviere, parce que l'eau doulce et bonne à boire, est familiere et accoustumée à l'odorement, et la navigation est sans danger : mais en la mer l'odeur de la marine estrange et non accoustumée les offense, et sont tousjours en peur, quelque beau temps qu'il face, ne se fians point à ce qu'ils voient present, par ce qu'ils ne sçavent pas ce qui leur doit advenir, et pourtant peu ou rien ne leur sert le calme du dehors, estant leur ame en tourmente au dedans, agitée de la peur et defiance, et tire le corps en semblable perturbation (1).

XII. Pourquoy est-ce que la mer arrosée d'huile par dessus, il se fait une clairté transparente, et un calme et tranquillité au dedans? Est-ce pour autant

(1) A ces raisons alléguées par Plutarque on doit ajouter une autre cause de ces vomissements et nausées, qui sont des indispositions connues sous le nom de *mal de mer.* C'est le balancement ou agitation du vaisseau, ce que les marins appellent le *roulis. Vomitiones,* dit Pline (XXXI, 32,) *ipsæ instabili volutatione commotæ.* « L'agitation, observe très bien le père Fournier « dans son Hydrographie, contribue grandement aux nausées, « vomissements, étourdissements, douleurs de tête, et autres ac« cidents qu'on éprouve sur mer. Pour moi, l'odeur ne m'incom« moda jamais plus de deux ou trois jours, mais bien l'agitation « qui jamais ne fut violente, sans que je ressentisse des incommo« dités que je ne puis expliquer, de quoi il ne faut s'étonner, puis« qu'il y en a plusieurs qui ressentent le même dans un carrosse « que sur mer. »

qu'Aristote dit, que le vent glissant par dessus l'huile qui est lissée et polie, n'a point de coup, et ainsi ne fait point d'agitation? Ou bien cela a quelque apparence pour le dessus et le dehors: mais lon dit que les plongeurs qui plongent au fond de la mer, aiants de l'huile dedans leur bouche, s'ils la soufflent quand ils sont au fond, ils voient clair à travers l'eau, dequoy on ne sçauroit referer la cause au glissement du vent. Parquoy seroit-ce point plutost, pource que l'huile à cause de sa solidité fend et separe l'eau de la mer qui est terrestre et inegale, puis quand elle se resserre et se rassemble, encore demeure il de petits pertuis qui donnent aux yeux de la lumiere et transparence? Ou bien est-ce point pource que l'air qui est meslé parmy la mer, à cause de sa chaleur est naturellement lumineux, mais quand il est agité il en devient inegal et tenebreux? Quand doncques l'huile avec sa solidité vive vient à polir son inegalité, elle reçoit adonc polissure et transparence.

XIII. Pourquoy est-ce que les rets des pescheurs se pourrissent plus tost en hyver que non pas en esté, combien que toutes autres choses pourrissent davantage l'esté? Est-ce pour autant que, comme Theophrastus estime, le chauld cedant au froid qui l'environne alentour, fait que le fond de la mer en est plus chauld, ne plus ne moins que de la terre? C'est pourquoy les eaux des fontaines sont plus tiedes en hyver, et fument plus les lacs et les rivieres en hyver qu'ils ne font pas en esté, par ce que le chauld est rangé au fond par le froid qui le surmonte.

Ou bien il fault dire que ce n'est pas pourriture des rets, mais quand ils sont roides et gelez par le froid qui les a deseichez, ils en sont plus tost rompus par la tourmente, ne plus ne moins que s'ils estoient pourris : car ils travaillent plus au fond, tout ainsi comme les nerfs qui sont fort tendus rompent, mesmement que la mer est en hyver plus souvent tourmentée. C'est pourquoy ils les resserrent et les restraignent avec des teintures, craignants qu'ils ne se laschent et ne se defacent : car s'ils n'estoient ainsi teints et frottez, ils tromperoient mieux les poissons, d'autant qu'ils ne les appercevroient pas si tost, à cause que la couleur naturelle du fil, approchant de l'air, est propre à decevoir en la mer.

XIV. Pourquoy est-ce que les laboureurs (1) prient et souhaitent avoir mauvaise fenaison (2)? Est-ce pource qu'il ne fault pas serrer le foin quand il est mouillé? car on le fauche qu'il n'est pas tout sec, mais encore verd, et s'il est mouillé, il se gaste et pourrit incontinent, là où au contraire le bled estant mouillé de la pluye un peu avant la moisson, en est grandement aidé contre les vents chaulds du midy, lesquels ne permettent pas que le grain se tienne serré en son espic, ains le delient et le relaschent par la chaleur, si ce n'est que la terre estant baignée, refraichisse tousjours et tienne mol l'espic.

(1) Grec : Δωριεῖς, les Doriens. C'est une faute, sans doute, du manuscrit d'Amyot.

(2) Grec : pourquoi est-ce que les Doriens font une mauvaise récolte en foins?

XV. Pourquoy est-ce que la terre forte et grasse porte le froment, et la legere et sablonneuse porte l'orge? C'est pource que entre les grains, ceulx qui sont plus forts et plus solides, ont affaire de plus de nourriture, et les plus foibles, de moindre et plus deliée. Or est l'orge plus foible et plus rare que n'est le froment, aussi ne nourrit elle et ne charge pas beaucoup l'estomach : ce que tesmoigne sa soudaine croissance, par ce que elle est venuë en l'espace environ de trois mois, et mieux en terre seiche, pour autant qu'elle est moins solide, et a besoing de moins de nourriture, aussi arrive elle plus tost à sa perfection.

XVI. Pourquoy est-ce que lon dit communément, semez le froment en boué, et l'orge en poudre? Est-ce pour autant que, comme nous avons dit, le froment a besoing de plus grande nourriture, et l'orge ne peut souffrir l'abondance d'humeur qui la noye? Ou pource que le froment estant dur, et approchant de la nature du bois, germe mieulx et plus tost quand il est destrempé et amolly dedans la bouë, et au contraire la seicheresse sur le commancement est plus à propos pour l'orge, à cause de sa rarité. Ou pource que la temperature de l'air, à cause de la chaleur, est mieux proportionnée et moins mal-faisante à l'orge, qui de soy mesme est un peu froid. Ou bien ils craingnent de semer le froment en seicheresse, à cause des fourmis, lesquels se mettent incontinent après, là où ils ne peuvent pas si facilement porter les grains d'orge, d'autant qu'ils sont malaisez à re-

muer et à transmuer de lieu en autre, à cause de leur grosseur et grandeur.

XVII. Pourquoy est-ce que les pescheurs prennent plustost les seies et poils des queuës de cheval, pour faire leurs lignes, que ceulx des juments? Est-ce pource que le masle, comme en toutes autres parties, encore au poil est plus fort que la femelle? Ou plus tost qu'ils pensent que les queuës des juments, estants à tout propos baignées de leur urine, en sont moins fortes?

XVIII. Pourquoy est-ce que quand les callamars (1) et casserons (2) apparoissent en la mer, c'est un signe de grande tormente? Est-ce pour autant que tous poissons moulx, sont fort impatiens du froid et de la tormente, à cause qu'ils sont tout nuds, et ont la chair fort tendre, n'estant couverte ny de cocque, ny de gros cuir, ny d'escaille, et au contraire, aiants ce qui est dur et ossu au dedans? C'est pourquoy on les appelle Malacia, comme qui diroit moulx: et pour ceste cause nature a fait qu'ils presentent bien tost et facilement le froid et la tempeste à advenir, d'autant que le froid leur fait mal, et la tourmente les offense. Parquoy quand le poulpe s'encourt à terre, et s'attache aux petits rochers, c'est signe qu'il y aura bien tost de grand vent: et le casseron (3) saulte dehors, fuiant le froid et la tourmente du fond de la

(1) Τευθὶς, *loligo volitans*, le calmar, la tante, le cornet.

(2) Ce mot n'est pas dans le grec : il désigne la plus petite espèce des calmars.

(3) Le calmar.

mer, car entre tous les poissons moulx il a la chair fort tendre et fort molle.

XIX. Pourquoy est-ce que le poulpe change de couleur (1)? Est-ce pour autant que, comme dit Theophrastus, c'est un animal timide de sa nature, au moien dequoy, quand il est travaillé du vent, il change de couleur ainsi comme fait l'homme? Voylà pourquoy lon dit en commun proverbe,

L'homme couard souvent de couleur change.

Ou bien y a il apparence en cela, quant au changement de couleur? mais ce n'est pas cause suffisante pour faire resembler, car il change de couleur, en sorte qu'il resemble aux roches, desquelles il s'approche, suivant ce que Pindare dit en ce passage,

(1) Il n'en faut chercher la cause que dans la différente réfrangibilité des rayons de la lumière. L'optique est restée long-temps dans les plus profondes ténèbres. On a ignoré jusqu'au dernier siècle la vraie cause des couleurs. Newton est le premier qui, à l'aide du prisme, ait décomposé la lumière et ait démontré qu'elle est composée de sept sortes de rayons, dont chacun a une couleur qui lui est propre. C'est par conséquent la différente réflexion de ces rayons qui forme les différentes couleurs que nous remarquons dans les corps. L'expérience de l'immortel Newton fut répétée en France par M. Mariotte, mais infructueusement. On y crut, sur le rapport de l'académicien, d'ailleurs fort habile, que Newton s'étoit trompé. Le cardinal de Polignac appela de ce jugement (la découverte d'un homme de génie veut être scellée par le génie lui-même): il fit venir des prismes d'Angleterre, tels que ceux dont s'étoit servi Newton, il fit répéter l'expérience devant lui, et elle eut le plus grand succès. Cette théorie merveilleuse des couleurs fut alors universellement accueillie.

Que ton sens souple et maniable
Soit au poulpe marin semblable,
Qui tousjours va couleur changeant,
Pour hanter avec toute gent.

Et Theognis aussi semblablement en ces vers,

Aies le sens du poulpe, lequel teint
Sa peau d'un autre et puis d'un autre teint
Prenant tousjours la couleur de la roche,
Laquelle avec ses longs pieds il accroche.

Aussi dit on, que ceulx qui sont excellents trompeurs, fins et cauteleux, ont ceste coustume, que pour se sauver que lon ne les cognoisse, ils se font semblables au poulpe, et changent de couleur, c'est à dire de meurs, comme de robbe, en prenant de telles comme ils veulent. Est il doncques point ainsi, que le poulpe donne bien les commancements de ceste mutation de couleur par la peur qu'il a.

Mais au reste la principale cause vient d'ailleurs, et non pas de luy, et pource pesez un peu ce que dit Empedocles,

Tout ce qui est, a ses defluxions.

Car non seulement il sort continuellement des defluxions des pierres, des animaux, des plantes, de la terre et de la mer, mais aussi du cuivre mesme, et du fer : car toute chose s'use, toute chose rend quelque odeur par une defluxion qui se fait hors de son corps : et par ce que quelque partie s'en va et s'en deperit, tellement que lon suppose que par ces defluxions là, il

se fait des attractions, des insultations, des embrassements, des frappemens, des poussemens, et des environnemens : et s'il est vray ailleurs encore plus vray-semblable est il, que des pierres et roches qui sont au long de la mer continuellement baignées et battues des vagues, il s'en aille tousjours quelques loppins et quelques rompures bien deliées, lesquelles ne s'attachent pas aux autres corps, ains coulent alentour de ceulx qui ont les pores trop serrez, ou bien passent à travers ceux qui les ont trop rares et trop ouverts, mais le poulpe à le voir seulement a la chair percée et pertuisée, comme une goffre (1) à miel, propre à recevoir toutes defluxions. Quand doncques il a peur du vent, il serre et estrainct son corps, de maniere qu'il reçoit et conserve en la superfice de sa peau, les defluxions qui sortent de ce qui est auprès de luy, par ce que les rides de sa peau molle qui se fronce de peur, font des sillons tortus, propres à recueillir les defluxions des choses voisines qui viennent à donner contre luy, et ne se respandent point çà et là, ains s'amassans sur le cuir en rendent la superfice semblable de couleur.

. . . . (2) Et que cela en soit la vraye cause, ce en est un grand signe, que ny le poulpe ne ressemble pas en couleur à tout ce qui est auprès de luy, ny le cameleon à la couleur blanche, ains l'un et l'autre

(1) Rayon.

(2) Il y a ici dans le texte une lacune considérable. Plutarque y développoit sans doute une cause des couleurs autre que celle des émanations. Le fait qu'il allègue en preuve le démontre assez.

seulement à ce dont les defluxions sont proportionnées à leurs pores et petits pertuis (1).

XX. Pourquoy est-ce que les larmes des sangliers sont douces, et celles des cerfs sallées et de mauvais goust? La chaleur et froideur en sont cause, par ce que le cerf est froid de nature, et le sanglier chauld et bouillant, comme feu : c'est pourquoy l'un fuit, l'autre fait teste, et se defend quand on l'assault, et c'est principalement lors qu'il jette ses larmes, quand la chaleur grande luy monte aux yeux, comme nous avons dit,

Les seies droits, sa hure herissant
Les yeux ardents d'aspre feu rougissant,

ce qui en distille est doux : aucuns disent que comme le maigre sort du laict (2), aussi du sang troublé s'espraint la larme, entre lesquels est Empedocles : et pour autant que le sang du sanglier est noir et mordant à cause de sa chaleur, et celuy des cerfs delié et eveux, il y a raison que ce qui s'escoule au courroux et en la peur de l'un et de l'autre, soit tel.

XXI. Pourquoy est-ce que les truyes privées font

(1) Cette observation de Plutarque est très juste et très conforme aux expériences récentes faites sur un caméléon. On a en effet observé un caméléon qui, étant au soleil, paroissoit vert, quoiqu'il fût dans un lieu où il n'y avoit point d'herbe ; à la chandelle il paroissoit noir, quoique posé sur du papier blanc. Mademoiselle Scudéry en a conservé deux dix mois : ils changeoient souvent de couleur, mais ils ne prenoient pas celle des corps sur lesquels on les posoit.

(2) Le petit-lait sort du lait agité.

des cochons plusieurs fois l'année, et les unes en un temps, les autres en un autre, là où les layes sauva ges ne font leurs marcassins qu'une fois seulement, et presque toutes en mesmes jours, qui sont au commancement de l'esté, dont lon dit en commun proverbe,

Depuis la nuict que la sauvage truye,
A cochonné, il ne fait plus de pluye?

Est-ce point pour la foison de nourriture, car à la verité, de la pance, comme lon dit, vient la danse : et l'abondance d'aliment cause la superfluïté de la semence et geniture, tant ès animaux, comme ès plantes? Or les layes sauvages prochassent elles mesmes avec travail et crainte leur nourriture, là où les truyes privées en ont tousjours foison que la nature leur fournit d'elle mesme, ou que l'industrie du porchier leur procure et prepare. Ou bien est-ce point pour ce que les unes sont tousjours en oisiveté, et les autres en travail, d'autant que les privées sont paresseuses, et ne s'esloignent jamais gueres de leurs porchiers, les autres gravissant tousjours par les montagnes, et courant çà et là, emploient tout ce qu'elles mangent, et le consument en corpulence, et non point en semence? Ou pource que les privées sont tousjours en trouppe ensemble avec leurs masles, ce qui les eschauffe et leur provocque l'appetit de se mesler ensemble, comme dit Empedocles des hommes en ces vers,

Par le regard vient l'amoureux desir
De se mesler les personnes saisir :

là où aux sauvages, ce qu'ils vivent à part, et ne paissent point ensemble, fait qu'ils n'ont point d'amour l'un envers l'autre, et leur emousse la pointe de l'appetit naturel de se mesler. Ou bien est-ce chose veritable, ce qu'escrit Aristote, qu'Homere appelle le sanglier Chlounes, qui vault autant à dire, comme n'aiant qu'un genitoire, par ce que la plus part en se frottant contre les troncs des arbres se les brisent et froissent?

XXII. Pourquoi est-ce que lon dit que la main de l'ours est fort douce, et la chair d'icelle fort plaisante à manger : C'est pource que les parties qui cuisent et digerent mieulx leur nourriture sont plus delicates au goust : or cuisent mieux, et font meilleure digestion les parties qui plus se meuvent, et qui font plus d'exercice, comme l'ours se meut plus de ceste partie là : car avec ses mains, qui sont les pieds de devant, il commance à marcher et à courir comme des pieds, et à prendre et saisir comme des mains.

XXIII. Pourquoy est-ce qu'en la saison du printemps, les chiens ont moins de nez pour suivre les bestes à la trace? Est-ce point pourautant que les chiens, comme dit Empedocles,

Cherchants du nez le giste de la beste,

reçoivent les fumées et senteurs que les bestes laissent en passant parmy les bois, mais elles sont offus-

quées et amorties par plusieurs senteurs des arbres et des plantes qui florissent alors, lesquelles traversent et trompent le sentiment des chiens, et les mettent en default, leur faisant perdre la trace de la beste? C'est pourquoy lon dit qu'en la montaigne d'Ætna en la Sicile personne ne chasse, d'autant que tous les ans à la prime-vere il y croist grande quantité de violettes de montaigne, par les bois et prayeries, tellement que le païs estant tousjours remply de celle soueve odeur, les chiens en perdent le sentiment des bestes. Et puis on raconte une fable, que Pluto ravit là Proserpine, ainsi comme elle y cueilloit des fleurs : à raison dequoy les habitans honorans et reverans le lieu, comme sainct et sacré, ne courent point sus aux bestes qui y paissent.

XXIV. Pourquoy est-ce que quand la lune est au plein, il est malaisé de suivre les bestes à la trace? Est-ce pour la cause susdite, d'autant que la plaine lune engendre beaucoup de rosée? c'est pourquoy le poëte Alcman appelle la rosée fille de Jupiter et de la lune,

> De Jupiter et de la Lune fille
> Dame Rosée :

Car la rosée n'est autre chose qu'une foible et debile pluye (1), aussi est la chaleur de la lune imbecille :

(1) Muschenbroek a démontré, par une expérience très simple, que la rosée n'est pas une pluie foible, comme le croyoient les anciens. Il a exposé le soir à la rosée un plat d'argent : il a trouvé le lendemain que la partie convexe, qui étoit du côté de la terre,

d'où vient qu'elle la tire bien de la terre, comme fait le soleil, mais ne la pouvant tirer ne monter en hault, elle la laisse à bas sur la superfice de la terre.

XXV. Pourquoy est-ce que quand il fait gelée blanche, malaisement peut on suivre les bestes à la trace? Est-ce pour autant que l'hyver les bestes n'esloignent pas gueres leurs gistes et bauges, à cause du froid, ainsi ne laissent elles pas beaucoup de marques? C'est pourquoy lon dit qu'elles espargnent ce qui est près d'elles, de peur qu'elles ne soient contrainctes de prendre beaucoup de peine à aller au loing chercher leur proye et pasture en hyver, ains qu'elles treuvent au mauvais temps près d'elles dequoy se paistre. Ou c'est pource qu'il fault non seulement qu'il y ait trace du pied de la beste, mais aussi qu'elle esmeuve le sentiment du chien : ce que les voyes des bestes font mieux quand elles sont un peu dissoultes par la chaleur, là où l'air par trop refroidy et espessy alentour, restraint les odeurs, et ne les laisse pas couller ny se respandre au dehors pour esmouvoir les sentiments. Voylà pourquoy le vin et les parfums rendent moins d'odeur en hyver quand il fait grand froid, d'autant que l'air espessy et pris de froid arreste les senteurs en elle mesme, et ne les laisse pas espandre au dehors.

XXVI. Pourquoy et comment est-ce que les bestes

étoit chargée de rosée, et que la partie concave, exposée à l'air, étoit totalement à sec.

quand elles sont malades, cherchent les remedes qui leur sont propres, comme les chiens quand ils veulent vomir et rendre la cholere, mangent de l'herbe au chien, et les pourceaux vont cherchant des escrevisses pour en manger, par ce que cela leur sert contre le mal de teste : et la tortuë aiant mangé de la chair d'un serpent va chercher de l'origane, autrement ditte de la marjolaine bastarde : et l'ours quand il est degousté tire sa langue hors sa gueulle et la laisse toute couvrir de fourmis, et puis les avallant, il s'en guarit : et neantmoins de tout cela ils n'en ont experience quelconque, ny ne l'ont point appris par cas d'adventure? Est-ce doncque point l'odeur qui les esmeut, comme la senteur des goffres à miel excite les abeilles, et les charongnes attirent les vautours de tout loing, aussi les escrevisses appellent les pourceaux, l'origane esmeut la tortuë, et les formillieres l'ours, par odeurs et fluxions de senteurs qui leur sont propres, non pour ce que leur sentiment les esmeuve par discours de raison à ce qui leur est utile? Ou bien est-ce point la temperature de leurs corps, apportant aux animaux, quand ils sont malades, et que leurs humeurs sont alterées des aigreurs ou des douceurs, et autres qualitez estranges non accoustumées, comme il appert ès femmes grosses, lesquelles mangent quelquefois durant leur grossesse des pierres et de la terre, tellement que les bons medecins cognoissent par les appetits de leurs malades ceux qui doivent mourir ou qui doivent guarir? Car à ce propos Mnesiteus recite que sur le commancement d'une inflam-

mation de poulmons, un qui appetoit à manger des aulx guarit, et un autre qui demandoit des figues mourut, par ce que les appetits suivent les complexions du corps, et les complexions et dispositions vienent des maladies. Il est doncque vray-semblable que les animaux qui ne sont pas saisis de maladies mortelles ne dont ils doivent mourir, ont ceste complexion et disposition en eulx, par laquelle ils prennent des appetits qui les meuvent et poulsent chascun à ce qui luy est utile et profitable pour guarir sa maladie.

XXVII. Pourquoy est ce que le moust demeure long temps doux, si le vaisseau qui le contient est environné du froid? Est-ce point pour autant que la mutation de la saveur doulce en la vineuse est une concoction du moust, et le froid empesche celle concoction qui vient de la chaleur? Ou au contraire est-ce point pour autant, que la propre saveur du raisin est la doulce, et dit on que le raisin se meurit alors qu'il se tourne en saveur doulce? Or la froideur ne laissant point le moust exhaler, ains repoussant sa chaleur au dedans, conserve la doulceur. C'est pourquoy ceulx qui vendangent par temps de pluye, le moust n'en boult pas si tost, d'autant que le bouillir vient de la chaleur, et le froid restraint et repousse la chaleur.

XXVIII. Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauvages l'ours est celuy qui le moins dechire et rompt les toiles et pans de rets, là où les loups et les regnards les rongent bien souvent? Est-ce point pour

ce qu'il a les crochets bien avant au dedans de la gueulle, de sorte qu'il ne peult avenir à mettre les cordes entre ses dents, d'autant que ses levres qui sont grandes et grosses, se mettant entre deux l'empeschent? Ou pour ce que aiant plus de force aux mains il les rompt et les dechire avec ses pattes, ou bien il use des pattes et des dents tout ensemble, dechirant les toilles et les rets avec les pattes et se defendant contre les veneurs avec les dents: mais plus encore luy sert que nulle autre chose le veautrer, et pource quand il se sent pris dedans les rets il plonge et sort par dessoubs, se sauvant ainsi, sans qu'il ait besoing de ses mains ny de ses dents pour dechirer les toilles.

XXIX. Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, et des chaudes (1) si, combien que la froideur soit cause de celle là, comme la chaleur de ceste cy? car il ne fault pas dire, comme quelques uns estiment, que la chaleur soit l'habitude, et la froideur ne soit que privation : pource qu'il seroit encore plus esmerveillable, comment ce qui n'est point pourroit estre cause (2) de ce qui est. Mais il semble que la nature donne la cause de la merveille à la rarité (3), et cher-

(1) Lisez, d'après le texte : Pourquoi sommes-nous plus étonnés de voir des sources d'eau chaude que des sources d'eau froide; quoique la froideur... etc.

(2) Lisez : de plus de choses que ce qui est. *C.*

(3) Lisez : mais il semble qu'on soit porté naturellement à admirer ce qui est rare.

che lon pourquoy et comment se fait ce qui ne se fait pas souvent,

Vois-tu ce hault infiny firmament,
Qui en son sein liquide fermement
De tous costez la terre ronde embrasse?

Combien il nous apporte de merveilles à voir la nuict, et combien de beauté il nous monstre le jour? (1) Le commun des hommes, la nature d'icelles, ... les arcs en ciel, les diverses teintures des nuées, les esclairs qui se rompent, comme des bouteilles, dont il est orné......

XXX. Pourquoy est-ce que quand les vignes et les jeunes plantes ne portent point de fruict, on appelle cela Tragan, comme qui diroit boucquiner? C'est pource que les boucs qui sont par trop gras ne sont pas aptes à engendrer, et à peine peuvent ils de graisse saillir leurs femelles : car la semence genitale est une superfluité utile de la nourriture qui ne s'employe pas au corps (2). Quand doncq un animal ou un arbre est en bon poinct et gras, c'est signe que toute sa nourriture se consume en luy, et qu'il laisse bien peu ou du tout point de superfluité.

(1) Il faut suppléer avec M. Wyttembach : « Cependant le com« mun des hommes n'admire pas leur nature ; mais ils sont plus « émerveillés des arcs-en-ciel, des diverses peintures des nuées, « et des éclairs qui se rompent en forme de bulles. » *C.*

(2) C'est une erreur qu'il est essentiel de rectifier, d'après une observation judicieuse de M. Simonnet sur le Traité de la Santé, t. XVII, p. 443 et suiv.

XXXI. Pourquoy est-ce que la vigne arrosée de vin, mesmement du sien, se deseiche et devient toute aride ? Est-ce point pour autant que, comme aux grands yvrongnes la teste devient chauve, à cause que le vin par sa chaleur fait evaporer tout ce qu'il y a d'humeur ? Ou bien est-ce que la liqueur vineuse vient de putrefaction, comme dit Empedocles,

> Le vin se fait de l'eau se pourrissant
> Dedans le bois sous l'escorce?

Quand doncq la vigne vient à estre arrosée de vin par dehors, il y devient feu, et corrompt la nature de l'humeur qui la devoit nourrir : ou bien le vin pur aiant nature astringente, penetre jusques aux racines, là où il reserre les pores et les estraint, de maniere qu'il ne permet pas que l'eau et la seve dont la vigne a accoustumé de boutter et bourgeonner, puisse penetrer jusques à la tige du sep. Ou bien c'est pour ce que cela est contre nature à la vigne, que ce qui est sorty d'elle, retourne derechef en elle, n'estant pas possible que l'humidité qui sort d'aucune plante, puisse plus retourner à estre partie ou nourriture d'icelle (1).

(1) Tout le reste est perdu. *Amyot*. Ces trois dernières questions sont remplies de lacunes, et présentent un sens très peu suivi dans le texte.



SOMMAIRE

DES QUESTIONS PLATONIQUES.

Moyen employé par Socrate dans la recherche de la vérité. II. Pourquoi est-ce que Platon a appelé le souverain Dieu, père et facteur de toutes choses? III. Comment l'ame existe-t-elle avant le corps, et n'eût pas existé sans le corps? IV. Quels sont les éléments des figures droites et circulaires? V. Qu'entend Platon en disant que l'aile participe de la Divinité? VI. Quelle est la cause des ventouses, de la déglutition, de la chute des corps graves, de l'écoulement des eaux, de la chute de la foudre, de l'attraction de l'ambre et de l'aimant, et de la consonnance des sons? VII. Qu'entend Platon par les *instruments du temps?* VIII. Les trois puissances de l'ame comparées aux accords de la musique. IX. Qu'entend Platon en disant que le discours est composé de noms et de verbes?

LES QUESTIONS

PLATONIQUES.

Pourquoy est-ce que dieu avoit commandé à Socrates d'aider aux autres à enfanter, faisant office de sage femme, et defendu d'engendrer? ainsi comme il est escrit au traitté qui s'intitule Theætetus : car il ne fault pas penser que ce soit par mocquerie, ne par jeu, qu'il soit dit, pour ce qu'il n'eust pas en tel endroit abusé du nom de dieu, joinct encore qu'en ce mesme traitté il attribue plusieurs autres propos haultains et magnifiques à Socrates, comme est cestuy-cy entre autres : « Plusieurs, dit-il, sont de tel « courage envers moy, qu'ils me mordroient et poin-« droient volontiers, quand je leur oste quelque folle « opinion, et n'estiment pas que je le face pour bien « que je leur veuille, se monstrans en cela bien esloi-« gnez d'entendre, que nul dieu ne porte malveuil-« lance aux hommes, comme aussi ne le fais-je pour « aucune mal-veuillance que j'aye envers eux : mais il « ne m'est aucunement loisible ny de conceder la men-« songe, ny de dissimuler la verité ». Est-ce point doncques qu'il appelle dieu son naturel, qui estoit fort vif à juger, et fort fecond à produire et inventer, ainsi comme fait Menander en ce verset,

C'est un vrai dieu que notre entendement :

Et Heraclitus,

Le naturel de l'homme est un dæmon?

Ou bien si ce fut à la verité quelque cause divine et celeste, qui suggera et inspira à Socrates ceste sorte de philosophie, par laquelle examinant et enquerant tousjours les autres, il les garantissoit de toute presumptueuse fumée d'erreur et de vanité, et d'estre fascheux et odieux à eux mesmes premierement, et puis à ceux de leur compagnie : car de fortune il estoit advenu que parmy la Grece il y avoit de son temps une grande volée de sophistes, ausquels les jeunes hommes payans grosse somme de deniers pour leur salaire, se remplissoient de grande opinion d'eux mesmes, et de vaine persuasion de science, et de desir des lettres, consumans leur temps en disputes et contentions oyseuses, sans rien faire au demourant de beau ny de bon. Socrates doncques aiant le discours et la parole propre à refuter, arguer et convaincre, comme une drogue laxative pour purger, estoit de tant plus creu en refutant les autres, qu'il ne prononceoit ny n'assuroit jamais rien de soy, et touchoit de tant plus avant au cœur des escoutans, qu'il sembloit chercher la verité en commun, et non pas espouser ny favoriser à une siene particuliere opinion, par ce que l'engendrer empesche la faculté utile à juger, d'autant que l'amant est aveugle alendroit de ce qu'il aime. Or n'y a il rien que lon aime tant au monde que les opinions et raisons que lon a engendrées et inventées, car la distribution des enfans que

lon dit communément estre très-juste, ès raisons et opinions est très injuste, pour ce qu'en celle là chascune prend le sien, en ceste-cy il faut prendre la meilleure, encore qu'elle soit d'autruy : et pourtant celuy qui en engendre de propres, en devient plus mauvais juge de celles d'autruy. Et comme il y eut jadis un sophiste qui dit, que les Eliens seroient meilleurs gouverneurs et juges des jeux sacrez Olympiques, s'il n'y avoit pas un Elien qui combatist esdits jeux : aussi celuy qui veut bien presider au jugement de diverses sentences et opinions, il n'est pas raisonnable que luy mesme ait envie de faire couronner la siene, ne qu'il soit une des parties contendantes en ce jugement : car les capitaines des Grecs après la defaitte des barbares, estans assemblez en conseil pour donner leur voix sur l'adjudication des pris et honneurs de prouësse ; tous se jugerent eux mesmes les premiers et plus vaillans : et des philosophes il n'y en a pas un qui ne face tout de mesme, excepté Socrates, et ceux qui luy ressemblent, lesquels confessent n'avoir ny ne tenir rien de propre : car ceux là sont ceux qui se monstrent seuls juges entiers de la verité, non corrompus ne favorables : car ainsi comme l'air qui est dedans les aureilles, s'il n'est ferme et arresté sans aucune voix propre à luy, et qu'il soit plein de son et de bruit, ne peult exactement bien comprendre ce que lon luy dit, aussi ce qui juge les raisons en la philosophie, s'il y a quelque chose au dedans qui luy resonne, et qui luy retentisse, difficilement pourra il entreprendre ce que lon luy dira au dehors : car

son opinion particuliere, qui luy est domestique et familiere, dequoy que ce soit qu'elle traitte, sera tousjours la philosophie qui aura mieux rencontré la verité, toutes les autres n'auront fait que cuider. Davantage s'il est ainsi que l'homme ne puisse rien parfaittement comprendre ny sçavoir, à bonne cause donc luy defendoit Dieu d'engendrer de ces faux germes là d'opinions mensongeres et inconstantes, et le contraignoit de reprouver et refuter ceux qui en avoient de telles : car ce n'estoit pas un petit profit, mais très grand, de luy donner une parole qui sceust delivrer les hommes du plus grand mal qui soit, c'est à sçavoir, d'erreur et d'illusion, et vanité de *jugement*,

> Dieu ne l'a pas donné mesme aux enfans
> D'Asclepius:

Car la medecine de Socrates n'estoit pas de guarir les corps, ains de nettoyer et purifier les ames corrompues et pourries.

Et à l'opposite aussi, s'il est ainsi que la verité se puisse sçavoir, n'y aiant qu'une verité, celuy qui l'a apprise de celuy qui ne l'a pas trouvée, n'en a pas moins que celuy mesme qui l'a trouvée, et la prend mieux celuy qui ne s'est point persuadé de l'avoir : car il prend ce qui est le meilleur de tous, ne plus ne moins que celuy qui n'a point engendré d'enfans naturels, en prend le meilleur qu'il peult choisir pour l'adopter. Voyez si toutes autres sortes de lettres ne meritoient à l'adventure pas qu'il y employast beau-

coup d'estude, comme la poësie, les mathematiques, l'art d'eloquence, les opinions des sophistes, pourtant la divinité defendit à Socrates de les engendrer : mais celle que Socrates estimoit seule Sapience, c'est à sçavoir, celle qui concerne Dieu et les choses spirituelles, que luy mesme appelle la science amoureuse, ce ne sont point les hommes qui l'engendrent ne qui l'inventent, car ils ne la font que rememorer. Voylà pourquoy Socrates n'enseignoit rien, ains mettant seulement en avant aux jeunes hommes, des commancemens, des difficultez, des doubtes, comme des trenchées qui precedent l'enfantement, excitoit, esveilloit et poulsoit les intelligences nées avec eux : c'est ce qu'il appelloit l'art d'aider á enfanter, comme font les sages femmes, laquelle n'apportoit pas de dehors l'entendement et le jugement à ceux qui conferoient avec luy, comme d'autres faisoient à croire, mais leur monstroit celuy qu'ils avoient dedans eux mesmes propre à eux, mais qu'ils nourrissoient confus et imparfaict.

II. Pourquoy est-ce qu'il a appellé le souverain Dieu, pere et facteur de toutes choses? Est-ce pour ce qu'il est veritablement pere des dieux qui ont esté engendrez, et des hommes, ainsi qu'Homere le nomme, et facteur des creatures qui n'ont ny raison ny ame? Car on n'appelle pas, ce dit Chrysippus, pere (1) du lict de l'enfant au ventre de la mere, ce-

(1) De la membrane qui enveloppe l'enfant dans le ventre de sa mère. *C.*

luy qui a fourny de semence, encore que ce lict soit fait de la semence de l'homme. Ou bien est-ce par translation qu'il appelle figurément pere du monde, celuy qui est cause efficiente, suivant sa façon accoustumée de parler, comme au dialogue intitulé le Bancquet, là où il nomme Phædrus pere des propos amoureux, pour ce que ce fut luy qui commencea à mettre en avant les devis de l'amour : comme aussi au traitté (1) qui est intitulé Callipidas, il appelle semblablement Callipidas pere de propos philosophiques, par ce que plusieurs beaux et bons propos furent tenus de la philosophie, luy en aiant baillé le commancement? Ou bien est-ce qu'il y ait difference entre pere et facteur, et entre generation et facture? Car tout ce qui est engendré est aussi faict, mais non pas au revers, tout ce qui est faict n'est pas engendré, et semblablement qui a engendré a faict : car generation est facture d'une creature animée, mais d'un facteur, comme est un maçon, un tissier, un faiseur de lyres, ou d'un statuaire, l'œuvre est distincte et separée de l'ouvrier, là où le principe mouvant, et la puissance de celuy qui engendre, est infuse en celuy qui est engendré, et contient sa nature, estant comme une partie distraitte de la substance de celuy qui a engendré : pour autant doncques que le monde ne ressemble pas à un assemblage de plusieurs pieces rapportées et collées ensemble, ains y

(1) Lisez : « qui porte le nom de Phèdre, il le nomme *Callipiada*, « c'est-à-dire père de beaux enfants, parceque, etc. » *C.*

a une grande portion de vie animale, et de divinité, que Dieu y a infondue et meslée de sa propre nature et substance en la matiere, c'est à bon droit qu'il est surnommé et pere et facteur du monde qui est animé. Ce discours estant fort conforme à l'opinion de Platon, considerez un peu s'il y auroit pas aussi apparence à cestuy-cy : c'est que le monde estant composé de deux parties, à sçavoir de corps et d'ame : l'une, qui est le corps, Dieu ne l'a pas engendré, mais la matiere s'estant exhibée, il l'a formée et moulée, en liant et finissant de termes et figures propres l'infinité d'icelle : mais l'ame participante d'entendement, de discours de raison, d'ordre et d'harmonie, n'est pas seulement œuvre de Dieu, mais partie, et n'est pas par luy, mais de luy, issue de sa propre substance.

(1) En ses livres doncques de la chose publicque, aiant divisé l'univers, ne plus ne moins que une ligne en deux sections inegales, il soubs-divise encore chasque section en deux autres, par mesme proportion : car il fait deux genres de toutes choses, l'un sensible et visible, et l'autre intelligible, et attribue au genre des intelligibles, en premier degré les premieres formes et idées, en second degré les mathematiques : et quant au genre des sensibles, il y attribue en premier degré les corps solides, et en second lieu, les images et figures d'iceux, et donne à chas-

(1) Ici commence une nouvelle question, suivant M. Wyttembach. *C.*

cun de ces quatre membres de sa division, son propre juge : pour le premier, l'entendement : pour les mathematiques, la pensée : pour les corps solides, la foy : pour leurs images et figures, la conjecture. A quelle fin doncques et quelle intention a il divisé l'univers en deux sections inegales, et laquelle des deux sections est la plus grande, celle des choses sensibles, ou celle des intelligibles? Car quant à luy il ne l'a point declaré, mais sur le champ il semble que la portion des sensibles soit la plus grande : car la substance indivisible des choses intelligibles estant tousjours d'une mesme sorte, et sur un mesme subject, est reduite à bien peu, qui est pur et net, là où l'autre estant espandue et vague sur les corps, a fait la section des sensibles. Davantage le propre de l'incorporel, est d'estre terminé, et le corps, quant à sa matiere, est infiny et interminé, et se fait sensible, quand par participation de l'intelligible il vient à estre terminé. Oultre ainsi comme des choses sensibles, chascune a plusieurs images, plusieurs umbres, et plusieurs figures, et generalement d'un seul patron il se peut tirer plusieurs copies et plusieurs exemplaires, imitez tant par art que par nature, aussi est il force que les choses qui sont icy sensibles, soient en plus grand nombre que celles qui sont là sus intelligibles, selon l'opinion de Platon, supposant que les choses sensibles soient comme images et exemplaires des originaux des idées intelligibles. Qui plus est, l'intelligence des idées et especes par abstraction et circoncision du corps, les reduit au reng

des mathematiques, montant de l'arithmetique ou science des nombres, à la geometrie, qui est la science des mesures, et puis après à l'astrologie, qui est la science des estoiles, et puis par dessus toutes les autres mettant l'harmonique, qui est la science des sons et accords : car le subject de geometrie se fait, quand à la quantité en general s'adjouste magnitude de longueur et largeur : et de la stereometrie, qui est la science de mesurer les corps solides, quand à la magnitude de longueur et largeur s'adjouste la profondeur : et le propre subject de l'astrologie, quand à la magnitude solide s'adjouste mouvement : et le subject de l'harmonique ou musique, quand aux corps mouvans s'adjouste le son et la voix : doncques en soubstraiant et retirant la voix des corps mouvans, et le mouvement des solides, la profondeur des superfices, et la magnitude des quantitez, nous nous trouverons ès idées intelligibles, lesquelles n'ont aucune difference entre elles, quant à l'un et le seul, par ce que l'unité ne fait point de nombre, si elle ne vient à toucher au deux indefiny : mais produisant ainsi le nombre, elle va aux points, et puis des points aux lignes, des lignes aux superfices, des superfices aux profondeurs et des profondeurs aux corps, et puis aux qualitez des corps qui se font ès alterations.

Davantage des choses intellectuelles il n'y a qu'un juge, qui est l'entendement : car la pensée ce n'est autre chose que l'entendement appliqué aux mathematiques, esquelles les choses intellectuelles apparoissent ne plus ne moins que dedans des mirouers,

là où pour la cognoissance des corps, à cause du grand nombre qu'il y en a, nature nous a donné cinq puissances et cinq divers sentimens pour les juger, encore ne peuvent ils pas suffire à les descouvrir tous, ains y en a beaucoup qui pour leur petitesse fuyent noz sens, comme estans un chascun de nous composé de l'ame et du corps : c'est bien petite chose que l'esprit et l'entendement qui est caché en une grande et grosse masse de chair : ainsi est il vraysemblable qu'il y a mesme proportion dedans tout l'univers, entre les choses sensibles et les intellectuelles, car les intellectuelles sont commancement des corporelles : or ce qui procede du commancement est tousjours plus en nombre et plus grand, que n'est le commancement. Mais au contraire pourroit on aussi dire, premierement, que en comparant les choses sensibles et corporelles aux intellectuelles, nous egalons aucunement les mortelles aux divines, car Dieu est entre les choses intellectuelles.

Et puis, par tout le contenu est tousjours moindre que n'est le contenant : or la nature de l'univers dans l'intellectuel comprend le sensible, car Dieu aiant mis l'ame au milieu, l'a estandue par tout le dedans, et encore par dehors a caché et enveloppé tous les corps d'icelle : or est l'ame invisible et imperceptible à tous les sentimens naturels, ainsi comme il est escrit aux livres des loix : et pourtant est un chascun de nous corruptible, et le monde ne se corrompra point, pour ce qu'en chascun de nous ce qui est de façon mortelle et subject à dissolution, contient en

soy au dedans la force et puissance vivifiante : mais au monde c'est tout au contraire, car la principale puissance et nature qui est tousjours en une sorte immuable, conserve la partie corporelle qu'elle contient et embrasse au dedans de soy. Et puis, en la nature corporelle l'individu et impartissable s'appelle pour sa petitesse, ce qui est si petit qu'il ne se peut diviser, mais en la nature incorporelle et spirituelle, c'est pour sa simplicité, syncerité et pureté, laquelle est exempte de toute multiplicité et toute diversité, et autrement encore est-ce simplesse et sottise de vouloir conjecturer les choses incorporelles par les corporelles. Or est il que l'instant où le maintenant s'appelle indivisible et impartissable, et toutefois il est ensemble par tout, et n'y a partie de la terre habitable qui soit sans luy, ains toutes les passions, toutes les actions, toutes les corruptions et generations qui sont par le monde, sont toutes comprises en ce maintenant : et l'instrument seul de juger les choses intellectuelles, est l'entendement, ne plus ne moins que la veuë de la lumiere, pour sa simplicité uniforme, et par tout ressemblant à soy mesme, mais les corps aians plusieurs diversitez et plusieurs differences, aussi se comprennent ils par divers instrumens à juger. Mais il y en a qui desestiment et ravallent comme trop petite, à tort, la puissance intellectuelle et spirituelle qui est en nous : car au contraire elle est belle et grande, comprenant tout ce qui est sensible, et attaignant jusques aux dieux. Et qui plus est, luy mesme en son livre intitulé le Banquet, en-

seignant comment il faut user de l'amour, en retirant l'ame de l'affection des beautez corporelles, et l'appliquant à celles qui sont intellectuelles, il nous enhorte de ne nous asservir ny assubjettir point à la beauté, ny d'un corps, ny d'une estude, ny d'une science, ains en nous eslevant à mont de ceste bassesse, nous tourner et convertir à la grande et vaste mer de beauté.

III. Pourquoy est-ce que veu qu'il afferme tousjours que l'ame est plus ancienne que le corps, qu'elle est cause de la generation d'iceluy et son principe, à l'opposite il dit que l'ame n'eust pas esté sans le corps, ny l'entendement sans l'ame, et qu'il fault que l'ame soit dedans le corps, et l'entendement en l'ame? Car il semble qu'il y ait contradiction en cela, et que le corps soit et non soit, s'il est vray qu'il soit ensemble avec l'ame, et neantmoins qu'il soit engendré par l'ame. Est-ce point pour ce que ce que nous disons souvent est vray, que l'ame sans entendement, et le corps sans forme, ont tousjours esté ensemble, et ny l'un ny l'autre n'a eu commancement d'estre, ny principe de generation, mais quand l'ame vint à avoir participation d'entendement et d'harmonie, et qu'elle devint sage par consonance, elle fut cause de mutation en la matiere, et estant plus forte en ses mouvemens, elle attira et convertit à soy les mouvemens d'icelle? Voylà comment le corps du monde a eu sa generation de l'ame, par laquelle il fut formé, et fait semblable : car l'ame d'elle mesme ne produisit pas la nature du corps, ny ne le crea

pas de rien, ains d'un corps desordonné et sans forme quelconque, elle en feit un bien ordonné et bien obeïssant, comme qui diroit que la force de la graine est tousjours avec le corps, mais neantmoins que le corps du figuier ou de l'olivier est né de la graine, il ne dira rien qui soit desaccordant, car le corps mesme estant esmeu et alteré par la graine, est né et germé tel : aussi la matiere sans forme, et indeterminée, aiant esté figurée par l'ame, qui estoit dedans, a eu telle forme et telle disposition.

IV. Pourquoy est-ce que y aiant des figures et des corps composez, aucuns de lignes droittes et autres de lignes circulaires, il a pris le triangle à deux costez egaux, et celuy à trois inegaux pour le fondement et commancement de ceux qui sont composez de droittes lignes? Desquels le triangle à deux jambes egales compose le corps quarré, qui est l'element et principe de la terre, et le triangle à trois costez inegaux compose la pyramide : et l'octaëdre, le corps à huict faces, et le icosaëdre, le corps à vingt faces, l'un principe du feu, et l'autre de l'air, et l'autre de l'eau : et neantmoins il omet du tout les corps et figures circulaires, combien qu'il ait fait mention du rond comme une boule, quand il dit que chascune des figures cy dessus nombrées, est apte à diviser un corps rond comme une boule, en parties egales. Est-ce comme aucuns soupçonnent, pource qu'il attribuoit le dodecaëdre, corps à douze faces, à la boule, en disant que dieu s'estoit servy de ceste forme et figure là, en la composition du monde? Car pour la

multitude de ses elemens constituans, et par ce que ses angles sont plus mousses, il s'esloigne plus de la droitte ligne, et se courbant facilement, et s'estendant alentour, comme les sphæres que lon compose de douze cuirs, il approche plus du rond, et en est de tant plus capable: car il a vingt angles solides, chascun desquels est environné et contenu de trois angles plats mousses, estant chascun composé d'un droict, et d'une cinquiéme partie du droict: outre cela il est composé et constitué de douze pentagones, corps à cinq faces, aians les angles et les costez egaux, desquels chascun est composé de trente, les premiers triangles à costez inegaux: à raison dequoy il semble qu'il ensuit le nombre des degrez du Zodiaque, et le nombre des jours de l'an en la distribution de ses parties constituantes, qui sont egales en nombre. Ou bien est-ce que par nature le droict precede le rond? Ou pour mieux dire, il semble que le rond soit une passion et qualité du droict: car on dit que le droict se courbe, et le cercle se descript par le centre et la distance qu'il y a jusques à la circonference qui est le lieu de la droitte ligne, par laquelle il est mesuré: car la circonference est de tous costez egalement distante du centre, et puis le conus qui est la pyramide ronde, et le cylindre, qui est comme une coulonne ronde, sont composez de figures à lignes droictes, l'un par un triangle, dont l'un des costez demeure ferme, et l'autre avec la base tourne tout alenviron, et le cylindre par une figure plus longue que large, à angles droits, dont l'un des

costez demeure, et l'autre tourne de mesme. Davantage ce qui est le moindre est le plus près du commancement : or la moindre et la plus simple de toutes les lignes, est la droitte, car de la ronde, le dedans est courbe, et le dehors bossu. Outre plus les nombres sont devant les figures : car l'unité ressemble au point, par ce que c'est un point en situation et position : or est il que l'unité est triangulaire, par ce que tout nombre triangulaire par huict fois repeté, y adjoustant l'unité, devient quarré, et cela advient aussi à l'unité, par ainsi le triangle est devant le cercle : et cela estant ainsi, adonc la ligne droitte va devant la courbe. Davantage l'element ne se divise jamais en ce qui est composé de luy, ains au contraire toute autre chose se divise et se resoult en ses elemens, dont elle est composée. Si doncques le triangle ne se resoult en rien qui soit courbe, et au contraire les deux diametres s'entrecroisans partissent le cercle en quatre triangles, c'est doncques à dire, que la figure à droitte ligne va devant celles qui sont circulaires. Qu'il soit ainsi que la droitte ligne precede, et que la courbe suive après, Platon luy mesme l'a demonstré, en disant que la terre est composée de plusieurs corps quarrez, dont un chascun est clos et contenu de superfices plattes à lignes droittes, en maniere disposées, que tout le corps et toute la masse de la terre semble estre ronde et de forme de boule, tellement qu'il n'est point de besoing de faire aucuns des elemens, dont le corps de la terre soit constitué rond : s'il est ainsi que de corps à droittes

lignes, conjoincts et appliquez les uns aux autres en certaine sorte, ceste forme se soit produitte. Davantage la droitte ligne, soit petite, soit grande, garde tousjours une mesme droitture, là où au contraire nous voions les circonferences des cercles, si elles sont petites, estre plus tournées, plus serrées, et plus estranglées, et au contraire si elles sont grandes, estre plus lasches et plus estandues, tellement que qui dresse les cercles tout de bout sur leur partie bossue dessus une superfice plate, s'ils sont petits, ils n'y touchent que d'un seul point, s'ils sont grands d'une ligne, tellement que lon pourroit de là conjecturer, que plusieurs petites lignes droittes, joinctes les unes aux autres queuë à queuë, en certaine situation feroient la circonference du cercle : mais à l'adventure n'y a il par deçà ny cercle ny boule, qui soit en sa forme exquisement et exactement parfaict : et en l'extension des droittes lignes et superfices tout à l'entour, pour la petitesse des parties on n'apperçoit point la difference, ains nous en semble la figure circulaire et ronde : aussi n'y a il corps icy qui se meuve naturellement, de mouvement circulaire, ains se meuvent tous selon ligne droitte : aussi le parfaitement rond n'est point element de corps sensible, ains de l'ame et de l'entendement, ausquelz aussi il attribue le mouvement circulaire, comme leur appartenant par nature.

V. Pourquoy est-ce qu'il dit au livre intitulé Phædrus, que la nature de l'æle, dont ce qui est grave et pesant se leve contre-mont, participe grandement du

corps de dieu? Est-ce pource que là il parle de l'amour, lequel est de beauté corporelle, et ceste beauté pour la similitude qu'elle a avec la divinité emeut l'ame, et la fait rememorer? Ou bien plus tost il le faut prendre simplement, sans curieusement rechercher rien plus outre, que l'ame estant dedans le corps, a plusieurs facultez et puissances, dont celle du discours de la raison et de l'entendement participe de la divinité, laquelle il a non improprement ny impertinemment appellée æle, pource qu'elle eleve l'ame des choses basses et mortelles à la consideration des celestes et divines.

VI. Comment et pourquoy est-ce que Platon dit, que l'antiperistase, c'est à dire la circonstance contraire de mouvement alentour des corps (d'autant qu'il n'y a rien de vuide en nature) est cause des effects qui se font ès ventoses des medecins, en avallant la viande, en jettant de gros et pesans fardeaux, ès fluxions des eaux, ès cheutes des foudres, en l'attraction que fait l'ambre, et la pierre de l'aimant, et en la consonance, et accord des voix : car il semble qu'il n'y ait point de propos, d'attribuer une mesme et seule cause à tant d'effects, si divers, et si different de genre : car encore, quant à la respiration des animaux, qu'elle se face par ceste mutuelle pulsion de l'air, il l'a suffisamment declaré : mais des autres effects qui semblent estre des miracles en nature, et ne sont rien, ce dit il, par ce que ce ne sont que les corps qui s'entrepoulsent les uns les autres à l'environ, et passent reciproquement ès places les uns

des autres, il nous a laissé à declarer comment cela se fait particulierement en chascun exemple.

Pour le premier doncques, quant à la ventose, voicy comment il en va. L'air qui est compris au dedans de la ventose, joignant la chair, estant par la chaleur enflammé, et devenant plus delié et plus subtil, que ne sont les petits pertuis et pores du cuivre dont est faitte la ventose, en sort dehors, non pas en un lieu vague ne vuide, car il n'y en a point, mais en l'autre air qui est tout alentour de la ventose, par dehors, et le poulse, et celuy là en poulse un autre devant luy, et ainsi de main en main, l'un cedant, et l'autre poulsant, et se mettant au lieu vacant que le premier a laissé, ainsi revenant à toucher alentour de la chair que la ventose a empoignée, et la bouillant, il en tire espraint, et fait sortir l'humeur qui y est au dedans de la ventose (1).

L'avaller de la viande se fait aussi tout de mesme, car les creux et cavitez, tant de la bouche que de l'estomach, sont tousjours pleines d'air : quand donc la viande est poulsée au dedans du canal de la gorge, tant par la langue que par les glandules et muscles du gosier qui s'estendent, l'air estant pressé et espraint par la viande, la suit de près à mesure qu'elle cede, et aide à la poulser bas (2).

Semblablement aussi les pesants fardeaux que lon

(1) Cette explication est aussi bonne qu'elle puisse être pour un siècle où on ne connoissoit pas la nature de l'air. Voyez les Observations.

(2) Voyez les Observations.

jette, comme grosses pierres et autres telles choses, fendent l'air en sortant avec l'impetuosité du coup qu'on leur baille, et le mespartissant, et luy coulant alentour, selon son naturel, qui est de poursuivre la place delaissée, et la remplir, le vuide suit après la masse lancée, et luy haste encore davantage son mouvement : les cheutes aussi de la foudre ressemblent ne plus ne moins aux lancements des fardeaux, car elle saulte enflammée hors de la nuë par la violence du coup en l'air, lequel ouvert et rompu luy cede, et puis se rejoignant ensemble au dessus, la poulse en bas contre sa nature, par force (1).

Quant à l'ambre, il ne fault pas penser qu'il attire rien de ce qu'on luy presente, non plus que fait la pierre de l'aimant, ne pareillement que rien qui en approche luy saulte sus de luy mesme : mais quant à la pierre, elle jette hors de soy ne sçay quelles fluxions grosses, pesantes et flatueuses, par lesquelles l'air contigu venant à estre entre-ouvert, poulse celuy qui est devant luy, et celuy là tournant alentour, et rentrant en la place vuidée, force le fer, et le poulse devant soy : et quant à l'ambre, il a bien ne sçay quoy de flambant et d'esprit flatueux (2) qu'il

(1) Voyez les Observations.

(2) Voilà à quoi se bornoient les connoissances des anciens sur les effets de l'électricité, qui, entre les mains des habiles physiciens de ce siècle, a produit les phénomènes les plus agréables, les plus variés et les plus étonnants. Elle a, pour ainsi dire, familiarisé la foudre avec l'homme, qui la maîtrise en la dirigeant à son gré. Avec tout cela, nous ne connoissons pas mieux que les anciens la matière électrique. Voyez les Observations.

jette dehors, quand on le frotte par dessus, par ce que ses pores et petits pertuis s'ouvrent : ce qui en sortant fait le mesme effect que la pierre de l'aimant, et attire ce qui est auprès de luy, le plus leger et le plus sec, pource qu'il est plus gresle et plus debile, car il n'est pas assez fort, ny n'a pois, ny violence, pour pouvoir poulser et chasser une grande quantité d'air, avec lequel il puisse venir à bout des plus grandes choses. Mais comment donc est-ce que cest air ne poulse ny le bois ny la pierre, ains seulement le fer, et l'amene à la pierre ? ceste doubte et difficulté est commune à ceulx qui cuident que cest assemblement de ces deux corps se face ou par attraction de la pierre, et par naturel mouvement du fer. Or le fer n'est ny trop rare, comme est le bois, ny trop serré, comme l'or ou la pierre, ains a de petits trous, de petites voies, et des asperitez rabotteuses, à cause de ces inegalitez, bien proportionnées et sortables à l'air, tellement qu'il ne coule pas si aisément par dessus, ains a des arrests et des prises, où il se peult affermir, et prendre pied assez raisonnablement pour pouvoir poulser en avant et forcer le fer, jusques à ce qu'il aille baiser la pierre. Voylà les causes et raisons que lon pourroit rendre de ces effects là (1).

Mais le coulement des eaux sur la terre, par quelle maniere de poulsement il se fait, il n'est pas si facile à appercevoir, ny à declarer : et fault entendre que ès eaux des lacs qui ne bougent, et demeurent tous-

(1) Voyez les Observations.

jours en un lieu, c'est pour ce que l'air espandu alentour, et les estraingnant de tous costez, ne se mouvant point, ne leur laisse place aucune vuide. Par ainsi le dessus de l'eau, tant ès lacs, comme en la pleine mer, se remue et se courbe de vagues, selon que l'air est agité, par ce que l'eau suit incontinent le remuëment de l'air, et flue quant et luy, pour ses inegalitez : car le coup donné au bas fait le creux de la vague, et celuy d'enhault fait la tumeur et enfleure d'icelle, jusques à ce que toute la place qui contient l'humeur de l'eau soit toute quoye et rassise, alors la vague cesse, et l'eau se rassiet aussi. Les fluxions doncques des eaux qui courent tousjours, se font par ce que les eaux suyvent tousjours et vont après l'air qui leur cede, estants chassées par celles qui les poulsent derriere, et ainsi se fait un coulement perpetuel et continuel, qui ne cesse jamais : c'est pourquoy les rivieres, quand elles sont grosses à plein chantier, elles courent plus roide : mais au contraire, quand il y a peu d'eau, elles vont aussi plus lentement, l'air ne leur cedant pas, pource qu'elles sont trop foibles, et qu'elles n'ont pas beaucoup de circonstances qui les pressent, ne qui les chassent. Ainsi est il force que les sources des fontaines sortent sur la terre, par ce que l'air de dehors entrant subtilement ès places vuides aux creux de la terre, en chasse l'eau dehors. Le pavé d'une maison fort obscure, contenant un air estouffé, sans qu'il y entre ny vent ny haleine, si on respand de l'eau dessus, engendre du vent et de l'esprit, estant l'air debouté de son lieu par l'eau qui

y tombe, et en estant frappé et battu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entrepoulser et s'entreceder l'un à l'autre, n'y aiant point de place vuide, en laquelle l'un estant colloqué ne puisse estre subject à se ressentir de la mutation et alteration de l'autre (1).

Et quant à la consonance de l'harmonie, luy mesme a declaré comment c'est que s'accordent les sons: car le viste et leger est hault et aigu, et le tardif et lent est bas et gros: et pourtant les aigus frappent les premiers le sentiment de l'ouye: mais quand eulx jà languissans et finissants, les tardifs commancent à leur succeder, la meslange des deux, pour la conformité donne plaisir et volupté à l'oreille, laquelle se nomme consonance et accord, dequoy l'air est l'instrument, ainsi comme il est facile à voir par ce que nous avons desjà dit: car la voix est le battement de ce qui sent par les oreilles, battu de l'air, à cause que l'air estant battu par ce qui le remue, bat aussi le sentiment de l'ouye, s'il est vehement, aiguëment: s'il est mousse, mollement. Or celuy qui est battu avec vehemence et roidement, c'est celuy qui arrive le premier à l'ouye, mais puis après tournant au contraire et venant à trouver le tardif et lent, il suit et accompagne le sentiment (2).

VII. Comment est-ce que Timæus dit, que les ames sont semées parmy la terre, parmy la lune, et parmy les autres instruments du temps? Est-ce pour ce qu'il

(1) Voyez les Observations. (2) *Ibid.*

avoit opinion que la terre se remuoit aussi bien comme le soleil et la lune, et les autres cinq planettes, qu'il appelle instruments du temps, à cause de leurs conversions, et tenoit qu'il ne falloit pas imaginer ne fabriquer la terre, comme si elle fust ferme et immobile sur l'aixieu qui passe atravers tout le monde, ains l'imaginer mouvante et tournante alentour, comme depuis Aristarchus et Seleucus l'ont demonstré, l'un en le supposant seulement, et l'autre l'affermant à certes, oultre ce que Theophrastus escrit que Platon sur sa vieillesse se repentit d'avoir donné à la terre le milieu du monde, place qui ne luy estoit pas convenable? Ou bien (pource que cela est directement contraire à plusieurs sentences que ce personnage sans doubte a tenues) s'il fault changer l'escripture, et mettre le datif au lieu du genitif (1), et entendant par les instruments du temps, non les astres ny les estoilles, mais les corps des animaux, ainsi comme Aristote a definy l'ame estre l'acte continuel du corps naturel instrumental, en puissance aiant vie, tellement que la sentence de ce passage là soit, Les ames par le temps ont esté semées en des corps, se servant d'instruments convenables. Mais cela encore est contre son opinion, parce que non en un lieu seulement, ains en plusieurs, il a appellé les estoilles, instruments du temps, veu qu'il afferme que le soleil mesme a esté fait pour la distinction et garde du nombre des temps, avec les autres planettes. Le meilleur donc

(1) Ajoutez avec le grec : et lire χρόνῳ, au lieu de χρόνου.

ques est entendre que la terre soit instrument du temps, non pource qu'elle soit mouvante, comme les estoiles, mais pource qu'elle demourant tousjours ferme en soy, elle donne aux astres qui se meuvent alentour d'elle, le lever et le coucher, par lesquels sont limitez le jour et la nuict qui sont les premieres mesures des temps : et pourtant l'a il luy mesme appellée gardienne et ouvriere veritablement du jour et de la nuict. Qu'il soit ainsi les aiguilles des horologes ne se remuant pas avec les umbres, ains demourants fermes, sont instruments et mesures du temps, representans l'obstacle de la terre, qui est au devant du soleil se mouvant alentour d'elle, ainsi comme a dit Empedocles,

La terre fait la nuict en s'opposant
Aux clairs rayons du soleil reluisant.

Voylà l'interpretation que lon y peult donner.

Mais à l'adventure pourroit on trouver cela estrange et hors de raison, de dire que le soleil, la lune et les planettes aient esté faicts pour distinguer le temps, car d'ailleurs la dignité du soleil est grande, et Platon mesme en ses livres de la republique l'appelle le roy et le maistre de tout ce monde sensible, comme le bien est seigneur et maistre du monde intelligible, et est le soleil extraict de luy, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister et l'estre, ne plus ne moins que le bien donne aux choses intelligibles, et l'estre, et qu'on les cognoisse. Or qu'un Dieu aiant telle et si grande

puissance, soit un instrument du temps, et mesure evidente de la difference qu'il y a de vistesse ou de tardité entre les huit spheres des cieux, cela ne leur semble pas fort convenable ny autrement raisonnable. Il faut doncques dire que ceux qui se troublent pour ces considerations là, se trompent par ignorance, cuydans que le temps soit ainsi que l'a definy Aristote, la mesure du mouvement, et le nombre selon devant et après, ou bien la quantité en mouvement, ainsi que l'a definy Speusippus, ou bien distance de mouvement, et non autre chose, ainsi que les stoïques le descrivent en definissant un sien accident, et n'entendans pas sa substance, laquelle il semble que le Poëte Pindare n'ait pas mal souspeçonnée, quand il dit,

Le temps, qui de son estre vieux
Surpasse tous les autres dieux :

Et Pythagoras aussi, lequel enquis que c'estoit que le temps, respondit : C'est l'ame du ciel : car le temps n'est point un accident ny une passion d'aucun mouvement quel qu'il soit, ains est la cause, la puissance et le principe de la proportion et de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature du monde et de l'univers, qui est animée, se meut : ou plus tost celle mesme proportion et ordre se mouvant, est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct justement conduit
Toute chose qui est mortelle.

C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quant et le ciel, mais que le mouvement estoit devant le ciel, lors qu'il n'y avoit point de temps, pource qu'il n'y avoit ny ordre ny mesure quelconque, ny distinction, ains un mouvement indeterminé, comme une matiere sans forme ne figure quelconque : mais depuis que la nature eut une fois jetté en couleur et en terme, la matiere de formes et figures, et le mouvement de revolutions, elle feit tout ensemble l'une le monde, et l'autre le temps, qui sont tous deux images de Dieu, c'est à sçavoir de sa substance le monde, de son eternité le temps : car Dieu en ce qu'il se meut, est le temps : en ce qu'il est, est le monde. Voylà pourquoy il dit qu'estants venus en estre tous deux ensemble, tous deux aussi seront ils dissoluts ensemble, si jamais il y advient dissolution : car ce qui est engendré ne peult estre sans temps, comme ne ce qui est intelligible sans eternité, si l'un a à demourer tousjours, et l'autre à ne se dissouldre jamais, depuis qu'une fois il a esté composé. Ainsi doncques le temps aiant une necessaire liaison et entre-lassement avec le ciel, n'est pas simplement un mouvement, ains, comme nous avons dit, un mouvement ordonné par ordre, qui a sa mesure, ses fins et ses bornes, et revolutions, desquelles le soleil estant le superintendant, le gouverneur et directeur pour les limiter et diriger, et pour monstrer et quotter les mutations, et saisons de l'année, lesquelles produisent toutes choses, comme dit Heraclitus, il fault confesser qu'il aide au premier et

prince des dieux, en choses qui ne sont pas petites, ne frivoles ou legeres, ains très grandes, et de principale consequence.

VIII. Platon en ses livres de la chose publique a très bien accomparé les trois puissances de l'ame, à sçavoir, la raisonnable, la concupiscible et l'irascible, à l'accord et harmonie d'une octave, aiant une quinte au milieu, dont la haulte et aiguë note s'appelle nete, la moienne, mese, et la basse s'appelle hypate. Or quant à la situation et disposition des parties du corps, où telles puissances de l'ame ont leurs sieges, la partie courageuse et irascible est assise au milieu : et la raisonnable, qui est le discours de la raison, tient le lieu de l'hypate, pource que les anciens appelloient ce qui est au dessus et le premier, Hypaton : suyvant quoy Xenocrates appelle Jupiter l'air, qui est tousjours un, et tousjours de mesme sorte, Hypatos, et celuy qui est au dessoubs de la lune, Neatos : et devant luy Homere a appellé le Dieu souverain, prince des princes, Hypaton Crionton (1), qui vault autant à dire, comme le suprême ou le souverain des regnants, et à bon droict la nature a donné à la partie qui est la meilleure, la plus haulte place, aiant logé le discours de la raison, comme le gouverneur, dedans la teste, et a reculé bien loing de là, aux plus basses et inferieures parties, la partie concupiscible : car la situation d'à bas s'appelle Neate, comme le donnent à entendre les appellations et noms

(1) ὕπατον κρειόντων.

des morts, que lon appelle Nerteros et Eneros : et pour ceste mesme raison y en a qui disent que le vent qui souffle de dessoubs la terre des lieux qui ne nous paroissent pas, s'appelle Notos. Comme ainsi soit donc que la partie concupiscible à la raisonnable a la mesme contrarieté qu'il y a du premier au dernier, et du hault au bas, il n'est possible que la raison soit la plus haulte, et la premiere, et qu'elle ne soit point l'Hypate, ains que ce soit une autre : car ceulx qui luy baillent, comme à la principale puissance, celle de la moienne, ils ne se prennent pas garde qu'ils luy ostent celle qui est encore plus principale, c'est celle de l'Hypate, laquelle ne peult convenir ny à l'ire ny à la cupidité : car l'une et l'autre est née et faitte pour suivre et estre commandée, et non pas pour commander ny pour preceder la raison. Davantage encore sembleroit il que plus tost l'ire devroit avoir la place du milieu par nature, attendu que naturellement le commander convient à la raison, et à l'ire le commander et estre commandé, estant subjecte d'un costé, au discours de la raison, et commandant de l'autre à la cupidité, et la punissant quand elle est desobeissante à la raison. Et comme entre les lettres, celles que lon appelle demy-voyelles sont moyennes entre les muettes et les voyelles, d'autant qu'elles ont plus de son que celles là, et moins que celles cy : aussi en l'ame de l'homme l'ire n'est pas simplement passionnée, ains y a bien souvent une apparence du devoir meslée avec l'appetit de vengeance.

Et Platon luy mesme comparant toute la substance

de l'ame à un attelage de deux chevaux conduits par un chartier qui les mene, il entend par le chartier, comme il est tout notoire à un chascun, le discours de la raison, et des deux chevaux, celuy des cupiditez et voluptez est rebours, farouche, et indomtable du tout, aiant les aureilles velues, à peine obeissant au fouet, ny à l'esperon, là où celuy de l'ire pour la plus part est obeissant à la bride de la raison, et luy servant. Comme doncques en un attellage de deux chevaux, le chartier n'est pas en vertu et puissance le milieu, mais l'un des chevaux qui est pire que le chartier, et meilleur que son compagnon, avec lequel il est attelé, aussi n'a il pas attribué la place du milieu à la partie qui domine en l'ame, mais à celle où il y a moins de raison, et plus de passion qu'en la premiere, et plus de raison et moins de passion qu'en la troisieme : car cest ordre et disposition observe la proportion qui est entre les accords de la partie irascible à la raisonnable, comme à la haulte note, une quarte d'intervalle, et à la concupiscible, comme à la note basse, une quinte, et de la raisonnable à la concupiscible, qui est comme de la note basse à la haulte, une octave : là où si nous tirons la raison au milieu, l'ire sera la plus esloignée de la cupidité, laquelle neantmoins aucuns des philosophes ont tenu estre une et mesme chose, pour la similitude grande qu'il y a entre elles. Ou bien c'est une mocquerie que d'attribuer aux lieux, le premier, le milieu, et le dernier, veu que nous voions qu'en la lyre la note hypate tient le premier et le plus hault lieu, et ès flustes

elle tient le plus bas et le dernier : davantage la moienne en quelque endroit de la lyre qu'on l'accommode, on voit qu'elle sonne tousjours un mesme son, plus aigu que l'Hypate, et plus bas que la Nete : car l'œil mesme n'a pas en tout animal mesme situation, mais en tout animal, et en quelque lieu qu'il soit posé selon nature, il est tousjours fait et ordonné pour voir.

Comme doncques le pedagogue qui va derriere et non pas devant ses enfans, les meine neantmoins, ainsi que lon parle, et le capitaine des Troiens en Homere,

> Qui paroissoit or' entre les premiers,
> En commandant, or' entre les derniers.

Et en l'une et en l'autre part toutesfois il estoit tousjours le premier, et avoit la premiere puissance : aussi ne fault il pas forcer et attacher par force aux lieux les parties de l'ame, ny aux noms, ains fault en chercher la puissance et la proportion : car que le discours de la raison soit situé au corps de l'homme, en premier lieu de situation, c'est par accident, mais il a la premiere et principale puissance, comme la moienne envers la partie concupiscible, qui est la note Hypate, et envers l'irascible, comme la Nete, en laschant ou tendant et faisant consonance et accord, en ostant de l'un et de l'autre ce qu'il y a de trop, et aussi à l'opposite, en ne les laissant pas aller du tout, ny s'endormir : car la moderation et commensuration se limite et definit par mediocrité, ou plus tost pour

mieux dire, c'est le chef-d'œuvre de la puissance de la raison, de faire et imprimer ès passions les mediocritez et moiennetez, s'il fault ainsi parler, que lon appelle sainctes et sacrées, lesquelles consistent en une temperature des deux extremitez avec la raison, et entre elles mesmes par le moien de la raison, car l'attelage de deux chevaux n'a pas pour son moien en son milieu celuy des deux qui est le meilleur, ny ne faut pas penser que le gouvernement du chartier en soit une extremité, ains plus tost faut estimer que c'est le milieu et la mediocrité entre la demesurée celerité et tardité des deux chevaux, ne plus ne moins que la force de la raison qui retient les passions, quand elles s'esmeuvent hors de mesure et de raison, et les accommodant alentour d'elle en mesurée proportion, constitue une mediocrité et un moien entre le plus et le moins, et entre le peu et le trop.

IX. Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'oraison est temperée de noms et de verbes (1)? Car il semble que toutes les autres parties du parler sans ces deux là, ne soient du tout rien : et dit on qu'Homere par une galanterie de jeunesse, s'estudia à les mettre toutes ensemble en ce vers,

Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφρ' εὖ εἰδῇς (2).

Car il y a un pronom, et un participe, et un nom, et

(1) Lisez : Qu'entend Platon en disant que le discours est composé de noms et de verbes?... Cette question grammaticale est très bien traitée.

(2) Iliad. I, 185.



un verbe, et une preposition, et un article, et une conjonction, et un adverbe, pour ce que ceste particule δὲ est mise au lieu de la preposition εἰς, de sorte que ceste façon de dire κλισίην δὲ est telle, comme ἀθήναζε. Que fault il doncques respondre pour Platon? Est-ce point pour ce que premierement on appelloit Logos, c'est à dire oraison, ce que les anciens appelloient proposition, et maintenant on appelle ἀξίωμα dignité? Ce sont les paroles que premierement proferants les hommes, mentent ou disent verité, ce qui est composé de nom et de verbe, dont les dialecticiens appellent l'un le cas, et l'autre le predicament (1): car quand nous oyons dire, Socrates *enseigne*, ou Socrates se tourne, nous disons que l'un est vray, et l'autre est faulx, sans en attendre rien davantage : car il est vray-semblable que les hommes du commancement eurent besoing de langage et de voix articulée, pour s'entredonner à entendre les uns aux autres les actions et ceulx qui les avoient faittes, et les passions et ceulx qui les avoient souffertes: pour autant donc que par le verbe nous exprimons suffisamment les actions et passions, et par les noms ceulx qui les font ou les seuffrent, ainsi comme luy

(1) Lisez : N'est-ce point parceque les anciens appeloient *discours*, ou λόγος, ce que nous appelons aujourd'hui *protasis*, ou l'ἀξίωμα des Grecs, un axiome : et une proposition de cette sorte renferme toujours le vrai ou le faux ; or elle n'est composée que d'un nom et d'un verbe : le premier est appelé par les dialecticiens le sujet, et le second, l'attribut en parlant du nom et du verbe.

mesme a dit, il semble que ce sont ces deux parties là d'oraison, qui les signifient : les autres, on pourroit dire qu'ils ne les signifient pas, non plus que font les gemissements et lamentations des joueurs de tragedie, voire un ris, un silence et une retenue donnent bien quelquefois plus grande expression à la parole, mais toutefois ils n'expriment pas necessairement et principalement, comme font le nom et le verbe, ains par maniere d'accessoire, pour diversifier un peu le langage, comme lon diversifie aussi les lettres, en y adjoustant des esprits, aux unes aspres, aux autres doulx, et en faisant les unes longues, les autres briefves, qui sont plus tost passions et accidents, et diversitez d'elements, que elements distinguez et par soy differents, comme il appert manifestement, par ce que les anciens escrivoient suffisamment avec seize lettres.

Mais davantage advisons que nous ne prenions autrement les paroles de Platon, que comme il les a dittes, car il a dit que l'oraison estoit temperée de ces deux parties, non par ces deux parties, que nous ne facions la faulte que feroit celuy qui calomnieroit un autre, pour avoir dit que un oignement seroit composé de cire et de galbanum, alleguant qu'il auroit obmis à dire le feu et le vase, sans lesquels on ne sçauroit mesler lesdits drogues : aussi semblablement si nous le reprenions, pour autant qu'il auroit obmis à dire les conjonctions, les prepositions, et autres telles parties : car le parler et l'oraison n'est pas com-

posé de ces parties là, mais par icelles, et non sans elles : car comme celuy qui prononceroit, Battre, ou Estre battu, ou D'ailleurs, Socrates, et Pythagoras, encore donneroit il aucunement à entendre et à penser quelque chose, mais celuy qui profereroit, Car, ou De, simplement et seulement, on ne pourroit imaginer qu'il entendist aucune chose ny aucun corps, ains s'il n'y a quelques autres paroles qui soient proferées quant et quant, elles ressembleront à des sons et des bruits vains sans aucune signification, d'autant que ny à par elles ny avec d'autres semblables, elles ne peuvent rien signifier : mais à fin que nous conjoignions, ou meslions, et assemblions tout en un, nous y adjoustons des prepositions, conjonctions, et articles, voulans en faire un corps de tout, autrement il semblera que nous bruions, non pas que nous parlions, mais aussi tost que un verbe est joinct à un nom, ce qui en resulte est incontinent un parler et une oraison.

Voylà pourquoy aucuns non sans quelque raison estiment, que ces deux (1) soient proprement les seules parties d'oraison, et c'est à l'adventure ce que veult Homere donner à entendre, quand il dit en plusieurs passages,

Ainsi parla, et en ce poinct nomma (2).

(1) Que le nom et le verbe soient, etc.

(2) Iliad. I, 361. Il faut rapporter les expressions d'Homère : Plutarque ne parle ici qu'aux personnes qui entendent le grec. Voici l'endroit cité :

. . . . . ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζεν.

Car il a accoustumé d'appeller le verbe Epos (1), comme en ces vers,

Ce mot, ô femme, au vif le cœur me touche (2):

Et en cest autre,

Adieu vous dis seigneur mon hoste et pere,
Si quelque mot de ma langue legere
Possible yssu vous a fascheux esté,
Qu'il soit au vent je vous prie jetté (3):

Car ce n'est ny une conjonction, ny une preposition, ny un article qui touche au cœur, ne qui soit fascheux à ouïr, ains un verbe signifiant quelque action honteuse, procedente d'aucune deshoneste passion. Voilà pourquoy nous avons accoustumé de ainsi louer les poëtes et historiens, ou bien les blasmer en disant, celuy là use de noms attiques et de beaux verbes, ou au contraire de bas, ou il fault dire que jamais Euripides et Thucydides ne deviserent en termes beaux et attiques.

Comment donc, pourra dire quelqu'un, ces parties là ne servent elles de rien à l'oraison? Quant à moy je

(1) Lisez: car par le mot ἔπος il désigne ordinairement le mot *verbe*.

(2) Odys. XXIII, 193.

Ὦ γύναι, ἦ μάλα τοῦτο ἔπος θυμαλγὲς ἔειπες.

(3) Odys. VIII, 408.

Χαῖρε, πάτερ, ὦ ξεῖνε, ἔπος δ' εἴπερ τι λέλεκται
Δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.

tiens qu'elles y servent autant comme le sel à la viande, et l'eau à faire le pain. Evenus souloit dire que le feu estoit la meilleure saulse du monde, aussi sont ces parties l'assaisonnement de nostre langage, ne plus ne moins que le feu et le sel des breuvages et viandes, dont nous ne nous sçaurions passer, excepté que nostre parler n'en a pas tousjours necessairement affaire, comme lon peut dire du langage des Romains, duquel au jourd'huy tout le monde presque use : car il a osté presque toutes les prepositions, excepté bien peu, et quant aux articles que lon appelle (1) il n'en reçoit pas un tout seul, ains use de noms sans bordure, par maniere de dire, et ne s'en faut pas esmerveiller, attendu qu'Homere, qui en beauté de carmes surpasse tout le monde, à peu de noms prepose des articles, comme si c'estoient anses à des vases qui en eussent besoing, ou des pennaches sur des morions, à raison dequoy les carmes où il le fait en sont remarquez, comme est cestui-cy,

> Αἴαντι δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινε
> Τῷ τελαμωνιάδῃ.
> Sur tous d'Ajax le fils de Telamon
> Fut le courage esmeu de ce sermon :

et cestuy-ci,

> Ποίεεν ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκ προφυγὼν ἀλέοιτο.
> Il le faisoit à fin que par la fuitte,
> Du marin monstre il eschappast la suitte :

(1) Et quant à ce qu'on appelle les articles.

Et y en a eu peu d'autres avec ceux là : mais en autres, qui sont innumerables, n'y aiant point d'article la phrase n'en est en rien diminuée, ny de beauté, ny de facilité et clarté, et toutefois il n'y a ny beste, ny instrument, ny armeure, ny autre chose quelle qu'elle soit au monde, qui par ablation ou privation d'une siene propre partie, soit plus belle, plus active, ne plus douce que paravant elle n'estoit, là où l'oraison bien souvent, en estans les conjonctions toutes ostées, a une force et efficace plus affectueuse, plus active, et plus esmouvante, comme est ceste-cy :

Aiant un vif, un autre frais blecé,
Un autre entier, un autre trespassé,
En combattant par les pieds elle tire (1).

Et ce passage icy de l'oraison de Demosthenes contre Midias : « Car celuy qui bat autruy peut faire beau-« coup de choses, dont celuy qui les a souffertes n'en « sçauroit aucunes exprimer et donner à entendre à « un autre, en son port, en son regard, en sa voix : « quand c'est de braverie, quand estant ennemy, « quand c'est du poing, quand c'est sur la jouë » : cela esmeut, cela transporte hors de soy les hommes qui n'ont point accoustumé d'endurer oultrage. Et en un autre lieu après, « Mais non pas Midias, ains depuis « ce jour là il harengue, il injurie, il crye, il est esleu, « Midias Anagyrrasien est nommé : il loge Plutarque

(1) Ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον.
Ἄλλον τεθνειῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν.

« en son logis, il sçait les secrets, la ville n'est pas « assez grande pour luy (1) ».

C'est pourquoy ceux qui escrivent des figures de retorique louënt et prisent grandement celle qu'ils appellent desliée, là où ceux-cy qui sont trop religieux et qui s'assubjettissent trop aux regles de la grammaire, sans ozer oster une seule conjonction de la commune façon de parler, en sont à bon droit blasmez et repris, comme faisans un stile enervé, sans aucune pointe d'affection, et qui laisse et donne peine à ouir, pour estre tousjours d'une pareure semblable, sans jamais diversifier. Or que les Dialecticiens aient plus besoing de conjonctions, que nuls autres hommes de lettres, pour la liaison et tissure de leurs propositions, ou les disjonctions d'icelles, ne plus ne moins que les cochers ont besoing d'attelages pour atteler de front leurs chevaux, ou comme Ulysses avoit besoing d'ozier, en la caverne du Cyclops pour lier ses moutons, cela n'argúe ny ne preuve pas, que la conjonction soit autrement partie d'oraison, mais bien un outil propre à conjoindre, selon qu'elle en porte nom, et à contenir et assembler non pas toutes choses, ains seulement celles qui ne sont pas sim-

(1) Πολλὰ γὰρ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, ὧν ὁ παθὼν ἔνια οὐδ', ἂν ἀπαγγεῖλαι δύναιτο ἑτέρῳ· Τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ· ὅταν ὑβρίζων, ὅταν ἐχθρὸς ὑπάρχων, ὅταν κονδύλοις, ὅταν ἐπὶ κόῤῥης· ταῦτα κινεῖ, ταῦτ' ἐξίστησιν αὐτῶν ἀνθρώπους ἀήθεις τοῦ προπηλακίζεσθαι. Et ce passage-ci : Ἀλλ' ὁ Μειδίας· ἀλλ' ἀπὸ ταύτης τῆς ἡμέρας λέγει, λοιδορεῖται, βοᾷ, χειροτονεῖταί τι, Μειδίας Ἀναγυῤῥάσιος προβέβληται, Πλουτάρχῳ προξενεῖ, τα ἀπόῤῥητα οἶδεν, ἡ πόλις αὐτὸν οὐ χωρεῖ.

plement dittes : si lon ne vouloit dire que la chorde ou courroye dont une balle seroit liée, fust partie de la balle, ou la colle d'un papier, ou d'un livre qui est collé, et les données et distributions des deniers, partie du gouvernement : comme Demades disoit, que les deniers que lon distribuoit manuellement par teste à chasque citoyen d'Athenes, pour veoir les jeux, estoient la colle du gouvernement de l'estat populaire. Et quelle est la conjonction, qui face de plusieurs propositions une, en les cousant, et liant ensemble, comme le marbre fait le fer, quand on le fond avec luy par le feu, mais pour cela le marbre n'est pas pourtant, ny ne l'appelle lon pas partie du fer, combien que ces choses là qui entrent en une composition, et qui sont fondues avec les drogues que lon mesle, ont accoustumé de faire et de souffrir ne sçay quoy de commun, composé de tous les ingrediens : mais des conjonctions, il y en a qui nient qu'elles facent un ce qu'elles conjoignent, ains tienent que ceste façon de parler soit comme une enumeration, comme qui compteroit de reng tous noz magistrats, ou les jours du mois.

Et puis des autres parties d'oraison, il est tout manifeste que le pronom est une sorte de nom, non seulement en ce qu'il se decline par cas, comme fait le nom, mais aussi en ce qu'il fait une très-propre designation de ce que lon pense avec la nature, et que lon met dehors en choses terminées, et m'est advis que qui dit, Socrates, ne monstre point plus expressement la personne, que qui dit, cestuy-cy.

Et celle que lon appelle participe est une mixtion du verbe et du nom, et non point une partie qui subsiste à par elle, non plus que les noms communs qui conviennent aux masles et aux femelles, et se rengent ces participes à tous les deux, touchant aux noms par les cas, et aux verbes par les temps, et les appellent les Dialecticiens des reflexions, comme le provoyant qui est reflexion du prudent, le temperant reflexion du temperé, comme aians la force et puissance de noms et d'appellations (1).

Quant aux prepositions on les peut accomparer aux pennaches ou autres ornemens que lon met dessus les habillemens de testes, ou bien aux bases et soubbassement que lon met au dessoubs des statues, pour ce qu'elles ne sont pas tant parties d'oraison, comme alentour des parties, et prenez garde que ce ne soient comme des tronçons et des pieces de noms, comme ceux qui escrivent à la haste ne forment pas les lettres toutes entieres, ains font seulement des points et des tirets : car ces deux mots ἐμβῆναι et ἐκβῆναι, dont l'un signifie entrer, et l'autre sortir, sont deux manifestes syncopes et racourcissement de ἐντὸς βῆναι, et de ἐκτὸς βῆναι : et προγενέσθαι, estre devant, est un racourcissement et abbreviation de πρότερον γενέσθαι : et καθίζειν, seoir, de κάτω ἵζειν : ne

(1) Lisez, d'après le texte qu'Amyot a rendu d'une manière inintelligible. Les dialecticiens appellent les participes Ἀνακλάστους, comme ayans la force de noms et d'appellations. C'est pour cela que l'on dit un *militant* pour un *militaire*, un *aimant* pour un *amoureux*.

plus ne moins que λιθοβολεῖν et τοιχωρυχεῖν, de λίθους βάλλειν, jetter pierres, et τοίχους ὀρύσσειν. En se hastant de parler, on a ainsi serré et estraint ensemble ces dictions: et pourtant peut on bien dire, que chascune de ces dictions là apporte quelque aide et commodité au parler, et à l'oraison, mais pour cela elles ne peuvent estre dittes parties ny elemens de l'oraison : et n'y a que le nom et le verbe qui font celle premiere composition, contenant la verité, ou la mensonge, que les uns appellent proposition, les autres dignité (1), et Platon a appellée oraison.

(1) Axiome.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA CRÉATION DE L'AME UNIVERSELLE.

XXIII. Du limma ou semiton. XXIV. Différentes dispositions des médiétetés. XXVI. Platon n'admet aucun mélange de la matière avec la substance individue. XXVII. Différence entre la génération de l'ame du monde et de la matière d'après Platon. XXVIII. Cette ame n'est pas une idée dans le sens de Possidonius. XXIX. Manière dont cette ame forme des jugements. XXXI. Mélange de l'essence dividue et de l'essence individue, du *Mesme* et de l'*Autre*. XXXII. Manière de concevoir ce mélange. XXXIII. Idée précise du *Mesme* et de l'*Autre*. XXXIV. Par-tout on reconnoît le mélange de ces deux principes. XXXV. Il en résulte un troisième être. XXXVI. Manière de se figurer ce troisième être; ses différentes dénominations. XXXVII. Idée de la puissance universelle d'après ce système. XXXVIII. Preuves du mélange des deux principes par les phénomènes qu'on observe dans l'homme. XXXIX. Par les phénomènes célestes. XL. Ce mélange se conçoit à l'aide des nombres et des proportions. XLI. Échelle des gradations de l'ame du monde d'après les expressions de Platon même. XLII. Trois questions sur cette gradation. XLIII. Quantité des nombres qui forment cette échelle. XLIV. Différentes manières d'appliquer cette échelle aux planètes. XLV. Appliquée à leur grandeur et à leur mouvement. XLVI. Proportions dans les saisons d'après les Chaldéens. XLVII. Rapport égal entre la distance des astres et entre celle des tons, suivant quelques auteurs. XLVIII. Démontré par l'échelle

de la musique. XLIX. Lyre du monde organisée. L. Accord harmonieux dans les êtres sublunaires et supérieurs à la lune. LI. Cette harmonie est reconnue par les philosophes et par les poëtes. LII. Par les anciens théologiens du paganisme. LIII. Principaux effets de cette harmonie.

DE LA CREATION DE L'AME,

QUE PLATON DESCRIT EN SON LIVRE DU TIMÆUS (1).

Le pere à ses enfans, Autobulus, et Plutarchus.

Puis qu'ainsi est que vous estes d'advis, que je doy recueillir ce que j'ay dit et escrit par cy par là en plusieurs lieux, touchant ce que je pense que Platon a tenu, senty et entendu de l'ame, et que je le doy declarer plus au long en un traitté exprès à part, d'autant que ce n'est pas une maniere qui autrement soit facile à manier, et que ce que j'en pense est contraire à l'opinion de plusieurs philosophes Platoniques mesmes, et pour ceste cause a besoing d'estre bien addoulcie et appuyée : je mettray en avant premierement le texte de Platon mesme en propres termes, ainsi qu'il est en son livre du Timæus.

II. « De la substance indivisible qui tousjours est, « et tousjours d'une mesme sorte, et de celle qui est « divisible en plusieurs corps, il en composa une « tierce espece de substance au milieu de ces deux,

(1) Ce Traité de Plutarque mérite d'être lu avec la plus grande attention, si on veut comprendre le système le plus suivi parmi les anciens philosophes sur la cause première qui ordonne, meut et crée tout, et que Platon nomme, d'après Timée, l'ame universelle. C'est sur cette cause première que roule tout ce Traité. Voyez les Observations.

« tenant d'un costé de la nature du Mesme, et de « l'autre costé de l'Autre, et la posa au milieu entre « l'indivisible et la divisible, par les corps, puis pre- « nant ces trois natures ensemble les mesla toutes en « une forme, en accommodant par force la nature « de l'Autre fort mal-aisée à mesler avec celle du « Mesme. Les aiant meslées avec la substance, et des « trois en aiant fait un suppost, derechef il le divisa « en portions telles, comme il estoit convenable. Chas- « cune d'icelles estant meslée du Mesme, et de l'Au- « tre, et de la Substance : et commencea sa division « en ceste maniere ».

III. Or premierement de vouloir declarer combien ces paroles ont apporté de disputes et de contentions à ceux qui les ont voulu exposer, ce me seroit maintenant un labeur infiny, et autrement superflu, quant à vous, attendu que vous en avez veu et leu la plus part comme moy : mais pour autant que Xenocrates (1) en a tiré plusieurs et des plus notables à son opinion, en definissant que la substance de l'Ame estoit un nombre se mouvant soy mesme, et que les autres se sont rengez à l'opinion de Crantor de Soles (2), qui disoit que l'ame estoit meslée de la nature intellectuelle, et de la sensuelle subjecte à l'opinion : je pense que ces deux sentences là bien desployées, nous donneront une grande entrée en l'intelligence de ce que nous cherchons, et certes il

(1) C'est le Xénocrates de Chalcédoine. Il mourut l'an 306 avant J. C.

(2) Il fut disciple de Xénocrates.

n'est pas besoing de beaucoup de paroles pour les expliquer toutes deux.

IV. Car il y en a qui cuident qu'il (1) n'entende autre chose que la generation du nombre par la meslange de l'indivisible avec le divisible, par ce que l'unité est indivisible, et la pluralité divisible, et de ces deux est engendré et produict le nombre, l'unité terminant la pluralité, et mettant fin à l'infiny, qui est le deux indeterminé. C'est pourquoy Zaratas le maistre de Pythagoras appelloit le Deux la mere, et l'Un le pere des nombres, et pour ceste cause que les meilleurs nombres estoient ceux qui ressembloient à l'unité, mais que ce nombre là pourtant n'est pas encore l'ame, d'autant que le mouvant et le mobile luy defaillent, mais quand le Mesme et l'Autre furent meslez ensemble, dont l'un est le principe de mouvement et de mutation, et l'autre d'arrest et de station, l'ame alors vint en estre, laquelle est aussi bien principe d'arrester et d'estre arresté, comme de mouvoir et d'estre meu.

V. Mais Crantor estimant que le propre de l'ame estoit juger les choses intelligibles, et les sensibles, et les similitudes et dissimilitudes qu'elles ont, tant en elles mesmes que les unes envers les autres, dit que l'ame est composée de tout, à fin qu'elle puisse juger de tout, lequel tout consiste en quatre principaux genres : le premier est la nature intelligible, qui est tousjours une, et tousjours de mesme sorte : le se-

(1) Que Xénocrates n'entend....

cond est la nature passible et muable, concernant les corps: le troisiéme la nature du Mesme: et le quatriéme la nature de l'Autre, pour ce que les deux premiers participent aucunement et du Mesme, et de l'Autre.

VI. Et tous ceux là egalement tienent que l'ame n'est point depuis certain temps ny n'a point esté engendrée, mais qu'elle a plusieurs puissances et facultez, esquelles Platon deliant et resolvant sa substance par maniere de dispute et de speculation, suppose de paroles seulement qu'elle ait esté engendrée, meslée, et contemperée : disent davantage qu'autant en sentoit il du monde, pour ce qu'il sçavoit très-bien qu'il estoit eternel et non engendré, mais que voiant *qu'il* n'estoit pas facile de comprendre comment il est composé, ne comment il s'administre et gouverne à ceux qui dès le commancement ne supposent point de generation, ny des parties qui concourent à sa naissance, il avoit pris le chemin d'en parler ainsi.

VII. Voilà en somme ce que ceux là en disent, et est bien d'avis Eudorus, qu'il y a de l'apparence au dire des uns et des autres, mais quant à moy il m'est advis que ny l'un ny l'autre n'a touché au point de la vraye intelligence de Platon, si nous voulons user de la reigle de verisimilitude, non pour bastir noz propres opinions, mais pour dire quelque chose qui s'accorde plus problablement à luy : car la meslange qu'ils disent de la substance intelligible, et de la sensible, ne donne point à entendre, que ce soit la generation de l'ame, plustost que de quelque autre chose que lon pourroit dire : car ce monde mesme et chas-

cune des parties d'iceluy, est composé de substance intelligible, ou spirituelle, et sensible, et corporelle, dont l'une a fourny de matiere, et l'autre de forme et espece, au suppost composé : et la partie de la matiere qui vient à estre formée par participation, ou ressemblance de l'intelligible, devient incontinent palpable et visible, là où l'ame ne se peut percevoir par aucun des sens naturels, et ne se trouvera pas que jamais Platon ait appellé l'ame nombre, mais bien tousjours, mouvement se mouvant soy mesme, et la source et principe de mouvement, bien est vray qu'il a embelly et orné la substance d'icelle, de nombre, de proportion, d'accord et harmonie qu'il a mis en icelle, comme en subject qui estoit capable et susceptible de la plus belle espece qui sçauroit estre, s'y imprimant par ces qualitez là : quant à moy je ne pense pas que ce soit tout un, de dire que l'ame soit composée par nombre, et que sa substance soit nombre : car elle est bien composée par harmonie, mais ce n'est pas à dire qu'elle soit pourtant harmonie, ainsi comme luy mesme l'a demonstré en son traité de l'Ame, et outre ils ont manifestement ignoré ce qu'a voulu dire Platon, par le Mesme et l'Autre, car ils disent que le Mesme apporte à la generation de l'Ame la faculté d'arrest et de station, et l'Autre la faculté du mouvement, là où Platon luy mesme en son livre, intitulé le Sophiste, met Ce qui est, le Mesme, l'Autre, le Mouvement, et la Station, comme cinq choses differentes l'une de l'autre, et les distingue à part, comme n'aians rien de commun ensem-

ble. Ce que toutefois ceux-cy d'un accord, et plusieurs de ceux mesmes qui ont vescu avec Platon, redoubtans, et en estans fort faschez, imaginent tout ce qu'ils peuvent, le detordent et tirent par les cheveux, ainsi que lon dit, comme si c'estoit quelque chose abominable, et qui ne se deust point dire, cuidans qu'il le faille, ou du tout nier pour son honneur, ou le couvrir et cacher, qu'il ait parlé de la generation ou creation de l'ame, et du monde, comme s'ils n'avoient pas esté de toute æternité, et que de temps infiny ils n'eussent pas leur essence, dequoy nous avons ailleurs particulierement parlé, et pour maintenant il suffira de dire en passant, que la dispute et la contestation, de laquelle Platon luy mesme confesse qu'il a usé, avec plus de vehemence que son aage ne portoit, alencontre des Atheistes, ils la confondent, ou pour mieux dire, ils l'abolissent du tout : car s'il est ainsi que le monde soit æternel sans avoir eu generation, la raison de Platon, s'en va à vau l'eau, que l'ame soit plus ancienne que le corps, principe et cause premiere de tout mouvement et de toute mutation, estant logée au dedans : mais que c'est que l'ame, que c'est que le corps, et comme il faut entendre qu'elle soit precedente, et plus ancienne que luy, le progrès de nostre discours cy après le declarera, pource que cela ignoré ou mal entendu, apporte grande difficulté, à mon advis, de bien comprendre, et empeschement de croire la vraye opinion.

VIII. Parquoy j'exposeray premierement ce que

j'en pense, prouvant et fortifiant la verité de mon dire, qui de premiere rencontre semblera un peu estrange par argumens vray-semblables, autant qu'il sera possible, et puis je l'accommoderay aux paroles du texte, car la chose selon mon opinion est telle. Heraclitus dit, qu'il n'y a eu ny dieu ny homme qui ait fait ce monde, comme craignant que si nous desadvouions Dieu pour createur, il ne fust incontinent necessaire de confesser que l'homme en eust esté l'architecte et l'ouvrier (1) : (mais il vaut beaucoup mieux, suivant la sentence et advis de Platon, que nous advouions, voire chantions, qu'il a esté fait et creé de Dieu : comme estant l'un le plus grand chef d'œuvre qui jamais ait esté fait, et l'autre le plus excellent ouvrier et la meilleure cause qui puisse estre, mais la substance et la matiere dont il a esté fait, n'a pas esté creée, ains a de tout temps esté subjecte à l'ouvrier pour la disposer et ordonner, et la rendre le plus qu'il seroit possible semblable à soy, car generation ne se peut faire de ce qui n'est point : mais de ce qui n'est pas bien, ou ainsi qu'il appartient, comme une maison ou un habillement, on en peut bien faire quelque chose de bon.

IX. Or avant la creation du monde l'univers estoit un chaos, c'est à dire un desordre confus, lequel toutefois n'estoit pas sans corps ny sans mouvement et sans ame, mais ce qu'il y avoit de corps estoit sans

(1) Tant est nécessaire l'idée d'un premier être, auteur, créateur et conservateur de toutes choses!

forme et sans consistance, et ce qu'il y avoit d'ame mouvante estoit temeraire, sans entendement ny raison, ce qui n'estoit autre chose qu'un desordre d'ame non regie par aucun jugement de raison. Car Dieu n'a point fait corps, ce qui estoit incorporel, ny ame ce qui estoit inanimé, comme le musicien ne fait pas la voix, ny le baladin le mouvement, mais il rend bien la voix doulce, accordante et harmonieuse, et le mouvement mesuré de bonne grace et bien compassé : aussi dieu n'a pas fait la solidité palpable du corps ny la puissance mouvante et imaginative de l'ame : mais aiant trouvé ces deux principes là l'un tenebreux et obscur, l'autre insensé et turbulent, tous deux imparfaits, desordonnez et indeterminez, il les a ordonnez et disposez tous deux, en sorte qu'il en a composé le plus beau et le plus parfaict animal de tous (1)). La substance du corps doncques, qui est la nature qu'il appelle susceptible de toutes choses, le siege et la nourrice de tout ce qui est engendré, n'est autre chose que cela.

X. Quant à la substance de l'ame, il l'appelle au livre intitulé Philebus, infinité, qui est privation de tout nombre, de toute mesure et de toute proportion, qui n'a en soy ne fin ne terme, ne plus ne moins, ne peu ne trop, ne similitude ne dissimili-

(1) Tout ce qui est renfermé entre ces deux crochets a été traduit par M. l'abbé Batteux : voyez cette traduction dans les Observations. Ce sera une nouvelle occasion d'applaudir à la clarté et même à l'exactitude d'Amyot, qui peut se comparer avec le savant académicien.



tude. Et celle qu'il dit au Timæus estre meslée avec l'indivisible nature, et devenir divisible par les corps, il ne faut pas entendre que ce soit ny multitude en unité, ny longueur et largeur en points : car ce sont qualitez qui conviennent plustost au corps, que non pas à l'ame, ains ce principe là desordonné, indefiny, se mouvant soy-mesme, et aiant vertu mouvante, lequel il appelle en plusieurs lieux necessité, en ses livres des loix il l'appelle tout ouvertement, ame desordonnée, mauvaise et mal faisante. C'est l'ame simplement ditte à par soy, laquelle depuis a esté faitte participante d'entendement, et de discours de raison et de sage proportion, à fin qu'elle devint ame du monde. Et aussi ce principe là materiel qui reçoit tout avoit bien magnitude, distance et place, mais de beauté de forme et figure proportionnée, et de mesure, il n'en avoit point, mais il en eut quand il fut accoustré, à fin qu'il devint corps de la terre, de la mer, des estoiles, et du ciel, des plantes, et des animaux de toutes sortes.

XI. Or ceux qui attribuent à la matiere, ce qu'il appelle au Timæus, necessité, et au traitté de Philebus, infinité et immensité de plus et de moins, de peu et de trop, d'excès et de defaut, et non pas à l'ame : ils ne pourront pas maintenir qu'elle soit cause du mal, d'autant qu'il suppose tousjours que ceste matiere là soit sans forme ne figure quelconque, destituée de toute qualité et faculté propre à elle, la comparant aux huiles qui n'ont odeur quelconque siene, dont les perfumiers se servent à faire leurs

parfums (1) : car il n'est pas possible que Platon suppose, que ce qui est de soy oyseux, sans qualité active, ny mouvement ou inclination à chose aucune, soit la cause et le principe de mal, ne qu'il la nomme infinité mauvaise et mal faisante, ny aussi la necessité qui en plusieurs choses repugne à Dieu, luy estant rebelle, et refusant de luy obeïr.

XII. Car celle necessité qui renverse le ciel, comme il dit en son Politique, et le retourne tout au contraire : la (2) concupiscence qui est née avec nous, et la confusion de l'ancienne nature, où il n'y avoit ordre quelconque, avant qu'elle fust rengée en la belle disposition du monde qui est maintenant, d'où est-ce qu'elle est venue (3) ès choses, si le subject qui est la matiere, estoit sans qualité quelconque, exempt de toute efficace de cause? Et l'ouvrier estant de sa nature tout bon, desiroit autant qu'il est possible rendre toutes choses semblables à soy : car il n'y a point de tiers, outre ces deux principes là, et si nous vou-

(1) Lisez, d'après le texte : quant à ceux qui attribuent à la matière, mais non pas à l'ame, ce qui, dans le Timæus, est appelé nécessité, et dans le Philebus, infinité de plus ou d'excès, et infinité de moins ou de défaut, ils ne peuvent maintenir que cette matière soit cause du mal; vu que Platon suppose toujours que cette matière est sans forme, ni figure quelconque, et qu'elle n'a ni qualité, ni pouvoir actif qui lui soit propre. Il la compare aux huiles qui n'ont par elles-mêmes aucune odeur, et qui sont cependant la base des parfums.

(2) Celle concupiscence....

(3) D'où est-ce qu'elles sont venues.... Car Plutarque parle ici de l'origine de cette nécessité bouleversante, de celle de la concupiscence, et de celle de la confusion de l'ancienne nature.

lons introduire le mal en ce monde, sans cause precedente et sans principe qui l'ait engendré, nous tomberons ès difficultez et perplexitez des Stoïques : car des principes qui sont en estre, il n'est pas possible que celuy qui est bon, ne celuy qui est sans force ne qualité quelconque, ait donné estre ny generation à ce qui est mauvais. Et n'a point fait Platon, comme ceux qui sont venus depuis luy, lesquels à faute d'avoir veu et entendu le troisieme principe, et troisieme cause, qui est entre Dieu et la matiere, se sont laissez aller, et tomber en un propos le plus estrange, et le plus faux du monde, faisant je ne sçay comment venir de dehors casuellement la nature du mal par accident, ou bien de luy mesme, là où ils ne veulent pas conceder à Epicurus qu'un seul atome gauchisse, ny destourne tant peu que ce soit, pource qu'ils disent qu'il introduit temerairement un mouvement, sans en supposer aucune cause precedente, et eux ce pendant disent que le vice, la meschanceté, et mille autres deformitez et imperfections des corps, adviennent par consequence, sans qu'il y ait autre cause efficiente.

XIII. Mais Platon ne dit pas cela, ains despouillant la matiere de toute qualité, et mettant bien au loing arriere de Dieu toute cause de mal, a ainsi escript touchant le monde, en ses politiques : « Le « monde a eu, dit-il, toutes choses bonnes de son au- « theur qui l'a composé, mais de son habitude exte- « rieure du paravant, tout ce qu'il y a de mauvais, de « meschant et d'injuste au ciel, il le tient de là, et

« puis il l'imprime puis après çà bas aux animaux. Et « après, un petit plus avant : Par traict de temps, « dit-il, oubliance prenant pied, et s'imprimant en « luy la passion de son ancien desordre et confusion, « y domine de plus en plus, et y a danger que ve- « nant à se dissouldre il ne s'en retourne de rechef « plonger en sa fondriere vaste et infinie de diversité. »

XIV. Or est il que dissimilitude ne peut estre en la matiere, à cause qu'elle est sans qualité et sans nulle difference : ce que Eudemus entre autres aiant ignoré, se mocque de Platon, comme ne mettant pas pour cause, source et origine premïere des maux, celle qu'il appelle en plusieurs lieux, mere et nourrice. Car Platon appelle bien voirement la matiere mere et nourrice, mais aussi, dit-il, que la cause du mal est la puissance motive resseante en icelle (1), et qui par les corps est divisible, qui est un mouvement desraisonnable et desordonné, mais non pas toutefois sans ame, laquelle il appelle disertement et expressement ès livres de ses loix, ame contraire et repugnante à celle qui est cause de tout bien, par ce que l'ame est bien la cause et le principe de mouvement, mais l'entendement est la cause et le principe de l'ordre et de l'harmonie du mouvement : car Dieu n'a point rendu la matiere oyseuse, mais il a empesché qu'elle ne fust plus agitée ny troublée d'une cause folle et temeraire, et n'a pas donné à la nature les

(1) Lisez la cause du mal est la puissance motrice qui réside dans la matière, (depuis le mélange des deux principes.)

principes de mutations et de passions, mais elle estant enveloppée de toutes sortes de passions et de mutations desordonnées, il en a osté tout le desordre et toute l'erreur qui y estoit, se servant pour outils propres à ce faire des nombres, des mesures et des proportions, dont l'effect est d'apporter aux choses, non par mouvement et mutations, les passions et differences de l'Autre et de la Diversité, ains plustost de les réndre infallibles, fermes et stables, semblables à celles qui sont tousjours d'une sorte, et tousjours se ressemblent à elles mesmes.

XV. Voylà selon mon jugement quelle est la sentence et intelligence de Platon: dont la premiere preuve est, que par ceste interpretation se soult et sauve la contrarieté que lon dit, et qui semble estre en ses escripts: car on n'attribueroit pas à un yvrongne de Sophiste, tant s'en fault qu'à Platon, une telle inconstance et repugnance de propos, qu'il affermast une mesme nature estre creée et non creée, c'est à sçavoir en son livre de Phædrus, que l'ame soit eternelle et non creée, et en celuy de Timæus qu'elle ait esté creée et engendrée. Or les paroles qui sont en son traitté de Phædrus, sont presques en la bouche de tout le monde, par lesquelles il prouve que l'ame n'est point perissable, d'autant qu'elle n'a point esté engendrée, et monstre semblablement qu'elle n'a point esté engendrée, d'autant qu'elle se meut soy mesme: « Et au livre de Timæus il dit, « dieu n'a pas fabriqué l'ame plus jeune que le corps, « combien que nous dissions maintenant qu'elle est

« posterieure, car il n'eust jamais fait ny souffert que « le plus ancien lié et attaché avec le plus jeune, eust « esté par luy commandé : mais nous tenants fort je « ne sçay comment du fortuit et du temeraire, aussi « parlons nous de mesmes, car il est certain que dieu « a conjoinct l'ame avec le corps precedente de gene- « ration et de vertu, comme dame et maistresse avec « son subject pour luy commander et le regir ». Et derechef aiant dit, que l'ame se retournant en soy mesme a commancé à vivre d'une vie sage et eternelle : « Le corps du ciel, dit il, a bien esté fait visi- « ble, mais l'ame est invisible, participant du discours « de la raison, et de harmonie, engendrée par la meil- « leure des choses intellectuelles et eternelles, estant « aussi elle la meilleure des choses nées et tempo- « relles ». Appellant en ce passage expressement dieu le meilleur des choses eternelles, et l'ame la meilleure des choses nées et temporelles, par ceste toute evidente contrarieté il oste à l'ame l'eternité, et le non avoir esté procreée. Et quelle autre solution y a il à ces oppositions là, sinon celle que luy mesme baille à ceux qui la veulent recevoir? Car il appelle l'ame ingenerable et non née ny procreée, celle qui mouvoit toutes choses temerairement et desordonnéement avant la constitution du monde, et au contraire née ou procreée et engendrée, celle que dieu composa de celle premiere, et de la substance permanente, eternelle et très bonne, en faisant une ame sage et bien ordonnée, en y mettant du sien, et adjoustant au sentiment l'entendement, et l'ordre au

mouvement, et l'aiant fait telle, la constitua comme gouvernante et regente de l'univers.

XVI. Tout de mesme aussi prononce il, que le corps du monde est en une sorte eternel, c'est à dire non creé ny engendré, et en une autre sorte creé et engendré. Car quand il dit, que tout ce qui est visible, n'estoit point en repos, ains se mouvoit temerairement et sans ordre, mais que dieu le prit, le rengea et disposa par bon ordre : et de rechef quand il dit que les quatre elements, la terre, l'eau, l'air, et le feu, avant que l'univers fust d'iceux accoustré, faisoient un merveilleux croulement et tremblement en la matiere, et qu'ils estoient aussi fort secouez par icelle, à cause de la difformité et inegalité : il appert qu'il fait là les corps estre comme un subject devant la constitution du monde. Et quand au contraire il dit, que le corps estoit plus jeune que l'ame, et que le monde avoit esté engendré et creé, d'autant qu'il est visible et palpable, comme aiant corps, et que toutes ces choses là apparurent quand elles furent creées : il est tout manisfeste qu'il attribue doncques une naissance à la nature du corps, et neantmoins il s'en fault beaucoup qu'il se contredise, et se repugne à soy mesme si manifestement, et en choses principales : car ce n'est pas un mesme corps ny de mesme sorte qu'il le dit avoir esté creée par dieu, et avoir esté avant qu'il fust, parce que cela seroit apertement le faict d'un basteleur ou enchanteur, mais luy mesme nous declare que c'est qu'il faut entendre par ceste generation ou création. « Car par avant, dit il, tout

« ce qui est en ce monde estoit sans ordre, mesure « ny raison, le feu premierement, l'eau, la terre et « l'air estoient pesle mesle en mesmes places, brouil- « lez entierement, comme lon peult penser que doit « estre tout ce là où Dieu n'est point : mais lors que « l'univers commencea à prendre son ornement, Dieu « forma d'especes et de nombres toutes choses qui lors « premierement commancerent à venir en estre ». Et encore au paravant aiant dit que ce n'estoit pas œuvre d'une seule proportion, ains de deux, de lier ensemble la machine du monde qui est solide et profonde : et aiant narré, « Que Dieu après avoir mis l'eau et « l'air entre le feu et la terre, lia quant et quant le « ciel, et le serra ensemble : de ces choses là, dit il, « telles et quatre en nombre, le corps du monde a « esté engendré, s'accordant en proportion, et s'en- « treportant amitié, tellement que depuis qu'il a une « fois ainsi esté assemblé, il n'y a rien qui le puisse « plus deslier ny desassembler, que celuy seul qui « l'a lié ». Enseignant manifestement que dieu estoit pere et autheur, non du corps simplement, ny de la machine et matiere seulement du monde, mais aussi de la proportion, mesure, beauté et similitude qui est au corps. Autant en fault-il penser de l'ame, comme estant l'une non creée de dieu, ny l'ame du monde, mais une puissance de motion fantastique, turbulente, subjecte à opinion, se remuant de soy mesme et tousjours, mais sans ordre, mesure ny raison quelconque : l'autre dieu l'aiant accoustrée de nombres et de proportions convenables, l'a constituée regente et gouvernante du monde creé, elle mesme estant creée.

XVII. Or que ce soit ceste là, la vraye sentence intelligence de Platon, non par une maniere de speculation et inquisition, touchant la creation ou generation tant du monde que de l'ame, cela en est un indice, oultre plusieurs autres, qu'il dit, que l'ame est creée et non creée, et du monde qu'il a esté né et creé, et non jamais qu'il est eternel, et non creé. Qu'il soit ainsi, il n'est jà besoing d'en alleguer les tesmoignages du livre de Timæus, attendu que tout le livre d'un bout à autre, n'est que de la generation ou creation du monde : et des autres livres, en l'Atlantique, Timæus faisant sa priere nomme celuy qui pieçà estoit de faict, et maintenant aussi de parole, Dieu. Et en son politique l'hoste Parmenidien dit, « Que le monde composé de Dieu a esté fait participant de plusieurs biens, et que s'il y a quelque « chose de mauvais, qu'il y est demouré meslé parmy « de sa premiere habitude et estat, auquel il estoit « avant sa constitution tout dereglé et desordonné ». Et en ses livres de la republique, parlant du nombre que quelques uns appellent mariage, Socrates commançeant à en discourir dit ainsi, « Le Dieu natif ou « engendré a sa conversion que le nombre parfait « comprent ». En ce lieu là il ne peult appeller autre Dieu natif que le monde (1).

XVIII. La premiere copulation est d'un et de deux, la seconde de trois et de quatre, la troisieme de cinq et six, desquelles pas une ne fait un nombre quarré, ny par soy, ny par autres (2) : la quatrieme est de

(1) Ici y a une breche en l'original. *Amyot.*

(2) Cest endroit est tout corrompu. *Id.*

sept et de huit, laquelle assemblée avec les premieres, fait le nombre quarré de trente six (1).

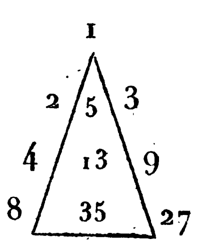
XIX. Mais le quartenaire des nombres que Platon a posez, à une plus parfaitte generation, estants les pairs multipliez par intervalles pairs, et les non-pairs par intervalles non-pairs : car elle contient premierement l'unité comme la souche premiere des nombres tant pairs que non-pairs, et au dessoubs d'elle le deux, et le trois, qui sont les premiers nombres plats : et puis quatre et neuf, les premiers quarrez : et puis huit et vingt et sept les premiers cubiques, l'unité estant mise hors de compte : par où il appert qu'il ne veult pas que lon colloque les nombres *tous* les uns sur les autres en droitte ligne, ains à part les uns devant les autres, les pairs d'un costé, et les non-pairs de l'autre, comme il est cy dessoubs descrit (2) :

(1) Le quaternaire des Pythagoriens, par lequel ils juroient,

1	2
3	4
5	6
7	8

font ensemble 36. *Amyot.* Voyez les Observations.

(2) Voici cette figure telle qu'elle se trouve représentée dans l'édition de Vascosan.



ainsi seront les files des nombres semblables, qui engendreront des nombres remarquables et notables, tant par composition que par multiplication : par composition ainsi, deux et trois font cinq, quatre et neuf font treize, huit et vingt et sept, trente cinq : car de ces nombres là, les Pythagoriens appellent le cinq τρόφον, c'est à dire son, estimants que le cinq soit le premier parlant et sonant des intervalles du ton, et que le treze en est le residu, desesperans, comme aussi fait Platon, de pouvoir partir le ton en deux egales parties : et le trente cinq, ils l'appellent Harmonie, d'autant qu'il est composé des deux premiers nombres cubiques, procedant du premier pied (1) pair, et du premier non-pair : c'est à sçavoir du huit et du vingt et sept, et semblablement aussi est composé de ces quatre nombres, du six, du huit, du neuf, et du douze, lesquels contiennent la proportion arithmetique et harmonique : mais cela plus clair à voir, en le mettant en figure devant les yeux. Supposons donques qu'il y ait une figure en forme de thuile, qui s'appelle un parallelogramme à angles droicts qui soit designé par ces lettres, A B C D.

Dont le costé moindre A B, soit de cinq, et le plus long A D, soit de sept parties, le moindre costé soit divisé en sections inegales, l'une de deux, l'autre de trois parties au poinct signé E, et le plus long en autres deux inegales aussi, de trois et de quatre au poinct signé F, ainsi A E G F seront six, E B I G neuf,

(1) Ce mot n'est pas dans le grec.

A E B

6 9

F G I

8 12

D H C

G H D F huit, G I C H douze. Ceste figure parallelogramme, plus longue que large, estant composée de trente cinq parties, contient en soy toutes les raisons des premiers accords, et consonances de musique ès nombres des aires et petites placettes quarrées: car le six comparé au huit a la raison ou proportion sesquitierce, en laquelle consiste la quarte. Le six à neuf a la raison sesquialtere, en laquelle consiste la quinte: et le six à douze a la raison double, en laquelle consiste l'octave: aussi y est la raison du ton qui est sesquioctave, comme de huit à neuf: c'est pourquoy ils ont appellé ce nombre là de trente cinq,

qui contient les raisons des tons, les consonances et accords, l'Harmonie, lequel estant multiplié par six, fait le nombre de deux cents dix, qui est le nombre des jours, dedans lesquels se forment et parachevent les enfans qui naissent à sept mois. Item à le prendre par un autre commancement par multiplication, deux fois trois font six, et quatre fois neuf font trente six, et huit fois vingt et sept font deux cens seize : or est le six (1) nombre parfait, d'autant qu'il est egal à ses parties, et s'appelle mariage pour la commixtion du pair et du non-pair. Qui plus est, il se treuve composé du principe des nombres qui est un, du premier pair qui est deux, et du premier non-pair qui est trois. Et puis trente six est le premier nombre quarré ensemble et triangle quarré du pied de six, et triangle du pied de huit, et se produit par multiplication des deux premiers nombres quarrez, c'est à sçavoir du quatre multipliant le neuf, et par l'assemblement de trois cubiques, de l'un, du huit et du vingt sept, qui assemblez font trente six, et puis il se peult estandre en forme de thuile plus longue que large, en deux sortes, en mettant ou douze fois trois, ou neuf fois quatre.

XX. Or maintenant si lon prent les nombres des costez de toutes ces figures, c'est à sçavoir le six du quarré, le huit du triangle, le neuf de l'une des thuiles, et le douze de l'autre, on trouvera qu'ils feront les raisons et proportions de toutes les conson-

(1) Il a paravant en deux lieux attribué cela au cinq. *Amyot.*

nances : car le douze comparé au neuf sera la quarte, comme fait la nete la haulte note, à la moyene, au huit sera quinte, comme de l'hypate la basse note à la moyene, et à douze sera l'octave, comme la nete à l'hypate. Et le nombre de deux cents seize, est nombre cubique, procedant de six pour son pied, et si est egal aux aires quarrées de son pourpris : ces nombres proposez aiants tant de vertus et de proprietez, le dernier vingt sept a encore cela de peculier, qu'il est egal à tous les precedents assemblez ensemble, c'est à sçavoir à un, deux, trois, quatre, huit et neuf : d'avantage, c'est le nombre des jours de la revolution de la lune. Et les Pythagoriens entre les distances et intervalles des sons mettent celuy du ton en ce nombre là : c'est pourquoy ils appellent le treize λεῖμμα, comme qui diroit, le default, d'autant qu'il s'en fault une unité que ce ne soit la moitié de vingt sept. Or que ces nombres là aussi contienent les raisons et proportions de toutes les consonances et accords, il est aisé à entendre : car il y a la double d'un à deux, en laquelle consiste le diapason : de deux à trois la sesquialtere, en laquelle consiste le diapente ou la quinte : de trois à quatre la sesquitierce, en laquelle consiste le diatessaron, la quarte et la triple : de trois à neuf, en laquelle consiste le diapason et diapente, ensemble la quinte sur double, et la quadruple : de deux à huit, qui est le disdiapason, c'est à dire, double sur double, ou une quinzieme. Il y a aussi la sesquioctave de huit à neuf, en laquelle consiste le ton, et si lon compte l'unité qui

est commune aux nombres pairs et non-pairs, tout le nombre des pairs, les prenant depuis un jusques à huit, fait quinze nombres triangle, procedant du pied de cinq : et ceux de la rengée des non-pairs, à sçavoir, un, trois, neuf, vingt sept, font quarante, qui les somme ensemble, et ces quarante là sont composez de treize et de vingt sept, par lesquels les mathematiciens mesurent precisément les intervalles des sons, dont on chante, appellants l'un diesis, et l'autre ton : et ce nombre de quarante vient par multiplication de la vertu du quartenaire : car si vous multipliez quatre fois chascun des quatre premiers nombres pris à par soy, c'est à sçavoir un, deux, trois, quatre, il en proviendra, quatre, huit, douze, seize, qui sommez ensemble feront quarante : et ces quarante là contiennent encore toutes les raisons et proportions des consonances, pour ce que seize comparé à douze a proportion sesquitierce, à huit double, à quatre quadruble, et le douze à huit sesquialtere, à quatre triple, qui sont les proportions de la quarte, de la quinte, de l'octave, et de la quinzieme. Et puis ce quarante est egal aux deux premiers nombres quarrez, et aux deux premiers cubiques, les deux premiers quarrez sont un et quatre, les deux cubiques huit et vingt-sept, qui sommez ensemble, font quarante, tellement que le quaternaire de Platon est en sa disposition bien plus ample, plus diversifié, et plus parfaict que non pas celuy de Pythagoras.

XXI. Mais pource que ès nombres proposez ne se

peuvent trouver places pour les medietez (1) qu'il introduit, il a fallu estandre les nombres en plus amples terres, en retenant tousjours les mesmes raisons et mesmes proportions, il nous fault un peu déclarer quels sont ces nombres là, et premierement traitter de ces medietez. La premiere doncques est celle qui surmonte et est surmontée de ses extremitez par un mesme nombre, laquelle on appelle maintenant arithmetique : l'autre qui surmonte et est surmontée par mesme partie de ses extremitez, s'appelle hypenantia, c'est à dire, soubcontraire : comme pour exemple, les deux bouts et extremitez, et le milieu de la medieté arithmetique sont six, neuf, douze : car neuf qui est au milieu surmonte six du mesme nombre qu'il est surmonté de douze, c'est à sçavoir de trois, et de la soubcontraire. Ces fins sont, comme six, huit, douze : car huit qui est le milieu surmonte six de deux, et est surmonté par douze de quatre, et le quatre est la troisieme partie du douze, comme deux est la troisieme partie de six. Ainsi advient il qu'en la medieté arithmetique le milieu surmonte l'un des bouts, et est surmonté par l'autre d'une mesme sienne partie, et en la soubcontraire d'une mesme partie non sienne, mais de ses extremitez, c'est pourquoy elle est appellée soubcontraire : et c'est aussi celle que lon nomme harmonique, pour ce que

(1) Médiétetés. Quand on a trois nombres proportionnels, cela se nomme médiéteté arithmétique, ou médiéteté géométrique, ou médiéteté harmonique, suivant que la proportion est, ou arithmétique, ou géométrique, ou harmonique.

dedans ses fins elle comprent les premieres consonances, c'est à sçavoir du moindre bout au plus grand, le diapason l'octave : du plus grand au milieu, la quinte : et du milieu au moindre bout, la quarte : par ce que le plus grand terme ou bout estant mis sur la note ou chorde nete, et le moindre sur l'hypate, le milieu se trouvera sur celle qui se nomme moienne, qui fera vers la note une quinte, et vers l'hypate une quarte : tellement que huit sera la moienne, douze sur la nete, et six sur l'hypate. Or pour sçavoir facilement trouver ces medietez là et promptement, Eudorus en monstre la maniere : car assemblez les deux bouts ensemble, et du sommé des deux en prenez la moitié, ce sera la medieté arithmetique : ou prenez la moitié de chascun des bouts, et les mettez ensemble, ce qui en proviendra sera la medieté arithmetique, autant aux doubles comme aux triples. Mais en la soubcontraire ou harmonique, si les deux termes et bouts sont l'un à l'autre en proportion double, prenez le tiers du moindre, et la moitié du plus grand, le nombre qui en proviendra sera le milieu harmonique : mais si les deux bouts sont l'un à l'autre en proportion triple, il fault au contraire prendre la moitié du moindre, et le tiers du plus grand, et le sommé sera le milieu : comme, pour exemple, soit en triple proportion le moindre terme six, et le plus grand dix huit, si tu prens la moitié de six qui est trois, et le tiers de dix huit qui est six, il en viendra neuf, pour le milieu qui surmonte, et est surmonté de mesme partie des deux bouts, c'est

à sçavoir de la moitié. Voylà comment les medietez se prennent.

XXII. Or les fault il là entrejetter et colloquer entre deux, pour remplir les espaces ou intervalles doubles et triples, mais entre les nombres proposez les uns n'ont aucune place de milieu, les autres ne l'ont pas suffisante : parquoy on les augmente, en retenant tousjours les mesmes proportions, et y fait on des places et receptacles suffisans pour recevoir lesdites mediocritez : et premierement pour le moindre bout ou terme, au lieu de un on met six, pour ce que c'est le premier de tous les nombres qui a moitié et tiers, multiplie lon tous les nombres qui sont au dessoubs par six, ainsi comme il est soubscript pour pouvoir recevoir les medietez toutes deux ès doubles et triples intervalles.

12.	2.		3.	18.
24.	4.	6 (1).	9.	54.
48.	8.		27.	162.

Et pourautant que Platon a dit, « Estans les inter-« valles sesquialteres, sesquitiers, et sesquioctaves, « de ces liaisons là ès precedentes distances il rem-« plissoit tous les sesquitiers de l'intervalle sesquioc-

(1) J'ai mis un 6 au lieu de l'unité, qui est une faute manifeste. On peut d'ailleurs consulter les causes premières, par M. l'abbé Batteux. C'est dans cet excellent ouvrage qu'on trouvera, si on est curieux de ce genre de métaphysique, la science des nombres expliquée d'après les principes des Pythagoriciens.

« tave, laissant une partie de chascun d'eulx », et la distance de ceste partie prise de nombre à nombre, aiant pour ses bouts et ses termes deux cents cinquante et six, et deux cents quarante et trois. Pour les paroles de ce texte ils ont esté contraints d'estendre encore ces nombres, et les faire plus grands, tant qu'il y eust deux nombres suivans de reng en proportion sesquioctave, là où le six ny de luy mesme entier ne pouvoit avoir proportion sesquioctave, et qui l'eust divisé, en partissant l'unité en parcelles de nombres rompus, l'intelligence en venoit à estre malaisée à comprendre, il appellà celle façon multiplication : ne plus ne moins qu'en la musique aux mutations, là où si vous tendez et augmentez le premier nombre, il faut quant et quant que la description de toutes les autres notes se tende et s'augmente aussi. Eudorus donques suivant Crantor, prit pour le premier nombre trois cents octante quatre, qui se fait en multipliant soixante quatre par six, et les a induits à ce faire le nombre de soixante quatre, qui a pour son soubs-sesquioctave huit, et son sesquioctave septante deux. Mais il accorde mieulx avec le texte et les paroles de Platon, de supposer la moitié : car le default qu'ils appellent λεῖμμα, aura la proportion sesquioctave aux nombres que Platon a posez, deux cents cinquante six, et deux cents quarante trois, aiants mis pour le premier, cent nonante deux : et si le double d'iceluy se met pour le premier, le Limma sera de la mesme proportion, mais en nombre double, comme de cinq cents douze à quatre

cents octante quatre : car deux cents cinquante six sont en proportion sesquitierce de cent nonante deux, et cinq cents douze, de quatre cents octante quatre. Et ne sera pas ceste reduction sans raison, aiant donné occasion apparente à Crantor : car le nombre de soixante quatre est cube, procedant du premier quarré, et quarré procedant du premier cube, et estant multiplié par trois, le premier non-pair, et le premier triangulaire, le premier parfait et sesquialtere, il fait cent nonante deux, qui a aussi son sesquioctave, comme nous monstrerons.

XXIII. Mais premierement vous entendrez mieulx que c'est que Limma, et quelle est l'intelligence de Platon, si vous voulez un peu rememorer ce que lon dit ès escholes des Pythagoriens : car Diastema, c'est à dire, intervalle en matiere de chant, est tout le contenu entre deux sons de diverse tension, entre lesquels intervalles il y en a un qui s'appelle ton, celuy dequoy la quinte surmonte la quarte : de ce ton entier, comme tiennent les musiciens, couppé en deux par la moitié, il se fait deux intervalles, qui s'appellent l'un et l'autre demy tons : mais les Pythagoriens n'estiment pas qu'il se puisse mespartir egalement, et estans les deux sections inegales, ils en appellent la moindre, Limma, c'est à dire, le default, pour ce que c'est un peu moins de la moitié : et pourtant il y en a qui forment l'accord de la quarte de deux tons et demy ton, les autres de deux tons et d'un Limma, et semble que le tesmoignage du sentiment de l'ouye s'accorde avec les musiciens et har-

moniques, et la demonstration avec les mathematiciens. La preuve de la demonstration se fait en ceste maniere : C'est chose qui se suppose pour certaine, esprouvée par les instruments, que le diapason ou l'octave a la proportion double : diapente, la quinte, sesquialtere : diatessaron, la quarte, sesquitierce : et le ton, sesquioctave : et en peult on encore presentement examiner et esprouver la verité, en attachant deux pois doubles à deux chordes egales, ou faisant de deux tuyaux de aubois d'egale concavité, l'un double en longueur de l'autre : car l'aubois qui sera de plus grande longueur (1) sonnera plus gros, comme l'Hypate au regard de la nete, et des deux chordes, celle qui sera roidie par le plus grand pois sonnera plus clair, comme la nete à comparaison de l'hypate, et cela est la consonance du diapason : semblablement aussi trois comparez à deux, soit en longueur ou en pesanteur, fera la quinte, et quatre à trois fera la quarte, car l'un a la proportion sesquitierce, et l'autre sesquialtere : et si l'inegalité des pois ou des longueurs est comme de huict à neuf, elle fera l'intervalle du ton, non pas que ce soit accord, mais son propre à chanter : car les sons, qui les touche, ou sonne, ou entonne l'un après l'autre, rendent un chant doulx et agreable aux aureilles, mais qui les sonneroit ensemble, le son en seroit fascheux, et offenseroit l'ouye : au contraire ès consonances, qui les touche ou en-

(1) L'experience monstre que le double se doibt prendre à la concavité, et non pas à la longueur. *Amyot.*

semble, ou l'un après l'autre, l'aureille en reçoit le consent et accord avec grand plaisir : toutefois encore monstre lon cela par raison, car l'harmonie du diapason est composée de la quinte, et de la quarte, et en nombres, le double est composé du sesquialtere, et du sesquitiers, car douze sont en proportion sesquitierce du neuf et sesquialtere du huict, et double du six : adonc la proportion double est composée de la sesquialtere, et de la sesquitierce, comme le diapason du diapente, et du diatessaron, c'est à dire, l'octave de la quinte et de la quarte, mais la quinte est plus grande que la quarte d'un ton, et icy ès nombres la sesquialtere plus grande que la sesquitierce, d'une sesquioctave : il appert doncques que le diapason a la proportion double, et la quinte sesquialtere, et la quarte sesquitierce, et le ton la sesquioctave. Cela estant prouvé et demonstré, voions maintenant si la sesquioctave se peut mespartir en deux sections egales : car si elle ne peut, aussi ne fait doncques pas le ton : et pour ce que le huict et le neuf font la premiere proportion sesquioctave, il n'y a rien d'intervalle entre deux, l'un et l'autre estans doublez, le nombre qui se treuve entre deux fait deux intervalles : il est manifeste que si ces deux intervalles sont egaux, la sesquioctave se peut egalement diviser en deux. Or est il que la double de neuf est dixhuict, et de huict seize, lesquels reçoivent entre eux-deux dixsept : ainsi y a il l'un des intervalles plus grand, et l'autre plus petit, car le premier est de dixhuict à dixsept, et le second de dixsept à seize : adonc

la sesquioctave proportion se divise en portions et sections inegales, et consequemment aussi le ton. Parquoy la division faitte, nulle des sections n'est proprement demy ton, ains a esté l'une à bon droit appellée par les mathematiciens Limma : et c'est ce que dit Platon, que Dieu remplissant les sesquitiers des sesquioctaves laissa une partie de chascun d'iceux, dont la raison est et proportion qu'ont deux cens cinquante six, à deux cens quarante trois : car que lon prenne une quarte en deux nombres qui aient entre eux proportion sesquitierce, comme deux cents cinquante six, à cent nonante deux, dont le moindre nombre, 192, soit colloqué sur la note basse du tetrachorde, et le grand 256, sur la haute : il faut monstrer que cela remply de deux sesquioctaves, il demeure un intervalle aussi grand, comme à le prendre en nombre deux cents cinquante six : car le bas son estant roidy et tendu d'un ton, qui est la raison sesquioctave, il se fait deux cents seize, et puis derechef cestuy estant encore roidy et tendu d'un autre ton, il devient deux cents quarante trois : car ils surmontent deux cents seize de vingt sept, et deux cents seize surmontent cent nonante deux de vingt quatre, dont le vingt sept est sesquioctave de deux cents quarante trois, et vingt et quatre de deux cents seize. Parquoy de ces nombres icy le plus grand est sesquioctave du milieu, et le milieu du plus petit, et la distance depuis le plus petit jusques au plus grand, c'est à dire, depuis cent nonante deux, jusques à deux cents quarante trois, deux tons remplis de deux

sesquioctaves, lequel intervalle osté il demeure l'intervalle du total qui est entre deux cents quarante trois, et deux cents cinquante six, qui sont treize, c'est pourquoy ils appelloient ce nombre là λεῖμμα, comme qui diroit, default ou residu.

Quant à moy donc je pense que la sentence de Platon est très clairement exposée en ces nombres là : les autres mettant les fins et termes du diatessaron, pour le haut deux cents octante huict, et pour le bas deux cents seize, achevent proportionalement le reste, sinon qu'ils prennent deux defauts entre les deux extremitez, le bas estant tendu d'un ton, il se fait deux cents quarante trois, et le hault estant lasché d'un autre, il devient deux cents cinquante six, car ils sont sesquioctaves, 243 de 216, et 288 de 256, de maniere que chascun des intervalles est d'un ton, et demeure ce qui est entre 243 et 256, qui n'est pas demy ton, ains est moins : car 288 est plus que 256, de 32 : et 243 est plus que 216, de vingt-sept, et 256 est plus que 243, de treize, et tous les deux avantages sont moins que demy ton : parquoy le diatessaron se trouve de deux tons, et de ce qu'ils appellent Limma, non pas d'un demy ton : voilà comment il se demonstre. Ainsi n'est-il pas malaisé à entendre par ce que nous avons dit, pourquoy c'est que Platon aiant dit, qu'il se fait des intervalles sesquialteres, sesquitiers, et sesquioctaves, en remplissant les sesquitiers des sesquioctaves, il n'a point fait mention de sesquialteres, ains les a laissez en arriere : c'est pour ce que la sesquialtere est remplie, quand on

adjouste la sesquioctave à la sesquitierce, ou bien la sesquitierce à la sesquioctave.

XXIV. Ces choses ainsi demonstrées, maintenant, quant à remplir les intervalles, et y entrejetter les medietez, quand personne ne l'auroit fait auparavant, je le vous laisserois faire pour vostre exercice : mais cela aiant desjà esté fait, et par plusieurs gens de bien, principalement par Crantor, Clearchus, et Theodorus, tous natifs de la ville de Soles, il ne sera point hors de propos, de parler un petit de la difference qu'il y a entre eux : car Theodorus ne fait pas deux files de nombres, comme les autres, ains les met tous d'une rengée les uns après les autres, les doubles et les triples, et se fortifie premierement par ceste partition de la substance que lon appelle selon la longueur qui fait deux branches d'un tronc, et non pas quatre de deux, et puis il dit qu'il faut que les interpositions des medietez prennent ainsi place, autrement qu'il y auroit perturbation et confusion, et passant incontinent du premier double au premier triple, y debvant estre ce qui doit remplir l'un et l'autre. De l'autre costé aussi fait pour Crantor la situation et position des nombres plains avec les plains, quarrez avec les quarrez, et cubes avec les cubes, qui sont ainsi colloquez vis à vis l'un de l'autre en files opposites, et non pas selon leur reng, ains alternativement (1).

XXV. Ce qui est tousjours d'une sorte, c'est l'es-

(1) Ici y a une grande breche en l'original. *Amyot.*

pece ou la forme, mais ce qui se divise par les corps, c'est le subject et la matiere, et la mixtion qui se fait des deux, c'est le suppost parfaict. Quant à la substance doncques indivisible, qui est tousjours une et tousjours de mesme sorte, il ne faut pas entendre qu'elle fuye division pour sa petitesse, comme font les petits corps, que lon appelle atomes : car c'est ce qu'elle est simple, pure, non subjecte à passion, ny alteration aucune, ains tousjours semblable à soy et de mesme sorte, qui fait qu'elle est indivisible, et n'aiant point de parties, pour laquelle simplicité, quand elle vient à toucher aucunement les composez et differents, elle fait cesser la diversité, *et les* rend d'une mesme habitude par similitude, et si lon veut appeller celle qui est divisible par les corps, matiere, comme subjecte à icelle, et participante d'icelle, usant d'equivocation, il n'y aura point d'interest quant à ce dont il est question.

XXVI. Mais ceux qui veulent qne la corporelle matiere soit meslée avec l'indivisible, sont en grand erreur. Premierement par ce que Platon n'a point usé maintenant d'aucuns noms d'icelle(1), par ce qu'il(2) a tousjours accoustumé de l'appeller receptacle recevant tout, et nourrice, non pas divisible par les corps, ains plus tost corps divisé en singuliers individus.

(1) Lisez : n'a point usé en cet endroit du nom de matière corporelle.

(2) C'est une faute d'Amyot, lisez : et il a toujours accoustumé de l'appeller....

XXVII. Et puis quelle difference y aura il entre la generation du monde et de l'ame, si leur constitution de l'un et de l'autre est composée de la matiere et des choses intelligibles? Platon certes luy mesme, comme ostant à l'ame l'estre engendré du corps, dit que Dieu luy a mis tout ce qui estoit corporel au dedans d'elle, et puis que par dehors il a esté caché et couvert d'elle tout alenviron, et brief après avoir fabriqué de proportion l'ame, il subjoinct puis après le traitté de la matiere, ne s'en estant point servy au paravant quand il traittoit de la creation de l'ame (1).

XXVIII. Autant en peut on semblablement respondre à Posidonius, car il ne s'est pas fort esloigné de la matiere, ains cuidant que la substance des termes et extremitez soit ce qu'il appelle substance divisible par les corps, et joignant cela avec l'intelligible, il a prononcé et affermé que l'ame est l'idée de ce qui est distant en tout sens selon les nombres qui contiennent l'harmonie, par ce que les mathématiques sont situées entre les premiers intelligibles et les sensibles : mais l'ame aiant des intelligibles l'estre eternelle, et des sensibles l'estre passible, il est convenable qu'il y ait quelque substance entre deux, mais il n'a pas pris garde que Dieu depuis, après avoir fait et parfaict l'ame, usa des termes et extremitez du corps, pour en donner forme à la matiere,

(1) Lisez : brief après avoir traité de la création de l'ame, il passe à celle de la matière, dont il n'avoit pas eu besoin de parler en traitant de l'ame, puisqu'elle étoit engendrée sans aucun mélange de matière.

terminant et finissant sa substance vague et esparse, non contenue d'aucune liaison, l'environnant de superfices composées de triangles joincts ensemble : encore est-il plus impertinent de faire l'ame une idée, par ce que l'ame est tousjours en mouvement, et l'idée est immobile, et l'idée ne se peut mesler avec ce qui est sensible, et l'ame est tousjours attachée avec le corps. Et puis Dieu a esté imitateur de l'idée comme de son patron, et ouvrier de l'ame comme de son ouvrage : et que Platon ne tienne point que la substance de l'ame soit le nombre, ains bien qu'elle soit ordonnée par nombre, nous l'avons desjà dit au paravant.

XXIX. Mais alencontre de ces deux opinions ceste opposition est commune : Que ny aux nombres, ny aux termes et bornes des corps il n'y a aucune apparence, ny vestige de celle puissance, par laquelle l'ame juge de ce qui est sensible : car l'entendement et la faculté d'entendre qu'elle a, c'est la participation du principe intelligible que luy mesme y a imprimé, mais l'opinion, la creance, l'imagination, et l'estre passive et sensitive des qualitez qui sont ès corps, il n'est homme qui sçeust penser que cela puisse proceder des unitez, des points, des lignes, ny des superfices. Et toutefois non seulement les ames des mortels ont la faculté de juger de toutes qualitez exterieures perceptibles aux sentimens : « Mais aussi celle du monde, ce dit Platon, quand « elle vient à se tourner en soy mesme, et à toucher « quelque chose qui ait la substance vague, fluide :

« et aussi l'indivisible en se mouvant par toute elle « mesme, elle dit à quoy chasque chose est mesme, « et à quoy elle est autre et diverse, et à quoy prin« cipalement chasque chose est convenable, soit à « faire ou à souffrir, tant ès choses qui viennent en « estre qu'en celles qui sont tousjours d'une sorte ». Davantage faisant une description des dix predicamens, il declaire encore cela plus dilucidement puis après. La raison vraye, dit-il, « quand elle s'attache « à ce qui est sensible, et le cercle de l'Autre allant « droit l'annonce par toute son ame, alors il s'engen« dre des opinions et des creances fermes et verita« bles : mais aussi quand elle est en la partie intelli« gente et discourante, et que le cercle du Mesme « tournant aisément et rondement le demonstre, « alors necessairement la science se parfait, et en « quoy que ce soit que ces deux choses là s'engen« drent, si aucun le nomme autrement qu'ame, cer« tainement il dit plus tost toute autre chose que la « verité. »

XXX. D'où est-ce doncques que l'ame a eu ceste motion opinante, qui comprent ce qui est sensible, diverse et differente de l'autre intellective, qui se termine en science? Il est bien mal-aisé de le dire, si lon ne suppose fermement que maintenant et en cest endroit là il ne compose pas l'ame simplement, ains l'ame du monde avec les parties cy dessus mentionnées, c'est à sçavoir de la meilleure substance indivisible, et de la pire, qu'il appelle divisible par les corps, qui n'est autre chose

que l'imaginative et opinative motion, s'accordant avec ce qui est sensible, laquelle ne s'engendre pas, ains est comme l'autre eternelle : car la nature qui a la vertu d'entendre, l'a aussi d'opiner, mais ceste intellective là est immobile, impassible, et posée et fondée sur la substance qui tousjours demeure d'une mesme sorte, et l'autre est vague et divisible, comme celle qui touche à une matiere mobile, tousjours flottante et espandue çà et là : car la matiere sensible paravant n'avoit ordre quelconque, ains estoit sans forme, et sans borne ne terminaison aucune, et la puissance qui estoit en elle n'avoit ny les opinions expresses articulées et distinguées, ny ses mouvemens tous certains et ordonnez, ains pour la plus part ressemblans à des songes temeraires, turbulens, travaillans ce qui est corporel, sinon que par fortune ils tombassent sur ce qui est le meilleur : car elle estoit entre deux, et avoit nature conforme et accordante à l'un et à l'autre touchant à la matiere en ce qu'elle est sensitive, et aux choses intelligibles en ce qu'elle a moien de juger : ainsi le declare il luy mesme en ces propres termes. « Selon mon calcul, « dit-il, ceste somme soit arrestée de tout le compte : « Que ces trois choses triplement separées estoient « avant que le ciel fut, la substance, la place, la ge- « neration ». Il appelle la place la maniere, comme ailleurs le siege, et aucunefois le receptale : ce qui est l'intelligible, la generation : lors que le monde n'estoit pas encore, ne peut estre autre chose que la substance subjette à mouvemens et alterations, si-

tuée entre le moulant et le moulé, transmettant les images de là icy : c'est pourquoy elle a esté appellée divisible pour ce qu'il est force que le sensitif se divise et aille quant et le sensible, et l'imaginatif quant et l'imaginable : car le mouvement sensitif se meut vers le sensible au dehors, mais l'entendement de luy mesme estoit stable, ferme et immobile : mais estant imprimé en l'ame et en estant seigneur, il se tourne en soy mesme, et accomplit un mouvement en rond et circulaire, touchant à ce qui est principalement en ce qui demeure tousjours.

XXXI. Et pourtant difficile fut la meslange, et l'association de mesler le divisible avec l'indivisible, et ce qui n'est aucunement mobile avec ce qui remue tousjours, et qui va par tout, contraignant par force le Mesme de s'assembler avec l'Autre. Si n'estoit pas l'Autre mouvement, comme ny le Mesme n'estoit pas station ou repos, ains estoient le principe de diversité et de identité : car l'un et l'autre descendent de divers principes, à sçavoir le Mesme de l'unité, et l'Autre du binaire, et ont esté premierement meslez icy en l'ame, estans liez par nombres et par proportions, et par medietez enarmoniques : et le Mesme imprimé en l'Autre fait difference, et l'Autre au Mesme fait ordre, comme il appert manifestement ès premieres puissances de l'ame, lesquelles sont la puissance de mouvoir, et la puissance de juger. Le mouvement se monstre incontinent au ciel, et en la diversité, l'identité, à la revolution des estoiles errantes et planetes, et en l'identité la diversité en la

situation des estoiles fixes : car là est le Mesme le plus fort, comme ès choses terrestes tout le contraire. Et le jugement a bien deux principes, l'entendement du Mesme pour juger les choses universelles, et le sentiment de l'Autre pour juger les particulieres, et la raison puis est meslée des deux, estant intelligence ès choses generales, intelligibles, et opinion ès choses sensibles, usans pour instrumens et outils, de la memoire et de l'imagination, dont les unes font le Mesme en l'Autre, et les autres l'Autre au Mesme : car intelligence est le mouvement de l'entendement envers ce qui demeure ferme, et l'opinion est la demeure de ce qui sent envers ce qui remue : le Mesme colloque et met l'imagination ou phantasie, qui est une liaison de l'opinion avec le sentiment en la memoire, et l'Autre au contraire la remue, pour la difference du passé et du maintenant, touchant ensemble à l'identité et à la diversité.

XXXII. Et pour bien entendre la proportion de laquelle il a composé l'ame, il faut prendre l'exemple de la constitution du corps du monde : car là les deux extremitez, à sçavoir le feu et la terre, estans de nature bien difficiles à contemperer l'un avec l'autre, ou pour mieux dire, impossibles à compatir et à se mesler ensemble, il meit au devant du feu l'air au milieu d'eux, et l'eau au devant de la terre, si contempera premierement ces deux moiens là ensemble, et puis par eux les deux extremes des bouts qu'il accommoda et joignit, et avec ces moiens là et avec eux mesmes. Et là mesme aussi derechef assembla il le

Mesme, et l'Autre puissances contraires et extremitez ennemies, non par elles mesmes immediatement, ains en mettant entre deux d'autres substances, l'indivisible au devant du Mesme, et la divisible au devant de l'Autre, estant aucunement convenable à l'une et à l'autre, puis ces deux estans meslées, y meslant et contemperant aussi les autres extremes, il ourdit et tissut ainsi tout l'espece de l'ame, faisant en tant qu'il estoit possible de differents semblables, et de plusieurs un.

XXXIII. Or y en a il qui disent que Platon n'a pas bien dit, d'appeller la nature de l'Autre difficile à mesler, attendu, disent-ils, qu'elle n'est point insusceptible, ains plustost amie de mutation, et que plustost la nature du Mesme estant ferme et difficile à remuer ne reçoit pas facilement meslange, ains la fuit et la rejette, à fin qu'elle demeure simple, nette, sans aucune alteration : mais ceux qui reprennent cela ignorent que le Mesme est l'idée de choses qui sont tousjours d'une sorte, et l'Autre l'idée de celles qui se portent diversement, et que l'effect de cestuicy est de tousjours diviser, separer, et alterer ce à quoy il touche, et d'en faire d'un plusieurs, et l'effet de celuy là, de conjoindre et assembler par similitude ces plusieurs en une mesme forme et puissance.

XXXIV. Voilà quelles sont les puissances de l'ame de l'univers (1), lesquelles entrans en des instruments caduques et passibles, qui sont les corps,

(1) « Ces principes ainsi posés, dit M. l'abbé Batteux, et à ce

bien qu'elles soient quant à elles incorruptibles et impassibles, l'espace de la dualité indeterminée y apparoist d'avantage, mais celle de l'unité simple plus obscurement y est enfoncée : toutefois encore ne sçauroit on remarquer en l'homme, ny une passion du tout exempte de raison, ny mouvement aussi de raison, où il n'y ait du tout rien de cupidité, d'ambition, de joye ou de douleur. Et pourtant y a il aucuns philosophes qui veulent que les passions soient des raisons, comme si toute cupidité, toute fascherie, et toute ire, estoient des jugemens : et d'autres aussi qui tienent que toutes vertus sont passions, car force et vaillance, disent ils, est ce qui craint, et temperance ce qui jouit de volupté, et justice ce qui gaigne : toutefois l'ame estant ensemble et contemplative et active, et contemplant les choses universelles, et faisant les particulieres, entendant les unes, et sentant les autres, la commune raison rencontrant tousjours au Mesme, l'Autre, et en l'Autre aussi le Mesme tasche bien à separer de diverses bornes et separations, un d'avec plusieurs, et l'indivisible d'avec le divisible, mais elle n'en peut venir à bout, ny estre peurement en l'un ny en l'autre, tant les principes sont entre-lassez l'un avec l'autre, et brouillez pesle-mesle.

« qu'on croyoit invinciblement démontrés, *inexplicabili ratiocina-* « *tione* (Macrob. *Comment. in somn.*), tous les phénomènes s'ex- « pliquoient ». Ainsi Plutarque ne va plus s'occuper, dans le reste de ce Traité, que de prouver par les effets l'existence réelle des deux principes qu'il vient d'établir.

XXXV. Et pourtant a Dieu constitué un receptacle au Mesme, et à l'Autre de la substance divisible et indivisible, à fin qu'en diversité il y eust ordre : car cela estoit le naistre, et sans cela le Mesme n'auroit point de diversité, et consequemment point de mouvement ny de generation, et l'Autre n'eust point eu d'ordre, et par consequent aussi point de consistence ny de generation : car s'il fust advenu au Mesme d'estre Autre d'Autre, et à l'opposite aussi à l'Autre d'estre Mesme à soy-mesme, ceste telle communication et participation l'un de l'autre n'auroit ny ne produiroit rien de generatif, ains a besoing de quelque tierce matiere qui les reçoive, et qui par eux soit disposée : et c'est celle que Dieu constitua et composa la premiere, en terminant et arrestant l'infinité de la nature mouvante des corps par la fermeté immobile des choses intellectuelles (1).

XXXVI. Et comme il y a une sorte de voix non articulée ne distincte, pour signifier aucune chose, là où la parole est une voix signifiante et articulée pour donner à entendre la pensée : et harmonie est un composé de plusieurs sons et intervalles, et le son est

(1) Voici les paroles de Platon rapportées par M. l'abbé Batteux. *Ibid.* p. 282. « De cette substance, qui est *individue*, toujours la « même et semblable, et de celle qui est *dividue* (ou divisible) « par les corps, Dieu fit un mélange, d'où il résulta une troisième « nature, composée de la nature du Même et de celle de l'Autre, « qui fut mitoyenne entre la substance indivisible et la substance « divisible par les corps; et de ces trois choses il n'en fit qu'une « essence, et força la nature de l'Autre, ou du *divers*, qui répugnoit « au mélange, de rester mêlée avec ce qu'on appelle le Même. »

une chose simple et mesme, et intervalle est difference et diversité de sons, lesquels estans meslez et assemblez ensemble, il se fait le chant et melodie : aussi la passibilité de l'ame estoit infinie, instable et desordonnée, et depuis elle fut terminée, quand les bornes, termes et limites de l'espece certaine furent apposées à la diversité variable de son mouvement : ainsi aiant compris le Mesme, et l'Autre par similitudes et dissimilitudes de nombres, faisans de difference accord, de là est procedée la vie de l'univers, sage et prudente, l'harmonie consonante, et la raison menant gré et force, grace et contrainete, meslée ensemble, que le commun appelle la *fatale* destinée : Empedocles la nomme accord et discord ensemble, Heraclitus la tension opposite du monde, comme d'un arc, dont les deux bouts tirent l'un contre l'autre, ou d'une lyre : Parmenides lumiere et tenebres : Anaxagoras entendement et infinité : Zoroastres, dieu et le diable, nommant l'un Oromasdes, et l'autre Arimanius.

XXXVII. Mais Euripides n'a pas bien usé de disjonctive au lieu qu'il devoit user de conjonctive, là où il dit,

> Jupiter, Soit necessité forcée
> De la nature, Ou l'humaine pensée :

car à la verité, celle puissance qui penetre et domine par tout l'univers, et entendement et necessité. C'est ce que les Ægyptiens couvertement veulent donner à entendre soubs le voile de leurs fables, disans que

quand Orus fut puny et desmembré, l'esprit et le sang en fut donné à son pere, et la chair et la graisse à sa mere : mais de l'ame, il n'y a rien (1) qui demeure pur et net, simple, à part des autres : car comme disoit Heraclitus, harmonie latente est meilleure qu'apparente, dedans laquelle Dieu qui l'a meslée, a caché et enfoncé les differences et diversitez (2).

XXXVIII. Et toutefois encore y voit on en la partie irraisonnable la temerité turbulente, et en la raisonnable la sagesse ordonnée, ès sentimens necessité, en l'entendement pleine et entiere liberté : mais la puissance terminante aime l'universel et l'indivisible, à cause de leur consanguinité, et au contraire la puissance dividente s'attache aux particuliers, par le divisible : et le total s'esjouit de la mutation du Mesme à ce qu'il faut par l'Autre (3) : mais la difference des inclinations à l'honneste ou au deshonneste, et au plaisant et au desplaisant, et les ravissemens d'esprit et transports des amoureux, et les combats de l'honneur, alencontre de la volupté en eux, monstrent evidemment, autant que nulle autre chose, la mixtion de la partie divine et impassible, avec la mortelle et passible envers les corps, dont luy mesme appelle l'une concupiscence des voluptez née avec nous, l'autre une opinion introduitte d'ailleurs, ap-

(1) Lisez : ainsi il n'y a rien de l'ame qui demeure....

(2) Lisez : parceque Dieu a meslé, caché et enfoncé dans l'harmonie latente les différences, etc....

(3) Lisez : et le total s'esjouit de la mutation du Mesme en l'Autre, quand elle est nécessaire.

petant le souverain bien : car l'ame produit de soy-mesme la passibilité, et la participation de l'entendement luy vient de dehors infuse par le meilleur principe, qui est Dieu.

XXXIX. Si n'est pas la nature du ciel mesme exempte de ceste double compagnie, ains voit on comme elle encline quelquefois en la revolution du Mesme, qui est la plus forte, et gouverne le monde: et viendra une portion de temps, comme elle a desjà esté par plusieurs fois, en laquelle la sagesse s'espointera et s'esmoussera, et par maniere de dire s'endormira, en se remplissant d'oubliance de son devoir, et de ce qui luy est propre, et ce qui dès le commancement est familier et conforme au corps, attire, appesantit et detourne en arriere l'acheminement et alleure de l'univers à la main droitte : mais il ne le peult rompre du tout à faict, par ce que la partie meilleure se resveille de rechef, et regarde au moule et patron de Dieu, qui l'aide à retourner et à le redresser (1).

XL. Ainsi nous est-il monstré de plusieurs endroicts, que l'ame n'est pas toute œuvre de Dieu,

(1) « Ainsi, observe très bien M. l'abbé Batteux, toutes les qualités qui font la beauté et la variété de l'univers, au ciel, dans « l'air, sur la terre et dans les eaux, viennent des idées substantielles que la divinité a versées dans l'ame du monde, lorsqu'elle « la composa. La collection de ces idées forma le tableau universel des formes de l'univers, par ce moyen l'ame du monde eut « en soi l'expression intelligible des idées, qui furent le modèle « du monde et des êtres qui le remplissent ». Voyez les Observations.

ains que aiant en elle une portion de mal née avec elle, elle a esté ordonnée et disposée par luy en terminant par l'unité l'infiny, à fin qu'elle devint substance bornée de ses termes, et y mettant par le moien du Mesme, et de l'Autre, l'ordre, la mutation, la difference et la similitude, et aiant contracté une societé, alliance et amitié de toutes ces choses là, les unes avec les autres, autant comme il estoit possible, par le moien des nombres et des proportions.

XLI. Dequoy encore que vous ayez bien souvent ouy parler, et en ayez leu plusieurs livres, et plusieurs escripts, il ne sera pas mauvais que j'en die un petit mot, en proposant premierement ce qu'en dit Platon. « Dieu, dit-il, osta premierement une par-« tie de l'univers, et puis en osta encore le double de « celle là, et puis une triple sesquialtere de la seconde, « et triple de la premiere, et puis une quatriéme dou-« ble de la seconde, et une cinquieme triple de la troi-« siéme, et puis une sixiéme octuple de la premiere, et « une septieme vingt septuple de la premiere. Après « cela il remplit les doubles et les triples intervalles, « en retrenchant encore une partie de là, et la mettant « au milieu d'iceux, de maniere que en chasque inter-« valle il y avoit deux medietez, l'une surmontant et « estant surmontée d'une mesme partie de ses extre-« mitez, l'autre surmontant de mesme nombre l'une « de ses extremitez, et estant surmontée par l'autre: « mais estants les intervalles sesquialteres, sesquitiers « et sesquioctaves de ces liaisons là ès precedentes dis-« tances, il remplit tous les sesquitiers de l'intervalle

« sesquioctave, laissant de chacun d'eulx une partie, « et la distance de ceste partie prise de nombre à « nombre, aiant pour ses termes deux cents cinquante « six, et deux cents quarante trois ».

XLII. En quoy lon demande premierement de la quantité de ces nombres, et secondement de l'ordre de la quantité, qui sont ceux qu'il prend en doubles intervalles : et quant à l'ordre, à sçavoir s'il les fault tous disposer en une rengée, comme fait Theodórus, ou plustost, comme fait Crantor, en forme d'un lambda, Λ, en mettant l'un sur la pointe, et puis en une file, les doubles à part, et les triples en une autre file : et quant à l'usage, et à l'efficace qu'ils ont à la constitution et composition de l'ame.

XLIII. Quant au premier nous rejetterons ceulx qui disent qu'il suffit ès proportions, considerer quelle nature ont les intervalles, et les medietez, qui les remplissent, en quelques nombres que ce soit que lon suppose qu'ils aient des places capables des proportions, la doctrine s'en faisant egalement : car encore que ce qu'ils disent soit vray, ils enseignent peu sans exemples, et si empeschent une autre speculation, où il y a grace et doctrine ensemble. Si donc commanceans à l'unité nous mettons à part les nombres doubles, et les triples, ainsi comme luy nous monstre, il y aura d'un costé, deux, quatre, huit, et de l'autre costé, trois, neuf, vingt-sept, qui seront sept nombres en tout (1), en prenant l'unité com-

(1) Voyez la figure triangulaire dans le chap. XIX, p. 316.

mune, et procedant la multiplication jusques à quatre : car ce n'est pas en cest endroit seulement, ains en plusieurs autres, que la convenance du quaternaire au septenaire est manifeste : or le quaternaire qui est tant celebré par les Pythagoriens, est de trente six, lequel a cela d'admirable qu'il est composé des quatre premiers pairs, et des quatre premiers non-pairs, et se fait par la quatrieme coupple ou conjugaison des nombres mis ensemble de reng........(1) : car la premiere coupple est d'un et de deux, la seconde d'un et de trois : car mettant l'unité en premier lieu, comme commune à tous les deux, il prend huit, et puis vingt-sept, nous monstrant presque au doigt quelle place il baille à l'un et à l'autre genre.

XLIV. Or traiter cela plus exquisement et plus exactement, appartient à d'autres, mais ce qui reste est propre à la matiere subjecte : car ce n'a point esté par ostentation de sa suffisance ès arts mathematiques, qu'il a inseré parmy un traitté de philosophie naturelle des medietez arithmetiques et harmoniques, mais comme propos fort convenable, et servant à la composition et constitution de l'ame, combien que les uns cherchent les susdittes proportions aux mouvements plus ou moins vistes, des sphæres des planettes, les autres plus aux distances, aucuns aux grandeurs des astres, et les autres qui semblent rechercher les choses un peu trop subtilement, aux diametres des Epicycles, comme si l'ouvrier eust pour

(1) Il y a ici une lacune considérable dans le texte.

ceste cause appliqué l'ame distribuée en sept parts aux corps celestes. Plusieurs aussi accommodent à cecy les inventions pythagoriques, triplans la distance des corps, depuis le milieu, ce qui se fait en mettant l'unité sur le feu, et sur l'antichthone, c'est à dire sur la terre opposée à la nostre trois, sur la Terre neuf, sur la Lune vingt-sept, sur Mercure octante un, sur Venus deux cents quarante trois, et sur le Soleil sept cents vingt-neuf, pource qu'il est ensemble quarré et cubique: c'est pourquoy ils appelloient le Soleil mesme, aucunefois quarré, et autrefois cube, et reduisent ainsi par triplation les autres astres.

XLV. Mais ils se mescomptent et se fourvoient grandement de la raison, si les demonstrations geometriques valent quelque chose, et sont bien plus croyables à comparer à eulx, ceux qui en usent, combien qu'encore eux ne prouvent pas leurs positions bien exactement, mais ils en approchent bien près, disants que le travers ou diametre du soleil comparé à celuy de la terre, est en proportion telle comme de douze à un (1), et le diametre de la terre à celuy de la lune est triple (2), et que celle qui apparoist la moindre des estoiles fixes, n'a pas son diametre moin-

(1) Comme 113 est à 1, suivant les plus nouvelles observations: les anciens ne pouvoient y mettre cette exactitude, faute d'instruments. Le diamètre du soleil est donc 113 fois plus grand que celui de la terre. En effet celui du soleil est de 31'57",5. Ce qui égale 323,155 lieues de 25 au degré: et le diamètre de la terre n'est que de 17",0, ce qui égale 2865 lieues.

(2) Le diamètre de la terre est quatre, ou plutôt $\frac{3}{11}$ de fois plus grand que celui de la lune qui n'égale que 4",642; ou 782 lieues.

dre que la troisieme partie de celuy de la terre (1), et que la totale boule de la terre à la totale boule de la lune a proportion, comme de vingt-sept à un (2). De Venus et de la Terre les diametres sont en double proportion, et les boules en octuple proportion, comme de huit à un, et l'intervalle de l'umbre qui fait l'eclipse au diametre de la lune triple, et la largeur que decline la lune hors du Zodiaque est une douzieme partie, et les habitudes et respects d'icelle en distances triangulaires ou quadrangulaires, prennent forme ou de lune couppée par moitié, qui est le premier quartier, ou de bossue devant et derriere, et après avoir passé six signes, elle fait la pleine lune, comme un accord et consonance de diapason, et estant ainsi que le soleil se meut fort lentement au solstice, tant d'esté comme d'hyver, et fort vistement aux deux æquinoxes, la proportion de ce qu'il oste aux jours, et adjouste aux nuicts, ou au contraire ès premiers trente jours après le solstice d'hyver, est

(1) On n'a pas pu encore parvenir à déterminer la grandeur du diamètre des étoiles fixes. Ce que Plutarque en dit là est pure conjecture. Mais on ne peut s'empêcher de les regarder toutes, eu égard à la lumière que nous en recevons dans la distance où elles sont de nous, comme autant de soleils, dont le diamètre ne doit pas être plus petit que celui de notre soleil. Voyez Harris, *fixed stards*.

(2) Les nouvelles observations nous apprennent que la lune est, quant à sa grosseur ou à son volume, quarante-neuf fois plus petite que la terre.

Je ne ferai pas d'autres notes sur ces observations astronomiques des anciens : elles me feroient passer les bornes qu'on s'est prescrites dans cette édition.

qu'il adjouste au jour de la sixieme partie de la basse, dont la plus longue nuict surmonte le plus long jour, et les trente jours d'après la troisieme partie, et aux autres jours jusques à l'equinoxe, la moitié en intervalles sescuples et triples pour egaler l'inegalité du temps.

XLVI. Et les Chaldæiens disent que le primtemps est au regard de l'automne en proportion de diatessaron, en diapente vers l'hyver, et vers l'esté de diapason : mais si Euripides a bien limité les saisons, quand il a dit,

De quatre mois est l'esté chaleureux,
Et tout autant dure hyver le hereux,
La moitié moins dure le bon automne,
Et le printems, autant que lui fleuronne :

les saisons se changent en proportion de diapason.

XLVII. Les autres donnants à la terre la place de la note proslambanomenos, qui est A re, et à la lune celle de hypate, qui est B mi, à Mercure et à Venus celles de diatonos et de lichanos, qui seroient, comme C fa ut, et D sol re : ils mettent le soleil sur la mese, comme tenant le milieu du diapason, distant de la terre d'une quinte, et de la sphære des estoiles fixes, d'une quarte : mais ny la gentille imagination de ceulx cy ne touche droict à la verité aucunement, ny ceux là non plus ne viennent precisement au poinct.

XLVIII. Mais ceulx qui veulent que Platon n'ait jamais pensé à cela, disent bien que cela se rapporte fort aux descriptions de la tablature des musiciens,

laquelle consiste en cinq tetrachordes, qu'ils appellent le premier Hypaton, comme qui diroit des basses notes, le second Meson des moienes, le troisieme Synemmenon des conjoinctes, le quatrieme Diezeugmenon des disjoinctès, et le cinquieme Hyperboleon des supremes. Aussi disent ils que semblablement les planettes sont posez en cinq distances, dont l'une est depuis la lune jusques au soleil, et ceulx qui ont mesme revolution que luy, comme Mercure et Venus, l'autre depuis ces trois jusques à l'enflammée planette de Mars, la troisieme jusques à Jupiter, la quatrieme jusques à Saturne, et la cinquieme jusques au ciel des estoiles fixes, tellement que les sons et notes qui bornent les cinq tetrachordes ont les proportions des intervalles des astres.

XLIX. Davantage nous sçavons que les anciens ne mettoient que deux notes hypates, trois netes, une mese, et une paramese, tellement que les notes estoient egales en nombre aux sept planettes : mais les plus modernes, aiants adjousté celle qui se nomme proslambanomenos, plus basse d'un ton que l'hypate, ont parachevé toute la composition du diapason, mais ils n'ont pas retenu ny conservé l'ordre des consonances et accords qui est selon nature, par ce que le diapente est premier que le diatessaron en adjoustant un ton au bas, là où Platon tout notoirement l'adjoustoit au hault : car il dit en ses livres de la Republique que sur chascun des huit cieux y a une sirene assise qui le fait tourner, qu'elles jettent chascune une voix propre, et que de toutes en-

semble il s'en contempere une harmonie, et qu'elles y prenants plaisir, chantent les choses divines en dansant une danse sacrée soubs la doulce consonance de huit chordes, comme aussi y avoit il huit termes premiers des proportions doubles et triples en comptant pour un terme l'unité à chascune des files : et les plus anciens nous ont aussi baillé neuf muses, les huit, ainsi que Platon mesme dit, entour les choses celestes, et la neufieme alentour des terrestres, evocquée pour les addoulcir et mettre en repos au lieu d'erreur, de trouble et d'inegalité.

L. Or considerez si l'ame estant devenue très juste et très sage, ne manie pas le ciel et les choses celestes, par ces accords et mouvements qui sont en elle, estant ainsi devenue bonne par les proportions harmoniques, dont les images sont empraintes sur les corps et parties visibles et qui se voient du monde, mais la premiere et principale puissance d'icelles est visiblement mesme inserée en l'ame qui se monstre elle mesme, accordante et obeissante à la meilleure et plus divine partie, toutes les autres y consentans aussi. Car le souverain ouvrier et createur, trouvant un desordre et une confusion ès mouvements d'icelle ame, desordonnée et folle, qui discordoit tousjours à elle mesme, il en divisa et separa une partie, et en reconcilia et rassembla d'autres en usant de nombres et de proportions, moiennant lesquelles les plus sourds corps, comme des pierres, des bois, des escorces d'arbres, les boyaux mesmes des bestes, leurs nerfs, leurs fiels, et leurs presures estant con-

temperez et accommodez par raisons ensemble, exhibent des figures de statues merveilleuses à voir, des forces de drogues et medicaments, des sons d'instruments admirables (1).

LI. A raison dequoy Zenon le Citieien convioit les jeunes gens à aller voir et ouir les joueurs des flustes et aubois, ès theatres, pour entendre, disoit il, quelle doulceur de sons et de voix rendent des cornes, des bois, des cannes et rouseaux, et autres matieres, dont on fait les instruments de musique, quand on leur applique la raison des proportions des accords : car ce que les Pythagoriens souloient dire et affermer, que toutes choses ressemblent aux nombres, cela auroit besoing de long discours, pour le monstrer : mais que tout ce en quoy il y avoit paravant discord et debat, à cause de la dissimilitude, et depuis y a eu accord et consonance des uns avec les autres, ne soit advenu par une contemperature, moderation et ordre, en recevant les raisons et proportions des nombres : il n'est pas jusques aux poëtes qui ne le sçachent, appellants les choses doulces, amiables et gracieuses ἄρθμια, comme qui diroit, nombrées : et au contraire ἀναρτίους, les ennemis et adversaires, comme si le discord et inimitié n'estoit autre chose qu'une disproportion : et celuy mesme qui a fait en vers une louange funebre au poëte Pindare, dit,

Accommodé pour aux estrangers plaire,
Et à pas un des bourgeois ne desplaire.

(1) Voyez les Observations.

En quoy il monstre bien qu'il tenoit pour une vertu singuliere ceste facilité accointable, de se sçavoir accommoder : comme Pindare luy mesme dit de Cadmus,

Dieu l'appellant il escoutoit,
Sa vaillance point ne vantoit.

LII. Et les theologiens du temps jadis, qui sont les plus anciens philosophes, ont mis ès mains des dieux des instruments de musique, non qu'ils voulussent dire, que ce fust à faire à un dieu de jouër et sonner de la fluste ou de la lyre, mais qu'il n'y a point de plus grand chef d'œuvre, que l'accord et la consonance harmonique en toutes choses. Ne plus ne moins doncques que celuy qui chercheroit les proportions sesquialteres, sesquitierces et doubles, au manche ou au ventre et aux chevilles du luc et de la lyre, seroit digne d'estre mocqué, non qu'il ne faille que ces parties là soient très bien mesurées et proportionnées les unes envers les autres, en longueurs, grosseurs et espesseurs, mais pource qu'il fault chercher ceste convenance là entre les sons : aussi est il vray-semblable que et les corps des astres, et les distances et intervalles des sphæres, et les vistesses de leurs cours et revolutions soient proportionnez les uns envers les autres, et envers le total de l'univers, comme des instruments bien tendus et accordez, encore que la mesure de la quantité nous soit incogneuë, et de nous ignorée.

LIII. Mais il fault estimer que le principal effect et

efficace de ces nombres et proportions là, dont le souverain ouvrier usa, est la consonance, accord et convenance de l'ame en soy mesme, par le moien desquels nombres elle a remply le ciel mesme quand elle y fut apposée de biens infinis, et a disposé et ordonné les choses de la terre par saisons et mutations temperées et mesurées, très bien et tres sagement, tant pour la production que pour la conservation des choses produictes et engendrées.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA CREATION DE L'AME.

Le traitté qui est intitulé, De la creation de l'Ame, selon qu'elle est descripte au livre du Timæus de Platon, declare tout ce que et Platon et les Platoniques en ont escript, et ameine certaines proportions et similitudes geometriques, lesquelles il estime appartenir à la contemplation et intelligence de la nature de l'ame : aussi apporte il des propositions de musique, et d'arithmetique et dit que la matiere a esté informée par l'ame, donnant à l'univers une ame, et à chasque animal aussi la siene qui le regit et gouverne, et l'introduit aucunement ingenerée, et aucunement aussi subjecte à generation : mais la matiere eternelle aiant esté formée de dieu, par le moien de l'ame, que le mal et le vice est un germe de la matiere : à fin, dit il, que lon ne pense point que dieu soit cause de mal (1).

(1) Tout le reste est de mot à mot dedans le livre, et seroit chose superflue de le mettre deux fois. *Amyot.*

SOMMAIRE

DE LA FATALE DESTINÉE.

La destinée considérée sous deux points de vue différents. II. Comme action. III. Comme substance. IV. Causes de la destinée générale en action. V. Comparée aux lois civiles générales. VI. Les choses particulières ne dépendent pas de la destinée générale. VII. La destinée est par supposition. VIII. Ses noms en sont la preuve. IX. Quelles choses dépendent de la fatale destinée? X. Accord de la fatale destinée et du libre arbitre. XI. Qu'est-ce que c'est que le possible? XII. Deux sortes de possibles. XIII. Du nécessaire possible et du contingent possible. XIV. De la fortune et du hasard. XV. Différentes espèces de causes. XVI. Qu'est-ce que c'est que la fortune en particulier? XVII. Qu'est-ce que c'est que l'accident ou le hasard? XVIII. Différence de la fortune et de l'accident. XIX. Analyse de ce qui est compris dans la fatale destinée. XX. Trois sortes de providence. XXI. De la providence du souverain Dieu. XXII. De la seconde et troisième providence. XXIII. Opinion de Platon discutée.

DE LA FATALE DESTINÉE (1).

Je tascheray à t'escrire le plus briefvement et le plus clairement qu'il me sera possible, cher amy Pison, mon opinion touchant la fatale destinée, pour satisfaire à ta demande, encore que tu saches fort bien que je n'escris pas volontiers, et que je suis fort retenu à ce faire. Premiement doncques il fault que tu entendes que la fatale destinée se nomme, et se prent et entend en deux sortes, l'une comme estant action, l'autre comme estant substance.

II. Quant à l'action, en premier lieu Platon l'a ainsi grossement esbauchée en son livre intitulé Phædrus, c'est l'ordonnance inevitable, qui tousjours suit et accompagne dieu : Et en son traitté qui se nomme Timæus, les loix que dieu a establies aux ames immortelles, en la procreation de l'univers. Et en ses livres de la chose publique, il dit, que la destinée fatale est la raison et parole de la fée Lachesis, fille de la necessité : par lesquels traicts il nous donne à entendre non tragiquement, mais theologiquement, ce qui luy en semble. Et si d'adventure en reprenant ces passages alleguez, on les vouloit un peu plus familierement expliquer, on pourroit dire en

(1) Tout ce petit traitté est si miserablement par tout laceré et mutilé, que c'est plustost deviner que traduire, ce que j'en ay fait : et pourtant prie-je les lecteurs de m'excuser si je ne pleuvis pas ce que j'en ay escrit. *Amyot.*

exposant sa description du Phædrus, que la destinée fatale est la raison divine intransgressable pour cause qui ne se peut divertir ny empescher. Et selon ce qu'il en a dit en son Timæus, c'est la loy attachée à la nature et creation du monde, par laquelle passent toutes les choses qui se font : car c'est ce que fait Lachesis, qui veritablement est la fille de necessité, ainsi que nous avons desjà dit, et comme nous l'entendrons encore mieulx par ce que nous dirons en ce traitté cy après. Voylà doncques que c'est que la destinée, quand on la prent comme action.

III. Mais comme substance, que ce soit l'ame de l'univers, laquelle est divisée en trois parties, la premiere celle qui n'erre point, la seconde celle que lon estime errer, et la troisieme celle qui est au dessoubs du ciel, alentour de la terre, desquelles trois parties de l'univers, la plus haute s'appelle Clotho, la seconde se nomme Atropos, et la plus belle Lachesis, laquelle reçoit les influences et efficaces de ses deux sœurs celestes, et les transmet et attache aux choses terrestres, qui sont dessoubs son gouvernement. Ainsi doncques avons nous exposé ce qu'il fault dire de la destinée, à la prendre comme substance, quelle elle est, quelles parties elle a, comment elle est ordonnée, et en soy mesme et envers nous : mais quant aux particularitez de tout cela, il y a une autre fable ès livres de la chose publique qui les donne couvertement à entendre, et nous avons essayé de te les expliquer au mieux que nous avons peu.

IV. Mais revenans à nostre destinée, comme ac-

tion, discourons-en, pource que c'est d'elle que se font la plus part des questions morales, naturelles, et dialectiques. Or avons nous desjà aucunement definy que c'est, et voions maintenant quelle elle est : encore que à plusieurs il semble fort estrange, je dis que la destinée n'est point infinie, mais finie et terminée, combien qu'elle embrasse, comme dedans un cercle, l'infinité des choses qui sont et ont esté depuis temps infiny, et qui seront jusques à infinis siecles : car ny loy, ny raison, ny autre chose divine ne sçauroit estre infinie, ce que tu entendras mieux, si tu consideres la revolution universelle et tout le temps universel, quand les vistesses des huit revolutions, c'est à dire des huit sphæres, comme dit Timæus, aiants parachevé leurs cours reviennent à un mesme poinct, estants mesurées par le cercle du mesme qui va tousjours d'une sorte : car en ceste raison qui est terminée et finie, toutes les choses qui sont, tant au ciel comme en la terre, consistent par necessité de là sus, et seront derechef remises en mesme situation, et derechef rendues en leur premier commancement : parquoy la seule habitude du ciel ordonnée en toutes choses, tant envers soy mesme, qu'envers la terre, et envers toutes les choses terrestres, après longues revolutions reviendra derechef quelquefois, et celles qui suivent après consecutivement, et qui s'entretiennent de reng, baillent aussi consequemment chascune ce qu'elle apporte par necessité : car à fin que la matiere soit plus esclaircie, supposons que tout ce qui est en nous et

autour de nous advienne et se face par le cours des cieulx et influences celestes, comme estants cause efficiente entierement de ce que j'escris cecy maintenant, et de ce que tu fais, ce que tu fais aussi presentement, et en la mesme sorte que tu le fais. Par cy après doncques, quand la mesme cause reviendra, nous ferons les mesmes choses que nous faisons, et en la mesme sorte, et redeviendrons les mesmes hommes, et ainsi de tous les autres, et ce qui suit après adviendra aussi par la cause suivante : et brief toutes choses qui seront advenues en chascune des universelles revolutions, seront derechef rendues les mesmes : par ainsi apparoist il ce que nous avons desjà dit au paravant, c'est que la destinée estant en quelque sorte infinie, est neantmoins terminée et finie, et aussi ce que nous avons dit, que c'est comme un cercle, se peut aucunement voir et comprendre : car ainsi comme le mouvement du cercle est un cercle, et le temps qui le mesure est une maniere de cercle, aussi la raison des choses qui se font et qui adviennent en cercle, à bon droit se peult estimer et dire cercle.

V. Cela doncques, quand il n'y auroit autre chose, nous monstre presque que c'est que la destinée, non pas la particuliere, ne celle de chascune et en chascune chose. Quelle donc est celle là? c'est la generale en mesme espece de raison, tellement qu'on la pourroit accomparer à la loy civile : car premierement elle commande la plus part des choses, si non toutes, au moins par supposition, et puis elle comprend,

autant qu'il luy est possible, toutes les choses qui appartiennent au public en general : et pour mieulx donner à entendre l'un et l'autre, il le fault specifier par exemple. La loy civile parle et ordonne en general du vaillant homme, et du lasche et couard, et ainsi des autres, mais ce n'est pas à faire à la loy de parler en particulier de cestui-cy et de celuy là, ains l'universel en general principalement, et le particulier qui est compris soubs le general consequemment : car nous ne dirions jamais que ce soit à la loy civile de specifier qu'il fault punir ce particulier icy pour la couardise, et remunerer celuy là pour la vaillance, pourautant que la loy en a definy en puissance, non pas en paroles expresses : tout ainsi comme la loy des medecins et des maistres des exercices, en maniere de parler, comprend les choses particulieres et speciales dedans les generales, tout ainsi fait la loy de nature, determinant les choses generales, principalement et premierement, et les particulieres consequemment et secondement : ainsi se peuvent dire les choses particulieres et individues en aucune maniere destinées, pour ce qu'elles le sont par consequence des generales.

VI. Mais à l'adventure pourroit on dire que cela seroit trop subtilement recherché, et au contraire que les particulieres choses et individues precedent la composition des generales, et que le general est recueilly pour le particulier : or ce pourquoy autre est, precede tousjours ce qui est pour luy : toutefois ce n'est pas icy le lieu où il faut traitter ceste difficulté là, ains en fau-

droit parler ailleurs : mais que la destinée ne comprenne pas toutes choses nettement et expressément, ains seulement les universelles et generales, cela soit pour le present comme tout resolu, tant pour ce que nous avons desjà dit que pour ce que nous dirons cy après, par ce que le finy et terminé convenant proprement à la prudence divine, se voit plus ès choses universelles et generales que non pas ès particulieres : telle est la loy divine, et aussi la civile, et l'infiny est ès choses individues et singulieres.

VII. Après cela il nous fault declarer que c'est que par supposition, et estimer que la destinée est telle : nous avons doncques appellé par supposition, ce qui n'est pas posé de soy ny par soy mesme, ains supposé et adjoinct après un autre qui signifie suitte et consequence, et cela est l'ordonnance d'Adrastie, c'est à dire la loy et arrest inevitable (1), à laquelle si quelque ame se pouvoit associer, elle verroit par consequence tout ce qui seroit jusques à l'autre generale revolution, et seroit exempte de mal, et si elle le pouvoit tousjours faire, elle ne souffriroit jamais aucun dommage : voylà que c'est que nous appellons par supposition, et general.

VIII. Et que la destinée fatale soit telle, il est tout manifeste tant par sa substance que par son nom : car elle s'appelle εἱμαρμένη, comme si lon vouloit dire

(1) Lisez : « que si quelque ame s'est attachée à la suite de Dieu, « et si elle a aperçu quelque vérité, elle sera exempte de punition « jusqu'à l'autre révolution, et si elle le pouvoit, etc. » Cela est tiré du Phædre de Platon, p. 344, édit. de 1590. *C.*

εἱρομένη, c'est à dire dependente et enfilée, et est une loy et une ordonnance, pour autant que les choses y sont ordonnées et disposées, selon et en ensuivant celles qui se font civilement.

IX. Après il nous fault venir à traitter aussi de la relation, c'est à dire comment se refere et se porte la fatale destinée envers la providence divine, et comment envers la fortune, et que c'est ce qui est en nous, et qui est contingent, et toutes choses semblables, et davantage decider en quoy, et comment il est faulx, et en quoy et comment il est veritable, que toutes choses adviennent et se facent par fatale destinée : car si lon entend que toutes choses soient comprises et contenues en la fatale destinée, il fault conceder que ceste proposition est veritable : et si lon veult mettre toutes les choses qui se font entre les hommes, et sur la terre, et au ciel mesme, en la fatale destinée, concedons le encore pour le present : mais si lon entend ce qu'il semble, que ce mot d'estre fatal emporte plus que non toutes choses, ains seulement ce qui suit et qui est dependant soit fatal, alors ne fault il pas dire ne confesser que toutes choses soient en la fatale destinée : car tout ce que la loy comprend, et dont elle parle, n'est pas legitime ny selon la loy, par ce qu'elle comprend trahison, elle traitte de la lascheté d'abandonner son reng en bataille, de l'adultere, et de plusieurs autres choses semblables, dont on ne sçauroit dire que pas une soit legale, attendu mesme que ny faire vaillamment, tuer les tyrans, ny faire aucun autre acte vertueux,

ne se doit à mon advis appeller legal, par ce que legal proprement est ce qui est commandé par la loy : et si la loy le commande, comment ne seroient rebelles à la loy et transgresseurs d'icelle ceux qui ne feroient de grandes vaillances d'armes, et qui ne tueroient les tyrans, ou qui ne feroient quelques autres tels actes insignes de vertu? Et s'ils sont transgresseurs de la loy, pourquoy donc ne les punit on? Mais si cela n'est pas juste ny raisonnable, il faut doncques aussi confesser, que ces choses là ne sont pas legales ny selon la loy, et que legal et selon la loy est ce qui nomméement et prefix, est expressément commandé par la loy en quelque action que ce soit : ainsi sont seulement fatales et selon la destinée fatale, celles qui sont faittes suivant la disposition divine precedente, tellement que la fatale destinée comprent bien toutes choses, mais toutefois plusieurs de celles qui sont en elle comprises, et presque toutes celles qui precedent, à proprement parler, ne se doivent point prononcer estre fatales, ny selon fatale destinée.

X. Cela estant ainsi, il faut maintenant declarer comme ce qui est en nous, le liberal arbitre, la fortune, le possible et contingent, et autres choses semblables, qui sont colloquées entre les precedentes, peut subsister avec la fatale destinée, et la fatale destinée avec elles : car la fatale destinée embrasse tout comme il semble, et toutefois ces choses là n'adviennent pas par necessité, ains chascune d'icelles selon le principe de son naturel. Or est-il que le possi-

ble, comme estant genre, doit preceder et aller devant le contingent, et le contingent, comme subject et matiere, doit estre supposé à ce qui est en nous, et ce qui est en nous en doit user et s'en servir comme maistre et seigneur, et la fortune entrévient en ce qui est en nous par la proprieté du contingent, qui est de pancher en l'une et en l'autre partie : ce que tu comprendras plus facilement quand tu considereras que tout ce qui se produit, voire la production mesme, ne se fait pas sans une puissance, et la puissance n'est pas sans une substance : comme, pour exemple, la production et le produict de l'homme n'est pas sans une puissance qui est en l'homme, et l'homme en est la substance. De la puissance qui est entredeux vient la substance, qui est le puissant, et la production et le produict sont les possibles : y aiant doncques ces trois choses, la puissance, le puissant, et le possible, avant que la puissance puisse estre, il est force que le puissant, comme son subject, soit presupposé, et aussi est force que la puissance subsiste devant le possible.

XI. Par ceste deduction doncques se peult aucunement entendre et declarer que c'est que le possible, et le peult on grossement definir : que c'est ce que la puissance peult produire en estre : et plus proprement cela mesme, en y adjoustant, prouveu qu'il n'y ait rien au dehors qui l'empesche.

XII. Mais entre les choses possibles il y en a qui jamais ne sçauroient estre empeschées, comme celles qui se font au ciel, à sçavoir le lever et coucher des

estoiles, et choses semblables, les autres peuvent bien estre empeschées, comme sont la plus part des choses humaines, et plusieurs aussi de celles qui se font en l'air. Les premieres, comme se faisans par necessité, s'appellent necessaires, les autres, qui peuvent advenir en une sorte et en un autre s'appellent contingentes, et les pourroit on ainsi descrire toutes deux.

XIII. Le necessaire possible celuy qui est contraire à l'impossible, et le contingent possible celuy duquel le contraire est possible : car que le soleil se couche c'est chose ensemble necessaire et possible, d'autant qu'il est contraire à l'impossible que le soleil ne se couche point, mais que le soleil couché il viene de la pluye, l'un et l'autre est possible et contingent. Et puis derechef entre les choses contingentes aucunes arrivent le plus souvent, les autres rarement et peu souvent, les autres egalement, autant d'une sorte que d'autre, comme elles se rencontrent : et celles là sont opposées à elles mesmes, à sçavoir celles qui arrivent le plus souvent à celles qui advienent rarement, et celles là pour la plus part sont subjectes à la nature, mais ce qui advient egalement autant en une sorte qu'en l'autre, est en nous : car que soubs l'estoile caniculaire il face chaud ou froid, chaud le plus souvent, et froid peu souvent, tous deux sont soubmis à la nature : mais se promener ou non, et autres semblables, dont l'une et l'autre est soubmise au liberal arbitre de l'homme, cela s'appelle en nous et en nostre election, mais plus universellement s'appelle il estre en nous :

car il y a deux sortes de cest estre en nous, l'une qui procede de passion, comme de courroux ou de volupté, l'autre de discours et de jugement de raison, qui proprement se peut nommer estre en nostre election : et y a raison pourquoy ce possible et contingent qui a esté nommé en nous, ne le soit pas pour mesme regard, ains pour divers : car eu esgard à l'advenir, il s'appelle possible et contingent, et eu esgard au present, il se nomme en nous et en nostre arbitre : si le pourroit on ainsi definir, que le contingent est ce qui est, et son contraire possible : et ce qui est en nous l'une des parties du contingent, à sçavoir celle qui presentement se fait selon nostre appetit : parquoy *il* appert que le possible par nature precede le contingent, et que le contingent subsiste devant ce qui est en nous.

XIV. Ainsi avons nous presque declaré quel est chascun d'iceux, que c'est dont il a esté ainsi appellé, et les qualitez qui leur sont adjacentes : il reste maintenant à traitter de la fortune et de l'accident ou cas forfuit, et s'il y a autre chose semblable dont on ait accoustumé de disputer.

XV. Il est certain que fortune est une cause, mais entre les causes il y en a aucunes qui sont causes de soy et par soy, les autres le sont par accident : comme d'une maison ou d'une navire, les causes propres par soy sont le maçon et le charpentier, mais par accident le musicien et le geometrien, et toute autre qualité qui peut advenir au maçon et au charpentier, tant au corps comme en l'ame, ou bien aux choses exterieures : dont il appert que la cause par soy ne

peut estre que determinée, certaine et une, mais que les causes par accident ne sont jamais unes, mais infinies et indeterminées, car plusieurs accidents totalement differents, voire infinis, peuvent estre ensemble en un mesme subject.

XVI. Ceste cause doncques par accident quand elle se rencontre en chose qui se fait à quelque fin, et qui soit en nostre arbitre et election, alors elle s'appelle fortune, comme trouver un thresor en fouissant un fossé ou un creux pour planter un arbre, ou bien faire ou souffrir quelque chose extraordinaire, en fuyant ou chassant, ou bien autrement en marchant, ou seulement en se retournant, prouveu que ce ne soit pas à la fin de ce qui est advenu, ains à quelque autre intention. Voilà pourquoy quelques uns des anciens ont definy la fortune estre la cause incogneuë et imprevoyable au discours de la raison humaine: mais selon les Platoniques qui en ont approché plus près par la raison, on la definit ainsi, la fortune est cause par accident ès choses qui se font à quelque fin, et qui sont en nostre election : et puis ils y adjoustent encore, improuveuë et incogneuë au discours de la raison humaine : combien que le rare et l'estrange par mesme moien apparoisse aussi en ce genre de causes par accident : mais que c'est que cela, s'il n'apparoist assez par les oppositions et disputes faittes alencontre, au moins apparoistra il très clairement par ce qui est escript dedans le Phædon de Platon, là où sont ces paroles : « N'avoient ils doncques « pas entendu comment avoit esté fait le jugement?

« Ouy bien, car quelqu'un le nous estoit venu dire, « dont nous nous estions bien fort esmerveillez, de « ce que y aiant long temps que le jugement estoit « donné, il estoit mort long espace depuis, qui fut « cause de cela, Phædon ? Ce fut une fortune qui luy « advint, Echecrates : car le jour de devant le juge-« ment, la prouë de la galere que les Atheniens en-« voyoient en l'isle de Delos, avoit esté couronnée ». Esquelles paroles il faut noter que ce mot, Il luy advint, ne se doit pas entendre simplement pour, Il fut fait, mais plus tost pour, Il arriva par un concours de plusieurs causes ensemble l'une sur l'autre, par ce que le presbtre couronna de festons le vaisseau à autre fin et autre intention, et non pas pour l'amour de Socrates, et les juges l'avoient condamné pour autre cause aussi, mais l'evenement et accident fut estrange et de telle sorte, comme s'il fust arrivé par prevoyance ou de quelque humaine creature, ou de quelque autre superieure nature. Et quant à la definition de fortune cela suffise, qu'il faut necessairement qu'il subsiste quant et quant quelque chose contingente, de celles que lon fait à quelque fin, dont le nom luy a esté imposé, et qu'il fault que devant il y ait un subject des choses qui sont en nous et en nostre arbitre.

XVII. Mais accident ou bien cas fortuit s'estend plus amplement que ne fait la fortune, car il la comprent elle mesme, et plusieurs autres choses qui peuvent advenir tantost d'une sorte et tantost d'une autre : et ainsi comme la derivation du mot mesme

αὐτόματον le monstre, c'est ce qui advient au lieu d'un autre, quand ce qui estoit l'ordinaire n'advient pas, mais un autre en son lieu, comme seroit le froid au temps de l'estoile caniculaire, car quelquefois il y fait froid, et non pas sans cause, temerairement : en somme tout ainsi que ce qui est en nous et arbitraire est partie du contingent, aussi est la fortune partie du cas d'adventure ou de l'accident, et sont tous deux evenemens conjoincts et dependans de l'un et de l'autre, à sçavoir le cas fortuit du contingent, et la fortune de ce qui est en nous et qui est arbitraire, et encore non pas de tout, mais de ce qui est en nostre election, ainsi comme nous avons desjà dit.

XVIII. Voilà pourquoy ce cas fortuit est commun autant aux choses qui n'ont point d'ame, comme à celles qui sont animées, là où la fortune est propre à l'homme seul qui a ses actions volontaires : au moien dequoy on estime que ce soit tout un estre fortuné et estre heureux, et l'heur consiste en bien faire, et le bien faire est propre à l'homme, et à l'homme encore parfaict.

XIX. Voilà doncques les choses qui sont comprises dedans la fatale destinée, c'est à sçavoir, le contingent, le possible, l'election, ce qui est en nous, la fortune, l'accident ou cas fortuit, et leurs adjoincts, comme sont ce qui est signifié par ces mots, Peut estre, et, A l'adventure, mais ce n'est pas à dire que pour estre contenues dedans la destinée, pour cela elles soient fatales.

XX. Il reste maintenant à discourir de la provi-

dence divine, car elle comprent mesme la fatale destinée. La providence doncques supreme et premiere est l'intelligence et volonté du premier et souverain Dieu, qui fait bien à tout ce qui est au monde, par laquelle toutes les choses divines en tout et par tout ont esté très bien et très sagement ordonnées et disposées. La seconde providence, est celle des seconds dieux qui vont par le ciel, par laquelle les choses temporelles et mortelles s'engendrent ordonnéement et regléement, et ce qui appartient à la conservation et continuation de chasque genre des choses. La troisieme se peut vray semblablement appeller la providence des dæmons qui sont parmy la terre, ordonnez pour observer et regir les actions des hommes : ceste troisieme providence se voit, mais toutefois proprement et principalement se nomme providence la supreme et premiere : si ne faudras point de dire, encore que nous contredisions en cela à quelques philosophes, que toutes choses se font par la providence et par la fatale destinée, et par la nature aussi, mais aucunes choses par la providence, les unes par l'une, et les autres par les autres, et aucunes par la fatale destinée : et la fatale destinée entierement par la providence, mais la providence nullement par la fatale destinée, et pour le present cela s'entend de la premiere et souveraine providence.

XXI. Or tout ce qui se fait par autre, quelque chose que ce soit, est tousjours posterieur à ce par qui il se fait, comme ce qui se fait par la loy est posterieur à la loy, et ce qui se fait par nature est poste-

rieur à la nature : aussi ce qui se fait par la fatale destiuée est posterieur à la fatale destinée, et faut qu'il soit plus recent et plus moderne : parquoy la providence supreme est la plus ancienne de toutes, excepté celuy seul de qui elle est l'intelligence ou la volonté, ou toutes les deux ensemble, qui est le souverain autheur, ouvrier et pere de toutes choses. « Et pour quelle cause, dit Timæus, est-ce qu'il a « construit toute la machine de ce monde? Pour ce « qu'il est tout bon, et qu'en celuy qui est tout bon « ne se peut jamais imprimer ny engendrer aucune « envie, ains en estant hors du tout en tout, il vou- « loit autant qu'il est possible que toutes choses luy « ressemblassent ». Qui recevra ceste origine de generation et de la creation du monde, telle comme les hommes nous l'ont laissée par escript, il fera très bien : car Dieu voulant que toutes choses fussent bonnes et rien de mal, entant qu'il estoit possible, il prit tout ce qu'il y avoit de visible, qui n'estoit pas à requoy, immobile, ains se mouvoit temerairement et confusément sans ordre ne regle, et le rengea en bonne ordonnance hors de celle confusion, aiant en soy mesme jugé que l'un estoit trop meilleur que l'autre : car il n'estoit ny n'est convenable à celuy qui est très bon, de faire chose qui ne fust très bonne et très belle : il faut doncques estimer, que la providence, je dis la premiere et souveraine, « constitua premie- « rement cela, et puis de reng les choses qui ensuivent « jusques aux ames des hommes, et après il créa les « huict sphæres, autant comme il y a de principaux

« astres, et distribua à chascune une ame, et les meit « toutes comme dedans un chariot sur la nature de « l'univers, et leur monstra les loix et ordonnances de « la fatale destinée (1) ». . . . .
qui sera celuy qui ne croira que par ces paroles il declare disertement et manifestement la destinée fatale estre comme une tribune aux harengues, et par maniere de dire une constitution de loix civiles convenables aux ames des hommes, de laquelle il rend les causes puis après?

XXII. Quant à la seconde providence, il la remarque et signifie par ces paroles: « Leur aiant ordonné « loy de toutes choses, à fin que s'il advenoit après « quelque faute, il fust exempt et non cause de la ma« lice d'aucune chose, il en espandit les unes par la « terre, les autres sur la lune, les autres sur les au« tres outils et instrumens du temps, après laquelle « distribution il donna mandement aux jeunes dieux « de faire des corps mortels, et y adjouster ce qui de« failloit à l'ame humaine, et après avoir fait et par« fait tout ce qui y est adherent et consequent, qu'ils « regissent et gouvernassent le mieux et le plus sage« ment qu'il leur seroit possible le mortel animal, à fin « qu'il ne fust pas luy mesme cause de ses maux ». En ces paroles, Qu'il fust exempt et non cause de la malice d'aucune chose, par après il cotte et monstre très clairement à un chascun la cause de la fatale destinée: et l'ordre et office de ces jeunes dieux nous monstre

(1) Il ne manque rien ici. Les paroles qui précèdent, et que j'ai marquées par des guillemets, sont tirées de Platon.

la seconde providence, et si semble encore qu'il ait attaint et touché en passant la troisiéme, si c'est pour cela qu'il a estably les loix et ordonnances, à fin qu'il ne peust estre accusé comme autheur de la malice qui seroit en chascun, puis après : car Dieu qui est exempt de toute malice n'a que faire de loix ny de fatale destinée, mais chascun de ces petits dieux, tiré par la providence de celuy qui les a engendrez, fait ce qui est de son office.

XXIII. Que cela soit vray, et que ce soit l'advis et la sentence de Platon, il me semble que les paroles du legislateur en ses livres des loix en donnent assez suffisans tesmoignages. « S'il y avoit homme qui fust « suffisant de sa nature, ou par divine fortune engen- « dré et né si heureusement qu'il peust comprendre « cela, il n'auroit que faire de loix qui luy comman- « dassent : car il n'y a ny loy ny ordonnance qui soit « plus digne ny plus puissante que la science, et n'est « pas loisible qu'il soit serf ny subject à personne, « s'il est veritablement et realement franc et libre de « nature, ains doit commander par tout ». Quant à moy, j'entend et interprete ainsi la sentence de Platon : car estant la providence triple, la premiere, comme celle qui a engendré la fatale destinée, en quelque maniere la comprent : la seconde estant engendrée avec elle, est aussi totalement comprise et embrassée quant et elle : la tierce, comme estant depuis engendrée de la fatale destinée, et comprise dessous elle, en la mesme sorte que le sont ce qui est en nous et la fortune, comme nous avons dit : car

ceux à qui l'assistance de la puissance d'un dæmon aide, ainsi comme dit Socrates, exposant que c'est que l'ordonnance inevitable d'Adrastia, ce sont ceux là que toy mesmes sens et entends bien, lesquels croissent et viennent en avant incontinent: ainsi faut il attribuer à ceste tierce providence la faveur que font les dæmons à quelqu'un, et ce que soudainement ils deviennent grands par force de la destinée: brief il ne peut estre doubteux à personne que cela n'appartiene à la destinée. Et à l'adventure pourra il estre trouvé plus vraysemblable, que mesme la seconde providence fust comprise sous la destinée: et en somme tout ce qui se fait entierement, attendu mesme que la destinée, comme substance, a esté par nous divisée en trois parties: et le propos de la chaine comprent les revolutions des cieux au nombre et au reng des choses qui adviennent par supposition: mais quant à cela je n'en debatrois pas beaucoup, à sçavoir s'il les faut appeller, advenants par supposition, ou bien conjoincts à la destinée, attendu que à la destinée mesme commande un autre destin. Nostre opinion doncques, à la dire par articles abbregez, est telle. Mais la sentence contraire ne met pas seulement toutes choses soubs la destinée, ains selon et par la destinée. Or tout accorde à autre, et ce qui accorde à autre, il est tout clair qu'il est autre aussi. Selon ceste opinion doncques, le contingent a esté dit le premier, ce qui est en nous le second: la fortune, le troisieme: et l'accident ou cas fortuit, avec tout ce qui depend d'eux, louange, blasme, et tous leurs

alliez, le quatriéme : le cinquiéme et dernier de tous, les prieres aux dieux, leurs ceremonies et services.

XXIV. Au demourant, quant à ces argumens sophistiques que lon appelle oyseux, et moissonneurs, et à celuy que lon appelle contre la destinée, ce ne sont que vaines arguces et laqs sophistiques, selon ceste opinion : mais selon la sentence contraire, la premiere et principale conclusion est, que rien ne se fait sans cause, et que tout se fait par causes precedentes : la seconde, que ce monde est gouverné par nature, qu'il conspire, consent et compatit avec soy mesme : la troisiéme semble plus tost estre de tesmoignages, dont le premier est de la divination qui est approuvée de toutes sortes de gens, comme estant veritablement en Dieu : le second l'æquanimité, et patience des sages, qui prennent doulcement, et portent patiemment tout ce qui advient, comme advenant par ordonnance divine, et ainsi qu'il appartient : le troisiéme, ce propos qui est commun et vulgaire en la bouche de tous, à sçavoir, que toute proposition est ou vraye ou faulse. Nous avons ainsi estrainct ce discours en petit nombre de courts articles, à fin que nous comprinssions en peu de paroles toute la matiere de la destinée. S'il faut examiner tous ces poincts là de l'une et de l'autre opinion avec plus diligente inquisition, nous le ferons particulierement cy après (1).

(1) Tout y est corrompu, et ne s'en peut rien tirer de solide resolution. *Amyot.*

RECUEIL

DE DIVERSES PREUVES ET ARGUMENS

Qui enseignent, que les disciplines sont recordations (1).

1. Si nous comprenons une chose par une autre, c'est signe qu'il avoit esté cogneu auparavant : autrement ne le pourroit on comprendre. C'est un argument platonique. Et cest autre cy.

2. Si nous adjoustons ce qui manque aux choses sensibles.

3. Si les enfans sont plus dociles, comme estant plus proches de la premiere vie, en laquelle la memoire a esté conservée. Ceste raison et supposition est superficiaire.

4. Si quelques uns sont plus propres à une discipline, qu'à l'autre.

5. Si plusieurs ont appris d'eux mesmes toute sorte d'art.

6. Si plusieurs enfans rient en sommeillant, ce qu'ils ne font pas en veillant. Plusieurs aussi ont prononcé en veillant, ce qu'autrement ils n'auroient pas proferé.

(1) Extraict par Olympiodore Platonicien, de Plutarque de Chæronée, et traduict par Frederic Morel sur l'original grec escrit à la main en la bibliotheque du Roy. *Amyot.* Ces fragments ne se trouvent dans aucune édition de Plutarque, et ce premier n'est même pas encore imprimé en grec. *C.*

7. Si quelques uns, nonobstant qu'ils soient courageux, craignent toutes fois des choses viles ; comme une belette, ou un coq, sans aucune cause apparente.

8. S'il n'y a point de moyen de trouver autrement : d'autant que personne ne chercheroit ce qu'il sçait, ny ce qu'il ne sçauroit aucunement : veu mesme que nous ne trouverions pas ce que nous ne sçavons point.

9. Si la verité, selon l'exemption d'oubliance, est une rencontre de ce qui est : c'est une preuve de logique.

10. Si la memoire est la mere des muses ; comme la memoire sans distinction est cause des questions.

11. Si nous ne recherchons pas ce qui ne se peut cognoistre. Or y a-il encore un argument pris de l'invention.

12. S'il y a invention de ce qui est : asseurément qu'il y en à aussi des theoremes ou contemplations : adonc de celles qui sont en quelque lieu, c'est à sçavoir en l'ame.

DE L'AMOUR

ET DE SES EFFECTS (1).

IL y a un certain lien qui entretient toutes les comædies de Menander egalement, ne plus ne moins qu'un esprit commun qui passe et penetre à travers toûtes, c'est l'amour : et pourtant prenons avec nous ce personnage comme un vray champion, et devot suppost de ce Dieu, pour nous aider à trouver ce que nous cherchons : par ce qu'il a devisé de ceste affection un peu en philosophe. Cest merveille comme il a bien dict ce que lon apperçoit ès animaux : il parle en soy mesme, il arguë, il respond et cherche à par soy, et demande,

Qui t'a ainsi privé de liberté?
Sont-ce ses yeux qui en ont cause esté?
Abus, rien moins : car tous ceux qui verroient
La mesme femme, amoureux en seroient,
Pource qu'en tous des yeux le sentiment
A mesme effet, et pareil jugement.
Mais le plaisir du joüyr les attire.
Et pourquoy donc l'on ne s'en fait que rire
Après qu'il a de son amour joüy,
Sans que son sens en demeure esbloüy;
L'autre en demeure esperdu pour sa vie?

(1) Extraict des recueils de Stobeus au titre de Venus, et de l'Amour : qui est transcript de Plutarque : et translaté de grec en françois, par feu M. Jacques Amyot, evesque d'Auxerre, etc.

Amour estant de l'ame maladie,
Gist proprement en une occasion,
Et dans le cœur s'en faict la lesion.

Considerons un peu que veut dire celà. Car il contient quelque cause mouvante et poussante : et est vray semblable que la volupté de la jouissance n'en soit pas la cause efficiente totale : bien en est elle à l'adventure quelque premier motif : mais la force principale et le fondement de ceste passion procede d'ailleurs : toutes fois la preuve qu'il allegue est legere et non veritable; pour ce que le regard des yeux n'a pas en tous jugement, non plus que le goust de la langue; d'autant que la veuë et l'oüye est en aucun naturellement plus parfaicte, et par art plus exercitée à discerner les qualitez de son object. Comme ès accords et consonnances de la musique, l'aureille des musiciens; ès traicts et façons du visage, le jugement des peintres : comme lon dit que le peintre Nicomachus respondit à un ignorant qui luy disoit, que la figure d'Helene que Zeuxis avoit portraicte ne luy sembloit pas belle, Prens mes yeux, ce luy dit-il, et elle te semblera une deesse : et les parfumiers en matiere de senteur, et les cuisiniers, et potagers, en matiere de saulses et de potages par accoustumance, et par exercice ont le jugement beaucoup plus subtil et plus certain que le nostre. D'autre costé, de dire que l'amour ne s'entretienne pas par le plaisir de la joüyssance, pour ce que l'un après avoir jouy d'une mesme femme, s'en va, et n'en fait plus de compte : c'est tout ainsi comme qui diroit

que le goulu et friant Philoxenus n'estoit pas tiré du plaisir des delicates et savoureuses viandes, pour ce que Antisthenes quand il en mangeoit de telles, n'en ressentoit rien de semblable ; et que Alcibiades ne s'enyvroit point de bon vin, pour ce que Socrates en beuvant autant, et du mesme vin, n'en sortoit point de son bon sens. Mais quant à cela, laissons le là : et quant à ce qui suit après, là où il semble qu'il declare son opinion, voyons que c'est qu'il dit, Amour estant maladie de l'ame, gist proprement en quelque occasion. C'est bien et veritablement parlé, par ce qu'il faut qu'il y ait une rencontre et correspondance de l'agent et du patient affectionnez de certaine maniere l'un envers l'autre, d'autant que la force de l'agent est defectueuse pour atteindre à la perfection de l'œuvre, si la disposition du patient ne luy respond : et cela est la rencontre et le poinct de l'occasion qui l'appelle, quand ce qui est fait pour agir, estant en sa vigueur, se conjoinct à ce qui est prest et en estat de souffrir.

L'AMOUR

N'EST POINT JUGEMENT (1).

Les uns tiennent qu'amour est entendement, les autres, que c'est concupiscence, autres, que c'est une fureur et folie: il y en a d'autres qui disent que c'est un mouvement divin en l'ame procedant de cause celeste : et y en a qui tout ouvertement preschent que c'est un dieu. C'est pourquoy lon peut à juste cause et avec verité dire, que quand il commance à naistre, c'est une concupiscence, quand il est excessif, c'est une fureur : quand il est mutuel et reciproque, c'est amitié : quand il est bas, c'est une infirmité : quand il est heureux, c'est une extase et un divin ravissement d'esprit : voylà pourquoy les poëtes feignent qu'il porte un brandon de feu, et les peintres et sculpteurs les portrayent de mesme façon, pour ce que du feu la lueur en est fort plaisante, et la bruleure fort douloureuse et cuysante.

Tout ainsi comme il est très bon d'admonester et reprendre ses amis estans sains et dispots, quand ils viennent à commettre quelque notable faute; mais quand ils sont hors de leur bon sens, et devoyez de leur entendement, comme en la maladie de phrenesie, nous n'avons pas accoustumé de contester à l'encontre d'eux, ny à leur resister : ains faisons sem-

(1) Trois fragments d'un Traité de Plutarque, qui ne se trouve plus.

blant de conniver et condescendre à leur volonté, aussi quand nous voyons que par colere ou par avarice nos amis font de lourdes fautes, il les faut reprimer et rembarer, en leur disant librement leur verité, pour les en garder de plus faillir. Ainsi à ceux qui sont amoureux, il leur faut pardonner comme estans malades. Voylà pourquoy il vaut bien mieux dès le commancement ne donner aucune entrée à ceste passion. Mais si elle est une fois enracinée, fuyez vous en aux autels des dieux sauveurs et divertisseurs des maux, comme dit Platon, c'est à dire, retirez vous, et ayez recours au conseil des sages hommes, chassez arriere de vous ceste male beste, devant que les dents et les griffes luy soient venuës : autrement si vous la recevez en vostre sein, entre vos bras en son enfance, il vous faudra combattre en contre d'elle, lors qu'elle sera arrivée à sa perfection. Et quelles sont les griffes et les dents de l'amour! Ce sont les jalousies et les suspicions. Voire mais tu me diras que c'est chose si gentille et si plaisante : et je te responds que le monstre Sphinx avoit aussi la varieté de son plumage fort belle et agréable,

Son dos sembloit d'or fin enluminé
Vers les rayons du soleil encliné :
Et s'il estoit tourné contre un nuage,
Couleur d'azur prenoit lors son plumage,
Ne plus ne moins que reluit l'arc en ciel.

Aussi a l'amour de premier front je ne sçay quoy de gracieux et de gentil : mais cela est cauteleux, teme-

raire et audacieux. Car il ravit et devore les biens, les vies, les maisons, les mariages, et les seigneurs quelques grands qu'ils soient : non pas en leur proposant des questions difficiles et des ænigmes à soudre : mais estant luy mesme un ænigme fort malaisé à soudre et expliquer : qui voudroit rendre raison, pourquoy c'est qu'il hait et qu'il ayme, qu'il fuit et qu'il poursuit tout ensemble : qu'il menace et qu'il supplie, qu'il se met en cholere, et est émeu de pitié : qu'il veut et qu'il ne veut pas : qu'il commence et qu'il fait cesser. Pourquoy c'est qu'il se plaist en une mesme chose, et puis s'en desplaist. Car quant au Sphinx tout ce qu'il proposoit en sa demande estoit faux, par ce que le vieillard n'a pas veritablement trois pieds, encore qu'il prenne un baston pour secourir la foiblesse de ses pieds, ni le petit enfant n'a pas quatre pieds, encore que des pieds et des mains il appuye son allure : mais au contraire les passions des amoureux sont veritables, par ce que bien souvent ils ayment, et haissent en mesme lieu : ils desirent et regrettent une mesme personne quand elle est absente, et tremblent de peur, quand elle est presente : ils la flattent, et l'injurient : ils meurent pour elle, et la font mourir : ils souhaitent de ne l'aimer plus, et ne veulent pas cesser de l'aimer : ils la preschent d'estre pudique et sage, et taschent à la seduire : ils l'enseignent, et la corrompent : ils luy veulent commander, et la prient à genoux et la servent : c'est pourquoy veritablement aucuns ont pensé que c'estoit une rage,

J'aymois alors, et l'amour en tout aage
Est aux humains une espece de rage,

ce dit Euripides, un grand maistre en matiere d'amour.

Amour ne naist point soudainement tout à coup, comme faict la colere, ny ne s'en va pas aussi legerement, combien que lon dit qu'il a des ailes : ains il s'allume tout bellement, et se fond peu à peu soy mesme, et après qu'il a enflammé l'ame, il y demeure bien long tems, ne cessant pas en quelques uns, mesme quand ils sont jà devenus vieux, ains demeure encore en vigueur avec le poil chenu, comme s'il estoit nouveau venu et tout frais esmoulu : et encore qu'il vienne quelquefois à faillir, comme quand il est usé par longueur de temps, ou qu'il vient à s'esteindre par quelque bonne remonstrance, encore ne sort-il pas de tout poinct de l'ame : ains y laisse une matiere, comme une cendre bruslée, et une marque de la chaleur esteinte, comme en ceux qui ont esté attaints et frappez du tonnerre, car d'une douleur appaisée, il ne demeure aucun vestige dedans l'ame, ny d'une cholere vehemente, quand elle est passée, et l'ardeur d'une cupidité quelque vehemente qu'elle soit se reprime : mais les morsures de l'amour, encores que le serpent qui les a faites soit absent, ne perdent pas le venin, ains demeure dedans l'ame, la deschire : et ne sçait-on que c'est, comme elle s'est faicte, ne par où elle y est entrée.

OBSERVATIONS.

SUR LE TRAITÉ

SI LES ATHÉNIENS ONT ÉTÉ PLUS EXCELLENTS

EN ARMES QU'EN LETTRES.

Plutarque décide cette question en faveur des armes : ce qui semble un vrai paradoxe, quand on réfléchit qu'Athènes a été le séjour des muses, des arts et des sciences. Mais il ne va pas si loin que le célèbre citoyen de Genève, qui soutient que les lettres contribuent moins à épurer qu'à corrompre les mœurs (1) : c'est un paradoxe qui étoit réservé à notre siècle. Au reste Plutarque a, dans ce Traité, un excellent morceau contre l'abus des arts (chap. X). Il a su distinguer l'abus qu'on en fait, de l'utilité qu'on pourroit en retirer. Mais il met l'utilité des arts et des sciences beaucoup au-dessous de celle des armes. Il dit à-peu-près avec J.-J. Rousseau : « Que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs? Qui voudroit passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis? » D'ailleurs ce Traité n'offre que des fragments très décousus : les notes qu'on eût pu y ajouter pour rétablir la suite du discours en plusieurs endroits, auroient été trop étendues, et souvent n'auroient offert que des conjectures : c'est pourquoi je me suis abstenu d'en faire aucune. Quant aux faits rapportés dans ce Traité, on doit consulter les Vies des grands hommes que l'auteur produit sur la scène.

Sur les étranges événements arrivés pour l'Amour.

Chap. III, page 68. Il faut lire dans le texte Ἀμφιτρύων, au lieu

(1) Dans son Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon, en l'année 1750, sur cette question proposée par la même académie : *Si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs.*

de Ἀμφικλύων, comme je l'ai observé dans ma note. C'étoit Amphitryon, en effet, et non Amphictyon qui avoit été chassé d'Argos par Sthénelus, comme on le voit dans Apollodore, l. II, ch. 4. J'ai tiré cette correction, qui est indubitable, du commentaire manuscrit de Sevin sur Apollodore; il l'avoit prise lui-même dans celui de Bachet de Méziriac sur le même auteur. *C.*

Sur le Traité quels Animaux sont les plus avisés.

Chap. XVII, page 91. J'ai une dissertation trop étendue pour la forme de cette édition, qui pourroit suppléer au silence de Plutarque sur les spectacles où la subtilité, l'industrie, l'adresse et la docilité des animaux faisoient l'admiration de Rome, et attiroient en foule tous les citoyens de cette belle cité. L'objet de cette dissertation est de donner l'histoire de ces théâtres, les dépenses qu'ils occasionoient, la construction des loges des animaux, leur entretien, enfin une courte digression sur les différents peuples qui ont cultivé et qui cultivent ces sortes de spectacles. Le but de cette même dissertation est de prouver qu'il y a tout à gagner en multipliant ces spectacles, par préférence à ceux qui inondent les grandes villes. L'attention générale se porte alors sur un objet d'utilité incontestable, à savoir, la multiplication et conservation de toutes les espèces d'animaux (car toutes fournissent d'excellents acteurs); le goût des spectateurs ne court aucun risque; leurs dépenses sont moins considérables; l'air qu'on respire dans ces théâtres d'animaux est libre et pur; les mœurs n'y peuvent rien perdre; et la société ne voit pas pulluler dans son sein cette foule d'histrions qui traînent à leur suite tous les vices de la licence et de la corruption: ainsi l'on voyoit à Rome même le comédien Æsopus afficher la plus impudente prodigalité. « Icelui Æsope, « (dit Guillaume Budé (1), d'après Pline), estoit si riche des ga- « ges et bien faicts qu'il avoit, tant de la chose publique comme « des particuliers, que par excessive prodigalité dont il usa lon- « guement, encore ne peut il despendre son avoir. Pline récite au « dixieme de ses livres (2) que entre les prodigalités resnommées, « le plat de Æsope estoit en grande admiration. Ce plat estoit une

(1) Epitome de asse. (2) Plin. Hist. natur. X, 12.

« invention que il feist pour servir en un bancquet, et c'estoit de « cent petis oyseaulx comme linotes, cochevis, estourneaux, mer« les, calendres et autres oyseaulx qui peuvent imiter la voix hu« maine et parler quand ils sont apprins, qui pour lors se ven« doient à Romme cherement, ainsi qu'il peult apparoir par les « paroles de Pline qui dit que ils coustoient six mille sesterces (1) « la piece qui estoient en somme six cens mille sesterces (2) que « j'estime quinze mille escus ». Tout le mérite de ce plat, ajoute Pline, étoit d'offrir un mets choisi parmi tout ce qui réussit le mieux à imiter l'homme : l'ingrat Æsope auroit dû rougir de respecter aussi peu la source des grandes richesses qu'il devoit à cet art.

Chap. LXXV, page 155. L'éponge est une plante marine qui croît sur les rochers. Quelques unes ont, quand on les touche, un certain mouvement de sistole et de diastole : il dure tant qu'elles conservent leur eau. Aristote est le premier des anciens qui ait refusé le sentiment à cette plante. Une infinité d'animalcules, tels que le spongothère dont parle ici Plutarque, font leurs domiciles dans les cellules de l'éponge, et se retirant subitement, lorsqu'on la touche, ils font éprouver à la main une résistance qui ressemble à un sentiment.

Chap. LXXXVIII, page 168. Il y a dans ce passage une lacune, et Amyot ne s'en est pas aperçu. M. Wyttembach l'a remplie d'une manière assez probable, d'après les conjectures de Saumaise et les siennes propres ; voici, d'après lui, comment il faut traduire ce passage : « Que ce Dieu me soit propice, et il doit l'être en « entendant célébrer la sirène de la mer, lui qui est en même « temps musicien et né dans une île : et il doit sourire de pitié, « lorsqu'il entend demander pourquoi Apollon ne s'appelle point « *tueur de congres*, ni Diane *Triglobule*. Ceux qui font ces questions « ne savent-ils pas en effet que tous les animaux de la mer sont « consacrés à Vénus, comme ayant la même origine, et qu'elle ne « permet pas qu'on les tue. » *C*.

(1) Ou 1169 liv. de notre monnoie.

(2) Ou 19,453 liv. Ces évaluations sont fondées sur le texte même de Pline, et tirées de la nouvelle édition, chez Barbou, t. X, p. 494.

Chap. XC, page 171. Pline n'a pas craint *d'aller un peu trop loin de verisimilitude*, au sujet des dauphins, comme on peut le voir par tout ce qu'il nous en raconte, l. IX, chap. 7, 8, 9, 10. Au reste rien n'égale les merveilles que les anciens ont débitées sur le compte de ces poissons. De là venoit sans doute qu'on s'abstenoit d'en manger, et qu'on n'avoit pas plus de respect pour la chair humaine. Aussi Oppien a une tirade de vers très violente contre les Byzantins qui ne suivoient point en cela les usages ou la religion des autres Grecs : il y met de pair le parricide et l'action de manger de la chair de dauphin. Avec le temps cependant ce respect a beaucoup diminué ; on le voit par Galien, qui parle de ce poisson au nombre des aliments. Nous mangeons actuellement sans scrupule les *dauphins*, et, sous ce mot générique, on comprend plusieurs espèces de poissons cétacées, tels que le *dauphin*, proprement dit, le marsouin, le thon, l'amia et le lamentin.

Sur les Causes naturelles.

Chap. II, page 225. On ne peut trop développer tout ce qui regarde la végétation. C'est ce qui me détermine à donner beaucoup d'étendue à cette observation. Elle ne sera qu'un extrait de l'article *Végétation* du Dictionnaire anglois d'Harris.

La végétation est l'accroissement des plantes dans toutes leurs parties.

Les naturalistes modernes ont presque généralement cru qu'on devoit principalement à l'eau la végétation des plantes, et même des minéraux ; et que non seulement elle étoit le véhicule des parties qui concourent à l'accroissement des plantes, mais qu'elle se changeoit dans leur substance, et formoit la plus grande partie, si ce n'est la totalité de leurs sucs nourriciers. Le savant et ingénieux Woodward, auteur d'une histoire naturelle de la terre, a cru devoir examiner avec soin tous ces principes. Il a d'abord porté son œil observateur sur les différentes espèces d'eau, et a trouvé que la plus pure, la plus claire et la plus limpide contenoit des parties terrestres.

Il a trouvé que ces parties contenues dans toutes sortes d'eaux, étoient de deux espèces : que les unes étoient proprement *matière végétale*, les autres de *nature minérale*.

La matière terrestre et végétale abonde dans toutes les eaux : mais la matière minérale se trouve principalement dans l'eau de source; ensuite dans l'eau de rivière, et fort peu dans l'eau de pluie, quoiqu'il arrive que celle-ci en soit quelquefois fort imprégnée.

Or, pour déterminer si c'est à l'eau elle-même, ou à la matière terrestre qu'elle contient, que l'on doit attribuer la végétation des plantes, Woodward a fait les expériences suivantes avec la plus scrupuleuse exactitude : le résultat en a été lu en présence de la société royale, et a été publié dans les Transactions philosophiques, n° 253.

En 1691, je pris différentes fioles de verre, dit Woodward, toutes, autant qu'il fut possible, de la même forme et grandeur : après que j'eus mis dans chacune l'eau nécessaire, et dont j'avois exactement pris le poids, je bouchai très soigneusement l'orifice de ces fioles avec un morceau de parchemin : dans le milieu de ce parchemin, je pratiquai un trou suffisamment large pour y faire passer librement et sans gêne la tige d'une plante. Ces précautions n'avoient pour but que d'empêcher l'évaporation de l'eau, à qui je ne voulois laisser d'autre issue que les pores de la plante elle-même.

Je fis ensuite choix de plusieurs rejetons de menthe et d'autres plantes, qui étoient, autant que je pus m'en assurer, également frais, sains et vivaces. Je pesai tous ces rejetons à part, et je les plaçai chacun dans une de mes fioles. A mesure que la plante pompoit et épuisoit l'eau, j'en remettois de la semblable de temps en temps, et tenois un état exact du poids de ces quantités ajoutées. Toutes les fioles étoient placées de rang sur la même fenêtre, pour qu'elles pussent jouir des avantages de la même exposition. Je les laissai ainsi depuis le 20 juillet jusqu'au 5 octobre, l'espace de 77 jours. Alors je retirai les plantes, je pesai l'eau restante dans chaque fiole, et la plante à part; je comparai ainsi son poids avec celui de toutes les quantités d'eau qui s'étoient dissipées pendant le cours de l'expérience. Enfin, je me suis ainsi procuré la somme des accroissements successifs de chaque plante, et la quantité d'eau qui y a concouru.

La table suivante offre tous mes résultats.

Menthe aigüe commune, dans l'eau de source.				
Poids de la plante quand elle fut mise dans l'eau.	Poids de la plante quand elle fut tirée de l'eau.	Poids que la plante a acquis dans l'eau pendant les 77 jours.	Poids de l'eau pompée par la plante.	Rapport de l'accroissement de la plante avec le poids de l'eau consommée.
27 grains	42 grains	15 grains	2,558 grains	1 à 178 $\frac{8}{15}$.
La même plante dans de l'eau de pluie.				
28 $\frac{1}{4}$.	45 $\frac{1}{5}$.	17 $\frac{1}{2}$.	3,004.	1 à 171 $\frac{23}{33}$.
La même plante dans de l'eau de la Tamise.				
28.	54.	26.	2,493.	1 à 95 $\frac{23}{26}$.

J'avois également mis à part deux fioles, où il y avoit de l'eau, mais aucune plante : j'ai observé dans ces fioles, à la fin de l'expérience, une plus grande quantité de matière terrestre, que dans aucune de celles où il y avoit des plantes. Le sédiment dans le fond de ces vases étoit plus abondant, et l'espèce de pellicule répandue sur toute la surface de l'eau étoit plus épaisse : et même celle qui s'est trouvée sur l'eau des vases où il y avoit des plantes, n'étoit que de petites particules qui s'étoient détachées de la plante. Dans l'eau de pluie la matière terrestre étoit plus déliée et plus fine que dans l'eau de source.

En 1692, je répétai la même expérience avec quelques modifications. Les vases étoient les mêmes, ils étoient bouchés avec la même précaution. Les plantes étoient toutes de la menthe aiguë. Les vases furent tous, dans la même ligne, placés sur une fenêtre au midi, où ils restèrent depuis le 2 juin jusqu'au 28 juillet, l'espace de 56 jours.

Voici les principales réflexions que j'ai cru devoir faire d'après les expériences précédentes.

1. Dans les plantes de la même espèce, plus la tige est petite,

Dans de l'eau pure.				
Poids de la plante quand elle fut mise dans l'eau.	Poids de la plante quand elle fut retirée de l'eau.	Poids que la plante a acquis dans l'eau durant 56 jours.	La quantité d'eau absorbée par la plante.	Rapport de l'accroissement de la plante avec l'eau consommée.
110 grains	249 grains	139 grains	13,410 grains	1 à 171 $\frac{11}{12}$.
La même eau dans laquelle on a mêlé une once $\frac{1}{2}$ de terre de jardin.				
76.	244.	168.	10,731.	1 à 63 $\frac{147}{168}$.
La même eau mêlée avec une once $\frac{1}{2}$ de terreau de jardin.				
92.	376.	282.	14,950.	1 à 52 $\frac{182}{284}$.

et moins le volume d'eau consommée est considérable. Cette consommation, dans des vases d'une égale capacité, est, à très peu de chose près, proportionnelle à la grosseur de la plante.

2. La plus grande partie du fluide absorbée par la plante ne s'y fixe pas : mais elle filtre à travers ses pores, et s'évapore dans l'atmosphère.

3. Une grande quantité de la matière terrestre mêlée avec l'eau est chariée par celle-ci dans les plantes.

4. Une plante s'accroît et s'augmente plus ou moins, en proportion que l'eau dans laquelle on la met contient une plus grande ou une plus petite portion de vraie matière terrestre.

5. Les végétaux ne sont pas formés de parties aqueuses, mais d'une matière terrestre végétale particulière.

6. L'eau de source et l'eau de pluie contiennent presque une égale quantité de matière végétale : l'eau de rivière en contient plus que chacune d'elles, proportions égales d'ailleurs.

7. L'eau n'est que le véhicule de la matière terrestre dont sont formés les végétaux, et elle n'ajoute rien à leur accroissement

8. L'eau sans la chaleur ne pourroit absolument concourir à la végétation des plantes, qui ne produisent alors aucun accroissement.

Il étoit essentiel que, dans un ouvrage aussi considérable que celui-ci, on pût trouver les vrais principes sur la végétation. Plutarque m'a offert une occasion d'en parler, j'ai cru devoir la saisir. Par cette attention, cette nouvelle édition aura l'avantage d'un recueil où rien de ce qui a rapport aux sciences utiles ne sera omis. C'est dans cette vue que je me suis étendu sur la manière dont Woodward s'y est pris pour ses expériences, parceque chacun, en suivant sa méthode, pourra s'assurer de la qualité plus ou moins propre des eaux pour la végétation.

Chap. III, page 227. Plutarque propose trois principales raisons qui peuvent déterminer les bergers à donner du sel à leurs brebis et moutons.

La première, c'est que le sel *provoque leur appétit, et conséquemment qu'ils en deviennent plus gras*. Tout cultivateur éclairé sur ses véritables intérêts est persuadé de la vérité de cette observation, et convient avec Pline (xxxi, 41): « Que le sel excite « fortement l'appétit des bêtes à laines, des bêtes à cornes et des « chevaux, fait venir le lait en plus grande abondance, et donne « au fromage une meilleure qualité ». On peut ajouter à cela que les laines des moutons qui usent de sel, sont beaucoup plus belles et meilleures.

La seconde, c'est que le sel est utile pour leur santé. En effet il aide, « dit M. Lemery, à la digestion par le secours de ses par-« ties tranchantes, qui divisent et qui atténuent les aliments con-« tenus dans l'estomac ». On a observé en plusieurs circonstances que des troupeaux entiers de moutons, de vaches et autres animaux ont été garantis de maladies contagieuses par l'usage du sel. Il est spécialement efficace contre plusieurs de leurs maladies. Ces heureux effets du sel sur l'économie animale viennent principalement de ce qu'il contient beaucoup de liqueur acide mêlée avec quelque portion de terre, et une très petite quantité de souffre. Voyez Harris au mot *salt*.

La troisième, c'est que le sel *rend plus enclin et plus habile à*

engendrer. C'est une conséquence nécessaire des deux principes qu'on vient d'établir. Jamais l'animal n'est plus propre et plus disposé à l'acte de la génération que lorsqu'il fait bien toutes ses fonctions, que son appétit est bon, et que sa santé n'éprouve aucun trouble. Et même le sel pris immodérément échaufferoit beaucoup, et causeroit de grands ravages. Ce n'est qu'à son usage modéré et sage qu'on doit tous ces avantages qui ont fait dire à Pline (*ib.*) d'après une ancienne observation, « qu'il n'y avoit « rien de plus utile à tous les corps que le sel et le soleil ». Cette grande utilité du sel étoit sentie par les Romains : ils entretenoient sur toutes les routes des gens sous les noms de *parochi* et de *copiarii*, chargés de fournir du sel et du bois, c'est-à-dire toutes les choses nécessaires aux étrangers qui voyageoient, et à ceux qui étoient en route pour les affaires de la république. Voyez Aulugel. xv, 4.

Parmi les grandes largesses faites au peuple romain, on voit Ancus Marcius, qui le premier a établi des salines, donner au peuple (*in congiario*) six mille mesures (*modios*) de sel. Pline, xxxi, 41.

Peut-on trop prodiguer une denrée à laquelle tout le règne animal doit en grande partie sa multiplication, sa conservation et ses accroissements; à laquelle la misère doit le seul soulagement qu'elle éprouve au milieu de ses privations? La moindre portion de sel réjouit l'indigent, et lui fait savourer avec plaisir le pain noir, amer et sec qui alimente des forces qu'il tourne toutes au profit de l'état. Nous vivons heureusement sous un règne où le bien des peuples et les cris de la misère ont la plus grande influence sur les principes d'administration, et sous lequel on peut se flatter que le prix de cette denrée si extraordinairement chère, éprouvera des modifications proportionnées aux besoins indispensables de tout un peuple.

Sur les Questions Platoniques.

Quest. VI, page 272. Je vais extraire sur les ventouses, l'article du Dictionnaire d'Harris sur ce sujet, au mot *cucurbitula*, ou *cucurbita*, cupping-glass.

Une ventouse est un vase de verre ou d'étain, large et creux, qu'on applique sur une partie du corps avec ou sans scarification, pour détourner quelque humeur ou même pour l'attirer au-dehors. L'application s'en fait sur les parties charnues; et voici l'explication du mécanisme de leur action. On dilate et on raréfie l'air renfermé dans la cavité de la ventouse, à l'aide d'un peu d'étoupe qu'on y fait brûler. La raréfaction de cet air détruit l'équilibre, et fait que l'air extérieur pressant sur la peau de tous côtés au-dehors de la ventouse force le sang et les humeurs de s'y porter, puisqu'ils y trouvent moins de résistance.

En Angleterre, ajoute Harris, on se sert assez ordinairement de ventouses sans feu : on en extrait l'air avec une petite seringue qui fait l'office de pompe à air; on y adapte un petit instrument qui opère en même temps la scarification, sans aucun danger et sans beaucoup de douleur. Nos vésicatoires, qui remplacent les ventouses, n'ont pas cet avantage : car elles ne procurent de soulagement qu'en occasionant les plus vives douleurs.

Ibid. page 273. La déglutition ne peut rien devoir à cette prétendue action de l'air; mais elle se fait principalement, comme l'observe Plutarque lui-même, par le moyen de la langue qui pousse les aliments dans l'œsophage, ensuite par la contraction du sphincter et des fibres charnues de ce même œsophage, qui les précipite dans l'estomac.

Ibid. On n'est pas plus avancé que du temps de Plutarque, pour expliquer la nature et la cause de la gravité. On a tenté plusieurs entreprises, et imaginé divers systèmes pour cela, mais sans succès. On est d'ailleurs convaincu que la pression de l'atmosphère est bien éloignée de produire la gravité, puisque l'air diminue constamment du poids des corps, et que la force de la gravité est telle, qu'abstraction faite de tout milieu, elle emporte tous les corps en en-bas, avec une vitesse de 15 $\frac{1}{12}$ pieds dans une seconde de temps. En effet plusieurs expériences ont appris que ce principe de la gravité s'étend à tous les corps qui environnent la terre; et ce qui prouve principalement que ce principe est universel et inhérent aux corps terrestres, c'est que, par les expé-

riences les plus exactes, on a toujours trouvé que la gravité ne dépend nullement de la figure, ou du volume des corps, ou de la contexture de leurs parties, mais qu'elle est toujours proportionnée à leur quantité de matière, et n'est mesurée que par là, faisant abstraction du milieu dans lequel ils nagent. Ainsi des expériences suivies et faites avec le plus grand soin ont appris que tout corps, quel que soit son volume, parcouroit précisément 15 $\frac{1}{12}$ pieds dans une seconde de temps, s'il descendoit librement dans une perpendiculaire à l'horizon, et s'il n'éprouvoit aucune résistance de l'air ou de tout autre milieu environnant. Voyez Maclaurin, découvertes philosophiques de Newton, l. III, chap. I.

Ibid. page 274. L'ambre, en latin *electrum*, est le premier corps dans lequel on a reconnu la propriété électrique, c'est-à-dire la propriété d'attirer et de repousser des corps légers. Thalès fit le premier cette découverte : Platon et Théophraste trouvèrent la même propriété dans le jayet et dans le succin. Pline, Strabon et Dioscoride nous parlent avec admiration de cette singulière propriété; mais ni les uns, ni les autres n'ont cherché à en connoître les effets et la cause. Ce ne fut qu'en 1605 qu'un médecin anglois, nommé Gilbert, forma un catalogue des corps électriques et non électriques: en 1650 Otto-Guérick découvrit l'attraction, la répulsion, la communication et la propagation de l'électricité. Tels sont les quatre principaux phénomènes de l'électricité, dont la matière et la cause nous sont véritablement encore inconnues.

Ibid. page 276. On a découvert un tourbillon de matière magnétique qui tourne autour de l'aimant. Or c'est ce tourbillon qui, en s'engageant dans les pores du fer, l'attire vers lui. Cette porosité du fer qui le rend perméable à la matière magnétique, est telle que du sel fondu sur du fer rouge le traverse aussi aisément que l'eau passe au travers d'un papier gris.

Ibid. Il ne faut pas s'attendre à trouver en cet endroit de Plutarque une excellente explication du mouvement des liquides : on ne peut en rendre raison qu'autant que l'on sait parfaitement les

lois de la communication du mouvement des corps. Or la dynamique doit au siècle dernier sa naissance et une partie de ses progrès; et les lois du mouvement des liquides doivent leur principal développement à Daniel Bernoully (1738). Consultez donc sur cet article les ouvrages de physique. Il suffira seulement de rapporter ici quelques principes sur le cours des fleuves, extraits de S'gravesande (*Physices elementa mathematica*, lib. II, chap. X).

N° 389. On définit fleuve ou rivière, l'eau qui, partant d'un point plus élevé, s'écoule et se précipite par son propre poids.

N° 392. En supposant que l'eau coule par un canal régulier dont les côtés seroient des plans parallèles entre eux et verticaux, et dont le fond seroit un plan incliné à l'horizon : si de plus la résistance des milieux est presque insensible : en un mot, s'il n'y a qu'un seul et même réservoir qui fournisse l'eau, et qu'elle y soit toujours en même quantité, alors la hauteur de l'eau du fleuve ira toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloignera de la source de ce fleuve.

N° 394. La vitesse des eaux courantes est d'autant moindre, qu'on s'approche plus de la surface. Les eaux du fond sont toujours mues avec plus de vélocité.

Ibid. page 276. L'air est le seul véhicule du son : celui-ci n'est transmis et propagé que par le premier. Tel est l'effet de l'élasticité de l'air, qui, par son mouvement d'ondulation, agite le tympan de l'oreille : le tympan transmet ce mouvement à l'air qu'il renferme, d'où il va frapper le nerf auditif qui réveille en nous l'idée du son. « Le son, dit le P. André, dans son Essai sur le « beau musical (pages 138 et suiv.), n'est grave ou aigre que « par comparaison; il faut deux sons différents, l'un grave et « l'autre aigre, pour faire un ton; deux tons pour faire une con- « sonnance, deux consonnances pour faire un accord, plusieurs « accords pour faire un mode, et plusieurs modes pour faire une « harmonie complète, une mélodie de voix, ou une symphonie « d'instruments bien remplie et bien variée, ce qu'on appelle aussi « modulation. »

Et plus bas, « La consonnance a lieu, quand l'aigre et le grave se « mêlent sans se confondre, en sorte qu'on en voit sans peine la

« différence et la conformité, la distinction et l'union; ce qui « donne à l'ame un plaisir facile, et par là très agréable. »

Et page 145. « Le nombre des consonnances est très borné. Il y « a au contraire une infinité de dissonnances, mais qui ne sont pas « toutes également désagréables. Il y en a même qui ne laissent « pas de plaire, sinon par leur nature, du moins par le mérite « emprunté de quelques belles consonnances voisines, ou par l'u- « sage que les maîtres en savent faire par le moyen du tempéra- « ment. »

De la création de l'Ame.

Titre, page 299. Ce Traité de Plutarque est extrait d'un dialogue de Platon intitulé, le Timée. Timée de Locres florissoit dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ. Platon le vit dans son voyage d'Italie, goûta sa doctrine, et adopta ses idées dans le dialogue dont il est ici question. M. l'abbé Batteux, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, nous a donné une histoire des causes premières, où sont développés, de la manière la plus claire, les principes des Orientaux sur la nature des causes premières, ceux des Grecs dans les temps qu'on appelle *fabuleux*, ceux des mêmes Grecs, depuis Thalès et Pythagore jusqu'à Épicure, enfin ceux de quelques uns des philosophes modernes. C'est d'après cet excellent ouvrage que je tâcherai de porter quelque lumière sur le Traité de Plutarque. « Connoître la nature des causes, dit M. l'abbé « Batteux (page 1), est de tous les objets de curiosité, le premier « qui se présente à l'homme, lorsqu'il commence à réfléchir. Son « propre intérêt le conduit à rechercher ce qu'il est lui-même, « quelle est son origine, et quelle sera sa fin........ Est-ce une seule « ame, se dit le philosophe dans le silence de la contemplation, « qui régit ce grand corps dont je fais partie? Est-ce un roi qui « commande à des sujets? Est-ce un pilote qui gouverne un vais- « seau? ou le vaisseau est-il abandonné au caprice des flots?

« (Page 253). Les plus anciens et les plus sensés des philoso- « phes s'en tinrent à regarder Dieu comme auteur, maître et roi « de l'univers, formant, mouvant, gouvernant tous les êtres; sans « rechercher trop curieusement quelle pouvoit être la manière « dont il intimoit ses ordres aux différentes parties.

« Après ceux-ci il en vint d'autres qui voulurent savoir le com-
« ment. Ils inventèrent une ame universelle comme un ressort gé-
« néral, et en même temps comme un fonds commun de substance
« active, d'où se tiroient les ames particulières.

« De là on descendit aux natures ou formes substantielles, mo-
« trices, productrices, nourrices, altératrices, etc.

« De là on passa aux qualités simples et contraires les unes aux
« autres, dans les éléments composés, et d'accord dans les mixtes;
« manifestes, à ce qu'on croyoit, dans quelques genres; magi-
« ques et occultes dans plusieurs autres..... Mais par toutes ces
« modifications on ne sortoit qu'en apparence du système des
« ames, qui n'étoient guère que déguisées par ces nouveaux noms.

« Enfin il arriva un moment où on osa dire assez haut, que
« dans l'univers tout se faisoit sans cause et sans Dieu: ce fut le
« dogme d'Épicure ».

Si on veut se procurer d'amples développements sur toutes ces opinions des anciens philosophes, on peut consulter la savante histoire des opinions, dits et gestes des anciens philosophes, par Stanley. Je n'ai sous les yeux qu'une traduction latine du texte anglois; je suis dans le cas de la citer assez souvent; elle est imprimée à Venise, 1731.

Chap. IX, page 306. Plutarque rejette ici l'opinion du philosophe Héraclite, qui prétendoit, *qu'il n'y avoit eu ni Dieu ni homme qui ait fait ce monde:* en effet Héraclite pensoit que le monde n'avoit été fait par qui que ce soit des dieux ou des hommes, que le feu qui étoit le principe de toutes choses existoit de toute éternité, existe et existera toujours animé; voyez dans l'histoire philosophique de Stanley deux savantes dissertations sur cette opinion d'Héraclite, tome II, page 452 et suiv.

« Mais suivons un meilleur guide, dit Plutarque, d'après l'in-
« terprétation de l'abbé Batteux, (histoire des causes premières,
« p. 279 et suiv.), et disons poétiquement avec Platon, que le monde
« est né de Dieu; car le monde est le plus parfait de tous les ou-
« vrages, et Dieu le plus excellent de tous les ouvriers: (voilà LE
« MÊME). L'essence et la matière dont le monde a été engendré,
« n'a pas été engendrée elle-même; (voilà l'éternité de la matière).

« mais elle a été soumise à l'artiste, pour être disposée et ordon-« née par lui, et prendre sa ressemblance autant qu'il seroit pos-« sible : (voilà les idées divines).

« Ainsi le monde n'a pas été fait de ce qui n'étoit pas, mais de « ce qui n'étoit pas bien, et aussi bien qu'il pouvoit être; de « même qu'on fait une maison, un habit, une statue.

« Avant la naissance du monde, c'étoit le chaos et la confusion. « Ce chaos n'étoit pas sans quelque espèce de corps (1), ni sans « mouvement, ni sans ame; mais ce corps étoit sans forme et sans « consistance; ce mouvement étoit sans régle et sans raison; c'é-« toit le désordre d'une ame emportée par une force aveugle : « (voilà l'essence dividue de l'Autre). Dieu n'a pas fait corps ce « qui n'étoit pas corporel, ni ame ce qui n'étoit pas animé : comme « le musicien qui compose les mesures et le chant, ne fait ni les « sons, ni les mouvements, et qu'il se contente de mettre l'har-« monie dans les sons, et les intervalles symétriques dans le « mouvement. De même Dieu n'a pas donné au corps de la tan-« gibilité, ni à l'ame l'imaginative et l'activité (voilà les deux qua-« lités actives de la matière, le mouvement et les imaginations « confuses). Mais ayant pris ces deux principes, l'un opaque et « non-figuré, l'autre aveugle et emporté, tous deux imparfaits et « interminés, il les a soumis à l'ordre, à l'harmonie; il les a ren-« dus beaux, réguliers, uniformes, comme ses idées, et en a formé « un animal parfait qui est le monde ».

Voilà donc tout le système de Platon. Mais il sera bon d'expliquer ici les dénominations propres à ce système sur lequel on peut consulter l'excellente analyse qu'Alcinoüs en a donnée, et qui se trouve dans l'histoire philosophique de Stanley, t. I, p. 338 et suiv.

Platon, ainsi que bien d'autres philosophes de l'antiquité, assigne deux causes et deux principes de toutes choses. Il nomme le premier, l'être toujours le Même, le second, l'être toujours Autre, ou nécessité, contrainte.

L'être toujours le Même, c'est Dieu, c'est le principe de tout

(1) « Les anciens entendoient par le mot *corps*, non la matière, mais la « matière formée, terminée, et réduite à telle ou telle espèce. »

bien. L'être toujours Autre, c'est la matière; elle n'a aucune qualité par elle-même, aucune forme, aucune manière d'être: elle n'est ni corporelle, ni incorporelle, mais, dit fort bien Alcinoüs, elle est corps par *puissance*, de même que l'airain brut est une statue par *puissance*, puisqu'on peut en faire une statue, si on lui en donne les formes.

La faculté active du Même est connue sous le nom *d'essence individue*, c'est-à-dire qui réunit, compose et produit tout. Celle de l'Autre est nommée *essence dividue*, par la raison contraire.

Chap. XVIII, page 316. Le quaternaire, dit Stanley (tom. II, pag. 333 et suiv.), étoit en grande vénération parmi les Pythagoriciens; il passoit chez eux pour le nombre le plus parfait, pour le premier, l'origine et la source de tout. Ils représentoient *Dieu* par un quaternaire.

Suivant eux, ces perfections du quaternaire viennent de ce qu'il est médiété arithmétique entre 1 et 7:

De ce que le nombre quaternaire représente les premiers éléments du solide. Le point répond à l'unité; la ligne, au nombre binaire; la surface, au ternaire; et la solidité, au quaternaire:

De ce qu'il répond au nombre des facultés qui concourent à former un *jugement*; on en compte quatre, l'intelligence, la science, l'imagination et le sentiment:

De ce qu'il répond, en un mot, au nombre des éléments, des saisons de l'année, etc.

C'est pour cela que Pythagore et ses disciples juroient par le mot *Tetractys*.

Mais Plutarque en cet endroit entend par *Tetractys* ou quaternaire, le nombre 36; parceque ce nombre est formé des quatre premiers pairs et des quatre premiers impairs, 1, 3, 5, 7, et 2, 4, 6, 8, en tout 36.

Chap. XXXIX, page 344. « Les effets de ce mélange, dit Plu-« tarque (traduction de l'abbé Batteux, *ibid.* pag. 282 et 283), « sont sensibles dans toute la nature, et sur-tout dans l'homme: on « voit dans sa partie brute tous les mouvements désordonnés; et « dans sa partie raisonnable, les mouvements réguliers; dans sa

« partie sensitive, la nécessité, dans sa partie intelligente, la li« berté.... On y voit les combats du vice contre l'honnêteté, du « plaisir contre la douleur; les transports des amants, leurs fré« missements; enfin les contrariétés du penchant et de la raison, « toutes preuves que notre ame est un mélange d'un principe di« vin, supérieur aux passions, et d'un principe mortel qui en est « l'esclave.... la nature, qui remplit le ciel, n'est pas même exempte « de ces contrariétés. Elle est aujourd'hui emportée d'un seul côté, « par la supériorité actuelle du principe d'ordre qui gouverne les « êtres célestes; mais il viendra un moment (qui est déja arrivé « plusieurs fois) où le principe intelligent, s'oubliant lui-même, « par une sorte d'engourdissement et de léthargie, le principe lié « d'origine et d'habitude avec le corps, reprendra l'empire et « fera tourner le monde d'une autre sorte, jusqu'à ce que le « principe d'ordre, reprenant encore la supériorité, et se rani« mant par la vue du modèle divin, le rétablisse dans sa pre« mière régularité. »

Chap. L., page 353. « Ainsi, selon l'idée de Timée, dit M. l'abbé « Batteux, page 272, la substance divine, pure, inaltérable, in« telligente, embrassoit le corps du monde; et l'ame distribuée « dans ce corps par une extension continue et proportionnelle de « sa substance, y exécutoit les ordres généraux de la suprême in« telligence, qui se varioient par-tout, selon les rapports de com« position, de mouvement, de distance, qui caractérisent les par« ties à gouverner. C'est ainsi qu'on voit l'ame de l'homme exercer, « sous les directions générales de la Providence, ses différentes « fonctions selon les organes du corps qu'elle anime: elle voit où « il y a des yeux, elle entend où il y a des oreilles, elle marche, « elle porte, elle reçoit, elle meut selon les facultés qu'elle ani« me, ou les objets qu'elle rencontre. Dans les sphères de Sa« turne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Mercure et de Vénus, « l'ame universelle n'a d'autre fonction que de rouler ces globes dans « le temps, et avec la cadence marquée, pour entretenir l'harmo« nie du tout. Dans la sphère sublunaire, où le feu, l'air, l'eau et « la terre se détruisent et se rétablissent continuellement, où les « individus de chaque espèce se composent et se décomposent

« sans cesse, la fonction de l'ame étoit de bâtir et de réparer, de « réunir et d'ordonner les matériaux dispersés, en un mot, d'en- « tretenir et de reproduire. Donc, selon Timée (et selon Platon), « dans la nature, deux principes; l'un se portant au bien avec « connoissance et par choix, nommé à juste titre Intelligence et « Amour (le Même, suivant Platon); l'autre ne s'y prêtant que « par force, nommé Haine ou Nécessité (l'Autre, suivant Pla- « ton); l'un principe d'union et d'ordre, appelant les parties à la « composition régulière d'un tout; l'autre, principe de désunion « et de désordre, minant sans cesse les individus pour les rompre « et les dissoudre; formant tous deux ensemble cette loi suprême « et inexplicable appelée *destin*.

« Ces idées ainsi arrangées dans les têtes, expliquant, à ce « qu'on croyoit, le moral aussi bien que le physique, éblouirent « les yeux pendant quelque temps. Timée crut sincèrement avoir « saisi le vrai, et qu'après lui la plus longue postérité auroit tout « au plus des développements à faire. Mais bientôt ses inven- « tions furent mises au rang des chimères. Platon même, qui en « fit le sujet du plus fameux de ses dialogues, y croyoit médio- « crement, et ne les traita que comme des probabilités et des « discussions académiques, propres à donner l'essor à l'élo- « quence et à l'esprit. »

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

TRAITÉS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

y tombe, et en estant frappé et battu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entrepoulser et s'entreceder l'un à l'autre, n'y aiant point de place vuide, en laquelle l'un estant colloqué ne puisse estre subject à se ressentir de la mutation et alteration de l'autre (1).

Et quant à la consonance de l'harmonie, luy mesme a declaré comment c'est que s'accordent les sons : car le viste et leger est hault et aigu, et le tardif et lent est bas et gros : et pourtant les aigus frappent les premiers le sentiment de l'ouye : mais quand eulx jà languissans et finissants, les tardifs commancent à leur succeder, la meslange des deux, pour la conformité donne plaisir et volupté à l'oreille, laquelle se nomme consonance et accord, dequoy l'air est l'instrument, ainsi comme il est facile à voir par ce que nous avons desjà dit : car la voix est le battement de ce qui sent par les oreilles, battu de l'air, à cause que l'air estant battu par ce qui le remue, bat aussi le sentiment de l'ouye, s'il est vehement, aiguëment : s'il est mousse, mollement. Or celuy qui est battu avec vehemence et roidement, c'est celuy qui arrive le premier à l'ouye, mais puis après tournant au contraire et venant à trouver le tardif et lent, il suit et accompagne le sentiment (2).

VII. Comment est-ce que Timæus dit, que les ames sont semées parmy la terre, parmy la lune, et parmy les autres instruments du temps? Est-ce pour ce qu'il

(1) Voyez les Observations. (2) *Ibid.*

avoit opinion que la terre se remuoit aussi bien comme le soleil et la lune, et les autres cinq planettes, qu'il appelle instruments du temps, à cause de leurs conversions, et tenoit qu'il ne falloit pas imaginer ne fabriquer la terre, comme si elle fust ferme et immobile sur l'aixieu qui passe atravers tout le monde, ains l'imaginer mouvante et tournante alentour, comme depuis Aristarchus et Seleucus l'ont demonstré, l'un en le supposant seulement, et l'autre l'affermant à certes, oultre ce que Theophrastus escrit que Platon sur sa vieillesse se repentit d'avoir donné à la terre le milieu du monde, place qui ne luy estoit pas convenable? Ou bien (pource que cela est directement contraire à plusieurs sentences que ce personnage sans doubte a tenues) s'il fault changer l'escripture, et mettre le datif au lieu du genitif (1), et entendant par les instruments du temps, non les astres ny les estoilles, mais les corps des animaux, ainsi comme Aristote a definy l'ame estre l'acte continuel du corps naturel instrumental, en puissance aiant vie, tellement que la sentence de ce passage là soit, Les ames par le temps ont esté semées en des corps, se servant d'instruments convenables. Mais cela encore est contre son opinion, parce que non en un lieu seulement, ains en plusieurs, il a appellé les estoilles, instruments du temps, veu qu'il afferme que le soleil mesme a esté fait pour la distinction et garde du nombre des temps, avec les autres planettes. Le meilleur donc

(1) Ajoutez avec le grec : et lire χρόνῳ, au lieu de χρόνου.

ques est entendre que la terre soit instrument du temps, non pource qu'elle soit mouvante, comme les estoiles, mais pource qu'elle demourant tousjours ferme en soy, elle donne aux astres qui se meuvent alentour d'elle, le lever et le coucher, par lesquels sont limitez le jour et la nuict qui sont les premieres mesures des temps : et pourtant l'a il luy mesme appellée gardienne et ouvriere veritablement du jour et de la nuict. Qu'il soit ainsi les aiguilles des horologes ne se remuant pas avec les umbres, ains demourants fermes, sont instruments et mesures du temps, representans l'obstacle de la terre, qui est au devant du soleil se mouvant alentour d'elle, ainsi comme a dit Empedocles,

La terre fait la nuict en s'opposant
Aux clairs rayons du soleil reluisant.

Voylà l'interpretation que lon y peult donner.

Mais à l'adventure pourroit on trouver cela estrange et hors de raison, de dire que le soleil, la lune et les planettes aient esté faicts pour distinguer le temps, car d'ailleurs la dignité du soleil est grande, et Platon mesme en ses livres de la republique l'appelle le roy et le maistre de tout ce monde sensible, comme le bien est seigneur et maistre du monde intelligible, et est le soleil extraict de luy, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister et l'estre, ne plus ne moins que le bien donne aux choses intelligibles, et l'estre, et qu'on les cognoisse. Or qu'un Dieu aiant telle et si grande

puissance, soit un instrument du temps, et mesure evidente de la difference qu'il y a de vistesse ou de tardité entre les huit spheres des cieux, cela ne leur semble pas fort convenable ny autrement raisonnable. Il faut doncques dire que ceux qui se troublent pour ces considerations là, se trompent par ignorance, cuydans que le temps soit ainsi que l'a definy Aristote, la mesure du mouvement, et le nombre selon devant et après, ou bien la quantité en mouvement, ainsi que l'a definy Speusippus, ou bien distance de mouvement, et non autre chose, ainsi que les stoïques le descrivent en definissant un sien accident, et n'entendans pas sa substance, laquelle il semble que le Poëte Pindare n'ait pas mal souspeçonnée, quand il dit,

Le temps, qui de son estre vieux
Surpasse tous les autres dieux :

Et Pythagoras aussi, lequel enquis que c'estoit que le temps, respondit : C'est l'ame du ciel : car le temps n'est point un accident ny une passion d'aucun mouvement quel qu'il soit, ains est la cause, la puissance et le principe de la proportion et de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature du monde et de l'univers, qui est animée, se meut : ou plus tost celle mesme proportion et ordre se mouvant, est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct justement conduit
Toute chose qui est mortelle.

C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quant et le ciel, mais que le mouvement estoit devant le ciel, lors qu'il n'y avoit point de temps, pource qu'il n'y avoit ny ordre ny mesure quelconque, ny distinction, ains un mouvement indeterminé, comme une matiere sans forme ne figure quelconque : mais depuis que la nature eut une fois jetté en couleur et en terme, la matiere de formes et figures, et le mouvement de revolutions, elle feit tout ensemble l'une le monde, et l'autre le temps, qui sont tous deux images de Dieu, c'est à sçavoir de sa substance le monde, de son eternité le temps : car Dieu en ce qu'il se meût, est le temps : en ce qu'il est, est le monde. Voylà pourquoy il dit qu'estants venus en estre tous deux ensemble, tous deux aussi seront ils dissoluts ensemble, si jamais il y advient dissolution : car ce qui est engendré ne peult estre sans temps, comme ne ce qui est intelligible sans eternité, si l'un a à demourer tousjours, et l'autre à ne se dissouldre jamais, depuis qu'une fois il a esté composé. Ainsi doncques le temps aiant une necessaire liaison et entre-lassement avec le ciel, n'est pas simplement un mouvement, ains, comme nous avons dit, un mouvement ordonné par ordre, qui a sa mesure, ses fins et ses bornes, et revolutions, desquelles le soleil estant le superintendant, le gouverneur et directeur pour les limiter et diriger, et pour monstrer et quotter les mutations, et saisons de l'année, lesquelles produisent toutes choses, comme dit Heraclitus, il fault confesser qu'il aide au premier et

prince des dieux, en choses qui ne sont pas petites, ne frivoles ou legeres, ains très grandes, et de principale consequence.

VIII. Platon en ses livres de la chose publique a très bien accomparé les trois puissances de l'ame, à sçavoir, la raisonnable, la concupiscible et l'irascible, à l'accord et harmonie d'une octave, aiant une quinte au milieu, dont la haulte et aiguë note s'appelle nete, la moienne, mese, et la basse s'appelle hypate. Or quant à la situation et disposition des parties du corps, où telles puissances de l'ame ont leurs sieges, la partie courageuse et irascible est assise au milieu : et la raisonnable, qui est le discours de la raison, tient le lieu de l'hypate, pource que les anciens appelloient ce qui est au dessus et le premier, Hypaton : suyvant quoy Xenocrates appelle Jupiter l'air, qui est tousjours un, et tousjours de mesme sorte, Hypatos, et celuy qui est au dessoubs de la lune, Neatos : et devant luy Homere a appellé le Dieu souverain, prince des princes, Hypaton Crionton (1), qui vault autant à dire, comme le suprême ou le souverain des regnants, et à bon droict la nature a donné à la partie qui est la meilleure, la plus haulte place, aiant logé le discours de la raison, comme le gouverneur, dedans la teste, et a reculé bien loing de là, aux plus basses et inferieures parties, la partie concupiscible : car la situation d'à bas s'appelle Neate, comme le donnent à entendre les appellations et noms

(1) ὕπατον κρειόντων.

des morts, que lon appelle Nerteros et Eneros : et pour ceste mesme raison y en a qui disent que le vent qui souffle de dessoubs la terre des lieux qui ne nous paroissent pas, s'appelle Notos. Comme ainsi soit donc que la partie concupiscible à la raisonnable a la mesme contrarieté qu'il y a du premier au dernier, et du hault au bas, il n'est possible que la raison soit la plus haulte, et la premiere, et qu'elle ne soit point l'Hypate, ains que ce soit une autre : car ceulx qui luy baillent, comme à la principale puissance, celle de la moienne, ils ne se prennent pas garde qu'ils luy ostent celle qui est encore plus principale, c'est celle de l'Hypate, laquelle ne peult convenir ny à l'ire ny à la cupidité : car l'une et l'autre est née et faitte pour suivre et estre commandée, et non pas pour commander ny pour preceder la raison. Davantage encore sembleroit il que plus tost l'ire devroit avoir la place du milieu par nature, attendu que naturellement le commander convient à la raison, et à l'ire le commander et estre commandé, estant subjecte d'un costé, au discours de la raison, et commandant de l'autre à la cupidité, et la punissant quand elle est desobeissante à la raison. Et comme entre les lettres, celles que lon appelle demy-voyelles sont moyennes entre les muettes et les voyelles, d'autant qu'elles ont plus de son que celles là, et moins que celles cy : aussi en l'ame de l'homme l'ire n'est pas simplement passionnée, ains y a bien souvent une apparence du devoir meslée avec l'appetit de vengeance.

Et Platon luy mesme comparant toute la substance

de l'ame à un attelage de deux chevaux conduits par un chartier qui les mene, il entend par le chartier, comme il est tout notoire à un chascun, le discours de la raison, et des deux chevaux, celuy des cupiditez et voluptez est rebours, farouche, et indomtable du tout, aiant les aureilles velues, à peine obeissant au fouet, ny à l'esperon, là où celuy de l'ire pour la plus part est obeissant à la bride de la raison, et luy servant. Comme doncques en un attellage de deux chevaux, le chartier n'est pas en vertu et puissance le milieu, mais l'un des chevaux qui est pire que le chartier, et meilleur que son compagnon, avec lequel il est attelé, aussi n'a il pas attribué la place du milieu à la partie qui domine en l'ame, mais à celle où il y a moins de raison, et plus de passion qu'en la premiere, et plus de raison et moins de passion qu'en la troisieme : car cest ordre et disposition observe la proportion qui est entre les accords de la partie irascible à la raisonnable, comme à la haulte note, une quarte d'intervalle, et à la concupiscible, comme à la note basse, une quinte, et de la raisonnable à la concupiscible, qui est comme de la note basse à la haulte, une octave : là où si nous tirons la raison au milieu, l'ire sera la plus esloignée de la cupidité, laquelle neantmoins aucuns des philosophes ont tenu estre une et mesme chose, pour la similitude grande qu'il y a entre elles. Ou bien c'est une mocquerie que d'attribuer aux lieux, le premier, le milieu, et le dernier, veu que nous voions qu'en la lyre la note hypate tient le premier et le plus hault lieu, et ès flustes

elle tient le plus bas et le dernier : davantage la moienne en quelque endroit de la lyre qu'on l'accommode, on voit qu'elle sonne tousjours un mesme son, plus aigu que l'Hypate, et plus bas que la Nete : car l'œil mesme n'a pas en tout animal mesme situation, mais en tout animal, et en quelque lieu qu'il soit posé selon nature, il est tousjours fait et ordonné pour voir.

Comme doncques le pedagogue qui va derriere et non pas devant ses enfans, les meine neantmoins, ainsi que lon parle, et le capitaine des Troiens en Homere,

> Qui paroissoit or' entre les premiers,
> En commandant, or' entre les derniers.

Et en l'une et en l'autre part toutesfois il estoit tousjours le premier, et avoit la premiere puissance : aussi ne fault il pas forcer et attacher par force aux lieux les parties de l'ame, ny aux noms, ains fault en chercher la puissance et la proportion : car que le discours de la raison soit situé au corps de l'homme, en premier lieu de situation, c'est par accident, mais il a la premiere et principale puissance, comme la moienne envers la partie concupiscible, qui est la note Hypate, et envers l'irascible, comme la Nete, en laschant ou tendant et faisant consonance et accord, en ostant de l'un et de l'autre ce qu'il y a de trop, et aussi à l'opposite, en ne les laissant pas aller du tout, ny s'endormir : car la moderation et commensuration se limite et definit par mediocrité, ou plus tost pour

mieux dire, c'est le chef-d'œuvre de la puissance de la raison, de faire et imprimer ès passions les mediocritez et moiennetez, s'il fault ainsi parler, que lon appelle sainctes et sacrées, lesquelles consistent en une temperature des deux extremitez avec la raison, et entre elles mesmes par le moien de la raison, car l'attelage de deux chevaux n'a pas pour son moien en son milieu celuy des deux qui est le meilleur, ny ne faut pas penser que le gouvernement du chartier en soit une extremité, ains plus tost faut estimer que c'est le milieu et la mediocrité entre la demesurée celerité et tardité des deux chevaux, ne plus ne moins que la force de la raison qui retient les passions, quand elles s'esmeuvent hors de mesure et de raison, et les accommodant alentour d'elle en mesurée proportion, constitue une mediocrité et un moien entre le plus et le moins, et entre le peu et le trop.

IX. Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'oraison est temperée de noms et de verbes (1)? Car il semble que toutes les autres parties du parler sans ces deux là, ne soient du tout rien : et dit on qu'Homere par une galanterie de jeunesse, s'estudia à les mettre toutes ensemble en ce vers,

Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφῤ εὖ εἰδῇς (2).

Car il y a un pronom, et un participe, et un nom, et

(1) Lisez : Qu'entend Platon en disant que le discours est composé de noms et de verbes?... Cette question grammaticale est très bien traitée.

(2) Iliad. I, 185.

un verbe, et une preposition, et un article, et une conjonction, et un adverbe, pour ce que ceste particule δὲ est mise au lieu de la preposition εἰς, de sorte que ceste façon de dire κλισίην δὲ est telle, comme ἀθήναζε. Que fault il doncques respondre pour Platon? Est-ce point pour ce que premierement on appelloit Logos, c'est à dire oraison, ce que les anciens appelloient proposition, et maintenant on appelle ἀξίωμα dignité? Ce sont les paroles que premierement proferants les hommes, mentent ou disent verité, ce qui est composé de nom et de verbe, dont les dialecticiens appellent l'un le cas, et l'autre le predicament (1): car quand nous oyons dire, Socrates enseigne, ou Socrates se tourne, nous disons que l'un est vray, et l'autre est faulx, sans en attendre rien davantage: car il est vray-semblable que les hommes du commancement eurent besoing de langage et de voix articulée, pour s'entredonner à entendre les uns aux autres les actions et ceulx qui les avoient faittes, et les passions et ceulx qui les avoient souffertes: pour autant donc que par le verbe nous exprimons suffisamment les actions et passions, et par les noms ceulx qui les font ou les seuffrent, ainsi comme luy

(1) Lisez: N'est-ce point parceque les anciens appeloient *discours*, ou λόγος, ce que nous appelons aujourd'hui *protasis*, ou l'*ἀξίωμα* des Grecs, un axiome: et une proposition de cette sorte renferme toujours le vrai ou le faux; or elle n'est composée que d'un nom et d'un verbe: le premier est appelé par les dialecticiens le sujet, et le second, l'attribut en parlant du nom et du verbe.

mesme a dit, il semble que ce sont ces deux parties là d'oraison, qui les signifient : les autres, on pourroit dire qu'ils ne les signifient pas, non plus que font les gemissements et lamentations des joueurs de tragedie, voire un ris, un silence et une retenue donnent bien quelquefois plus grande expression à la parole, mais toutefois ils n'expriment pas necessairement et principalement, comme font le nom et le verbe, ains par maniere d'accessoire, pour diversifier un peu le langage, comme lon diversifie aussi les lettres, en y adjoustant des esprits, aux unes aspres, aux autres doulx, et en faisant les unes longues, les autres briefves, qui sont plus tost passions et accidents, et diversitez d'elements, que elements distinguez et par soy differents, comme il appert manifestement, par ce que les anciens escrivoient suffisamment avec seize lettres.

Mais davantage advisons que nous ne prenions autrement les paroles de Platon, que comme il les a dittes, car il a dit que l'oraison estoit temperée de ces deux parties, non par ces deux parties, que nous ne facions la faulte que feroit celuy qui calomnieroit un autre, pour avoir dit que un oignement seroit composé de cire et de galbanum, alleguant qu'il auroit obmis à dire le feu et le vase, sans lesquels on ne sçauroit mesler lesdits drogues : aussi semblablement si nous le reprenions, pour autant qu'il auroit obmis à dire les conjonctions, les prepositions, et autres telles parties : car le parler et l'oraison n'est pas com-

posé de ces parties là, mais par icelles, et non sans elles : car comme celuy qui prononceroit, Battre, ou Estre battu, ou D'ailleurs, Socrates, et Pythagoras, encore donneroit il aucunement à entendre et à penser quelque chose, mais celuy qui profereroit, Car, ou De, simplement et seulement, on ne pourroit imaginer qu'il entendist aucune chose ny aucun corps, ains s'il n'y a quelques autres paroles qui soient proferées quant et quant, elles ressembleront à des sons et des bruits vains sans aucune signification, d'autant que ny à par elles ny avec d'autres semblables, elles ne peuvent rien signifier : mais à fin que nous conjoignions, ou meslions, et assemblions tout en un, nous y adjoustons des prepositions, conjonctions, et articles, voulans en faire un corps de tout, autrement il semblera que nous bruions, non pas que nous parlions, mais aussi tost que un verbe est joinct à un nom, ce qui en resulte est incontinent un parler et une oraison.

Voylà pourquoy aucuns non sans quelque raison estiment, que ces deux (1) soient proprement les seules parties d'oraison, et c'est à l'adventure ce que veult Homere donner à entendre, quand il dit en plusieurs passages,

Ainsi parla, et en ce poinct nomma (2).

(1) Que le nom et le verbe soient, etc.

(2) Iliad. I, 361. Il faut rapporter les expressions d'Homère : Plutarque ne parle ici qu'aux personnes qui entendent le grec. Voici l'endroit cité :

. . . . . ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζεν.

Car il a accoustumé d'appeller le verbe Epos (1), comme en ces vers,

> Ce mot, ô femme, au vif le cœur me touche (2):

Et en cest autre,

> Adieu vous dis seigneur mon hoste et pere,
> Si quelque mot de ma langue legere
> Possible yssu vous a fascheux esté,
> Qu'il soit au vent je vous prie jetté (3):

Car ce n'est ny une conjonction, ny une preposition, ny un article qui touche au cœur, ne qui soit fascheux à ouïr, ains un verbe signifiant quelque action honteuse, procedente d'aucune deshoneste passion. Voilà pourquoy nous avons accoustumé de ainsi louer les poëtes et historiens, ou bien les blasmer en disant, celuy là use de noms attiques et de beaux verbes, ou au contraire de bas, ou il fault dire que jamais Euripides et Thucydides ne deviserent en termes beaux et attiques.

Comment donc, pourra dire quelqu'un, ces parties là ne servent elles de rien à l'oraison? Quant à moy je

(1) Lisez: car par le mot ἔπος il désigne ordinairement le mot *verbe*.

(2) Odys. XXIII, 193.

> Ὦ γύναι. ἦ μάλα τοῦτο ἔπος θυμαλγὲς ἔειπες.

(3) Odys. VIII, 408.

> Χαῖρε, πάτερ, ὦ ξεῖνε, ἔπος δ' εἴπερ τι λέλεκται
> Δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.

tiens qu'elles y servent autant comme le sel à la viande, et l'eau à faire le pain. Evenus souloit dire que le feu estoit la meilleure saulse du monde, aussi sont ces parties l'assaisonnement de nostre langage, ne plus ne moins que le feu et le sel des breuvages et viandes, dont nous ne nous sçaurions passer, excepté que nostre parler n'en a pas tousjours necessairement affaire, comme lon peut dire du langage des Romains, duquel au jourd'huy tout le monde presque use : car il a osté presque toutes les prepositions, excepté bien peu, et quant aux articles que lon appelle (1) il n'en reçoit pas un tout seul, ains use de noms sans bordure, par maniere de dire, et ne s'en faut pas esmerveiller, attendu qu'Homere, qui en beauté de carmes surpasse tout le monde, à peu de noms prepose des articles, comme si c'estoient anses à des vases qui en eussent besoing, ou des pennaches sur des morions, à raison dequoy les carmes où il le fait en sont remarquez, comme est cestui-cy,

Αἴαντι δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινε
Τῷ τελαμωνιάδῃ.
Sur tous d'Ajax le fils de Telamon
Fut le courage esmeu de ce sermon :

et cestuy-ci,

Ποίεεν ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκπροφυγὼν ἀλέοιτο.
Il le faisoit à fin que par la fuitte,
Du marin monstre il eschappast la suitte :

(1) Et quant à ce qu'on appelle les articles.

Et y en a eu peu d'autres avec ceux là : mais en autres, qui sont innumerables, n'y aiant point d'article la phrase n'en est en rien diminuée, ny de beauté, ny de facilité et clarté, et toutefois il n'y a ny beste, ny instrument, ny armeure, ny autre chose quelle qu'elle soit au monde, qui par ablation ou privation d'une siene propre partie, soit plus belle, plus active, ne plus douce que paravant elle n'estoit, là où l'oraison bien souvent, en estans les conjonctions toutes ostées, a une force et efficace plus affectueuse, plus active, et plus esmouvante, comme est ceste-cy :

Aiant un vif, un autre frais blecé,
Un autre entier, un autre trespassé,
En combattant par les pieds elle tire (1).

Et ce passage icy de l'oraison de Demosthenes contre Midias : « Car celuy qui bat autruy peut faire beaucoup de choses, dont celuy qui les a souffertes n'en sçauroit aucunes exprimer et donner à entendre à un autre, en son port, en son regard, en sa voix : quand c'est de braverie, quand estant ennemy, quand c'est du poing, quand c'est sur la jouë » : cela esmeut, cela transporte hors de soy les hommes qui n'ont point accoustumé d'endurer oultrage. Et en un autre lieu après, « Mais non pas Midias, ains depuis ce jour là il harengue, il injurie, il crye, il est esleu, Midias Anagyrrasien est nommé : il loge Plutarque

(1) Ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον.
Ἄλλον τεθνειῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖιν.

« en son logis, il sçait les secrets, la ville n'est pas « assez grande pour luy (1) ».

C'est pourquoy ceux qui escrivent des figures de retorique louënt et prisent grandement celle qu'ils appellent desliée, là où ceux-cy qui sont trop religieux et qui s'assubjettissent trop aux regles de la grammaire, sans ozer oster une seule conjonction de la commune façon de parler, en sont à bon droit blasmez et repris, comme faisans un stile enervé, sans aucune pointe d'affection, et qui laisse et donne peine à ouir, pour estre tousjours d'une pareure semblable, sans jamais diversifier. Or que les Dialecticiens aient plus besoing de conjonctions, que nuls autres hommes de lettres, pour la liaison et tissure de leurs propositions, ou les disjonctions d'icelles, ne plus ne moins que les cochers ont besoing d'attelages pour atteler de front leurs chevaux, ou comme Ulysses avoit besoing d'ozier, en la caverne du Cyclops pour lier ses moutons, cela n'argúe ny ne preuve pas, que la conjonction soit autrement partie d'oraison, mais bien un outil propre à conjoindre, selon qu'elle en porte nom, et à contenir et assembler non pas toutes choses, ains seulement celles qui ne sont pas sim-

(1) Πολλὰ γὰρ ἂν ποιήσειεν ὁ τύπτων, ὧν ὁ παθὼν ἔνια οὐδ', ἂν ἀπαγγεῖλαι δύναιτο ἑτέρῳ· Τῷ σχήματι, τῷ βλέμματι, τῇ φωνῇ· ὅταν ὑβρίζων, ὅταν ἐχθρὸς ὑπάρχων, ὅταν κονδύλοις, ὅταν ἐπὶ κόρρης· ταῦτα κινεῖ, ταῦτ' ἐξίστησιν αὑτῶν ἀνθρώπους ἀήθεις τοῦ προπηλακίζεσθαι. Et ce passage-ci: Ἀλλ' οὐ Μειδίας· ἀλλ' ἀπὸ ταύτης τῆς ἡμέρας λέγει, λοιδορεῖται, βοᾷ, χειροτονεῖταί τι, Μειδίας Ἀναγυῤῥάσιος προβέβληται, Πλουτάρχῳ προξενεῖ, τα ἀπόῤῥητα οἶδεν, ἡ πόλις αὐτὸν οὐ χωρεῖ.

plement dittes : si lon ne vouloit dire que la chorde ou courroye dont une balle seroit liée, fust partie de la balle, ou la colle d'un papier, ou d'un livre qui est collé, et les données et distributions des deniers, partie du gouvernement : comme Demades disoit, que les deniers que lon distribuoit manuellement par teste à chasque citoyen d'Athenes, pour veoir les jeux, estoient la colle du gouvernement de l'estat populaire. Et quelle est la conjonction, qui face de plusieurs propositions une, en les cousant, et liant ensemble, comme le marbre fait le fer, quand on le fond avec luy par le feu, mais pour cela le marbre n'est pas pourtant, ny ne l'appelle lon pas partie du fer, combien que ces choses là qui entrent en une composition, et qui sont fondues avec les drogues que lon mesle, ont accoustumé de faire et de souffrir ne sçay quoy de commun, composé de tous les ingrediens : mais des conjonctions, il y en a qui nient qu'elles facent un ce qu'elles conjoignent, ains tienent que ceste façon de parler soit comme une enumeration, comme qui compteroit de reng tous noz magistrats, ou les jours du mois.

Et puis des autres parties d'oraison, il est tout manifeste que le pronom est une sorte de nom, non seulement en ce qu'il se decline par cas, comme fait le nom, mais aussi en ce qu'il fait une très-propre designation de ce que lon pense avec la nature, et que lon met dehors en choses terminées, et m'est advis que qui dit, Socrates, ne monstre point plus expressement la personne, que qui dit, cestuy-cy.

Et celle que lon appelle participe est une mixtion du verbe et du nom, et non point une partie qui subsiste à par elle, non plus que les noms communs qui conviennent aux masles et aux femelles, et se rengent ces participes à tous les deux, touchant aux noms par les cas, et aux verbes par les temps, et les appellent les Dialecticiens des reflexions, comme le provoyant qui est reflexion du prudent, le temperant reflexion du temperé, comme aians la force et puissance de noms et d'appellations (1).

Quant aux prepositions on les peut accomparer aux pennaches ou autres ornemens que lon met dessus les habillemens de testes, ou bien aux bases et soubbassement que lon met au dessoubs des statues, pour ce qu'elles ne sont pas tant parties d'oraison, comme alentour des parties, et prenez garde que ce ne soient comme des tronçons et des pieces de noms, comme ceux qui escrivent à la haste ne forment pas les lettres toutes entieres, ains font seulement des points et des tirets : car ces deux mots ἐμϐῆναι et ἐκϐῆναι, dont l'un signifie entrer, et l'autre sortir, sont deux manifestes syncopes et racourcissement de ἐντὸς βῆναι, et de ἐκτὸς βῆναι : et προγενέσθαι, estre devant, est un racourcissement et abbreviation de πρότερον γενέσθαι : et καθίζειν, seoir, de κάτω ἵζειν : ne

(1) Lisez, d'après le texte qu'Amyot a rendu d'une manière inintelligible. Les dialecticiens appellent les participes Ἀνακλάστους, comme ayans la force de noms et d'appellations. C'est pour cela que l'on dit un *militant* pour un *militaire*, un *aimant* pour un *amoureux*.

plus ne moins que λιθοβολεῖν et τοιχωρυχεῖν, de λίθους βάλλειν, jetter pierres, et τοίχους ὀρύσσειν. En se hastant de parler, on a ainsi serré et estraint ensemble ces dictions: et pourtant peut on bien dire, que chascune de ces dictions là apporte quelque aide et commodité au parler, et à l'oraison, mais pour cela elles ne peuvent estre dittes parties ny elemens de l'oraison : et n'y a que le nom et le verbe qui font celle premiere composition, contenant la verité, ou la mensonge, que les uns appellent proposition, les autres dignité (1), et Platon a appellée oraison.

(1) Axiome.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA CRÉATION DE L'AME UNIVERSELLE.

Avant-propos sur l'utilité de ce Traité pour l'intelligence de plusieurs endroits des ouvrages de Plutarque. II. Texte de Platon. III. Diverses manières d'interpréter ce texte. IV. Explication de Xénocrates. V. De Crantor. VI. Opinion des Platoniciens sur l'époque de la création de l'ame universelle. VII. Les explications précédentes contraires aux vrais sentiments de Platon. VIII. Opinion de Platon sur le monde et sur Dieu expliquée par Plutarque. IX. Exposé de ce qui existoit avant la création du monde; nature des corps. X. Nature de l'ame du monde. XI. Nature de la matière brute et première. XII. Origine du mal inexplicable, en supposant Dieu et la matière séparés et sans aucun mélange. XIII. Origine du bien et du mal d'après Platon. XIV. Développement de son idée. XV. Éternité et création de l'ame du monde conciliées dans les principes de Platon. XVI. Éternité et création du monde également conciliées dans les mêmes principes. XVII. Confirmation de ces explications. XVIII. Philosophie platonique sur les nombres. XX. Appliquée aux sens et à leurs intervalles. XXI. Des médiétetés. XXII. Usages des médiétetés.

XXIII. Du limma ou semiton. XXIV. Différentes dispositions des médiétetés. XXVI. Platon n'admet aucun mélange de la matière avec la substance individue. XXVII. Différence entre la génération de l'ame du monde et de la matière d'après Platon. XXVIII. Cette ame n'est pas une idée dans le sens de Possidonius. XXIX. Manière dont cette ame forme des jugements. XXXI. Mélange de l'essence dividue et de l'essence individue, du *Mesme* et de l'*Autre*. XXXII. Manière de concevoir ce mélange. XXXIII. Idée précise du *Mesme* et de l'*Autre*. XXXIV. Par-tout on reconnoît le mélange de ces deux principes. XXXV. Il en résulte un troisième être. XXXVI. Manière de se figurer ce troisième être; ses différentes dénominations. XXXVII. Idée de la puissance universelle d'après ce système. XXXVIII. Preuves du mélange des deux principes par les phénomènes qu'on observe dans l'homme. XXXIX. Par les phénomènes célestes. XL. Ce mélange se conçoit à l'aide des nombres et des proportions. XLI. Échelle des gradations de l'ame du monde d'après les expressions de Platon même. XLII. Trois questions sur cette gradation. XLIII. Quantité des nombres qui forment cette échelle. XLIV. Différentes manières d'appliquer cette échelle aux planètes. XLV. Appliquée à leur grandeur et à leur mouvement. XLVI. Proportions dans les saisons d'après les Chaldéens. XLVII. Rapport égal entre la distance des astres et entre celle des tons, suivant quelques auteurs. XLVIII. Démontré par l'échelle

de la musique. XLIX. Lyre du monde organisée. L. Accord harmonieux dans les êtres sublunaires et supérieurs à la lune. LI. Cette harmonie est reconnue par les philosophes et par les poëtes. LII. Par les anciens théologiens du paganisme. LIII. Principaux effets de cette harmonie.

DE LA CREATION DE L'AME,

QUE PLATON DESCRIT EN SON LIVRE DU TIMÆUS (1).

Le pere à ses enfans, Autobulus, et Plutarchus.

Puis qu'ainsi est que vous estes d'advis, que je doy recueillir ce que j'ay dit et escrit par cy par là en plusieurs lieux, touchant ce que je pense que Platon a tenu, senty et entendu de l'ame, et que je le doy declarer plus au long en un traitté exprès à part, d'autant que ce n'est pas une maniere qui autrement soit facile à manier, et que ce que j'en pense est contraire à l'opinion de plusieurs philosophes Platoniques mesmes, et pour ceste cause a besoing d'estre bien addoulcie et appuyée : je mettray en avant premierement le texte de Platon mesme en propres termes, ainsi qu'il est en son livre du Timæus.

II. « De la substance indivisible qui tousjours est, « et tousjours d'une mesme sorte, et de celle qui est « divisible en plusieurs corps, il en composa une « tierce espece de substance au milieu de ces deux,

(1) Ce Traité de Plutarque mérite d'être lu avec la plus grande attention, si on veut comprendre le système le plus suivi parmi les anciens philosophes sur la cause première qui ordonne, meut et crée tout, et que Platon nomme, d'après Timée, l'ame universelle. C'est sur cette cause première que roule tout ce Traité. Voyez les Observations.

« tenant d'un costé de la nature du Mesme, et de « l'autre costé de l'Autre, et la posa au milieu entre « l'indivisible et la divisible, par les corps, puis pre- « nant ces trois natures ensemble les mesla toutes en « une forme, en accommodant par force la nature « de l'Autre fort mal-aisée à mesler avec celle du « Mesme. Les aiant meslées avec la substance, et des « trois en aiant fait un suppost, derechef il le divisa « en portions telles, comme il estoit convenable. Chas- « cune d'icelles estant meslée du Mesme, et de l'Au- « tre, et de la Substance : et commencea sa division « en ceste maniere ».

III. Or premierement de vouloir declarer combien ces paroles ont apporté de disputes et de contentions à ceux qui les ont voulu exposer, ce me seroit maintenant un labeur infiny, et autrement superflu, quant à vous, attendu que vous en avez veu et leu la plus part comme moy : mais pour autant que Xenocrates (1) en a tiré plusieurs et des plus notables à son opinion, en definissant que la substance de l'Ame estoit un nombre se mouvant soy mesme, et que les autres se sont rengez à l'opinion de Crantor de Soles (2), qui disoit que l'ame estoit meslée de la nature intellectuelle, et de la sensuelle subjecte à l'opinion : je pense que ces deux sentences là bien desployées, nous donneront une grande entrée en l'intelligence de ce que nous cherchons, et certes il

(1) C'est le Xénocrates de Chalcédoine. Il mourut l'an 306 avant J. C.

(2) Il fut disciple de Xénocrates.

n'est pas besoing de beaucoup de paroles pour les expliquer toutes deux.

IV. Car il y en a qui cuident qu'il (1) n'entende autre chose que la generation du nombre par la meslange de l'indivisible avec le divisible, par ce que l'unité est indivisible, et la pluralité divisible, et de ces deux est engendré et produict le nombre, l'unité terminant la pluralité, et mettant fin à l'infiny, qui est le deux indeterminé. C'est pourquoy Zaratas le maistre de Pythagoras appelloit le Deux la mere, et l'Un le pere des nombres, et pour ceste cause que les meilleurs nombres estoient ceux qui ressembloient à l'unité, mais que ce nombre là pourtant n'est pas encore l'ame, d'autant que le mouvant et le mobile luy defaillent, mais quand le Mesme et l'Autre furent meslez ensemble, dont l'un est le principe de mouvement et de mutation, et l'autre d'arrest et de station, l'ame alors vint en estre, laquelle est aussi bien principe d'arrester et d'estre arresté, comme de mouvoir et d'estre meu.

V. Mais Crantor estimant que le propre de l'ame estoit juger les choses intelligibles, et les sensibles, et les similitudes et dissimilitudes qu'elles ont, tant en elles mesmes que les unes envers les autres, dit que l'ame est composée de tout, à fin qu'elle puisse juger de tout, lequel tout consiste en quatre principaux genres : le premier est la nature intelligible, qui est tousjours une, et tousjours de mesme sorte : le se-

(1) Que Xénocrates n'entend....

cond est la nature passible et muable, concernant les corps : le troisiéme la nature du Mesme : et le quatriéme la nature de l'Autre, pour ce que les deux premiers participent aucunement et du Mesme, et de l'Autre.

VI. Et tous ceux là egalement tienent que l'ame n'est point depuis certain temps ny n'a point esté engendrée, mais qu'elle a plusieurs puissances et facultez, esquelles Platon deliant et resolvant sa substance par maniere de dispute et de speculation, suppose de paroles seulement qu'elle ait esté engendrée, meslée, et contemperée : disent davantage qu'autant en sentoit il du monde, pour ce qu'il sçavoit très-bien qu'il estoit eternel et non engendré, mais que voiant qu'il n'estoit pas facile de comprendre comment il est composé, ne comment il s'administre et gouverne à ceux qui dès le commancement ne supposent point de generation, ny des parties qui concourent à sa naissance, il avoit pris le chemin d'en parler ainsi.

VII. Voilà en somme ce que ceux là en disent, et est bien d'avis Eudorus, qu'il y a de l'apparence au dire des uns et des autres, mais quant à moy il m'est advis que ny l'un ny l'autre n'a touché au point de la vraye intelligence de Platon, si nous voulons user de la reigle de verisimilitude, non pour bastir noz propres opinions, mais pour dire quelque chose qui s'accorde plus problablement à luy : car la meslange qu'ils disent de la substance intelligible, et de la sensible, ne donne point à entendre, que ce soit la generation de l'ame, plustost que de quelque autre chose que lon pourroit dire : car ce monde mesme et chas-

cune des parties d'iceluy, est composé de substance intelligible, ou spirituelle, et sensible, et corporelle, dont l'une a fourny de matiere, et l'autre de forme et espece, au suppost composé : et la partie de la matiere qui vient à estre formée par participation, ou ressemblance de l'intelligible, devient incontinent palpable et visible, là où l'ame ne se peut percevoir par aucun des sens naturels, et ne se trouvera pas que jamais Platon ait appellé l'ame nombre, mais bien tousjours, mouvement se mouvant soy mesme, et la source et principe de mouvement, bien est vray qu'il a embelly et orné la substance d'icelle, de nombre, de proportion, d'accord et harmonie qu'il a mis en icelle, comme en subject qui estoit capable et susceptible de la plus belle espece qui sçauroit estre, s'y imprimant par ces qualitez là : quant à moy je ne pense pas que ce soit tout un, de dire que l'ame soit composée par nombre, et que sa substance soit nombre : car elle est bien composée par harmonie, mais ce n'est pas à dire qu'elle soit pourtant harmonie, ainsi comme luy mesme l'a demonstré en son traité de l'Ame, et outre ils ont manifestement ignoré ce qu'a voulu dire Platon, par le Mesme et l'Autre, car ils disent que le Mesme apporte à la generation de l'Ame la faculté d'arrest et de station, et l'Autre la faculté du mouvement, là où Platon luy mesme en son livre, intitulé le Sophiste, met Ce qui est, le Mesme, l'Autre, le Mouvement, et la Station, comme cinq choses differentes l'une de l'autre, et les distingue à part, comme n'aians rien de commun ensem-

ble. Ce que toutefois ceux-cy d'un accord, et plusieurs de ceux mesmes qui ont vescu avec Platon, redoubtans, et en estans fort faschez, imaginent tout ce qu'ils peuvent, le detordent et tirent par les cheveux, ainsi que lon dit, comme si c'estoit quelque chose abominable, et qui ne se deust point dire, cuidans qu'il le faille, ou du tout nier pour son honneur, ou le couvrir et cacher, qu'il ait parlé de la generation ou creation de l'ame, et du monde, comme s'ils n'avoient pas esté de toute æternité, et que de temps infiny ils n'eussent pas leur essence, dequoy nous avons ailleurs particulierement parlé, et pour maintenant il suffira de dire en passant, que la dispute et la contestation, de laquelle Platon luy mesme confesse qu'il a usé, avec plus de vehemence que son aage ne portoit, alencontre des Atheistes, ils la confondent, ou pour mieux dire, ils l'abolissent du tout : car s'il est ainsi que le monde soit æternel sans avoir eu generation, la raison de Platon, s'en va à vau l'eau, que l'ame soit plus ancienne que le corps, principe et cause premiere de tout mouvement et de toute mutation, estant logée au dedans : mais que c'est que l'ame, que c'est que le corps, et comme il faut entendre qu'elle soit precedente, et plus ancienne que luy, le progrès de nostre discours cy après le declarera, pource que cela ignoré ou mal entendu, apporte grande difficulté, à mon advis, de bien comprendre, et empeschement de croire la vraye opinion.

VIII. Parquoy j'exposeray premierement ce que

j'en pense, prouvant et fortifiant la verité de mon dire, qui de premiere rencontre semblera un peu estrange par argumens vray-semblables, autant qu'il sera possible, et puis je l'accommoderay aux paroles du texte, car la chose selon mon opinion est telle. Heraclitus dit, qu'il n'y a eu ny dieu ny homme qui ait fait ce monde, comme craignant que si nous desadvouions Dieu pour createur, il ne fust incontinent necessaire de confesser que l'homme en eust esté l'architecte et l'ouvrier (1) : (mais il vaut beaucoup mieux, suivant la sentence et advis de Platon, que nous advouions, voire chantions, qu'il a esté fait et creé de Dieu : comme estant l'un le plus grand chef d'œuvre qui jamais ait esté fait, et l'autre le plus excellent ouvrier et la meilleure cause qui puisse estre, mais la substance et la matiere dont il a esté fait, n'a pas esté creée, ains a de tout temps esté subjecte à l'ouvrier pour la disposer et ordonner, et la rendre le plus qu'il seroit possible semblable à soy, car generation ne se peut faire de ce qui n'est point : mais de ce qui n'est pas bien, ou ainsi qu'il appartient, comme une maison ou un habillement, on en peut bien faire quelque chose de bon.

IX. Or avant la creation du monde l'univers estoit un chaos, c'est à dire un desordre confus, lequel toutefois n'estoit pas sans corps ny sans mouvement et sans ame, mais ce qu'il y avoit de corps estoit sans

(1) Tant est nécessaire l'idée d'un premier être, auteur, créateur et conservateur de toutes choses!

forme et sans consistance, et ce qu'il y avoit d'ame mouvante estoit temeraire, sans entendement ny raison, ce qui n'estoit autre chose qu'un desordre d'ame non regie par aucun jugement de raison. Car Dieu n'a point fait corps, ce qui estoit incorporel, ny ame ce qui estoit inanimé, comme le musicien ne fait pas la voix, ny le baladin le mouvement, mais il rend bien la voix doulce, accordante et harmonieuse, et le mouvement mesuré de bonne grace et bien compassé : aussi dieu n'a pas fait la solidité palpable du corps ny la puissance mouvante et imaginative de l'ame : mais aiant trouvé ces deux principes là l'un tenebreux et obscur, l'autre insensé et turbulent, tous deux imparfaits, desordonnez et indeterminez, il les a ordonnez et disposez tous deux, en sorte qu'il en a composé le plus beau et le plus parfaict animal de tous (1)). La substance du corps doncques, qui est la nature qu'il appelle susceptible de toutes choses, le siege et la nourrice de tout ce qui est engendré, n'est autre chose que cela.

X. Quant à la substance de l'ame, il l'appelle au livre intitulé Philebus, infinité, qui est privation de tout nombre, de toute mesure et de toute proportion, qui n'a en soy ne fin ne terme, ne plus ne moins, ne peu ne trop, ne similitude ne dissimili-

(1) Tout ce qui est renfermé entre ces deux crochets a été traduit par M. l'abbé Batteux : voyez cette traduction dans les Observations. Ce sera une nouvelle occasion d'applaudir à la clarté et même à l'exactitude d'Amyot, qui peut se comparer avec le savant académicien.

tude. Et celle qu'il dit au Timæus estre meslée avec l'indivisible nature, et devenir divisible par les corps, il ne faut pas entendre que ce soit ny multitude en unité, ny longueur et largeur en points : car ce sont qualitez qui conviennent plustost au corps, que non pas à l'ame, ains ce principe là desordonné, indefiny, se mouvant soy-mesme, et aiant vertu mouvante, lequel il appelle en plusieurs lieux necessité, en ses livres des loix il l'appelle tout ouvertement, ame desordonnée, mauvaise et mal faisante. C'est l'ame simplement ditte à par soy, laquelle depuis a esté faitte participante d'entendement, et de discours de raison et de sage proportion, à fin qu'elle devint ame du monde. Et aussi ce principe là materiel qui reçoit tout avoit bien magnitude, distance et place, mais de beauté de forme et figure proportionnée, et de mesure, il n'en avoit point, mais il en eut quand il fut accoustré, à fin qu'il devint corps de la terre, de la mer, des estoiles, et du ciel, des plantes, et des animaux de toutes sortes.

XI. Or ceux qui attribuent à la matiere, ce qu'il appelle au Timæus, necessité, et au traitté de Philebus, infinité et immensité de plus et de moins, de peu et de trop, d'excès et de defaut, et non pas à l'ame : ils ne pourront pas maintenir qu'elle soit cause du mal, d'autant qu'il suppose tousjours que ceste matiere là soit sans forme ne figure quelconque, destituée de toute qualité et faculté propre à elle, la comparant aux huiles qui n'ont odeur quelconque siene, dont les perfumiers se servent à faire leurs

parfums (1) : car il n'est pas possible que Platon suppose, que ce qui est de soy oyseux, sans qualité active, ny mouvement ou inclination à chose aucune, soit la cause et le principe de mal, ne qu'il la nomme infinité mauvaise et mal faisante, ny aussi la necessité qui en plusieurs choses repugne à Dieu, luy estant rebelle, et refusant de luy obeïr.

XII. Car celle necessité qui renverse le ciel, comme il dit en son Politique, et le retourne tout au contraire : la (2) concupiscence qui est née avec nous, et la confusion de l'ancienne nature, où il n'y avoit ordre quelconque, avant qu'elle fust rengée en la belle disposition du monde qui est maintenant, d'où est-ce qu'elle est venue (3) ès choses, si le subject qui est la matiere, estoit sans qualité quelconque, exempt de toute efficace de cause? Et l'ouvrier estant de sa nature tout bon, desiroit autant qu'il est possible rendre toutes choses semblables à soy : car il n'y a point de tiers, outre ces deux principes là, et si nous vou-

(1) Lisez, d'après le texte : quant à ceux qui attribuent à la matière, mais non pas à l'ame, ce qui, dans le Timæus, est appelé nécessité, et dans le Philebus, infinité de plus ou d'excès, et infinité de moins ou de défaut, ils ne peuvent maintenir que cette matière soit cause du mal; vu que Platon suppose toujours que cette matière est sans forme, ni figure quelconque, et qu'elle n'a ni qualité, ni pouvoir actif qui lui soit propre. Il la compare aux huiles qui n'ont par elles-mêmes aucune odeur, et qui sont cependant la base des parfums.

(2) Celle concupiscence....

(3) D'où est-ce qu'elles sont venues.... Car Plutarque parle ici de l'origine de cette nécessité bouleversante, de celle de la concupiscence, et de celle de la confusion de l'ancienne nature.

lons introduire le mal en ce monde, sans cause precedente et sans principe qui l'ait engendré, nous tomberons ès difficultez et perplexitez des Stoïques : car des principes qui sont en estre, il n'est pas possible que celuy qui est bon, ne celuy qui est sans force ne qualité quelconque, ait donné estre ny generation à ce qui est mauvais. Et n'a point fait Platon, comme ceux qui sont venus depuis luy, lesquels à faute d'avoir veu et entendu le troisieme principe, et troisieme cause, qui est entre Dieu et la matiere, se sont laissez aller, et tomber en un propos le plus estrange, et le plus faux du monde, faisant je ne sçay comment venir de dehors casuellement la nature du mal par accident, ou bien de luy mesme, là où ils ne veulent pas conceder à Epicurus qu'un seul atome gauchisse, ny destourne tant peu que ce soit, pource qu'ils disent qu'il introduit temerairement un mouvement, sans en supposer aucune cause precedente, et eux ce pendant disent que le vice, la meschanceté, et mille autres deformitez et imperfections des corps, adviennent par consequence, sans qu'il y ait autre cause efficiente.

XIII. Mais Platon ne dit pas cela, ains despouillant la matiere de toute qualité, et mettant bien au loing arriere de Dieu toute cause de mal, a ainsi escript touchant le monde, en ses politiques : « Le « monde a eu, dit-il, toutes choses bonnes de son au-« theur qui l'a composé, mais de son habitude exte-« rieure du paravant, tout ce qu'il y a de mauvais, de « meschant et d'injuste au ciel, il le tient de là, et

« puis il l'imprime puis après çà bas aux animaux. Et « après, un petit plus avant : Par traict de temps, « dit-il, oubliance prenant pied, et s'imprimant en « luy la passion de son ancien desordre et confusion, « y domine de plus en plus, et y a danger que ve- « nant à se dissouldre il ne s'en retourne de rechef « plonger en sa fondriere vaste et infinie de diversité. »

XIV. Or est il que dissimilitude ne peut estre en la matiere, à cause qu'elle est sans qualité et sans nulle difference : ce que Eudemus entre autres aïant ignoré, se mocque de Platon, comme ne mettant pas pour cause, source et origine premïere des maux, celle qu'il appelle en plusieurs lieux, mere et nourrice. Car Platon appelle bien voirement la matiere mere et nourrice, mais aussi, dit-il, que la cause du mal est la puissance motive resseante en icelle (1), et qui par les corps est divisible, qui est un mouvement desraisonnable et desordonné, mais non pas toutefois sans ame, laquelle il appelle disertement et expressement ès livres de ses loix, ame contraire et repugnante à celle qui est cause de tout bien, par ce que l'ame est bien la cause et le principe de mouvement, mais l'entendement est la cause et le principe de l'ordre et de l'harmonie du mouvement : car Dieu n'a point rendu la matiere oyseuse, mais il a empesché qu'elle ne fust plus agitée ny troublée d'une cause folle et temeraire, et n'a pas donné à la nature les

(1) Lisez la cause du mal est la puissance motrice qui réside dans la matière, (depuis le mélange des deux principes.)

principes de mutations et de passions, mais elle estant enveloppée de toutes sortes de passions et de mutations desordonnées, il en a osté tout le desordre et toute l'erreur qui y estoit, se servant pour outils propres à ce faire des nombres, des mesures et des proportions, dont l'effect est d'apporter aux choses, non par mouvement et mutations, les passions et differences de l'Autre et de la Diversité, ains plustost de les rendre infallibles, fermes et stables, semblables à celles qui sont tousjours d'une sorte, et tousjours se ressemblent à elles mesmes.

XV. Voylà selon mon jugement quelle est la sentence et intelligence de Platon: dont la premiere preuve est, que par ceste interpretation se soult et sauve la contrarieté que lon dit, et qui semble estre en ses escripts: car on n'attribueroit pas à un yvrongne de Sophiste, tant s'en fault qu'à Platon, une telle inconstance et repugnance de propos, qu'il affermast une mesme nature estre creée et non creée, c'est à sçavoir en son livre de Phædrus, que l'ame soit eternelle et non creée, et en celuy de Timæus qu'elle ait esté creée et engendrée. Or les paroles qui sont en son traitté de Phædrus, sont presques en la bouche de tout le monde, par lesquelles il prouve que l'ame n'est point perissable, d'autant qu'elle n'a point esté engendrée, et monstre semblablement qu'elle n'a point esté engendrée, d'autant qu'elle se meut soy mesme: « Et au livre de Timæus il dit, « dieu n'a pas fabriqué l'ame plus jeune que le corps, « combien que nous dissions maintenant qu'elle est

« posterieure, car il n'eust jamais fait ny souffert que « le plus ancien lié et attaché avec le plus jeune, eust « esté par luy commandé : mais nous tenants fort je « ne sçay comment du fortuit et du temeraire, aussi « parlons nous de mesmes, car il est certain que dieu « a conjoinct l'ame avec le corps precedente de gene- « ration et de vertu, comme dame et maistresse avec « son subject pour luy commander et le regir ». Et derechef aiant dit, que l'ame se retournant en soy mesme a commancé à vivre d'une vie sage et eternelle : « Le corps du ciel, dit il, a bien esté fait visi- « ble, mais l'ame est invisible, participant du discours « de la raison, et de harmonie, engendrée par la meil- « leure des choses intellectuelles et eternelles, estant « aussi elle la meilleure des choses nées et tempo- « relles ». Appellant en ce passage expressement dieu le meilleur des choses eternelles, et l'ame la meilleure des choses nées et temporelles, par ceste toute evidente contrarieté il oste à l'ame l'eternité, et le non avoir esté procreée. Et quelle autre solution y a il à ces oppositions là, sinon celle que luy mesme baille à ceux qui la veulent recevoir? Car il appelle l'ame ingenerable et non née ny procreée, celle qui mouvoit toutes choses temerairement et desordonnéement avant la constitution du monde, et au contraire née ou procreée et engendrée, celle que dieu composa de celle premiere, et de la substance permanente, eternelle et très bonne, en faisant une ame sage et bien ordonnée, en y mettant du sien, et adjoustant au sentiment l'entendement, et l'ordre au

mouvement, et l'aiant fait telle, la constitua comme gouvernante et regente de l'univers.

XVI. Tout de mesme aussi prononce il, que le corps du monde est en une sorte eternel, c'est à dire non creé ny engendré, et en une autre sorte creé et engendré. Car quand il dit, que tout ce qui est visible, n'estoit point en repos, ains se mouvoit temerairement et sans ordre, mais que dieu le prit, le rengea et disposa par bon ordre: et de rechef quand il dit que les quatre elements, la terre, l'eau, l'air, et le feu, avant que l'univers fust d'iceux accoustré, faisoient un merveilleux croulement et tremblement en la matiere, et qu'ils estoient aussi fort secouez par icelle, à cause de la difformité et inegalité: il appert qu'il fait là les corps estre comme un subject devant la constitution du monde. Et quand au contraire il dit, que le corps estoit plus jeune que l'ame, et que le monde avoit esté engendré et creé, d'autant qu'il est visible et palpable, comme aiant corps, et que toutes ces choses là apparurent quand elles furent creées: il est tout manisfeste qu'il attribue doncques une naissance à la nature du corps, et neantmoins il s'en fault beaucoup qu'il se contredise, et se repugne à soy mesme si manifestement, et en choses principales: car ce n'est pas un mesme corps ny de mesme sorte qu'il le dit avoir esté creée par dieu, et avoir esté avant qu'il fust, parce que cela seroit apertement le faict d'un basteleur ou enchanteur, mais luy mesme nous declare que c'est qu'il faut entendre par ceste generation ou création. « Car par avant, dit il, tout

« ce qui est en ce monde estoit sans ordre, mesure « ny raison, le feu premierement, l'eau, la terre et « l'air estoient pesle mesle en mesmes places, brouil-« lez entierement, comme lon peult penser que doit « estre tout ce là où Dieu n'est point : mais lors que « l'univers commencea à prendre son ornement, Dieu « forma d'especes et de nombres toutes choses qui lors « premierement commancerent à venir en estre ». Et encore au paravant aiant dit que ce n'estoit pas œuvre d'une seule proportion, ains de deux, de lier ensemble la machine du monde qui est solide et profonde : et aiant narré, « Que Dieu après avoir mis l'eau et « l'air entre le feu et la terre, lia quant et quant le « ciel, et le serra ensemble : de ces choses là, dit il, « telles et quatre en nombre, le corps du monde a « esté engendré, s'accordant en proportion, et s'en-« treportant amitié, tellement que depuis qu'il a une « fois ainsi esté assemblé, il n'y a rien qui le puisse « plus deslier ny desassembler, que celuy seul qui « l'a lié ». Enseignant manifestement que dieu estoit pere et autheur, non du corps simplement, ny de la machine et matiere seulement du monde, mais aussi de la proportion, mesure, beauté et similitude qui est au corps. Autant en fault-il penser de l'ame, comme estant l'une non creée de dieu, ny l'ame du monde, mais une puissance de motion fantastique, turbulente, subjecte à opinion, se remuant de soy mesme et tousjours, mais sans ordre, mesure ny raison quelconque : l'autre dieu l'aiant accoustrée de nombres et de proportions convenables, l'a constituée regente et gouvernante du monde creé, elle mesme estant creée.

XVII. Or que ce soit ceste là, la vraye sentence intelligence de Platon, non par une maniere de speculation et inquisition, touchant la creation ou generation tant du monde que de l'ame, cela en est un indice, oultre plusieurs autres, qu'il dit, que l'ame est creée et non creée, et du monde qu'il a esté né et creé, et non jamais qu'il est eternel, et non creé. Qu'il soit ainsi, il n'est jà besoing d'en alleguer les tesmoignages du livre de Timæus, attendu que tout le livre d'un bout à autre, n'est que de la generation ou creation du monde : et des autres livres, en l'Atlantique, Timæus faisant sa priere nomme celuy qui pieçà estoit de faict, et maintenant aussi de parole, Dieu. Et en son politique l'hoste Parmenidien dit, « Que le monde composé de Dieu a esté fait partici« pant de plusieurs biens, et que s'il y a quelque « chose de mauvais, qu'il y est demouré meslé parmy « de sa premiere habitude et estat, auquel il estoit « avant sa constitution tout dereglé et desordonné ». Et en ses livres de la republique, parlant du nombre que quelques uns appellent mariage, Socrates commançeant à en discourir dit ainsi, « Le Dieu natif ou « engendré a sa conversion que le nombre parfait « comprent ». En ce lieu là il ne peult appeller autre Dieu natif que le monde (1).

XVIII. La premiere copulation est d'un et de deux, la seconde de trois et de quatre, la troisieme de cinq et six, desquelles pas une ne fait un nombre quarré, ny par soy, ny par autres (2) : la quatrieme est de

(1) Ici y a une breche en l'original. *Amyot.*
(2) Cest endroit est tout corrompu. *Id.*

sept et de huit, laquelle assemblée avec les premieres, fait le nombre quarré de trente six (1).

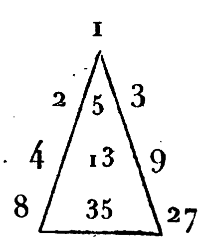
XIX. Mais le quartenaire des nombres que Platon a posez, à une plus parfaitte generation, estants les pairs multipliez par intervalles pairs, et les non-pairs par intervalles non-pairs : car elle contient premierement l'unité comme la souche premiere des nombres tant pairs que non-pairs, et au dessoubs d'elle le deux, et le trois, qui sont les premiers nombres plats : et puis quatre et neuf, les premiers quarrez : et puis huit et vingt et sept les premiers cubiques, l'unité estant mise hors de compte : par où il appert qu'il ne veult pas que lon colloque les nombres tous les uns sur les autres en droitte ligne, ains à part les uns devant les autres, les pairs d'un costé, et les non-pairs de l'autre, comme il est cy dessoubs descrit (2) :

(1) Le quaternaire des Pythagoriens, par lequel ils juroient,

1	2
3	4
5	6
7	8

font ensemble 36. *Amyot.* Voyez les Observations.

(2) Voici cette figure telle qu'elle se trouve représentée dans l'édition de Vascosan.



ainsi seront les files des nombres semblables, qui engendreront des nombres remarquables et notables, tant par composition que par multiplication : par composition ainsi, deux et trois font cinq, quatre et neuf font treize, huit et vingt et sept, trente cinq : car de ces nombres là, les Pythagoriens appellent le cinq τρόφον, c'est à dire son, estimants que le cinq soit le premier parlant et sonant des intervalles du ton, et que le treze en est le residu, desesperans, comme aussi fait Platon, de pouvoir partir le ton en deux egales parties : et le trente cinq, ils l'appellent Harmonie, d'autant qu'il est composé des deux premiers nombres cubiques, procedant du premier pied (1) pair, et du premier non-pair : c'est à sçavoir du huit et du vingt et sept, et semblablement aussi est composé de ces quatre nombres, du six, du huit, du neuf, et du douze, lesquels contiennent la proportion arithmetique et harmonique : mais cela plus clair à voir, en le mettant en figure devant les yeux. Supposons donques qu'il y ait une figure en forme de thuile, qui s'appelle un parallelogramme à angles droicts qui soit designé par ces lettres, A B C D.

Dont le costé moindre A B, soit de cinq, et le plus long A D, soit de sept parties, le moindre costé soit divisé en sections inegales, l'une de deux, l'autre de trois parties au poinct signé E, et le plus long en autres deux inegales aussi, de trois et de quatre au poinct signé F, ainsi A E G F seront six, E B I G neuf,

(1) Ce mot n'est pas dans le grec.

A E B

6 9

F G I

8 12

D H C

G H D F huit, G I C H douze. Ceste figure parallelogramme, plus longue que large, estant composée de trente cinq parties, contient en soy toutes les raisons des premiers accords, et consonances de musique ès nombres des aires et petites placettes quarrées : car le six comparé au huit a la raison ou proportion sesquitierce, en laquelle consiste la quarte. Le six à neuf a la raison sesquialtere, en laquelle consiste la quinte : et le six à douze a la raison double, en laquelle consiste l'octave : aussi y est la raison du ton qui est sesquioctave, comme de huit à neuf : c'est pourquoy ils ont appellé ce nombre là de trente cinq,

qui contient les raisons des tons, les consonances et accords, l'Harmonie, lequel estant multiplié par six, fait le nombre de deux cents dix, qui est le nombre des jours, dedans lesquels se forment et parachevent les enfans qui naissent à sept mois. Item à le prendre par un autre commancement par multiplication, deux fois trois font six, et quatre fois neuf font trente six, et huit fois vingt et sept font deux cens seize : or est le six (1) nombre parfait, d'autant qu'il est egal à ses parties, et s'appelle mariage pour la commixtion du pair et du non-pair. Qui plus est, il se treuve composé du principe des nombres qui est un, du premier pair qui est deux, et du premier non-pair qui est trois. Et puis trente six est le premier nombre quarré ensemble et triangle quarré du pied de six, et triangle du pied de huit, et se produit par multiplication des deux premiers nombres quarrez, c'est à sçavoir du quatre multipliant le neuf, et par l'assemblement de trois cubiques, de l'un, du huit et du vingt sept, qui assemblez font trente six, et puis il se peult estandre en forme de thuile plus longue que large, en deux sortes, en mettant ou douze fois trois, ou neuf fois quatre.

XX. Or maintenant si lon prent les nombres des costez de toutes ces figures, c'est à sçavoir le six du quarré, le huit du triangle, le neuf de l'une des thuiles, et le douze de l'autre, on trouvera qu'ils feront les raisons et proportions de toutes les conson-

(1) Il a paravant en deux lieux attribué cela au cinq. *Amyot.*

nances : car le douze comparé au neuf sera la quarte, comme fait la nete la haulte note, à la moyene, au huit sera quinte, comme de l'hypate la basse note à la moyene, et à douze sera l'octave, comme la nete à l'hypate. Et le nombre de deux cents seize, est nombre cubique, procedant de six pour son pied, et si est egal aux aires quarrées de son pourpris : ces nombres proposez aiants tant de vertus et de proprietez, le dernier vingt sept a encore cela de peculier, qu'il est egal à tous les precedents assemblez ensemble, c'est à sçavoir à un, deux, trois, quatre, huit et neuf : d'avantage, c'est le nombre des jours de la revolution de la lune. Et les Pythagoriens entre les distances et intervalles des sons mettent celuy du ton en ce nombre là : c'est pourquoy ils appellent le treize λεῖμμα, comme qui diroit, le default, d'autant qu'il s'en fault une unité que ce ne soit la moitié de vingt sept. Or que ces nombres là aussi contienent les raisons et proportions de toutes les consonances et accords, il est aisé à entendre : car il y a la double d'un à deux, en laquelle consiste le diapason : de deux à trois la sesquialtere, en laquelle consiste le diapente ou la quinte : de trois à quatre la sesquitierce, en laquelle consiste le diatessaron, la quarte et la triple : de trois à neuf, en laquelle consiste le diapason et diapente, ensemble la quinte sur double, et la quadruple : de deux à huit, qui est le disdiapason, c'est à dire, double sur double, ou une quinzieme. Il y a aussi la sesquioctave de huit à neuf, en laquelle consiste le ton, et si lon compte l'unité qui

est commune aux nombres pairs et non-pairs, tout le nombre des pairs, les prenant depuis un jusques à huit, fait quinze nombres triangle, procedant du pied de cinq : et ceux de la rengée des non-pairs, à sçavoir, un, trois, neuf, vingt sept, font quarante, qui les somme ensemble, et ces quarante là sont composez de treize et de vingt sept, par lesquels les mathematiciens mesurent precisément les intervalles des sons, dont on chante, appellants l'un diesis, et l'autre ton : et ce nombre de quarante vient par multiplication de la vertu du quartenaire : car si vous multipliez quatre fois chascun des quatre premiers nombres pris à par soy, c'est à sçavoir un, deux, trois, quatre, il en proviendra, quatre, huit, douze, seize, qui sommez ensemble feront quarante : et ces quarante là contiennent encore toutes les raisons et proportions des consonances, pour ce que seize comparé à douze a proportion sesquitierce, à huit double, à quatre quadruble, et le douze à huit sesquialtere, à quatre triple, qui sont les proportions de la quarte, de la quinte, de l'octave, et de la quinzieme. Et puis ce quarante est egal aux deux premiers nombres quarrez, et aux deux premiers cubiques, les deux premiers quarrez sont un et quatre, les deux cubiques huit et vingt-sept, qui sommez ensemble, font quarante, tellement que le quaternaire de Platon est en sa disposition bien plus ample, plus diversifié, et plus parfaict que non pas celuy de Pythagoras.

XXI. Mais pource que ès nombres proposez ne se

peuvent trouver places pour les medietez (1) qu'il introduit, il a fallu estandre les nombres en plus amples terres, en retenant tousjours les mesmes raisons et mesmes proportions, il nous fault un peu déclarer quels sont ces nombres là, et premierement traitter de ces medietez. La premiere doncques est celle qui surmonte et est surmontée de ses extremitez par un mesme nombre, laquelle on appelle maintenant arithmetique : l'autre qui surmonte et est surmontée par mesme partie de ses extremitez, s'appelle hypenantia, c'est à dire, soubcontraire : comme pour exemple, les deux bouts et extremitez, et le milieu de la medieté arithmetique sont six, neuf, douze : car neuf qui est au milieu surmonte six du mesme nombre qu'il est surmonté de douze, c'est à sçavoir de trois, et de la soubcontraire. Ces fins sont, comme six, huit, douze : car huit qui est le milieu surmonte six de deux, et est surmonté par douze de quatre, et le quatre est la troisieme partie du douze, comme deux est la troisieme partie de six. Ainsi advient il qu'en la medieté arithmetique le milieu surmonte l'un des bouts, et est surmonté par l'autre d'une mesme sienne partie, et en la soubcontraire d'une mesme partie non sienne, mais de ses extremitez, c'est pourquoy elle est appellée soubcontraire : et c'est aussi celle que l'on nomme harmonique, pour ce que

(1) Médiétetés. Quand on a trois nombres proportionnels, cela se nomme médiéteté arithmétique, ou médiéteté géométrique, ou médiéteté harmonique, suivant que la proportion est, ou arithmétique, ou géométrique, ou harmonique.

dedans ses fins elle comprent les premieres consonances, c'est à sçavoir du moindre bout au plus grand, le diapason l'octave : du plus grand au milieu, la quinte: et du milieu au moindre bout, la quarte : par ce que le plus grand terme ou bout estant mis sur la note ou chorde nete, et le moindre sur l'hypate, le milieu se trouvera sur celle qui se nomme moienne, qui fera vers la note une quinte, et vers l'hypate une quarte : tellement que huit sera la moienne, douze sur la nete, et six sur l'hypate. Or pour sçavoir facilement trouver ces medietez là et promptement, Eudorus en monstre la maniere : car assemblez les deux bouts ensemble, et du sommé des deux en prenez la moitié, ce sera la medieté arithmetique : ou prenez la moitié de chascun des bouts, et les mettez ensemble, ce qui en proviendra sera la medieté arithmetique, autant aux doubles comme aux triples. Mais en la soubcontraire ou harmonique, si les deux termes et bouts sont l'un à l'autre en proportion double, prenez le tiers du moindre, et la moitié du plus grand, le nombre qui en proviendra sera le milieu harmonique : mais si les deux bouts sont l'un à l'autre en proportion triple, il fault au contraire prendre la moitié du moindre, et le tiers du plus grand, et le sommé sera le milieu : comme, pour exemple, soit en triple proportion le moindre terme six, et le plus grand dix huit, si tu prens la moitié de six qui est trois, et le tiers de dix huit qui est six, il en viendra neuf, pour le milieu qui surmonte, et est surmonté de mesme partie des deux bouts, c'est

à sçavoir de la moitié. Voylà comment les medietez se prennent.

XXII. Or les fault il là entrejetter et colloquer entre deux, pour remplir les espaces ou intervalles doubles et triples, mais entre les nombres proposez les uns n'ont aucune place de milieu, les autres ne l'ont pas suffisante : parquoy on les augmente, en retenant tousjours les mesmes proportions, et y fait on des places et receptacles suffisans pour recevoir lesdites mediocritez : et premierement pour le moindre bout ou terme, au lieu de un on met six, pour ce que c'est le premier de tous les nombres qui a moitié et tiers, multiplie lon tous les nombres qui sont au dessoubs par six, ainsi comme il est soubscript pour pouvoir recevoir les medietez toutes deux ès doubles et triples intervalles.

12.	2.		3.	18.
24.	4.	6 (1).	9.	54.
48.	8.		27.	162.

Et pourautant que Platon a dit, « Estans les inter- « valles sesquialteres, sesquitiers, et sesquioctaves, « de ces liaisons là ès precedentes distances il rem- « plissoit tous les sesquitiers de l'intervalle sesquioc-

(1) J'ai mis un 6 au lieu de l'unité, qui est une faute manifeste. On peut d'ailleurs consulter les causes premières, par M. l'abbé Batteux. C'est dans cet excellent ouvrage qu'on trouvera, si on est curieux de ce genre de métaphysique, la science des nombres expliquée d'après les principes des Pythagoriciens.

« tave, laissant une partie de chascun d'eulx », et la distance de ceste partie prise de nombre à nombre, aiant pour ses bouts et ses termes deux cents cinquante et six, et deux cents quarante et trois. Pour les paroles de ce texte ils ont esté contraints d'estendre encore ces nombres, et les faire plus grands, tant qu'il y eust deux nombres suivans de reng en proportion sesquioctave, là où le six ny de luy mesme entier ne pouvoit avoir proportion sesquioctave, et qui l'eust divisé, en partissant l'unité en parcelles de nombres rompus, l'intelligence en venoit à estre malaisée à comprendre, il appella celle façon multiplication : ne plus ne moins qu'en la musique aux mutations, là où si vous tendez et augmentez le premier nombre, il faut quant et quant que la description de toutes les autres notes se tende et s'augmente aussi. Eudorus donques suivant Crantor, prit pour le premier nombre trois cents octante quatre, qui se fait en multipliant soixante quatre par six, et les a induits à ce faire le nombre de soixante quatre, qui a pour son soubs-sesquioctave huit, et son sesquioctave septante deux. Mais il accorde mieulx avec le texte et les paroles de Platon, de supposer la moitié : car le default qu'ils appellent λεῖμμα, aura la proportion sesquioctave aux nombres que Platon a posez, deux cents cinquante six, et deux cents quarante trois, aiants mis pour le premier, cent nonante deux : et si le double d'iceluy se met pour le premier, le Limma sera de la mesme proportion, mais en nombre double, comme de cinq cents douze à quatre

cents octante quatre : car deux cents cinquante six sont en proportion sesquitierce de cent nonante deux, et cinq cents douze, de quatre cents octante quatre. Et ne sera pas ceste reduction sans raison, aiant donné occasion apparente à Crantor : car le nombre de soixante quatre est cube, procedant du premier quarré, et quarré procedant du premier cube, et estant multiplié par trois, le premier non-pair, et le premier triangulaire, le premier parfait et sesquialtere, il fait cent nonante deux, qui a aussi son sesquioctave, comme nous monstrerons.

XXIII. Mais premierement vous entendrez mieulx que c'est que Limma, et quelle est l'intelligence de Platon, si vous voulez un peu rememorer ce que lon dit ès escholes des Pythagoriens : car Diastema, c'est à dire, intervalle en matiere de chant, est tout le contenu entre deux sons de diverse tension, entre lesquels intervalles il y en a un qui s'appelle ton, celuy dequoy la quinte surmonte la quarte : de ce ton entier, comme tiennent les musiciens, couppé en deux par la moitié, il se fait deux intervalles, qui s'appellent l'un et l'autre demy tons : mais les Pythagoriens n'estiment pas qu'il se puisse mespartir egalement, et estans les deux sections inegales, ils en appellent la moindre, Limma, c'est à dire, le default, pour ce que c'est un peu moins de la moitié : et pourtant il y en a qui forment l'accord de la quarte de deux tons et demy ton, les autres de deux tons et d'un Limma, et semble que le tesmoignage du sentiment de l'ouye s'accorde avec les musiciens et har-

moniques, et la demonstration avec les mathematiciens. La preuve de la demonstration se fait en ceste maniere : C'est chose qui se suppose pour certaine, esprouvée par les instruments, que le diapason ou l'octave a la proportion double : diapente, la quinte, sesquialtere : diatessaron, la quarte, sesquitierce : et le ton, sesquioctave : et en peult on encore presentement examiner et esprouver la verité, en attachant deux pois doubles à deux chordes egales, ou faisant de deux tuyaux de aubois d'egale concavité, l'un double en longueur de l'autre : car l'aubois qui sera de plus grande longueur (1) sonnera plus gros, comme l'Hypate au regard de la nete, et des deux chordes, celle qui sera roidie par le plus grand pois sonnera plus clair, comme la nete à comparaison de l'hypate, et cela est la consonance du diapason : semblablement aussi trois comparez à deux, soit en longueur ou en pesanteur, fera la quinte, et quatre à trois fera la quarte, car l'un a la proportion sesquitierce, et l'autre sesquialtere : et si l'inegalité des pois ou des longueurs est comme de huict à neuf, elle fera l'intervalle du ton, non pas que ce soit accord, mais son propre à chanter : car les sons, qui les touche, ou sonne, ou entonne l'un après l'autre, rendent un chant doulx et agreable aux aureilles, mais qui les sonneroit ensemble, le son en seroit fascheux, et offenseroit l'ouye : au contraire ès consonances, qui les touche ou en-

(1) L'experience monstre que le double se doibt prendre à la concavité, et non pas à la longueur. *Amyot.*

semble, ou l'un après l'autre, l'aureille en reçoit le consent et accord avec grand plaisir : toutefois encore monstre lon cela par raison, car l'harmonie du diapason est composée de la quinte, et de la quarte, et en nombres, le double est composé du sesquialtere, et du sesquitiers, car douze sont en proportion sesquitierce du neuf et sesquialtere du huict, et double du six : adonc la proportion double est composée de la sesquialtere, et de la sesquitierce, comme le diapason du diapente, et du diatessaron, c'est à dire, l'octave de la quinte et de la quarte, mais la quinte est plus grande que la quarte d'un ton, et icy ès nombres la sesquialtere plus grande que la sesquitierce, d'une sesquioctave : il appert doncques que le diapason a la proportion double, et la quinte sesquialtere, et la quarte sesquitierce, et le ton la sesquioctave. Cela estant prouvé et demonstré, voions maintenant si la sesquioctave se peut mespartir en deux sections egales : car si elle ne peut, aussi ne fait doncques pas le ton : et pour ce que le huict et le neuf font la premiere proportion sesquioctave, il n'y a rien d'intervalle entre deux, l'un et l'autre estans doublez, le nombre qui se treuve entre deux fait deux intervalles : il est manifeste que si ces deux intervalles sont egaux, la sesquioctave se peut egalement diviser en deux. Or est il que la double de neuf est dixhuict, et de huict seize, lesquels reçoivent entre eux-deux dixsept : ainsi y a il l'un des intervalles plus grand, et l'autre plus petit, car le premier est de dixhuict à dixsept, et le second de dixsept à seize : adonc

la sesquioctave proportion se divise en portions et sections inegales, et consequemment aussi le ton. Parquoy la division faitte, nulle des sections n'est proprement demy ton, ains a esté l'une à bon droit appellée par les mathematiciens Limma : et c'est ce que dit Platon, que Dieu remplissant les sesquitiers des sesquioctaves laissa une partie de chascun d'iceux, dont la raison est et proportion qu'ont deux cens cinquante six, à deux cens quarante trois : car que lon prenne une quarte en deux nombres qui aient entre eux proportion sesquitierce, comme deux cents cinquante six, à cent nonante deux, dont le moindre nombre, 192, soit colloqué sur la note basse du tetrachorde, et le grand 256, sur la haute : il faut monstrer que cela remply de deux sesquioctaves, il demeure un intervalle aussi grand, comme à le prendre en nombre deux cents cinquante six : car le bas son estant roidy et tendu d'un ton, qui est la raison sesquioctave, il se fait deux cents seize, et puis derechef cestuy estant encore roidy et tendu d'un autre ton, il devient deux cents quarante trois : car ils surmontent deux cents seize de vingt sept, et deux cents seize surmontent cent nonante deux de vingt quatre, dont le vingt sept est sesquioctave de deux cents quarante trois, et vingt et quatre de deux cents seize. Parquoy de ces nombres icy le plus grand est sesquioctave du milieu, et le milieu du plus petit, et la distance depuis le plus petit jusques au plus grand, c'est à dire, depuis cent nonante deux, jusques à deux cents quarante trois, deux tons remplis de deux

sesquioctaves, lequel intervalle osté il demeure l'intervalle du total qui est entre deux cents quarante trois, et deux cents cinquante six, qui sont treize, c'est pourquoy ils appelloient ce nombre là λεῖμμα, comme qui diroit, default ou residu.

Quant à moy donc je pense que la sentence de Platon est très clairement exposée en ces nombres là: les autres mettant les fins et termes du diatessaron, pour le haut deux cents octante huict, et pour le bas deux cents seize, achevent proportionalement le reste, sinon qu'ils prennent deux defauts entre les deux extremitez, le bas estant tendu d'un ton, il se fait deux cents quarante trois, et le hault estant lasché d'un autre, il devient deux cents cinquante six, car ils sont sesquioctaves, 243 de 216, et 288 de 256, de maniere que chascun des intervalles est d'un ton, et demeure ce qui est entre 243 et 256, qui n'est pas demy ton, ains est moins : car 288 est plus que 256, de 32 : et 243 est plus que 216, de vingt-sept, et 256 est plus que 243, de treize, et tous les deux avantages sont moins que demy ton : parquoy le diatessaron se trouve de deux tons, et de ce qu'ils appellent Limma, non pas d'un demy ton : voilà comment il se demonstre. Ainsi n'est-il pas malaisé à entendre par ce que nous avons dit, pourquoy c'est que Platon aiant dit, qu'il se fait des intervalles sesquialteres, sesquitiers, et sesquioctaves, en remplissant les sesquitiers des sesquioctaves, il n'a point fait mention de sesquialteres, ains les a laissez en arriere : c'est pour ce que la sesquialtere est remplie, quand on

adjouste la sesquioctave à la sesquitierce, ou bien la sesquitierce à la sesquioctave.

XXIV. Ces choses ainsi demonstrées, maintenant, quant à remplir les intervalles, et y entrejetter les medietez, quand personne ne l'auroit fait auparavant, je le vous laisserois faire pour vostre exercice : mais cela aiant desjà esté fait, et par plusieurs gens de bien, principalement par Crantor, Clearchus, et Theodorus, tous natifs de la ville de Soles, il ne sera point hors de propos, de parler un petit de la difference qu'il y a entre eux : car Theodorus ne fait pas deux files de nombres, comme les autres, ains les met tous d'une rengée les uns après les autres, les doubles et les triples, et se fortifie premierement par ceste partition de la substance que lon appelle selon la longueur qui fait deux branches d'un tronc, et non pas quatre de deux, et puis il dit qu'il faut que les interpositions des medietez prennent ainsi place, autrement qu'il y auroit perturbation et confusion, et passant incontinent du premier double au premier triple, y debvant estre ce qui doit remplir l'un et l'autre. De l'autre costé aussi fait pour Crantor la situation et position des nombres plains avec les plains, quarrez avec les quarrez, et cubes avec les cubes, qui sont ainsi colloquez vis à vis l'un de l'autre en files opposites, et non pas selon leur reng, ains alternativement (1).

XXV. Ce qui est tousjours d'une sorte, c'est l'es-

(1) Ici y a une grande breche en l'original. *Amyot.*

pece ou la forme, mais ce qui se divise par les corps, c'est le subject et la matiere, et la mixtion qui se fait des deux, c'est le suppost parfaict. Quant à la substance doncques indivisible, qui est tousjours une et tousjours de mesme sorte, il ne faut pas entendre qu'elle fuye division pour sa petitesse, comme font les petits corps, que lon appelle atomes : car c'est ce qu'elle est simple, pure, non subjecte à passion, ny alteration aucune, ains tousjours semblable à soy et de mesme sorte, qui fait qu'elle est indivisible, et n'aiant point de parties, pour laquelle simplicité, quand elle vient à toucher aucunement les composez et differents, elle fait cesser la diversité, *et les* rend d'une mesme habitude par similitude, et si lon veut appeller celle qui est divisible par les corps, matiere, comme subjecte à icelle, et participante d'icelle, usant d'equivocation, il n'y aura point d'interest quant à ce dont il est question.

XXVI. Mais ceux qui veulent qne la corporelle matiere soit meslée avec l'indivisible, sont en grand erreur. Premierement par ce que Platon n'a point usé maintenant d'aucuns noms d'icelle (1), par ce qu'il (2) a tousjours accoustumé de l'appeller receptacle recevant tout, et nourrice, non pas divisible par les corps, ains plus tost corps divisé en singuliers individus.

(1) Lisez : n'a point usé en cet endroit du nom de matière corporelle.

(2) C'est une faute d'Amyot, lisez : et il a toujours accoustumé de l'appeller....

XXVII. Et puis quelle difference y aura il entre la generation du monde et de l'ame, si leur constitution de l'un et de l'autre est composée de la matiere et des choses intelligibles? Platon certes luy mesme, comme ostant à l'ame l'estre engendré du corps, dit que Dieu luy a mis tout ce qui estoit corporel au dedans d'elle, et puis que par dehors il a esté caché et couvert d'elle tout alenviron, et brief après avoir fabriqué de proportion l'ame, il subjoinct puis après le traitté de la matiere, ne s'en estant point servy au paravant quand il traittoit de la creation de l'ame (1).

XXVIII. Autant en peut on semblablement respondre à Posidonius, car il ne s'est pas fort esloigné de la matiere, ains cuidant que la substance des termes et extremitez soit ce qu'il appelle substance divisible par les corps, et joignant cela avec l'intelligible, il a prononcé et affermé que l'ame est l'idée de ce qui est distant en tout sens selon les nombres qui contiennent l'harmonie, par ce que les mathématiques sont situées entre les premiers intelligibles et les sensibles : mais l'ame aiant des intelligibles l'estre eternelle, et des sensibles l'estre passible, il est convenable qu'il y ait quelque substance entre deux, mais il n'a pas pris garde que Dieu depuis, après avoir fait et parfaict l'ame, usa des termes et extremitez du corps, pour en donner forme à la matiere,

(1) Lisez : brief après avoir traité de la création de l'ame, il passe à celle de la matière, dont il n'avoit pas eu besoin de parler en traitant de l'ame, puisqu'elle étoit engendrée sans aucun mélange de matière.

terminant et finissant sa substance vague et esparse, non contenue d'aucune liaison, l'environnant de superfices composées de triangles joincts ensemble : encore est-il plus impertinent de faire l'ame une idée, par ce que l'ame est tousjours en mouvement, et l'idée est immobile, et l'idée ne se peut mesler avec ce qui est sensible, et l'ame est tousjours attachée avec le corps. Et puis Dieu a esté imitateur de l'idée comme de son patron, et ouvrier de l'ame comme de son ouvrage : et que Platon ne tienne point que la substance de l'ame soit le nombre, ains bien qu'elle soit ordonnée par nombre, nous l'avons desjà dit au paravant.

XXIX. Mais alencontre de ces deux opinions ceste opposition est commune : Que ny aux nombres, ny aux termes et bornes des corps il n'y a aucune apparence, ny vestige de celle puissance, par laquelle l'ame juge de ce qui est sensible : car l'entendement et la faculté d'entendre qu'elle a, c'est la participation du principe intelligible que luy mesme y a imprimé, mais l'opinion, la creance, l'imagination, et l'estre passive et sensitive des qualitez qui sont ès corps, il n'est homme qui sçeust penser que cela puisse proceder des unitez, des points, des lignes, ny des superfices. Et toutefois non seulement les ames des mortels ont la faculté de juger de toutes qualitez exterieures perceptibles aux sentimens : « Mais aussi celle du monde, ce dit Platon, quand « elle vient à se tourner en soy mesme, et à toucher « quelque chose qui ait la substance vague, fluide :

« et aussi l'indivisible en se mouvant par toute elle « mesme, elle dit à quoy chasque chose est mesme, « et à quoy elle est autre et diverse, et à quoy prin- « cipalement chasque chose est convenable, soit à « faire ou à souffrir, tant ès choses qui viennent en « estre qu'en celles qui sont tousjours d'une sorte ». Davantage faisant une description des dix predicamens, il declaire encore cela plus dilucidement puis après. La raison vraye, dit-il, « quand elle s'attache « à ce qui est sensible, et le cercle de l'Autre allant « droit l'annonce par toute son ame, alors il s'engen- « dre des opinions et des creances fermes et verita- « bles : mais aussi quand elle est en la partie intelli- « gente et discourante, et que le cercle du Mesme « tournant aisément et rondement le demonstre, « alors necessairement la science se parfait, et en « quoy que ce soit que ces deux choses là s'engen- « drent, si aucun le nomme autrement qu'ame, cer- « tainement il dit plus tost toute autre chose que la « verité. »

XXX. D'où est-ce doncques que l'ame a eu ceste motion opinante, qui comprent ce qui est sensible, diverse et differente de l'autre intellective, qui se termine en science? Il est bien mal-aisé de le dire, si lon ne suppose fermement que maintenant et en cest endroit là il ne compose pas l'ame simplement, ains l'ame du monde avec les parties cy dessus mentionnées, c'est à sçavoir de la meilleure substance indivisible, et de la pire, qu'il appelle divisible par les corps, qui n'est autre chose

que l'imaginative et opinative motion, s'accordant avec ce qui est sensible, laquelle ne s'engendre pas, ains est comme l'autre eternelle : car la nature qui a la vertu d'entendre, l'a aussi d'opiner, mais ceste intellective là est immobile, impassible, et posée et fondée sur la substance qui tousjours demeure d'une mesme sorte, et l'autre est vague et divisible, comme celle qui touche à une matiere mobile, tousjours flottante et espandue çà et là : car la matiere sensible paravant n'avoit ordre quelconque, ains estoit sans forme, et sans borne ne terminaison aucune, et la puissance qui estoit en elle n'avoit ny les opinions expresses articulées et distinguées, ny ses mouvemens tous certains et ordonnez, ains pour la plus part ressemblans à des songes temeraires, turbulens, travaillans ce qui est corporel, sinon que par fortune ils tombassent sur ce qui est le meilleur : car elle estoit entre deux, et avoit nature conforme et accordante à l'un et à l'autre touchant à la matiere en ce qu'elle est sensitive, et aux choses intelligibles en ce qu'elle a moien de juger : ainsi le declare il luy mesme en ces propres termes. « Selon mon calcul, « dit-il, ceste somme soit arrestée de tout le compte : « Que ces trois choses triplement separées estoient « avant que le ciel fut, la substance, la place, la ge- « neration ». Il appelle la place la maniere, comme ailleurs le siege, et aucunefois le receptale : ce qui est l'intelligible, la generation : lors que le monde n'estoit pas encore, ne peut estre autre chose que la substance subjette à mouvemens et alterations, si-

tuée entre le moulant et le moulé, transmettant les images de là icy : c'est pourquoy elle a esté appellée divisible pour ce qu'il est force que le sensitif se divise et aille quant et le sensible, et l'imaginatif quant et l'imaginable : car le mouvement sensitif se meut vers le sensible au dehors, mais l'entendement de luy mesme estoit stable, ferme et immobile : mais estant imprimé en l'ame et en estant seigneur, il se tourne en soy mesme, et accomplit un mouvement en rond et circulaire, touchant à ce qui est principalement en ce qui demeure tousjours.

XXXI. Et pourtant difficile fut la meslange, et l'association de mesler le divisible avec l'indivisible, et ce qui n'est aucunement mobile avec ce qui remue tousjours, et qui va par tout, contraignant par force le Mesme de s'assembler avec l'Autre. Si n'estoit pas l'Autre mouvement, comme ny le Mesme n'estoit pas station ou repos, ains estoient le principe de diversité et de identité : car l'un et l'autre descendent de divers principes, à sçavoir le Mesme de l'unité, et l'Autre du binaire, et ont esté premierement meslez icy en l'ame, estans liez par nombres et par proportions, et par medietez enarmoniques : et le Mesme imprimé en l'Autre fait difference, et l'Autre au Mesme fait ordre, comme il appert manifestement ès premieres puissances de l'ame, lesquelles sont la puissance de mouvoir, et la puissance de juger. Le mouvement se monstre incontinent au ciel, et en la diversité, l'identité, à la revolution des estoiles errantes et planetes, et en l'identité la diversité en la

situation des estoiles fixes : car là est le Mesme le plus fort, comme ès choses terrestes tout le contraire. Et le jugement a bien deux principes, l'entendement du Mesme pour juger les choses universelles, et le sentiment de l'Autre pour juger les particulieres, et la raison puis est meslée des deux, estant intelligence ès choses generales, intelligibles, et opinion ès choses sensibles, usans pour instrumens et outils, de la memoire et de l'imagination, dont les unes font le Mesme en l'Autre, et les autres l'Autre au Mesme : car intelligence est le mouvement de l'entendement envers ce qui demeure ferme, et l'opinion est la demeure de ce qui sent envers ce qui remue : le Mesme colloque et met l'imagination ou phantasie, qui est une liaison de l'opinion avec le sentiment en la memoire, et l'Autre au contraire la remue, pour la difference du passé et du maintenant, touchant ensemble à l'identité et à la diversité.

XXXII. Et pour bien entendre la proportion de laquelle il a composé l'ame, il faut prendre l'exemple de la constitution du corps du monde : car là les deux extremitez, à sçavoir le feu et la terre, estans de nature bien difficiles à contemperer l'un avec l'autre, ou pour mieux dire, impossibles à compatir et à se mesler ensemble, il meit au devant du feu l'air au milieu d'eux, et l'eau au devant de la terre, si contempera premierement ces deux moiens là ensemble, et puis par eux les deux extremes des bouts qu'il accommoda et joignit, et avec ces moiens là et avec eux mesmes. Et là mesme aussi derechef assembla il le

Mesme, et l'Autre puissances contraires et extremitez ennemies, non par elles mesmes immediatement, ains en mettant entre deux d'autres substances, l'indivisible au devant du Mesme, et la divisible au devant de l'Autre, estant aucunement convenable à l'une et à l'autre, puis ces deux estans meslées, y meslant et contemperant aussi les autres extremes, il ourdit et tissut ainsi tout l'espece de l'ame, faisant en tant qu'il estoit possible de differents semblables, et de plusieurs un.

XXXIII. Or y en a il qui disent que Platon n'a pas bien dit, d'appeller la nature de l'Autre difficile à mesler, attendu, disent-ils, qu'elle n'est point insusceptible, ains plustost amie de mutation, et que plustost la nature du Mesme estant ferme et difficile à remuer ne reçoit pas facilement meslange, ains la fuit et la rejette, à fin qu'elle demeure simple, nette, sans aucune alteration : mais ceux qui reprennent cela ignorent que le Mesme est l'idée de choses qui sont tousjours d'une sorte, et l'Autre l'idée de celles qui se portent diversement, et que l'effect de cestuicy est de tousjours diviser, separer, et alterer ce à quoy il touche, et d'en faire d'un plusieurs, et l'effet de celuy là, de conjoindre et assembler par similitude ces plusieurs en une mesme forme et puissance.

XXXIV. Voilà quelles sont les puissances de l'ame de l'univers (1), lesquelles entrans en des instruments caduques et passibles, qui sont les corps,

(1) « Ces principes ainsi posés, dit M. l'abbé Batteux, et à ce

bien qu'elles soient quant à elles incorruptibles et impassibles, l'espace de la dualité indeterminée y apparoist d'avantage, mais celle de l'unité simple plus obscurement y est enfoncée : toutefois encore ne sçauroit on remarquer en l'homme, ny une passion du tout exempte de raison, ny mouvement aussi de raison, où il n'y ait du tout rien de cupidité, d'ambition, de joye ou de douleur. Et pourtant y a il aucuns philosophes qui veulent que les passions soient des raisons, comme si toute cupidité, toute fascherie, et toute ire, estoient des jugemens : et d'autres aussi qui tienent que toutes vertus sont passions, car force et vaillance, disent ils, est ce qui craint, et temperance ce qui jouit de volupté, et justice ce qui gaigne : toutefois l'ame estant ensemble et contemplative et active, et contemplant les choses universelles, et faisant les particulieres, entendant les unes, et sentant les autres, la commune raison rencontrant tousjours au Mesme, l'Autre, et en l'Autre aussi le Mesme tasche bien à separer de diverses bornes et separations, un d'avec plusieurs, et l'indivisible d'avec le divisible, mais elle n'en peut venir à bout, ny estre peurement en l'un ny en l'autre, tant les principes sont entre-lassez l'un avec l'autre, et brouillez pesle-mesle.

« qu'on croyoit invinciblement démontrés, *inexplicabili ratiocinatione* (Macrob. *Comment. in somn.*), tous les phénomènes s'expliquoient ». Ainsi Plutarque ne va plus s'occuper, dans le reste de ce Traité, que de prouver par les effets l'existence réelle des deux principes qu'il vient d'établir.

XXXV. Et pourtant a Dieu constitué un receptacle au Mesme, et à l'Autre de la substance divisible et indivisible, à fin qu'en diversité il y eust ordre : car cela estoit le naistre, et sans cela le Mesme n'auroit point de diversité, et consequemment point de mouvement ny de generation, et l'Autre n'eust point eu d'ordre, et par consequent aussi point de consistence ny de generation : car s'il fust advenu au Mesme d'estre Autre d'Autre, et à l'opposite aussi à l'Autre d'estre Mesme à soy-mesme, ceste telle communication et participation l'un de l'autre n'auroit ny ne produiroit rien de generatif, ains a besoing de quelque tierce matiere qui les reçoive, et qui par eux soit disposée : et c'est celle que Dieu constitua et composa la premiere, en terminant et arrestant l'infinité de la nature mouvante des corps par la fermeté immobile des choses intellectuelles (1).

XXXVI. Et comme il y a une sorte de voix non articulée ne distincte, pour signifier aucune chose, là où la parole est une voix signifiante et articulée pour donner à entendre la pensée : et harmonie est un composé de plusieurs sons et intervalles, et le son est

(1) Voici les paroles de Platon rapportées par M. l'abbé Batteux. *Ibid.* p. 282. « De cette substance, qui est *individue*, toujours la « même et semblable, et de celle qui est *dividue* (ou divisible) « par les corps, Dieu fit un mélange, d'où il résulta une troisième « nature, composée de la nature du Même et de celle de l'Autre, « qui fut mitoyenne entre la substance indivisible et la substance « divisible par les corps; et de ces trois choses il n'en fit qu'une « essence, et força la nature de l'Autre, ou du *divers*, qui répugnoit « au mélange, de rester mêlée avec ce qu'on appelle le Même. »

une chose simple et mesme, et intervalle est difference et diversité de sons, lesquels estans meslez et assemblez ensemble, il se fait le chant et melodie : aussi la passibilité de l'ame estoit infinie, instable et desordonnée, et depuis elle fut terminée, quand les bornes, termes et limites de l'espece certaine furent apposées à la diversité variable de son mouvement : ainsi aiant compris le Mesme, et l'Autre par similitudes et dissimilitudes de nombres, faisans de difference accord, de là est procedée la vie de l'univers, sage et prudente, l'harmonie consonante, et la raison menant gré et force, grace et contraincte, meslée ensemble, que le commun appelle la fatale destinée : Empedocles la nomme accord et discord ensemble, Heraclitus la tension opposite du monde, comme d'un arc, dont les deux bouts tirent l'un contre l'autre, ou d'une lyre : Parmenides lumiere et tenebres : Anaxagoras entendement et infinité : Zoroastres, dieu et le diable, nommant l'un Oromasdes, et l'autre Arimanius.

XXXVII. Mais Euripides n'a pas bien usé de disjonctive au lieu qu'il devoit user de conjonctive, là où il dit,

> Jupiter, Soit necessité forcée
> De la nature, Ou l'humaine pensée :

car à la verité, celle puissance qui penetre et domine par tout l'univers, et entendement et necessité. C'est ce que les Ægyptiens couvertement veulent donner à entendre soubs le voile de leurs fables, disans que

quand Orus fut puny et desmembré, l'esprit et le sang en fut donné à son pere, et la chair et la graisse à sa mere : mais de l'ame, il n'y a rien (1) qui demeure pur et net, simple, à part des autres : car comme disoit Heraclitus, harmonie latente est meilleure qu'apparente, dedans laquelle Dieu qui l'a meslée, a caché et enfoncé les differences et diversitez (2).

XXXVIII. Et toutefois encore y voit on en la partie irraisonnable la temerité turbulente, et en la raisonnable la sagesse ordonnée, ès sentimens necessité, en l'entendement pleine et entiere liberté : mais la puissance terminante aime l'universel et l'indivisible, à cause de leur consanguinité, et au contraire la puissance dividente s'attache aux particuliers, par le divisible : et le total s'esjouit de la mutation du Mesme à ce qu'il faut par l'Autre (3) : mais la difference des inclinations à l'honneste ou au deshonneste, et au plaisant et au desplaisant, et les ravissemens d'esprit et transports des amoureux, et les combats de l'honneur, alencontre de la volupté en eux, monstrent evidemment, autant que nulle autre chose, la mixtion de la partie divine et impassible, avec la mortelle et passible envers les corps, dont luy mesme appelle l'une concupiscence des voluptez née avec nous, l'autre une opinion introduitte d'ailleurs, ap-

(1) Lisez : ainsi il n'y a rien de l'ame qui demeure....

(2) Lisez : parceque Dieu a meslé, caché et enfoncé dans l'harmonie latente les différences, etc....

(3) Lisez : et le total s'esjouit de la mutation du Mesme en l'Autre, quand elle est nécessaire.

petant le souverain bien : car l'ame produit de soy-mesme la passibilité, et la participation de l'entendement luy vient de dehors infuse par le meilleur principe, qui est Dieu.

XXXIX. Si n'est pas la nature du ciel mesme exempte de ceste double compagnie, ains voit on comme elle encline quelquefois en la revolution du Mesme, qui est la plus forte, et gouverne le monde: et viendra une portion de temps, comme elle a desjà esté par plusieurs fois, en laquelle la sagesse s'espointera et s'esmoussera, et par maniere de dire s'endormira, en se remplissant d'oubliance de son devoir, et de ce qui luy est propre, et ce qui dès le commancement est familier et conforme au corps, attire, appesantit et detourne en arriere l'acheminement et alleure de l'univers à la main droitte : mais il ne le peult rompre du tout à faict, par ce que la partie meilleure se resveille de rechef, et regarde au moule et patron de Dieu, qui l'aide à retourner et à le redresser (1).

XL. Ainsi nous est-il monstré de plusieurs endroicts, que l'ame n'est pas toute œuvre de Dieu,

(1) « Ainsi, observe très bien M. l'abbé Batteux, toutes les qualités qui font la beauté et la variété de l'univers, au ciel, dans « l'air, sur la terre et dans les eaux, viennent des idées substantielles que la divinité a versées dans l'ame du monde, lorsqu'elle « la composa. La collection de ces idées forma le tableau universel des formes de l'univers, par ce moyen l'ame du monde eut « en soi l'expression intelligible des idées, qui furent le modèle « du monde et des êtres qui le remplissent ». Voyez les Observations.

ains que aiant en elle une portion de mal née avec elle, elle a esté ordonnée et disposée par luy en terminant par l'unité l'infiny, à fin qu'elle devint substance bornée de ses termes, et y mettant par le moien du Mesme, et de l'Autre, l'ordre, la mutation, la difference et la similitude, et aiant contracté une societé, alliance et amitié de toutes ces choses là, les unes avec les autres, autant comme il estoit possible, par le moien des nombres et des proportions.

XLI. Dequoy encore que vous ayez bien souvent ouy parler, et en ayez leu plusieurs livres, et plusieurs escripts, il ne sera pas mauvais que j'en die un petit mot, en proposant premierement ce qu'en dit Platon. « Dieu, dit-il, osta premierement une par-« tie de l'univers, et puis en osta encore le double de « celle là, et puis une triple sesquialtere de la seconde, « et triple de la premiere, et puis une quatriéme dou-« ble de la seconde, et une cinquieme triple de la troi-« siéme, et puis une sixiéme octuple de la premiere, et « une septieme vingt septuple de la premiere. Après « cela il remplit les doubles et les triples intervalles, « en retrenchant encore une partie de là, et la mettant « au milieu d'iceux, de maniere que en chasque inter-« valle il y avoit deux medietez, l'une surmontant et « estant surmontée d'une mesme partie de ses extre-« mitez, l'autre surmontant de mesme nombre l'une « de ses extremitez, et estant surmontée par l'autre: « mais estants les intervalles sesquialteres, sesquitiers « et sesquioctaves de ces liaisons là ès precedentes dis-« tances, il remplit tous les sesquitiers de l'intervalle

« sesquioctave, laissant de chacun d'eulx une partie, « et la distance de ceste partie prise de nombre à « nombre, aiant pour ses termes deux cents cinquante « six, et deux cents quarante trois ».

XLII. En quoy lon demande premierement de la quantité de ces nombres, et secondement de l'ordre de la quantité, qui sont ceux qu'il prend en doubles intervalles : et quant à l'ordre, à sçavoir s'il les fault tous disposer en une rengée, comme fait Theodórus, ou plustost, comme fait Crantor, en forme d'un lambda, Λ, en mettant l'un sur la pointe, et puis en une file, les doubles à part, et les triples en une autre file: et quant à l'usage, et à l'efficace qu'ils ont à la constitution et composition de l'ame.

XLIII. Quant au premier nous rejetterons ceulx qui disent qu'il suffit ès proportions, considerer quelle nature ont les intervalles, et les medietez, qui les remplissent, en quelques nombres que ce soit que lon suppose qu'ils aient des places capables des proportions, la doctrine s'en faisant egalement : car encore que ce qu'ils disent soit vray, ils enseignent peu sans exemples, et si empeschent une autre speculation, où il y a grace et doctrine ensemble. Si donc commanceans à l'unité nous mettons à part les nombres doubles, et les triples, ainsi comme luy nous monstre, il y aura d'un costé, deux, quatre, huit, et de l'autre costé, trois, neuf, vingt-sept, qui seront sept nombres en tout (1), en prenant l'unité com-

(1) Voyez la figure triangulaire dans le chap. XIX, p. 316.

mune, et procedant la multiplication jusques à quatre: car ce n'est pas en cest endroit seulement, ains en plusieurs autres, que la convenance du quaternaire au septenaire est manifeste: or le quaternaire qui est tant celebré par les Pythagoriens, est de trente six, lequel a cela d'admirable qu'il est composé des quatre premiers pairs, et des quatre premiers non-pairs, et se fait par la quatrieme coupple ou conjugaison des nombres mis ensemble de reng........(1): car la premiere coupple est d'un et de deux, la seconde d'un et de trois: car mettant l'unité en premier lieu, comme commune à tous les deux, il prend huit, et puis vingt-sept, nous monstrant presque au doigt quelle place il baille à l'un et à l'autre genre.

XLIV. Or traiter cela plus exquisement et plus exactement, appartient à d'autres, mais ce qui reste est propre à la matiere subjecte: car ce n'a point esté par ostentation de sa suffisance ès arts mathematiques, qu'il a inseré parmy un traitté de philosophie naturelle des medietez arithmetiques et harmoniques, mais comme propos fort convenable, et servant à la composition et constitution de l'ame, combien que les uns cherchent les susdittes proportions aux mouvements plus ou moins vistes, des sphæres des planettes, les autres plus aux distances, aucuns aux grandeurs des astres, et les autres qui semblent rechercher les choses un peu trop subtilement, aux diametres des Epicycles, comme si l'ouvrier eust pour

(1) Il y a ici une lacune considérable dans le texte.

ceste cause appliqué l'ame distribuée en sept parts aux corps celestes. Plusieurs aussi accommodent à cecy les inventions pythagoriques, triplans la distance des corps, depuis le milieu, ce qui se fait en mettant l'unité sur le feu, et sur l'antichthone, c'est à dire sur la terre opposée à la nostre trois, sur la Terre neuf, sur la Lune vingt-sept, sur Mercure octante un, sur Venus deux cents quarante trois, et sur le Soleil sept cents vingt-neuf, pource qu'il est ensemble quarré et cubique : c'est pourquoy ils appelloient le Soleil mesme, aucunefois quarré, et autrefois cube, et reduisent ainsi par triplation les autres astres.

XLV. Mais ils se mescomptent et se fourvoient grandement de la raison, si les demonstrations geometriques valent quelque chose, et sont bien plus croyables à comparer à eulx, ceux qui en usent, combien qu'encore eux ne prouvent pas leurs positions bien exactement, mais ils en approchent bien près, disants que le travers ou diametre du soleil comparé à celuy de la terre, est en proportion telle comme de douze à un (1), et le diametre de la terre à celuy de la lune est triple (2), et que celle qui apparoist la moindre des estoiles fixes, n'a pas son diametre moin-

(1) Comme 113 est à 1, suivant les plus nouvelles observations : les anciens ne pouvoient y mettre cette exactitude, faute d'instruments. Le diamètre du soleil est donc 113 fois plus grand que celui de la terre. En effet celui du soleil est de 31'57'',5. Ce qui égale 323,155 lieues de 25 au degré : et le diamètre de la terre n'est que de 17'',0, ce qui égale 2865 lieues.

(2) Le diamètre de la terre est quatre, ou plutôt $\frac{3}{11}$ de fois plus grand que celui de la lune qui n'égale que 4'',642 ; ou 782 lieues.

dre que la troisieme partie de celuy de la terre (1), et que la totale boule de la terre à la totale boule de la lune a proportion, comme de vingt-sept à un (2). De Venus et de la Terre les diametres sont en double proportion, et les boules en octuple proportion, comme de huit à un, et l'intervalle de l'umbre qui fait l'eclipse au diametre de la lune triple, et la largeur que decline la lune hors du Zodiaque est une douzieme partie, et les habitudes et respects d'icelle en distances triangulaires ou quadrangulaires, prennent forme ou de lune couppée par moitié, qui est le premier quartier, ou de bossue devant et derriere, et après avoir passé six signes, elle fait la pleine lune, comme un accord et consonance de diapason, et estant ainsi que le soleil se meut fort lentement au solstice, tant d'esté comme d'hyver, et fort vistement aux deux æquinoxes, la proportion de ce qu'il oste aux jours, et adjouste aux nuiets, ou au contraire ès premiers trente jours après le solstice d'hyver, est

(1) On n'a pas pu encore parvenir à déterminer la grandeur du diamètre des étoiles fixes. Ce que Plutarque en dit là est pure conjecture. Mais on ne peut s'empêcher de les regarder toutes, eu égard à la lumière que nous en recevons dans la distance où elles sont de nous, comme autant de soleils, dont le diamètre ne doit pas être plus petit que celui de notre soleil. Voyez Harris, *fixed stards.*

(2) Les nouvelles observations nous apprennent que la lune est, quant à sa grosseur ou à son volume, quarante-neuf fois plus petite que la terre.

Je ne ferai pas d'autres notes sur ces observations astronomiques des anciens : elles me feroient passer les bornes qu'on s'est prescrites dans cette édition.

qu'il adjouste au jour de la sixieme partie de la basse, dont la plus longue nuict surmonte le plus long jour, et les trente jours d'après la troisieme partie, et aux autres jours jusques à l'equinoxe, la moitié en intervalles sescuples et triples pour egaler l'inegalité du temps.

XLVI. Et les Chaldæiens disent que le primtemps est au regard de l'automne en proportion de diatessaron, en diapente vers l'hyver, et vers l'esté de diapason : mais si Euripides a bien limité les saisons, quand il a dit,

De quatre mois est l'esté chaleureux,
Et tout autant dure hyver le hereux,
La moitié moins dure le bon automne,
Et le printems, autant que lui fleuronne :

les saisons se changent en proportion de diapason.

XLVII. Les autres donnants à la terre la place de la note proslambanomenos, qui est A re, et à la lune celle de hypate, qui est B mi, à Mercure et à Venus celles de diatonos et de lichanos, qui seroient, comme C fa ut, et D sol re : ils mettent le soleil sur la mese, comme tenant le milieu du diapason, distant de la terre d'une quinte, et de la sphære des estoiles fixes, d'une quarte : mais ny la gentille imagination de ceulx cy ne touche droict à la verité aucunement, ny ceux là non plus ne viennent precisement au poinct.

XLVIII. Mais ceulx qui veulent que Platon n'ait jamais pensé à cela, disent bien que cela se rapporte fort aux descriptions de la tablature des musiciens,

laquelle consiste en cinq tetrachordes, qu'ils appellent le premier Hypaton, comme qui diroit des basses notes, le second Meson des moienes, le troisieme Synemmenon des conjoinctes, le quatrieme Diezeugmenon des disjoinctes, et le cinquieme Hyperboleon des supremes. Aussi disent ils que semblablement les planettes sont posez en cinq distances, dont l'une est depuis la lune jusques au soleil, et ceulx qui ont mesme revolution que luy, comme Mercure et Venus, l'autre depuis ces trois jusques à l'enflammée planette de Mars, la troisieme jusques à Jupiter, la quatrieme jusques à Saturne, et la cinquieme jusques au ciel des estoiles fixes, tellement que les sons et notes qui bornent les cinq tetrachordes ont les proportions des intervalles des astres.

XLIX. Davantage nous sçavons que les anciens ne mettoient que deux notes hypates, trois netes, une mese, et une paramese, tellement que les notes estoient egales en nombre aux sept planettes : mais les plus modernes, aiants adjousté celle qui se nomme proslambanomenos, plus basse d'un ton que l'hypate, ont parachevé toute la composition du diapason, mais ils n'ont pas retenu ny conservé l'ordre des consonances et accords qui est selon nature, par ce que le diapente est premier que le diatessaron en adjoustant un ton au bas, là où Platon tout notoirement l'adjoustoit au hault : car il dit en ses livres de la Republique que sur chascun des huit cieux y a une sirene assise qui le fait tourner, qu'elles jettent chascune une voix propre, et que de toutes en-

semble il s'en contempere une harmonie, et qu'elles y prenants plaisir, chantent les choses divines en dansant une danse sacrée soubs la doulce consonance de huit chordes, comme aussi y avoit il huit termes premiers des proportions doubles et triples en comptant pour un terme l'unité à chascune des files : et les plus anciens nous ont aussi baillé neuf muses, les huit, ainsi que Platon mesme dit, entour les choses celestes, et la neufieme alentour des terrestres, evocquée pour les addoulcir et mettre en repos au lieu d'erreur, de trouble et d'inegalité.

L. Or considerez si l'ame estant devenue très juste et très sage, ne manie pas le ciel et les choses celestes, par ces accords et mouvements qui sont en elle, estant ainsi devenue bonne par les proportions harmoniques, dont les images sont empraintes sur les corps et parties visibles et qui se voient du monde, mais la premiere et principale puissance d'icelles est visiblement mesme inserée en l'ame qui se monstre elle mesme, accordante et obeissante à la meilleure et plus divine partie, toutes les autres y consentans aussi. Car le souverain ouvrier et createur, trouvant un desordre et une confusion ès mouvements d'icelle ame, desordonnée et folle, qui discordoit tousjours à elle mesme, il en divisa et separa une partie, et en reconcilia et rassembla d'autres en usant de nombres et de proportions, moiennant lesquelles les plus sourds corps, comme des pierres, des bois, des escorces d'arbres, les boyaux mesmes des bestes, leurs nerfs, leurs fiels, et leurs presures estant con-

temperez et accommodez par raisons ensemble, exhibent des figures de statues merveilleuses à voir, des forces de drogues et medicaments, des sons d'instruments admirables (1).

LI. A raison dequoy Zenon le Citieien convioit les jeunes gens à aller voir et ouir les joueurs des flustes et aubois, ès theatres, pour entendre, disoit il, quelle doulceur de sons et de voix rendent des cornes, des bois, des cannes et rouseaux, et autres matieres, dont on fait les instruments de musique, quand on leur applique la raison des proportions des accords : car ce que les Pythagoriens souloient dire et affermer, que toutes choses ressemblent aux nombres, cela auroit besoing de long discours, pour le monstrer : mais que tout ce en quoy il y avoit paravant discord et debat, à cause de la dissimilitude, et depuis y a eu accord et consonance des uns avec les autres, ne soit advenu par une contemperature, moderation et ordre, en recevant les raisons et proportions des nombres : il n'est pas jusques aux poëtes qui ne le sçachent, appellants les choses doulces, amiables et gracieuses ἄρθμια, comme qui diroit, nombrées : et au contraire ἀναρτίους, les ennemis et adversaires, comme si le discord et inimitié n'estoit autre chose qu'une disproportion : et celuy mesme qui a fait en vers une louange funebre au poëte Pindare, dit,

Accommodé pour aux estrangers plaire,
Et à pas un des bourgeois ne desplaire.

(1) Voyez les Observations.

En quoy il monstre bien qu'il tenoit pour une vertu singuliere ceste facilité accointable, de se sçavoir accommoder : comme Pindare luy mesme dit de Cadmus,

Dieu l'appellant il escoutoit,
Sa vaillance point ne vantoit.

LII. Et les theologiens du temps jadis, qui sont les plus anciens philosophes, ont mis ès mains des dieux des instruments de musique, non qu'ils voulussent dire, que ce fust à faire à un dieu de jouër et sonner de la fluste ou de la lyre, mais qu'il n'y a point de plus grand chef d'œuvre, que l'accord et la consonance harmonique en toutes choses. Ne plus ne moins doncques que celuy qui chercheroit les proportions sesquialteres, sesquitierces et doubles, au manche ou au ventre et aux chevilles du luc et de la lyre, seroit digne d'estre mocqué, non qu'il ne faille que ces parties là soient très bien mesurées et proportionnées les unes envers les autres, en longueurs, grosseurs et espesseurs, mais pource qu'il fault chercher ceste convenance là entre les sons : aussi est il vray-semblable que et les corps des astres, et les distances et intervalles des sphæres, et les vistesses de leurs cours et revolutions soient proportionnez les uns envers les autres, et envers le total de l'univers, comme des instruments bien tendus et accordez, encore que la mesure de la quantité nous soit incogneuë, et de nous ignorée.

LIII. Mais il fault estimer que le principal effect et

efficace de ces nombres et proportions là, dont le souverain ouvrier usa, est la consonance, accord et convenance de l'ame en soy mesme, par le moien desquels nombres elle a remply le ciel mesme quand elle y fut apposée de biens infinis, et a disposé et ordonné les choses de la terre par saisons et mutations temperées et mesurées, très bien et tres sagement, tant pour la production que pour la conservation des choses produictes et engendrées.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA CREATION DE L'AME.

Le traitté qui est intitulé, De la creation de l'Ame, selon qu'elle est descripte au livre du Timæus de Platon, declare tout ce que et Platon et les Platoniques en ont escript, et ameine certaines proportions et similitudes geometriques, lesquelles il estime appartenir à la contemplation et intelligence de la nature de l'ame : aussi apporte il des propositions de musique, et d'arithmetique et dit que la matiere a esté informée par l'ame, donnant à l'univers une ame, et à chasque animal aussi la siene qui le regit et gouverne, et l'introduit aucunement ingenerée, et aucunement aussi subjecte à generation : mais la matiere eternelle aiant esté formée de dieu, par le moien de l'ame, que le mal et le vice est un germe de la matiere : à fin, dit il, que lon ne pense point que dieu soit cause de mal (1).

(1) Tout le reste est de mot à mot dedans le livre, et seroit chose superflue de le mettre deux fois. *Amyot.*

SOMMAIRE

DE LA FATALE DESTINÉE.

La destinée considérée sous deux points de vue différents. II. Comme action. III. Comme substance. IV. Causes de la destinée générale en action. V. Comparée aux lois civiles générales. VI. Les choses particulières ne dépendent pas de la destinée générale. VII. La destinée est par supposition. VIII. Ses noms en sont la preuve. IX. Quelles choses dépendent de la fatale destinée? X. Accord de la fatale destinée et du libre arbitre. XI. Qu'est-ce que c'est que le possible? XII. Deux sortes de possibles. XIII. Du nécessaire possible et du contingent possible. XIV. De la fortune et du hasard. XV. Différentes espèces de causes. XVI. Qu'est-ce que c'est que la fortune en particulier? XVII. Qu'est-ce que c'est que l'accident ou le hasard? XVIII. Différence de la fortune et de l'accident. XIX. Analyse de ce qui est compris dans la fatale destinée. XX. Trois sortes de providence. XXI. De la providence du souverain Dieu. XXII. De la seconde et troisième providence. XXIII. Opinion de Platon discutée.

DE LA FATALE DESTINÉE (1).

Je tascheray à t'escrire le plus briefvement et le plus clairement qu'il me sera possible, cher amy Pison, mon opinion touchant la fatale destinée, pour satisfaire à ta demande, encore que tu saches fort bien que je n'escris pas volontiers, et que je suis fort retenu à ce faire. Premiement doncques il fault que tu entendes que la fatale destinée se nomme, et se prent et entend en deux sortes, l'une comme estant action, l'autre comme estant substance.

II. Quant à l'action, en premier lieu Platon l'a ainsi grossement esbauchée en son livre intitulé Phædrus, c'est l'ordonnance inevitable, qui tousjours suit et accompagne dieu : Et en son traitté qui se nomme Timæus, les loix que dieu a establies aux ames immortelles, en la procreation de l'univers. Et en ses livres de la chose publique, il dit, que la destinée fatale est la raison et parole de la fée Lachesis, fille de la necessité : par lesquels traicts il nous donne à entendre non tragiquement, mais theologiquement, ce qui luy en semble. Et si d'adventure en reprenant ces passages alleguez, on les vouloit un peu plus familierement expliquer, on pourroit dire en

(1) Tout ce petit traitté est si miserablement par tout laceré et mutilé, que c'est plustost deviner que traduire, ce que j'en ay fait : et pourtant prie-je les lecteurs de m'excuser si je ne pleuvis pas ce que j'en ay escrit. *Amyot.*

exposant sa description du Phædrus, que la destinée fatale est la raison divine intransgressable pour cause qui ne se peut divertir ny empescher. Et selon ce qu'il en a dit en son Timæus, c'est la loy attachée à la nature et creation du monde, par laquelle passent toutes les choses qui se font : car c'est ce que fait Lachesis, qui veritablement est la fille de necessité, ainsi que nous avons desjà dit, et comme nous l'entendrons encore mieulx par ce que nous dirons en ce traitté cy après. Voylà doncques que c'est que la destinée, quand on la prent comme action.

III. Mais comme substance, que ce soit l'ame de l'univers, laquelle est divisée en trois parties, la premiere celle qui n'erre point, la seconde celle que lon estime errer, et la troisieme celle qui est au dessoubs du ciel, alentour de la terre, desquelles trois parties de l'univers, la plus haute s'appelle Clotho, la seconde se nomme Atropos, et la plus belle Lachesis, laquelle reçoit les influences et efficaces de ses deux sœurs celestes, et les transmet et attache aux choses terrestres, qui sont dessoubs son gouvernement. Ainsi doncques avons nous exposé ce qu'il fault dire de la destinée, à la prendre comme substance, quelle elle est, quelles parties elle a, comment elle est ordonnée, et en soy mesme et envers nous : mais quant aux particularitez de tout cela, il y a une autre fable ès livres de la chose publique qui les donne couvertement à entendre, et nous avons essayé de te les expliquer au mieux que nous avons peu.

IV. Mais revenans à nostre destinée, comme ac-

tion, discourons-en, pource que c'est d'elle que se font la plus part des questions morales, naturelles, et dialectiques. Or avons nous desjà aucunement definy que c'est, et voions maintenant quelle elle est : encore que à plusieurs il semble fort estrange, je dis que la destinée n'est point infinie, mais finie et terminée, combien qu'elle embrasse, comme dedans un cercle, l'infinité des choses qui sont et ont esté depuis temps infiny, et qui seront jusques à infinis siecles : car ny loy, ny raison, ny autre chose divine ne sçauroit estre infinie, ce que tu entendras mieux, si tu consideres la revolution universelle et tout le temps universel, quand les vistesses des huit revolutions, c'est à dire des huit sphæres, comme dit Timæus, aiants parachevé leurs cours reviennent à un mesme poinct, estants mesurées par le cercle du mesme qui va tousjours d'une sorte : car en ceste raison qui est terminée et finie, toutes les choses qui sont, tant au ciel comme en la terre, consistent par necessité de là sus, et seront derechef remises en mesme situation, et derechef rendues en leur premier commancement : parquoy la seule habitude du ciel ordonnée en toutes choses, tant envers soy mesme, qu'envers la terre, et envers toutes les choses terrestres, après longues revolutions reviendra derechef quelquefois, et celles qui suivent après consecutivement, et qui s'entretiennent de reng, baillent aussi consequemment chascune ce qu'elle apporte par necessité : car à fin que la matiere soit plus esclaircie, supposons que tout ce qui est en nous et

autour de nous advienne et se face par le cours des cieulx et influences celestes, comme estants cause efficiente entierement de ce que j'escris cecy maintenant, et de ce que tu fais, ce que tu fais aussi presentement, et en la mesme sorte que tu le fais. Par cy après doncques, quand la mesme cause reviendra, nous ferons les mesmes choses que nous faisons, et en la mesme sorte, et redeviendrons les mesmes hommes, et ainsi de tous les autres, et ce qui suit après adviendra aussi par la cause suivante : et brief toutes choses qui seront advenues en chascune des universelles revolutions, seront derechef rendues les mesmes : par ainsi apparoist il ce que nous avons desjà dit au paravant, c'est que la destinée estant en quelque sorte infinie, est neantmoins terminée et finie, et aussi ce que nous avons dit, que c'est comme un cercle, se peut aucunement voir et comprendre : car ainsi comme le mouvement du cercle est un cercle, et le temps qui le mesure est une maniere de cercle, aussi la raison des choses qui se font et qui adviennent en cercle, à bon droit se peult estimer et dire cercle.

V. Cela doncques, quand il n'y auroit autre chose, nous monstre presque que c'est que la destinée, non pas la particuliere, ne celle de chascune et en chascune chose. Quelle donc est celle là? c'est la generale en mesme espece de raison, tellement qu'on la pourroit accomparer à la loy civile : car premierement elle commande la plus part des choses, si non toutes, au moins par supposition, et puis elle comprend,

autant qu'il luy est possible, toutes les choses qui appartiennent au public en general : et pour mieulx donner à entendre l'un et l'autre, il le fault specifier par exemple. La loy civile parle et ordonne en general du vaillant homme, et du lasche et couard, et ainsi des autres, mais ce n'est pas à faire à la loy de parler en particulier de cestui-cy et de celuy là, ains l'universel en general principalement, et le particulier qui est compris soubs le general consequemment : car nous ne dirions jamais que ce soit à la loy civile de specifier qu'il fault punir ce particulier icy pour la couardise, et remunerer celuy là pour la vaillance, pourautant que la loy en a definy en puissance, non pas en paroles expresses : tout ainsi comme la loy des medecins et des maistres des exercices, en maniere de parler, comprend les choses particulieres et speciales dedans les generales, tout ainsi fait la loy de nature, determinant les choses generales, principalement et premierement, et les particulieres consequemment et secondement : ainsi se peuvent dire les choses particulieres et individues en aucune maniere destinées, pour ce qu'elles le sont par consequence des generales.

VI. Mais à l'adventure pourroit on dire que cela seroit trop subtilement recherché, et au contraire que les particulieres choses et individues precedent la composition des generales, et que le general est recueilly pour le particulier : or ce pourquoy autre est, precede tousjours ce qui est pour luy : toutefois ce n'est pas icy le lieu où il faut traitter ceste difficulté là, ains en fau-

droit parler ailleurs : mais que la destinée ne comprenne pas toutes choses nettement et expressément, ains seulement les universelles et generales, cela soit pour le present comme tout resolu, tant pour ce que nous avons desjà dit que pour ce que nous dirons cy après, par ce que le finy et terminé convenant proprement à la prudence divine, se voit plus ès choses universelles et generales que non pas ès particulieres : telle est la loy divine, et aussi la civile, et l'infiny est ès choses individues et singulieres.

VII. Après cela il nous fault declarer que c'est que par supposition, et estimer que la destinée est telle : nous avons doncques appellé par supposition, ce qui n'est pas posé de soy ny par soy mesme, ains supposé et adjoinct après un autre qui signifie suitte et consequence, et cela est l'ordonnance d'Adrastie, c'est à dire la loy et arrest inevitable (1), à laquelle si quelque ame se pouvoit associer, elle verroit par consequence tout ce qui seroit jusques à l'autre generale revolution, et seroit exempte de mal, et si elle le pouvoit tousjours faire, elle ne souffriroit jamais aucun dommage : voylà que c'est que nous appellons par supposition, et general.

VIII. Et que la destinée fatale soit telle, il est tout manifeste tant par sa substance que par son nom : car elle s'appelle εἱμαρμένη, comme si lon vouloit dire

(1) Lisez : « que si quelque ame s'est attachée à la suite de Dieu, « et si elle a aperçu quelque vérité, elle sera exempte de punition « jusqu'à l'autre révolution, et si elle le pouvoit, etc. » Cela est tiré du Phædre de Platon, p. 344, édit. de 1590. *C.*

εἱρομένη, c'est à dire dependente et enfilée, et est une loy et une ordonnance, pour autant que les choses y sont ordonnées et disposées, selon et en ensuivant celles qui se font civilement.

IX. Après il nous fault venir à traitter aussi de la relation, c'est à dire comment se refere et se porte la fatale destinée envers la providence divine, et comment envers la fortune, et que c'est ce qui est en nous, et qui est contingent, et toutes choses semblables, et davantage decider en quoy, et comment il est faulx, et en quoy et comment il est veritable, que toutes choses adviennent et se facent par fatale destinée : car si lon entend que toutes choses soient comprises et contenues en la fatale destinée, il fault conceder que ceste proposition est veritable : et si lon veult mettre toutes les choses qui se font entre les hommes, et sur la terre, et au ciel mesme, en la fatale destinée, concedons le encore pour le present : mais si lon entend ce qu'il semble, que ce mot d'estre fatal emporte plus que non toutes choses, ains seulement ce qui suit et qui est dependant soit fatal, alors ne fault il pas dire ne confesser que toutes choses soient en la fatale destinée : car tout ce que la loy comprend, et dont elle parle, n'est pas legitime ny selon la loy, par ce qu'elle comprend trahison, elle traitte de la lascheté d'abandonner son reng en bataille, de l'adultere, et de plusieurs autres choses semblables, dont on ne sçauroit dire que pas une soit legale, attendu mesme que ny faire vaillamment, tuer les tyrans, ny faire aucun autre acte vertueux,

ne se doit à mon advis appeller legal, par ce que legal proprement est ce qui est commandé par la loy : et si la loy le commande, comment ne seroient rebelles à la loy et transgresseurs d'icelle ceux qui ne feroient de grandes vaillances d'armes, et qui ne tueroient les tyrans, ou qui ne feroient quelques autres tels actes insignes de vertu? Et s'ils sont transgresseurs de la loy, pourquoy donc ne les punit on? Mais si cela n'est pas juste ny raisonnable, il faut doncques aussi confesser, que ces choses là ne sont pas legales ny selon la loy, et que legal et selon la loy est ce qui nomméement et prefix, est expressément commandé par la loy en quelque action que ce soit : ainsi sont seulement fatales et selon la destinée fatale, celles qui sont faittes suivant la disposition divine precedente, tellement que la fatale destinée comprent bien toutes choses, mais toutefois plusieurs de celles qui sont en elle comprises, et presque toutes celles qui precedent, à proprement parler, ne se doivent point prononcer estre fatales, ny selon fatale destinée.

X. Cela estant ainsi, il faut maintenant declarer comme ce qui est en nous, le liberal arbitre, la fortune, le possible et contingent, et autres choses semblables, qui sont colloquées entre les precedentes, peut subsister avec la fatale destinée, et la fatale destinée avec elles : car la fatale destinée embrasse tout comme il semble, et toutefois ces choses là n'adviennent pas par necessité, ains chascune d'icelles selon le principe de son naturel. Or est-il que le possi-

ble, comme estant genre, doit preceder et aller devant le contingent, et le contingent, comme subject et matiere, doit estre supposé à ce qui est en nous, et ce qui est en nous en doit user et s'en servir comme maistre et seigneur, et la fortune entrévient en ce qui est en nous par la proprieté du contingent, qui est de pancher en l'une et en l'autre partie : ce que tu comprendras plus facilement quand tu considereras que tout ce qui se produit, voire la production mesme, ne se fait pas sans une puissance, et la puissance n'est pas sans une substance : comme, pour exemple, la production et le produict de l'homme n'est pas sans une puissance qui est en l'homme, et l'homme en est la substance. De la puissance qui est entredeux vient la substance, qui est le puissant, et la production et le produict sont les possibles : y aiant doncques ces trois choses, la puissance, le puissant, et le possible, avant que la puissance puisse estre, il est force que le puissant, comme son subject, soit presupposé, et aussi est force que la puissance subsiste devant le possible.

XI. Par ceste deduction doncques se peult aucunement entendre et declarer que c'est que le possible, et le peult on grossement definir : que c'est ce que la puissance peult produire en estre : et plus proprement cela mesme, en y adjoustant, prouveu qu'il n'y ait rien au dehors qui l'empesche.

XII. Mais entre les choses possibles il y en a qui jamais ne sçauroient estre empeschées, comme celles qui se font au ciel, à sçavoir le lever et coucher des

estoiles, et choses semblables, les autres peuvent bien estre empeschées, comme sont la plus part des choses humaines, et plusieurs aussi de celles qui se font en l'air. Les premieres, comme se faisans par necessité, s'appellent necessaires, les autres, qui peuvent advenir en une sorte et en un autre s'appellent contingentes, et les pourroit on ainsi descrire toutes deux.

XIII. Le necessaire possible celuy qui est contraire à l'impossible, et le contingent possible celuy duquel le contraire est possible : car que le soleil se couche c'est chose ensemble necessaire et possible, d'autant qu'il est contraire à l'impossible que le soleil ne se couche point, mais que le soleil couché il viene de la pluye, l'un et l'autre est possible et contingent. Et puis derechef entre les choses contingentes aucunes arrivent le plus souvent, les autres rarement et peu souvent, les autres egalement, autant d'une sorte que d'autre, comme elles se rencontrent : et celles là sont opposées à elles mesmes, à sçavoir celles qui arrivent le plus souvent à celles qui advienent rarement, et celles là pour la plus part sont subjectes à la nature, mais ce qui advient egalement autant en une sorte qu'en l'autre, est en nous : car que soubs l'estoile caniculaire il face chaud ou froid, chaud le plus souvent, et froid peu souvent, tous deux sont soubmis à la nature : mais se promener ou non, et autres semblables, dont l'une et l'autre est soubmise au liberal arbitre de l'homme, cela s'appelle en nous et en nostre election, mais plus universellement s'appelle il estre en nous :

car il y a deux sortes de cest estre en nous, l'une qui procede de passion, comme de courroux ou de volupté, l'autre de discours et de jugement de raison, qui proprement se peut nommer estre en nostre election : et y a raison pourquoy ce possible et contingent qui a esté nommé en nous, ne le soit pas pour mesme regard, ains pour divers : car eu esgard à l'advenir, il s'appelle possible et contingent, et eu esgard au present, il se nomme en nous et en nostre arbitre : si le pourroit on ainsi definir, que le contingent est ce qui est, et son contraire possible : et ce qui est en nous l'une des parties du contingent, à sçavoir celle qui presentement se fait selon nostre appetit : parquoy il appert que le possible par nature precede le contingent, et que le contingent subsiste devant ce qui est en nous.

XIV. Ainsi avons nous presque declaré quel est chascun d'iceux, que c'est dont il a esté ainsi appellé, et les qualitez qui leur sont adjacentes : il reste maintenant à traitter de la fortune et de l'accident ou cas forfuit, et s'il y a autre chose semblable dont on ait accoustumé de disputer.

XV. Il est certain que fortune est une cause, mais entre les causes il y en a aucunes qui sont causes de soy et par soy, les autres le sont par accident : comme d'une maison ou d'une navire, les causes propres par soy sont le maçon et le charpentier, mais par accident le musicien et le geometrien, et toute autre qualité qui peut advenir au maçon et au charpentier, tant au corps comme en l'ame, ou bien aux choses exterieures : dont il appert que la cause par soy ne

peut estre que determinée, certaine et une, mais que les causes par accident ne sont jamais unes, mais infinies et indeterminées, car plusieurs accidents totalement differents, voire infinis, peuvent estre ensemble en un mesme subject.

XVI. Ceste cause doncques par accident quand elle se rencontre en chose qui se fait à quelque fin, et qui soit en nostre arbitre et election, alors elle s'appelle fortune, comme trouver un thresor en fouissant un fossé ou un creux pour planter un arbre, ou bien faire ou souffrir quelque chose extraordinaire, en fuyant ou chassant, ou bien autrement en marchant, ou seulement en se retournant, prouveu que ce ne soit pas à la fin de ce qui est advenu, ains à quelque autre intention. Voilà pourquoy quelques uns des anciens ont definy la fortune estre la cause incogneuë et imprevoyable au discours de la raison humaine: mais selon les Platoniques qui en ont approché plus près par la raison, on la definit ainsi, la fortune est cause par accident ès choses qui se font à quelque fin, et qui sont en nostre election: et puis ils y adjoustent encore, improuveuë et incogneuë au discours de la raison humaine: combien que le rare et l'estrange par mesme moien apparoisse aussi en ce genre de causes par accident: mais que c'est que cela, s'il n'apparoist assez par les oppositions et disputes faittes alencontre, au moins apparoistra il très clairement par ce qui est escript dedans le Phædon de Platon, là où sont ces paroles: « N'avoient ils doncques « pas entendu comment avoit esté fait le jugement?

« Ouy bien, car quelqu'un le nous estoit venu dire, « dont nous nous estions bien fort esmerveillez, de « ce que y aiant long temps que le jugement estoit « donné, il estoit mort long espace depuis, qui fut « cause de cela, Phædon? Ce fut une fortune qui luy « advint, Echecrates : car le jour de devant le juge- « ment, la prouë de la galere que les Atheniens en- « voyoient en l'isle de Delos, avoit esté couronnée ». Esquelles paroles il faut noter que ce mot, Il luy advint, ne se doit pas entendre simplement pour, Il fut fait, mais plus tost pour, Il arriva par un concours de plusieurs causes ensemble l'une sur l'autre, par ce que le presbtre couronna de festons le vaisseau à autre fin et autre intention, et non pas pour l'amour de Socrates, et les juges l'avoient condamné pour autre cause aussi, mais l'evenement et accident fut estrange et de telle sorte, comme s'il fust arrivé par prevoyance ou de quelque humaine creature, ou de quelque autre superieure nature. Et quant à la definition de fortune cela suffise, qu'il faut necessairement qu'il subsiste quant et quant quelque chose contingente, de celles que lon fait à quelque fin, dont le nom luy a esté imposé, et qu'il fault que devant il y ait un subject des choses qui sont en nous et en nostre arbitre.

XVII. Mais accident ou bien cas fortuit s'estend plus amplement que ne fait la fortune, car il la comprent elle mesme, et plusieurs autres choses qui peuvent advenir tantost d'une sorte et tantost d'une autre : et ainsi comme la derivation du mot mesme

αὐτόματον le monstre, c'est ce qui advient au lieu d'un autre, quand ce qui estoit l'ordinaire n'advient pas, mais un autre en son lieu, comme seroit le froid au temps de l'estoile caniculaire, car quelquefois il y fait froid, et non pas sans cause, temerairement : en somme tout ainsi que ce qui est en nous et arbitraire est partie du contingent, aussi est la fortune partie du cas d'adventure ou de l'accident, et sont tous deux evenemens conjoincts et dependans de l'un et de l'autre, à sçavoir le cas fortuit du contingent, et la fortune de ce qui est en nous et qui est arbitraire, et encore non pas de tout, mais de ce qui est en nostre election, ainsi comme nous avons desjà dit.

XVIII. Voilà pourquoy ce cas fortuit est commun autant aux choses qui n'ont point d'ame, comme à celles qui sont animées, là où la fortune est propre à l'homme seul qui a ses actions volontaires : au moien dequoy on estime que ce soit tout un estre fortuné et estre heureux, et l'heur consiste en bien faire, et le bien faire est propre à l'homme, et à l'homme encore parfaict.

XIX. Voilà doncques les choses qui sont comprises dedans la fatale destinée, c'est à sçavoir, le contingent, le possible, l'election, ce qui est en nous, la fortune, l'accident ou cas fortuit, et leurs adjoincts, comme sont ce qui est signifié par ces mots, Peut estre, et, A l'adventure, mais ce n'est pas à dire que pour estre contenues dedans la destinée, pour cela elles soient fatales.

XX. Il reste maintenant à discourir de la provi-

dence divine, car elle comprent mesme la fatale destinée. La providence doncques supreme et premiere est l'intelligence et volonté du premier et souverain Dieu, qui fait bien à tout ce qui est au monde, par laquelle toutes les choses divines en tout et par tout ont esté très bien et très sagement ordonnées et disposées. La seconde providence, est celle des seconds dieux qui vont par le ciel, par laquelle les choses temporelles et mortelles s'engendrent ordonnéement et regléement, et ce qui appartient à la conservation et continuation de chasque genre des choses. La troisieme se peut vray semblablement appeller la providence des dæmons qui sont parmy la terre, ordonnez pour observer et regir les actions des hommes : ceste troisieme providence se voit, mais toutefois proprement et principalement se nomme providence la supreme et premiere : si ne faudras point de dire, encore que nous contredisions en cela à quelques philosophes, que toutes choses se font par la providence et par la fatale destinée, et par la nature aussi, mais aucunes choses par la providence, les unes par l'une, et les autres par les autres, et aucunes par la fatale destinée : et la fatale destinée entierement par la providence, mais la providence nullement par la fatale destinée, et pour le present cela s'entend de la premiere et souveraine providence.

XXI. Or tout ce qui se fait par autre, quelque chose que ce soit, est tousjours posterieur à ce par qui il se fait, comme ce qui se fait par la loy est posterieur à la loy, et ce qui se fait par nature est poste-

rieur à la nature : aussi ce qui se fait par la fatale destiuée est posterieur à la fatale destinée, et faut qu'il soit plus recent et plus moderne : parquoy la providence supreme est la plus ancienne de toutes, excepté celuy seul de qui elle est l'intelligence ou la volonté, ou toutes les deux ensemble, qui est le souverain autheur, ouvrier et pere de toutes choses. « Et pour quelle cause, dit Timæus, est-ce qu'il a « construit toute la machine de ce monde? Pour ce « qu'il est tout bon, et qu'en celuy qui est tout bon « ne se peut jamais imprimer ny engendrer aucune « envie, ains en estant hors du tout en tout, il vou- « loit autant qu'il est possible que toutes choses luy « ressemblassent ». Qui recevra ceste origine de generation et de la creation du monde, telle comme les hommes nous l'ont laissée par escript, il fera très bien : car Dieu voulant que toutes choses fussent bonnes et rien de mal, entant qu'il estoit possible, il prit tout ce qu'il y avoit de visible, qui n'estoit pas à requoy, immobile, ains se mouvoit temerairement et confusément sans ordre ne regle, et le rengea en bonne ordonnance hors de celle confusion, aiant en soy mesme jugé que l'un estoit trop meilleur que l'autre : car il n'estoit ny n'est convenable à celuy qui est très bon, de faire chose qui ne fust très bonne et très belle : il faut doncques estimer, que la providence, je dis la premiere et souveraine, « constitua premie- « rement cela, et puis de reng les choses qui ensuivent « jusques aux ames des hommes, et après il créa les « huict sphæres, autant comme il y a de principaux

« astres, et distribua à chascune une ame, et les meit « toutes comme dedans un chariot sur la nature de « l'univers, et leur monstra les loix et ordonnances de « la fatale destinée (1) ». . . . .
qui sera celuy qui ne croira que par ces paroles il declare disertement et manifestement la destinée fatale estre comme une tribune aux harengues, et par maniere de dire une constitution de loix civiles convenables aux ames des hommes, de laquelle il rend les causes puis après?

XXII. Quant à la seconde providence, il la remarque et signifie par ces paroles : « Leur aiant ordonné « loy de toutes choses, à fin que s'il advenoit après « quelque faute, il fust exempt et non cause de la ma« lice d'aucune chose, il en espandit les unes par la « terre, les autres sur la lune, les autres sur les au« tres outils et instrumens du temps, après laquelle « distribution il donna mandement aux jeunes dieux « de faire des corps mortels, et y adjouster ce qui de« failloit à l'ame humaine, et après avoir fait et par« fait tout ce qui y est adherent et consequent, qu'ils « regissent et gouvernassent le mieux et le plus sage« ment qu'il leur seroit possible le mortel animal, à fin « qu'il ne fust pas luy mesme cause de ses maux ». En ces paroles, Qu'il fust exempt et non cause de la malice d'aucune chose, par après il cotte et monstre très clairement à un chascun la cause de la fatale destinée : et l'ordre et office de ces jeunes dieux nous monstre

(1) Il ne manque rien ici. Les paroles qui précédent, et que j'ai marquées par des guillemets, sont tirées de Platon.

la seconde providence, et si semble encore qu'il ait attaint et touché en passant la troisiéme, si c'est pour cela qu'il a estably les loix et ordonnances, à fin qu'il ne peust estre accusé comme autheur de la malice qui seroit en chascun, puis après: car Dieu qui est exempt de toute malice n'a que faire de loix ny de fatale destinée, mais chascun de ces petits dieux, tiré par la providence de celuy qui les a engendrez, fait ce qui est de son office.

XXIII. Que cela soit vray, et que ce soit l'advis et la sentence de Platon, il me semble que les paroles du legislateur en ses livres des loix en donnent assez suffisans tesmoignages. « S'il y avoit homme qui fust « suffisant de sa nature, ou par divine fortune engen- « dré et né si heureusement qu'il peust comprendre « cela, il n'auroit que faire de loix qui luy comman- « dassent : car il n'y a ny loy ny ordonnance qui soit « plus digne ny plus puissante que la science, et n'est « pas loisible qu'il soit serf ny subject à personne, « s'il est veritablement et realement franc et libre de « nature, ains doit commander par tout ». Quant à moy, j'entend et interprete ainsi la sentence de Platon : car estant la providence triple, la premiere, comme celle qui a engendré la fatale destinée, en quelque maniere la comprent : la seconde estant engendrée avec elle, est aussi totalement comprise et embrassée quant et elle : la tierce, comme estant depuis engendrée de la fatale destinée, et comprise dessous elle, en la mesme sorte que le sont ce qui est en nous et la fortune, comme nous avons dit : car

ceux à qui l'assistance de la puissance d'un dæmon aide, ainsi comme dit Socrates, exposant que c'est que l'ordonnance inevitable d'Adrastia, ce sont ceux là que toy mesmes sens et entends bien, lesquels croissent et viennent en avant incontinent: ainsi faut il attribuer à ceste tierce providence la faveur que font les dæmons à quelqu'un, et ce que soudainement ils deviennent grands par force de la destinée: brief il ne peut estre doubteux à personne que cela n'appartiene à la destinée. Et à l'adventure pourra il estre trouvé plus vraysemblable, que mesme la seconde providence fust comprise sous la destinée: et en somme tout ce qui se fait entierement, attendu mesme que la destinée, comme substance, a esté par nous divisée en trois parties: et le propos de la chaine comprent les revolutions des cieux au nombre et au reng des choses qui adviennent par supposition: mais quant à cela je n'en debatrois pas beaucoup, à sçavoir s'il les faut appeller, advenants par supposition, ou bien conjoincts à la destinée, attendu que à la destinée mesme commande un autre destin. Nostre opinion doncques, à la dire par articles abbregez, est telle. Mais la sentence contraire ne met pas seulement toutes choses soubs la destinée, ains selon et par la destinée. Or tout accorde à autre, et ce qui accorde à autre, il est tout clair qu'il est autre aussi. Selon ceste opinion doncques, le contingent a esté dit le premier, ce qui est en nous le second: la fortune, le troisieme: et l'accident ou cas fortuit, avec tout ce qui depend d'eux, louange, blasme, et tous leurs

alliez, le quatriéme : le cinquiéme et dernier de tous, les prieres aux dieux, leurs ceremonies et services.

XXIV. Au demourant, quant à ces argumens sophistiques que lon appelle oyseux, et moissonneurs, et à celuy que lon appelle contre la destinée, ce ne sont que vaines arguces et laqs sophistiques, selon ceste opinion : mais selon la sentence contraire, la premiere et principale conclusion est, que rien ne se fait sans cause, et que tout se fait par causes precedentes ; la seconde, que ce monde est gouverné par nature, qu'il conspire, consent et compatit avec soy mesme : la troisiéme semble plus tost estre de tesmoignages, dont le premier est de la divination qui est approuvée de toutes sortes de gens, comme estant veritablement en Dieu : le second l'æquanimité, et patience des sages, qui prennent doulcement, et portent patiemment tout ce qui advient, comme advenant par ordonnance divine, et ainsi qu'il appartient : le troisiéme, ce propos qui est commun et vulgaire en la bouche de tous, à sçavoir, que toute proposition est ou vraye ou faulse. Nous avons ainsi estrainct ce discours en petit nombre de courts articles, à fin que nous comprinssions en peu de paroles toute la matiere de la destinée. S'il faut examiner tous ces poincts là de l'une et de l'autre opinion avec plus diligente inquisition, nous le ferons particulierement cy après (1).

(1) Tout y est corrompu, et ne s'en peut rien tirer de solide resolution. *Amyot.*

RECUEIL

DE DIVERSES PREUVES ET ARGUMENS

Qui enseignent, que les disciplines sont recordations (1).

1. Si nous comprenons une chose par une autre, c'est signe qu'il avoit esté cogneu auparavant : autrement ne le pourroit on comprendre. C'est un argument platonique. Et cest autre cy.

2. Si nous adjoustons ce qui manque aux choses sensibles.

3. Si les enfans sont plus dociles, comme estant plus proches de la premiere vie, en laquelle la memoire a esté conservée. Ceste raison et supposition est superficiaire.

4. Si quelques uns sont plus propres à une discipline, qu'à l'autre.

5. Si plusieurs ont appris d'eux mesmes toute sorte d'art.

6. Si plusieurs enfans rient en sommeillant, ce qu'ils ne font pas en veillant. Plusieurs aussi ont prononcé en veillant, ce qu'autrement ils n'auroient pas proferé.

(1) Extraict par Olympiodore Platonicien, de Plutarque de Chæronée, et traduict par Frederic Morel sur l'original grec escrit à la main en la bibliotheque du Roy. *Amyot.* Ces fragments ne se trouvent dans aucune édition de Plutarque, et ce premier n'est même pas encore imprimé en grec. *C.*

7. Si quelques uns, nonobstant qu'ils soient courageux, craignent toutes fois des choses viles ; comme une belette, ou un coq, sans aucune cause apparente.

8. S'il n'y a point de moyen de trouver autrement : d'autant que personne ne chercheroit ce qu'il sçait, ny ce qu'il ne sçauroit aucunement : veu mesme que nous ne trouverions pas ce que nous ne sçavons point.

9. Si la verité, selon l'exemption d'oubliance, est une rencontre de ce qui est : c'est une preuve de logique.

10. Si la memoire est la mere des muses ; comme la memoire sans distinction est cause des questions.

11. Si nous ne recherchons pas ce qui ne se peut cognoistre. Or y a-il encore un argument pris de l'invention.

12. S'il y a invention de ce qui est : asseurément qu'il y en á aussi des theoremes ou contemplations : adonc de celles qui sont en quelque lieu, c'est à sçavoir en l'ame.

DE L'AMOUR

ET DE SES EFFECTS (1).

Il y a un certain lien qui entretient toutes les comædies de Menander egalement, ne plus ne moins qu'un esprit commun qui passe et penetre à travers toûtes, c'est l'amour : et pourtant prenons avec nous ce personnage comme un vray champion, et devot suppost de ce Dieu, pour nous aider à trouver ce que nous cherchons : par ce qu'il a devisé de ceste affection un peu en philosophe. Cest merveille comme il a bien dict ce que lon apperçoit ès animaux : il parle en soy mesme, il arguë, il respond et cherche à par soy, et demande,

Qui t'a ainsi privé de liberté?
Sont-ce ses yeux qui en ont cause esté?
Abus, rien moins : car tous ceux qui verroient
La mesme femme, amoureux en seroient,
Pource qu'en tous des yeux le sentiment
A mesme effet, et pareil jugement.
Mais le plaisir du joüyr les attire.
Et pourquoy donc l'on ne s'en fait que rire
Après qu'il a de son amour joüy,
Sans que son sens en demeure esbloüy;
L'autre en demeure esperdu pour sa vie?

(1) Extraict des recueils de Stobeus au titre de Venus, et de l'Amour : qui est transcript de Plutarque : et translaté de grec en françois, par feu M. Jacques Amyot, evesque d'Auxerre, etc.

Amour estant de l'ame maladie,
Gist proprement en une occasion,
Et dans le cœur s'en faict la lesion.

Considerons un peu que veut dire celà. Car il contient quelque cause mouvante et poussante : et est vray semblable que la volupté de la jouissance n'en soit pas la cause efficiente totale : bien en est elle à l'adventure quelque premier motif : mais la force principale et le fondement de ceste passion procede d'ailleurs : toutes fois la preuve qu'il allegue est legere et non veritable; pour ce que le regard des yeux n'a pas en tous jugement, non plus que le goust de la langue; d'autant que la veuë et l'oüye est en aucun naturellement plus parfaicte, et par art plus exercitée à discerner les qualitez de son object. Comme ès accords et consonnances de la musique, l'aureille des musiciens; ès traicts et façons du visage, le jugement des peintres : comme lon dit que le peintre Nicomachus respondit à un ignorant qui luy disoit, que la figure d'Helene que Zeuxis avoit portraicte ne luy sembloit pas belle, Prens mes yeux, ce luy dit-il, et elle te semblera une deesse : et les parfumiers en matiere de senteur, et les cuisiniers, et potagers, en matiere de saulses et de potages par accoustumance, et par exercice ont le jugement beaucoup plus subtil et plus certain que le nostre. D'autre costé, de dire que l'amour ne s'entretienne pas par le plaisir de la joüyssance, pour ce que l'un après avoir jouy d'une mesme femme, s'en va, et n'en fait plus de compte : c'est tout ainsi comme qui diroit

que le goulu et friant Philoxenus n'estoit pas tiré du plaisir des delicates et savoureuses viandes, pour ce que Antisthenes quand il en mangeoit de telles, n'en ressentoit rien de semblable ; et que Alcibiades ne s'enyvroit point de bon vin, pour ce que Socrates en beuvant autant, et du mesme vin, n'en sortoit point de son bon sens. Mais quant à cela, laissons le là : et quant à ce qui suit après, là où il semble qu'il declare son opinion, voyons que c'est qu'il dit, Amour estant maladie de l'ame, gist proprement en quelque occasion. C'est bien et veritablement parlé, par ce qu'il faut qu'il y ait une rencontre et correspondance de l'agent et du patient affectionnez de certaine maniere l'un envers l'autre, d'autant que la force de l'agent est defectueuse pour atteindre à la perfection de l'œuvre, si la disposition du patient ne luy respond : et cela est la rencontre et le poinct de l'occasion qui l'appelle, quand ce qui est fait pour agir, estant en sa vigueur, se conjoinct à ce qui est prest et en estat de souffrir.

L'AMOUR

N'EST POINT JUGEMENT (1).

Les uns tiennent qu'amour est entendement, les autres, que c'est concupiscence, autres, que c'est une fureur et folie: il y en a d'autres qui disent que c'est un mouvement divin en l'ame procedant de cause celeste : et y en a qui tout ouvertement preschent que c'est un dieu. C'est pourquoy lon peut à juste cause et avec verité dire, que quand il commance à naistre, c'est une concupiscence, quand il est excessif, c'est une fureur : quand il est mutuel et reciproque, c'est amitié : quand il est bas, c'est une infirmité : quand il est heureux, c'est une extase et un divin ravissement d'esprit : voylà pourquoy les poëtes feignent qu'il porte un brandon de feu, et les peintres et sculpteurs les portrayent de mesme façon, pour ce que du feu la lueur en est fort plaisante, et la bruleure fort douloureuse et cuysante.

Tout ainsi comme il est très bon d'admonester et reprendre ses amis estans sains et dispots, quand ils viennent à commettre quelque notable faute; mais quand ils sont hors de leur bon sens, et devoyez de leur entendement, comme en la maladie de phrenesie, nous n'avons pas accoustumé de contester à l'encontre d'eux, ny à leur resister : ains faisons sem-

(1) Trois fragments d'un Traité de Plutarque, qui ne se trouve plus.

blant de conniver et condescendre à leur volonté, aussi quand nous voyons que par colere ou par avarice nos amis font de lourdes fautes, il les faut reprimer et rembarer, en leur disant librement leur verité, pour les en garder de plus faillir. Ainsi à ceux qui sont amoureux, il leur faut pardonner comme estans malades. Voylà pourquoy il vaut bien mieux dès le commancement ne donner aucune entrée à ceste passion. Mais si elle est une fois enracinée, fuyez vous en aux autels des dieux sauveurs et divertisseurs des maux, comme dit Platon, c'est à dire, retirez vous, et ayez recours au conseil des sages hommes, chassez arriere de vous ceste male beste, devant que les dents et les griffes luy soient venuës : autrement si vous la recevez en vostre sein, entre vos bras en son enfance, il vous faudra combattre en contre d'elle, lors qu'elle sera arrivée à sa perfection. Et quelles sont les griffes et les dents de l'amour! Ce sont les jalousies et les suspicions. Voire mais tu me diras que c'est chose si gentille et si plaisante : et je te responds que le monstre Sphinx avoit aussi la varieté de son plumage fort belle et agréable,

Son dos sembloit d'or fin enluminé
Vers les rayons du soleil encliné :
Et s'il estoit tourné contre un nuage,
Couleur d'azur prenoit lors son plumage,
Ne plus ne moins que reluit l'arc en ciel.

Aussi a l'amour de premier front je ne sçay quoy de gracieux et de gentil : mais cela est cauteleux, teme-

raire et audacieux. Car il ravit et devòre les biens, les vies, les maisons, les mariages, et les seigneurs quelques grands qu'ils soient : non pas en leur proposant des questions difficiles et des ænigmes à soudre : mais estant luy mesme un ænigme fort malaisé à soudre et expliquer : qui voudroit rendre raison, pourquoy c'est qu'il hait et qu'il ayme, qu'il fuit et qu'il poursuit tout ensemble : qu'il menace et qu'il supplie, qu'il se met en cholere, et est émeu de pitié : qu'il veut et qu'il ne veut pas : qu'il commence et qu'il fait cesser. Pourquoy c'est qu'il se plaist en une mesme chose, et puis s'en desplaist. Car quant au Sphinx tout ce qu'il proposoit en sa demande estoit faux, par ce que le vieillard n'a pas veritablement trois pieds, encore qu'il prenne un baston pour secourir la foiblesse de ses pieds, ni le petit enfant n'a pas quatre pieds, encore que des pieds et des mains il appuye son allure : mais au contraire les passions des amoureux sont veritables, par ce que bien souvent ils ayment, et haissent en mesme lieu : ils desirent et regrettent une mesme personne quand elle est absente, et tremblent de peur, quand elle est presente : ils la flattent, et l'injurient : ils meurent pour elle, et la font mourir : ils souhaitent de ne l'aimer plus, et ne veulent pas cesser de l'aimer : ils la preschent d'estre pudique et sage, et taschent à la seduire : ils l'enseignent, et la corrompent : ils luy veulent commander, et la prient à genoux et la servent : c'est pourquoy veritablement aucuns ont pensé que c'estoit une rage,

J'aymois alors, et l'amour en tout aage
Est aux humains une espece de rage,

ce dit Euripides, un grand maistre en matiere d'amour.

Amour ne naist point soudainement tout à coup, comme faict la colere, ny ne s'en va pas aussi legerement, combien que lon dit qu'il a des ailes : ains il s'allume tout bellement, et se fond peu à peu soy mesme, et après qu'il a enflammé l'ame, il y demeure bien long tems, ne cessant pas en quelques uns, mesme quand ils sont jà devenus vieux, ains demeure encore en vigueur avec le poil chenu, comme s'il estoit nouveau venu et tout frais esmoulu : et encore qu'il vienne quelquefois à faillir, comme quand il est usé par longueur de temps, ou qu'il vient à s'esteindre par quelque bonne remonstrance, encore ne sort-il pas de tout poinct de l'ame : ains y laisse une matiere, comme une cendre bruslée, et une marque de la chaleur esteinte, comme en ceux qui ont esté attaints et frappez du tonnerre, car d'une douleur appaisée, il ne demeure aucun vestige dedans l'ame, ny d'une cholere vehemente, quand elle est passée, et l'ardeur d'une cupidité quelque vehemente qu'elle soit se reprime : mais les morsures de l'amour, encores que le serpent qui les a faites soit absent, ne perdent pas le venin, ains demeure dedans l'ame, la deschire : et ne sçait-on que c'est, comme elle s'est faicte, ne par où elle y est entrée.

OBSERVATIONS.

SUR LE TRAITÉ
SI LES ATHÉNIENS ONT ÉTÉ PLUS EXCELLENTS
EN ARMES QU'EN LETTRES.

Plutarque décide cette question en faveur des armes : ce qui semble un vrai paradoxe, quand on réfléchit qu'Athènes a été le séjour des muses, des arts et des sciences. Mais il ne va pas si loin que le célèbre citoyen de Genève, qui soutient que les lettres contribuent moins à épurer qu'à corrompre les mœurs (1) : c'est un paradoxe qui étoit réservé à notre siècle. Au reste Plutarque a, dans ce Traité, un excellent morceau contre l'abus des arts (chap. X). Il a su distinguer l'abus qu'on en fait, de l'utilité qu'on pourroit en retirer. Mais il met l'utilité des arts et des sciences beaucoup au-dessous de celle des armes. Il dit à-peu-près avec J.-J. Rousseau : « Que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni ty« rans, ni guerres, ni conspirateurs? Qui voudroit passer sa vie à « de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les de« voirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de temps « que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis? » D'ailleurs ce Traité n'offre que des fragments très décousus : les notes qu'on eût pu y ajouter pour rétablir la suite du discours en plusieurs endroits, auroient été trop étendues, et souvent n'auroient offert que des conjectures : c'est pourquoi je me suis abstenu d'en faire aucune. Quant aux faits rapportés dans ce Traité, on doit consulter les Vies des grands hommes que l'auteur produit sur la scène.

Sur les étranges événements arrivés pour l'Amour.

Chap. III, page 68. Il faut lire dans le texte Ἀμφιβρύων, au lieu

(1) Dans son Discours qui a remporté le prix à l'académie de Dijon, en l'année 1750, sur cette question proposée par la même académie : *Si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs.*

de Ἀμφικλύων, comme je l'ai observé dans ma note. C'étoit Amphitryon, en effet, et non Amphictyon qui avoit été chassé d'Argos par Sthénelus, comme on le voit dans Apollodore, l. II, ch. 4. J'ai tiré cette correction, qui est indubitable, du commentaire manuscrit de Sevin sur Apollodore; il l'avoit prise lui-même dans celui de Bachet de Méziriac sur le même auteur. *C.*

Sur le Traité quels Animaux sont les plus avisés.

Chap. XVII, page 91. J'ai une dissertation trop étendue pour la forme de cette édition, qui pourroit suppléer au silence de Plutarque sur les spectacles où la subtilité, l'industrie, l'adresse et la docilité des animaux faisoient l'admiration de Rome, et attiroient en foule tous les citoyens de cette belle cité. L'objet de cette dissertation est de donner l'histoire de ces théâtres, les dépenses qu'ils occasionoient, la construction des loges des animaux, leur entretien, enfin une courte digression sur les différents peuples qui ont cultivé et qui cultivent ces sortes de spectacles. Le but de cette même dissertation est de prouver qu'il y a tout à gagner en multipliant ces spectacles, par préférence à ceux qui inondent les grandes villes. L'attention générale se porte alors sur un objet d'utilité incontestable, à savoir, la multiplication et conservation de toutes les espèces d'animaux (car toutes fournissent d'excellents acteurs); le goût des spectateurs ne court aucun risque; leurs dépenses sont moins considérables; l'air qu'on respire dans ces théâtres d'animaux est libre et pur; les mœurs n'y peuvent rien perdre; et la société ne voit pas pulluler dans son sein cette foule d'histrions qui traînent à leur suite tous les vices de la licence et de la corruption: ainsi l'on voyoit à Rome même le comédien Æsopus afficher la plus impudente prodigalité. « Icelui Æsope, « (dit Guillaume Budé (1), d'après Pline), estoit si riche des ga- « ges et bien faicts qu'il avoit, tant de la chose publique comme « des particuliers, que par excessive prodigalité dont il usa lon- « guement, encore ne peut il despendre son avoir. Pline récite au « dixieme de ses livres (2) que entre les prodigalités resnommées, « le plat de Æsope estoit en grande admiration. Ce plat estoit une

(1) Epitome de asse. (2) Plin. Hist. natur. X, 12.

« invention que il feist pour servir en un bancquet, et c'estoit de « cent petis oyseaulx comme linotes, cochevis, estourneaux, mer« les, calendres et autres oyseaulx qui peuvent imiter la voix hu« maine et parler quand ils sont apprins, qui pour lors se ven« doient à Romme cherement, ainsi qu'il peult apparoir par les « paroles de Pline qui dit que ils coustoient six mille sesterces (1) « la piece qui estoient en somme six cens mille sesterces (2) que « j'estime quinze mille escus ». Tout le mérite de ce plat, ajoute Pline, étoit d'offrir un mets choisi parmi tout ce qui réussit le mieux à imiter l'homme : l'ingrat Æsope auroit dû rougir de respecter aussi peu la source des grandes richesses qu'il devoit à cet art.

Chap. LXXV, page 155. L'éponge est une plante marine qui croît sur les rochers. Quelques unes ont, quand on les touche, un certain mouvement de sistole et de diastole : il dure tant qu'elles conservent leur eau. Aristote est le premier des anciens qui ait refusé le sentiment à cette plante. Une infinité d'animalcules, tels que le spongothère dont parle ici Plutarque, font leurs domiciles dans les cellules de l'éponge, et se retirant subitement, lorsqu'on la touche, ils font éprouver à la main une résistance qui ressemble à un sentiment.

Chap. LXXXVIII, page 168. Il y a dans ce passage une lacune, et Amyot ne s'en est pas aperçu. M. Wyttembach l'a remplie d'une manière assez probable, d'après les conjectures de Saumaise et les siennes propres ; voici, d'après lui, comment il faut traduire ce passage : « Que ce Dieu me soit propice, et il doit l'être en « entendant célébrer la sirène de la mer, lui qui est en même « temps musicien et né dans une île : et il doit sourire de pitié, « lorsqu'il entend demander pourquoi Apollon ne s'appelle point « *tueur de congres*, ni Diane *Triglobule*. Ceux qui font ces questions « ne savent-ils pas en effet que tous les animaux de la mer sont « consacrés à Vénus, comme ayant la même origine, et qu'elle ne « permet pas qu'on les tue. » *C*.

(1) Ou 1169 liv. de notre monnoie.

(2) Ou 19,453 liv. Ces évaluations sont fondées sur le texte même de Pline, et tirées de la nouvelle édition, chez Barbou, t. X, p. 494.

Chap. XC, page 171. Pline n'a pas craint *d'aller un peu trop loin de verisimilitude*, au sujet des dauphins, comme on peut le voir par tout ce qu'il nous en raconte, l. IX, chap. 7, 8, 9, 10. Au reste rien n'égale les merveilles que les anciens ont débitées sur le compte de ces poissons. De là venoit sans doute qu'on s'abstenoit d'en manger, et qu'on n'avoit pas plus de respect pour la chair humaine. Aussi Oppien a une tirade de vers très violente contre les Byzantins qui ne suivoient point en cela les usages ou la religion des autres Grecs: il y met de pair le parricide et l'action de manger de la chair de dauphin. Avec le temps cependant ce respect a beaucoup diminué; on le voit par Galien, qui parle de ce poisson au nombre des aliments. Nous mangeons actuellement sans scrupule les *dauphins*, et, sous ce mot générique, on comprend plusieurs espèces de poissons cétacées, tels que le *dauphin*, proprement dit, le marsouin, le thon, l'amia et le lamentin.

Sur les Causes naturelles.

Chap. II, page 225. On ne peut trop développer tout ce qui regarde la végétation. C'est ce qui me détermine à donner beaucoup d'étendue à cette observation. Elle ne sera qu'un extrait de l'article *Végétation* du Dictionnaire anglois d'Harris.

La végétation est l'accroissement des plantes dans toutes leurs parties.

Les naturalistes modernes ont presque généralement cru qu'on devoit principalement à l'eau la végétation des plantes, et même des minéraux; et que non seulement elle étoit le véhicule des parties qui concourent à l'accroissement des plantes, mais qu'elle se changeoit dans leur substance, et formoit la plus grande partie, si ce n'est la totalité de leurs sucs nourriciers. Le savant et ingénieux Woodward, auteur d'une histoire naturelle de la terre, a cru devoir examiner avec soin tous ces principes. Il a d'abord porté son œil observateur sur les différentes espèces d'eau, et a trouvé que la plus pure, la plus claire et la plus limpide contenoit des parties terrestres.

Il a trouvé que ces parties contenues dans toutes sortes d'eaux, étoient de deux espèces: que les unes étoient proprement *matière végétale*, les autres de *nature minérale*.

La matière terrestre et végétale abonde dans toutes les eaux : mais la matière minérale se trouve principalement dans l'eau de source; ensuite dans l'eau de rivière, et fort peu dans l'eau de pluie, quoiqu'il arrive que celle-ci en soit quelquefois fort imprégnée.

Or, pour déterminer si c'est à l'eau elle-même, ou à la matière terrestre qu'elle contient, que l'on doit attribuer la végétation des plantes, Woodward a fait les expériences suivantes avec la plus scrupuleuse exactitude : le résultat en a été lu en présence de la société royale, et a été publié dans les Transactions philosophiques, n° 253.

En 1691, je pris différentes fioles de verre, dit Woodward, toutes, autant qu'il fut possible, de la même forme et grandeur : après que j'eus mis dans chacune l'eau nécessaire, et dont j'avois exactement pris le poids, je bouchai très soigneusement l'orifice de ces fioles avec un morceau de parchemin : dans le milieu de ce parchemin, je pratiquai un trou suffisamment large pour y faire passer librement et sans gêne la tige d'une plante. Ces précautions n'avoient pour but que d'empêcher l'évaporation de l'eau, à qui je ne voulois laisser d'autre issue que les pores de la plante elle-même.

Je fis ensuite choix de plusieurs rejetons de menthe et d'autres plantes, qui étoient, autant que je pus m'en assurer, également frais, sains et vivaces. Je pesai tous ces rejetons à part, et je les plaçai chacun dans une de mes fioles. A mesure que la plante pompoit et épuisoit l'eau, j'en remettois de la semblable de temps en temps, et tenois un état exact du poids de ces quantités ajoutées. Toutes les fioles étoient placées de rang sur la même fenêtre, pour qu'elles pussent jouir des avantages de la même exposition. Je les laissai ainsi depuis le 20 juillet jusqu'au 5 octobre, l'espace de 77 jours. Alors je retirai les plantes, je pesai l'eau restante dans chaque fiole, et la plante à part; je comparai ainsi son poids avec celui de toutes les quantités d'eau qui s'étoient dissipées pendant le cours de l'expérience. Enfin, je me suis ainsi procuré la somme des accroissements successifs de chaque plante, et la quantité d'eau qui y a concouru.

La table suivante offre tous mes résultats.

Menthe aigüe commune, dans l'eau de source.				
Poids de la plante quand elle fut mise dans l'eau.	Poids de la plante quand elle fut tirée de l'eau.	Poids que la plante a acquis dans l'eau pendant les 77 jours.	Poids de l'eau pompée par la plante.	Rapport de l'accroissement de la plante avec le poids de l'eau consommée.
27 grains	42 grains	15 grains	2,558 grains	1 à 178 $\frac{8}{15}$.
La même plante dans de l'eau de pluie.				
28 $\frac{1}{4}$.	45 $\frac{1}{5}$.	17 $\frac{1}{2}$.	3,004.	1 à 171 $\frac{23}{33}$.
La même plante dans de l'eau de la Tamise.				
28.	54.	26.	2,493.	1 à 95 $\frac{23}{26}$.

J'avois également mis à part deux fioles, où il y avoit de l'eau, mais aucune plante : j'ai observé dans ces fioles, à la fin de l'expérience, une plus grande quantité de matière terrestre, que dans aucune de celles où il y avoit des plantes. Le sédiment dans le fond de ces vases étoit plus abondant, et l'espèce de pellicule répandue sur toute la surface de l'eau étoit plus épaisse : et même celle qui s'est trouvée sur l'eau des vases où il y avoit des plantes, n'étoit que de petites particules qui s'étoient détachées de la plante. Dans l'eau de pluie la matière terrestre étoit plus déliée et plus fine que dans l'eau de source.

En 1692, je répétai la même expérience avec quelques modifications. Les vases étoient les mêmes, ils étoient bouchés avec la même précaution. Les plantes étoient toutes de la menthe aiguë. Les vases furent tous, dans la même ligne, placés sur une fenêtre au midi, où ils restèrent depuis le 2 juin jusqu'au 28 juillet, l'espace de 56 jours.

Voici les principales réflexions que j'ai cru devoir faire d'après les expériences précédentes.

1. Dans les plantes de la même espèce, plus la tige est petite,

Poids de la plante quand elle fut mise dans l'eau.	Poids de la plante quand elle fut retirée de l'eau.	Poids que la plante a acquis dans l'eau durant 56 jours.	La quantité d'eau absorbée par la plante.	Rapport de l'accroissement de la plante avec l'eau consommée.
Dans de l'eau pure.				
110 grains	249 grains	139 grains	13,410 grains	1 à 171 $\frac{11}{12}$.
La même eau dans laquelle on a mêlé une once ½ de terre de jardin.				
76.	244.	168.	10,731.	1 à 63 $\frac{147}{168}$.
La même eau mêlée avec une once ½ de terreau de jardin.				
92.	376.	282.	14,950.	1 à 52 $\frac{182}{284}$.

et moins le volume d'eau consommée est considérable. Cette consommation, dans des vases d'une égale capacité, est, à très peu de chose près, proportionnelle à la grosseur de la plante.

2. La plus grande partie du fluide absorbée par la plante ne s'y fixe pas : mais elle filtre à travers ses pores, et s'évapore dans l'atmosphère.

3. Une grande quantité de la matière terrestre mêlée avec l'eau est chariée par celle-ci dans les plantes.

4. Une plante s'accroît et s'augmente plus ou moins, en proportion que l'eau dans laquelle on la met contient une plus grande ou une plus petite portion de vraie matière terrestre.

5. Les végétaux ne sont pas formés de parties aqueuses, mais d'une matière terrestre végétale particulière.

6. L'eau de source et l'eau de pluie contiennent presque une égale quantité de matière végétale : l'eau de rivière en contient plus que chacune d'elles, proportions égales d'ailleurs.

7. L'eau n'est que le véhicule de la matière terrestre dont sont formés les végétaux, et elle n'ajoute rien à leur accroissement

8. L'eau sans la chaleur ne pourroit absolument concourir à la végétation des plantes, qui ne produisent alors aucun accroissement.

Il étoit essentiel que, dans un ouvrage aussi considérable que celui-ci, on pût trouver les vrais principes sur la végétation. Plutarque m'a offert une occasion d'en parler, j'ai cru devoir la saisir. Par cette attention, cette nouvelle édition aura l'avantage d'un recueil où rien de ce qui a rapport aux sciences utiles ne sera omis. C'est dans cette vue que je me suis étendu sur la manière dont Woodward s'y est pris pour ses expériences, parceque chacun, en suivant sa méthode, pourra s'assurer de la qualité plus ou moins propre des eaux pour la végétation.

Chap. III, page 227. Plutarque propose trois principales raisons qui peuvent déterminer les bergers à donner du sel à leurs brebis et moutons.

La première, c'est que le sel *provoque leur appétit, et conséquemment qu'ils en deviennent plus gras.* Tout cultivateur éclairé sur ses véritables intérêts est persuadé de la vérité de cette observation, et convient avec Pline (xxxi, 41): « Que le sel excite « fortement l'appétit des bêtes à laines, des bêtes à cornes et des « chevaux, fait venir le lait en plus grande abondance, et donne « au fromage une meilleure qualité ». On peut ajouter à cela que les laines des moutons qui usent de sel, sont beaucoup plus belles et meilleures.

La seconde, c'est que le sel est utile pour leur santé. En effet il aide, « dit M. Lemery, à la digestion par le secours de ses par« ties tranchantes, qui divisent et qui atténuent les aliments con« tenus dans l'estomac ». On a observé en plusieurs circonstances que des troupeaux entiers de moutons, de vaches et autres animaux ont été garantis de maladies contagieuses par l'usage du sel. Il est spécialement efficace contre plusieurs de leurs maladies. Ces heureux effets du sel sur l'économie animale viennent principalement de ce qu'il contient beaucoup de liqueur acide mêlée avec quelque portion de terre, et une très petite quantité de souffre. Voyez Harris au mot *salt.*

La troisième, c'est que le sel *rend plus enclin et plus habile à*

engendrer. C'est une conséquence nécessaire des deux principes qu'on vient d'établir. Jamais l'animal n'est plus propre et plus disposé à l'acte de la génération que lorsqu'il fait bien toutes ses fonctions, que son appétit est bon, et que sa santé n'éprouve aucun trouble. Et même le sel pris immodérément échaufferoit beaucoup, et causeroit de grands ravages. Ce n'est qu'à son usage modéré et sage qu'on doit tous ces avantages qui ont fait dire à Pline (*ib.*) d'après une ancienne observation, « qu'il n'y avoit « rien de plus utile à tous les corps que le sel et le soleil ». Cette grande utilité du sel étoit sentie par les Romains : ils entretenoient sur toutes les routes des gens sous les noms de *parochi* et de *copiarii*, chargés de fournir du sel et du bois, c'est-à-dire toutes les choses nécessaires aux étrangers qui voyageoient, et à ceux qui étoient en route pour les affaires de la république. Voyez Aulugel. xv, 4.

Parmi les grandes largesses faites au peuple romain, on voit Ancus Marcius, qui le premier a établi des salines, donner au peuple (*in congiario*) six mille mesures (*modios*) de sel. Pline, xxxi, 41.

Peut-on trop prodiguer une denrée à laquelle tout le règne animal doit en grande partie sa multiplication, sa conservation et ses accroissements; à laquelle la misère doit le seul soulagement qu'elle éprouve au milieu de ses privations? La moindre portion de sel réjouit l'indigent, et lui fait savourer avec plaisir le pain noir, amer et sec qui alimente des forces qu'il tourne toutes au profit de l'état. Nous vivons heureusement sous un règne où le bien des peuples et les cris de la misère ont la plus grande influence sur les principes d'administration, et sous lequel on peut se flatter que le prix de cette denrée si extraordinairement chère, éprouvera des modifications proportionnées aux besoins indispensables de tout un peuple.

Sur les Questions Platoniques.

Quest. VI, page 272. Je vais extraire sur les ventouses, l'article du Dictionnaire d'Harris sur ce sujet, au mot *cucurbitula*, ou *cucurbita*, cupping-glass.

Une ventouse est un vase de verre ou d'étain, large et creux, qu'on applique sur une partie du corps avec ou sans scarification, pour détourner quelque humeur ou même pour l'attirer au-dehors. L'application s'en fait sur les parties charnues; et voici l'explication du mécanisme de leur action. On dilate et on raréfie l'air renfermé dans la cavité de la ventouse, à l'aide d'un peu d'étoupe qu'on y fait brûler. La raréfaction de cet air détruit l'équilibre, et fait que l'air extérieur pressant sur la peau de tous côtés au-dehors de la ventouse force le sang et les humeurs de s'y porter, puisqu'ils y trouvent moins de résistance.

En Angleterre, ajoute Harris, on se sert assez ordinairement de ventouses sans feu : on en extrait l'air avec une petite seringue qui fait l'office de pompe à air; on y adapte un petit instrument qui opère en même temps la scarification, sans aucun danger et sans beaucoup de douleur. Nos vésicatoires, qui remplacent les ventouses, n'ont pas cet avantage : car elles ne procurent de soulagement qu'en occasionant les plus vives douleurs.

Ibid. page 273. La déglutition ne peut rien devoir à cette prétendue action de l'air; mais elle se fait principalement, comme l'observe Plutarque lui-même, par le moyen de la langue qui pousse les aliments dans l'œsophage, ensuite par la contraction du sphincter et des fibres charnues de ce même œsophage, qui les précipite dans l'estomac.

Ibid. On n'est pas plus avancé que du temps de Plutarque, pour expliquer la nature et la cause de la gravité. On a tenté plusieurs entreprises, et imaginé divers systèmes pour cela, mais sans succès. On est d'ailleurs convaincu que la pression de l'atmosphère est bien éloignée de produire la gravité, puisque l'air diminue constamment du poids des corps, et que la force de la gravité est telle, qu'abstraction faite de tout milieu, elle emporte tous les corps en en-bas, avec une vitesse de 15 $\frac{1}{12}$ pieds dans une seconde de temps. En effet plusieurs expériences ont appris que ce principe de la gravité s'étend à tous les corps qui environnent la terre; et ce qui prouve principalement que ce principe est universel et inhérent aux corps terrestres, c'est que, par les expé-

riences les plus exactes, on a toujours trouvé que la gravité ne dépend nullement de la figure, ou du volume des corps, ou de la contexture de leurs parties, mais qu'elle est toujours proportionnée à leur quantité de matière, et n'est mesurée que par là, faisant abstraction du milieu dans lequel ils nagent. Ainsi des expériences suivies et faites avec le plus grand soin ont appris que tout corps, quel que soit son volume, parcouroit précisément 15 $\frac{1}{12}$ pieds dans une seconde de temps, s'il descendoit librement dans une perpendiculaire à l'horizon, et s'il n'éprouvoit aucune résistance de l'air ou de tout autre milieu environnant. Voyez Maclaurin, découvertes philosophiques de Newton, l. III, chap. I.

Ibid. page 274. L'ambre, en latin *electrum*, est le premier corps dans lequel on a reconnu la propriété électrique, c'est-à-dire la propriété d'attirer et de repousser des corps légers. Thalès fit le premier cette découverte : Platon et Théophraste trouvèrent la même propriété dans le jayet et dans le succin. Pline, Strabon et Dioscoride nous parlent avec admiration de cette singulière propriété; mais ni les uns, ni les autres n'ont cherché à en connoître les effets et la cause. Ce ne fut qu'en 1605 qu'un médecin anglois, nommé Gilbert, forma un catalogue des corps électriques et non électriques: en 1650 Otto-Guérick découvrit l'attraction, la répulsion, la communication et la propagation de l'électricité. Tels sont les quatre principaux phénomènes de l'électricité, dont la matière et la cause nous sont véritablement encore inconnues.

Ibid. page 276. On a découvert un tourbillon de matière magnétique qui tourne autour de l'aimant. Or c'est ce tourbillon qui, en s'engageant dans les pores du fer, l'attire vers lui. Cette porosité du fer qui le rend perméable à la matière magnétique, est telle que du sel fondu sur du fer rouge le traverse aussi aisément que l'eau passe au travers d'un papier gris.

Ibid. Il ne faut pas s'attendre à trouver en cet endroit de Plutarque une excellente explication du mouvement des liquides : on ne peut en rendre raison qu'autant que l'on sait parfaitement les

lois de la communication du mouvement des corps. Or la dynamique doit au siècle dernier sa naissance et une partie de ses progrès; et les lois du mouvement des liquides doivent leur principal développement à Daniel Bernoully (1738). Consultez donc sur cet article les ouvrages de physique. Il suffira seulement de rapporter ici quelques principes sur le cours des fleuves, extraits de S'gravesande (*Physices elementa mathematica*, lib. II, chap. X).

N° 389. On définit fleuve ou rivière, l'eau qui, partant d'un point plus élevé, s'écoule et se précipite par son propre poids.

N° 392. En supposant que l'eau coule par un canal régulier dont les côtés seroient des plans parallèles entre eux et verticaux, et dont le fond seroit un plan incliné à l'horizon : si de plus la résistance des milieux est presque insensible : en un mot, s'il n'y a qu'un seul et même réservoir qui fournisse l'eau, et qu'elle y soit toujours en même quantité, alors la hauteur de l'eau du fleuve ira toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloignera de la source de ce fleuve.

N° 394. La vitesse des eaux courantes est d'autant moindre, qu'on s'approche plus de la surface. Les eaux du fond sont toujours mues avec plus de vélocité.

Ibid. page 276. L'air est le seul véhicule du son : celui-ci n'est transmis et propagé que par le premier. Tel est l'effet de l'élasticité de l'air, qui, par son mouvement d'ondulation, agite le tympan de l'oreille : le tympan transmet ce mouvement à l'air qu'il renferme, d'où il va frapper le nerf auditif qui réveille en nous l'idée du son. « Le son, dit le P. André, dans son Essai sur le « beau musical (pages 138 et suiv.), n'est grave ou aigre que « par comparaison; il faut deux sons différents, l'un grave et « l'autre aigre, pour faire un ton; deux tons pour faire une con- « sonnance, deux consonnances pour faire un accord, plusieurs « accords pour faire un mode, et plusieurs modes pour faire une « harmonie complète, une mélodie de voix, ou une symphonie « d'instruments bien remplie et bien variée, ce qu'on appelle aussi « modulation. »

Et plus bas, « La consonnance a lieu, quand l'aigre et le grave se « mêlent sans se confondre, en sorte qu'on en voit sans peine la

« différence et la conformité, la distinction et l'union; ce qui « donne à l'ame un plaisir facile, et par là très agréable. »

Et page 145. « Le nombre des consonnances est très borné. Il y « a au contraire une infinité de dissonnances, mais qui ne sont pas « toutes également désagréables. Il y en a même qui ne laissent « pas de plaire, sinon par leur nature, du moins par le mérite « emprunté de quelques belles consonnances voisines, ou par l'u- « sage que les maîtres en savent faire par le moyen du tempéra- « ment. »

De la création de l'Ame.

Titre, page 299. Ce Traité de Plutarque est extrait d'un dialogue de Platon intitulé, le Timée. Timée de Locres florissoit dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ. Platon le vit dans son voyage d'Italie, goûta sa doctrine, et adopta ses idées dans le dialogue dont il est ici question. M. l'abbé Batteux, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, nous a donné une histoire des causes premières, où sont développés, de la manière la plus claire, les principes des Orientaux sur la nature des causes premières, ceux des Grecs dans les temps qu'on appelle *fabuleux*, ceux des mêmes Grecs, depuis Thalès et Pythagore jusqu'à Épicure, enfin ceux de quelques uns des philosophes modernes. C'est d'après cet excellent ouvrage que je tâcherai de porter quelque lumière sur le Traité de Plutarque. « Connoître la nature des causes, dit M. l'abbé « Batteux (page 1), est de tous les objets de curiosité, le premier « qui se présente à l'homme, lorsqu'il commence à réfléchir. Son « propre intérêt le conduit à rechercher ce qu'il est lui-même, « quelle est son origine, et quelle sera sa fin........ Est-ce une seule « ame, se dit le philosophe dans le silence de la contemplation, « qui régit ce grand corps dont je fais partie? Est-ce un roi qui « commande à des sujets? Est-ce un pilote qui gouverne un vais- « seau? ou le vaisseau est-il abandonné au caprice des flots?

« (Page 253). Les plus anciens et les plus sensés des philoso- « phes s'en tinrent à regarder Dieu comme auteur, maître et roi « de l'univers, formant, mouvant, gouvernant tous les êtres; sans « rechercher trop curieusement quelle pouvoit être la manière « dont il intimoit ses ordres aux différentes parties.

« Après ceux-ci il en vint d'autres qui voulurent savoir le com-
« ment. Ils inventèrent une ame universelle comme un ressort gé-
« néral, et en même temps comme un fonds commun de substance
« active, d'où se tiroient les ames particulières.

« De là on descendit aux natures ou formes substantielles, mo-
« trices, productrices, nourrices, altératrices, etc.

« De là on passa aux qualités simples et contraires les unes aux
« autres, dans les éléments composés, et d'accord dans les mixtes;
« manifestes, à ce qu'on croyoit, dans quelques genres; magi-
« ques et occultes dans plusieurs autres..... Mais par toutes ces
« modifications on ne sortoit qu'en apparence du système des
« ames, qui n'étoient guère que déguisées par ces nouveaux noms.

« Enfin il arriva un moment où on osa dire assez haut, que
« dans l'univers tout se faisoit sans cause et sans Dieu : ce fut le
« dogme d'Épicure ».

Si on veut se procurer d'amples développements sur toutes ces opinions des anciens philosophes, on peut consulter la savante histoire des opinions, dits et gestes des anciens philosophes, par Stanley. Je n'ai sous les yeux qu'une traduction latine du texte anglois; je suis dans le cas de la citer assez souvent; elle est imprimée à Venise, 1731.

Chap. IX, page 306. Plutarque rejette ici l'opinion du philosophe Héraclite, qui prétendoit, *qu'il n'y avoit eu ni Dieu ni homme qui ait fait ce monde :* en effet Héraclite pensoit que le monde n'avoit été fait par qui que ce soit des dieux ou des hommes, que le feu qui étoit le principe de toutes choses existoit de toute éternité, existe et existera toujours animé; voyez dans l'histoire philosophique de Stanley deux savantes dissertations sur cette opinion d'Héraclite, tome II, page 452 et suiv.

« Mais suivons un meilleur guide, dit Plutarque, d'après l'in-
« terprétation de l'abbé Batteux, (histoire des causes premières,
« p. 279 et suiv.), et disons poétiquement avec Platon, que le monde
« est né de Dieu; car le monde est le plus parfait de tous les ou-
« vrages, et Dieu le plus excellent de tous les ouvriers : (voilà le
« même). L'essence et la matière dont le monde a été engendré,
« n'a pas été engendrée elle-même; (voilà l'éternité de la matière).

« mais elle a été soumise à l'artiste, pour être disposée et ordon-« née par lui, et prendre sa ressemblance autant qu'il seroit pos-« sible : (voilà les idées divines).

« Ainsi le monde n'a pas été fait de ce qui n'étoit pas, mais de « ce qui n'étoit pas bien, et aussi bien qu'il pouvoit être; de « même qu'on fait une maison, un habit, une statue.

« Avant la naissance du monde, c'étoit le chaos et la confusion. « Ce chaos n'étoit pas sans quelque espèce de corps (1), ni sans « mouvement, ni sans ame; mais ce corps étoit sans forme et sans « consistance; ce mouvement étoit sans règle et sans raison; c'é-« toit le désordre d'une ame emportée par une force aveugle : « (voilà l'essence dividue de l'Autre). Dieu n'a pas fait corps ce « qui n'étoit pas corporel, ni ame ce qui n'étoit pas animé : comme « le musicien qui compose les mesures et le chant, ne fait ni les « sons, ni les mouvements, et qu'il se contente de mettre l'har-« monie dans les sons, et les intervalles symétriques dans le « mouvement. De même Dieu n'a pas donné au corps de la tan-« gibilité, ni à l'ame l'imaginative et l'activité (voilà les deux qua-« lités actives de la matière, le mouvement et les imaginations « confuses). Mais ayant pris ces deux principes, l'un opaque et « non-figuré, l'autre aveugle et emporté, tous deux imparfaits et « interminés, il les a soumis à l'ordre, à l'harmonie; il les a ren-« dus beaux, réguliers, uniformes, comme ses idées, et en a formé « un animal parfait qui est le monde ».

Voilà donc tout le système de Platon. Mais il sera bon d'expliquer ici les dénominations propres à ce système sur lequel on peut consulter l'excellente analyse qu'Alcinoüs en a donnée, et qui se trouve dans l'histoire philosophique de Stanley, t. I, p. 338 et suiv.

Platon, ainsi que bien d'autres philosophes de l'antiquité, assigne deux causes et deux principes de toutes choses. Il nomme le premier, l'être toujours le Même, le second, l'être toujours Autre, ou nécessité, contrainte.

L'être toujours le Même, c'est Dieu, c'est le principe de tout

(1) « Les anciens entendoient par le mot *corps*, non la matière, mais la « matière formée, terminée, et réduite à telle ou telle espèce. »

bien. L'être toujours Autre, c'est la matière; elle n'a aucune qualité par elle-même, aucune forme, aucune manière d'être: elle n'est ni corporelle, ni incorporelle, mais, dit fort bien Alcinoüs, elle est corps par *puissance*, de même que l'airain brut est une statue par *puissance*, puisqu'on peut en faire une statue, si on lui en donne les formes.

La faculté active du Même est connue sous le nom *d'essence individue*, c'est-à-dire qui réunit, compose et produit tout. Celle de l'Autre est nommée *essence dividue*, par la raison contraire.

Chap. XVIII, page 316. Le quaternaire, dit Stanley (tom. II, pag. 333 et suiv.), étoit en grande vénération parmi les Pythagoriciens; il passoit chez eux pour le nombre le plus parfait, pour le premier, l'origine et la source de tout. Ils représentoient *Dieu* par un quaternaire.

Suivant eux, ces perfections du quaternaire viennent de ce qu'il est médiéteté arithmétique entre 1 et 7:

De ce que le nombre quaternaire représente les premiers éléments du solide. Le point répond à l'unité; la ligne, au nombre binaire; la surface, au ternaire; et la solidité, au quaternaire:

De ce qu'il répond au nombre des facultés qui concourent à former un *jugement;* on en compte quatre, l'intelligence, la science, l'imagination et le sentiment:

De ce qu'il répond, en un mot, au nombre des éléments, des saisons de l'année, etc.

C'est pour cela que Pythagore et ses disciples juroient par le mot *Tetractys*.

Mais Plutarque en cet endroit entend par *Tetractys* ou quaternaire, le nombre 36; parceque ce nombre est formé des quatre premiers pairs et des quatre premiers impairs, 1, 3, 5, 7, et 2, 4, 6, 8, en tout 36.

Chap. XXXIX, page 344. « Les effets de ce mélange, dit Plu-« tarque (traduction de l'abbé Batteux, *ibid.* pag. 282 et 283), « sont sensibles dans toute la nature, et sur-tout dans l'homme: on « voit dans sa partie brute tous les mouvements désordonnés; et « dans sa partie raisonnable, les mouvements réguliers; dans sa

« partie sensitive, la nécessité, dans sa partie intelligente, la li« berté.... On y voit les combats du vice contre l'honnêteté, du « plaisir contre la douleur; les transports des amants, leurs fré« missements; enfin les contrariétés du penchant et de la raison, « toutes preuves que notre ame est un mélange d'un principe di« vin, supérieur aux passions, et d'un principe mortel qui en est « l'esclave.... la nature, qui remplit le ciel, n'est pas même exempte « de ces contrariétés. Elle est aujourd'hui emportée d'un seul côté, « par la supériorité actuelle du principe d'ordre qui gouverne les « êtres célestes; mais il viendra un moment (qui est déja arrivé « plusieurs fois) où le principe intelligent, s'oubliant lui-même, « par une sorte d'engourdissement et de léthargie, le principe lié « d'origine et d'habitude avec le corps, reprendra l'empire et « fera tourner le monde d'une autre sorte, jusqu'à ce que le « principe d'ordre, reprenant encore la supériorité, et se rani« mant par la vue du modèle divin, le rétablisse dans sa pre« mière régularité. »

Chap. L, page 353. « Ainsi, selon l'idée de Timée, dit M. l'abbé « Batteux, page 272, la substance divine, pure, inaltérable, in« telligente, embrassoit le corps du monde; et l'ame distribuée « dans ce corps par une extension continue et proportionnelle de « sa substance, y exécutoit les ordres généraux de la suprême in« telligence, qui se varioient par-tout, selon les rapports de com« position, de mouvement, de distance, qui caractérisent les par« ties à gouverner. C'est ainsi qu'on voit l'ame de l'homme exercer, « sous les directions générales de la Providence, ses différentes « fonctions selon les organes du corps qu'elle anime: elle voit où « il y a des yeux, elle entend où il y a des oreilles, elle marche, « elle porte, elle reçoit, elle meut selon les facultés qu'elle ani« me, ou les objets qu'elle rencontre. Dans les sphères de Sa« turne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Mercure et de Vénus, « l'ame universelle n'a d'autre fonction que de rouler ces globes dans « le temps, et avec la cadence marquée, pour entretenir l'harmo« nie du tout. Dans la sphère sublunaire, où le feu, l'air, l'eau et « la terre se détruisent et se rétablissent continuellement, où les « individus de chaque espèce se composent et se décomposent

« sans cesse, la fonction de l'ame étoit de bâtir et de réparer, de « réunir et d'ordonner les matériaux dispersés, en un mot, d'en- « tretenir et de reproduire. Donc, selon Timée (et selon Platon), « dans la nature, deux principes; l'un se portant au bien avec « connoissance et par choix, nommé à juste titre Intelligence et « Amour (le Même, suivant Platon); l'autre ne s'y prêtant que « par force, nommé Haine ou Nécessité (l'Autre, suivant Pla- « ton); l'un principe d'union et d'ordre, appelant les parties à la « composition régulière d'un tout; l'autre, principe de désunion « et de désordre, minant sans cesse les individus pour les rompre « et les dissoudre; formant tous deux ensemble cette loi suprême « et inexplicable appelée *destin*.

« Ces idées ainsi arrangées dans les têtes, expliquant, à ce « qu'on croyoit, le moral aussi bien que le physique, éblouirent « les yeux pendant quelque temps. Timée crut sincèrement avoir « saisi le vrai, et qu'après lui la plus longue postérité auroit tout « au plus des développements à faire. Mais bientôt ses inven- « tions furent mises au rang des chimères. Platon même, qui en « fit le sujet du plus fameux de ses dialogues, y croyoit médio- « crement, et ne les traita que comme des probabilités et des « discussions académiques, propres à donner l'essor à l'élo- « quence et à l'esprit. »

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

TRAITÉS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

